image
not
available

image
not
available

image
not
available

6. 3. 26.

56, E

ŒUVRES COMPLETES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

PUBLIÉES D'APRÈS LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

ORNÉES DE SON PORTRAIT
ET D'UN MODÈLE DE SON ÉCRITURE.

SERMONS.

TOME II.





A PARIS
J. J. BLAISE, LIBRAIRE DE S. A. S. MADAME
LA DUCHESSE D'ORLÉANS DOUAIRIÈRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 61, A LA BIBLE D'OR.
M D CCC XXI.

PREMIER SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECOSTE (1).

JE viens et me presente icy avec l'esprit de soubmission et d'obeyssance, selon lequel je desire marcher tout le temps de ma vie, lequel encore qu'il soit favorable à toutes sortes d'entreprises; si est-ce neantmoins que j'ay subjet de craindre que quelqu'un ne dise de moy ce qu'aujourd'huy à grand tort les Juifs ont dit des apostres, à sçavoir; *Musto plenus est iste*, il faut bien dire que celuy cy soit enyvré de quelque temerité, qui en tel temps, en tel lieu, et en son noviciat ecclesiastique, ose monter en cette chaire apres de si grands personnages. Mais je dis au contraire que le temps m'invite à prescher, puis que je voy que tous annoncent les merveilles de Dieu, *Omnes cœperunt loqui magnalia Dei*, et que ce jourd'huy est le commencement de toute predication. Le lieu me donne courage puisque j'y voy mon reverendissime prelat avec la fleur de son elergé, mon vray Pere spirituel; J'y voy les principaux de la ville, en laquelle ayant esté nourry et eslevé en ma plus tendre jeunesse, je l'honore et m'en pense prevaloir comme d'une bonne mere. Que si les peres

(1) Premier Sermon de l'autheur, qu'il composa avant que d'estre Prestre, pris sur l'original escrit de sa main.

et meres quoy qu'ils prisent plus les aisnez, ils caressnt n eantmoins et cherissent plus tendrement les plus petits; Je vous accorde, mes bien-aymez auditeurs, que comme la raison le veut bien, vous prisiez plus tous les autres predicateurs : Mais je demande par droit de petitesse et de minorité d'estre chery, et qu'on prenne en bonne part mes affections, aulieu auquel j'ay jetté les premieres semences du fruict duquel maintenant je vous offre les premices. Au reste, c'est aujourd'hui que non seulement les vieux, mais aussi les jeunes doivent prescher, puis qu'il a esté prophetizé de ce jour, qu'en iceluy les fils et les filles prophetiseroient, et les jeunes auroient des visions, *Prophetabunt filii vestri, et filiæ vestræ, et juvenes vestri visiones videbunt.* On me dira que cela s'entend de ceux qui avoient receu le Sainct-Esprit; et bien, pourquoy ne le recevray-je pas avec vous ? Si feray certes, si comme les apostres et disciples, nous nous mettons tous unanimement avec devotion à prier Dieu, *cum Maria Matre Jesu*, avec Marie Mere de Jesus, laquelle afin qu'elle nous assiste de son intercession à ce mien commencement, jettons-nous plus fervemment que jamais à ses pieds, et la saluons, et puis, *in nomine Domini laxabo rete. Ave Maria.*

En l'incomprehensible, et indicible abysme de cette eternité, en laquelle regne glorieusement la Majesté divine, le Pere eternel regardant sa propre substance, conceut en son entendement, et produisit, parla, et dit une parole, ou un verbe, representant

et exprimant si parfaitement sa substance, essence et divinité, qu'à ce verbe il communiqua sa propre essence, engendrant en cette maniere son Fils aussi vrayement Dieu que le Pere, et par la mesme Divinité que le Pere, si que le Fils est vrayement Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, il est Dieu, puis qu'il a l'infinie Divinité pour son essence et substance; il est Dieu de Dieu, pource que cette essence divine il l'a receuë par la feconde communication que son Pere eternel luy en fait et a fait eternellement, l'engendrant et enfantant de son sein devant qu'il y eust aucun Lucifer entre les anges au ciel spirituel et invisible, ny aucune belle estoille, ou Dianne entre les estoilles du ciel corporel et visible, *Ex utero ante Luciferum genui te* (1).

Adam, ainsi qu'il est escrit au commencement de la Genese, fut doüé d'une telle sagesse, que donnant les noms à chaque chose, il exprimoit fort vivement sa proprieté: Mais Dieu le Pere voulant exprimer et dire ce qu'il entendoit, consideroit et pensoit de soy-mesme, comme s'il se fust voulu donner un nom propre, et se nommer soy-mesme, il dit un mot, une parole, un verbe qui le representa si naïfvement, et exprima si vivement ce qui estoit en luy, que ce verbe fut un autre luy-mesme, et fust vray Dieu de vray Dieu, non pas qu'il y eust deux Dieux; mais parce qu'il y eust deux personnes participantes d'une seule, simple, indivisible et totale divine essence.

(1) Psal. 109.

Or le Pere voyant l'unique et souverain bien de son essence tant en soy qu'en son Fils, et le Fils voyant le mesme unique et souverain bien, tant en soy qu'en son Pere, ne pouvant estre un souverain bien, sans un souverain amour; saisis en cette eternité d'une pure et souveraine amitié, d'une seule et mesme volonté, ils produisirent un amour tellement parfait, qu'à cet amour ils communiquerent la mesme Divinité et essence, laquelle estoit commune au Pere et au Fils : O saint amour ! ô amour eternel et infiny : doncques, mes chers auditeurs, deslors, c'est-à-dire, dés l'éternité, avant les siecles, en l'infinité, en l'abysme de la perpétuité; ce Pere et ce Fils eternel, jettant d'une mesme et seule volonté, d'une mesme et seule amitié, d'un mesme et seul courage: jettant dis-je par une mesme et seule bouche, un souspir, une respiration, un esprit d'amour; ils produisirent, ils expirerent un souffle qui est le Sainct-Esprit, tierce personne de la Trinité, Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, Dieu vray de Dieu vray, Dieu le Pere, Dieu le Fils, Dieu le Sainct-Esprit, trois personnes qui ne sont qu'un seul Dieu, une seule tres-saincte et tres-adorable Trinité.

Grand à la verité, et parfait fut l'amour que l'Espouse portoit à l'Espoux au Cantique des Cantiques, puis qu'à sa parole son ame sembloit se fondre et dissoudre comme fait la cire aux rayons du soleil : *Anima mea liquefacta est, cum dilectus meus Loquutus est* (1), Mon ame s'est liquifiée quand mon bien-

(1) Cant. 5.

aymé a parlé. Mais tout autre est cet amour infiny, par lequel le Pere et le Fils s'entrayment; car en cet amour ils ne se fondent pas; ils ne se dissolvent pas, ce qui seroit imperfection : mais sans alteration de leur nature, ils produisent un Sainct-Esprit, Dieu parfaict, de Dieu parfaict, possedant pleinement une mesme divine essence avec eux; et sans se deffaire de l'essence divine, ils la communiquent toute entierement et parfaitement à ce Sainct-Esprit d'amour. Dequoy si je voulois parler davantage on pourroit bien dire à bon droit de moy ce qu'aujourd'hui les Juifs disoient sans raison des apostres, *musto plenus est iste*, Celuy-cy est remply de vin, c'est-à-dire, il faut bien que ce-tuy-cy soit enyvré d'une grande presomption de vouloir expliquer les interieures operations de Dieu qui sont si relevées par leur infinité que l'esprit de l'homme n'y peut approcher que de bien loin. Je m'arreste donc, mes chers auditeurs, et ce que j'en ay voulu dire, ç'a esté pour monstrer en quelque façon qui est celuy duquel nous celebrons aujourd'huy la feste, qui est le Sainct-Esprit, et Amour procedant eternellement du Pere et du Fils, et encore pour vous donner à entendre que de toute eternité ce Sainct-Esprit venoit par cette incomprehensible procession, et respiration du cœur du Pere et du Fils, combien qu'il ne soit pas venu, ou, par maniere de dire, arrivé, et que cette mission n'ayt esté bien accomplie qu'à tel jour qu'aujourd'huy il y a environ 1559 ans. Maintenant je parle des choses claires, et fort intelligibles aux Fidelles.

Que si l'obscurité de ce que j'ay dit avoit detourné vostre attention, revenez et escoutez devotement tout ce que la saincte Trinité opere, et fait hors d'elle-mesme en realité : car toutes les trois personnes y communiquent et operent sans division ou destination quelconque. Ce que nous voulant enseigner lors qu'elle parle de la creation des choses en leur estre naturel, parlant de celle de l'homme, elle introduit la Majesté divine en ces trois personnes disant, faisons un homme à nostre semblance ; car si une seule personne eust creé l'homme, elle eust dit, je fais, et non pas faisons, comme nous trouvons escrit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram:* et David chante, *Benedicat nos Deus, Deus noster, benedicat nos Deus*, Dieu nous benisse, Dieu nostre, Dieu nous benisse, ne reprenant par trois fois ce nom de Dieu sinon pour nous monstrer que non seulement le Pere benit, non seulement le Fils benit, mais encore le Sainct-Esprit ; et tous trois ensemble sont celuy qui benit : ainsi faut-il conclure de tout le reste, qu'une personne ne fait rien sans les autres quant à ce qui se produit hors de la Divinité. Neantmoins par une certaine appropriation de langage, les œuvres qui ressentent plus le pouvoir, ont accoustumé d'estre appropriées au Pere, comme la creation et semblables, parce qu'il est source et origine de toute puissance et Divinité : les œuvres qui ont plus d'apparence de sagesse au Fils, digne generation de l'entendement

paternel : Celles de bonté au Sainct-Esprit, amour et charité unique du Pere et du Fils.

Donc encore que l'operation tres-merveilleuse et puissante, qui a esté faite és cœurs de l'Eglise naissante à tel jour qu'aujourd'huy, aye esté faite egalement par le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit; neantmoins parce qu'en icelle reluit principalement la bonté, misericorde, et magnifique liberalité, on ne dit pas que toute la Trinité soit venuë sur les apostres : mais on dit, et on celebre la descente du glorieux Sainct-Esprit : A condition que vous ne vous imaginerez pas que pour cela il aye changé de lieu pour descendre du ciel. Car estant Dieu, il est tellement par tout par essence, presence, et puissance, qu'il est dans le monde sans y estre renfermé, il est hors du monde sans en estre exclus, *Est in mundo non inclusus, extra mundum non exclusus.* Il remplit le ciel et la terre par son immensité : *Cœlum et terram ego impleo. Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis, Jovis omnia plena, Spiritus intus alit, totamque infusa per artus Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.*

Vous sçavez bien que nostre ame est par tout le corps, et tout en toutes les parties d'iceluy, autrement elle ne seroit point spirituelle, ou nostre corps seroit mort en la partie, en laquelle l'ame ne seroit pas : tout de mesme donc Dieu est par tout le monde vivifiant tout; et comme nous disons l'ame estre en

la teste pour les principales operations qu'elle y fait, aussi disons-nous que Dieu est au ciel pour les principales operations qu'il y fait, y monstrant sa gloire ouvertement. Et comme parlant de certaine nation nous disons qu'elle a l'ame au bout des doigts, pource que ne monstrant d'ailleurs gueres d'entendement, elle en fait plus paroistre és ouvrages manuels : ainsi nous disons que le Sainct-Esprit descend là où il fait quelque particuliere operation et participation de ses graces; ou pour le moins quelque demonstration, comme quand il descendit sur Nostre-Seigneur en son baptesme; car il ne luy communiqua pas nouvelle grace, Jesus en ayant la plenitude dés sa Conception; mais il donna seulement l'attestation de sa grandeur.

Vous sçavez donc maintenant ce que c'est à dire, quand on dit que le Sainct-Esprit est descendu sur les apostres, et que cela n'est autre sinon qu'il y a fait quelques signalées et grandes operations Or ces operations sont de deux sortes, les unes exterieures, comme les signes qui apparurent en ce sainct jour qui furent le feu, et le son vehement : les autres furent interieures à sçavoir l'onction de la grace, et l'illumination invisible és cœurs et esprits apostoliques, et celles-cy estans signifiées, figurées et representées par celles-là, en considerant les premieres nous apprendrons aisement les secondes; C'est à dire, par les signes exterieurs, nous apprendrons les effects interieurs, qui sont comme le principal de ce mystere, le reste n'estant qu'accessoire,

puis que toute la gloire de la fille du roy est au dedans, *Omnis gloria filiæ regis, ab intus.*

Je treuve donc pour ne m'arrester pas sur chaque parole deux signes avoir esté faits, l'un qu'il se fit soudainement un grand son, un bruit, un tonnerre du ciel porté par un vent vehement, qui remplit toute la maison où estoit la beniste troupe de ces premiers peres du christianisme.

C'est la coustume de Dieu d'imprimer sa saincte crainte és courages de ceux esquels il veut communiquer ses graces, afin qu'apres la crainte vienne l'amour. Aussi est-elle le commencement de la sagesse, comme l'éguille, par le moyen de laquelle on couvre avec la soye cramoisie de charité, le vil reseüil de nos consciences.

Ne sçavez-vous pas que le plus souvent, l'esté principalement, avant que pleuvoir il tonne, et fait vent? ainsi aujourd'huy il tonne et fait un vent vehement, pour monstrer qu'il veut pleuvoir les douces pluyes des consolations du Sainct-Esprit, ainsi qu'il est escrit, son Esprit soufflera, et les eaux decouleront, *flabit spiritus ejus, et fluent aquæ.*

Quand nostre premier pere eut peché, l'escriture dit, que lors qu'il entendit la voix de Dieu qui se promenoit dans le jardin, il se cacha avec sa femme : *Cum audissent vocem Domini deambulantis in paradiso ad horam post meridiem, abscondit se Adam et uxor ejus.* Mais maintenant Dieu se faisant ouyr par le bruit d'un grand vent, il remet la force és courages apostoliques, et la constance que le peché

leur avoit osté. Hé! ne vous est-il jamais advenu en une seiche et alterée saison d'esté de voir vos jardins à gueule beante, l'ouvrant par maniere de dire pour recevoir la pluye, et ne venant point de secours du ciel à leur soif et enfin les herbes paslir et seicher, les fleurs se ternir et faner, les arbrisseaux sembler comme morts, Mais apres voicy un vent impetueux et chaud, lequel ramassant toutes les exhalaisons ja relevées, trame une grosse et noire nuée qui semble voiler tout le ciel, dedans laquelle s'engendrant le tonnerre, et brillant les esclairs semble que bien tost au lieu d'apporter soulagement aux fruicts de la terre, elle fracassera par la foudre, la gresle et la tempeste, ce peu de biens que la seicheresse a laissé sur la terre, et semble menacer les hommes d'une totale ruïne, quand voicy que goutte à goutte cette nuée descend toute en pure eau, et abbreuve ces alterées campagnes à souhait, ressemblant plustost à une grosse rosée qu'à une impetueuse pluye. Et lors l'on a bien dequoy loüer Dieu de voir les jardins et les campagnes reverdir plus que jamais, les fleurs se redresser, et tous les fruicts par maniere de dire reprendre l'haleine que la chaleur leur avoit ostée, et representer aux pauvres semeurs le banquet pretendu d'une abondante cueillette.

O! qu'il me semble maintenant vous avoir bien donné à entendre le mystere de cette grande journée. Le jardin de l'Eglise naissante estoit demeuré desja quelque temps privé de l'eau vive, *quæ est ve-*

luti fons aquæ salientis in vitam æternam; c'est à dire de la douce presence de son bon Seigneur et Maistre, la peur et la crainte de la persecution Judaïque avoit terny les sainctes fleures, fané et mis en friche toutes ces pauvres plantes, qu'elles pouvoient bien dire, *Expandi manus meas ad te, anima mea sicut terra sine aqua tibi,* J'ay eslevé mes mains à vous pour demander vostre assistance, parce que mon ame sans vostre grace est comme terre seiche et sterile qui ne peut rien produire : Excepté le lys beny de la sacrée Vierge, sur laquelle par une particuliere influence du divin amour, la rosée celeste tomboit tousjours sur abondamment. Tous ensemble donc faisoient prieres pour impetrer la saincte rosée de l'Esprit Consolateur, quand voicy ce vent impetueux et ce bruit du ciel, remplir de frayeur leurs courages, et leur faire jetter de plus en plus des soupirs et prieres à la divine Majesté : Mais ce bruit, ce vent, cette impetuosité au lieu de frayeur se changea en une douce pluye des graces celestes, qui abbreuva si à souhait leurs courages, que deslors il ne se parla plus de seicheresse ny d'aridité; car il leur arriva ce qui est dit de l'homme de bien par le sainct roy David, qu'il sera comme l'arbre planté le long des eaux qui est tousjours verdoyant, qui donnera son fruict en son temps, et tout ce qu'il fera luy prosperera. *Tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus*

non defluet, et omnia quæcumque faciet prosperabuntur.

Mais c'est assez parlé de ce premier signe pour le peu de temps que nous avons, venons à parler du second, qui fut des langues de feu, ou comme de feu. Si ces langues furent de vray feu ou non, je n'en diray rien, il suffit qu'elles avoient representation et figure de feu. O sainct feu qui consume toutes superfluitez, feu qui chasse toute froideur, feu qui consume parfaitement l'holocauste de nos ames, sur l'autel sacré de l'obeyssance, descendez maintenant sur nous.

Au commencement du monde je treuve que *Spiritus Domini ferebatur super aquas,* l'Esprit du Seigneur estoit porté sur les eaux, en la premiere formation du monde; c'est à dire, le chaos, ou monde elementaire, ou bien le globe des eaux, qui couvroit toute la face de la terre, estant creé; le Sainct-Esprit de Dieu estoit porté par dessus, pour donner à ce chaos informe à cet element infecond telle fecondité, que sans l'eau, desormais ny plante, ny animal ne pust estre engendré; de maniere qu'il veut quasi dire, qu'il couvoit et fecondoit les eaux, afin qu'elles produisent les animaux aquatiques et servent à la production de toutes choses animées. Ainsi ce mesme esprit aujourd'huy est porté par dessus le feu, non pour créer ou former le monde; mais pour le recréer et reformer : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum.* Il apparut aux apostres des langues depar-

ties comme de feu, qui se poserent sur chascun d'eux. Et comme pour le créer il fecondoit les eaux, aussi pour le recréer et renouveller il semble qu'il fecondast le feu; *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ,* Envoyez vostre esprit, et ils seront creez, et vous renouvellerez la face de la terre. Et d'autant que le feu est plus noble que l'eau, d'autant est cette reformation plus grande que la formation : et d'autant que le feu est plus actif que l'eau, et plus puissant, reduisant en feu quasi tout ce qui luy est presenté en un moment, ce que l'eau ne fait pas : aussi y a-t-il plus de puissance et de majesté à reformer le monde qu'à le former, à le renouveller qu'à le créer. Pour le former vous trouverez par tout simplement; *Fiat lux, appareat arida, faciamus.* Que la lumiere soit faite, et que la terre apparoisse : mais pour le reformer le Verbe s'est fait chair, *Verbum caro factum est :* et devant que l'œuvre de la reparation ait esté faite, combien a-t-il cousté de sang à Jesus-Christ mesme vray Dieu, vray homme, devant qu'oser dire et s'asseurer de cette grande parole *Consummatum est?* Tout est consommé: combien de peines a-t-il enduré? ains quelles peines n'a-t-il pas enduré et souffert.

Or les theologiens non contens de sçavoir que plus admirable a esté la Majesté Divine en la reformation, qu'en la formation du monde; ainsi que plus est admirable la justification du pecheur laquelle neantmoins se fait tous les jours en cent mille lieux du christianisme : non contens dis-je de

le sçavoir, ils demandent entre eux pourquoy? afin par apres d'en pouvoir rendre compte aux curieux, et de faire mieux connoistre aux hommes la grace que Dieu leur fait quand il les appelle à penitence : et respondent tous qu'en la formation du monde les choses furent faites de rien, et ne falloit faire autre que destruire le rien pour donner estre aux choses, lequel rien ne faisoit point de resistance à la volonté de Dieu; mais luy obeïssoit, se changeant en estre à la simple parole du Createur : *Ipse dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt;* Il a parlé, et toutes choses ont esté faites, il a commandé, et elles ont esté creées. Et quoy que le rien fust infiniment opposé à Dieu, estant tout à fait de party contraire, le neant est le souverain estre; si est-ce neantmoins que ce neant n'ayant aucune puissance, et ne pouvant rien faire, le tout qui estoit Dieu, au simple projet de sa volonté, mettoit en fuitte le neant en donnant l'estre aux creatures. Ainsi donc Dieu en la creation n'avoit point de resistance, mais bien tout au contraire en la recreation et reformation du monde, c'est à dire en la justification du pecheur. O combien de resistance trouve Dieu en cette besongne! que si vous me demandez, qui est si osé et si temeraire que de faire resistance à Dieu, et qui le peut faire: S. Paul ne dit-il pas en ce ch. scabreux, et qui ne devroit estre leu que des doctes, c'est aux rom. 9. *Voluntati ejus quis resistit.* Qui est-ce qui resistera à sa volonté? et au psalm. 113. *Deus autem noster in cœlo, omnia quæcumque voluit fecit;*

Que Dieu qui est au ciel, fait tout ce qu'il veut. Or je sçay bien comme les peres expliquent ce passage de la volonté de Dieu, *in voluntatem signi, voluntatem, bene placiti, antecedentem, et consequentem, efficacem et ineffieacem*. Mais je veux estre entendu de tous mes auditeurs.

Des choses que Dieu veut estre faites, il veut les unes estre faites sans nostre consentement, et en celles-cy tousjours il est obey; telle est la production des choses inanimées, la pluye, la neige, la tempeste, les maladies et les afflictions. Les autres il ne veut pas qu'elles soient faites sans nostre consentement et sans nostre concours. Et quant à celle-cy, il est tousjours obey au ciel, et partant il y fait tout ce qu'il veut, *Deus autem noster in cœlo, omnia quæcumque voluit fecit*. Mais en terre il n'y est pas tousjours obey, autrement, dites-moy, qu'aurions-nous besoin de demander que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel? *Fiat voluntas tua sicut in cœlo, et in terra*. Et d'où vient, me direz-vous, cette difference entre les volontez des bien-heureux qui sont au ciel, et celles de nous autres qui sont en la terre, c'est que les volontez des bienheureux sont tellement appuyées sur la volonté de Dieu, que l'une ne se peut mouvoir sans l'autre, et n'ont pas la liberté de contrarieté, c'est à dire de mal faire, ains seulement de bien faire; grace et gloire tout ensemble. C'est la perfection du franc arbitre, que ne pouvant mal faire il suive volontairement le bien, et d'estre tellement appuyé qu'il ne puisse ja-

mais deschoir. Mais nous autres, pendant que nous sommes en ce miserable monde nous ne sommes pas ainsi appuyez; mais afin que nous puissions plus meriter selon la suavité de la divine disposition, nous sommes tellement appuyez de la grace de Dieu, que neantmoins nous pouvons descheoir; la grace nous fait vaincre nostre infirmité, et nous fortifie dans l'amour et la prattique du bien, nous laissant neantmoins tousjours en danger de tomber. Que si quelques-uns en ce monde, comme la saincte Vierge, ont esté tousjours sans deschoir par une speciale grace de Dieu, encore ne sont-ils pas semblables aux bien-heureux, n'estant pas necessitez à bien faire tousjours et en toutes choses, comme les bien-heureux : et pour nous conduire en paradis, Dieu se sert des remedes tels qu'ils ne puissent pas lever la liberté qu'il nous a donnée.

Un seigneur a juré que si vous prenez la peine de ramer sur un batteau jusques à un certain lieu, de là il vous conduira en un autre lieu plein de toute amenité pour y jouyr le reste de vostre vie de toutes sortes de plaisirs : il desire infiniment que vous le fassiez, il vous le commande, il vous y excite, il vous menace, il fait tous ses efforts pour vous faire prendre l'aviron en main et voguer. Cependant pour ce qu'il a juré de ne vous pas faire ce bien que vous ne ramiez, si vous ne ramez pas quoy qu'il le desire, il ne fera rien pour vous. Ainsi Dieu en la constitution et reformation des choses jura, par maniere de dire, sur son immutabilité, que si nous voulons

voguer sur la nacelle de l'Eglise parmy l'eau amere de ce monde, il nous conduiroit en paradis; il le desire, il le commande, il nous exhorte, il nous menace; mais de nous y conduire sans que nous nous aydions, il ne le peut pas faire, puisqu'il a juré le contraire. Dieu pourroit bien nous créer en paradis, nous y mettre dès l'enfance, et en tout temps; mais nostre nature requiert qu'il nous fasse ses cooperateurs, et que celuy qui nous a fait sans nous, ne nous sauve pas sans nous. C'est icy où je respondray à vostre demande, qui peut resister, qui veut resister à Dieu? Je le veux demander à mon ame, luy proposant les doutes que j'ay en cecy, et si vous faites mes demandes chacun à la vostre, vous entendrez de belles responses en vous-mesmes.

O mon ame, ma chere moitié, n'as-tu jamais ouy en toy-mesme le Seigneur ton Dieu te commander? et te dire comme à Abraham: *Ambula coram me, et esto perfectus,* Marche devant moy, et sois parfait; oui sans doute, et tu luy as respondu : *Recede à nobis, viam mandatorum tuorum nolumus* (1) : Je ne veux point marcher en la voye de vos commandements, retirez-vous de moy. O combien de fois avec tant de pechez as-tu rejetté les inspirations de Dieu : combien de fois luy as-tu fait resistance. Ah! la lamentable voix que Dieu rend par Isaye, se plaignant de nous autres: Tout le jour, dit-il, j'ay tendu mes mains à un peuple mecroyant, et qui me contredisoit, *Tota die expandi manus meas ad populum*

(1) Isa. 36.

non credentem, et contradicentem mihi. Et cette autre parole qu'il dit dans la Genese, *Pœnitet me fecisse hominem,* Il me desplaist d'avoir fait l'homme. Ah bon Dieu, cette plainte seroit suffisante de nous fendre les cœurs s'ils estoient de chair! nostre Dieu ne se plaint point d'avoir fait l'homme pour la creation; car quand il l'eut creé: *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona,* il vit que toutes les choses qu'il avoit faites estoient grandement bonnes, et s'y complut; mais pour la peine que devoit avoir son Fils fait homme à le reformer, dont il dit, qu'il fut touché d'un regret interieur en son cœur, *Tactus dolore cordis intrinsecus.*

Ce n'est donc pas merveille si le Sainct-Esprit ayant fecondé les eaux pour l'institution du monde, il a voulu feconder le feu, pour la restitution d'iceluy: car il estoit besoin de plus d'efficace pour le reformer, que pour le faire. J'eusse peu aller recherchant en plusieurs endroits de l'Escriture ce que ce son fait au ciel et ce feu signifie: mais je l'ay treuvé tout en un psalme si gravement descrit, que ce seroit peine inutile de le rechercher ailleurs, c'est le psal. 28.

Premierement, le tiltre d'iceluy est, *Psalmus David in consummatione Tabernaculi,* le psalme de David en la consommation du Tabernacle. Qu'est-ce que la consommation du Tabernacle, sinon la mission du Sainct-Esprit, qui consomma et perfectionna le tabernacle de l'Eglise chrestienne. Dont est-il dit en ce psalme, que la voix du Seigneur est sur les

eaux; *Vox Domini super aquas Deus majestatis intonuit, vox Domini super aquas multas?* il appelle icy les nuées eaux, à cause que des nuées se fait la pluye et les eaux, comme s'il vouloit dire: *Factus est repentè de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis,* que soudainement il fut fait du ciel un son impetueux, comme un grand vent qui s'esleve d'un nuage: car le tonnerre ne se fait pas sans nuages. Il dit donc que le Dieu de majesté, le mesme Dieu qui se monstra tant terrible sur la montagne de Sinay a fait un son vehement sur les eaux et nuages en l'air. *Vox Domini,* dit-il, *in virtute, vox Domini in magnificentia;* Ce son, cette voix, du Seigneur, elle fut *in virtute,* en grande vertu et puissance, pour monstrer qu'elle ravigora, elle donna force et vertu, elle communiqua une grande constance et magnanimité aux apostres. Si que les apostres estant comme les cieux de l'Eglise, on peut bien dire d'eux, *Verbo Domini cœli firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum;* les cieux apostoliques, par l'influence desquels Jesus-Christ, comme premier mouvant, nous communique sa foy, et ses graces ont esté confirmées par la parole de ce verbe de Dieu, lors qu'il les laissa pour monter au ciel; leur faisant ces beaux advertissemens: *et spiritu oris ejus:* et par le Sainct-Esprit qui est respiré par la bouche et sapience du Pere comme un souspir d'amour, toute leur vertu a esté perfectionnée et tellement establie, que deslors selon la plus probable opinion, non seulement

quant à la foy, qui est chose certaine, mais mesmes quant aux mœurs, les apostres ne firent aucune faute : donc pour monstrer cette force il dit : *Vox Domini in virtute*, la voix du Seigneur est en vertu. Et pour monstrer combien de dons celestes il departit lors à ses apostres, et par consequent à son Eglise, il adjouste, *Vox Domini in magnificentia*, la voix du Seigneur est en magnificence. Et puis pour monstrer l'operation de ce son n'estre pas seulement pour ses apostres, mais aussi pour l'extirpation de toute la puissance mondaine, il dit, *Vox Domini confringentis cedros*, *confringet Deus cedros Libani*, que la voix du Seigneur brisera les cedres du Liban.

Il va poursuivant, que les apostres fortifiez par cet esprit deracinerent la gloire et vanité mondaine, *Et communiet eas tanquam vitulum Libani :* c'est à dire, que le Seigneur ayant consolé, conforté et corroboré avec ce son, ce vent, et ce feu les cœurs des apostres ; par leur ministere, il fracassera, il fera sauter, il dissipera les cedres du Liban, *cedros Libani ;* c'est à dire, les plus hauts eslevez des mescreans et infidelles : et ainsi il est advenu, mes chers auditeurs. Car où sont maintenant ces glorieux Cesars, où sont tant de grands personnages en guerre qui estoient du temps des apostres, ou eux, ou leur posterité ne se sont-ils pas mis à genoux aux pieds des apostres ou de leurs successeurs ? Dites-moy maintenant un peu où est la memoire de Neron ? il ne s'en parle plus qu'en mal. O quelle, et

combien saincte et venerable est la memoire du glorieux apostre S. Pierre ! pauvre pecheur, deschaussé, desnué, et simple; grand est le palais, la basilique, le monument de S. Pierre; celle de Neron n'est plus rien. Ainsi les petits pecheurs ont surmonté les grands pecheurs; donc cette voix, ce son, estoit signe que par la parole de Dieu portée par la voix des apostres, l'idolatrie avec ses adherens, seroit boulleversée comme les veaux qui paissent au Liban, et que le son de leur voix seroit entendu par toute la terre, *in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum*, et que, *portæ inferi non prævalebunt adversus eam*, et que, *Reges erunt nutritii Ecclesiæ, et principes pulverem ejus lingent.*

Et comme il s'ensuit au mesme psalme, *Vox Domini intercidentis flammam ignis*; c'est à dire ce son, *qui replevit totam Domum Dei, est intercidentis flammam ignis.* Je dis que ce son dispersa une flamme de feu en plusieurs parties, selon qu'il est dit *sedit supra singulos eorum*, qu'il s'assit sur chascun d'eux, pour monstrer que la parole Evangelique portée par les apostres devoit faire part à un chascun du sainct feu duquel Nostre-Seigneur disoit, *ignem veni mittere in terram*, Je suis venu mettre le feu en terre; c'est à dire le feu de la charité ou de la foy vive. O que ce n'est pas sans cause que le prophete royal dit, que la parole de Dieu est un feu; *Ignitum eloquium tuum, Domine, et servus tuus dilexit illud:* Car par la parole de Dieu nos

ames sont du tout enflammées en son amour, et à l'extirpation de toutes nos imperfections, *Vox Domini concutientis desertum, etc.* Or le prophete appelle desert le lieu où estoient les apostres, où les apostres mesme, et parlant peut-estre du Saïnct-Esprit, il veut dire qu'il descendit alors en une terre deserte sans chemin et sans eau, *in terra deserta, invia, et inaquosa,* c'estoit un grand desert, puis qu'il n'y avoit aucune herbe verte de sainctes resolutions, ny aucun chemin pour aller à la predication, ny aucune eau de consolation, et partant il l'appelle le desert de Cades, *desertum cades,* qui estoit une grande et vaste solitude vers l'Arabie.

Vox Domini præparantis cervos, revelabit condensa, et in templo ejus omnes dicent gloriam. On dit que les biches ont une si grande difficulté de faonner ou faire leurs petits, que jamais elles n'en viendroient à bout, si les tonneres ne les faisoient faonner de frayeur, ou qu'elles n'usassent d'une herbe appellée Siselle : Et au lieu que nous avons dans le prophete *præparantis cervos*, preparant les cerfs, il y a dans l'Hebreu *parturire facientis*, les faisant enfanter. Ainsi semble-t-il que par ce son vehement Nostre-Seigneur aye voulu faire enfanter les sainctes predications à ses apostres, et par le moyen de ses apostres à tout le monde, lesquels estoient comme engrossez de la cognoissance d'un vray Dieu et Sauveur par plusieurs conjectures naturelles.

Or ce n'est pas sans cause que vous voyez les apostres comparez aux biches, car les biches ne sont

point armées de cornes et de branches comme les cerfs ; aussi les apostres estoient nuds d'armes corporelles, ne combattant le monde qu'avec la faim, la soif, et la tribulation : et d'ailleurs ces animaux courent d'une extrême vistesse ; et tels ont esté les apostres desquels la voix a couru tout le monde, *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum :* et à raison d'eux il fut dit, *Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia, scientiam habet vocis.* Aussi estoient-ils ambassadeurs vers tout le monde, et portoient la parole pour un monarque qui est extresmement prompt, parce que *Nescit tarda molimina, Spiritus sancti gratia,* La grace du Sainct-Esprit ne sçait ce que c'est que de retarder. *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis.* Et de cet enfantement des apostres que s'en-suit-il? *Deus revelabit condensa;* sinon que le sombre et touffu bois de l'ignorance et aveuglement du monde a esté eclaircy et decouvert, les arbres en ont esté abbatus et jettez par terre, si qu'apres cette descouverte, il n'y a personne qui puisse plus dire, *quis ostendit nobis bona?* Qui est-ce qui nous monstre le bien ? car par tout le son de la trompette Evangelique a esté ouy, pour nous advertir de quel costé nous nous devons jetter à la retraitte, et par tout il y a des autels dressez à sa divine Majesté et des temples, si que, *In templo ejus omnes dicent gloriam,* Tous en son temple diront et raconteront sa gloire : et quelle gloire, quelle loüange pourront-ils dire ? ils diront : *Deus diluvium*

inhabitare facit, et sedebit Dominus Rex in æternum. Qu'autrefois il fit un deluge pour repurger le monde avec l'eau ; mais maintenant il se fait un deluge avec la parole de Dieu, laquelle purifie et illumine les ames, et ce deluge durera tousjours, *Verbum Dei manet in æternum* : Si que comme ce premier deluge nettoya, reforma, et renouvella la terre, aussi cettuy-cy reforme et la renouvelle ; dont nous chantons, *Emitte spiritum tuum et creabuntur; et renovabis faciem terræ*, envoyez votre esprit et ils seront creez, et vous renouvellerez la face de la terre, et desormais, *Sedebit Rex Dominus in æternum*, le Seigneur estant Roy, il s'assiera eternellement, c'est-à-dire Jesus-Christ, *Qui regnabit in domo Jacob, et regni ejus non erit finis*, Lequel regnera en la maison de Jacob, et son regne sera eternel.

Maintenant que vous avez oüy, mes chers auditeurs, quelque chose de l'infinité des graces que le Sainct-Esprit communiqua à sa venuë, et quoy que ce que j'en ay dit soit peu en comparaison de ce qui en est ; si est-ce que je ne croy pas que vous ne desirassiez extresmement une venuë du Sainct-Esprit sur vous autres ; ou si vous estes si durs que de ne la pas desirer, je vous oseray bien dire à l'imitation de S. Paul pour la premiere fois que j'ay eu cet honneur que de vous parler de la part de Dieu ; *ô insensati Allobroges quis vos fascinavit*, O insensez Allobroges, qui est-ce qui vous a ainsi seduit et troublé l'esprit? Mais je ne le dis pas, ne pouvant croire

tant de mal de ceux ausquels je desire tant de bien. Je ne m'arresteray donc pas à vous persuader de desirer le Sainct-Esprit; mais plustost je vous mettray en avant ce qu'il faut faire de nostre costé, comme il se fant disposer à le recevoir : car disposez que nous serons; infailliblement selon son infinie bonté, il arrivera en nous avec toute ses benedictions.

Regardons un peu comme les apostres estoient disposez quand ils le receurent au chapitre premier des Actes, il est rapporté qu'ils perseveroient unanimement en oraison avec les femmes et Marie mere de Jesus, et ses freres *Erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus, et Maria Matre Jesu, et fratribus ejus*, un peu apres. *Erat autem turba centum et viginti;* je trouve quatre conditions. La premiere, *erat turba centum et viginti*, la troupe estoit de six vingts. La seconde, *erant omnes unanimiter*, ils estoient tous unis ensemble. La troisiesme, *perseverantes in oratione*, ils perseveroient en oraison. La quatriesme, *cum Maria Matre Jesu, et mulieribus, et fratribus ejus*, avec Marie Mere de Jesus, les femmes et ses freres. Ils estoient au nombre de six vingts, c'est un mystere, mes chers auditeurs, douze estoient les apostres au commencement, et maintenant ce nombre de douze a esté multiplié par dix.

Il faut apprendre de cela que si nous voulons recevoir le Sainct-Esprit, il nous faut multiplier et enrichir les douze articles de la foy par l'observation et execution des dix commandemens de la loy. Nous

croyons tous, mais fort peu font ce que la foy leur apprend. Ne sçavez-vous pas le dire de l'apostre: *Justus ex fide vivit*, que le juste vit de la foy, c'est-à-dire que le juste vit à la forme de sa foy, il vit selon la regle de la foy; ne dit-on pas, *æger ex dieta vivit, et regula medici*, que le malade vit de la diette, il vit de la regle, et de la maniere que le medecin luy a baillée? Ainsi voulons-nous dire, que le juste vit selon la foy, c'est-à-dire selon qu'elle enseigne, *ex præscripto fidei*, et aussi qu'il vit du gain qu'il fait en la foy, c'est-à-dire des bonnes œuvres, qui sont selon la foy.

La seconde, *Erant omnes unanimiter*, ils estoient tous d'un mesme accord. Que ferons-nous, mes chers auditeurs, nous autres qui vivons dans une continuelle guerre? La guerre est un fléau de Dieu, et pendant que nous en sommes chastiez, il nous faut croire que c'est pour nos pechez: Car si *in terra pax est hominibus bonæ voluntatis*, en la terre la paix est pour les hommes de bonne volonté: Doncques *bellum hominibus malæ voluntatis*, la guerre est pour les hommes de mauvaise volonté: Car comme entre la bonne et mauvaise volonté, *bonæ voluntatis et malæ voluntatis*, il n'y a point d'entre-deux; il n'y en a point aussi entre la guerre et la paix, *bellum et pax*. Pendant que la guerre dure, il ne faut pas attendre le Sainct-Esprit; car c'est signe que nos pechez durent; et *factus est in pace locus ejus*, et sa demeure est en paix. Mais quel peché peut estre cause d'un si grand desastre? toute sorte

de peché : Jeremie dit, *peccatum peccavit Jerusalem*, Hierusalem a grandement peché. Or le peché fondamental qui nous entretient en guerre, c'est l'impenitence ; et jamais Dieu ne cessera de nous chastier, jusques à ce que nous cessions de pecher, dit l'apostre S. Paul : *tu autem secundum impœnitens cor tuum, etc.* Mais toy, selon l'impenitence de ton cœur, tu te prepare un tresor d'ire. Et cette impenitence vient d'une certaine courtoisie que chascun a envers soy-mesme, que chascun se flatte, chascun est prest de chercher des excuses pour couvrir ses pechez, *ad excusandas excusationes in peccatis*, chascun rejette la cause de nos maux sur le peché d'autruy, et non sur les siens propres comme l'on devroit.

Mais je vous prie, mes chers auditeurs, que chascun dise comme moy, et parle à sa conscience propre, et non pas à celle des autres. O mon ame, n'est-ce pas toy qui es cause de ce mal ? qui as fait tant de pechez, tant d'offences, tant de laschetez, que justement l'ire de Dieu est tombée sur tout un peuple : ne sçais-tu pas qu'autre-fois, s'ils se fussent trouvez dix hommes de biens, Dieu est si bon que pour leur respect, il eust gardé toute une ville de ruine (1). Ah ! que peut-estre manquoit-il le dixiesme en ce pays, que si tu te fusse réformé, peut-estre eussés-tu accomply le nombre ; ô quel grand bien ! Disons doncques tous, et que chascun parle pour soy ; en nous eslevant à Dieu ; Mon Pere j'ay peché contre le ciel et devant vous, j'ay fait le mal

(1) Gen. 18.

devant vous, j'ay peché contre vous, *Pater peccavi in cœlum et coram te, tibi soli peccavi, et malum coram te feci.* Confessons nos fautes propres, et laissons les autres confesser les leurs, sçachons qu'il n'est pas temps de dire, ce sont nos peres qui ont peché, etc. *Patres nostri comederunt uuam acerbam, et dentes nostri obstupuerunt* : car Nostre-Seigneur nous respondra, l'ame qui peschera icelle mesme mourra, *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur.* Donc puisque tous ont peché, que personne ne s'excuse d'estre cause des mal-heurs de nostre asge, nous avons tous part à la peine et à la coulpe. Jonas estant commandé d'aller à Ninive prescher fut desobeyssant, et s'en alloit ailleurs par mer; la tempeste s'esleva tellement que le patron du navire resolut d'en jetter un dans la mer, le sort tomba sur Jonas, et quoy que ce fut un sort, si est-ce qu'il fut à propos; Car apres *stetit mare à fervore suo,* la tempeste cessa. Je ne parleray qu'à moi-mesme, je suis un petit Jonas commandé de Dieu de le loüer par bonne conversation, j'ay esté desobeyssant, allant et marchant à rebours du commandement de Dieu. La tempeste et la bourasque de ce temps calamiteux est grande, et semble qu'il faille jetter quelqu'un dans la mer: *Domine si propter me tempestus orta est, projice me in mare;* O grand Patron de la navire ecclesiastique, Jesus-Christ, si c'est faute de ma penitence que cet orage s'est esleyé, et que la nef va se rompant, jettez-moy, Seigneur, dans la mer; la mer est la penitence amere, dans laquelle estant jetté, faites que

je sois receu dans le ventre de la baleine, c'est-à-dire, de l'esperance, sans laquelle le repentir n'est qu'une bourasque de desespoir : en cette esperance j'y demeureray les trois jours de contrition, confession et satisfaction; et alors, Seigneur, la mer s'accoisera, *cessabit mare à fervore suo*. Que si non seulement cette tempeste s'est eslevée pour moy, mais encor pour tout ce peuple; *propter me tempestas hæc orta est, sed propter hunc totum populum*, Changez nos volontez mauvaises en bonnes, et nos courages en bons : *cor mundum crea in me Deus*. Et que de nous ne soit fait qu'un cœur et qu'une ame, *sit cor unum et anima una;* car alors il y aura une grande tranquillité, *erit tranquillitas magna*.

Il faut se rendre devot, et prier Dieu, et c'est la troisiesme disposition; car les apostres estoient perseverans en oraison : nostre necessité et la liberalité de Dieu nous y invitent; *Ad Dominum cum tribularer clamavi, et exaudivit me*. Si nous nous mettons à faire de ferventes oraisons, le Sainct-Esprit viendra en nous, et dira, *Pax vobis, ego sum, nolite timere*, la paix soit avec vous, ne craignez point : c'est le vray temps de demander et d'obtenir maintenant que tout le monde est reduit à la pauvreté; car il est escrit au psalme six : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus;* que Dieu exauce le desir des pauvres.

L'oraison parfaite doit avoir trois parties, la 1ere est la demande, la 2e l'obsecration, et par maniere de dire l'adjuration, qui est comme la raison de nostre demande, la 3e l'action de graces. Que devons-

nous demander à Dieu, mes freres? tout ce qui est pour son honneur, et le salut de nos ames, et en un mot l'assistance du Sainct-Esprit, *Emitte Spiritum tuum et creabuntur,* et en ce temps icy la paix et la tranquillité.

Il nous faut aussi rendre grace à sa divine Majesté de tous ses bienfaits, si nous voulons qu'il nous donne des victoires qui sont commencement de paix, et pour obtenir le Sainct-Esprit, il faut remercier Dieu le Pere qui l'envoye, de ce qu'il l'a envoyé sur nostre chef Jesus-Christ Nostre-Seigneur son Fils entant qu'homme, *Ut ex plenitudine ejus omnes accipiamus;* de ce qu'il l'a envoyé sur ses apostres pour nous le communiquer par leurs mains. Il nous faut aussi remercier le Fils, lequel entant que Dieu l'envoye pareillement sur ceux qui s'y disposent. Mais sur tout, il le faut remercier de ce qu'entant qu'homme il nous a merité la grace de recevoir ce divin esprit, puisque sans ses merites nous ne pourrions jamais le recevoir : car Dieu voyant devant le deluge les grands pechez qui se commettoient, ne dit-il pas ces paroles : Mon esprit ne demeurera pas avec l'homme, parce qu'il est chair ; *Non permanebit Spiritus meus in homine quoniam caro est :* ô sentence terrible, ô decret effroyable ! mais Nostre-Seigneur, lors qu'on dechiroit sa beniste peau sur l'arbre de la croix, et en la colomne il rompoit par ses merites et effaçoit par son sang precieux, *decretum chirographi,* le decret et la scedulle qui nous tenoit obligez au pouvoir des enfers. Or comment

Jesus-Christ merita la venuë du Sainct-Esprit! ce fut lors qu'il rendit l'esprit en inclinant son chef adorable, *et inclinato capite, emisit Spiritum,* car donnant son dernier souspir et esprit au Pere, il merita que le Pere envoya son Sainct-Esprit sur son corps mystique de l'Eglise, et de fait ce sont les prieres que Nostre-Seigneur fit en la croix, desquelles parle S. Paul, qu'ès jours de sa chair ayant prié avec grands cris, larmes et supplications, il fut exaucé pour sa reverence, *In diebus carnis suæ præces supplicationesque cum clamore valido et lachrymis offerens exauditus est pro sua reverentia* (1).

Quant à la demande que l'on fait à Dieu, il faut y adjouster l'obsecration, c'est à dire l'adjurer en vertu de quelque chose qui luy plaise, et premierement par sa mesme bonté, motif egal à luy-mesme. Secondement par son Fils Nostre-Seigneur, vray mediateur entre Dieu et les hommes, et unique quant à la mediation principale, essentielle et naturelle, ainsi que fait tousjours l'Eglise, quoy que les heretiques la calomnient. Troisiesmement par ses Saincts, qui sont mediateurs par intercession et dependance; et sur tout, par le merite et par l'amour qu'il porte à sa saincte mere la glorieuse Vierge Marie, et cecy ce sera accomplir la quatriesme condition requise pour recevoir le Sainct-Esprit: car ce sera estre avec Marie Mere de Jesus, *cum Maria Matre Jesu.* Vous ne sçauriez dire combien cette condition est preignante, regardez un peu Ste Elisa-

(1) Heb. 5.

beth incontinent qu'elle fut en conversation avec la tres-S[te] Vierge, l'Evangeliste S. Luc dit que si-tost qu'elle eut entendu sa salutation, l'enfant qu'elle portoit en son ventre se resjouyt, et cette Saincte fut remplie du Sainct-Esprit : *Ut audivit salutationem Mariæ Elizabeth, exultavit infans in utero et repleta est Spiritu Sancto Elizabeth :* Et ce n'est pas merveille ; car elle est l'Espouse du Sainct-Esprit, la Fille du Pere eternel, et la Mere du Fils. L'Evangeliste dit bien qu'il y avoit des hommes et des femmes dans le cenacle, afin de nous monstrer que nous devons tous attendre le Sainct-Esprit : mais il nomme specialement Marie Mere de Jesus, pour monstrer qu'elle estoit comme la dame et maistresse des apostres, et partant il ne dit pas qu'elle fut avec les apostres, mais qu'ils estoient avec elle, et à sa suite : car il ne nomme particulierement cette saincte dame, sinon, *honoris causa,* par respect.

Que ces heretiques donc se retirent, qui ont peur que nous ne fassions trop d'honneur à la S[te] Vierge ; car elle est digne de tout l'honneur qui appartient à une pure creature, tant spirituelle que corporelle. Et ceux qui ne sont pas avortons du christianisme aiment cette dame, l'honorent, la loüent en tout ; *Beatam me dicent omnes generationes :* Et nul n'aura Jesus-Christ pour frere, qui n'aura eu Marie pour Mere, et qui ne sera point frere de Jesus-Christ, il n'heritera point avec luy ; *Non habebit Christum in fratrem, qui Mariam noluerit habere in matrem : et qui non erit frater Christi, sane nec cohæres.* Mais

qu'est-ce que receut en ce jour cette Ste Vierge, puis qu'elle avoit desja receu le Sainct-Esprit en l'Annonciation? Il est vray, mais neantmoins elle receut derechef une surabondance de graces, avec une telle plenitude, qu'elles s'espanchoient de toutes parts; *Mensuram confertam, coagitatam, et supereffluentem:* Car il est dit, que celuy qui est juste se justifiera tousjours, *qui justus est, justificetur adhuc.* O qu'il faut bien croire qu'elle meditoit dans le cenacle en la passion de son Fils, et le prioit d'envoyer son divin esprit; car si l'absence de trois jours la rendit si triste autrefois, qu'est-ce que fit l'absence de dix jours? Enfin je croy qu'elle luy disoit devotement; *Fili, quid fecisti nobis sic, tu præcepisti nobis ab Hierosolimis ne discederemus,* Mon Fils, pourquoy nous avez-vous fait cela, vous nous avez commandé de demeurer en la ville de Hierusalem; quant à mon corps, ô mon Fils, il sera où il vous plaira; mais quant à mon cœur, il est où est mon thresor, *ubi thesaurus meus, ibi et cor meum:* Et si Ezechias a dit: *in dimidio dierum meorum, vadam ad portas inferi,* au milieu de mes jours j'iray aux portes d'enfer; je diray quant à moy, *Paradisi,* J'iray en paradis, et en cette meditation s'allumera le feu du Sainct-Esprit, *in meditatione mea exardescet ignis.*

Donc qui veut avoir le Sainct-Esprit, qu'il se joigne avec Marie, *quia cum in ea non colligit, spargit,* car qui ne s'assemble avec elle, il fait plus de perte que de gain. Mais de cecy j'en parleray une

autrefois plus amplement; cependant servez-la, honorez-la, afin que celuy qui vient à nous par elle, nous reçoive aussi par elle, *per te nos suscipiat, qui per te ad nos venit.* C'est Jesus-Christ tres-glorieux qui vit et regne avec le Pere et le Sainct-Esprit, duquel la benediction descende sur nous.

DIEU SOIT BENY!

DEUXIESME SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PENTECOSTE.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris, per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. Rom. 5.

La charité de Dieu est respanduë dans nos cœurs par le Sainct-Esprit qui nous est donné.

Toutes les œuvres de Dieu, qui regardent le salut des hommes et des anges, sont attribuées d'une façon particuliere au Sainct-Esprit, d'autant que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere et du Fils. Dieu n'est qu'un en essence, toutesfois la divinité est en trois personnes, Pere, Fils et Sainct-Esprit, qui ne sont qu'un seul vray Dieu, et par consequent il est impossible que ce que fait l'une des personnes divines, les autres deux ne le fassent semblablement : et comme dit le symbole de S. Athanase, le Pere est Createur, le Fils est Createur, et le Sainct-Esprit est Createur, et toutes les œuvres de la creation ont esté et sont egalement faites par les trois personnes divines. Neantmoins parce que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere et du Fils, on luy attribue les œuvres qui procedent de la bonté de Dieu, comme sont la justification et sanctification des ames : ainsi que les œuvres qui procedent immediatement de la toute-

puissance, comme celles de la creation sont attribuées au Pere; c'est pourquoy nous disons, *Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem cæli et terræ*, Je croy en Dieu le Pere tout-puissant, createur du ciel et de la terre, mais les œuvres de la sagesse sont attribuées au Fils, parce qu'il est *verbum Patris*, la parole du Pere, c'est pourquoy l'œuvre de la redemption luy appartient, d'autant que comme un tres-sage medecin, il a sceu guerir la nature humaine, et luy appliquer la medecine propre à tous ses maux.

Les œuvres donc qui procedent de la bonté de Dieu sont attribuées au Sainct-Esprit, parce qu'il est l'amour, c'est à dire le souspir amoureux du Pere et du Fils. Or en cette feste ayant à considerer les œuvres du Sainct-Esprit, les uns les regardent comme fruicts, ainsi qu'ils sont decrits par l'apostre S. Paul en l'Epistre aux Galates; *Fructus autem Spiritus est, charitas, gaudium, pax patientia, longanimitas, bonitas, benignitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas*, Les fruicts de l'esprit, dit-il, sont charité, joye, paix, patience, longanimité, bonté, benignité, mansuetude, foy, modestie, continence et chasteté. Les autres les considerent et partagent ès dons de science, d'interpretation, et autres, que rapporte le mesme apostre en son Epistre 1. aux Cor. Mais pour les ramasser, il nous les faut considerer sous les sept dons desquels il est parlé en Isaye.

Il est dit au livre des Nombres (1), que Dieu com-

(1) Nomb. 8.

manda à Moyse de mettre un grand chandelier d'or auprès du tabernacle, lequel portoit sept lampes pour eclairer perpetuellement. S. Isidore, et devant luy S. Cyrille Hierosolymitain, ont dit que ce chandelier d'or et ses sept lampes representoient le Sainct-Esprit et ses sept dons: et il est vray que grace, lumiere, chaleur, clarté et bénediction procede du Sainct-Esprit, c'est à dire de Dieu, entant qu'il est amour; mais ces graces et ces clartez, lumieres et benedictions sont partagées en sept dons du Sainct-Esprit.

Une verge sortira de la racine de Jessé, dit le prophete Isaye (1), c'est à dire la Vierge; et de la Vierge une fleur, c'est à dire son Fils Nostre-Seigneur Jesus-Christ, et sur cette fleur le Sainct-Esprit reposera et luy communiquera l'esprit de sapience et d'intellect, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de pieté, et il sera remply de la crainte du Seigneur; *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum Spiritus timoris Domini.* De sorte que l'humanité sacrée de nostre Sauveur a esté comme une divine fleur sur laquelle le Sainct-Esprit s'est reposé pour luy communiquer ses sept dons. Ce qui nous est tres-bien representé par ce chandelier d'or avec ses sept lampes, qui estoit devant le tabernacle en l'ancienne loy, et lequel pouvoit estre appellé

(1) Isaïe, 11.

une fleur, parce que ces vases estoient disposez en guise de fleurs de lys.

Voyons maintenant quels sont ces sept dons : le prophete les rapporte selon l'ordre de leur dignité; et d'autant que le don de sapience est le plus excellent et relevé, il le met le premier, et les moins excellens il les met les derniers. Mais nous qui en devons parler pour nous instruire, il nous faut commencer par les plus bas pour monter par apres aux plus hauts, et puisque nous sommes en terre, commençons par le premier degré, et quand nous serons parvenus au haut, je veux dire au ciel, là nous pourrons puiser les tresors de la sapience infinie dans le sein du Pere Eternel.

Voicy doncques pour commencer à monter cette divine eschelle, que le premier don du Sainct-Esprit, est le don de crainte de Dieu : Mais quelle crainte, me direz-vous? Car il y a deux sortes de crainte de Dieu, à sçavoir crainte inferieure, et crainte superieure : *Initium sapientiæ timor Domini* (1), le commencement de la sapience, c'est la crainte de Dieu, dit le psalmiste : Et en un autre lieu, *Timete Dominum omnes sancti ejus* (2), craignez Dieu, ô vous tous ses saincts et esleus. Et le sage dit; On écrit tant de livres qu'on veut; mais l'abregé de tous, c'est la crainte de Dieu. Mais qu'appelez-vous crainte inferieure et crainte superieure, dira quelqu'un? expliquez-nous en quoy elle consiste.

(1) Psal. 110 et Proverb. 1. — (2) Psal. 33, Eccles. 12.

La premiere sorte de crainte que j'appelle inferieure, nous fait craindre Dieu entant qu'il chastie les malfaicteurs: mais cette crainte est servile, et semblable à celle des forçats de galere qui ne voguent que par force, et ne vogueroient jamais s'ils ne craignoient qu'on les accablast à coups de nerfs de bœuf De mesme il y a plusieurs personnes, lesquelles ne quitteroient jamais leur mauvaise vie, s'ils ne craignoient la mort, le jugement, et les peines d'enfer : Et cette crainte est la plus generale entre les hommes, ainsi que l'experience le fait voir tous les jours, car de dix mille penitens, il n'y en a peut estre pas un qui ne commence son salut par cette crainte de la mort, du jugement et de l'enfer. C'est pourquoy le sainct prophete David parlant à Dieu luy dit, Vous assujettirez sous vostre empire les roys et les grands, et les emprisonnerez avec des menotes et des chaisnes de fer : *Ad alligandos reges eorum in compedibus, et nobiles eorum in manicis ferreis.*

Ces menotes et chaisnes de fer (dit S. Augustin) c'est la crainte d'estre damné, et cette crainte est bonne pour commencer son salut, parce que les hommes reconnoissant qu'il est impossible que Dieu ne se vange des pecheurs qui l'ont offensé, ils craignent et redoutent ces chastimens; et cette apprehension est naturelle; car comme la nature nous enseigne qu'il y a un Dieu, aussi, dit S. Chrysostome, il est impossible de penser qu'il y a un monde regy et gouverné par sa Providence, que sa Justice ne soit exercée sur les hommes pour punir leurs pe-

chez. C'est pourquoy les philosophes payens, comme Platon, Aristote, et les autres ont craint et ont pensé que Dieu apres cette vie chastieroit les offences.

Et ne lisons nous pas és actes des apostres, que Felix president de Judée trembla et fut saisi d'une grande crainte, nonobstant qu'il fut payen, entendant parler S. Paul du jugement dernier, et toutesfois il ne se convertit pas? Ainsi plusieurs craignent les divins jugemens; mais leur cœur n'est pas transpercé de cette crainte. Il leur vient bien une certaine crainte, laquelle n'estant que dans la partie inferieure, et dans les sens, elle n'opere rien dans leurs ames : où au contraire la crainte qui nous est donnée du Sainct-Esprit, entre et penetre le cœur, et opere des fruicts dignes de penitence. C'est pour quoy vous voyez d'ordinaire que ceux qui n'ont cette crainte que dans la partie inferieure, s'en retournent d'ordinaire de la predication melancoliques en leur maison; comme au contraire ceux qui ont la crainte du Sainct-Esprit s'en retournent convertis et penitens.

C'est le subjet pour lequel David faisoit cette priere à Dieu, *Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim timui*, Je demande, ô Seigneur, disoit-il, que vous lanciez dans mon cœur la sagette de vostre crainte, afin qu'elle le transperce, car je me suis espouvanté à la veuë de vos jugemens. Et S. Hierosme disoit que la crainte des jugemens de Dieu transperçoit si fort son ame, qu'il luy sembloit tous-

jours d'entendre retentir à ses oreilles cette voix épouvantable des anges, *surgite mortui, venite ad judicium*, levez-vous, morts, et venez au jugement. Mon Dieu! combien de personnes ont quitté le peché par cette crainte du jugement. C'est donc à tres-juste raison qu'elle est dite le commencement de la sapience, et l'amour la consommation, qui nous fait monter au ciel pour nous joindre à Dieu : mais pour arriver à ce bon-heur, il faut quitter le peché, et pour le quitter, il le faut craindre. Et voilà ce que fait cette crainte inferieure.

La deuxiesme sorte de crainte que j'appelle superieure est celle qu'on a de perdre le ciel? ce que je dis d'autant qu'il y a des personnes si charnelles et attachées aux choses de la terre lesquelles comme s'il n'y avoit point de paradis, ains seulement des peines d'enfer, ne se soucient point de le perdre, estant tres-contentes de la possession de ce paradis mondain, terrestre, malheureux et infortuné, n'ayant point de pretention au paradis celeste. Or la crainte de Dieu ne comprend pas seulement l'apprehension des peines d'enfer, ains elle a encore celle de perdre le paradis. La generosité relevant donc nostre cœur apres ces biens eternels, nous fait dire avec le psalmiste; *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem* (1), ah! Seigneur, j'ay incliné mon cœur à garder vos commandements, à cause des grandes recompenses que vous donnez à ceux qui les obser-

(1) Psal. 138.

vent. Mais que veut dire le psalmiste par ces paroles, sinon que la crainte nous fait cesser de mal faire, d'autant que voila le paradis, qui doit estre la recompense du travail de l'ouvrier : c'est pour quoy les ames genereuses pour s'encourager à travailler, à l'exemple de David, se proposent la gloire eternelle. Pour quoy ne travailleray-je pas, disent-elles, pour entrer en possession de cet heritage celeste? ô Seigneur, j'ai incliné mon cœur à garder vos commandemens, à cause des recompenses. Hé, quoy! seroit-il bien possible que je voulusse perdre le paradis? serois-je bien si lasche que de perdre le partage qui m'est promis en cette patrie celeste.

Vous voyez donc bien maintenant que cette crainte est divisée en deux parties, estant appellée inferieure et superireue, parce qu'elle comprend la crainte des peines d'enfer, et la crainte de perdre le paradis; cette deuxiesme crainte estant appellée superieure, d'autant qu'elle est plus noble et excellente que la premiere, bien que neantmoins elle soit imparfaite, à cause qu'elle regarde nostre interest.

Or la crainte qui nous fait quitter le peché, est un don du Sainct-Esprit, et luy seul la peut donner, c'est pourquoy elle est appellée le commencement de la sapience, parce qu'elle est d'ordinaire le commencement de nostre salut. Et quoy que les heretiques disent qu'elle est mauvaise, ils se trompent fort, et les paroles de Jesus-Christ les condamnent absolument : Ne craignez point (dit-il en

S. Matthieu) ceux qui peuvent seulement tuer le corps, mais craignez celuy qui peut condamner l'ame et le corps à la gehenne eternelle (1), *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius eum timete, qui potest, et animam, et corpus perdere in gehennam.* Ce qui nous fait voir que cette crainte de l'enfer est bonne, et que c'est Dieu qui en est l'autheur, et la met dans nos cœurs pour commencer par icelle nostre salut.

Le deuxiesme don du Sainct-Esprit est le don de pieté. Le don de pieté est une vertu particuliere, laquelle dépend de la justice, qui n'est autre que l'honneur, le respect et l'amour que nous rendons à Dieu non seulement comme à nostre souverain Createur et nostre Pere tres-aymable; mais encore à ceux que nous tenons pour superieurs, soit spirituels ou temporels, comme les peres, meres, prélats et magistrats. Le Sainct-Esprit donc venant au cœur, luy communique le don de pieté, par lequel l'ame porte un tres-grand honneur et respect à Dieu, accompagné d'une crainte amoureuse et filiale, et encore à ceux qui luy sont donnez pour superieurs de sa part.

Ne voyons-nous pas que sa divine Majesté se plaint de ce défaut de crainte, d'amour, d'honneur et de respect, par son prophete Malachie, disant. *Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus? et si Dominus ego sum, ubi est timor meus?* Si je suis

(1) S. Mat. 10.

vostre Pere, où est l'honneur que vous me rendez? Si je suis vostre Seigneur, où est la crainte que vous devez avoir de m'offencer? Le fils sert comme fils, et non point comme serviteur, crainte d'estre battu, ny pour la recompense, comme mercenaire, mais seulement afin de plaire à son pere, et luy témoigner son amour, d'autant que cet amour est imprimé au cœur filial. D'où vient que quand l'ame a eu la crainte de perdre le paradis (dont je vous ay parlé) elle passe outre, et dit, Quand il n'y auroit point de paradis, Dieu est mon Pere, il m'a creé, me conserve, me nourrit, et me donne toutes choses; et partant je le veux aymer, honorer, et servir parfaitement.

O don de pieté, riche present que Dieu fait au cœur! bien heureux est celuy lequel a cette correspondance de cœur filial envers le cœur paternel du Pere celeste : et c'est à cela que Dieu nous veut faire tendre en l'oraison Dominicale, quand il veut que nous le nommions nostre Pere qui estes és cieux, nom de respect, d'amour et de crainte.

Et pour vous monstrer que ce don de pieté, c'est à dire cette crainte filiale nous est donnée du Sainct-Esprit; l'apostre S. Paul escrivant aux Romains, leur dit, *Non accepistis Spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis Spiritum adoptionis filiorum Dei, in quo clamamus, Abba, Pater,* Nous n'avons point receu l'esprit de crainte et servitude, mais l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous l'appellons nostre Pere; comme voulant dire,

que nous devenons ainsi que des petits enfans auprès de Nostre-Seigneur. Les petits enfans vivent en une grande confiance, ils ne pensent point que leur pere les vueille battre, ny qu'il leur prepare un heritage, ains seulement s'occupent à l'aymer sans penser à autre chose, parce qu'ils sont portez entre ses bras, qu'ils sont nourris, dorlotez, et enfin entretenus par le soin de leur bon pere. Ainsi devons-nous faire, mes cheres sœurs, envers Dieu, l'honorant comme nostre Pere tres aymable, le servant avec amour, sans apprehension des supplices, ny pretention des recompenses, nous laissant porter entre les bras de sa saincte providence, tout ainsi qu'il luy plaira.

Le troisiesme don du Sainct-Esprit en remontant, est le don de science qui nous est communiqué, non pour sçavoir les choses humaines, comme Aristote, Platon, Homere, Virgile, et les autres philosophes qui ont eu cette science, qui ne leur a de rien servy; mais pour avoir la science des choses requises à nostre salut. Or il est necessaire pour bien exercer les deux premiers dons que le Sainct-Esprit nous communique encore celuy de science, pour sçavoir comment nous nous comporterons envers celui que nous voulons craindre et aymer, et pour descouvrir et sçavoir discerner le mal qu'il faut fuir, et le bien qu'il faut suivre, *Declina à malo et fac bonum*, détournez-vous du mal, et faites le bien, dit le prophete, car c'est la science des sciences, et celle qui nous est donnée du Sainct-Esprit,

laquelle les enfans du monde n'ont point euë : car bien qu'ils fussent grands philosophes, si n'ont-ils point pourtant appris à glorifier Dieu, ny à suivre la justice; parce qu'ils ont tenu la verité captive et prisonniere en l'injustice, dit l'apostre, *Veritatem Dei in injustitia detinent.* Ils avoient bien la verité dans l'intellect, mais non pas en la prattique, d'autant qu'ils n'avoient pas l'humilité chrestienne, qui nous fait prosterner devant le Sainct-Esprit pour recevoir ce don de science si necessaire pour operer nostre salut.

La science du bien et du mal est naturellement desirée de tous, c'est pourquoy Eve curieuse la desira: Dieu sçait le mal, mais pour le detester, et le bien pour le prattiquer : *Eritis sicut Dii, scientes bonum et malum*, vous serez comme des Dieux, dit le serpent à nos premiers parens pour les tromper miserablement, en leur faisant prattiquer le mal. S. Augustin en une homelie de ce jour, dit que les philosophes ont parlé des vertus magnifiquement; mais pour les mespriser, et des vices pour les prattiquer, parce qu'ils estoient aveugles ; d'autant qu'il n'y a point de vraye science que celle du Sainct-Esprit, laquelle il ne depart qu'aux ames humbles. N'avons-nous pas aussi veu plusieurs grands theologiens qui ont dit merveille des vertus, non pour les exercer. Comme au contraire il y a eu tant de sainctes femmes qui ne sçavoient pas parler des vertus, lesquelles neantmoins en sçavoient tres-bien l'exercice : car on a veu les unes avec un soin extreme de

conserver leur virginité, les autres avec un cœur pur et net en leur viduité, les autres vivre en la chasteté conjugale : et qui leur avoit donné ce don de science, pour discerner le bien et le mal, le vice et la vertu, sinon le Sainct-Esprit? Mais, direz-vous, je ne sçais point comme il faut prattiquer les vertus : mettez-vous en la presence du Sainct-Esprit, humiliez-vous, et il vous l'enseignera, et vous rendra sçavante.

Certes on a veu des Sainctes admirablement sçavantes en leurs ignorances, et admirablement ignorantes en leurs sciences. La peste de la science c'est la presomption, laquelle rend les esprits enflez et hydropiques, ainsi que sont d'ordinaire les sçavans du monde : O quelle ignorance en cette science! Ste Catherine martyre fut fort sçavante ; mais sa science estoit humble au pied de la croix. D'autres Sainctes ont esté ignorantes, et en leur ignorance elles ont esté admirablement sçavante comme Ste Catherine de Gennes : mais c'estoit le Sainct-Esprit qui les rendoit sçavantes; et parce qu'elles avoient la crainte, la pieté et l'humilite, Dieu leur fit ce riche present du don de science qu'Eve a tant desiré, mais par orgueil pour estre semblable à Dieu.

Apres le don de science s'ensuit le quatriesme, qui est celuy de force, lequel nous est absolument necessaire, parce qu'il ne suffit pas de sçavoir discerner le bien et le mal, si nous n'avons la force pour eviter l'un et prattiquer l'autre. Combien a-t'on veu de personnes qui ont sceu le bien, et n'ont pas eu le

courage de le prattiquer, ainsi que nous voyons encore aujourd'huy en la pluspart des chrestiens.

Mais me direz-vous, puisque nous recevons le Sainct-Esprit, et avec luy tous ses dons, lors que nous recevons les Sacremens avec les dispositions requises; d'où vient que nous retombons si souvent au peché? C'est par lascheté, d'autant que nous n'osons pas entreprendre la guerre contre le vice avec la fermeté et le courage necessaire pour surmonter nos ennemis. Par exemple, l'on vient à la confession. où l'on reçoit le Sainct-Esprit, avec la remission des pechez; et neantmoins, combien y en a-t-il qui recidivent aux mesmes pechez apres la confession: et d'où vient cela, sinon faute de courage? On pense, qu'est-ce qu'on dira de moy, si je deviens devote, si je fais penitence, si je quitte les conversations mondaines? On craint une parole dite en l'air, et n'est-ce pas tout-à-fait manquer de force que cela!

Or il faut remarquer, qu'encore que nous ayons receu les dons du Sainct-Esprit, si nous ne sommes grandement sur nos gardes, nous les pouvons perdre à toute heure, quoy que nous nous puissions servir des uns sans les autres, parce qu'ils ne sont en nous que par maniere d'habitude, ce qui fait que nous ne nous en servons que quand nous voulons: car il n'est pas du cœur spirituel comme du cœur charnel, lequel combien que nous dormions, il ne cesse jamais d'agir, de veiller, et d'envoyer ses esprits vitaux au cerveau; où au contraire au cœur spirituel, la volonté, le courage, et la generosité

sont absolument necessaires, pour luy faire faire ses operations. Et c'est pourquoy le Sainct-Esprit nous communique le don de force, par lequel tant de martyrs ont vaincu les tyrans, et surmonté les tourmens avec tant de constance que rien ne les a peu espouvanter, ny faire deprendre de leurs resolutions, ainsi qu'on peut voir en lisant les histoires de leur martyre, comme d'une Ste Agnès, d'une Ste Agathe, et d'une infinité d'autres.

Le don qui suit en remontant, est le don de conseil sur lequel la force seroit temerité. Et comme vous voyez qu'en une armée ordonnée, encore que les soldats ayent de la force, il est neantmoins requis qu'ils ayent un capitaine pour les conduire, et leur ordonner conseil afin de sçavoir comment ils se doivent comporter : de mesme je dy, qu'encore que le Sainct-Esprit nous ayt communiqué le don de force, cela neantmoins ne seroit pas suffisant pour nous faire entreprendre la prattique des vertus, s'il ne nous donnoit aussi celuy de conseil. La crainte nous fait quitter le peché, la science nous le fait discerner : mais outre cela nous avons besoin de conseil pour venir à l'execution de ce que la science nous fait connoistre : il reste donc la maniere pour executer ce que le Sainct-Esprit nous enseigne. Par exemple, vous verrez une personne qui voudra suivre la devotion, qui dira en elle-mesme, quel conseil suivray-je pour prattiquer le bien que Dieu m'a inspiré, et pour eviter le mal qu'il m'a fait connoistre ? quel chemin tiendray-je ? quel conseil observe-

ray-je? sera-ce celuy de la chasteté ou de la pauvreté? sera-ce l'obeyssance simple et aveugle? suivray-je la viduité, ou le mariage? feray-je l'aumosne ou donneray-je tout mon bien aux pauvres? le Sainct-Esprit residant dans nostre cœur, nous conseille et nous incite par son inspiration à faire ce qui est plus pour la gloire de Dieu et nostre salut. Jusques à present j'ay esté avare, sensuel et subjet aux plaisirs de la bouche, je vois que cela est mal, j'ay desir de m'en retirer? que feray-je donc pour me defaire petit à petit de ces meschantes habitudes et me mortifier? Le Sainct-Esprit conseille les moyens qu'on doit tenir pour surmonter le mal, et prattiquer le bien.

Vous verrez des personnes dans le monde subjettes à la colere, lesquelles s'adonneront au jeu, où ils se laissent emporter pour l'ordinaire à dire quantité de blasphemes et d'injures, que faire là? c'est qu'il faut quitter le jeu, leur dit le Sainct-esprit interieurement. D'autres aymeront les conversations où la medisance regne, à laquelle ils se laissent facilement emporter; ils font resolution de ne plus mesdire, mais la conversation les emporte insensiblement à la medisance, que faire là? Le Sainct-Esprit leur dit à l'oreille du cœur qu'il faut quitter ces conversations. Combien y en a-t'il au monde qui sçavent bien qu'on s'y perd, à cause que son air est si infecté qu'il donne la mort eternelle aux ames dans lesquelles il entre, ou leur cause de grandes maladies; quel remede à cela? Sortez, leur dit le

Sainct-Esprit interieurement, puis que vous connoissez que vous n'y pouvez pas faire vostre salut. Il nous conseille donc ainsi immediatement par ses inspirations, ou bien il nous conseille de nous conseiller à nos superieurs et à ceux qui ont la lumiere qu'il leur a communiquée.

Le don suivant est le don d'entendement, lequel n'est autre qu'une certaine clarté interieure que le Sainct-Esprit communique à nostre entendement humain, par laquelle nous voyons et penetrons la beauté et bonté des mysteres de la foy; et sans cette clarté il arrive souvent que l'on entend les predications, on lit beaucoup, et toutesfois on demeure tousjours dans l'ignorance de ces saincts mysteres, parce qu'on n'a pas ce don d'entendement. Une ame simple prosternée devant Dieu entendra le mystere de la tres-saincte Trinité, non pour le dire ou expliquer, ains pour en tirer des maximes pour son salut, parce que le Sainct-Esprit luy a communiqué le don d'entendement. J'ay accoustumé de dire, que presque tous perissent, faute de suivre les maximes du christianisme, comme sont celles-cy; *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum,* Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux; *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram,* Bien-heureux sont les debonnaires, car ils possederont la terre. Mais qui est-ce qui void la beauté de ces maximes, sinon ceux à qui le Sainct-Esprit les fait voir?

Lors que nous voyons les beaux palais dorez, les

perles et joyaux: ha! disons-nous, que ces choses sont belles; mais à qui? aux yeux des mondains. Le monde le dit; et Nostre-Seigneur au contraire dit, Voyez cette perle de la pauvreté Evangelique, et à travers d'icelle, voyez le ciel et la felicité eternelle qui y est attachée: mais faute d'avoir fortement estably ses maximes dans nostre cœur, nous nous perdons, et le monde triomphe de nous, et nous seduit malheureusement par ses fausses maximes. Ah! pauvres abusez que nous sommes, nous sçavons bien que le monde avec toutes ses richesses et ses vaines grandeurs, ne vaut rien, et neantmoins nous y mettons nostre affection, et suivons ses maximes. Soyez faits comme petits enfans, dit Nostre-Seigneur; Soyez simples comme colombes, *Estote simplices sicut columbæ* (1): Et cependant l'on n'a point de candeur, ny de simplicité. L'on veut estre prudent, mais d'une prudence charnelle, laquelle, comme dit le grand apostre, donne la mort à l'ame, *Prudentia carnis mors est* (2). Et d'où vient cela, c'est que nous n'avons pas le don d'entendement pour voir et penetrer la beauté et bonté des maximes de Nostre-Seigneur. O certes! si nous les penetrions bien, et si nous voyions leur beauté, nous quitterions, et renoncerions pour jamais aux malheureuses maximes du monde, qui ne valent rien, pour suivre celles de nostre divin Maistre: mais particulierement les ames religieuses doivent bastir et fonder toute leur perfection sur ses sainctes maxi-

(1) S. Matt. 18. — (2) Rom. 8.

mes, et les establir fortement en leur cœur, afin de n'y laisser jamais entrer des maximes contraires, suivant l'exemple de tant de Saincts et Sainctes, lesquels on a veu aymer plus les larmes que la joye, la tribulation que la prosperité, la pauvreté que les richesses.

Or apres que le Sainct-Esprit nous a donné le don d'entendement, s'ensuit le don de sapience, lequel comble l'ame de tout bien. Plusieurs sçavans sont fols en leur vaine science, ainsi qu'ont esté les philosophes payens, mais la sapience est une science, par laquelle on savoure, on gouste et penetre la bonté de la loy de Dieu, et les choses les plus relevées des mysteres de la foy et des maximes Evangeliques, non pour en parler, ou prescher, ains pour les pratiquer : et l'ame va dessus les fleurs de la loy Evangelique, comme une abeille mistique afin d'y succer le miel de la bonté de Dieu; *Quàm dulcia faucibus meis eloquia tua super mel, ori meo* (1)! O Seigneur! combien vos paroles sont douces à mon gosier, dit le psalmiste, elles surpassent la douceur du miel quand je les savoure en la bouche de mon cœur, lorsque vous me donnez à gouster vos divines maximes contre celles du monde. O que l'ame qui est parvenuë à ce degré est heureuse, car c'est une marque qu'elle est remplie du Sainct-Esprit, et qu'il luy a communiqué ses precieux dons.

Il reste maintenant à dire comment nous pour-

(1) Psal. 118.

rons savoir ces sacrez dons. Je le dy en un mot, il ne faut sinon estre en santé. Les malades d'ordinaire ne savouroit pas les viandes, à cause du catarrhe qui occupe les parties destinées au goust, ce qui fait qu'ils desirent souvent des choses contraires à leur santé. De mesme les malades spirituels veulent tout à rebours de bien, ils n'ont ny crainte, ny force, ny pieté, ny science. Qui veut recevoir les dons du Sainct-Esprit, il se faut purger des humeurs peccantes : nous avons la langue, c'est à dire l'ame, chargée de catarrhe, il faut quitter les dons du monde pour recevoir ceux du Sainct-Esprit. L'esprit du monde a ses dons, il a la science pour parvenir aux honneurs, aux grandeurs, et richesses; la force pour aller en duel; la crainte de devenir pauvre, et de perdre le paradis du monde, et ses faveurs : Il faut quitter tous ces mal-heureux dons, car ils sont incompatibles avec ceux du Sainct-Esprit, puis il luy faut abandonner nostre cœur, et le prier de nous departir ses precieux dons, et les conserver en nos ames au peril de toutes nos affections; le supliant de nous donner le don d'une crainte filiale et amoureuse pour operer nostre salut, et d'oster de nos cœurs les autres craintes contraires que le diable nous suggere. Que tout le reste se perde, pourveu que nous ne perdions point Dieu qu'importe. Que peut faire le monde? nous oster deux ou trois jours de vie temporelle? Hé! que nous doit-il importer, pourveu que nous ne perdions pas la vie eternelle.

Plaise donc à la divine Majesté de nous donner le don d'une crainte filiale, afin que nous le servions amoureusement; le don de pieté, pour le reverer comme nostre Pere tres-aymable; le don de science, pour connoistre le bien que nous devons faire, et le mal que nous devons fuïr; le don de force, pour surmonter courageusement toutes les difficultez que nous rencontrerons en la pratique de la vertu; le don de conseil, pour discerner et choisir les moyens propres à nous perfectionner; le don d'entendement, pour penetrer la beauté, la bonté et l'utilité des mysteres de la foy, et des maximes Evangeliques; et enfin le don de sapience, pour gouster combien Dieu est aymable, et pour savourer et experimenter les douceurs de son incomprehensible bonté. O que nous serons heureux, si nous recevons ces precieux dons : car sans doute ils nous conduiront au sommet de cette eschelle mystique, où nous serons receus de nostre divin Sauveur, qui nous y attend les bras ouverts, pour nous rendre participans de sa gloire et felicité eternelle. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

TROISIESME SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PENTECOSTE.

Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum, et repleti sunt omnes Spiritu sancto : et cœperunt loqui variis linguis prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis.
ACT. 2.

Des langues comme de feu apparurent à tous ceux qui estoient dans le cenacle, et s'estant departies elles se poserent sur chascun d'eux, et ils furent tous remplis du Sainct-Esprit, et parloient selon qu'il leur donnoit.

NOUS celebrons aujourd'huy la feste des divins presens, et du don des dons, qui est le Sainct-Esprit, lequel fut envoyé du Pere et du Fils sous la forme et figure de langues de feu sur les apostres, et sur tous ceux qui estoient assemblez dans le cenacle. Mais en ce don incomparable sont enclos sept autres dons, que nous nommons dons du Sainct-Esprit. Ce fut certes un tres-grand don que celuy que le Pere eternel fit au monde, lors qu'il luy donna son propre Fils, comme Nostre-Seigneur dit luymesme, *Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (1), Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Fils unique. Hé! pourquoy donc (dit son grand apostre S. Paul) ne

(1) S. Jean.

luy donnera-t-il pas tout autre don avec celuy-là? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (1)?

Vous vous ressouvenez bien, je m'asseure, de cette belle histoire du sainct patriarche Joseph, qui a desja tant de fois esté dicte, mais qui ne peut estre assez considerée, lequel estant vice-roy d'Egypte, ses freres qui estoient en la Mesopotamie le vindrent visiter plusieurs fois, pour estre secourus de luy en l'extreme necessité, où leur bon pere Jacob et eux estoient reduits à cause de la famine qui estoit en leur païs (2): Vous sçavez aussi comme il les renvoya tousjours à leur pere chargez de bled. Mais lors qu'on luy amena le petit Benjamin, il les renvoya non comme les autres fois chargez de grain et de vivres donnez seulement par mesure, ains encore accompagnez de tres-riches dons, et avec des chariots remplis de tout ce qu'ils pouvoient desirer. De mesme voyons-nous que le Pere eternel fait en ce jour; car bien qu'en l'ancienne loy il eust fait de tres-grands presens à son peuple, toutesfois ce n'estoit que par mesure; où au contraire en la nouvelle loy deslors qu'il vid son cher Benjamin, c'est à dire deslors que Nostre-Seigneur fut rentré en sa gloire, il ouvrit sa main liberale pour respandre tres-abondamment ses dons et ses graces dessus tous les fidelles, ainsi qu'il avoit dit par le prophete Joël qu'il respandroit son Sainct-Esprit dessus toute chair, *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* (3),

(1) Rom. 8. — (2) Gen. 43 et 45. — (3) Joël, 2.

c'est à dire sur tous les hommes, et non seulement sur les apostres.

Or vous sçavez ce qu'Isaye dit de Nostre-Seigneur, qu'il receut des graces infinies, et que les dons du Sainct-Esprit reposerent sur son chef, *Et requiescet super eum spiritus Domini, spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini* (1); Et l'esprit du Seigneur, dit-il, reposera dessus luy, l'esprit de sapience et d'intellect, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de pieté, et il sera remply de la crainte du Seigneur. Mais pourquoy est-ce que le prophete dit, que tous ces dons se reposeroient dessus Nostre-Seigneur, puis qu'il n'en avoit ny pouvoit avoir aucune necessité pour luy; comme estant la source mesme de la grace? Ce ne fut donc sinon pour nous faire entendre, que toutes les graces et benedictions celestes nous doivent estre distribuées par luy qui est nostre chef, en les faisant decouler sur nous qui sommes ses membres, je veux dire, enfans de la saincte Eglise de laquelle il est le chef.

Et pour preuve de cette verité, escoutez ce qu'il dit au Cantique des Cantiques, à sa bien-aymée : *Aperi mihi soror mea, amica mea; quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium;* ouvre-moy, mon Espouse, ma sœur. Il l'appelle Espouse, à cause de la grandeur de son amour, et sa sœur, pour tesmoignage de la pureté et candeur de

(1) Isaye, 11.

cet amour. Ouvre-moy, luy dit-il, mais ouvre-moy promptement, car j'ay mes cheveux, et les floconsde ma cheveleure tous plains de la rosée, et des gouttes de la nuict. Or la rosée et les gouttes de la nuict, ne sont qu'une mesme chose. Que pensez-vous donc que veuille dire ce bien-aymé de nos ames, par ces paroles, sinon qu'il desire ardemment, que sa bien-aymée luy ouvre promptement la porte de son cœur, afin qu'il puisse respandre ses sacrez dons, et les graces qu'il a receuës tres-abondamment de son Pere eternel, comme une rosée et liqueur tres-precieuse, de laquelle il luy veut faire present?

Voyons maintenant comment Dieu envoya son Sainct-Esprit dessus les apostres, et dessus tous les autres qui se treuverent assemblez au cenacle, et ce qu'il opera en eux; et ce que veut dire cette parole de S. Luc, qu'ils parloient tous selon que le Sainct-Esprit leur donnoit. Mais, me direz-vous, les apostres ne l'avoient-ils pas desjà receu, lors que Nostre-Seigneur soufflant sur eux apres sa resurrection, il leur dit, Recevez le Sainct-Esprit, *Accipite spiritum sanctum, quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt* (1), les constituant prelats de son Eglise, et leur donnant pouvoir de remettre les pechez, de lier et deslier les ames? Il est vray qu'ils le receurent alors, mais ce ne fut pas toute fois avec tant de plenitude, ny avec tant de gloire et de magnificence qu'ils le receurent aujourd'hui, ny ne leur laissa pas de tels

(1) S. Jean, 20.

effets. De mesme le Pere eternel fit un tres-grand don au monde, lors qu'il donna son propre Fils; mais ce fut un present couvert, restraint et resserré dans nostre humanité et mortalité. Ce qui n'est pas ainsi du present qu'il fait, ou qu'il envoye aujourd'huy à son Eglise, lequel doit estre estimé le plus excellent don qui ayt jamais esté fait aux hommes, d'autant que c'est le Pere et le Fils qui l'envoyent; et l'on sçait assez que les presens sont estimez grands, selon l'amour avec lequel ils sont faits : C'est pourquoy nous pouvons conjecturer de l'excellence de cettuy-cy, puis qu'il n'est pas seulement fait avec un grand amour, ains que c'est l'amour mesme qui se donne et qui est donné. Car chascun doit sçavoir que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere, et du Fils; et ce que nous disons que le Sainct-Esprit nous a esté donné par le Pere et par le Fils, ne se doit pas entendre qu'il soit separé de l'un ny de l'autre, car cela ne peut-estre, n'estant qu'un seul vray Dieu indivisible avec le Pere et le Fils. Mais nous voulons dire, que Dieu nous a donné sa divinité, bien que ce soit en la personne de son Sainct-Esprit : et de cecy il en faut peu parler et beaucoup croire.

Or nous pouvons considerer la grandeur du don du Sainct-Esprit avec tous ses effects, entant qu'il est envoyé par le Pere eternel, et par Nostre-Seigneur Jesus-Christ à son Eglise; ou bien entant qu'il est envoyé à un chascun de nous en particulier : et il est vray que nous ne sçaurions assez remercier Dieu, de ce qu'il a fait ce singulier present à son Eglise,

à cause des biens qui nous en resultent. Certes ce fut tres-convenablement que le Sainct-Esprit fut envoyé sous la forme et figure de langues de feu, puisque c'est en la langue que l'Eglise a toute sa force. Hé! qui ne sçait qu'elle opere tous ses plus grands mysteres par la langue : la predication se fait par la langue : le sainct-baptesme, sans lequel nul ne peut estre sauvé, il est aussi necessaire que la langue y intervienne, pour donner la force à l'eau de nous laver de nos pechez et iniquitez, par les paroles sacrées qu'on prononce dessus : de mesme le tres-sainct-sacrifice de la messe ne se peut celebrer que par le ministere de la langue; et ainsi des autres mysteres.

Mais considerons, je vous prie, ce don sacré et precieux du Sainct-Esprit, entant qu'il est fait à un chascun de nous en particulier. Nous avons desjà dit, qu'il y a sept autres dons enclos dedans cettuy-cy, que le prophete Isaye appelle, *Spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et spiritus timoris Domini;* l'Esprit de sapience, d'entendement, de conseil, de force, de science, de pieté et de crainte : et par la suite que nous ferons de ces sept dons, en remontant comme par une eschelle mystique, nous connoistrons si nous avons receu le Sainct-Esprit, ou non, puis qu'il a accoustumé de les communiquer aux ames dans lesquelles il descend, et qu'il treuve preparées pour le recevoir.

Commençons premierement par le don de la

crainte, quoy que le prophete le nomme le dernier. Le don de crainte est le don le plus universel de tous; car nous voyons que les meschans mesmes ont de la crainte et frayeur, entendant parler de la mort, du jugement et des peines eternelles de l'enfer: mais pourtant cette crainte ne leur a point fait eviter le peché et l'iniquité, parcequ'ils n'avoient pas receu le Sainct-Esprit; car la crainte qui s'appelle don du Sainct-Esprit, ne nous fait pas seulement redouter les divins jugemens, la mort et les peines d'enfer; mais elle nous fait craindre Dieu, comme estant nostre souverain juge: et partant, cette crainte nous fait eviter le peché, et tout ce que nous sçavons luy estre desagreable.

Remarquez, je vous prie, ce que dit Isaye, que tous les dons du Sainct-Esprit qu'il rapporte de suite ainsi que nous avons dit, reposerent sur le chef de nostre divin Sauveur, concluant apres qu'il fut rempli de la crainte du Seigneur. Mais qu'est-ce que veulent signifier ces paroles? car il est certain que Nostre-Seigneur n'avoit point besoin de crainte, veu qu'il estoit impeccable par l'union hypostatique de son ame, et de son humanité, avec la Divinité. Nous devons donc sçavoir que Nostre-Seigneur fut remply de crainte, non tant pour luy que pour la respandre sur tous les hommes, tant parfaits qu'imparfaits; parce que tous ont besoin de crainte, et ceux qui sont parfaits doivent craindre de deschoir de leur perfection, et les imparfaits doivent craindre à cause de leurs defauts de ne pouvoir acquerir

la perfection. Et comme nous voyons qu'une fiole est remplie d'eau, sans qu'elle en aye necessité, veu qu'elle est si dure, que mesme elle n'en est pas humectée. Ainsi nostre beny Sauveur fut remply de crainte, non point pour luy, d'autant qu'il ne s'en pouvoit servir, ains il la receut pour la respandre sur ses freres, c'est-à-dire sur les hommes.

Passons aux autres dons, car il ne faut pas beaucoup parler de la crainte, principalement au lieu où je suis, puisque l'on ne s'en doit servir que pour venir au secours de l'amour, quand il le requiert; et ne se faut pas tenir dans la crainte, pour se gesner, ou mettre en peine, parce que cette crainte est servile et nuisible : mais nous devons avoir celle qui est filiale, et la tenir dans nos cœurs, afin qu'elle soit preste pour secourir l'amour, quand il en aura besoin, ainsi que j'ay dit.

Venons maintenant au don de piété, qui est le second. La pieté n'est autre chose qu'une crainte non servile, comme est celle qu'ont plusieurs personnes, ains filiale et amoureuse, laquelle ne nous fait regarder Dieu comme nostre juge, ains nous le fait regarder comme nostre Pere tres-aymable, auquel nous ne redoutons pas seulement de desplaire, ains auquel nous desirons de plaire et d'agreer.

Mais il nous serviroit fort peu d'avoir le desir de plaire à Dieu, et la crainte de luy desplaire, si le Sainct-Esprit ne nous donnoit le troisiesme don qui est celuy de science, par lequel nous apprenons à cognoistre et distinguer la vertu d'avec le vice, ce

qui est agreable à Dieu, d'avec ce qui lui est desagreable. Plusieurs des anciens philosophes ont bien sceu faire cette distinction. Aristote a traitté admirablement bien des Vertus, lequel nonobstant cela ne laisse pas de tenir tous les docteurs en doute de son salut, parce qu'ayant reconnu le chemin de la vertu, il ne l'a pas voulu suivre. Mais le don de science qui nous est donné du Sainct-Esprit, nous fait embrasser la pratique des vertus reconnuës, et nous fait eviter le vice.

Apres ces trois premiers dons, il est tres-necessaire que le Sainct-Esprit nous donne le quatriesme qui est celui de force, car autrement il semble que ces dons precedens ne nous serviroient de rien, puis qu'il ne suffit pas de craindre Dieu, et d'avoir la volonté d'éviter le mal et faire le bien, et encore moins de connoistre l'un et l'autre, si nous ne venions à la pratique, et ne mettions la main à l'œuvre; et pour cela nous avons une grande necessité du don de force: mais il faut que nous sçachions en quoy il consiste.

Le don de force ne gist pas à faire comme Alexandre, que les mondains appellent le grand; lequel conquit presque toute la terre par ses armes; car pour cela il n'avoit pas le don de force, combien qu'on luy attribuë vainement par la conqueste qu'il fit du monde, d'autant que sa force ne consistoit qu'au grand nombre de soldats qu'il avoit, et aux instrumens de guerre esquels ils se servoit, et avec lesquels il fracassoit les murailles des villes, et abattoit

les chasteaux, pour assujettir tous les peuples sous son empire : de sorte qu'il ne doit point estre loüé pour sa force, et moins encore pour son courage, puis qu'au rapport de ceux-mesme qui ont escrit de luy, et qui en font mention en leurs histoires, il n'avoit pas le pouvoir sur soy de s'abstenir de boire un verre de vin, et s'enyvroit bien souvent. Et pour marque de sa foiblesse, voyez-le pleurer comme un enfant, lors qu'un certain philosophe flateur luy vint dire, qu'il y avoit encore plusieurs autres mondes, outre celuy qu'il avoit subjugué et assujetty sous sa domination ; il eut un tel regret de ne les pouvoir tous conquerir, qu'on ne le pouvoit consoler tant son ambition estoit grande.

Or faisons un peu, je vous prie, comparaison du courage et de la vaillance d'un S. Paul premier hermite, ou plutost du grand apostre S. Paul, avec cet Alexandre, et vous verrez que cettuy-cy, apres avoir ruiné les villes, abattu les chasteaux, et s'estre assujetty tout le monde à force d'armes, il se laisse enfin vaincre par soy-mesme. Où au contraire nostre grand apostre remply de la force du Sainct-Esprit, semble vouloir subjuguer et parcourir toute la terre pour renverser non les murailles des villes, mais les cœurs des hommes, afin de les assujettir par sa predication au service de son divin maistre : Et non content de cela, voyez je vous prie, le pouvoir qu'il a sur soy-mesme, faisant une continuelle guerre à sa chair, assujettissant toutes ses affections, mouvemens, passions et inclinations à la regle de la rai-

son, et le tout à la tres-saincte volonté de la divine Majesté. Et c'est en quoy consiste le don de force, et la grandeur de courage, de se surmonter soy-mesme, pour s'assujettir à Dieu, en mortifiant et retranchant de nostre esprit toutes les superfluitez et imperfections, que produit nostre amour propre, sans aucune reserve pour petites qu'elles soient, entreprenant courageusement de parvenir à la plus haute perfection, sans craindre les difficultez qu'il y a de l'acquerir.

Mais estant ainsi bien resolus et fortifiez pour entreprendre la vraye pratique des vertus, il est tres-necessaire que nous ayons le don de conseil, pour choisir celles qui nous sont les plus necessaires, selon nostre vocation : Car bien qu'il soit tousjours tres-bon de prattiquer toutes les vertus, si faut-il pourtant les sçavoir prattiquer par ordre, et avec discretion. Que sçay-je moy, dira quelqu'un si en telle occasion il ne sera point plus utile, ou plus expedient pour moy ou pour les autres, que je ne prattique la vertu de patience, sinon interieurement, et non pas exterieurement, ou bien si je dois joindre l'une avec l'autre. Pour connoistre cela, il faut avoir le don de conseil, afin de poursuivre l'exercice que le don de force nous a fait entreprendre, afin que nous ne nous trompions point nous-mesmes en choisissant l'exercice des vertus selon nos inclinations, et non selon nostre necessité, regardant seulement à l'escorce des choses, et non à la vraye essence des vertus.

Or apres le don de conseil vient celuy d'entende-

ment, lequel nous fait penetrer la bonté et la beauté des mysteres de nostre foy par le moyen de la meditation, nous faisant choisir les maximes de la perfection interieure dans le fonds desdits mysteres. Mais remarquez, je vous prie, mes cheres ames, que je dy par la meditation et oraison, et non par le discours et simple speculation de l'entendement, comme font les theologiens dans les escoles, car cela ne seroit pas meditation, ny oraison, ains estude, d'autant qu'il faut que la meditation aye pour fin l'amour de Dieu, et pour cela la science naturelle ou acquise, n'est nullement requise: car une pauvre et simple femme, pourveu qu'elle soit humble et qu'elle ayt la foy, sera plus capable de faire la meditation, que les plus grands docteurs qui auront moins de pieté; de façon que sans science, ny doctrine, elle s'en ira promptement remarquer en regardant la croix du Sauveur, cette maxime de la perfection chrestienne; bien-heureux sont les pauvres d'esprit; ouy mesme jusques dedans le cœur de Dieu: et au mystere de l'Incarnation, elle y remarquera encore la mesme maxime, et de plus celle de l'humilité, et amour de l'abjection.

Vous voyez donc bien maintenant quels sont les effets du don d'entendement, lequel outre ce que nous avons dit, nous fait encore penetrer et comprendre la verité des mysteres de nostre foy, et combien il nous est necessaire de regarder à la vraye essence des vertus, et non à l'apparence exterieure seulement, et comme il nous est utile de suivre les

veritez connuës, lesquelles nous discernons par le don de conseil.

Mais le Sainct-Esprit n'a pas accoustumé de laisser l'ame, à laquelle il a bien voulu donner ces six dons que nous venons de dire, sans y adjouster le septiesme, qui est celuy de sapience; c'est à dire de la savoureuse science des choses de Dieu, luy donnant un goust, une saveur, une estime, et un contentement indicible en la prattique des maximes de la perfection chrestienne, lesquelles elle a reconnuës par le don d'entendement, qui la porte tout au contraire des personnes du monde, qui n'estiment bienheureux que les riches, et ceux qui sont honorez, ou qui vivent delicieusement, contre les maximes du Sauveur, lesquelles ayant reconnuës par le don d'entendement, elles n'estiment bien-heureux que les humbles de cœur, et ceux qui portent et font paroistre en leur exterieur la mortification procedante de l'interieure renonciation et mespris d'eux-mesmes, et de tout ce que le monde estime; d'autant qu'elle puise ces maximes dans le cœur mesme de Nostre-Seigneur : car en verité la sapience n'est autre que l'amour, lequel nous fait savourer, gouster, et experimenter combien Dieu est doux et suave; *gustate, et videte, quoniam suavis est Dominus,* goustez et voyez que le Seigneur est doux, dit le prophete.

Or ce dernier don du Sainct-Esprit nous represente le dernier eschelon de cette mysterieuse eschelle que vid Jacob, au sommet de laquelle Dieu

estant panché devers nous il donnera le baiser de paix à nos ames, leur faisant gouster la suavité de ses sacrées mammelles meilleures mille fois que le vin des delices mondaines.

Je finis par cette consideration que je fais pour nostre instruction, sur ce que S. Luc dit aux actes des apostres, que tous ceux qui estoient dans le cenacle receurent le Sainct-Esprit, et parloient tous diverses langues selon que le mesme Sainct-Esprit leur donnoit, *Prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis;* mais non pas tous d'une mesme façon, parce que tous ne furent pas commis pour prescher l'Evangile, comme S. Pierre et les autres apostres : car nous ne pouvons pas nier qu'il n'y eust des femmes, puisque S. Luc dit qu'ils estoient environ six vingts assemblez dans le cenacle, et que là estoit Marie Mere de Jesus avec les autres femmes en oraison ; et neantmoins ils parloient tous selon que le Sainct-Esprit leur donnoit, c'est à dire que ceux qui ne preschoient pas publiquement, s'encourageoient les uns les autres à loüer et magnifier Dieu. Mais outre cela, il faut que nous sçachions qu'il y a une certaine maniere de parler de grande efficace, qui se fait sans dire mot, qui n'est autre que le bon exemple que nous donnons à nostre prochain.

David dit que les cieux annoncent la gloire de Dieu, *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* : Et comment cela? car les cieux ne parlent point, c'est à dire, que la beauté des cieux et du firmament invite les hommes

à admirer la grandeur de Dieu, et prescher ses merveilles. Ce qu'il nous veut encore faire entendre, quand il dit au mesme psalme, que les jours et les nuicts se laissent la charge l'un à l'autre d'annoncer la gloire de Dieu, *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam:* car qui ne sçait que lors que nous regardons la beauté du ciel en une nuict bien seraine, nous ne sommes pas moins excitez à admirer et adorer la toute-puissance et sapience de celuy qui l'a parsemé de tant de belles estoilles, que lors que nous voyons un beau jour bien eclairé de la lumiere du soleil, ouy mesme quand Nostre-Seigneur nous envoye la pluye, attendu qu'elle sert à feconder la terre pour produire les plantes.

Mais quelle consequence devons-nous tirer de cela, mes cheres ames, sinon que nous qui sommes beaucoup plus que les cieux, et que tout ce qui est creé, puisque le tout a esté fait pour nous, et non pour eux, sommes bien plus capables par le bon exemple que nous donnons à nostre prochain d'annoncer la gloire de Dieu, que les cieux et les astres; le bon exemple estant une predication muette de tres-grande efficace : et si bien tous n'ont pas receu le don des langues pour prescher, tous neantmoins le peuvent tousjours faire tres-utilement en cette sorte; car n'est-ce pas une plus grande merveille de voir une ame ornée de plusieurs grandes vertus, que de voir le ciel decoré de tant de belles estoilles?

Les jours se donnent charge l'un à l'autre d'an-

noncer la gloire de Dieu, dit le prophete; et qui ne sçait que les Saincts en ont fait de mesme, se resignant cette charge les uns aux autres? Hé! ne voyons-nous pas qu'à S. Antoine succeda S. Hilarion, et à S. Hilarion un autre? Et ainsi consecutivement ils iront tousjours perseverant de siecle en siecle, à benir, aymer, loüer et magnifier cette infinie bonté de Nostre-Seigneur, lequel je supplie avec le Pere, vous donner abondamment les graces de son Sainct-Esprit en cette vie, et la jouyssance de la felicité eternelle en l'autre. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DE LA SAINCTE TRINITÉ.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto. Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.

Gloire soit au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit, etc.

ENTRE les signalées faveurs que la bonté de Dieu fit à son bon serviteur Abraham, l'une des plus grandes, à mon avis, fut lors qu'en la vallée de Mambré, sa divine Majesté le vint visiter en son tabernacle visiblement, ainsi que raconte la Genese : Car quel homme estoit-ce qu'Abraham, afin que Dieu le visitast. *Apparuit ei Dominus in convalle Mambre* (1), le Seigneur luy apparut en la vallée de Mambré. Ce fut le Sainct des Saincts, ce fut Dieu mesme qui luy apparut; mais en quelle forme? *Cùmque levasset oculos apparuerunt ei tres viri*, comme il eslevoit ses yeux, il luy apparut trois hommes, et sous l'apparence de trois, celuy qui est unique Seigneur, vint visiter son serviteur. O mystere des mysteres ! le Seigneur unique apparoit en trois personnes à Abraham. Il est rapporté au commencement de la Genese, que Dieu dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Faisons

(1) Chap. 18.

l'homme à nostre image et semblance : Par lesquelles paroles de la trinité ce facteur estoit monstrée, mais jamais l'apparition n'en avoit esté faite auparavant Abraham, dont avec merite, on a appellé justement Abraham pere des croyans, comme ayant eu une si signalée revelation de ce mystere fondamental de nostre foy : *Apparuit ei Dominus, tres vidit, et unum adoravit*, le Seigneur luy apparut, il en vit trois, et en adora un. Et afin que nous n'ignorions pas que ce fust une apparence d'un Dieu en trinité, apres qu'Abraham eust veu ces trois, il en adore l'unité, *tres vidit, et unum adoravit*, il en vit trois et en adora un, et Abraham leur parlant, dit : *Domine, si inveni gratiam in oculis tuis, ne transeas servum tuum, sed afferam pauxillum aquæ, et lavate pedes vestros, et requiescite sub arbore* : Seigneur, si j'ay trouvé grace en vostre presence, ne vous retirez pas de vostre serviteur, mais que j'apporte un peu d'eau, et lavez vos pieds, et vous reposez sous cet arbre. Tantost à tous trois, il parle en singulier, et tantost en plùriel, pour monstrer l'unité en la trinité. Voilà l'histoire et le mystere. Maintenant, chers auditeurs, le mesme Seigneur se presente à nous pour nous visiter, un par essence, en trinité de personnes, non plus par une exterieure apparition, mais par une interne illumination de la foy en cette bonne vallée de l'Eglise, puis qu'aujourd'huy l'Eglise celebre une grande solemnité à la gloire de toute la puissante, toute bonne et infinie trinité, Pere, Fils, et Sainct-Esprit, afin de gra-

ver en nostre cœur l'honneur et l'hommage supresme que nous luy devons. *Gloria Patri, etc.* Nous luy rendons la gloire, si nous croyons, esperons ; et aymons cette supresme essence en sa tres-glorieuse trinité, si nous prions les trois personnes de demeurer avec nous, si nous lavons leurs pieds, si nous les invitons sous l'arbre : je pretends vous le monstrer briefvement, comme on le doit faire, mais pour cet effet, il nous faut faire tous ensemble comme Abraham, lequel leva les yeux en haut, et autrement n'eust pas eu cet honneur : Ainsi levons les yeux vers cette lumiere eternelle, à celle fin qu'elle daigne nous illuminer de son Sainct-Esprit, et qu'en sa clarté nous puissions voir de ce sainct mystere ce que nous en devons connoistre, et ce qu'il lui plaira nous en faire voir, afin de le croire, le croyant y esperer, y esperant l'aymer, et qu'ainsi vrayement gloire soit au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit. Ce que pour obtenir avec plus d'abondance, employons-y le credit de la fille du Pere, de la Mere du Fils, et de l'Espouse du Sainct-Esprit, luy disant, *Ave Maria.*

C'est l'article fondamental de nostre foy chrestienne et catholique, que celuy pour la celebration duquel l'Eglise solemnise cette journée, à sçavoir la saincte trinité des personnes divines ; car encore qu'il semble que cette saincte trinité se doive reduire à l'unité de l'essence, d'autant que selon nostre façon d'entendre, l'un soit premier que l'autre, si est-

ce que l'article de l'unité d'un Dieu, n'est pas si propre aux chrestiens, que celuy de la trinité; d'autant que plusieurs ont connu Dieu et son unité, qui n'estoient pas chrestiens, surquoy se fondant S. Paul, il dit aux Romains chapitre premier : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt à creatura mundi intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles, quia cùm Deum cognovissent, non tanquam Deum glorificaverunt* : Que les choses invisibles de Dieu, mesme sa puissance eternelle, et sa divinité se voyent et se connoissent par les creatures, et partant ils sont sans excuse, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme tel. Mais quant à l'article de la tres-saincte trinité, il est tellement particulier aux chrestiens, que mesme le peuple Hebreu n'en avoit pas pour la pluspart connoissance expresse, non que jamais les payens y soient arrivés, ce qui a occasionné S. Hierosme à s'écrier en l'epistre *ad Paulinum : Hoc doctus Plato nescivit, hoc eloquens Demosthenes ignoravit :* Le docte Platon ne l'a point sçeu, et l'eloquent Demosthenes l'a ignoré. Sur cet article de la trinité, est fondée l'incarnation, et sur l'incarnation, toute nostre salvation, sur cet article, est fondée la mission du Sainct-Esprit, et sur icelle toute nostre justification. Voicy donc l'article des articles, de croire un Dieu en unité d'essence, et trinité de personnes : *Fides ergo catholica, hæc est unum Deum, etc.*

A cette occasion, Nostre-Seigneur, premierement, puis son Eglise, en l'administration du sa-

crement fondamental, qui est le baptesme, nous met en avant ce sainct-mystere par ces paroles : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* C'est pourquoy l'Eglise sous le Pape Damase, par l'exortation de Saint Hierosme, institua qu'à la fin de chaque pseaume, on chantast *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, etc.* Et c'est pourquoy aussi du temps de Charlemagne, s'eslevant plusieurs heresies contre la saincte trinité, on institua cette saincte feste particuliere pour la protestation de nostre foy. O comme nous devrions donc encore en ce temps miserable celebrer cette saincte feste, et dire, *Gloria Patri, etc.* Pensez-vous que nos adversaires se soient contentez de troubler l'Eglise : *Superbia eorum qui te oderunt, ascendit semper.* La superbe de ceux qui hayssent la verité, va tousjours s'augmentant : *Sunt gradus ad impietatem, et nemo repente sit pessimus.* Il y a des degrez pour arriver au comble de l'impieté, et on n'y va pas tout d'un coup. Les trinitaires sortis de l'escole calvinienne, sont-ils pas encore en la Transilvanie, n'ont-ils pas escrit, les uns avec Arrius, les autres avec Sabellius? Un Valentin gentil, un Servet, un Faret, un Viret, ont du tout infecté cette saincte doctrine, là où Calvin et Beze faisant les fins, s'entremettent parmy. Si donc cette feste a esté instituée pour tant et de si justes raisons avec combien de devotion la devons-nous celebrer maintenant, que les causes de son Institution sont renouvellées. *Gloria Patri, etc.*

Je trouve que nous pouvons souhaiter la gloire au

Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit, en deux façons, ou la gloire qui leur est naturelle et essentielle, ou l'exterieure et denominative. Premierement, Dieu le Pere en l'abysme inexcogitable de toute son Eternité, plein de son infinie essence, bonté, beauté et perfection, se regardant soy-mesme avec son entendement tres-fecond, entendit et comprit si bien sa nature, qu'en une seule conception et apprehension il exprima toute sa grandeur, et cette conception, cette parole, ce Verbe, cette diction de son cœur, fut un autre luy-mesme. Desjà de soy il estoit glorieux, il estoit toute la perfection Divine? mais quoy? voicy sa gloire, c'est qu'il se voit, il prend connoissance de soy-mesme, et s'entendant, engendre son Fils tout esgal à luy-mesme : *Ex utero ante Luciferum genui te.* Psalm. 109. *Hebraïce, ex utero ante Auroram tibi ros nativitatis tuæ.* Isa. ult. *Numquid ego qui facio parere alios, non pariam? et qui generationem exteris tribuo, sterilis ero?* Ce Fils est la gloire du Pere, dont il est appellé par S. Paul, la splendeur de sa gloire, et la figure de sa substance : *Splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus.*

O quelle gloire au Pere d'avoir un tel Fils! ô quelle gloire au Fils d'avoir un tel Pere! Le Fils a toute la mesme substance du Pere, le Pere luy communique toutes ses perfections. Pensez quelle gloire a un tres-bon Pere d'avoir un Fils qui luy ressemble parfaitement : mais s'il le ressembloit tant, que ce fut un autre luy-mesme, ah! quelle consolation! J'ay veu des peres qui avoient quelque vertu, o com-

bien ils estoient consolez d'avoir des enfans vertueux, etc.

C'est cette gloire qui merite d'estre celebrée à jamais : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, etc.* Mais outre cela, le Pere voyant son Fils, et le Fils voyant par soy-mesme son Pere, quelle exuberance de joye ? Le Pere et le Fils voyent qu'ils sont reciproquement dignes d'un amour infiny, ils voyent qu'ils ont la volonté proportionnée à l'objet, ils s'ayment l'un l'autre autant qu'ils le meritent, ils s'ayment souverainement, infiniment, et divinement, et cet amour supresme qui les lie ainsi l'un à l'autre, procedant du regard qu'ils ont l'un à l'autre, est une troisiesme personne Divine égale à eux, consubstantielle à eux, infinie, eternelle et independante comme eux, qui est le Sainct-Esprit, l'amour et l'unité du Pere et du Fils, et le terme sans terme de leur mutuelle complaisance, et des emanations eternelles.

Chantons donc, *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, etc.* Je sçais bien que vous n'entendez pas ce mystere, ny moy aussi, mais il me suffit que nous le croyions, d'autant mieux, et ce que j'en ay dit, n'est pour autre fin, que pour vous le representer davantage, et vous ayder à le croire plus distinctement. Il y a certains exemples qui nous pourroient ayder à en concevoir quelque chose, mais il y a tant à redire, que sans nous amuser à autre chose, nous nous contenterons de sçavoir que c'est la foy catholique, *Ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur*, que nous venerions

et adorions un Dieu en trinité, et une trinité en unité. Nous chanterons tousjours *Gloria Patri*, d'autant plus encore que Calvin et Beze, et leurs heresies veulent que toutes les trois personnes ayent leur Divinité de soy, et non par communication, qui est un blasphesme estrange ; car ainsi il n'y auroit ny Fils ny Sainct-Esprit : *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper*, la superbe de ceux qui vous haïssent, monte tousjours, au contraire les catholiques persistent à dire, *Deum de Deo, lumen de lumine*, Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, et, *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*, *Gloria*, en singulier, en parlant des trois, pource que ces trois personnes ont la mesme gloire : *Patri, et Filio*, pource que combien qu'en ces deux personnes soient un seul et mesme Dieu, et que le Pere regarde son Fils comme un autre luy mesme ; il y a neantmoins cette distinction que le Pere a la divinité par luy-mesme, et le Fils par la communication du Pere, et sans cela, ny l'un ne seroit Pere, ny l'autre ne seroit Fils, ains ces deux noms seroient des noms feints et sans fondement, et tout de mesme, *Spiritui sancto*, qui signifie un respir d'amour reciproque et mutuel, pour signifier que le Pere et le Fils se regardant et s'aymant mutuellement, produisent cette troisiesme personne par ce regard, et cet amour reciproque.

L'autre blasphesme, c'est qu'ils ne veulent recevoir le nom de trinité, et leur raison est, d'autant que trinité ne veut dire que les personnes, la personne ne veut dire que residence et proprieté, resi-

dence proprieté n'est pas Dieu. Outre plus, disent-ils, ce n'est pas bien parler latin. O mal-heurs de nostre asge ! ô vanité ! ô arrogance de l'esprit humain, qui entreprend de dispuster des veritez si relevées par de si foibles raisons ! Ce mot de personne, ô Calvinistes, signifie bien plus que vous ne dites, et les docteurs sçavent, que personne est le suppost d'une nature intelligente, que ç'en est le proprietaire et le possesseur : tellement qu'une personne Divine, c'est celuy qui possede, et a en propre la nature Divine. Et quant à cette belle objection que ce mot n'est pas latin. Ignorez-vous encore, que quand il a pleu à Dieu en l'excez de son amour nous decouvrir de nouvelles veritez, il a fallu chercher de nouveaux mots pour les exprimer ? ignorez-vous que les mots sont faits pour les choses, et non les choses pour les mots, et qu'il se faut bien garder d'assujettir les choses aux paroles, et beaucoup plus de renoncer aux choses les plus sainctes et les plus divines, pour ne pas rencontrer dans le langage usité parmy les Romains, des dictions qui les signifient ? suivant cette maxime de vostre escole, il faudroit encore rejetter le mystere fondamental de nostre salut, l'incarnation du Verbe eternel, pource que ce mot d'incarnation ne se trouve point dans le pur latin. O mal-heureux et infortunez docteurs, qui aiment mieux estre latins que chrestiens ! C'est une des ruses du Diable, qui sous couleur de quelque plus grande pureté de latin, tend à nous enlever la creance des premiers et plus importans mys-

teres de nostre saincte religion. Les Arriens firent semblable traict, au rapport d'Epiphane en leurs heresies, dont les uns ne demandoient qu'un *Iota*, les autres, comme l'Evesque Ancyritin, demandoient qu'on rayast tous les mots qui n'estoient de l'Escriture, c'est chose digne d'estre deplorée de voir leurs blasphesmes : *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum, linguis suis dolose agebant, judica illos Deus.*

S. Jean Damasce en son livre troisiesme de la theologie, raconte une histoire pour authoriser l'invocation de la saincte trinité : il dit qu'à Constantinople, sous Proclus archevesque advindrent plusieurs signes de la juste colere de Dieu, et comme le peuple estoit en priere, un enfant fut ravy, et dans son ravissement, les anges luy enseignerent ce Cantique : *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis.* Dieu sainct, sainct fort, sainct immortel, ayez pitié de nous. Cet enfant revenu à soy, et ayant raconté ce qu'il venoit d'apprendre, tout le peuple se prit à chanter ce mesme cantique, et par ce moyen appaisa l'ire de Dieu, et destourna les mal-heurs dont il estoit menacé. Ne laissons pas donc de chanter, *Pater de cœlis Deus, miserere nobis*, ne laissons pas de dire, que les trois personnes sont adorables et suradorables pour la gloire essentielle et interieure, et pour la gloire exterieure et attribuée.

On appelle la gloire appropriée celle qui vient à Dieu, non de ses ouvrages interieurs, mais exterieurs,

ainsi que David dit : *Cœli enarrant gloriam Dei*, *etc.* les cieux racontent la gloire de Dieu, et comme dit S. Paul : Faites tout pour la gloire de Dieu : *omnia in gloriam Dei facite* (1) : C'est lors que nous procurons que Dieu soit glorifié : *Ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum.*

Quant à la gloire essentielle, il n'y a personne qui la puisse alterer, pource que Dieu dit : *Ego sum qui sum, gloriam meam alteri non dabo.* Je suis celuy qui suis, je ne donneray point ma gloire à un autre, et c'est principalement de cette gloire que nous entendons. *Gloria Patri, etc.* non la luy desirant comme chose absente, mais nous resjouyssant en icelle.

Mais quant à l'exterieure, elle peut estre augmentée par nos bonnes actions : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro* (2), dit S. Paul : Glorifiez et portez Dieu en vostre corps, et en cette façon, lors que nous disons *Gloria Patri*, *etc.* nous disons tout autant, comme *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra,* vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel. *Afferte Domino gloriam et honorem, afferte Domino gloriam nomini ejus, adorate Dominum in atrio sancto ejus :* Rendez gloire et honneur à Dieu, rendez gloire à son nom, adorez-le en son sainct Temple. S. Paul se plaint des philosophes Gentils, lesquels ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme tel, et ne luy ont pas rendu graces : mais se sont évanoüis en leurs pensées, et

(1) 1. Cor. 10. — (2) 1. Cor. 6.

leur entendement destitué de la vraye connoissance, a esté remply de tenebres, car se disant estre sages, ils sont devenus fols, et ont changé la gloire de Dieu incorruptible en la ressemblance de l'homme corruptible. *Quia cum Deum cognovissent, non tanquam Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum, dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt, et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis* (1) : Helas! il y en a plusieurs parmy les chrestiens qui ressemblent à ces philosophes, qui sont froids, lâches, et n'affectionnent point l'honneur deu à Dieu et à ses serviteurs. Or celuy qui est ainsi disposé, ne peut dire comme il faut, *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, etc.*

Cette gloire est exterieure, et se peut entendre de deux sortes, car pour tous les biens, nous devons rendre gloire au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit, mais particulierement pour la mort de Nostre-Seigneur, et le benefice de la Redemption, pource que, *sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret:* Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Fils unique : *Sic Deus*, Dieu, voila le Pere, *Dilexit*, à tant aymé, voila le Sainct-Esprit ; *ut Filium suum unigenitum*, qu'il a donné son Fils unique, voila le Fils. Donc, *Gloria Patri qui dedit, et Filio, qui datus est, et Spiritui sancto, per quem datus est.* Gloire soit au Pere qui a donné,

(1) Rom. 1.

et au Fils qui a esté donné, et au Sainct-Esprit par qui il a esté donné.

Nous devons glorifier toutes les trois Personnes, et nous les devons glorifier par la personne du Verbe incarné, et particulierement par sa passion, laquelle il appelle sa gloire en S. Jean. 7. *Nondum enim erat Spiritus datus, quia nondum erat Jesus glorificatus.* Le Sainct-Esprit n'avoit pas encore esté donné, parce que Jesus-Christ n'estoit pas encore glorifié : Car ainsi l'interpretent S. Jean Chrysostome et Euthymius, et formellement S. Hierosme en l'Espistre, *ad Hedibiam*, là où il monstre pourquoy il l'appelle sa glorification, et enfin il conclud : *Gloria Salvatoris est patibulum triumphantis*, le gibet de la croix est la gloire du Sauveur, où il s'est rendu triomphateur : *Qui gloriatur, in Domino glorietur* (1), que celuy qui se veut glorifier, se glorifie au Seigneur : Il explique aux Galates, *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini Jesu Christi* (2), ja n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ.

Maintenant permettez-moy que j'use familierement de vostre auditoire. Nous devons glorifier Dieu par la passion de son Fils; or cette passion n'est plus presente pour rendre gloire à Dieu par icelle, il faut donc recourir à sa memoire.

Nous trouvons deux sortes de memoire de la passion de Jesus-Christ en l'Eglise, l'une vivante, l'autre morte. La memoire vivante de la passion de

(1) Galat. 6, 1. Cor. 1. — (2) Galat. 6.

Jesus-Christ, est l'Eucharistie : *Glorificate, et portate Deum in corpore vestro* : Glorifiez, et portez Dieu en vostre corps : *manducaverunt et adoraverunt*, ils ont mangé et adoré, etc. La memoire morte est le sacré signe de la croix : ce sont encore les precieuses reliques des saincts, qui ont souffert en leurs corps, comme dit l'apostre S. Paul, ce qui reste des souffrances de Jesus-Christ, etc.

DIEU SOIT BENY !

PREMIER SERMON

POUR LA VERITÉ
DU S. SACREMENT DE L'AUTEL.

Caro mea verè est cibus. JOAN. 6.

Ma chair est vrayment viande.

LA verité est si belle et si excellente en elle-mesme, qu'estant clairement et naïfvement mise à la veuë de nostre entendement, il n'est pas possible qu'il ne l'embrasse avec un amour et plaisir extreme. C'est son objet, disent les peripateticiens; c'est sa viande, disent les platoniciens; c'est sa perfection, disent-ils tous ensemble avec nos sacrez theologiens. Toute la terre invoque et souhaite la verité, le ciel la benit, toutes choses sont esbranlées par sa force, disoit le sage Zorobabel, qui pour cet apophtegme, fut reputé le plus judicieux de tous les Persans et Medois. Que si cela se peut dire de toute sorte de verité, combien plus, je vous supplie, mes chers freres, de la verité qui est la premiere et la plus excellente de toutes, je dis de la verité chrestienne, au prix de laquelle toutes les autres veritez ne sont presque pas tant veritez que vanitez : Verité plus belle que ne fut oncques cette fameuse Helene, pour la beauté de laquelle moururent tant de Grecs et de Troyens, dit S. Augustin, puisque pour l'amour

d'icelle, sont morts infiniment plus de gens d'honneur et de martyrs tres-saincts : Elle est plus desirable que l'or et le topaze, plus douce que le sucre et le miel; elle resjouyt l'esprit, et esclaire les yeux; comme chante David. C'est pour cette raison, que desirant en ces sermons suivans, prouver la verité du tres-sainct sacrement de l'autel, j'ay creu que je ne pouvois mieux commencer, mes tres-chers freres, que vous faisant voir clairement et distinctement la veritable doctrine de l'Eglise, doctrine si claire et si soüefve, que vos entendemens au premier regard de sa beauté la recevront, je m'esseure, avec un amour et plaisir incroyable, et la reconnoistront assez à son propre maintien, et à sa grace pour estre fille de Dieu, sortie de sa bouche, et conceuë au sein de son infinie sagesse : Mais aussi si auprés d'icelle je vous fais voir la face du mensonge contraire, je ne doute nullement que la laideur incroyable de celuy-cy, ne vous fasse beaucoup plus admirer et cherir la beauté de celle-là. C'est en somme ce que je pretens faire en ce premier sermon, proposer la verité fort clairement, et pour la mieux faire paroistre, poser auprés d'elle les mensonges qui luy sont opposez. Tenez vos yeux ouverts, ô chrestiens, voyez cette belle verité autant desirable, que nulle autre qui soit en l'Evangile, mais si grande et relevée, que ny vous ny moy n'en sçaurions soustenir l'esclat, si celuy qui l'a revelée ne nous est propice. Implorons donc premierement son assistance par l'entremise de sa tres-saincte

Mere, que nous saluërons à l'accoustumée, disant *Ave.*

Un corps ne peut estre mangé, s'il n'est en quelque façon present à celuy qui le mange, et ne peut estre mangé, sinon en la façon de laquelle il est present à celuy qui le mange. Nul, comme je pense, ne peut nier cette verité, puis que la manducation est une application et union de la viande à celuy qui la mange extrémement intime et tres-estroite, jusques à faire qu'enfin la viande se convertit en celuy qui la mange, ou la convertit en soy. Il faut bien donc qu'elle luy soit presente, et ne se peut entendre qu'une viande soit mangée, qu'autant qu'elle entre et s'unit à celuy qui la mange. Or je trouve que parlant generalement, un corps ne peut estre present, ny estre appliqué ou conjoint à un autre, ny par consequent estre mangé qu'en trois sortes : réellement et non spirituellement : spirituellement et non réellement : réellement et spirituellement tout ensemble. La premiere sorte est réelle, mais grossiere, naturelle et chargée. La seconde est spirituelle, metaphorique, et peu veritable. La troisiesme est autant réelle que la premiere, autant spirituelle que la seconde, elle est plus admirable que la premiere et que la seconde. Considerons cecy plus particulierement, et voyons quelle des trois façons est plus convenable à la presence et manducation du corps de Nostre-Seigneur au tres-sainct sacrement.

Je dis donc premierement qu'un corps peut estre present à un autre, et par consequent estre mangé reellement et non spirituellement; mais naturellement et charnellement. Cecy est sans difficulté: ainsi mon corps est present à cette chaire, et les vostres à vos sieges. Mes freres, c'est reellement, car c'est la propre essence et substance de nos corps qui y est, mais c'est charnellement; car c'est avec toutes les qualitez naturelles de nostre chair, la pesanteur, epesseur, mortalité, obscurité, et semblables marques de nostre misere et propre nature: c'est la façon ordinaire et naturelle de la presence de nos corps; et de tous les corps de ce bas monde, selon laquelle aussi peuvent-ils estre mangez. Ainsi le fut le corps de Jezabel par les chiens, car ils le mangerent reellement et de fait, et charnellement aussi, car ils le deschirerent comme estant corruptible; ils le traisnerent çà et là comme estant pesant; ils le mordirent comme estant espais, et enfin ne plus ne moins qu'une chair de cheval ou de bœuf. Ainsi furent mangez par les lyons reellement et charnellement les gens que le roy d'Assyrie avoit amenez pour peupler la Samarie, et les enfans qui injurierent Elisée par les ours. Ainsi les antropophages des Indes s'entremangent les uns les autres reellement et de fait, et quant et quant charnellement, comme s'ils mangeoient la chair des moutons et des veaux. Et de mesme les deux femmes Samaritaines pressées de la famine par le siege, mangerent reellement et charnellement l'un de leurs enfans, le deschirant à

belles dents, et remplissant leur estomach, et leur ventre de la chair qui en estoit sortie. C'est bien assez pour ce poinct: je crois que vous m'avez entendu, puisque je ne vous parle que d'une façon de presence, et de manducation ordinaire, naturelle et charnelle.

Maintenant, mes freres, il faut que je vous dise que les Capharnaïtes (1) ayant ouy que nostre redempteur avoit si souvent inculqué et repliqué en un sermon qu'il leur faisoit, qu'il falloit manger sa chair et boire son sang, que sa chair estoit vrayement viande, que le pain qu'il donneroit, estoit sa chair pour la vie du monde, ils creurent qu'il voulust donner sa chair en cette premiere sorte, c'est à dire, reellement, car ses paroles estoient si preignantes, qu'ils n'en pouvoient douter, mais charnellement, car ils pensoient qu'il la voulust donner morte par pieces et morceaux, grossiere, obscure, espesse, corruptible, pesante, palpable, visible, et que par consequent il falloit qu'ils la deschirassent et maschassent comme les antropophages ou mange-gens, cannibales et margajas, qui s'entremangent les uns les autres, comme l'on mange la chair des moutons et brebis. Et partant tout estonnez de cette promesse, ils disoient entre eux, comme peut celuy-cy nous donner sa chair à manger : et voyant qu'il persistoit à les en asseurer mesme avec son plus grand serment, ils adjousterent, ce propos est bien dur,

(1) Voyez S. Cypr. de Cœna, et S. Aug. tract. 27. in Joa. et lib. 10. de Civ. c. 24.

et qui le peut ouyr? Ils appellent les paroles de Nostre-Seigneur dures, c'est à dire, aspres, rudes, estranges, cruës, parce qu'entendant que Nostre-Seigneur leur voulut faire manger sa chair, et boire son sang charnellement, et selon l'estre naturel et ordinaire de la chair et du sang, à la verité, cela leur sembloit fort crud, barbare et extravagant. Et à qui est-ce que les cheveux ne dresseroient d'horreur, et que la chair ne frissonneroit, s'il luy falloit manger un corps humain, et boire le sang d'un homme? Mais d'autant plus, cela pouvoit sembler fort cruel aux auditeurs de Nostre-Seigneur, que luy et eux aussi estoient Juifs de nation et de religion.

Or entre les Juifs, la chair humaine estoit tellement hors d'usage, que mesme en touchant un corps mort, on estoit contaminé et souillé devant le monde; et quant au sang, il estoit tellement prohibé, que mesme il n'estoit pas loisible, selon la loy, de manger de celuy des bestes. Quelle merveille donc, si ces pauvres gens oyant que Nostre-Seigneur vouloit donner sa chair et son sang pour viande et breuvage, s'en estonnerent si fort, estimant qu'il la voulust donner toute morte, et en sa propre forme et condition naturelle et charnelle. Intelligence trop grossiere à la verité, et qui procedoit d'une grande lourdise.

De cette mesme sorte de manducation grossiere et charnelle, furent accusez les anciens chrestiens par les payens atheïstes, et je vous supplie, mes

chers freres, de remarquer cecy. La primitive Eglise esparse sur toute la face de la terre, faisoit une profession si ouverte parmy ses enfans, de manger reellement le corps du Fils de Dieu, et de boire son sang, que les paroles avec lesquelles elle le declaroit, estant venuës aux oreilles des payens, et autres ennemis du Sauveur, ils en prenoient occasion de calomnier les chrestiens, et les accuser de l'antropophagie, c'est à dire, de manger les petits enfans, les esgorger et deschirer à belles dents, et disoient qu'en leur sacrement et mystere ils faisoient leur festin de chair humaine à la cyclopique : *Dicimur*, dit Tertulien en son apologetique, *sceleratissimi de sacramento infantici dii, et pabulo inde :* On nous appelle tres-criminels, dit-il, du sacrement de l'homicide des enfans et du repas qui s'en fait. Et de fait Pline second en l'epistre qu'il escrit à Trajan, et qui est citée par Tertulien, monstre bien que les chrestiens avoient esté accusez de ce crime, car il les en descharge s'il est bien consideré. Cette calomnie dura jusques au temps de Minutius Felix, qui recite les paroles d'un certain Cecilius, lequel en accusoit encore les chrestiens : accusation fort estrange à la verité ; mais de laquelle la fausseté est aucunement excusable en ces anciens ennemis de l'Eglise ; car nos anciens peres confessoient ouvertement qu'ils mangeoient le corps de Nostre-Seigneur, et les sacrées Escritures le declarent si ouvertement, que les payens, ou entre-escoutant les chrestiens parler, ou entre-voyant les Escritures, ne pouvoient

ignorer que l'Eglise n'eust cette croyance; mais d'ailleurs d'atteindre à la connoissance de cette manducation reelle, cela estoit hors de leur pouvoir; car c'est la seule foy qui l'enseigne: et outre cela nos chrestiens se tenoient si serrez et couverts en la celebration de ce mystere, que mesme ils ne permettoient pas aux cathecumenes de le voir, si que les payens oyant dire absolument que les chrestiens mangeoient la chair du Fils de Dieu, et ne sçachant ny pouvant deviner que ce fust autrement qu'avec une façon charnelle, ils accusoient les chrestiens d'un crime d'antropophagie.

Mais qui peut trouver cette accusation en ce temps auquel l'impudence a bien osé passer si avant que de reprendre cette mesme calomnie pour deshonorer les catholiques. Et qui ont esté ces impudens? me direz-vous, ô peuple! des personnes baptisées, nourries ct instruites en l'Eglise de Dieu, qui ont mille fois ouy et veu la celebration de la saincte eucharistie, et cent fois peut-estre y ont participé, et apres tout cela s'estant separez de la saincte compagnie des fidelles pour faire des sectes à part, ne laissent pas de nous faire des argumens sur cette calomnie aussi asseurement comme s'ils estoient tout à fait ignorans de nostre creance. Combien de fois nous objectent-ils, que si nous mangeons reellement le corps de Nostre-Seigneur, donc il faut que nous le dechirions, maschions et rongions, et de là ils passent à des argumens si insolens et extravagans, qu'il n'est pas possible de plus. Mais y a-t-il

jamais eu en l'heresie effronterie plus arrogante que celle-là ?

Or enfin tout cela n'est que calomnie, vous le sçavez bien, mes tres-chers freres, Non, jamais cela ne fut dit ny pensé par Nostre-Seigneur, que l'on mangeroit sa chair charnellement, grossierement, et comme l'on mange les chairs mortes et perissables. Et les Capharnaïtes qui l'entendirent comme cela, estoient des pauvres gens, et qui n'avoient pas bien consideré les paroles de Nostre-Seigneur, lesquelles ne peuvent nullement estre tirées à ce sens: Car oyez Nostre-Seigneur, il dit, Ma chair est vrayement viande, mais qui mange ma chair, il a la vie eternelle, que s'il n'avoit dit que cela, l'interpretation des Capharnaïtes eust eu quelque apparence, puis qu'il ne parloit que de la chair simplement. Mais quoy, n'exprime-t-il pas assez son intention, quand il dit en ce mesme discours, Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel? Voyez-voûs pas qu'il ne parle pas d'une viande morte, mais vivante; or elle ne seroit pas vivante si elle estoit dechirée, rompuë et mise en morceaux, Qui me mange, dit-il, vivra pour l'amour de moy. Il ne veut donc pas donner sa chair morte, ny seule, mais se veut donner tout entierement. Or il ne se donneroit pas soy-mesme tout entierement, s'il ne donnoit que sa chair seule et morte. Mais sur tout, Nostre-Seigneur avoit rejetté disertement cette intelligence grossiere et toute charnelle par ces paroles: *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest*

quidquam ; *verba quæ locutus sum vobis spiritus et vita sunt*. C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne profite de rien, les paroles que je vous ay dites sont esprit et vie. Paroles sainctes, paroles divines, paroles infiniment excellentes et propres à deraciner cette lourde et grossiere intelligence de la manducation charnelle du corps de Nostre-Seigneur, et ce par deux beaux moyens que nos anciens peres en ont doctement tiré et deduit. Et comme dit S. Chrisostome, donc la chair ne profite de rien, ne parle-t-il pas de sa chair mesme ? Je n'advienne ; mais il parle des personnes qui entendent charnellement. En ces pensées, dit S. Cyprien, la chair et le sang ne profitent de rien, ny le sens charnel ne peut penetrer l'intelligence d'une si grande profondité, si la foy n'y survient : *Nec carnalis sensus ad intellectum tantæ profunditatis penetrat, nisi fides accedat, etc.*

DIEU SOIT BENY!

AUTRE SERMON

POUR LA VERITÉ

DU S. SACREMENT DE L'AUTEL.

Je vous disois dimanche, mes tres-chers auditeurs, que toutes les difficultez que nos adversaires mettent en la creance de la realité du corps et sang de Nostre-Seigneur au tres-sainct sacrement se peuvent reduire à ces deux doutes que firent les Juifs et les disciples à Jesus-Christ Nostre-Seigneur, quand il leur enseignoit la verité de cet article en S. Jean 6., l'un estoit, *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?* Comment se peut-il faire qu'il nous donne sa chair à manger? l'autre estoit, *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* Cette parole est bien rude, qui est ce qui la peut entendre? Car toutes les oppositions qu'on nous fait tendent là, ou que cette realité n'a pû estre instituée et faite, ou qu'il n'a pas esté convenable. Et semble que tous les lieux qu'ils sont allez recherchant en l'Escriture, ne leur servent que d'une confirmation pour ces deux doutes. Or je commencay à prouver, que Dieu le pouvoit tant par la commune regle de sa toute-puissance, que par des preuves particulieres touchant la pluralité des lieux d'un mesme corps. Puis je commençay à vous monstrer que la façon en laquelle Nostre-Seigneur estoit en ce sacrement, n'estoit au-

cunement dure ny horrible, ains tres-suave et gracieuse.

Maintenant en la poursuite de ce mesme discours, je montreray qu'il n'y a nulle impossibilité en ce sainct sacrement, qu'un corps soit en un lieu sans y occuper place, et garder cette extension exterieure que nous voyons estre naturellement és autres corps. 2. Que la transubstantiation n'est aucunement impossible, ains tres-veritable en ce sacrement. 3. Je deduiray de tout ce que j'ay dit l'adoration de ce sainct sacrement. O Seigneur, je loüeray de tout mon cœur vostre toute-puissance, pourveu que vous ouvriez mes levres à vos loüanges, j'adoreray vostre Majesté au sainct sacrement, pourveu que vous teniez tousjours vos paroles en mon cœur; car vos paroles m'instruiront que vous y estes homme Dieu reellement et veritablement, et que cette vostre presence n'est non plus impossible à vostre volonté, quoy qu'incomprehensible à nos foibles entendemens, que le reste de vos œuvres admirables. Afin que cette priere soit receuë de sa divine bonté, joignons-y l'intercession de Nostre-Dame, *Ave Maria.*

NOUS demeurasmes donc bien asseurez qu'un corps peut estre en plusieurs lieux par l'obeyssance qu'il fait au commandement de son Dieu tout-puissant, auquel il n'y a rien d'impossible. Je dis maintenant qu'un corps peut estre en un lieu sans y occuper aucune place, sans y estre veu, sans y estre

touché ny apperceu. Vous avez peut estre besoin d'entendre pour la pluspart le fonds de cette difficulté. Escoutez un peu attentivement, et je me declareray bien ouvertement.

Quand une chose est en un lieu, nous avons accoustumé de concevoir en icelle deux choses, deux qualitez, et deux appartenances.

L'une c'est la presence, que la chose estant en un lieu y soit presente, et cette qualité n'est autre qu'estre en un lieu, de façon qu'estre present en un lieu n'est autre, sinon y estre; estre absent c'est n'y estre pas.

L'autre qualité que nous concevons estre en la chose qui est en quelque lieu, c'est qu'elle y occupe une place, c'est à dire, qu'elle y soit tellement que là où elle est, nulle autre chose y puisse estre avec elle. Elle remplit tellement le lieu où elle est, qu'autre chose n'y puisse avoir lieu.

Ces deux conditions, à nostre grossiere façon de penser, nous semblent estre tellement liées l'une avec l'autre qu'elles ne peuvent estre aucunement separées. Et nous est bien avis que quand une chose est en un lieu, elle y occupe place, et partant qu'une autre chose n'y peut estre avec elle.

Or neantmoins la chose n'est pas ainsi; car il y a grande difference entre estre present et occuper, de façon que l'un peut bien estre sans l'autre : Je veux dire qu'une chose peut estre tres-parfaitement presente en un lieu sans y occuper lieu, ains les choses, d'autant que plus parfaitement elles sont pre-

sentes à quelque lieu moins elles y occupent de place, dequoy les exemples vous feront foy.

La Majesté de Dieu est tellement par tout, que S. Paul a dit : *Non lege est ab uno quoque nostrum : in ipso enim vivimus, movemur et sumus* (1). Ce qu'il disoit aux Atheniens au propos du Dieu inconnu.

Et comme je vous disois dernierement de David : *Si ascendero in cœlum, tu illic es, si descendero in infernum, ades.* Or quoy qu'il soit present à toutes choses, si est-ce qu'il n'occupe aucun lieu ou place : ainsi les anges n'occupent aucune place en eux, de façon que des legions entieres de diables se sont trouvées en un corps. La presence donc peut estre sans l'occupation de lieu, et l'est ordinairement és esprits.

Mais és choses corporelles ordinairement la presence d'une chose n'est pas sans occupation de place.

Et voicy maintenant la difficulté ouverte entre nous et nos adversaires : car nous disons que comme la presence est ordinairement separée de l'occupation de lieu és choses spirituelles, aussi le peut elle estre és choses corporelles par la toute-puissance de Dieu; ils le nient, et nous le prouvons, et nostre premiere preuve se prend de ce que nous disions dimanche, comme reciproquement ce que nous prouvions dimanche se peut prouver par ce que nous dirons maintenant, estant la nature des veritez de s'entre-aider l'une l'autre.

(1) Act. 17.

1. Nous disions dimanche, et le prouvasmes suffisamment, qu'un seul corps peut estre en deux lieux; donc deux corps peuvent estre en un lieu, n'y ayant non plus de difficulté que deux corps n'ayent qu'un lieu, que de dire que deux lieux n'ayent qu'un mesme corps : *Facilius est camelum perforamen acus transire, quàm divitem intrare in regnum cœlorum: His auditis discipuli mirabantur valde, dicentes, quis ergo poterit salvus esse? Et eos respiciens Jesus, dixit eis, hoc apud homines impossibile est, apud Deum omnia possibilia sunt* (1). Comment se pourroit-il faire qu'un chameau entrast par le trou d'une aiguile, sinon qu'il n'y occupast point de place? un si grand animal estre compris en un si petit lieu, n'est ce pas un bel exemple à nostre propos? Je sçay bien qu'il y en a eu qui l'ont entendu d'une corde de chanvre, qu'on appelle cable : mais tous les peres l'entendent de cet animal. Voyez-vous, il dit que tout cela est impossible aux hommes : mais ny cela, ny autre chose n'est impossible à Dieu. Et s'il n'est impossible de mettre un si grand corps en un si petit lieu, pourquoy sera-t'il impossible qu'il mette un corps humain glorifié en l'hostie et en la moindre partie d'icelle.

En S. Jean 20. Nostre-Seigneur le jour de sa resurrection vint les portes fermées au milieu des disciples, et fut là au milieu d'eux, et leur dit, *Pax vobis.* Oecolampade dit qu'il entra par les fenestres, Calvin, qu'il ouvrit et reserrast, ou qu'il aneantit les

(1) S. Mat. 19, S. Marc, 10, S. Luc, 18.

portes, et tout à coup le recrea. Pierre martyr dit, qu'il entra par quelque ouverture, ou qu'il rendit rares les portes, ou qu'il les fit ceder. Je proteste, mes freres, que ces gloses et interpretations ne sont point en l'Escriture. Ah! mon Dieu que ce que l'esprit humain hait est bien hay, qu'est-ce qu'il ne va rechercher pour s'excuser? Voyez en S. Luc 24. comme ses disciples s'esmerveillerent de cette soudaine apparition, et voyant les portes bien fermées, ils pensoient voir un esprit, comme nos adversaires, lesquels quand on leur dit que Nostre-Seigneur n'occupe point de lieu, ils pensent que ce ne soit pas son corps. Non, non, c'est son corps, ce n'est pas une contenance spirituelle, c'est son vray corps mais spiritualisé.

Si les bons anciens eussent pensé que ces eschappatoires eussent esté solides, ils s'en fussent servis contre les Marcionites, qui objectoient ce passage de S. Jean, pour prouver que le corps de Nostre-Seigneur estoit fantastique, comme le tesmoigne Ste Ciryle sur ce lieu : mais jamais aucune attaque ne leur fit reculer d'un pas, ils voulurent maintenir en tout et par tout le sens naïf et simple de l'Escriture.

Mais quoy, ô mon Dieu, ô mon Sauveur, ô mon maistre, permettez-moy que je parle de la premiere entrée que vous fistes en ce monde, en laquelle non vous, mais les anges pour vous, vous voyant parmy les hommes petit enfant, pauvret, nud, et pleurant, chanterent *Gloria in Altissimis Deo, et in ter-*

ra pax hominibus bonæ voluntatis. En cette entrée, Seigneur, comment comparustes vous au milieu des hommes? sans doute que vous y entrastes, la porte virginale de Nostre-Dome vostre saincte Mere estant tres-bien fermée : car elle fut Vierge en l'enfantement et apres, jamais il n'y eust aucune corruption ny en sa tres-saincte ame, ny en son corps. Voyez-vous, mes freres, Nostre-Seigneur avec son vray corps, sort hors du ventre de sa mere sans aucune fraction ny ruption de sa virginité; ne falloit-il pas donc que ce fust sans occuper place, et qu'il passast par ce corps virginal par penetration de dimension? A Dieu ne plaise que je dise ce que nos adversaires respondent en cet endroit. C'est chose hors de respect, à quelque prix que ce soit, ils veulent que ce qu'ils ont dit une fois soit vray; ils ayment mieux blesser la virginité de la Mere de Dieu, que confesser leur faute. Certes Jovinien a esté tenu pour heretique entr'autres, pour avoir dit que Nostre-Dame avoit perdu sa virginité en enfantant son Fils. Isaye au 7. chapitre dit et proteste, que la Mere de Dieu seroit Vierge, non seulement concevant, mais enfantant! *Ecce Virgo concipiet et pariet* : et en nostre symbole, *Natus ex Maria Virgine*.

Quoy Nostre-Seigneur ne sort-il pas du sepulchre fermé? sans doute, S. Mathieu 28. S. Marc 16. l'ange leva la pierre apres que Nostre-Seigneur fut ressuscité, donc il sortit à travers la pierre sans y occuper aucune place.

Voudriez-vous bien, messieurs, que je me ser-

visse du tesmoignage de S. Augustin au 22. livre de la Cité de Dieu chap. 18. là il est dit, que Petronie eut un anneau d'un certain Juif, où il y avoit une pierre pour la guerir de certaine maladie qu'elle avoit, l'anneau estoit tres-bien lié et attaché à un lien bien fort et ferme, elle s'en va au sepulchre de S. Estienne, afin que la guerison ne fust attribuée à l'anneau du Juif, incontinent l'anneau tombe aux pieds de cette femme sans estre rompu, ny le lien desnoüé ou rompu : ainsi dit S. Augustin, on doit croire Nostre-Seigneur estre sorty du ventre virginal sans aucune rupture. Vous voyez donc comme un corps peut estre en un lieu sans y occuper place.

Nos adversaires ne sçavent que dire, ils voient nos raisons bien establies sur l'Escriture, dans laquelle ils sont allez recherchant s'il y avoit rien qui pust servir à leur negation, et voyant qu'il n'y avoit rien, ils se sont jettez sur la philosophie, et ont voulu monstrer que cela estoit impossible. Si je voulois rapporter les raisons qu'alleguent Pierre Martyr et Calvin, je n'aurois jamais fait, quoy qu'il me seroit tres-aisé de leur respondre en philosophie, et à la scholastique : mais je n'ay que faire de me mettre sur la philosophie, quand j'ay la parole de Dieu pour moy. Nostre-Seigneur respond assez à tous ces argumens; quand il dit en S. Mathieu 19. *Hoc apud homines impossibile est, apud Deum omnia possibilia sunt.* Vous n'entendez pas, ô il ne faut pas laisser de croire pour cela. Mais puis que vous voulez laisser l'Escriture pour la philosophie, je vous prie dites-

moy, comme vous pouvez voir; car ou c'est par emission, ou par immission : si c'est le premier, comme vostre œil peut-il contenir tant de choses, estant si petit? comme peut-il avoir tant de rayons qu'il en faut pour couvrir toute une montaigne qu'il voit tout à coup, et occuper l'espace de cinquante lieuës de loin? le fil le plus delié du monde en si grand espace, feroit un tres-gros peloton : si c'est le second, comme peut recevoir vostre œil qui est si petit, une representation de si grandes choses et si diverses!

Qu'ils me disent comme la lumiere corporelle penetre ainsi en un instant les cieux, l'air et l'eau; car encore qu'elle n'aye pas de substance, si est-ce qu'elle est corporelle.

Voila, mes freres, la verité du fait. Nostre-Seigneur est en l'Eucharistie sans y occuper place. Il y est les parties bien proportionnées ensemble, mais sans aucune proportion de place, parce qu'elles n'en occupent point.

On me dira, comme se peut-il faire qu'il y soit invisible et impalpable? Cela est aisé; car quand on voulut jetter Nostre-Seigneur du sommet de la montagne, il passa à travers des Juifs sans n'estre ny veu ny apperceu : quand apres la resurrection, il laissa ses disciples en Emaüs, il disparut devant eux, et ne le virent plus, encore qu'auparavant ils le vissent, et que leurs yeux fussent ouverts.

Il y a donc plus de difficulté de tous ces costez-la : un corps peut estre en deux lieux, ainsi qu'il appert par l'Histoire de la Conversion de S. Paul. Un corps

peut estre en un lieu, sans y occuper place, ainsi qu'il appert par l'entrée de Nostre-Seigneur les portes fermées, et par sa nativeté. Un corps peut estre en un lieu, sans qu'on le puisse voir et connoistre qu'il y soit, comme il appert par les exemples que je viens d'apporter.

Mais il y a encore une difficulté : Car nos adversaires ne voulant abandonner leur *Quomodo*, demandent, comme se peut-il faire qu'une chose qui n'estoit n'agueres pain, soit maintenant la chair de Nostre-Seigneur? il se peut faire par un changement total de substance en substance, que l'on appelle fort proprement du mot de transsubstantiation. Ceux qui ont suivy le party de Luther, pour combattre l'Eglise, ont opinion qu'en ce sacrement il n'y ait point de changement au pain, ains que le pain y demeure, et neantmoins confessent que le vray corps de Nostre-Seigneur y est. Ceux qui suivent Calvin, nient le changement au pain, et quant et quant la realité du corps. Or l'Eglise confessant la realité, dit le corps de Nostre-Seigneur, y estre réellement sans aucune substance du pain, laquelle a esté changée en la chair, etc. Pierre martyr, au livre contre Gardinerus, dispute fort et ferme contre cette transsubstantiation, comme contre une chose impossible : mais je ne sçay en quoy ils trouvent cette impossibilité; car n'a t'on pas veu la substance de l'eau changée en la substance du vin és nopces de Cana en Galilée? elle fut faite vin, en S. Jean 2. et la femme de Loth en une statuë de sel, *Genes.* 29.

Mais voyez comme le diable mesme reconnoist la transsubstantiation estre possible : *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant.* Mais quelle difficulté, *qui convertit petram in stagna aquarum, et rupem in fontes aquarum* (1). La verge d'Aaron n'est-elle pas veritablement convertie en couleuvre, car l'Escriture dit: que ce que les autres firent, fut par sorcellerie, mais que ce que fit Aaron fut veritable. Nostre Sauveur n'a-t'il pas converty le rien en tout? *Genes* 1. Ne convertira-il pas nostre pourriture en un beau corps, en la resurrection? 1 *Cor.* 15. Ne convertit-il pas la poudre en chair? *Genese* 3. Il n'y a donc plus de doute qu'elle se puisse faire. Or je prouve maintenant qu'elle s'est faite en l'institution du tres-sainct sacrement.

Nostre-Seigneur prit du pain, et dit : Cecy est mon corps : donc ce n'est plus pain, si c'est le corps de Nostre-Seigneur. Car si ce qu'il prist en ses benistes mains n'estoit pas changé, il ne falloit pas dire que ce fut autre chose que ce qui estoit auparavant : auparavant c'estoit pain; maintenant c'est son corps; donc il est changé de pain en corps. Il ne faut pas dire que son corps y soit, et le pain aussi; car qui vendroit un sac, moitié froment, moitié avoine, et diroit acheptez cecy, car c'est froment, sans doute qu'il tromperoit le monde, et seroit reputé pour avoir dit un mensonge. Ainsi qui diroit d'un tonneau plein d'eau et d'huile, cecy est huile, on le tiendroit pour menteur, il ne faut pas

(1) Psal. 13. Exod. 7.

donc dire, que Nostre-Seigneur disant : Cecy est mon corps, le pain y soit encores. Quand donc il dit : *Hoc est corpus meum,* il monstre clairement que le pain avoit esté changé.

Secondement en S. Jean 6. quand Nostre-Seigneur dit : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita;* si ce qu'il disoit n'eust deu estre fait par changement, il eust esté faux! car le pain, s'il demeure pain, ne peut estre chair : Il faut donc qu'il entendit d'un pain changé, et tel qu'il descrit au mesme lieu : *Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi.*

Mais voudriez-vous bien, Messieurs, qu'en ce sacrement on repeut le ventre et l'esprit tout ensemble? non, cela n'estoit pas convenable. Je sçay bien qu'il y a de la difficulté en cecy, mais il y en auroit encore davantage autrement. Et quant à l'Escriture, tout ce qu'ils nous sçavent objecter, c'est premierement que ce nom de transsubstantiation n'est point en l'Escriture, à quoy je respond, que ny le mot de trinité, ny *Omousios,* ny *Theotocos,* il suffit que la chose est en l'Escriture, encore que le mot n'y soit pas. Secondement, ils disent que ce sacrement est appellé pain : mais je responds que ce n'est pas, parce qu'il y ait du pain, mais parce qu'il y a apparence de pain exterieure, ou bien parce qu'il a esté fait du pain, ou parce qu'il a les effets et proprietez du pain, ou parce que selon la coustume des Hebreux, toute sorte de viande a esté appellée pain, comme on void de la manne qui a esté

appellée pain, Exod. 16. Donc Nostre-Seigneur n'a pas dit, *Caro mea verè est panis*, mais *verè est cibus*, qui est le mesme que quand il dit, *Ego sum panis vivus*. Et que l'Escriture ait accoustumé d'appeller les choses du nom de celles-là desquelles elles ont esté faites, ainsi qu'il est aisé à voir, Exod. 7. où la verge d'Aaron estant convertie en serpent, ne laisse d'estre appellée verge: à la Genese 3. où l'homme fait et tiré de poudre, ne laisse d'estre appellé poudre. Tiercement, ils disent que cette opinion de transsubstantiation est nouvelle : mais ils ont tres-grand tort, car à la verité elle a de tout temps esté en l'Eglise. Il seroit aisé de recueillir ce qu'en ont dit les anciens. Oyez-en quelques-uns. S. Cyprien, qui vivoit il y a plus de treize cens ans, *In sermone de Cœna Domini : Panis iste quem Dominus Discipulis porrigebat, non effigie, sed natura mutatus, omnipotentia verbi factus est caro.* S. Cirylle Hierosolymitain *Cathec.* 4. *Aquam aliquando mutavit in vinum, et non erit dignus cui credamus quod vinum in sanguinem transmutarit.* Nyssenus, *In Oratione magna* c. 37. *Recte Dei verbo sanctificatum panem in Dei verbi corpus credimus immutari.* S. Augustin. *Ut citat Beda* c. 10. 1. *ad Cor. Non omnis panis, sed accipiens Christi benedictionem, fit corpus Christi.*

Enfin il y a cinq cens ans passez qu'en un concile general celebre sous le pape Nicolas II, qui estoit de ce pays de Savoye, et d'une tres-noble maison, Berengarius fut contraint d'abjurer cette erreur.

Voulons nous abandonner toute l'antiquité si

bien fondée en l'Escriture, pour éviter un peu de difficulté et flatter les consequences de nostre entendement propre?

Concluons donc qu'apres la Consecration le vray corps de Nostre-Seigneur y est, et n'y a point d'autre substance quelle qu'elle soit, il y est, dis-je, réellement et tres veritablement.

D'où s'ensuit la troisiesme proposition que j'avois avancée, que ce sacrement, entant qu'il contient Nostre-Seigneur, est adorable, et que l'on le doit adorer.

Car à la verité, puis que c'est Jesus-Christ, et que Jesus-Christ est Dieu, qui ne l'adorera? je vous prie aussi bien là qu'au ciel, puis qu'il est escrit en S. Matthieu 4. *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies;* Car Nostre-Seigneur, où qu'il soit, il y veut estre adoré : Ainsi fut-il adoré en croix par le larron, et marchant parmy Hierusalem par les troupes qui crioient *Hosanna*, en la creche par les roys. Il est voilé en l'eucharistie, mais cela ne doit pas empescher qu'il n'y soit adoré; car ainsi fut-il adoré des roys, voilé des langes et emmailloté. Or afin que tout d'un coup je prouve que Nostre-Seigneur est reellement selon sa chair en ce tres-sainct sacrement, et tout ensemble qu'il l'y faut adorer, l'un ne pouvant estre sans l'autre, ny qu'il y soit adoré s'il n'y est pas, ny qu'il y soit sans y estre adoré par l'Eglise, qui est jalouse de rendre à son Espoux tout honneur.

Je vous prie de regarder combien cette affaire est convenable, puisque cette adoration ayant esté pre-

veuë par David, il en tresaillit de consolation, et chante : *Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ. Manducaverunt, ait Augustinus : corpus humilitatis Domini sui divites terræ; nec sicut pauperes saturati sunt usque ad imitationem, sed tamen adoraverunt. Arnobius, Basil. Theodor. sic explicatur locus Psalmus. 98. Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est, ab Augustino* (1).

Mais S. Paul 1. aux Corinth. 11. qu'est-ce qu'il dit? *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.*

Ponenda est ergo differentia quàm par est adhibere, et venerari corpus Domini, etc.

Et afin qu'il ne semble pas que ce soit une nouveauté, ains qu'on connoisse que l'adoration de l'eucharistie a tousjours esté en l'Eglise, et par consequent qu'on a tousjours creu fermement qu'en icelle est le vray corps de Nostre-Seigneur; oyez un peu le témoignage de quelques grands Peres.

Et premierement, je produirai S. Chrysostome qui vivoit il y a plus de douze cens ans, et lequel pour son excellence a esté loüé et appellé Bouche d'or : *Homil. 6. ad populum Antiochenum. Considera quæso mensa regalis est, Angeli ministrantes, ipse rex adest, et tu stas, existans igitur adora, et communica, cum vela videris retrahi, tunc superne cœlum aperiri cogita, et Angelos descendere. Idem lib. 6. de Sacerdotio.* Il raconte une vision d'un vieillard qu'il appelle admirable, lequel pendant la

(1) Psal. 21.

messe, avoit veu une troupe d'anges resplandissans entourer l'autel, inclinez comme soldats devant leur roy. Notez cette comparaison, notez le mot d'autel. Puis là mesme il raconte d'un autre qui avoit appris par vision, que ceux qui prenoient ce sainct sacrement deuëment, à la fin de leur vie avoient des anges autour de leurs corps qui les accompagnoient jusques au ciel : C'est une chose belle que de voir ce qu'il dit, *Homil.* 3. *et* 4. *contra Anomœos.*

S. Ambroise en son oraison preparatoire invoque ce sainct sacrement, et l'appelle pain sainct, vivant, pur, beau, tres-doux, et luy demande grace de pouvoir aller à son royaume.

S. Gregoire Nanzianzene, *Oratione in laudem sororis suæ Gregoriæ* : raconte que sa sœur estant malade d'une maladie prodigieuse, vint de nuict à l'autel se prosternant, et priant celuy qui est adoré sur iceluy, *Omnibusque nominibus appellans, atque omnium rerum quas fecerat commonefaciens quid fecerit audite, caput cum clamore et lacrymis admovens, se non nisi reddita sanitate discessuram minitans, etc.* Ainsi elle fut guerie.

Et Origene plus ancien encore, *Homil.* 5. *in diversa*, dit, qu'en ce sacrement nous recevons en nous comme en nostre maison le corps de Nostre-Seigneur : dis donc, dit-il, *Domine, non sum dignus, etc.*

Cyprian. Sermone de laicis, Mulier quædam cum arcam haberet in qua sanctum Domini corpus posuerat, et indignis manibus tentasset aperire, igne inde surgente deterrita est, etc.

AUTRE SERMON

POUR

LE S. SACREMENT DE L'AUTEL.

Panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est?
1. Cor. 10.

Le pain que nous rompons, n'est-ce pas la participation du corps de Jesus-Christ?

Les adversaires de l'Eglise catholique respondent à cette interrogation que non, parce que Jesus-Christ leur a dit: *Caro non prodest quicquam.* La chair ne profite de rien. Les catholiques respondent qu'ouy, parce, disent-ils, que: *Accepimus à Domino, quoniam Dominus Jesus in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens, fregit et dixit: accipite et manducate, hoc est corpus meum.* Nous avons appris du Seigneur, que le Seigneur Jesus, la nuict en laquelle il fut livré, prit du pain, et rendant graces, il le rompit, et dit: prenez et mangez, cecy est mon corps. C'est en cet article, auditeurs, où je vous desire attentifs si jamais vous le fustes pour entendre nos raisons, vous conjurant de laisser toute passion pour bien juger en une cause si importante, et je suis asseuré, que le tout meurement consideré, vous ferez jugement en faveur des catholiques, tant leurs raisons devancent en fermeté, en saincteté,

en solidité et en bonté, celles des adversaires. Je prie maintenant, si jamais j'ay prié humblement et d'affection, que celuy qui fait la bouche des enfans diserte, daigne par sa bonté me donner l'entendement de bien sonder ses temoignages: *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo.* Et à vous, mes tres chers auditeurs, qu'il incline vos cœurs ès témoignages de sa parole; car en cette difficulté, je voy les ennemis qui m'attendent avec une troupe de doutes et questions humaines. *Me expectaverunt peccatores, ut perderent me, testimonia tua intellexi.* Pendant que l'un me veut tirer par la voye des figures, l'autre de l'ubiquité, l'autre des effets, faites, Seigneur, que j'aye pour ma guide vostre seule parole, et qu'elle me soit un faré en cette navigation. *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis*, à celle fin qu'ainsi soit, invoquons l'ayde du Sainct Esprit, disant: *Ave Maria.*

De peur que par un prejugé et supposition fausse vos entendemens ne soient atteints de quelque passion contre nous, chers auditeurs, pendant qu'on vous pourroit avoir fait accroire que le differend qui est entre nous et nos adversaires, ne gist en autre, sinon en ce qu'ils ne veulent rien croire que ce qui est des Escritures, et que nous voulions fonder nostre doctrine ailleurs que sur icelle; je vous supplie de croire, qu'en ce particulier differend (ny en pas un autre aussi, non plus qu'eux) nous ne leur vou-

lons ceder en l'honneur que nous avons juré aux sainctes Escritures : mais que tout au contraire, nous protestons ne vouloir le demesler que par la seule pure et expresse parole de Dieu, ainsi que nous fismes dimanche.

Si donc on vous a dit, que l'Eglise n'alleguoit que l'authorité des hommes, si on vous a dit qu'elle laissoit en arriere l'Escriture, je vous prie de vous en des-abuser, et croire que l'Escriture a tousjours esté en nos mains; et que ce riche thresor n'a esté gardé que par l'Eglise, et que nos adversaires ne l'ont eu que de nous, nous ne voulons icy que l'Escriture.

Nous sommes donc desjà d'accord en ce poinct, qui est que ce differend ne se decide que par l'Escriture, mais c'est en l'interpretation que gist nostre controverse et dispute, car nous apportons de beaux et bons passages de l'Escriture, et eux en apportent de ceux qu'ils peuvent penser estre tels. Tout est de l'Escriture, mais quoy? ils veulent interpreter les nostres, et les leurs contre nous, et nous quasi comme estant sur la defensive sans interpreter les nostres, car ils sont clairs, voulons seulement rejetter leurs interpretations afin qu'elles ne nous offensent.

Entrons je vous prie, en matiere, et vous verrez clairement la verité de ce que je dis.

Quand Berengarius comparut, l'Eglise tenoit qu'au sainct sacrement de l'Eucharistie, estoit reellement, substantiellement et veritablement le corps

et le sang de Jesus-Christ, depuis elle le soustint paisiblement jusques au temps de Jean Hus, Wiclef, puis vindrent OEcolampadius, Carolostadius, Zuingle et Calvin, lesquels dirent qu'elle se trompoit, et parloit sans fondement, mais au contraire, voicy ses defenses.

Premierement, le sixiesme chapitre de S. Jean, sur lequel je discourus dimanche. Secondement elle apporte les paroles de l'institution, *S. Matthieu* 26. *S. Marc* 14. *S. Luc* 22. *premier aux Corinth. chap.* 11. en tous lesquels lieux Nostre-Seigneur parlant de la viande qu'il donnoit, instituant la manducation de la Cene, ils rapportent qu'il dit que c'estoit son corps par des paroles si expresses, qu'elles ne le sçauroient estre davantage, dont l'Eglise tire cette claire raison: Dieu l'a dit, Dieu ne peut mentir, donc il y est.

L'adversaire respond que Dieu ne l'a pas dit : Nous monstrons ses propres mots. Il dit qu'ils ne se doivent ainsi entendre comme nous pensons : Nous disons que si. Voilà nostre differend. Qui entend mieux les Escritures? si je puis monstrer clairement que nous sommes bien fondez, il s'ensuivra que les adversaires le seront d'autant moins qu'ils viennent combattre le possesseur de bonne foy.

Raison premiere des Catholiques. Icy nostre Seigneur institue un sacrement : Or les sacremens doivent estre instituez en paroles claires, donc, etc. la mineure preuve par raison, parce que l'usage du sacrement nous doit estre aisé et commun à tous,

donc chascun doit entendre ce qui en est. Voyez en S. Marc dernier, et en S. Jean 3. comme Nostre-Seigneur se declare instituant le Baptesme.

Deuxiesme raison. C'est un testament, S. Matthieu 26. *Hic est sanguis novi testamenti.* S. Luc 22. *Hic est calix novum testamentum in sanguine meo qui pro vobis fundetur:* Or les testamens doivent estre en termes clairs. Hebr. 9. *Lecto omni mandato legis à Moyse universo populo, accipiens sanguinem vitulorum et hircorum cum aqua et lana coccinea et hissopo, ipsum quoque librum, et omnem populum aspersit, dicens: Hic est sanguis testamenti, quod mandavit ad vos Deus.* Ad. Gal. 3. *Hominis confirmatum testamentum nemo spernit, aut superordinat. Abrahæ factæ sunt promissiones, et semini ejus: non dicit in seminibus.* Pourquoy voulez-vous, ô messieurs, adjouster vos interpretations sur le testament de Nostre-Seigneur? Si S. Paul fait consideration sur un singulier et pluriel; tant il veut prendre rigoureusement la proprieté des paroles, pourquoy voulons-nous prendre la licence de renoncer à la proprieté des paroles du Fils de Dieu en ce sien testament.

De plus; l'intention de Nostre-Seigneur en sa saincte cene, faisant son testament, estoit de laisser un gage à son Espouse de l'amour qu'il luy portoit, amour si grand que de vouloir mourir pour elle. Voudriez-vous bien, chers auditeurs, qu'un morceau de pain, un leg si petit, fut le gage d'un tel, et si grand amour? Non, c'estoit luy-mesme en une autre forme impassible qu'il donnoit comme

un juste et asseuré tesmoignage de l'exces de son amour.

En outre, Nostre-Seigneur n'avoit que son corps et son sang à donner, car il disoit luy-mesme : *Filius hominis non habet, ubi caput suum reclinet.* Donc faisant son testament, et laissant des legs à ses amis, il ne pouvoit laisser que son corps et son sang.

Enfin, vous semble-t'il qu'un morceau de pain soit un present digne d'un tel Seigneur, et voulez-vous que nous soyons tousjours serviteurs, n'ayant pour héritage qu'une figure, comme les Mosaïques?

Troisiesme raison. *Est lex et dogma, atqui leges et dogmata numquam tradi debent obscurè,* ainsi que dit S. Augustin, *lib.* 2. *de doct. Christi. cap* 6. *et* 9. *Nihil est dictum obscure, nec scriptum quod spectet ad fidem, et mores, quod non plenissime dictum sit in aliis locis.*

4. Raison, il n'y a aucune marque de figure comme és autres lieux où il parle figurativement.

5. Raison, tous les ecrivains s'accordent.

6. Tous les expositeurs anciens s'accordent.

7. *Numquam dimittendus sensus litteralis, alioquin omnia exposita sunt interpretationibus spontaneis.*

Voila les raisons generales, par lesquelles il appert que nous sommes bien fondez à les interpreter en leur sens exprés et formel, non figuré et metamorphosé.

Maintenant monstrons-le un peu plus particulierement contre les argumens de nos adversaires.

Premiere interpretation d'André Carolostade, *hoc, id est*, *hic*, et dit que le Pere celeste le luy a revelé, dont Luther a intitulé un livre, *Contra cœlestes Prophetas*. J'ay veu une Bible imprimée en françois, depuis que je suis en ce pays, où il y a, Cy est mon corps, mais le Grec y repugne tout ouvertement, τοῦτο, et le sens, car quelle raison mangez, car cy est mon corps.

Une autre est de Zuingle, qui allegue une vision d'un je ne sçay qui blanc ou noir qui luy dit que, *est* vouloit dire, *significat*. Œcolampade dit, *Corpus, id est, signum corporis*. Et tout de mesme Calvin, horsmis qu'il adjouste l'apprehension par la foy.

Mais Luther pour monstrer qu'il avoit autant d'esprit que les autres, pour se mocquer des sacremens en son livre: *Quod verba Domini firmiter stent*, dit: *Meum, quia omnia mea sunt*. Par où il appert que l'institution de ce grand mystere consistant en quatre paroles, il n'y en a aucune qui n'ait esté attaquée avec grande audace et sacrilege par les superbes ennemis de la foy, trop attachez à leur sens et propre raison, etc.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE TROISIESME DIMANCHE

D'APRES LA PENTECOSTE.

De l'accez que les pecheurs ont à Jesus-Christ.

Erant appropinquantes ad Jesum publicani et peccatores, ut audirent illum, et murmurabant Scribæ et Pharisæi dicentes, quia hic peccatores recipit et manducat cum illis. Luc, 15.

Les Publicains s'approchoient de Jesus pour ouyr sa parole, et les Scribes et les Pharisiens murmuroient contre luy de ce qu'il recevoit les pecheurs, et mangeoit avec eux.

On void souventesfois ès bonnes et grandes villes, et peut-estre l'aurez-vous bien remarqué, qu'arrivant quelque signalé operateur, il fait incontinent publier son arrivée, et les maladies desquelles il fait profession de guerir plus particulierement, afin que ceux qui en sont travaillez viennent au secours vers luy.

Nostre-Seigneur, grand et excellent medecin de toutes nos infirmitez, avant qu'arriver en ce monde, fait entendre par-tout et son arrivée, et les maladies desquelles il guerit tantost par ses prophetes : *Quod confractum fuerit, alligabo, et quod infirmum fuerit, consolidabo*, Je relieray ce qui est rompu, et

conforteray ce qui est foible. Ezech. 35. *Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, ad annunciandum pauperibus misit me, ut mederer contritis corde*, l'esprit du Seigneur est sur moy, il m'a envoyé pour enseigner les pauvres, et guerir ceux qui ont le cœur contrit. Isa. 61. *Mundabit eos ab omnibus inquinamentis suis*, ils seront nettoyez de toutes leurs iniquitez. Ezech. 36. *Tu populum humilem salvum facies*, et vous sauverez ceux qui sont humbles; *ps.* 17, tantost par sa propre bouche: *Venite ad me omnes qui laboratis, etc* (1). Venez à moy vous tous qui estes travaillez. Mais sur tout lors qu'il se fait appeller Jesus; car les medecins ne guerissent pas tousjours, et partant il ne le faut pas seulement qualifier medecin, mais Sauveur, d'autant que ses receptes sont infaillibles. Quelle merveille donc, si en l'Evangile de ce jour, nous le voyons environné de malades, pecheurs, et publicains. O vaine et sotte murmuration des Juifs, quand ils disent: *Hic peccatores recipit*, celuy-cy reçoit les pecheurs: hé qui voudriez-vous donc qui les receust, n'est-ce pas l'honneur du medecin d'estre recherché des malades, et d'autant plus que leurs maladies sont incurables. Nostre-Seigneur, non tant pour repousser la temerité de ces pharisiens, que pour nous donner courage de nous approcher de luy, rejette bien loing par similitudes cette consideration Pharisaïque. Concluons donc pertinemment par tout son discours, que son plaisir est de ramener les pecheurs

(1) S. Jean, 7.

à sa misericorde. Les pecheurs sont doncques esloignez de Nostre-Seigneur? ouy infiniment : mais pensons-y premierement un peu de près, afin que le desir de nous approcher de Nostre-Seigneur, nous vienne d'autant plus grand ; et puis nous verrons les moyens de nous en approcher, et les consolations que nous aurons en ce sainct rapprochement, afin que reconnaissant le bannissement auquel les pechez constituent l'ame, nous nous en retirions au plustost si nous y sommes, nous nous gardions de jamais y retourner, et nous nous approchions tousjours de plus près de Nostre-Seigneur. Mais ces graces sont les effets propres et particuliers du Sainct-Esprit. Il nous faut donc demander sa divine assistance, et pour plus aysement l'obtenir, employons-y la faveur de sa tres-glorieuse Espouse la saluant. *Ave Maria.*

Je trouve admirable et profonde la description que le sainct personnage et langoureux prophete Job, fait des pecheurs quand il les qualifie en cette façon : *Qui dixerunt Deo, recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus* (1) : Ceux qui ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous, nous ne voulons point sçavoir vos chemins. O excellente façon de parler ! ô description pleine d'une admirable doctrine ! pour dire les pecheurs, il dit ceux qui ont dit à Dieu, retirez-vous de nous.

C'est vrayement la proprieté des pecheurs, que

(1) Job, c. 21.

de s'esloigner de Dieu tant qu'il est possible, mais ceux qui s'esloignent de luy, periront : *Qui elongant se à te, peribunt* (1), comme la brebiette qui s'esgare parmy les haliers, ès montagnes et forests, court grand hasard. Dieu s'en plaint par un de ses prophetes : *Quid invenerunt in me patres vestri iniquitatis, quia elongaverunt à me, et ambulaverunt post vanitatem suam, et vani facti sunt* (2). Quelle iniquité ont trouvé vos peres en moy, qu'ils m'ont abandonné, et ont cheminé apres choses vaines, et sont devenus vains. Et le prophete qui avoit dit : *Dominus, illuminatio mea, et salus mea* (3). Le Seigneur est ma lumiere, et mon salut : parlant du mesme salut : *longè*, dit-il, *à peccatoribus salus* (4). Le salut est loin des pecheurs : *Mitto ego ad te filios Israël, ad gentes apostatas quæ recesserunt à me* (5). Je t'envoye, dit Dieu au prophete Ezechiel, aux enfans d'Israël, et aux gens qui se sont retirez de moy, comme apostats : *Longe est Dominus ab impiis* (6), le Seigneur est loing des impies. *Obstupescite cœli super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus : Duo mala fecit populus meus, dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas :* O cieux, estonnez-vous de cette chose, et que vos portes soient grandement desolées, dit le Seigneur ; car mon peuple a fait deux maux, ils m'ont quitté moy, qui suis la fontaine d'eau vive, et se sont fouys des

(1) Psal. 72. — (2) Hier. 2. — (3) Psal. 26. — (4) Psal. 118.
(5) Ezech. 18. — (6) Prov. 15.

cisternes rompuës, qui ne peuvent contenir les eaux. Ce sont les deux maux du peché, que disent les theologiens, *aversio à Deo, et conversio ad creaturam*, se separer, se retirer, s'esgarer, s'esloigner, et fourvoyer de Dieu, et se joindre, s'accointer, s'allier, et unir à la creature; ne voyez-vous pas le prodigue comme il s'en va, *in regionem longinquam* (1), en une region lointaine? C'est en cet esloignement que consiste le grand mal du peché, c'est à dire, qu'il nous separe de Dieu, de maniere qu'en l'escole l'on est d'accord, que *Ite*, allez, est le mot principal de la sentence de Nostre-Seigneur, et S. Luc parlant des pecheurs obstinez, il dit qu'il leur sera dit: *Discedite à me omnes operarii iniquitatis* (2). Retirez-vous de moy, ouvriers d'iniquité, et tesmoigne que, *ibi erit fletus, et stridor dentium*. Dans le lieu où ils iront, il y aura pleurs et grincemens de dents.

Mais voicy le nœud de la difficulté, comme se peut-il faire que nous soyons esloignez de Dieu, veu qu'il est par-tout, et ne sçaurions trouver un recoin, pour cacher qu'il soit, que Sa Majesté ne s'y retrouve: S. Paul parlant aux Atheniens, disoit: *Non longè abest ab unoquoque nostrum, in ipsò enim vivimus, movemur et sumus*, il n'est point loing d'un chascun de nous, car en luy nous vivons, nous nous mouvons et subsistons.

L'ame se peut retirer et esloigner de Dieu en deux façons, premièrement par affection et desir, *non loco sed affectu*, dit S. Chrysostome, *anima*

(1) S. Luc, 13. — (2) S. Luc, 13.

enim non passibus, sed passionibus ambulat, les pieds dont l'ame se sert pour cheminer, sont ses passions. Les pecheurs voudroient que jamais Dieu ne les vist, qu'il ne pensast point à eux, qu'il ne fust point parmy eux : *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus* (1). Le fol a dit en son cœur, il n'y a point de Dieu. Et si cela n'est, il ne tient pas à eux, et en cette façon, ils disent à Dieu : *Recede à nobis, viam mandatorum tuorum nolumus:* Retirez-vous de nous, nous ne voulons point marcher dans la voye de vos commandemens; là où vous remarquerez la façon, l'immobilité est propre à Dieu, et la mobilité aux pecheurs, et ils la veulent renverser, *recede à nobis, etc.*

Secondement l'ame s'esloigne de Dieu, fuyant ses graces et les moyens qu'il nous propose pour nostre salut, comme l'on dit, qu'un tel fuit les medecins, non pas pource qu'il laisse la personne des medecins, mais les remedes. *Scientiam viarum tuarum nolumus.*

Ainsi sont loin de Dieu les pecheurs, ainsi sont ils esloignez de ses misericordes; quelles douleurs, quels regrets; car ce que dit le grand S. Augustin est tres-vray : *Fecisti nos Domine ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Seigneur, vous nous avez faits pour vous, et nostre cœur sera tousjours en inquietude jusqu'à ce qu'il se repose en vous : O quelle division de l'homme, au regard de son Dieu, et au regard de soy-mesme. Mais il y

(1) Psal. 17.

a cette seule consolation parmy cette grande desolation, c'est qu'encore que le pecheur soit loin de Dieu, il peut revenir à luy, et estre bien receu : *Derelinquat impius viam suam, et vir iniquus cogitationes suas, et revertatur ad Dominum, et miserebitur ejus, et ad Deum nostrum quoniam multus est ad ignoscendum.* Que l'impie quitte sa voye, et l'homme inique ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur, et il aura pitié de luy; car il est abondant en misericorde pour pardonner. Ainsi le chetif prodigue, et l'infortuné Absalon, comme sont-ils receus de leurs peres, et sans cela, que deviendrions-nous? Car tous ont peché, *Omnes declinaverunt* (1): tout homme est menteur, c'est à dire, pecheur: *Omnis homo mendax. Si dixerimus, quoniam peccatum, etc* (2). Si nous disons que nous sommes sans peché, nous nous seduisons nous-mesmes. *Revertere ad Dominum, et avertere ab injustitia tua: quam magna misericordia Domini, et propitiatio illius convertentibus ad se.* Retournez au Seigneur, et quittez vostre injustice, car sa misericorde est grande à ceux qui se convertissent à luy. Pourquoy s'appelle-t'il Sauveur, sinon pour sauver? *Erant appropinquantes peccatores, et publicani ad Jesum, ut audirent illum*: Les pecheurs et les publicains s'approchoient de luy pour ouyr sa parole.

Il est raconté de David, au chap. 22. du 1. des roys, qu'estant dans la caverne de Odolla, les necessiteux et affligez s'en vindrent à luy, et il se ren-

(1) Isaye, 55. — (2) Eccles. 17.

dit leur roy, c'estoit pour figurer que ce second et veritable David devoit laisser approcher de luy les pauvres et necessiteux, les affligez et les miserables, ceux qui gemissent sous le pesant fardeau des infirmitez corporelles, et beaucoup plus ceux qui sont accablez sous l'espouvantable fardeau du peché.

Les Pharisiens murmurent, parce qu'il reçoit les pecheurs, *quia hic peccatores recipit :* mais voyons un peu par le progrez, comme il les reçoit, et nous verrons de grandes choses. Le pecheur se peut bien esloigner de Dieu et de soy-mesme, c'est chose certaine : *Spiritus vadens et non rediens*, l'esprit s'en va et ne revient point. *Perditio tua ex te Israël.* Ta perdition vient de toy, Israël, mais de moy seul vient à ton secours, *tantum ex me auxilium tuum.* Et S. Paul : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tanquam ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est.* Nous ne sommes pas suffisans de nous, comme de nous-mesmes, d'avoir quelque bonne pensée, mais nostre suffisance est de Dieu. Nous pouvons bien gaster, mais non pas refaire, Nostre-Seigneur previent le pecheur, et le va rechercher, l'appelle et l'invite à revenir, autrement il n'y penseroit jamais. *Fortitudinem meam ad te custodiam, quia Deus susceptor meus es.* Je reconnois que ma force vient de vous, mon Dieu, parce que vous estes mon secours : *Deus meus misericordia ejus prœveniet me :* La misericorde de mon Dieu me previendra : *Operatur in nobis velle et perficere.* C'est Dieu qui produit en nous les bons desirs et les bonnes

volontez, et c'est luy qui les perfectionne et conduit à l'execution. *Trahe me post te curremus*, tirez moy apres vous, et nous courrons. Qui va par vent en un pays, ne revient que par vent contraire. Jamais Absalon ne fut revenu à son pere David, si la femme Thecuite ne l'eut obtenu : jamais le pecheur ne reviendroit, si la misericorde ne le prevenoit. O bonté infinie! Nostre-Seigneur va recherchant la brebis égarée, autrement elle ne reviendroit jamais, cette misericorde va cherchant la dragme perduë : ha! doncques, si ceux-cy murmurent, louons-le nous autres, *quia peccatores recipit, quia quærit*, parce qu'il reçoit les pecheurs, et les cherche. *Stabat Jesus in die magno solemnitatis, et clamabat, dicens: Si quis sitit, veniat ad me, et bibat,* (1) Jesus estant dans le temple au jour de la grande solemnité, crioit disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moy, et boive. *Venite ad me omnes, etc.* (2). Venez à moy, vous tous, etc. *Venit Filius hominis quærere, et salvum facere quod perierat.* Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui estoit pery. *Quoties volui vos congregare, sicut gallina congregat pullos suos* (3). Combien de fois vous ay-je voulu assembler, comme la poulle fait sés poussins. En quoy les predicateurs sont advertis de faire, ce que dit S. Paul de luy-mesme. *Omnibus omnia factus sum.* Je me suis fait tout à tous, ô difficile condition des predicateurs!

Mais, ô miserables que nous sommes! bien sou-

(1) Joan. 7. — (2) S. Matt. 11. — (3) S. Luc, 10.

vent nous sommes appellez, et nous faisons la sourde oreille : *Vocavi, et renuistis.* J'ay appellé, et vous n'avez pas escouté, dit Dieu : nous sommes attirez, et nous nous opiniastrons contre luy : Il s'en plaint, disant. Tout le jour, j'ay tendu mes mains à un peuple mécroyant et rebelle. *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem, et contradicentem mihi.*

O sainte, ô fortunée, et heureuse la troupe de ces pecheurs et publicains, lesquels aujourd'huy s'approchent de Nostre-Seigneur, ils ne font pas comme les conviez à ce grand festin qui s'excusent, ceux-cy viennent, et sont les bien venus. O mon Sauveur, comment sont venus à vous ces pecheurs, puisque vous estes juste? Car David dit si absolument du juste, que le mal ne l'approchera point. *Non accedet ad te malum, declinate à me maligni,* retirez-vous de moy, meschans : *Nemo potest venire ad me, nisi Pater meus traxerit eum,* personne ne peut venir à moy, si mon Pere ne l'attire, *et eum qui venit ad me, non ejiciam foras*, et celuy qui vient à moy, ne sera point rejetté. Puis qu'ainsi est donc, ô Sauveur, ô Redempteur, ô bon Dieu! je peux bien dire à ce peuple de vostre part : *Accedite ad Dominum, et illuminamini, et facies vestræ non confundentur, quia hic peccatores recipit,* approchez-vous de Dieu, et vous serez illuminez, et vos faces ne seront point confonduës, car il reçoit les pecheurs.

Mais voyez la maniere de s'approcher de Dieu, c'est qu'il faut abandonner le peché : *Recede à malo*,

retirez-vous du mal : *Egredimini à Babylone, fugite à Chaldæis, non est pax impiis, dicit Dominus* (1) : Sortez de Babylone, fuyez les Chaldéens, la paix n'est pas avec les impies, dit le Seigneur : vous avez esté en peché de cœur, de bouche, et d'œuvres, il faut aussi employer trois choses contraires, sçavoir, contrition, confession, et satisfaction.

Nostre-Seigneur est comme le soleil qui va par tout, *à summo cœlo egressio ejus*, sa course est du haut du ciel. Il va dardant ses rayons sur les justes et injustes, et des plus fangeux bourbiers, il tire les vapeurs en haut, lesquelles arrivées à certaine distance, sont converties en une douce pluye, laquelle descendant donne vie, et fait germer les fruits : Il tire des plus grands pecheurs les exalaisons sainctes, qui sont les considerations de leurs fautes, jusques à un certain degré de crainte et d'apprehension, jusques à la moyenne region de l'air, considerant qu'ils sont entre le paradis et l'enfer, entre la damnation et salvation : *Flabit spiritus ejus et fluent aquæ* (2), son esprit soufflera, et les eaux couleront : Ce sont les eaux de contrition qui font germer cette terre, et produire les fruits du salut. Il faut doncques nous laisser tirer, il faut ressentir nostre miserable estat : *Hic locus est partes ubi se via findit in ambas.* Sortons, sortons de cette Egypte, approchons nous de Nostre-Seigneur, faisons provision de bonnes œuvres, que les pieds de nos affections soient nuds : revestons nous d'innocence, ne nous

(1) Isa. 48. — (2) Psal. 145.

contentons pas de crier misericorde, sortons de l'Egypte : *Egredemini de Babylone, fugite à Chaldæis, quid est Israël, quod in terra inimicorum inveterasti in terra aliena?* Voulons-nous estre ensevelis en Egypte : *Egredere, egredere in fortitudine tua Sion*, n'attendons plus, *hora est jam nos de somno surgere*, l'heure est venuë de nous lever du sommeil, puis que nous sçavons qu'il reçoit les pecheurs, les anges attendent nostre penitence, les saincts prient pour icelle, etc.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE DOUZIESME DIMANCHE

D'APRES LA PENTECOSTE.

Beati oculi qui vident quæ vos videtis. Luc, 10.

Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez.

En ce delectable sejour que Dieu prepara pour nos premiers parens; et puis pour nous autres, si le peché ne nous en eust chassez, il y avoit un fleuve pour arrouser cette beniste contrée, lequel sortant delà, se departoit en quatre diverses courses. Ainsi il me semble, Messieurs, que l'Evangile du jourd'huy soit un vray fleuve, arrousant en cette journée toute l'Eglise vray paradis terrestre, de celestes pensées, de considerations devotes, et divines consolations, duquel fleuve nous pouvons bien dire : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* L'impetuosité du fleuve resjouyt la cité de Dieu. Les quatre bras par lesquels il se separe, sont quatre principaux documens qu'il contient. Le premier de bien croire, *Beati oculi, etc.* Bienheureux les yeux qui voyent ce que vous voyez. Le second, de bien esperer et desirer : *Dominé, quid faciendo*, Seigneur, que feray-je, etc. Le troisiesme, de bien aymer et garder les com-

mandemens : *In lege quid scriptum est? Diliges Dominum Deum tuum,* qu'est-il escrit en la loy? Tu aymeras le Seigneur ton Dieu. Et finalement de l'usage des sacremens. *Samaritanus misericordia motus alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum.* Un Samaritain esmeu de compassion resserra ses playes, et y mit de l'huile et du vin. C'est de ces quatre fleuves que je voudrois bien vous faire boire maintenant; mais ny je ne le puis faire, ny il ne vous profiteroit de rien, si Nostre-Seigneur n'y apporte sa benediction, pour laquelle impetrer, employons la faveur de la glorieuse Vierge, disant : *Ave Maria, etc.*

C'EST une chose bien certaine, et qui nous devroit grandement consoler, que Jesus-Christ Nostre-Seigneur et Maistre, en toute rigueur de justice, et avec un juste prix, a payé et satisfait à Dieu son Pere tout ce que nous avions merité de peine pour nos pechez, et non seulement pour tous les nostres, mais pour tous ceux de tout le monde. C'est ce que le grand docteur de nostre gentilisme, aux Romains 5, proteste, disant, qu'où le peché a abondé, la grace a surabondé : *Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia;* il y avoit, veut-il dire, des pechez en abondance, mais des graces il y en a eu en surabondance, prenant la grace pour cette satisfaction.

Le gentil-homme saisi de l'amour d'une damoiselle, voyant qu'elle desire extremement une bague

rare, ou seule en toute la province, surpris d'affection, ne demandera pas de quel prix est cette bague, mais de prim'abord en presentera prodiguement plus qu'elle ne vaut, ne regardant aucunement au prix, pourveu qu'il aye ce dont il pense contenter sa chere dame : ainsi nostre Sauveur voyant que la divine majesté de son Pere avoit extremement à cœur cette bague ou dragme, la nature humaine sans s'informer ny du prix, ny d'autre chose, de premier abord pour nous rachepter, il presente d'une tres-pure et tres-liberale affection, un prix que nous ny les anges ne valons pas, une satisfaction beaucoup plus grande, que tous les pechez du monde n'avoient pu meriter : d'où S. Paul a dit : *Empti estis pretio magno* (1), vous avez esté racheptez avec un grand prix ; le prix certes est grand, au respect de la valeur de la chose. Ou bien disons que Nostre-Seigneur a fait comme le bon mary, lequel voyant sa chere moitié atteinte de peste, sçachant quelque expert medecin qui en sçait guerir avec des tablettes, il va, et poussé d'une extreme affection de voir sa compagne guerie, il offre cent escus de ces tablettes, sans s'amuser à considerer que les ingrediens d'icelles ne valent pas trois sols : ainsi Nostre-Seigneur voyant la nature humaine empestée du peché, pour la delivrer il donne l'inestimable thresor de ses bontez, sans regarder que toute la nature humaine ne vaut pas la moindre piece d'iceluy. Mais en cette similitude, se rencontre une grande

(1) 1. Cor. 6.

dissimilitude, c'est qu'encore que la tablette ne vaille pas les cent escus, l'Espouse neantmoins vaut cent mille fois et infiniment plus, au lieu que la nature humaine, laquelle doit estre guerie, ne vaut rien au prix du sang de Nostre-Seigneur. Disons donc plustost que Nostre-Seigneur a fait comme le cavalier, lequel ayant un cheval fait à son gré, et qu'il ayme fort, l'appellant son favory, ce cheval estant picqué ou foulé, ou bien ayant quelque aposteme, ce cavalier pour le guerir, sans regarder à la valeur du cheval, employe en drogues plus que le cheval ne valut jamais. N'avez-vous jamais ouy dire, je voudrois avoir rachepté ce cheval de trois fois autant qu'il valloit : n'avez-vous jamais veu des dames tuer des moutons pour nourrir un petit chien coüard et caignard, qui ne valloit pas l'un des pieds du pauvre mouton, qui fait cela? l'affection, non la valeur et juste estimation.

Ainsi on peut dire que Nostre-Seigneur avoit un cheval, qui estoit l'homme, lequel a esté comparé aux chevaux qui n'ont point d'entendement : *Comparatus est jumentis insipientibus*, et ailleurs, *ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum*, ce cheval estoit perdu par son peché; que fait nostre Sauveur? sans regarder à la valeur de ce cheval, il donne un prix qui vaut infiniment plus, et pour nourrir ce meschant chien, il tuë l'aigneau, qui est luy-mesme. Ou bien disons que Nostre-Seigneur ressemble au pere, qui voyant son fils saisy pour quelque crime, sans regarder à autre chose, donne

au prince pour delivrer ce fils plus que toutes les amendes à toute rigueur ne pouvoient monter. Ou bien plustost disons, que le cavalier voyant son cheval saisy par les mains de la justice, c'est son bon cheval, c'est son sauve-l'amy, il va, il consigne tout incontinent trois et quatre fois autant que le cheval vaut, afin qu'il n'amaigrisse. Grande consignation fut celle, par laquelle Nostre-Seigneur consigna ès mains de la justice paternelle tout son precieux sang, duquel la moindre goutte valloit mieux que tous les mondes que nous nous pourrions imaginer ne sçauroient valoir. Ce n'est pas donc merveille si Nostre-Seigneur ayant fait un tel payement, il a rompu le decret par lequel nous estions livrez ès mains du diable : *Delens*, dit le grand vase d'election, *quod adversus nos erat chirographum decreti.*

Mais s'il vous plaist, escoutez un peu la raison theologique de cecy. La satisfaction est d'autant plus grande et plus valable, que la personne qui la fait est grande, signalée, et de plus de merite. Exemple, si j'ay receu une injure d'un prince, et il m'envoye un laquay pour se reconcilier à moy, et me faire satisfaction, ce n'est pas un grand honneur, mais s'il m'envoye son fils propre, lequel me fait satisfaction, et me prie de ne me plus tenir pour offensé, c'est un grand honneur, cette satisfaction est plus grande que l'injure ne pouvoit estre. Aristote en ses Ethiques dit, que si quelque grand personnage frappe, il ne le faut pas frapper; si on le frappe, il faut estre non seulement refrappé, mais

encore griefvement chastié, pourquoy? d'autant qu'injurier un grand est un peché plus grief qu'injurier un petit, et la moindre satisfaction que fait un grand, vaut mieux que toutes les injures qu'il peut faire : ainsi quand on auroit receu un soufflet d'un grand, s'il monstre d'en estre fasché, c'est assez. Et de vray qu'est-ce faire satisfaction d'honneur sinon faire et rendre honneur? Or est-il que l'honneur est plus grand à proportion de celuy qui le rend; car le moindre honneur que fait un prince, vaut plus sans comparaison que tous les honneurs que sçauroit rendre un homme de basse condition, d'autant que, *honor est in honorante*, l'honneur est dans celuy qui le rend.

Disons doncques, si l'honneur est d'autant plus grand, que celuy qui le fait grand, si la satisfaction est d'autant plus grande que celuy qui la fait est grand, quelle devra estre la satisfaction, quel honneur de celuy qui est infiniment grand? l'honneur rendu et la satisfaction faite par un personnage infiny, ne peut estre sinon infinie. Voyons maintenant où nous en sommes. Nostre-Seigneur estoit une personne infinie, il a satisfait pour nous, sa satisfaction doncques a esté infinie. Et ne me dites pas que le Fils de Dieu a satisfait selon la nature humaine, car je vous l'accorde, pour parler à la Scolastique, si vous dites, *ut quo*, si vous dites, *ut quod*, je vous le nie, parce que les actions appartiennent aux supposts, *Quia actiones*, dit le philosophe, *sunt suppositorum;* Ce n'est pas la nature qui

a enduré, c'a esté la personne en la nature; ce n'est pas l'ame qui discourt, c'est la personne par l'ame. Je sçay bien que l'offense avoit quelque infinité à raison de la personne offensée qui estoit infinie : mais c'est une infinité qui n'est pas tant *à principio intrinseco*, d'un principe interne, comme celle qui se prend de l'agent. O doncques que David pouvoit bien dire, *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio*, vers Nostre-Seigneur il y a une grande misericorde, et une satisfaction ample et excellente. Dieu, bien infiny, avoit esté offensé, Jesus-Christ bien infiny, a satisfait, l'homme s'estoit eslevé par superbe contre Dieu mesme, Nostre-Seigneur s'est humilié sous toute creature. *Non rapinam arbitratus est, esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens* : Et puis, *humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et dedit illi nomen, quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur.* Entendez bien cecy, estant egal à son Pere, il s'abbaissa et aneantit jusques à la mort, qui n'est rien que privation, et partant Dieu son Pere luy donne un nom qui est au-dessus de tout nom, à sçavoir le nom de Jesus, qui signifie Sauveur, comme s'il disoit, il est justement Sauveur, puis qu'estant infiny, avec son infinie satisfaction il a payé en toute rigueur.

Jamais vous ne vous trouvastes plus estonnez que si vous lisez deux passages qui sont en Job, l'un est

au chapitre 6 où il dit : *Utinam appenderentur peccata mea, quibus iram merui, et calamitas, quam patior in statera, quasi arena maris hæc gravior appareret.* A la mienne volonté que mes pechez, pour lesquels j'ay merité la peine que je souffre fussent mis à la balance, elle les surpasseroit comme le sablon de la mer; quelle hardiesse? L'autre passage est au 9e chapitre où Job dit : *Vere scio quod non justificetur homo compositus Deo*, Je sçay veritablement que si l'homme est mis en comparaison avec Dieu, il ne sera pas justifié. Accordez l'un avec l'autre; mais au dernier chapitre c'est bien chose plus admirable de voir que Nostre-Seigneur dit, que Job a parlé droitement et justement devant luy, et commande à ses amis qu'ils le prennent pour intercesseur. Je ne sçaurois que vous dire, sinon que ces paroles sont dites en la personne de Nostre-Seigneur (ainsi qu'estime S. Gregoire au septiesme de ses Morales) lequel à raison de son infinie dignité pouvoit bien dire, que la moindre de ses peines estoit sans comparaison plus considerable que tous les pechez des hommes qu'il appelle siens. C'est ce qui fait dire à Hieremie que Nostre-Seigneur sera appellé *Dominus justus noster* (1), nostre juste Seigneur; il l'est bien justement, puis qu'il a payé si cherement nostre rançon, voicy la belle et preignante raison pour laquelle Nostre-Seigneur dit : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis,* Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez, comme s'il disoit, quel

(1) Gregor. Mor. 7. c. 2.

bon-heur est-ce à vous de voir le thresor duquel on doit tirer la rançon de tout le monde?

Huguenots, que dites-vous de nous autres? vous semble-t'il pas que nous reconnoissons comme il faut, la grace de Nostre-Seigneur, sa redemption et mediation? A vostre advis, cette façon de discourir de la redemption ressent-elle pas de la vraye Espouse de Jesus-Christ? nous parlons bien plus magnifiquement de ce mystere que vous, et vous faites les bons valets. C'est ainsi que parlent les deux luminaires de la theologie, S. Thomas docteur angelique, et mon fervent et seraphique pere S. Bonaventure, desquels le dernier dit, que la redemption de Nostre-Seigneur a esté mesme surabondante, et plus que suffisante.

La seconde raison pour laquelle Nostre-Seigneur a dit *Beati oculi, etc.* est prise encore de ce mesme docteur seraphique, pource que la gloire principale des yeux corporels sera de voir Jesus-Christ, et celle de l'ouye, de l'entendre : en l'autre monde sera parfaite, pour lors cette gloire qui n'a esté icy que commencée, dont Job a dit, *Credo quod Redemptor meus vivit, et in carne mea videbo Deum salvatorem meum, quem oculi mei conspecturi sunt*, Je croy que mon redempteur est vivant, et qu'en ma chair je verray Dieu mon Sauveur, et que mes yeux le regarderont. Mais sur-tout c'est de la foy que se doit entendre, *Beati oculi*, bien-heureux les yeux, comme s'il vouloit dire, bien-heureux estes-vous, car vous avez parmy vous le desiré et tant attendu

redempteur : bien-heureux de ce que vous avez l'object de vostre beatitude que vous commencez de regarder, mais vous n'aurez pas cette beatitude, si vous ne croyez ce que vous voyez : qui voit et ne croit, n'est bien-heureux que comme les Juifs : qui croit et ne voit est bien-heureux, comme il fut dit à S. Thomas : *Beati qui non viderunt, et crediderunt;* qui voit et croit est bien-heureux, encore comme S. Thomas qui vid premierement, et puis creut; mais qui croit et void ; *Beati oculi, etc.*

Donc le fondement de toute beatitude, c'est la satisfaction de Nostre-Seigneur surabondante, la veuë du corps de Nostre-Seigneur sera la beatitude de nos yeux corporels. Mais n'y l'un n'y l'autre ne nous profitera de rien, si nous ne l'appliquons à nous-mesmes par la foy, esperance, charité, et par les sacremens. Donc pour venir au poinct, *Beati oculi qui vident quæ vos videtis*, Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez. Il y a quatre endroits par lesquels Dieu peut venir en nous, l'entendement, la memoire, la volonté, et les sens exterieurs. Dieu vient dans l'entendement par la foy, et voicy la premiere application du sang de Dieu à nos ames, S. Jean dit bien que Nostre-Seigneur, *dedit eis potestatem filios Dei fieri*, a donné aux hommes la puissance d'estre faits enfans de Dieu ; mais qu'adjouste-t-il ? *Iis qui credunt in nomine ejus,* à ceux qui croient en luy ; et ailleurs, *sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret ut omnis qui credit in eum, non pereat, sed habeat*

vitam æternam, Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croiront en luy ne perissent point; mais ayent la vie eternelle.

Il ne faut donc pas dire, ha! Nostre-Seigneur est mort, il suffit: il suffit vrayement, mais cette mort n'effectuë ny n'opere rien, si on ne se l'applique. Comparaison du bain pour le ladre, etc. Il y faut nostre cooperation de laquelle le premier fondement est la foy, suivant le dire de l'apostre; *Accedentem ad Deum oportet credere, quia est.* Il faut que celuy qui s'approche de Dieu croye en luy. Donc quoy que le sang immaculé de Jesus-Christ soit prest nous ne serions jamais si heureux si nous ne croyons, c'est le commencement de nostre bonheur: *Dicite invitatis quia parata sunt omnia,* Dites aux invitez que toutes choses sont preparées; mais pour cela ny plus ny moins, si l'on n'y va, etc. vous me direz si cette parole s'entend de la foy, comment vient à propos ce qui s'ensuit: *Dico enim vobis quod multi Prophetæ et Reges voluerunt videre quæ vos videtis*, Je vous dy que plusieurs Roys et Prophetes ont desiré de voir ce que vous voyez, car il n'y a point eu de prophetes qui n'ayent creu. Je vous ay desjà dit que cette beatitude s'entend principalement de la foy favorisée de la presence, et confirmée par experience, et je vous dy davantage qu'il s'entend d'une foy distincte et bien expliquée, et partant il ne dit pas, *omnes*, tous, mais, *multi*, plusieurs, d'autant que quelques prophetes ont eu si particu-

liere revelation des mysteres evangeliques qu'ils semblent plutost evangelistes que prophetes.

David, Hieremie, Isaye, Moyse, et Abraham, lequel a desiré de voir ce jour; il l'a veu et s'en est resjouy: *Exultavit ut videret diem meum, vidit et gavisus est*, les autres ont veu en general, entre lesquels et les apostres il y a autant de difference qu'entre ceux qui voyent de bien loin et confusement, et ceux qui voyent de prés et distinctement.

O que c'est une grande benediction que de bien croire! *Beati oculi, etc.* Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez, dit Nostre-Seigneur. Je vous en diray tout autant, Messieurs, combien pensez-vous qu'il y a de peuples qui voudroient voir ce que vous voyez, combien de catholiques és Allemagnes et en Angleterre, qui voudroient avoir les commoditez de leur salut, et voir et ouyr ce que vous oyez les caresmes.

Combien és Indes y a-t-il de peuples, lesquels ayant seulement senty quelque petite odeur de l'Evangile par le bon exemple des chrestiens, qui trafiquent avec eux, se sont convertis; ils n'ont pas encor eu ce bien d'avoir cette bonne nouvelle que Jesus-Christ est nay et mort pour nostre salut, et ressuscité pour nostre glorification; ils n'ont point de prelat qui aye soin d'eux, ils n'ont personne qui les conduise à bien croire, ny à bien faire, monstrant bien leur affection en ce qu'ils se convertissent à milliers avec grande penitence.

Qui pourroit jamais lire sans larmes ce qu'on es-

crit du bon capitaine Anthoine de Pavie qui convertit si tost les Roys des Macazariens, des Siciniens, et Supaniens? Et qui ne se trouvera le cœur saisi, considerant la premiere conversion si soudaine et si grande que firent trois peres de l'ordre de S. Dominique en Conge?

Qui ne dira avoir esté bien-heureux les travaux de tant de prestres et religieux qui sont allez prescher és Indes, puis qu'ils ont trouvé la terre des cœurs humains si fertile et traictable qu'à une seule rosée de la parole de Dieu, elle germe et bourgeonne toutes sortes de fleurs chrestiennes : cela nous doit faire pleurer de consolation, d'un costé de voir Dieu receu en ces contrées; et pleurer de detresse, de l'autre costé, de nous voir recevoir si abondamment ses graces sans rendre aucun fruict; gardons que ses gens ne s'eslevent contre nous au jour du jugement *Beati oculi qui vident, etc. Multi Reges voluerunt, etc.* Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez, plusieurs Rois ont desiré de le voir, et ne l'ont pas veu, etc.

Je diray encore que c'est un grand subjet de confusion d'avoir veu les Indiens si tost catholiques, qu'ils croyent tout sans douter à la simple parole des prestres, et nous qui sommes nourris et nais en l'Eglise, voulons tout controoller : si nous voulons que pour nostre foy, il nous soit dit : *Beati oculi*, il faut croire tout Jesus-Christ, tout son Evangile.

Nous sommes d'accord, direz-vous, aussi suisje, car en l'Evangile tout y est radicalement : quant

aux traditions ecclesiastiques, n'y a-t-il pas en l'Evangile, *Qui vos audit, me audit*, qui vous escoute, m'escoute : *Si quis Ecclesiam non audierit*, si quelqu'un n'escoute l'Eglise, tenez-le pour estre payen, etc. *Ut scias quomodo oporteat te in domo Dei conversari, quæ est Ecclesia Dei vivi columna et firmamentum veritatis.* Afin que tu sçache, dit S. Paul à son Timothée, comme tu dois converser en la maison de Dieu, qui est son Eglise, laquelle est la colomne et le firmament de verité. Et Nostre-Seigneur ne dit-il pas à S. Pierre, qu'il a prié pour luy, afin que sa foy ne vienne jamais à manquer? *Rogavi pro te, Petre, etc.* Jamais je ne cesseray de vous prier, Messieurs, pour l'affection que j'ay au service de vos ames, que vous taschiez à vous acquerir une grande simplicité en la foy, croyant et voulant inviolablement croire ce que l'Eglise croit, ce sera vostre consolation en la mort.

Or cependant que Nostre-Seigneur dit ces paroles, tout à propos arriva un docteur de la loy, qui pour le tenter, demanda, maistre, qu'est-ce qu'il faut faire pour avoir la vie eternelle? Je dis tout à propos, non pour l'intention de cettuy-cy qui estoit mauvaise, mais pour les paroles qu'il dit: *Domine, quid faciendo, etc.* lesquelles de soy estoient tres-bonnes et a propos; car Nostre-Seigneur ayant loüé la foy des apostres, cettuy-cy l'interroge de ce qu'il faut faire, *Domine, quid faciendo.* Laissons à part l'intention, ces paroles sont pleines d'esperance. Si Caïn, quand il eust peché, eust dit: *Domine, quid*

faciendo, Seigneur, que feray-je? au lieu de dire: *Major est iniquitas mea, quàm ut veniam, merear*: Mon iniquité est si grande, qu'elle ne me peut estre pardonnée, il eust mieux fait.

C'est le deuxiesme grade de la justification, de bien esperer apres avoir la foy, notez que je dis, bien esperer, pource qu'il y en a qui pensent, que sans rien faire, on les portera en paradis, non, non, il ne le faut pas penser sans rien faire, mais en faisant: *Domine, quid faciendo?* Et de vray qui croit bien ce dont nous avons discouru au commencement, comme n'esperera-t-il de Dieu toutes sortes de biens? Qui connoist bien ce que Dieu a fait pour nous, et qui croit aux peines que Nostre Seigneur a enduré pour nous, il ne peut qu'il n'ait une bonne esperance: ainsi la Magdelaine ayant conneu que Jesus estoit assis à table chez le Pharisien, elle prit une boëte d'onguent, et se vint jetter à ses pieds: *ut cognovit quod Jesus accubuisset, attulit alabastrum.* Pourquoy s'appelle-t-il Jesus, sinon afin que nous esperions en luy, et que *in nomine ejus levemus manus nostras*. Cette esperance est mere du desir troisiesme grade de la justification; car ce qu'on espere, on le desire, ainsi fait cettuy-cy; car esperant que Nostre-Seigneur luy donneroit la vie eternelle, et la desirant, il dit: *Domine, quid faciendo*: Seigneur, que feray-je, etc. ou au moins il dit une parole, laquelle de soy monstre l'un et l'autre. Et de vray, dequoy devrions-nous avoir plus de desir que la vie eternelle? S'il se trouvoit un medecin si heureux,

que de trouver quelque herbe qui peut asseurer cinquante ans de vie, mon Dieu! comme chascun y courroit, on n'y espargneroit rien; que si cinquante ans de vie seroient tant recherchez et desirez, ô combien devrions-nous desirer la vie eternelle! vie sans mort, vie vrayement vie! Combien de fois irions nous trouver ce Medecin, luy demandant: *Domine, quid faciendo, vitam quinquagenariam possidebo?* que feray-je, pour posseder une longue vie! O que n'allons-nous souvent à Nostre-Seigneur, disant: *Domine, pellem pro pelle, et omnia quæ habet homo dabit pro anima sua:* Seigneur, peau pour peau, c'est-à-dire, vie pour vie; car nous donnerons tout ce que nous avons pour sauver nostre ame. Nous ne sommes donc pas hommes, de n'aymer pas la vie eternelle, que veut dire, que nous n'y pensons point? Nous devrions tousjours avoir *dies æternos*, les jours eternels dans nostre pensée. Et il n'y a rien qu'en contemplation d'iceux nous ne deussions faire. David dit-il pas? à cause des paroles de vostre bouche, j'ay marché par des voyes dures et difficiles: *Propter verba labiorum tuorum, ego custodivi vias duras*, et qui sont ces paroles des levres de Nostre-Seigneur, si non les paroles de la vië eternelle. S. Pierre avoit raison de dire: *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes:* Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie eternelle.

Cette vie eternelle, de laquelle Nostre-Seigneur en la Genese vouloit esmouvoir Caïn, quand il luy dit: *Nonne, si bene egeris, recipies,* si tu fais bien,

n'en recevras-tu pas la recompense : C'est cette vie eternelle, pour le desir de laquelle le bon homme Jacob s'appelle pellerin en la Genese(1) : Les jours (respond-il au Roy Pharaon) du pellerinage de ma vie, tant bons que mauvais, sont de cent trente ans, qui n'approchent encore pas de ceux de mes predecesseurs, esquels ils ont vescu sur la terre, dont David dit : *Memor fui dierum antiquorum et annos æternos in mente habui*, Je me suis ressouvenu des jours anciens, et j'ay eu en mon ame les années eternelles. La vie eternelle, qui la considere bien, est suffisante pour esmouvoir les cœurs les plus endurcis.

Au commencement, en la ferveur de l'ordre de S. Dominique, il y avoit un predicateur nommé Reginaldus, qui preschoit à Bonlogne, avec un fruict indicible ; en cette ville il y avoit un homme docte et riche, qui de peur d'estre converty par iceluy, ne le vouloit pas aller ouyr, comme plusieurs font, il arriva neantmoins, que l'ayant ouy une fois le jour de S. Estienne sur ces paroles : *Video cœlos apertos*, je voy les cieux ouverts, se convertit, et se fit religieux.

Pour cette vie eternelle, David inclinoit sa volonté, et son cœur à garder les commandemens de Dieu. S. Augustin a esté incliné à se retirer avec ses religieux avant qu'il fust evesque ; S. Jean-Baptiste à se retirer és deserts. C'est avec cette vie eternelle, que je voudrois incliner vos courages, pour l'affection que j'ay, et le service que je dois à vos ames, de vous

(1) Gen. 4.

ranger à une devote et vertueuse confraternité, dressée par plusieurs ecclesiastiques et personnes d'honneur, pour vostre edification et reformation de vos consciences : c'est une confraternité où il n'y a rien à redire ; car tous les articles d'icelle sont tres-saincts, veus et reveus par Monseigneur nostre Reverendissime pasteur, il n'y a rien qui soit mal aisé à faire, elle vient le mieux à propos du monde, au temps où nous sommes, où tant de miseres demandent bien un peu plus de frequentation de pieté. Que si d'avanture quelqu'un de ces sçavans refroidis au vent de la bise, venoit en vostre ville, et en murmuroit, on le vouloit calomnier, gardez de luy prester consentement, messiers d'Annessy ; car nul n'en peut medire, personne n'en peut murmurer qu'il ne peche pource que quand bien ce seroit invention nouvelle, si est-ce qu'apres que vostre prelat l'a authorisé, vous la devez honorer, non pas la mespriser pour cela. Cette invention n'est pas nouvelle, mais ancienne, ce n'est pas une fantaisie de quelques cerveaux bigearres, c'est une devotion de tout un christianisme. Respondez, ames devotes et courageuses, à ceux qui s'en gausseront : *Patres nostri annuntiaverunt nobis,* nos peres nous l'ont enseigné, non seulement, parce que monseigneur le reverendissime, et ceux qui l'ont dressé sont peres, qui ayment autant vos ames que vous le pouvez souhaiter ; mais pource que l'institution est ancienne, et y en a de toutes semblables à Paris, Lyon, Tholose, Avignon, par toute la France et l'Italie, et comment ? ce que Paris avec son œil clair-

voyant de Sorbonne, a receu avec tant de contentement, une petite cervelle le voudra controoller? Mais pour couper chemin à toutes sortes de murmures, ce que son altesse et nos princes honorent, tant à Thurin et par tout, le voudrions-nous censurer; et s'il faut conclurre en termes plus forts, que le sainct siege apostolique, a confirmé de son authorité, etc.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE DIX-HUITIESME DIMANCHE

D'APRES LA PENTECOSTE.

De la paralysie spirituelle.

Dixit Jesus Paralytico, Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.
MATTH. 9.

Jesus dit au Paralytique : Mon fils, aye confiance, tes pechez te sont pardonnez.

PUISQUE par l'absence juste, comme je croy, de celuy qui vous devoit presenter la collation spirituelle de la part du maistre de ceans, qui est Jesus-Christ, j'ay encore eu cette charge de vous entretenir de quelques discours spirituels, j'ay choisi celuy que l'Evangile me met en main de prime face, qui est de la paralysie spirituelle, et de la guerison d'icelle: Car encore que l'Evangile semble advencer son histoire d'une paralysie corporelle, neantmoins Nostre-Seigneur parle et guerit principalement la spirituelle disant au paralytique, *Confide, fili,* mon fils, aye confiance, et semble que sa premiere visée estoit sur la paralysie spirituelle ; mais qu'à l'occasion des murmures que faisoient les Juifs, il aye jetté l'œil sur la corporelle. Or ce discours de la paralysie spirituelle est bien l'un des plus necessaires que vous puissiez

entendre. Plaise à Dieu que je le puisse aussi bien faire comme il est utile et profitable, quoy que peut estre il ne soit pas des plus agreables qu'on puisse faire, car il y a en cet asge une infinité de paralytiques spirituels, lesquels ne pensent pas l'estre, et ne cherchent point la guerison d'une si estrange maladie, ausquels je puis bien dire ce qui est porté par un prophete : *Ossa arida, audite verbum Domini*, os secs et arides, entendez la parole du Seigneur, escoutez un peu que c'est que vostre mal. La paralysie corporelle est une maladie causée d'une humeur peccante qui saisit les nerfs et muscles, empeschant la communication des esprits vitaux et animaux, et par consequent privant les parties occupées, de mouvement et sentiment, et cette humeur est ordinairement froide. Or la paralysie spirituelle, parlant avec proportion, est une maladie causée par la saisie et occupation que le peché faict des nerfs spirituels, c'est-à-dire, des desirs de nostre ame, empeschant la communication et influence des inspirations divines en nos consciences, et par consequent le mouvement naturel de nostre ame, et le sentiment des choses celestes. J'ay dit le mouvement naturel, parce que comme la paralysie corporelle n'empesche pas le mouvement exterieur du corps, mais seulement l'interieur qui luy est propre ; ainsi la spirituelle n'empesche pas le mouvement de nostre ame à la creature, mais il ne luy est pas naturel ; car son mouvement est à Dieu. Et de fait nos theologiens disent que le peché est contre nature, et contre rai-

son. *Ibunt de virtute in virtutem, donec videatur Deus deorum in Sion, etc.* Le peché qui cause cette paralysie est une certaine froideur et nonchalance spirituelle. En somme nous appelons, pour le dire en un mot, estre paralytiques ceux lesquels demeurent en leurs pechez ; car ils ne sçauroient garder en eux ce catharre, qu'ils ne deviennent comme perclus, impotens et comme transis de ce froid et engourdis de tous leurs membres spirituels, dont il est dit aux proverbes, *Propter frigus piger arare noluit*, à cause du froid le paresseux n'a pas voulu travailler ; comme s'il vouloit dire, le paresseux estant engourdy du froid du peché, faute d'estre revestu des vertus, et eschauffé du feu de charité, il n'a point voulu travailler. C'est le propre effet de cette paralysie, d'empescher de travailler pour la saison à venir, ceux qu'elle a saisi, c'est delà d'où tous nos maux arrivent si que nous pouvons bien dire avec le prophete : *Ab Aquilone omne malum panditur,* tout mal vient du costé d'aquillon, car ne nous pouvant mouvoir, nous ne pouvons chercher le bien, ny fuyr le mal. Vrayement nous sommes tous pecheurs, nous pouvons tous dire que, *aquæ intraverunt usque ad animam meam,* les eaux amercs du peché sont entrées jusques dans mon ame. Mais quelques-uns se remuent taschant à se depetrer de ces eaux, et se retirer du peché, desquels on peut dire : *Benedicite omnia quæ moventur in aquis Domino*, benissez le Seigneur vous tous qui vous mouvez dans les eaux, mais ceux qui ne se remuent point, ne peuvent pas tenir ce

langage. De plus cette maladie a une tres-mauvaise condition, c'est qu'elle est presque incurable aussi bien que la paralysie corporelle, non pas que le souverain medecin ne le sçache, et ne le puisse faire; mais parce que ceux qui en sont atteints, ne sentant pas leur mal, pour la pluspart, ils n'ont point de recours au medecin, si quelqu'un ne les y porte, comme vous voyez aujourd'huy; car, comme dit Salomon en ses proverbes, le paresseux s'estime plus sage que sept hommes qui proferent des sentences, *Sapientior sibi videtur piger septem viris loquentibus sententias* (1). Ils ont les yeux ouverts, pour voir des vanitez mondaines, ils ont la langue bien desployée; mais c'est pour se repaistre d'un grand parler sans vouloir rien faire, ils ne veulent recevoir correction de personne, ains censurent tout le monde.

Maintenant pour nous garder de cette maladie et purger cette humeur, si elle estoit par adventure en nous, il faut voir ces causes particulieres; et combien qu'elles soient en grand nombre, si est-ce que celles qui sont les plus convenables au lieu et à l'asge où nous sommes, sont ces deux icy. Une flatteuse et trompeuse excuse qu'on se forge en ses pechez, et une grande lascheté de courage; car les uns se font accroire de n'estre point malades; encore qu'ils se sentent bien detraquez, les autres aiment mieux demeurer malades que de gouster l'amertume de la medecine.

(1) Prov. 7.

Que pensez-vous que fait l'artisan qui survend sa marchandise, et lequel à tout propos jure afin de survendre, et dit que c'est un gain honneste qu'il fait en homme de bien? Il cherche des excuses pour excuser ses pechez, *Ad excusandas excusationes in peccatis*, Et c'est pour luy que David a adjousté! *Qui jurat proximo suo, etc.* qui jure à son prochain, etc. Et Dieu: *Non furtum facies*, tu ne feras point de larcin, neantmoins sous pretexte d'une juste vacation, il pense estre homme de bien. Et le chicanneur qui sur un pied de mouche entretient un procez, qui ruine l'ame, le corps, et la maison de deux miserables parties, il se flatte et s'excuse sur une petite et chetive loy toute deschirée, et par des tergiversations fait perdre le droict à son prochain; Et neantmoins c'est bien à luy auquel Nostre-Seigneur a fait dire: *Si utique justitiam loquimini, recte judicate, filii hominum* (1), si certainement vous parlez en verité et justice, jugez droictement, enfans des hommes: *væ vobis qui dicitis bonum malum, et malum bonum, et convertitis in absynthium judicium,* mal-heur à vous, qui dites que le bien est mal, et que le mal est bien, et qui convertissez la justice en absynthe. Car ce qui est estably pour le soulagement, il le rend la ruine du pays, ce juge qui la fait si longue, s'excuse sur dix mille raisons de coustume, de stil, de theorie, de pratique, er de cautelle. C'est à luy auquel s'addresse la loy, *Properandum, De judiciis, etc. Beati qui faciunt justitiam in omni tempore :* Bien-heureux

(1) Amas. 5.

sont ceux qui rendent la justice en tout temps. L'usurier va-t-il pas se trompant luy-mesme, avec dix mille excuses pour faire mentir l'Escriture, qui dit: que telles sortes de gens n'iront point *In tabernaculum Domini*, au tabernacle du Seigneur; Les prestres se flattent-ils pas avec des dispenses, quoy que ce qui est dit en l'Evangile, que personne ne peut servir à deux maistres : *Nemo potest duobus dominis servire,* soit escrit en grosse lettre ? Les dames se flattent-elles pas, lesquelles n'aymant point leurs maris, se plaisent d'estre courtisées, s'excusant qu'elles ne font point d'actes contraires à leur honneur ? se plaisent-elles point de passionner cettuy-cy, et celuy-là, disant, que nonobstant cela, elles ne voudroient pour rien violer la loy de leur mariage? C'est pour cela que Nostre-Seigneur dit : *Non concupisces*, tu ne convoiteras point. C'est pour cela que David a laissé par escrit : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei*, *quia non custodierunt legem tuam :* Les eaux ont coulé de mes yeux en abondance, parce qu'ils n'ont pas gardé vostre loy. Et toutes ces sortes de gens sont paralytiques, ne sentant point leur mal, ils ne s'en confessent jamais : *Bibunt sicut aquam iniquitatem,* ils boivent l'iniquité comme l'eau, ils sont comme Esaü, qui se soucioit fort peu d'avoir perdu son droit d'ainesse, *Parvipendans quod primogenituram perdidisset,* se flattant, ils sont semblables au Pharisien.

Mais mon intention est de vous decouvrir principalement l'autre cause de cette paralysie, sçavoir la

coüardise et lascheté de courage, c'est le vice auquel vous voyez tant de gens qui ne se veulent mouvoir au bien, ny retirer du mal, pource que cela leur semble mal-aisé : *Dicit piger, leo est foràs, in medio platearum occidendus sum* (1). Ils disent ces paroles du paresseux, le lion est dans la ruë, si je sors il me devorera au milieu de la place : Ce sont ceux qui ayant esté pecheurs, sont du tout lasches à bien faire, s'il faut se confesser : O que cela est fascheux, ô que c'est une chose difficile ! et ne considerent pas qu'il n'est pas des pechez comme des fruicts qui meurissent sur l'arbre, et puis tombent d'eux-mesmes ; mais qu'aucontraire, plus les pechez demeurent en l'ame, tant plus mal-aisé est-il de les arracher. Escoutez l'ecclesiaste : *Fili, peccasti ? non adjicias iterum, sed de pristinis deprecare Dominum* (2), mon fils, si tu as peché, n'y retourne pas derechef, mais prie le Seigneur afin qu'il te pardonne. Qui ne pleureroit lisant le chapitre 5. du livre 8. des confessions de S. Augustin, où il se lamente d'avoir procrastiné sa conversion : ô Seigneur, comment vous respondois-je? *Modo, ecce modo, sine paululum, sed modo, et modo non habebant modùm, et sine paululum ibat in longum :* tout maintenant, tout maintenant, attendez encore un peu, ce sera pour tantost, mais ce tout maintenant ne venoit point, et cet attendez encore un peu, tiroit en grande longueur. *Tempus est nos de somno surgere*, or il est temps de nous lever du sommeil : *ne dicas amico tuo Christo stanti ad ostium*

(1) Prov. 22. — (2) Eccles. c. 21, v. 1.

et pulsanti, vade et cras revertere, cùm statim possis, ne dites doncques pas à vostre amy Jesus-Christ, qui attend et qui heurte à la porte de vostre cœur, allez et revenez demain, puis que vous luy pouvez ouvrir soudainement. O si tu sçavois combien Nostre-Seigneur t'attend en grande affection! Tobie envoyant en Rages l'ange à Gabel, luy dit: *Scis, quoniam numerat pater meus dies, et si tardavero una die plus, contristabitur anima ejus*, tu sçais que mon pere conte tous les jours, si je retarde davantage, j'affligeray son ame.

C'est faire comme l'enfant prodigue: *Ire in regionem longinquam*, c'est aller en une region lointaine: Il faut beaucoup de peine pour en revenir, quand une fois on est allé jusques-là. Hé! quelle difficulté y a-t-il tant à se convertir, aussi-tost qu'on se void en peché: *Induere fortitudine tua Sion* (1), Sion reprenez vostre force: *Quærite Dominum dum inveniri potest* (2), cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver: Ne faites pas comme l'Espouse és Cantiques, qui trouva des excuses quand son ami vint: disant qu'elle estoit au lict, elle le voulut par apres chercher, et elle ne le retrouva plus. Ne faites pas de vostre ame comme Jonas faisoit de Ninive, qui ne pensoit pas devoir venir que mal-aisément à penitence, et cependant incontinent que cette ville entendit; *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur*, encore quarante jours, et Ninive sera renversée, elle se convertit.

(1) Isaye, 2. — (2) Jonas, c. 3

Que diray-je, si on parle de frequenter les Sacremens, ils confessent que cela est bon, mais ils n'en sçauroient prendre la peine, disent-ils, il faut cecy, il faut cela. Hé, mon frere ! je te diray ce qu'il faut faire, il faut purger les affections du cœur, oster ce qui desplaist à Dieu, qui est le peché mortel, puis se preparer avec bonnes intentions, et avoir ferme propos de s'amender. Cela te semble-t-il chose si difficile, qu'il ne la faille faire pour un si grand bien? C'est chose toute arrestée que, *Nisi manducaveritis carnem filii hominis, non habebitis vitam in vobis*, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous: mais j'ay menage, direz-vous, je ne sçaurois bonnement me tenir sans crier, sans me distraire, je suis homme de conversation, et ne puis que je ne me trouve en des lieux où il me faut faire le bon compagnon. Mon bon frere, prends peine à ne point offenser Dieu, et du reste vis joyeusement. Ouy, mais il y a de la peine à se confesser, à se preparer; certainement la peine est legere; mais si tu ne veux prendre peine aucune, je te diray : *Si quis non vult operari, non manducet*, que si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange point, ny le pain du corps, ny le pain de l'ame, comme indigne de vivre, mais asseure-toy que l'ame effeminée et qui est lasche, aura faim, *anima effeminata esuriet* (1), et David dit, *Et aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum*, que son cœur s'est seiché et affoibly, parcequ'il a oublié

(1) Prov. 18.

de manger son pain. Tellement que de ces paralytiques spirituels, on peut bien dire : *Trepidaverunt timore ubi non erat timor,* qu'ils ont eu de la crainte où il n'y en avoit point de subjet. Et avec cette reprehension : *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas*, qu'ils ont quitté la fontaine d'eau vive, et se sont foüis des cisternes rompuës, qui ne peuvent contenir les eaux. Voyez-vous les maux que fait cette paralysie, qui nous garde de cheminer à Dieu, vous avez veu ce que c'est.

Maintenant mettons tous la main à la conscience; et demandons à nous-mesmes si nous n'en sommes point detenus, si nous ne voulons pas nous amender, si nous cheminons froidement en la voye spirituelle, il y a danger pour nous : que si quelqu'un se doute d'y tomber, comme nous avons tous occasion de la craindre, je vous veux donner un remede, duquel pourront encore user ceux qui sont desjà tombez paralytiques pour se guerir. Ne sçavez-vous pas que le froid est guery et chassé par le chaud? Or toute sorte de chaleur ne guerit pas ce mal. Le feu de genevre est sain au catharre, non pas celuy de chesne. Le feu excité par la meditation de la mort et passion guerit, mais guerit ceux qui sont d'une nature souple c'est une medecine lenitive. Le feu des tribulations guerit, mais il n'est pas propre à tout le monde. Le feu de l'eucharistie y sert pour consolider et conforter, mais il faut desjà avoir evacué les mauvaises humeurs. Quel feu donc nous

guerira de cette paralysie ? le feu d'enfer, mes bons freres, la consideration duquel je vous ordonne, et à mon ame propre pour nous guerir, si nous nous en sçavons servir. Il faut descendre en enfer vivans, dit un prophete. Et le bon roy Ezechias converty et guery, nous apprend comme il le faut appliquer : *Ego dixi in medio dierum meorum, Vadam ad portas inferi*, j'ay dit au milieu de mes jours : J'iray aux portes d'enfer. Il y a en ces paroles trois conditions: *Ego dixi*, j'ay dit. Car quand Jesus le dira comme juge, il ne sera plus medeciné, *in dimidio dierum meorum*, au milieu de ma vie, en mon printemps, *meorum*. Car le jour du Seigneur viendra aux portes: *Veniet dies Domini ad portas* pour voir ce qui s'y fait. Et voyant les grandes peines qu'on y endure, qui ne s'efforcera de les eviter, qui ne s'evertuëra de n'estre point du nombre ? O donc, considerez ce que vous faites, et vous acheminez au bien : *Contendite intrare per angustam portam*. Taschez d'entrer par la porte estroite. Ne vous imaginez pas tant de peines, car Nostre-Seigneur dit : *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis*, j'ay des pensées de paix, et non d'affliction. Amen.

DIEU SOIT BENY !

SERMON

POUR
LE JOUR DE L'INVENTION
DE LA SAINCTE CROIX (1).

Absit mihi gloriari, nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Ad Gal. 6.

Ja n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ, par lequel le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde.

Si le prophete Jonas se consola tant au lierre que Nostre-Seigneur luy avoit preparé, que l'Escriture dit, *Et lætatus est Jonas super hedera, lætitia magna:* Que Jonas fut grandement joyeux de ce lierre: Quelle doit estre l'allegresse des chrestiens en la saincte croix de Nostre-Seigneur, sous laquelle ils sont bien plus à l'ombre, que Jonas n'estoit sous le lierre; ils sont bien mieux defendus et contregardez par ce bois sacré que Jonas ne fut par le lierre, *Absit mihi, etc.* Donc jà n'advienne que nous nous glorifiions sinon en la croix. Or disons donc, que Jonas se resjouysse au lierre; qu'Abraham fasse festin aux anges sous l'arbre (2); qu'Ismaël soit exaucé sous l'arbre au desert (3); qu'Elie soit nourry sous le genievre en la solitude (4). Quant à nous, nous ne

(1) Pris sur l'original, escrit de la main de l'autheur.
(2) Gen. 18. — (3) Gen. 21. — (4) 3. Reg. 19.

voulons point d'autre ombre que celle de la croix, ny d'autre festin que celuy qui nous y est preparé; nous y voulons adresser nos pleurs et nos cris, nous ne voulons d'autre nourriture que les fruicts de la croix : *Absit mihi gloriari, etc.* Ja n'advienne donc que nous nous glorifiions en aucune autre chose. Et de vray qu'est-ce se glorifier en une chose? C'est se priser, estimer, tenir heureux et grand en icelle: *In iis*, dit doctement le docteur angelique S. Thomas, *unusquisque gloriatur in quibus se magnum existimat*, Chascun se glorifie en ce en quoy il s'estime grand.

Or les biens esquels nous nous estimons grands sont de trois sortes, à sçavoir de l'ame, du corps et de fortune. Qui se glorifie en son sçavoir; qui en sa santé, force et beauté; qui en sa qualité, degré et richesses : Mais quoy *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* (1), vanité des vanitez, toutes ces choses sont vanitez : *In imagine pertransit homo,* L'homme passe comme un ombre. Quant au sçavoir, *Comparatus est jumentis insipientibus,* il est comparé au cheval qui est sans entendement : quant au corps, *Pulvis est*, il n'est que poudre; quant aux richesses et aux biens de fortune, *mundus transit et concupiscentia ejus*, le monde et sa convoitise passe. Ja n'advienne donc qu'on s'y glorifie, et qu'on s'estime grand pour si peu de chose. Mais en la croix de Nostre-Seigneur, ô quelle gloire! si celuy-là qui estoit si grand qu'il estoit Dieu, y constituë son exhaltation, sa clarifi-

(1) Eccl. I.

cation, s'il l'appelle la porte de sa gloire, que vous reste-t'il à faire, et que me reste-t'il à dire, sinon, que vous ayez le mesme sentiment en vous par imitation, qui a esté en Jesus-Christ, lequel combien qu'il fust Dieu, et qu'il n'ait point estimé faire tort à son Pere eternel de s'esgaler à luy; il s'est neantmoins aneanty luy-mesme, et pour ce Dieu l'a exalté, etc. *Hoc sentite in vobis quòd et in Christo Jesu, qui cùm in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est se esse æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, propter quod, etc* (1).

Mais voyons un peu quelle sorte de gloire Nostre-Seigneur a pris par la croix : Lisez de grace en cette croix, et vous y apprendrez la gloire que Nostre-Seigneur a prise en icelle, et ne trouvez pas estrange que je vous renvoye à ce livre pour y apprendre vostre leçon : car c'est le plus excellent livre de tous ceux qui jamais furent composez; et partant qui desire la gloire de la science, qu'il s'approche avec une saincte pensée, et qu'il lise ce sainct livre, il y apprendra la plus profonde doctrine qui fut oncques : Car que diray-je jamais de plus admirable que ce que je vais dire, que Nostre-Seigneur mesme a appris en ce livre une chose qu'il n'avoit jamais sceu par experience, une leçon qu'il n'avoit jamais apprise en toute son eternité, et c'est cette leçon dont parle l'apostre S. Paul aux Hebreux : *Didicit ex iis, quæ passus est, obedientiam*, Qu'il a appris l'obeyssance par les tourmens qu'ils a endurez. Si donc on

(1) Philip. 2.

se veut glorifier en sçavoir que ce soit en la science de ce livre du nouveau testament. S. Paul racontant aux Hebreux comme l'ancien testament fut dedié; il dit que Moyse ayant leu tous les commandemens de la loy, prenant le sang des veaux et des boucs, avec l'eau et de la laine pourprine, et l'hysope : *Ipsum quoque librum et omnem populum aspersit:* il aspergea le livre et tout le peuple; mais toutes ces choses ne contenoient que la figure de ce qui se devoit faire au nouveau testament, *Omnia in figuris contingebant illis.* Or où est le livre que Nostre-Seigneur a aspergé de son sang au nouveau testament, sinon la croix en laquelle ayant leu tous les commandemens de la loi qui n'est autre sinon ; *Diliges Dominum, etc.* Tu aymeras le Seigneur ton Dieu, etc. *Mandatum novum do vobis, ut diligatis vos invicem,* Je vous donne un nouveau commandement, qui est que vous vous aymiez les uns les autres : il crie à haute voix, *Pater, ignosce illis,* Mon Pere, pardonnez-leur, *In manus tuas, etc.* Je remets mon esprit entre vos mains. Enfin il asperge tout le monde de son sang par l'institution des saincts sacremens, particulierement de celuy de l'autel.

La croix est le vray livre du chrestien, et je vous prends à tesmoin, ô glorieux S. Bernard, tres-doux et devot docteur; car où avez-vous repu vostre entendement de la tres-douce et tres-soüefve doctrine, dont vous nous avez laissez les sainctes instructions, sinon en ce livre, quand vous disiez : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi,* Mon bien aymé

m'est un faisseau de myrrhe? Je vous appelle à garand, ô grand S. Augustin, qui constitué entre les deux mysteres de la nativité, et de la passion, pouvez dire; D'un costé le sein de la mere m'offre son laict pour m'abreuver; de l'autre les playes salutaires m'offrent du sang pour me nourrir : *Hinc lactor ab ubere, hinc pascor à vulnere.* Je vous prends à garant, ô seraphique S. François, si jamais vous avez appris les saincts et admirables traits de vos sermons et conversations, sinon en ce sainct livre. Je m'en remets à vostre tesmoignage, ô angelique S. Thomas, qui n'escrivistes jamais qu'apres avoir eu recours au crucifix, et vous, ô mon tres-sainct et seraphique docteur Bonaventure, qui me semblez n'avoir eu autre papier que la croix, autre plume que la lance, autre ancre que le sang de mon Sauveur Jesus-Christ, quand vous avez escrit vos divins opuscules; O quel trait d'amour est le vostre quand vous vous escriez; O qu'il fait bon avec le crucifix, j'y veux faire trois tabernacles, l'un en ses mains, l'autre en ses pieds, et le troisiesme en la playe de son costé, là je veux reposer, je veux veiller, je veux lire, je veux parler. Là a appris ses sainctes leçons la devote Ste Magdelene, qui puis apres les annonça aux Provençaux. Là a esté instruite la devote Ste Catherine siennoise, qui puis apres nous en a laissé ses devots memoires.

Mais que nous sert-il de produire tant de temoins en une chose si claire : Nostre-Seigneur ne veut pas que nous apprenions aucune chose plus particulie-

rement que la debonnaireté et l'humilité ; où voulez-vous donc aller, sinon à la croix pour l'apprendre? Dont S. Paul un des plus savans hommes qui furent oncques, s'escrie, qu'il a estim' n'avoir point d'autre science que Jesus-Christ crucifié : *Arbitratus sum me nihil scire nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* Je me suis un peu estendu sur cette premiere glorification que nous devons avoir en la croix, pour vous conjurer d'y penser et repenser tous les jours le plus souvent que vous pourrez, et parmy la nuit toutes les fois que vous vous esveillerez. Lisez donc ce livre divin, qui vous enseigne la science de salut, et où Jesus-Christ luy-mesme a appris l'obeïssance qui est duë à Dieu. C'est là le premier subjet que nous avons de nous glorifier en la croix.

Voicy maintenant la seconde glorification, c'est que nostre salut y est attaché, c'est là où Nostre-Seigneur nous a sauvez : Car combien que toutes les actions de sa vie, jusques aux plus petites, ayent esté infiniment suffisantes pour operer nostre salut; neantmoins la volonté de Dieu son Pere et la sienne, a esté de ne l'accomplir qu'en la croix. O quel sujet à nous de nous y glorifier, *Absit mihi gloriari, etc.* Là encores nous avons esté rendus grands en la santé, force et beauté de l'ame et du corps; car nostre mortalité et resurrection en depend.

Derechef donc lisez ce livre, et vous y trouverez le nom de Jesus, qui veut dire Sauveur, et Sauveur, *qui salvat populum suum à peccatis eorum, Nazarenus,* Nazareen, qui signifie *floridus*, fleury, qui est

encore un autre tres-grand subjet de glorification : Car par la croix nostre ame a esté parée des belles et sainctes fleurs de tant de vertus, de tant d'aureoles si odoriferantes. C'est là où Nostre-Seigneur s'est rendu rose de martyr, violette de mortification, lis de pureté, estant non seulement pur luy-mesme ; mais encore purifiant: nostre lict est tout jonché et parsemé de fleurs, dit l'ame devote, *Lectulus noster floridus*. O bel aubespin : sur vos branches se perchent les oiseaux du ciel ecclesiastique, par meditation, et là ils gazoüillent doucement en sainctes loüanges, *Absit mihi, etc.* Ja n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ: Car si on se peut glorifier en la beauté; O quelle beauté m'est acquise par la croix! ô certes j'y ay trouvé une eau qui me rend non seulement blanc et net, mais encore qui m'esclaire; *In quo est vita, salus, et resurrectio nostra*, Et en qui est nostre vie, nostre salut, et nostre resurrection.

Enfin vous y lirez, *Rex Judæorum*, Roi des Juifs. Tous les chrestiens sont Juifs, et enfans d'Abraham selon l'esprit; *Qui filii sunt promissionis, æstimantur in semine :* Or ce royaume luy est acquis naturellement et par merite sur l'arbre de la croix; *Propter quod et Deus exaltavit illum, etc.* Et parcequ'il est mort en icelle, Dieu l'a exalté, *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur.* Afin qu'au nom de Jesus tout genoüil flechisse au ciel, en la terre, et aux enfers, etc. A cause dequoy à sa mort tout l'univers se revest de deüil, et proteste que son roy est mort.

Ce qui fut predit par David, quand il dit, *Commoveatur à facie ejus universa terra,* Que toute la terre seroit esmeuë à sa presence: Et ailleurs il adjouste, *Dicite in Gentibus quia Dominus regnavit à ligno,* Dites aux nations que Dieu a regné par le bois. O sainct royaume : *Ego si exaltatus fuero à terra omnia traham ad me ipsum,* Si je suis eslevé de la terre, j'attireray tout à moy, dit Nostre-Seigneur: *Nunc Princeps mundi hujus ejicietur foras,* Maintenant le prince du monde sera chassé dehors, dit-il en un autre lieu de l'Evangile. Et aux actes des apostres, il est dit, qu'il s'est acquis l'Eglise par le sang qu'il a respandu sur la croix. *Ecclesiam quam acquisivit sanguine suo.*

Quelle gloire donc pour nous, mes chers auditeurs, que par la croix nous avons esté transferez du royaume d'enfer en celuy du ciel; que Nostre-Seigneur, le meilleur roi du monde nous a esté donné: mais quelle gloire que nous-mesmes soyons faits roys et heritiers du royaume celeste; luy est le Christ, mais nous sommes les chrestiens, qui devons estre heritiers de Dieu, et coheritiers de Jesus-Christ, *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* O chrestiens, si je vous avois jamais defendu de vous glorifier, je m'en desdits; soyez desormais glorieux d'estre appelés à cet heritage. Vous sentez-vous point adoucir le cœur quand on vous dit que vous estes roys? S'il vous plaist dites donc, ô toutes les richesses du monde ne sont rien comparables à cette royauté, car elles perissent, et on n'en peut jouyr

longuement, mais celles-là sont purement nostres. Ja n'advienne donc que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ. Cette grande gloire de la croix l'a rendu honorable à un chacun; et partant Dieu la fit chercher par Ste Helene mere du grand Constantin, qui alla expres en Hierusalem pour la trouver, et l'ayant trouvée, elle fut incontinent mise en grand honneur parmy toute l'Eglise, et de fait, qui n'honoreroit une si grande et precieuse relique, une si signalée marque de la charité du Fils de Dieu envers nous.

Je vous proposerois volontiers une belle doctrine de S. Bonaventure, touchant cette veneration de la croix: mais je veux finir. Mais il faut sçavoir que nous n'adorons pas la croix pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de celuy à qui elle appartient. Cette estime qu'on fait de la croix plaist infiniment au crucifix; et jamais nous ne l'honorons qu'en intention d'honorer le crucifix; et je vous conseille pour vostre consolation, que quand vous verrez la croix, vous regardiez tousjours le crucifix en icelle. Ainsi cet arbre vous sera bien plus venerable, quand vous y considererez son excellent fruict pendu; ainsi ces espines vous seront plus precieuses, quand vous y verrez cette belle rose; ainsi ce bel aubespin, quand vous y verrez ce celeste rossignol qui y habite. Au reste laissez dire les adversaires: *Multi ambulant quos sæpè dicebam vobis inimicos crucis Christi;* Plusieurs cheminent parmy nous, lesquels comme j'ay dit souvent, sont ennemis de la croix

de Jesus-Christ. Tout ce qui me met en memoire de Nostre-Seigneur je l'honore, tout signe de croix se doit tenir en reverence.

Disons donc que ce sainct bois de la croix est singulierement venerable; car s'il est escrit ès psalmes, *Adorabo in loco ubi steterunt pedes ejus*, J'adoreray le lieu où ses pieds se sont arrestez : comment n'honorerons-nous pas la croix où tout son corps s'est reposé; *Ubi stetit totum corpus?* Et partant il s'en suit; *Surge Domine in requiem, etc.* Levez-vous, Seigneur, pour entrer en vostre repos. Et si on faisoit, dit S. Hierosme, tant d'honneur au tabernacle où reposoit l'arche; combien plus au bois de la croix, sur lequel a esté estendu le corps de Dieu incarné, qui a esté arrousé, teint et penetré de son sang precieux? Saincte donc est la coutume des chrestiens d'honorer la croix, et S. Chrysostome en une homelie dit ces paroles : *Tanta veneratione lignum illud habetur, quod Christus sit Deus, ut qui partem ex illo habere possunt, auro includant et cervicibus imponant :* Ce bois sacré est en si grande veneration à cause que Jesus-Christ lequel y a reposé est Dieu, que ceux qui en peuvent avoir quelque petite parcelle l'enchassent dans l'or, et la posent sur leur teste par honneur.

Je reviens à Ste Helene l'honneur des princesses, qui a cherché et trouvé ce sainct bois avec tant de soin, de travaux et de peine. Elle vint au mont Calvaire, où les gentils avoient mis la statue de Venus. Regardez la contrarieté; au lieu de la creiche, ils y

avoient mis Adonis; et au sepulchre, Jupiter: mais Helene renversa tout cela, et remit en honneur ces saincts lieux. Regardons si en nostre mont de calvaire, c'est à dire en nostre entendement nous y avons laissé la foy fervente de la croix qui nous y fut mise au baptesme, ou si nous n'avons point eslevé une idole de Venus en nostre imagination; si en nostre memoire où la saincte esperance fut mise, nous n'y avons point remis Adonis; et si en nostre volonté où Dieu avoit mis la charité, nous n'y avons point mis la vanité et l'amour des choses de la terre. Et à l'imitation de cette saincte princesse, ostons, ostons ces figures maudites du monde, ces impressions vaines, et y relevons la croix, disant, avec le grand apostre, *Absit mihi gloriari, etc.* Ja n'advienne que jamais je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ; car c'est là nostre secours. Quand Constantin alla à la guerre, il ouït une voix qui luy disoit, tu vaincras en ce signe, *In hoc signo vinces.* Ainsi Dieu veut que nous vainquions par ce signe: *Filii tui armis triumphare jussisti;* Vous nous avez ordonné, ô mon Dieu, que si nous voulons triompher de nos ennemis, que nous nous servions des armes de vostre Fils bien-aymé. Le jour nous invite, le lieu nous y appelle, la saison nous y porte, nos afflictions ne sont pas encore finies, donc *Absit mihi gloriari, etc.* Donc ja n'advienne que nous nous glorifiions, sinon en la croix de Nostre-Seigneur Jesus-Christ, en laquelle est nostre vie, nostre salut, et nostre resurrection.

SERMON

POUR LA FESTE

DE S. JEAN PORTE-LATINE.

In illo tempore: accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis adorans et petens aliquid ab eo, qui dixit ei, quid vis? ait illi; dic ut sedeant hi duo filii mei; unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo. MATTH. 20.

En ce temps là, la mere des enfans de Zebedée s'en vint trouver Jesus avec ses deux fils, et se prosternant, et l'adorant, luy demanda quelque chose: Jesus luy dit, que demandez-vous? ordonnez, luy dit-elle, que mes deux fils, qui sont icy, soient assis, l'un à vostre dextre, et l'autre à vostre senestre, en vostre royaume.

LA saincte Eglise celebre aujourd'huy l'une des festes du bien-aymé disciple de Nostre-Seigneur le glorieux S. Jean, en laquelle je remarque que l'Evangile semble raconter l'une de ses plus grandes tares et imperfections qui est son ambition, au lieu de raconter ses perfections, graces, vertus, et excellences; en quoy j'admire la simplicité des Evangelistes qui l'ont escrit; ce qui nous fait voir que l'esprit de Dieu est bien contraire à celuy du monde, comme je vous feray voir maintenant.

Lorsque les personnes du monde veulent ceux qu'elles ayment, elles racontent tousjours leurs graces, vertus, perfections, et excellences, leur donnant tous les tiltres et qualitez qui les peuvent rendre

plus honorables, et taschent de cacher et couvrir leurs pechez et imperfections, mettant en oubly tout ce qui les pourroit rendre abjects, et mesprisables : mais nostre mere la saincte Eglise fait tout au contraire ; car bien qu'elle ayme uniquement ses enfans, neantmoins lors qu'elle les veut loüer et exalter, elle raconte exactement les pechez qu'ils ont commis avant leur conversion, afin de rendre plus d'honneur et de gloire à la majesté de celuy qui les a sanctifiez, en faisant reluire sur eux son infinie misericorde par laquelle il les a relevez de leurs miseres, et de leurs pechez, les comblant par apres de ses graces, et leur donnant son sainct amour, par le moyen duquel ils sont arrivez à la saincteté.

Certes nostre bonne mere l'Eglise en racontant ou escrivant les pechez des Saincts, n'a eu autre intention sinon de nous monstrer qu'elle ne veut pas que nous nous estonnions, ou mettions en peine de ce que nous avons esté, ny des pechez que nous avons commis autrefois, ny de nos miseres presentes, pourveu que nous ayons une ferme et inviolable resolution d'estre tout à Dieu, et d'embrasser genereusement la perfection, et tous les moyens qui nous peuvent faire avancer en l'amour sacré, faisant en sorte que cette resolution soit efficace et produise des œuvres. Certes nos miseres et foiblesses, pour grandes qu'elles soient ne nous doivent pas decourager : mais nous doivent plustost faire humilier, et jetter entre les bras de la divine misericorde, la-

quelle sera d'autant plus glorifiée en nous, que plus nos miseres seront grandes, si nous venons à nous en relever; ce que nous devons esperer de faire, moyennant la grace de Nostre-Seigneur.

Le grand S. Chrysostome parlant de S. Paul le loüe le plus pertinemment qu'il se peut, et en parle avec tant d'honneur et d'estime, que c'est chose admirable de voir comme il raconte les vertus, perfections, excellences, prerogatives, et graces, desquelles Dieu avoit orné, et enrichy l'ame de ce sainct apostre; mais apres cela ce mesme docteur pour faire voir que tous ces dons, et toutes ces graces ne venoient pas de luy, ains de la bonté infinie de Dieu; il parle par apres de ces defauts, et raconte fort exactement ses pechez et imperfections. Voyez, dit-il, ce cruel persecuteur de l'Eglise, comme Dieu en a fait un vaisseau d'election, et comme il a changé ce grand pecheur, en ayant fait d'un loup un aigneau, voyez de combien de graces il a remply cet opiniastre, et ambitieux, le rendant si sousmis qu'il dit cette parole, Seigneur, que vous plaist-il que je fasse, et si humble qu'il dit de soy, *Ego sum minimus Apostolorum* (1), qui est le moindre des apostres, et le plus grand des pecheurs, et si charitable qu'il s'est fait tout à tous pour les gagner tous : *Omnia omnibus factus sum, ut omnes facerem salvos* (2). Qui est malade (dit ce grand apostre) avec lequel je ne sois malade? qui est triste, avec lequel je ne sois triste? qui est joyeux, avec lequel je ne me res-

(1) 1. Cor. 15. — (2) 1. Cor. 9.

jouisse? qui est scandalizé, avec lequel je ne sois scandalizé? Certes les anciens Peres qui escrivoient la vie des Saincts estoient grandement exacts à raconter leurs defauts et pechez, afin d'exalter et magnifier d'autant plus la bonté de Nostre-Seigneur qui s'est voulu glorifier en eux, faisant voir l'efficace de sa grace, par le moyen de laquelle ils se sont convertis.

Or quant à nostre glorieux et tout aimable S. Jean, il avoit certes fort peu de tares et d'imperfections estant extremement innocent, pur, et chaste, et il estoit encore fort jeune, lorsqu'ils furent preoccupez son frere S. Jacques, et luy, de cette ambition de vouloir estre assis, l'un à la dextre, et l'autre à la senestre de Nostre-Seigneur. Il est à croire qu'ils consulterent ensemble comme ils feroient pour parvenir à cette dignité; car ils ne la vouloient pas demander ouvertement, d'autant que ce n'est pas la coustume des ambitieux de demander ouvertement eux-mesmes l'honneur qu'ils recherchent, de peur d'estre estimez tels. Ils trouverent donc un expedient qui fut de s'adresser à leur bonne mere, pour faire faire par icelle leur demande à Nostre-Seigneur s'assurant que pour l'affection qu'il leur portoit, il leur accorderoit cette faveur: il est vray que Nostre-Seigneur les aimoit grandement, specialement S. Jean, lequel pour sa grande pureté et douceur estoit extremement aymable. Doncques pour obtenir plus facilement ce qu'ils desiroient, ils s'adresserent à leur bonne mere, laquelle toute desireuse du bien et de l'honneur de ses enfans, s'en alla

trouver Nostre-Seigneur leur bon maistre : *Adorans et petens aliquid ab eo,* se prosternant à ses pieds avec de grandes humiliations pour gaigner ses bonnes graces, afin qu'il luy octroyast ce qu'il luy vouloit demander; mais ce divin Sauveur la voyant, *quid vis?* que demandez-vous? luy dit-il; une chose ay-je à vous demander, Seigneur, luy respondit-elle.

Voyez un peu, je vous prie, combien cette bonne femme faisoit de tours et retours; ô Dieu! elle n'alloit pas simplement, c'estoit l'amour propre qui luy faisoit faire tout cela : elle n'avoit garde de luy dire ouvertement Seigneur, je veux une telle chose, octroyez-moy cette grace; ô non certes ! l'amour-propre est plus subtil et discret que cela : Il fait faire des preambules et harangues bien composées avec une humilité feinte et fausse, afin que l'on pense que nous sommes bien sages et prudens.

O que c'est une chose dangereuse, et qui nous porte de dommage que l'amour propre, d'autant qu'il nous empesche d'aller simplement et rondement en toutes nos actions; nous faisant rechercher nostre propre interest et satisfaction en toutes choses. Certes il se treuve fort peu de personnes, voire mesme entre les plus spirituels, qui regardent purement Dieu, sans se rechercher eux-mesmes, et qui marchent en simplicité de cœur, quoy que nostre Seigneur aye tant recommandé cette vertu : *Estote simplices sicut columbæ* (1), soyez simples comme

(1) S. Mat. 10.

des colombes, disoit-il à ses apostres. Or il n'y a point de vertu que Dieu ayme tant, ny qui aye plus de pouvoir pour l'attirer dans une ame, que la simplicité.

Mais pour entendre ce que c'est que simplicité, il faut sçavoir qu'il y a trois vertus qui ont une telle ressemblance l'une à l'autre, qu'il semble qu'il n'y ayt point de difference, à sçavoir, la verité, la pureté, et la simplicité. La verité nous fait montrer tels à l'exterieur que nous sommes en l'interieur, comme au contraire le mensonge est de dire ou faire quelque chose contraire à nostre sentiment interieur. La pureté a un grand rapport avec la verité, d'autant qu'elle ne peut souffrir dans nos cœurs aucun peché, pour petit qu'il soit, ny aucune intention soüillée ou impure, qui ne tendent pas à glorifier Dieu. Mais la simplicité surpasse ces deux vertus, en ce qu'elle n'a qu'un seul regard, qui va droit à Dieu. Ce que l'Espoux des Cantiques nous fait entendre par ces paroles : *Vulnerasti cor meum, soror mea Sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui* (1); Ma Sœur et mon Espouse, dit ce divin Amant à sa bien-aymée, tu as blessé mon cœur par l'un de tes iyeux et par l'un de tes cheveux. Il est vray, veut-il dire, que tu m'as autrefois regardé avec deux yeux, meslant ton interest propre avec ma gloire ; mais maintenant que plus sçavante en l'amour tu as fermé l'œil gauche, avec lequel tu regar-

(1) Cant. 4.

dois les recompenses eternelles pour ne plus regarder que moy; par cette unité de regards, et de pensées tu as navré mon cœur.

Or pour reprendre l'histoire de l'Evangile, Nostre-Seigneur qui ayme uniquement la simplicité, et qui n'agreoit pas tant de detours; *Quid vis;* Qu'est-ce que vous demandez dit-il à cette femme, *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo;* Seigneur, dit-elle, je vous demande que l'un de mes enfans soit assis à vostre dextre, et l'autre à vostre senestre en vostre royaume; à quoy ses enfans qui estoient avec elle adjousterent (ainsi que rapporte un autre Evangeliste) Seigneur, nous desirons que tout ce que nous vous demanderons vous nous l'accordiez. Voyez je vous prie que nostre misere est grande, nous desirons que Dieu fasse nostre volonté, et nous ne voulons pas faire la sienne, sinon lors qu'elle se trouve conforme à la nostre. Certes si nous nous examinons bien, nous trouverons que la pluspart de nos demandes sont grandement impures et imparfaites, et ne tendent qu'à nostre propre satisfaction : Par exemple, si nous sommes à l'oraison, nous voulons tout aussi-tost que Nostre-Seigneur nous parle, qu'il nous vienne visiter et consoler, nous luy disons qu'il fasse cecy, et qu'il nous donne cela, et s'il ne le fait pas quoy que pour nostre plus grand bien, nous nous en inquietons et troublons.

Mais cela provient de ce que nostre ame a deux enfans, l'un desquels est le propre jugement, et

l'autre la propre volonté, lesquels veulent tous deux estre assis, le jugement à la dextre et la volonté à la senestre. Car nostre jugement veut tousjours gagner et tenir le dessus, ne se voulant point sousmettre aux autres, et nostre propre volonté ne veut point obeyr. Il est vrai qu'il se treuve plusieurs personnes qui obeyssent exterieurement; mais extrêsmement peu qui sousmettent leur jugement; il s'en treuve beaucoup qui s'humilient en apparence, se mortifient, portent la haire, font de grandes penitences et austeritez, et qui prient et font oraison : mais d'en treuver qui soubmettent entierement leur propre jugement et renoncent parfaittement à leur propre volonté, cela est fort rare.

O si la saincte volonté de Dieu regnoit en nous, que nous serions heureux, nous ne commettrions jamais aucun peché, et n'aurions garde de vivre selon nos humeurs et inclinations desordonnées; parce qu'elle est la regle de toute bonté et sainceteté. Enfin c'est cette propre volonté, comme dit S. Bernard, qui bruslera eternellement dans les enfers, et il est vray que c'est elle qui ruine et gaste tout où elle se treuve. Si elle est au ciel, on l'en met dehors; car les anges n'en furent chassez que parce qu'ils avoient une propre volonté et vouloient estre semblables à Dieu, et pour cela ils furent precipitez aux enfers. Si elle est au monde, elle fait perdre la grace à l'homme, et l'assujettit à la mort, comme elle a fait nos premiers parens au paradis terrestre. Bref elle

n'apporte que du mal-heur; Et partant lorsque nous treuvons quelque chose en nous qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu, nous nous devons prosterner devant luy, et luy dire que nous detestons et desavouons nostre volonté propre, et tout ce qui est en nous qui luy peut desplaire et qui est contraire à son sainct amour, luy promettant de ne jamais rien vouloir, que ce qui sera conforme à son bon plaisir.

Respondens autem Jesus dixit, nescitis quid petatis, vous ne sçavez ce que vous demandez, dit Nostre-Seigneur à cette femme, et à ces deux enfans. O Dieu, il est vray, qu'ils ne sçavoient ce qu'ils demandoient, puis qu'au ciel il n'y a point de senestre, d'autant que la senestre est le lieu que l'Escriture saincte destine pour les damnez qui seront à jamais privez de la presence de Dieu, et que la dextre est pour les bien-heureux qui jouyront eteruellement de la claire vision de l'essence divine, qui les comblera de toutes sortes de contentemens et de felicité. Ha! nous ne sçavons ce que nous demandons, lors que nous disons à Nostre-Seigneur qu'il fasse nostre volonté, et qu'il nous donne ce que nous desirons: O! non certes, mes cheres ames, car tout nostre bonheur consiste et despend d'estre entierement abandonnez à sa divine providence, ne recherchant que son bon plaisir par une parfaite soubmission à sa tres-saincte volonté, nous resjouissant de la voir accomplir en nous et en toutes creatures, quoy que ce soit parmy les afflictions, souffrances et humiliations.

Nous avons quelque fois affection à la practique des vertus qui sont selon nostre volonté; par exemple, une personne qui sera malade, si on luy represente que les peines et souffrances prises avec patience, et soubmission au bon plaisir de Dieu, sont uniquement agreables à sa divine majesté; il est vray, respondra-t-elle; mais je voudrois bien aller au chœur pour prier Dieu, et avoir des forces pour pouvoir faire des penitences et mortifications, et practiquer les actions de vertu que font les autres : Voyez-vous pas comme elle voudroit servir Dieu en l'action, et cependant il veut qu'elle le serve en patissant et souffrant pour son sainct amour.

Or ce divin Sauveur dit à ses apostres sur le subjet de la demande de ces deux saincts, ne pensez pas que pour avoir des preeminences et dignitez en mon royaume vous ayez pour cela plus de gloire et d'amour, vous autres que j'ay choisis, afin que vous fussiez assis sur des trosnes pour juger le monde au jour du jugement avec moy, vous n'en serez pas plus eslevez, et n'aurez pas plus de gloire pour cela, ains seulement si vous beuvez mon calice, et participez à mes souffrances : Ma Mere n'a jamais esté elevée dans les dignitez de la terre, et neantmoins elle ne laissera pas d'avoir infiniment plus de gloire et d'amour au ciel que vous, ny qu'aucune autre creature, parce qu'il n'y en a eu et n'y en aura jamais qui participe tant à mes souffrances qu'elle. Et comme il y a deux sortes de martyre, l'un affectif, et l'autre effectif : de mesme le Calice de Nostre-Seigneur se peut boire en

deux manieres. Et quant à S. Jean, il fut martyr effectif; car Dieu ne permit pas qu'il souffrist effectivement le martyre, ains seulement de volonté et d'affection, faisant que l'huyle boüillante qu'on avoit preparée pour le mettre, et dedans laquelle on le mit ne luy fist aucun mal, ains luy fust aussi douce que si c'eust esté un bain tres agreable. Mais S. Jacques fut martyr, non seulement affectif, ains encore effectif, parce que Dieu luy fit la grace de mourir pour son amour et pour la gloire de son nom; quoy que S. Jean ne laissast pas d'avoir la recompense et la couronne du martyr effectif.

Nostre-Seigneur donc dit à ces deux saincts: *Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum;* Pouvez-vous boire le calice qui m'est preparé, et que je boiray? *Quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam; sed voluntatem ejus, qui misit me, ut opus ejus perficiam.* Car je suis descendu du ciel, non point pour faire ma volonté; mais pour accomplir celle de celuy qui m'a envoyé, afin de parachever son œuvre: *Possumus,* nous le pouvons, respondirent-ils. Mais savez-vous bien ce que c'est que boire mon calice, dit Nostre-Seigneur, ne pensez pas que ce soit d'avoir des dignitez, honneurs, preeminences et consolations. O non certes! ce n'est point cela; mais boire mon calice c'est participer à ma passion, à mes peines, à mes souffrances, à mes cloux et à mes espines; c'est boire du fiel et du vinaigre, et enfin mourir sur une croix avec moi. O que c'est une grande faveur! et que nous devons

estimer à grand bon-heur de porter la croix; et estre crucifié avec nostre doux Sauveur.

Les martyrs beuvoient ce calice sacré en peu de temps, car quelques-uns le beuvoient tout d'un coup, d'autres le beuvoient en une heure, les autres en deux ou trois jours, et d'autres en un mois: Mais nous autres pouvons estre martyrs et boire ce calice, non en deux ou trois jours, ains durant tout le cours de nostre vie mortelle, nous mortifiant continuellement, comme font et doivent faire tous les religieux et religieuses, que Dieu a specialement appellés en la religion pour porter sa croix et estre crucifiés avec luy. Hé n'est-ce pas un grand martyre de ne faire jamais sa propre volonté, de sousmettre continuellement son jugement, escorcher son cœur et le vuider de toutes sortes d'affections impures, et de tout ce qui n'est point Dieu; pour ne plus vivre selon les inclinations et humeurs, mais selon la raison et selon la volonté divine. Certes c'est là un martyre d'autant plus excellent, qu'il est fort long, et qu'il doit durer toute nostre vie: mais si nous perseverons avec fidelité, nous obtiendrons à la fin d'icelle une grande couronne, apres nous estre crucifiez avec Nostre-Seigneur en retranchant fidellement tout ce qui est en nous qui luy peust desplaire; et pour nous y exciter et encourager, il veut que nous voyons qu'il est mort d'amour pour nous.

Lors qu'il meurt quelque prince ou grand seigneur d'une mort inopinée, l'on a accoustumé d'ouvrir promptement son corps pour sçavoir de quelle

maladie il est mort; Nostre-Seigneur estant mort, mais d'une mort d'amour sur l'arbre de la croix, il voulut que son costé fut ouvert pour nous faire voir qu'il estoit veritablement mort, et que sa mort ne provenoit point d'autre maladie, que du grand amour qu'il avoit pour nous, afin que par cette connoissance nous fussions excitez à l'aimer : Et pour nous monstrer que c'estoit l'amour qui luy ostoit la vie, et non les tourmens, voulant expirer, il dit, mais d'une voix si haute, si esclatante, et si ferme, *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Mon Pere, je recommande mon esprit entre vos mains, qu'il ne sembloit pas qu'il deust si tost mourir : De sorte que pour sçavoir s'il estoit vrayement mort, l'un des soldats luy donna un coup de lance, et luy ouvrit le costé à l'endroit de son cœur, et son costé estant ouvert l'on vit qu'il estoit vrayement mort, mais de la maladie de son cœur, c'est-à-dire de l'amour de son cœur.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles Nostre-Seigneur voulut et permit que son costé fust ouvert apres sa mort, mais je n'en diray que deux. La premiere est, afin que nous vissions les pensées de son cœur, qui ne sont que des pensées d'amour et de dilection pour tous les hommes : *Ego cogito cogitationes pacis et non afflictionis,* Mes pensées, dit-il par son prophete, sont des pensées de paix, et non d'affliction. Il voulut donc que son costé fust ouvert, afin que nous connussions le grand desir qu'il a de nous donner les graces et benedictions de son divin

cœur, et son cœur mesme, comme il fit à S[te] Catherine de Sienne, luy faisant cette grace incomparable de changer de cœur avec elle; de sorte que cette saincte, laquelle auparavant d'avoir receu cette faveur luy disoit, Seigneur, je vous recommande mon cœur, luy disoit depuis, Seigneur, je vous recommande vostre cœur. O quel bon-heur pour cette saincte : d'avoir ainsi changé son cœur avec celuy de son divin Sauveur: Certes elle pouvoit bien dire comme le grand apostre: *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus,* Je vis, mais non pas moy, ains c'est mon Jesus qui vit en moy, puis que le cœur de Nostre-Seigneur estoit le sien. O certes les ames devotes ne doivent point avoir d'autre cœur que celuy de Dieu, point d'autre esprit que le sien, point d'autre volonté que la sienne, point d'autres affections que les siennes, ny d'autres desirs que les siens, en somme elles doivent estre toutes à luy sans reserve quelconque.

La seconde raison pour laquelle Nostre-Seigneur voulut qu'on luy ouvrit le costé, nous est signifiée par ces paroles du Cantique des Cantiques, qu'il dit à l'ame devote: *Veni, columba mea, in foraminibus petræ, in caverna maceriæ* (1), Venez ma toute belle, venez ma bien-aymée vous retirer comme une chaste colombe dans les trous de la mazure et dans les pertuis de la pierre: Paroles par lesquelles il nous convie d'aller à luy avec toute confiance, pour nous cacher et reposer dans son divin costé, c'est à dire

(1) Cant. 1.

dans son cœur qui est ouvert pour nous y recevoir avec un amour et une benignité non pareille, afin de nous servir de refuge et de retraite assurée en toutes nos tribulations, pourveu que nous nous donnions tout à luy, et que nous nous abandonnions entierement à sa saincte providence.

Vous me demanderez peut-estre pourquoy les cœurs des hommes sont si cachez qu'on ne les peut voir : je vous diray que pour deux raisons il est expedient qu'il soit ainsi : La premiere est, à cause des meschans et grands pecheurs, d'autant que si leur cœur estoit ouvert on y verroit des choses si sales et si abominables, qu'on en auroit horreur, ainsi que nous lisons de S[te] Catherine de Sienne, laquelle avoit receu ce don de Dieu de voir les consciences et connoistre les pechez les plus secrets des personnes, dequoy elle avoit tant d'horreur qu'il falloit qu'elle se detournast pour s'empescher de les voir. Le bien-heureux S. Philippe de Nery avoit aussi receu cette mesme grace de Dieu; ce qui faisoit que lors qu'il alloit par les ruës, et qu'il rencontroit des personnes en peché mortel, il se bouchoit le nez, ne pouvant supporter la grande puanteur qui sortoit de leur conscience.

La seconde raison pour laquelle il n'est pas à propos qu'on voye les cœurs des hommes est, crainte que les bons ne tombent en vanité et complaisance d'eux-mesmes, et que cela ne donne de l'envie et de la jalousie aux autres. Mais pour Nostre-Seigneur il n'y avoit rien à craindre que l'on vist son cœur,

parce qu'il n'y avoit rien en luy qui pust donner de l'horreur, puis qu'il estoit la pureté et la sainctetè mesme : Il ne pouvoit aussi tomber en vanité, luy qui estoit autheur de la gloire. Il voulut doncques que son cœur fust ouvert, afin que nous vissions en iceluy l'amour qu'il nous porte, et que par cette connoissance nous fussions excités à l'aimer, et à boire son calice.

Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum? Pouvez-vous boire le calice que je boiray, dit Nostre-Seigneur à ces deux apostres, *Possumus*, nous le pouvons, respondirent-ils, poussez d'un sentiment de ferveur dans lequel ils estoient. Lors que nous avons de la ferveur et de bons sentimens en l'oraison, il nous semble que nous ferons des merveilles, mais aux plus petites occasions nous chopons et donnons du nez en terre, et si l'on nous touche tant soit peu, nous nous retirons aussi-tost, et ne pouvons souffrir qu'on nous dise une petite parole qui ne soit pas à nostre gré, que soudain nous nous en offençons, et faisons comme les soldats d'Ephrem, lesquels pensoient faire de grands exploits de guerre, et avoient tant de courage en imagination, qu'ils croyoient massacrer tous leurs ennemis : mais comme remarque l'Escriture saincte, quand ce vint à donner la bataille, ils furent si lasches, qu'ils perdirent courage, et tournerent le dos par une fuitte honteuse; *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli* (1), Le mesme nous

(1) Psal. 77.

arrive souvent; car nous faisons de beaux exploits et de belles resolutions en pensées; nous imaginant que nous ferons des merveilles pour Dieu, tandis que la ferveur nous dure, mais quand ce vient aux occasions, nous tournons le dos, et manquons de courage et de fidelité, et ressemblons à S. Pierre qui faisoit tant le courageux, entendant parler Nostre-Seigneur de sa passion, et qui luy disoit: *Domine, tecum paratus sum, et in carcerem, et in mortem ire,* Seigneur, je suis prest de vous suivre en la prison, et de mourir avec vous plutost que de vous abandonner, et qui apres cela ne laissa pas neantmoins, à la seule voix d'une servante, de le renier par trois fois. O certes lors que nous sentons des desirs de faire de grandes choses pour Dieu, nous devons alors plus que jamais nous approfondir en l'humilité et deffiance de nous-mesmes, nous confiant en Dieu, et nous jettant entre ses bras, reconnoissant que sans luy nous n'avons nul pouvoir d'effectuer nos resolutions et bons desirs, ny de faire chose quelconque qui luy soit agreable. Mais qu'en luy et avec sa grace toutes choses nous seront possibles, disant avec S. Paul, *Omnia possum in eo qui me confortat* (1), je puis toutes choses en celuy qei me fortifie.

Celuy-là seroit estimé despourveu d'esprit et de jugement, qui voulant faire quelque grand bastiment et edifice, ne considereroit pas auparavant s'il a dequoy pour payer et satisfaire à cela : De mesme,

(1) Philip. 4.

nous qui voulons acheter le ciel, et eslever ce grand edifice de la perfection chrestienne manquons d'esprit et de jugement, lors que nous ne considerons pas si nous avons dequoy payer ce qu'il faut pour venir à chef de nostre entreprise, et faute de cette consideration nous demeurons cours en chemin. Or la monnoye qu'il faut avoir pour eslever nostre bastiment spirituel, et acheter cette perle precieuse de la perfection, n'est autre que nous-mesmes, et nostre propre volonté, qu'il faut quitter entierement et nous defaire de nos mauvaises inclinations, humeurs et adversions, estant certains que nous ne l'acquerrons jamais par autre voye, que par le renoncement entier de nous-mesmes. Il faut donc nous resoudre à l'imitation de ce marchand dont il est parlé dans l'Evangile, de vendre tout pour avoir cette precieuse perle de l'amour sacré, que Dieu nous veut donner, si nous nous rendons fidelles à travailler pour l'acquerir.

O qu'heureuses sont les ames qui pour l'acquerir boivent courageusement le calice des souffrances avec Nostre-Seigneur, qui se mortifient, portent leur croix, et qui souffrent et reçoivent amoureusement de sa divine main toutes sortes d'evenemens avec soumission à son bon plaisir. Mais mon Dieu, qu'il s'en trouve peu qui fassent ces choses comme il faut. L'on rencontre assez souvent des ames qui desirent de souffrir et porter la croix. Et je sçais qu'il y en a plusieurs qui demandent à Dieu des afflictions; mais c'est avec cette condition qu'il les visite et console

souvent en leurs peines et souffrances, et qu'il leur tesmoigne qu'il a agreable, et se plaist de les voir souffrir pour son amour, et qu'il les recompensera d'une gloire immortelle. Il y en a aussi plusieurs qui desirent comme ces deux disciples, de sçavoir le degré de gloire qu'ils auront au ciel : Certes ce desir est impertinent, car nous ne devons jamais en façon quelconque nous enquerir de cela; ains nous occuper tousjours à servir sa divine majesté, le plus fidellement que nous pourrons, observant ces divins commandemens, ses conseils et ses volontez le plus exactement, et avec le plus de perfection, de pureté et d'amour qu'il nous sera possible, laissant le soin du reste à son infinie bonté, qui ne manquera pas, si nous faisons nostre devoir, de nous recompenser d'une gloire immortelle et incomprehensible, en se donnant soy mesme à nous, tant il fait d'estat de ce que nous faisons pour luy : En somme, c'est un bon maistre, il nous faut seulement tascher de luy estre serviteurs et servantes bien fidelles, et il ne manquera pas de nous estre fidel remunerateur. O si nous sçavions quel bon-heur c'est de servir fidellement ce divin Sauveur de nos ames, et boire avec luy son calice, ô que nous embrasserions de bon cœur les peines et souffrances, à l'exemple de la grande S[te] Catherine de Sienne qui prefera la couronne d'espine à celle d'or ! Ainsi devons-nous faire, mes cheres sœurs; car enfin le chemin de la croix, et des afflictions, est un chemin assuré, et qui nous conduit droit à Dieu, et à la perfection de son amour.

Doncques si nous sommes fidelles à boires courageusement dans son calice, nous crucifiant avec luy en cette vie, sa divine bonté ne manquera pas de nous glorifier eternellement en l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit, Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DE S. PIERRE (1).

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.
MATTH. 16.

Tu es Pierre, et dessus cette pierre j'edifieray mon Eglise.

Il pourroit sembler etrange à quelqu'un, mes chers auditeurs, que vous ayant apporté du pain la semaine passée en cette chaire, vous disant *hic est panis, qui de cælo descendit* (2), c'est icy le pain qui est descendu du ciel; maintenant je ne vous y apporte qu'une pierre, disant, *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*, Tu es Pierre, et sur cette pierre j'edifieray mon Eglise: et neantmoins quand je vous invitay à cette exhortation, je vous promis une semblable refection spirituelle, que celle que je vous presentay alors. Non, je ne m'abuse point, car je vous apporte cette pierre, sur la parole toute-puissante de Nostre-Seigneur, laquelle nous asseure que cette pierre nous doit tous repaistre : *Petre, amas me? tu scis, Domine, quia amo te; pasce oves meas* (3); Pierre, m'aymes-tu? vous sçavez, Seigneur, que je vous ayme; pais mes brebis.

(1) Sermon pris sur l'original escrit de la main de l'autheur.
(2) S. Jean, 6. — (3) S. Jean, 21.

Addressons-nous à nostre tres-glorieuse Dame la S[te] Vierge, et la prions qu'elle dise à son divin Fils, non pour le tenter, mais pour le glorifier : *Dic, ut petra hæc panis fiat,* Dittes que cette pierre se convertisse en pain ; et soyez asseurez que la semaine passée Nostre-Seigneur vous a repeu de son celeste froment ; *Cibavit vos ex adipe frumenti* (1), maintenant il vous rassasiera du miel par la pierre, *de petra melle saturabit vos,* et pour cela implorons l'assistance de cette S[te] Vierge, en disant, *Ave Maria, etc.*

Amen, amen dico tibi, cum esses junior cingebas te, et ambulabas ubi volebas; cum autem senueris, extendes manus tuas, et alius te cinget, et duces quò non vis : En verité, en verité, je te dis que quand tu estois jeune, tu te ceignois et allois où tu voulois, mais quand tu seras vieil tu estendras tes mains, et un autre te ceindra et te menera où tu ne voudras pas, dit Nostre-Seigneur à S. Pierre. *Omnia tempus habent, tempus nascendi, et tempus moriendi*, Toutes choses ont leur temps ; il y a temps de mourir, il y a temps de naistre, dit l'Ecriture saincte : dont je prens occasion d'admirer que l'Eglise catholique, nostre mere, aye commandé et non sans raison, que dedans l'octave d'une si grande resjouyssance, comme est celle de la nativité de S. Jean, on celebrast la glorieuse memoire du martyre de S. Pierre grand gouverneur de l'Eglise militante : car si (comme dit l'Escriture) *Musica in luctu importuna nar-*

(1) Psal. 80.

ratio est, La musique est un entretien ennuyeux en un düeil : s'il y a temps de mourir et temps de naistre, pourquoy donc a-t'on meslé en une mesme octave la mort de S. Pierre avec la naissance de S. Jean? Certes, mes chers auditeurs, il sera bien aisé de respondre à ce doute, et satisfaire à cette admiration. Mais peut-estre, me direz-vous, que l'Eglise ne tient pas que ceux qui meurent martyrs soient morts, mais vivans, et estime que passant à une meilleure vie, on a grande occasion de se resjouyr en leur mort, et pource que leur nativité estant accompagnée de peché, elle les amene aux miseres, et leur mort les mene à la gloire, on celebre leur nativité le jour qu'ils meurent. Mais si la nativité des Saincts est si miserable et leur mort glorieuse, pourquoy à une chose glorieuse, comme est la mort, donne-t'on le nom miserable de la nativité?

Je treuve qu'il y a tant de similitude entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre, que tous deux se doivent appeller mort, ou toutes deux nativitez : car il n'y a nulle apparence que deux choses si semblables doivent avoir diversité de noms.

Quand je regarde la ressemblance et belle convenance qu'il y a entre la creation du monde, et la creation et reformation d'iceluy; j'admire extremement ce grand createur, lequel a si bien sceu par un si beau moyen, et divin artifice en la creation et reformation, monstrer l'unité du createur et reformateur. Mais aujourd'huy je ne veux pas m'arrester

sur ces choses, ains seulement sur ce qui fait à mon propos pour la solemnité de ce jour.

Quand je considere que l'Eglise nostre mere nous propose en la joyeuse octave de la nativité de S. Jean la solemnité de la mort douloureuse de S. Pierre, sçachant qu'elle est conduite du Sainct-Esprit, je croy qu'elle le fait pour quelque similitude et rapport qu'il y a entre la mort de l'un et la nativité de l'autre; pensée en laquelle je suis d'autant plus confirmé, que je voy que la mesme Eglise appelle aussi bien naissance la mort de S. Pierre que la nativité de S. Jéan; voyant que non seulement en la mort, mais encore en leur vie mesme j'y treuve certaine alliance et grande ressemblance, quoy qu'en certains points il y ait de la dissimilitude, comme il y en a tousjours entre les choses du vieil et nouveau Testament.

Certes, quand j'ay leu à la Genese, que Dieu fit deux grands luminaires au ciel, l'un pour presider et esclairer le jour, et l'autre pour presider à la nuict: incontinent j'ay pensé que c'estoient ces deux grands Saincts S. Jean et S. Pierre; car ne vous semble-t'il pas que S. Jean soit le grand luminaire de la loy Mosayque, laquelle n'estoit qu'une ombre, ou comme une nuict au regard de la clarté de la loy de grace, puisqu'il estoit plus que prophete, encore qu'il ne fust pas lumiere; toutesfois il portoit tesmoignage de la lumiere, par quelque participation de la lumiere, laquelle luisoit ès tenebres, *et lux in*

tenebris lucet. Et vous semble-t'il pas que S. Pierre soit *Evangelii luminare majus,* le grand luminaire de l'Evangile, puis que c'est luy *qui præest diei Evangelii,* qui preside au jour de la loy evangelique; lesquels deux luminaires ont esté mis au ciel ecclesiastique par celuy qui l'a fait et formé, qui est Jesus-Christ Nostre-Seigneur.

Nous lisons qu'il y avoit autour du Propitiatoire deux cherubins lesquels s'entreregardoient. Le Propitiatoire, mes chers auditeurs, c'est Nostre-Seigneur lequel le Pere eternel nous a donné pour estre la propitiation de nos pechez, *Ipse propitiatio est pro peccatis nostris, et ipsum proposuit Deus propitiationem:* Ces deux cherubins sont, comme j'estime, S. Jean et S. Pierre, lesquels s'entreregardoient, l'un comme prophete, et l'autre comme apostre. Hé! ne pensez-vous pas qu'ils s'entreregardoient quand l'un disoit, *Ecce agnus Dei,* Voicy l'agneau de Dieu, et que l'autre disoit, *Tu es Christus Filius Dei vivi,* tu es le Christ Fils du Dieu vivant. Il est vray que la confession de S. Jean ressent encore quelque chose de la nuict de l'ancienne loy quand il appelle Nostre-Seigneur agneau; car il parle de la figure: mais celle de S. Pierre ne ressent rien que le jour; *Quia Joannes præerat nocti, et Petrus diei,* parce que S. Jean estoit le luminaire de la nuict, et S. Pierre celuy du jour. Ce que je ne dis pas pour vous faire entendre que S. Jean ne sceut bien la verité; mais afin que vous sçachiez que comme S. Pierre qui estoit le luminaire qui presi-

doit au jour, parle ouvertement : aussi S. Jean pour s'accommoder au temps auquel il presidoit, qui estoit le temps des ombres, et des figures, parle plus ouvertement.

Au commencement du monde on trouve que l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux, *Spiritus Dei ferebatur super aquas* (1); La naïfveté du texte en sa source veut dire, *fecundabat, vegetabat;* qu'il fecondoit les eaux. Ainsi me semble-t'il qu'en la reformation du monde Nostre-Seigneur fecondoit les eaux, lors qu'il cheminoit sur le bord de la mer de Galilée, *Ambulabat juxta mare Galileæ* (2), et avec la parole qu'il dit à S. Pierre et à S. André, *Venite post me*, venez apres moy, il fit esclorre parmy les coquilles maritimes S. Pierre et S. André : en quoy S. Jean a encore quelque similitude avec S. Pierre, puis que ce fut au bord de l'eau, où S. Jean eut la premiere fois l'honneur de voir celuy qu'il annonçoit, comme S. Pierre aupres de l'eau reconnut son divin Maistre et le suivit. Mais puisque nous sommes sur le mystere de la vocation de S. Pierre, je vous veux descouvrir à ce propos une consideration plus profonde.

Pharaon avoit commandé aux sages femmes des Hebreux, qu'elles tuassent tous les enfans masles d'Israël (3) : la mere de Moyse l'ayant enfanté, et gardé trois mois, enfin ne le pouvant plus cacher, elle le mit en un panier de joncs qu'elle accommoda le mieux qu'elle pust, puis l'exposa parmy certaines

(1) Gen. 1. — (2) S. Matt. 4. — (3) Exod. 1 et 2.

herbes aquatiques au bord de l'eau; et la fille de Pharaon y venant pour se baigner, l'appercevant le fit prendre, et voyant que ce petit enfant estoit fort beau, par bon-heur, elle le fit nourrir par sa mere propre; et parce qu'elle l'avoit retiré des eaux, elle l'appela Moyse, c'est à dire retiré. Vous appercevez-vous point du mystere que contient cette histoire? Moyse estoit chef de la synagogue, et fut à cet effect sauvé et retiré des eaux par la providence de Dieu. Et voicy que Nostre-Seigneur l'unique sapience du Pere eternel retire le grand chef de l'Eglise militante S. Pierre des eaux aupres de la mer de Cesarée, lequel on pourroit bien appeller Moyse, puis qu'il a esté retiré des eaux comme Moyse: Et de vray Simon l'un des noms de S. Pierre, veut quasi signifier cela, car Simon veut dire, *obediens*, obeyssant, et Moyse signifie *extractus*, c'est à dire retiré simplement, d'autant qu'il n'avoit pas encore l'usage de raison quand on le retira. S. Pierre est appellé obeyssant, pource qu'ayant esté retiré dans l'usage de raison, il fut retiré par obeyssance: *Venite post me, et continuo secuti sunt eum,* Venez apres moy, leur dit Nostre-Seigneur, et tout soudain ils le suivirent. S. Pierre donc fut semblable, et à Moyse et à S. Jean.

Mais considerons maintenant la ressemblance de ces deux nativitez de S. Jean et de S. Pierre, à condition toutesfois que nous ne ferons que toucher ce qui sera de S. Jean, pour nous arrester davantage en ce qui est de S. Pierre, puis que c'est en ce jour que

nous celebrons sa feste. Je trouve premierement que la nativité de S. Jean a esté preditte par l'ange, *et multi in nativitate gaudebunt* (1), plusieurs, dit-il à Zacharie, se resjouyront en sa nativité. Celle de S. Pierre a esté pareillement preditte : mais il y a cette grande difference, que l'ange predict celle de S. Jean, et celle de S. Pierre fut predicte par Nostre-Seigneur. S. Jean nasquit pour finir la loy Mosayque ; S. Pierre mourut pour commencer l'Eglise catholique, non que S. Pierre fust le commencement fondamental de l'Eglise, ny S. Jean la fin de la synagogue ; car c'est Nostre-Seigneur lequel mit fin à la loy de Moyse, disant sur la croix, *Consummatum est* (2), tout est consommé ; et ressuscitant il commença l'Eglise nouvelle, car comme il se renouvella luy-mesme, aussi renouvella-t'il son Eglise ; il se renouvella, dis-je, ressuscitant revestu d'immortalité, luy qui s'estoit auparavant revestu de nostre mortalité, *et habitu inventus ut homo, etc* (3).

Le rabbin Saadias dit que l'aigle voletant parmy le feu, et puis se rejettant dans la mer renouvelle ses aisles et sa jeunesse : ainsi Nostre-Seigneur se bruslant au feu de sa tres-grande charité, et puis se jettant dans les eaux de la mer rouge de sa passion, renouvella sa jeunesse, et comparut sortant d'icelle en ressuscitant glorieux renouvellé comme l'aigle, suivant ce qui est ès psalmes, *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* (4).

La nativité de S. Jean fut predicte à Zacharie,

(1) S. Luc, 1. — (2) S. Jean, 19. — (3) Philip. 2. — (4) Psal. 102.

comme il offroit de l'encens au Seigneur, ainsi qu'il est dit en S. Luc, *Cum Zacharias poneret incensum Domino* (1). Mais quel encens pensez-vous que S. Pierre offroit au Seigneur, quand il luy respondit: *Domine, tu scis, quia amo te* (2), Seigneur, vous sçavez que je vous ayme ; odeur qui seule est agreable à sa divine Majesté. S. Jean fut sanctifié par Nostre-Seigneur au ventre de sa mere en la presence de la S[te] Vierge : et de mesme S. Pierre fut sanctifié au ventre de l'Eglise militante par ce mesme Seigneur en la presence de la tres-S[te] Vierge dans le cenacle.

Mais sçachez que les Saincts sont sanctifiez en cinq diverses manieres. La premiere par necessité de consequence : c'est ainsi que fut sanctifié Nostre-Seigneur, lequel estant Fils naturel de Dieu ne pouvoit qu'il ne fust sainct, et parce qu'il estoit sainct par nature, il s'appelle sainct par excellence, *Sanctus vocabitur Filius Dei* (3) estant l'un des trois, *Sanctus, Sanctus, Sanctus* (4), que les seraphins que vit Isaye repetent sans cesse dans le ciel en l'honneur de la tres-saincte trinité.

La seconde est de ceux qui ne sont pas saincts, sinon contingemment, et sans aucune necessité que par la volonté de Dieu, neantmoins ils le sont tousjours : et de cette seconde sorte nous n'avons que la Vierge sacrée de laquelle David dit, *Benedixisti, Domine, terram tuam, avertisti captivitatem Jacob* (5),

(1) S. Luc, 1. — (2) S. Jean, 21. — (3) S. Luc, 1.
(4) Isaïe, 6. — (5) Psal. 84.

Seigneur, vous avez beny vostre terre, et avez destourné de dessus elle la captivité de Jacob.

La troisiesme sorte de sanctification est de ceux qui ne sont pas tousjours saincts, mais seulement sont sanctifiez au ventre de leur mere : tels furent S. Jean, Jeremie, et selon l'opinion de quelques-uns S. Joseph, ausquels on attribuë ces paroles, *Antequam progredereris ex utero, sanctificavi te,* avant que tu sortisses du ventre de ta mere, je t'ay sanctifié.

La quatriesme sorte est de ceux qui sont sanctifiés d'une sanctification commune à tous les justes avant que de mourir, desquels il est dit, *Justorum animæ in manu Dei sunt* (1), les ames des justes sont en la main de Dieu.

Mais les derniers sont sanctifiez non seulement d'une sanctification commune, qu'on appelle justification, ains d'une sanctification singuliere, de laquelle ils ne peuvent plus dechoir : ainsi furent sanctifiez les apostres au jour de la Pentecoste, dequoy nous avons ce tesmoignage en S. Paul quand il dit qu'il est asseuré qu'aucune chose, non pas mesme la mort, ne le pourra separer de la charité de Jesus-Christ, *Scio quia neque mors nos separabit à charitate Christi* (2).

Or pour vous monstrer le rapport qu'il y a entre S. Jean et S. Pierre, je treuve que la Ste Vierge fut presente à leur sanctification : quant à celle de S. Jean, il est dit qu'à son arrivée chez Ste Elisabeth il tres-

(1) Sap. 3. — (2) Rom. 8.

saillit de joye (1), *Et exultavit infans in gaudio.* Le mesme peut-on dire de la sanctification de S. Pierre, qui se fit dans le cenacle où la S[te] Vierge estoit aussi presente à la descente du Sainct-Esprit; tellement que l'on peut dire de luy comme de S. Jean, *exultavit infans*, puisque S. Pierre auparavant comme enfant n'avoit quasi jamais parlé, et tout aussi-tost, *aperiens os suum Petrus*, ouvrant sa bouche, il commença à prescher et convertir les ames à milliers. S. Jean fut le dernier predicateur de la loy Mosaïque. S. Pierre fut le premier de l'Evangile. O deux luminaires ardents de predication, favorisez de vos sainctes intercessions mon enfance, afin qu'il plaise à Dieu se servir de moy en ce ministere pour enseigner la science du salut à son peuple pour la remission de leurs pechez, *ad dandam scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum eorum*, et que je puisse tellement avoir les levres ouvertes de la part de Nostre-Seigneur, que ma bouche annonce sa louange, *et os meum annuntiet laudem ejus*, et que j'enseigne la vraye doctrine, et que j'accomplisse moy-mesme ce que j'enseigne, crainte qu'ayant enseigné les autres je ne sois reprouvé, *recte docere, et quæ doceo opere complere, ne cum aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar.*

Vous avez veu jusques icy, mes cheres ames, quelle convenance il y a entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre. Maintenant vous voudriez peut-estre sçavoir, *quis major est in regno cælorum,*

(1) S. Luc, 1.

lequel est le plus grand dans le royaume des cieux : c'est une chose à quoy je ne puis bonnement respondre, seulement je vous diray que vous imitiez la sainteté de l'un et de l'autre, et puis vous le sçaurez quand vous serez dans le ciel. Les philosophes ayant recherché il y a plus de deux mil ans les causes du flux et reflux de la mer, ne l'ont jamais sçeu comprendre : mais je ne vous donne pas ce terme pour sçavoir la solution de cette question, estudiez seulement par imitation la sainteté de ces deux grands saincts, et la pluspart de ceux qui sont icy, le sçauront dans peu de temps.

Au reste, l'Eglise appelle nativité la mort de S. Pierre, pource que dans la mort il a trouvé la vie; mais la mort de S. Jean ne se pourroit pas appeller nativité, d'autant qu'il luy fallut aller aux limbes, le ciel n'estant pas encore ouvert pour lors : Or depuis l'ascension de Nostre-Seigneur, ceux qui ont mesprisé cette mortalité se sont faits par la mort une nativité. Mais je ferois tort au passage de la Saincte-Escriture que j'ay cité au commencement de ce sermon, si je m'arrestois davantage à poursuivre les ressemblances qui sont entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre; puisque j'ay tant d'occasion de faire une comparaison plus haute, c'est à sçavoir entre la mort de S. Pierre, et celle de nostre divin Sauveur; et que personne ne vienne dire que toutes comparaisons sont odieuses, et qu'il n'y a point de rapport entre le maistre et le serviteur, puisque Nostre Seigneur ne fait point

de difficulté de se mettre en comparaison avec les bergers, les moutons, avec les vignes, avec les pierres. Et que S. Paul dit; *quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui* (1), que ceux que Dieu a preveu devoir estre saincts, il les a predestinez pour estre conformes à l'image de son Fils. Il s'appelle nostre frere, il nous appelle ses amis et ses coheritiers, et d'avantage il nous communique un nom, duquel la chose est proprement incommunicable: *Ego dixi, dii estis, et filii excelsi omnes,* j'ay dit que vous estes tous des Dieux, et les enfans du Tres-haut. Mais remarquez cecy, car Dieu mesme nous appelle dieux: le diable nous appelle dieux, quoy que non pas absolument, disant, *eritis sicut dii, scientes bonum et malum:* vous serez comme des dieux sçachant le bien et le mal: Dieu nous attribuë ces noms pour nous humilier, et nous monstrer sa charité, le diable nous les attribuë pour nous faire tomber dans la superbe, et par ce moyen nous separer de la charité: Enfin ces noms donnez aux hommes, monstrent plustost la gloire de Dieu que celle des hommes, il a tant de bonté que de nous vouloir rendre semblables à luy, autant que nostre bassesse le peut porter. Il ne faut donc pas (mes chers auditeurs) avec nostre petit entendement controller et scindiquer, quand nous voyons que l'Eglise donne à certains grands Saincts notamment à nostre glorieuse Maistresse des titres excellents: car il y a plusieurs noms, qu'elle n'a pas seu-

(1) Rom. 8.

lement en apparence, et similitude; mais en verité, comme Mere de grace, Mere de Dieu, et par consequent Reyne des anges, et Imperatrice du ciel, et de la terre, Advocate des pecheurs, Mere de misericorde; car celle qui est vrayement Mere de Dieu, a tous ces tiltres avec plus de raisons ce semble, qu'un roy ne porte le nom de son royaume: Les autres noms de cette S[te] Vierge s'entendent par proportion, et participation, comme quand nous l'appellons nostre refuge, nostre esperance, parce qu'elle l'est en effect, bien que ce ne soit que par participation, et par le moyen de son credit.

Nostre-Seigneur ayant dit à S. Pierre, que quand il seroit vieil il estendroit ses mains, et seroit lié et mené là où il ne voudroit pas, il luy dit, *sequere me*, suis-moy. S. Augustin demande pour quoy Nostre-Seigneur dit à S. Pierre, *sequere me*, suis-moy, il respond que c'est comme s'il luy eut voulu dire, quant à toy Pierre tu me suivras non seulement à la mort, mais encore quant à la façon de la mort: en quoy Euthimius s'accorde, quoy que Theophilacte entende par ces paroles, que Nostre-Seigneur luy vouloit dire, *Sis Vicarius meus*, tu seras mon vicaire. L'une et l'autre exposition est bonne: car Nostre-Seigneur luy dist, *sequere me*, suis-moy, en suitte de ce qu'il luy avoit dit auparavant: Or il luy avoit dit deux choses, premierement *pasce oves meas*, pais mes brebis; secondement, *cum autem senueris extendes manus tuas, etc.*(1). et quand tu seras vieil tu es-

(1) S. Jean, 1.

tendras tes mains, et partant il dit apres par deux fois, *sequere me*, suis-moy, la premiere apres qu'il luy eut predit sa mort, *Cum hæc dixisset, dixit ei sequere me*, comme s'il eust voulu dire, tu seras crucifié pour te monstrer que tu ne repaitras pas seulement mes brebis de ma parole, mais encore de mon exemple; Sois doncques pasteur de mes brebis, mon vicaire, et mon lieutenant. L'autre fois il luy dit, *sequere me*, suis-moy, quand il se fust informé que deviendroit S. Jean, S. Jean demeurera comme il me plaira; quant à toy, luy dit Nostre-Seigneur, il faut que tu me suives, non seulement au vicariat et gouvernement de mon Eglise; mais encore en mourant sur une croix comme moy.

Le lieu où S. Pierre a esté crucifié, c'est Rome sans doute, car ainsi le rapporte toute l'antiquité, dequoy nos adversaires sont bien marris, et veulent non seulement nier qu'il soit mort à Rome, mais encore qu'il y aye residé avec des raisons les plus impertinentes et frivolles qui se puissent imaginer, et neantmoins Papias au recit d'Eusebe disciple des apostres nous asseure, apportant pour tesmoignage, que S. Pierre datte sa premiere epistre de Babylone, c'est-à-dire de Rome : Interpretation laquelle est suivie du grand S. Hierosme, au traité qu'il a fait des hommes illustres. Mais quelque esprit peu versé, et mal affectionné aux choses de la foy me dira; donc Rome s'appelle Babylone, *Salutat vos*, *inquit*, *Ecclesia in Babylone collecta* (1); ouy vrayement, car

(1) 1. Petri, cap. 5.

l'idolastrie regnant en ce temps là à Rome, qui estoit baignée du sang des martyrs par la tyrannie de Neron, cette ville devoit estre appellée Neronienne ou Babylone, et non pas Chrestienne : et pour cela remarquez que S. Pierre ne dit pas l'Eglise de Babylone vous saluë; mais l'Eglise assemblée en Babylone, *Salutat vos Ecclesia in Babylone collecta.* l'Eglise romaine estoit, *in Babylone, sed non de Babylone* comme, *Anti-Christi multi ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis* (1): Ainsi se doit entendre cet autre passage, *Babylon sedebat supra septem montes.*

S. Pierre donc estant à Rome, et disputant contre Simon magicien, apres avoir gouverné l'Eglise environ vingt-cinq ans, Neron le voulut faire mourir: mais estant prié par les chrestiens, qu'il se conservast, comme tres-necessaire à l'Eglise, laquelle ne peut perdre son chef sans recevoir quelque grand desarroi, il s'en alloit hors de Rome, et comme il fut hors de la porte Nostre-Seigneur luy apparut, lors ce grand Sainct avec son ordinaire simplicité luy demanda où il alloit, *Domine, quo vadis,* auquel Nostre-Seigneur respondit, je m'en vais à Rome pour y estre crucifié de rechef, *Vado Romam iterum crucifigi.* S. Pierre par ces paroles connut que Nostre-Seigneur vouloit estre crucifié en sa personne, puis qu'il a dit que ce que l'on feroit à l'un des plus petits de ceux qui sont à luy, il le tiendroit comme fait à luy-mesme, *quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis* (2), Et rentrant soudain dans la ville, il fut

(1) S. Jean, 2. — (2) S. Matt. 25.

incontinent saisi et condamné à estre crucifié : Mais par humilité il demanda d'estre crucifié la teste en bas, et les pieds en haut, ne voulant pas par respect estre du tout semblable à son divin Maistre. Ainsi le grand S. Pierre estant vieil glorifia Dieu etendant ses mains, comme il luy avoit esté predit.

Or tout ce que je vous ay dit est rapporté par des auteurs irreprochables, à l'opinion desquels il n'y a homme de bon jugement qui ose s'opposer. C'est S. Ambroise en son oraison contre Auxence, S. Athanase en son apologie pour sa fuite, S. Hierosme sur S. Pierre; outre les memoires qui sont encore à present à Rome. Ainsi doncques le glorieux S. Pierre alla apres Nostre-Seigneur, et le suivit non seulement en ce qu'il fut son lieutenant en ce monde, mais encore en ce qu'il mourut en croix comme luy.

Quand Dieu crea cet univers, voulant faire l'homme il dit : *Faciamus hominem ad imaginem, et similitudinem nostram, ut præsit piscibus maris, volatilibus cœli, et bestiis terræ* (1); Faisons l'homme à nostre image et semblance, afin qu'il preside et aye domination sur les poissons de la mer, sur les oyseaux du ciel, et sur les bestes de la terre : Ainsi me semble-t-il qu'il aye fait en sa reformation ; car voulant que S. Pierre fust le president et gouverneur universelle de son Eglise, et qu'il commandast tant à ceux qui sont dans les eaux de ce monde, comme à ceux qui se retirent en la religion pour voler en l'air de la perfection, il le voulut rendre semblable à

(1) Gen. 1.

luy, et me semble qu'il dit; *Faciamus eum ad imaginem nostram*, faisons-le à nostre image : c'est-à-dire semblable à Jesus crucifié; c'est pourquoy il luy dit, *sequere me*, suis-moy.

Narcisse, disent les prophanes, estoit un enfant si dedaigneux, qu'il ne voulut jamais donner son amour à personne; mais enfin, se regardant dans une claire fontaine, il fut extresmement epris de sa beauté. Quand nous nous regardons dans une fontaine, nous semblons y estre representez antipodalement la teste en bas, et les pieds en haut. Ne pensez-vous pas que Nostre-Seigneur regardast S. Pierre en son martyre, puis que ses yeux regardent les pauvres, *oculi ejus in pauperem respiciunt?* Il le voyoit comme dans les eaux d'amertume et de tribulation, crucifié les pieds en haut, en sorte qu'il estoit comme son vray portraict. Et si Narcisse, qui n'aima jamais aucune personne, fut si espris voyant sa propre ressemblance, combien plus Nostre-Seigneur qui ne fit jamais qu'aimer? Aussi son cher disciple disoit de luy qu'ayant tousjours aimé les siens, il les aima jusques à la fin, *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* (1) : Et en un autre lieu, il est dit qu'il nous a aymé d'une charité perpetuelle, *In charitate perpetua dilexi te* (2). Combien plus, dis-je, pensez-vous que ce divin Sauveur fust espris de l'amour de S. Pierre qui estoit comme son image plongée dans les eaux de la tribulation du martyre? *Nonne oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (3),

(1) S. Jean, 13. — (2) Jerem. 31. — (3) S. Luc, 24.

ne falloit-il pas, dit-il aux disciples d'Emaus, que le Christ souffrist pour entrer en sa gloire? de mesme je diray, *nonne oportuit Petrum pati, et ita intrare in gloriam Domini sui?* N'estoit-il pas necessaire que S. Pierre pâtist pour entrer en la gloire de son Seigneur, ouy sans doute, car Nostre-Seigneur luy avoit dit, *sequere me*, viens à la gloire, mais comme moy.

Regardez en la passion, vous trouverez que Nostre-Seigneur ne pouvant porter sa croix, tant il estoit accablé de tourmens, on fit venir un certain homme pour luy ayder, lequel alloit suivant portant la croix sur ses espaules : l'Evangeliste ne nomme pas la pluspart des personnes qui se trouverent en la passion; mais cettuy-cy, il le nomme, non sans mystere, et l'appelle Simon. Simon porte la croix apres Nostre-Seigneur, la croix est le sceptre royal de Nostre-Seigneur, *Et principatus ejus super humerum ejus* (1), comme S. Hierosme l'interprete; ce signe estoit comme un presage pour S. Pierre, qu'il porteroit un jour la croix et le sceptre de Nostre-Seigneur, *non solum patiendo*, *sed etiam regendo*, non seulement en souffrant, mais encore en gouvernant. Simon Cyreneen porte la croix, pour monstrer que nostre Simon auroit en main la croix de Nostre-Seigneur, comme un sceptre pour commander en l'Eglise militante, et pour endurer. D'icy je vous puis conduire à l'intelligence d'une autre difficulté, que je vous veux eclaircir : c'est que Nostre-Seigneur voulant donner le gouvernement de la ber-

(1) Isaïe, 9.

gerie à S. Pierre, il l'appelle tousjours Simon Ioannis, non pas Pierre, encore que luy-mesme luy eust changé de nom. D'où vient cela? un excellent docteur de nostre temps croit que c'estoit afin que S. Pierre fust adverty de ne point s'enorgueillir, et qu'il se souvint de ce qu'il estoit devant que Nostre-Seigneur l'appellast Pierre, mais il y a, comme j'estime, un plus profond mystere. Quand Nostre-Seigneur voulut monstrer à S. Pierre qu'il le vouloit faire chef de l'Eglise, il luy dit, *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (1), Tu es Pierre, et sur cette pierre j'edifiray mon Eglise: Enquoy, comme il luy communiquoit la charge de son troupeau, aussi luy donnoit-il l'un de ses noms, qui signifie puissance: car le nom de Pierre est un des noms que l'Escriture attribuë à Nostre-Seigneur; *Petra autem erat Christus, lapis quem reprobaverunt ædificantes hic factus est in caput Anguli*(2). Doncques luy promettant qu'il le feroit son lieutenant au gouvernement de son Eglise, il luy donne encore un de ses noms qui signifie puissance: Mais d'autant qu'il ne le vouloit pas seulement faire son lieutenant, ains encore luy predire qu'il endureroit la mort de la croix, il luy donne encore un nom de passion, de croix, et de martyre; nom lequel estoit propre à Nostre Seigneur. Et quel nom de martyre, de passion et de souffrance avoit Nostre-Seigneur? le nom que nous devrions tous avoir au cœur pour nous encourager à l'observation des commande-

(1) S. Matt. 16. — (2) 1. Cor. 10. Epist. 1. B. Petr. cap. 2.

mens divins? C'est le nom d'obeyssant. Escoutez ce que dit l'apostre, *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (1), il a esté faict obeissant jusques à la mort de la croix. Le nom de Simon en Hebreu veut dire obeissant; doncques Nostre-Seigneur qui luy communiqua le nom de puissance, quand il luy promit la puissance, luy communique maintenant son nom de passion et de souffrances, quand il luy predit sa mort: si bien que l'on peut dire que, *Petrus factus est Simon usque ad mortem*, Pierre a esté fait obeïssant jusques à la mort. S. Pierre une fois fit le courageux, disant à Nostre-Seigneur, *Etiam si opportuerit me mori tecum, non te negabo* (2), encore qu'il me faille mourir avec vous, je ne vous renieray point; puis à la voix d'une chambriere il le renia trois fois, et ayant reconnu son peché, tout incontinent il se retira pour le pleurer amerement; et non seulement alors, mais il le pleura toute sa vie (ainsi que dit S. Clement), de sorte qu'il pouvoit bien dire, Seigneur vous m'arroserez de l'hysoppe de la contrition, et je seray nettoyé de mon peché; vous me laverez dans l'eau de mes larmes, et je seray plus blanc que la neige. Mais neantmoins les centuriateurs de Magdebourg ne laissent pas de reprocher ce peché à S. Pierre, et l'appeller horrible et execrable: De vray c'estoit un peché que la crainte de la mort luy fit commettre; mais ils feroient mieux de se garder de pecher, que d'exagerer ainsi la faute de S. Pierre. Or il me sem-

(1) Philip. 2. — (2) S. Matt. 26.

ble que ce grand sainct estant sur la croix, disoit à telles gens ces paroles que S. Paul disoit aux Galates; *de cætero nemo mihi molestus sit, ego enim stigmata Domini mei in corpore meo porto* (1), que personne ne m'importune plus, car je porte en mon corps les stigmates de mon Seigneur, comme s'il vouloit dire, que personne ne me vienne plus reprocher mon peché, car outre que je m'en suis lavé dans mes larmes, maintenant je fais preuve de ma fidelité, reparant par ma mort la faute que j'avois commise par la crainte de la mort.

Mais avant que de finir je veux satisfaire à la curiosité de ceux qui pourroient demander pourquoy S. Pierre voulut mourir la teste en bas. La premiere cause fut par humilité : la seconde, pource que Nostre-Seigneur avoit les pieds contre la terre, pour monstrer qu'il estoit venu du ciel en terre; S. Pierre a les pieds contre le ciel, pour monstrer qu'il alloit de la terre au ciel. De plus Nostre-Seigneur quand il mourut avoit tousjours la face et les yeux tournez contre la terre; pour monstrer qu'il n'auroit pas moins de soin de son Eglise apres sa mort, qu'avant icelle, et qu'il vouloit tousjours en estre le pasteur. S. Pierre renversa la teste contre la terre, et les yeux contre le ciel, pour monstrer qu'en mourant il quittoit sa charge à son successeur. Ainsi Nostre-Seigneur est tousjours chef de l'Eglise, mais non pas S. Pierre. Nostre-Seigneur a son vicaire, et S. Pierre a son successeur. S. Pierre en outre renversa la teste con-

(1) Gal. 6.

tre terre, pour monstrer que s'en allant au ciel, il laissoit neantmoins sa succession en terre, de laquelle Nostre-Seigneur luy dit; *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*, Tu es Pierre, et dessus cette pierre je bastyray mon Eglise. Imaginez-vous que S. Pierre est le premier fondement apres Jesus-Christ; puis ses successeurs se sont fondez successivement sur luy, comme pierres angulaires qui tiennent ensemble le bastiment de l'Eglise. C'est la pierre de touche, avec laquelle l'on connoist tousjours le faux or de l'heresie; c'est la pierre quarrée du temple de Salomon. Il est dit que ce roy fit chercher des pierres pour fonder son temple, et qu'on les fit esquarrer. Nostre-Seigneur ayant choisi nostre sainct apostre pour estre apres luy la premiere pierre du fondement de son Eglise, il la fit esquarrer en croix: Et de mesme que dessus une pierre fut escrite la loy mosayque: aussi cette pierre vivante fut escrite la loy Evangelique. Si vous estes en doute comme il faut entendre cette loy evangelique, allez à cette pierre pour apprendre comme il faut croire: surquoy je ne m'arresteray pas beaucoup pour le prouver amplement, ne m'estant proposé pour subjet de cette exhortation que la mort de S. Pierre, me contentant de vous apporter pour le present une seule raison, mais qui est fondamentale.

L'Eglise est une monarchie, et partant il luy faut un chef visible, qui la gouverne comme le souverain lieutenant de Nostre-Seigneur; car autrement quand

Nostre-Seigneur dit, *dic Ecclesiæ*, dites-le à l'Eglise, à qui parlerions-nous, ou comment conserverions-nous l'unité de la foy? Et quand une personne se voudroit emanciper, qui la pourroit reduire au bercail? Comment pourroit-on empescher qu'il n'y eust de la division dans l'Eglise? autrement lors que (comme dit S. Hierosme) *totus orbis se Arianum esse miratus est*, tout le monde s'estonna de se voir dans l'heresie des Ariens; comment se fust-il converty? tout royaume divisé sera desolé, *omne Regnum in se divisum desolabitur* (1). C'est donc chose certaine, que l'Eglise doit avoir un lieutenant general: Or voyons maintenant quel il peut estre. Non autre certes que S. Pierre, et ses successeurs; et laissant à part le consentement universel de tous les siecles, notamment des huict premiers, ainsi qu'il se voit clairement dans la visible monarchie de Scander, voicy une raison bien puissante; pource que jamais il n'y a eu evesque qui ayt pensé d'estre souverain et commun pasteur de toute l'Eglise, que les successeurs de S. Pierre, et jamais on n'a mis en doute, ny proposé qu'aucun autre le fust. Sur tout maintenant il n'y a evesque en tout le Christianisme qui s'attribuë cette qualité, et duquel on propose qu'il soit pasteur general, sinon le Pape. Les heretiques ne veulent point de chef, et partant ils ont esté divisez en tant de sectes. Les catholiques reconnoissent le Pape pour le pere commun, et le chef unique visible de toute l'Eglise. Les schismati-

(1) S. Luc, 11.

ques n'en reconnoissent point. Que dirons-nous donc? il n'y en a point qui ait jamais pretendu de l'estre, que les successeurs de S. Pierre : il n'y en a point qui le pretendent, il n'y en a point de qui on ait jamais eu cette pensée, que du Pape : C'est une des veritez que l'Eglise a tousjours creu, et d'autre part, il faut qu'il y en aye un, donc c'est luy sans doute. C'est luy duquel parle S Hierosme en l'epistre à S. Damase, où il dit, *non novi vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum. Quicumque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est, Antichristi est.*

Mais l'on me demandera pourquoy S. Pierre met le siege de la lieutenance de Nostre-Seigneur à Rome, puisque Nostre-Seigneur estoit mort en Hierusalem; la raison est bien aisée à donner: c'est que Dieu avoit dessein de prendre les Gentils pour son peuple, abandonnant l'ingrate nation des Juifs, non en la destituant des secours necessaires pour son salut, mais luy ostant les privileges qu'il luy avoit concedez, desquels elle s'estoit renduë indigne. Ne sçavez-vous pas ce que les apostres S. Paul et S. Barnabé disent és actes, parlant aux Juifs: *Vobis primum oportebat loqui verbum Dei, sed quia repellitis illud, ecce convertimur ad gentes* (1). Il falloit premierement vous prescher la parole de Dieu, mais parce que vous la rejettez, voicy que nous l'allons annoncer aux gentils : Et ne sçavez-vous pas ce que disoit Osée en son second chapitre? ***Et***

(1) Act. 13.

dicam non populo meo, populus meus es tu, et ipse dicet, Deus meus es tu; je diray au peuple qui ne m'appartenoit pas, tu es mon peuple ; il me respondra, vous estes mon Dieu. C'est dequoy parle S. Paul en son neuviesme chapitre de l'epistre aux Romains. Comme doncques Nostre-Seigneur mourut en Hierusalem, afin que la loy sortist de Sion, et la parole du Seigneur de Hierusalem, *Ut de Sion exiret lex, et verbum Domini de Hierusalem* (1) ; pource qu'elle estoit le chef de la Judée : Ainsi voulut-il transferer le siege de son Eglise à Rome, chef de la gentilité, afin de dire, *populo non suo, populus meus es tu*, à ceux qui n'estoient pas son peuple, vous estes mon peuple. A Rome doncques est mort S. Pierre, vraye pierre non pas fondamentale premiere, mais deuxiesme : car Nostre-Seigneur est cette grande, premiere angulaire pierre fondamentale, non seulement de l'Eglise militante, mais encore de la triomphante. S. Pierre est pierre fondamentale fondée sur la premiere, et seulement pour l'Eglise militante, pierre ferme, rocher asseuré au milieu de la mer de ce monde, et lequel plus il est battu, moins change-t-il de place.

C'est assez parlé sur la mort de S. Pierre, que vous laisseray-je pour prattique? La premiere chose à quoy je vous exhorte, est de remercier Dieu de ce qu'il nous a donné une telle pierre, sur laquelle nous appuyant, nous ne tomberons jamais. Et la seconde prattique pour la reformation de nostre

(1) Mich. 4.

entendement, je desirerois que nous fussions simples et fermes en la foy, que la saincte Eglise nous enseigne, croyant fermement tout ce qui est escrit en cette pierre; car je vous ay dit que la loy Evangélique y estoit escrite. Croyons doncques simplement, soubmettons nostre entendement à la foy que Nostre-Seigneur a fondé sur cette pierre; car les portes d'enfer ne prevaudront point contre elle. *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam: Christus rogavit pro Petro ut non deficeret fides ejus* (1), Nostre-Seigneur a prié pour S. Pierre, afin que sa foy ne defaillist point: c'est le chef de l'Eglise qui est la colomne et le firmament de verité, comme dit S. Paul à son Timothée. *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram* (2), Bien-heureux sera celuy qui brisera ses petits contre la pierre, dit le psalmiste: quand il survient quelquesfois des fantaisies ès choses de la foy, certaines petites suffisances, imaginations et pensées d'infidelité, que ferez-vous? si vous les laissez entrer dans vostre esprit, elles vous troubleront et osteront la paix; rompez et venez fracasser ces pensées et imaginations contre cette pierre de l'Eglise, et dittes à vostre entendement: ah! mon entendement, Dieu ne vous a pas commandé de vous repaistre vous-mesme? C'est à cette pierre, et à ses successeurs à qui cela appartient; doncques, *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram*, Bien-heureux sera celuy qui brisera ses petits contre cette pierre.

(1) S. Mat. 16; S. Luc, 22. — (2) 1. Timot. 3; Psal. 136.

Les autheurs qui ont traicté de la nature des animaux, disent que l'aigle a le bec si vif, et qui luy croist tellement, que souvent il l'empesche de prendre sa nourriture, et asseurent qu'il ne meure jamais, sinon pour avoir le bec trop long et trop crochu. Ainsi me semble-t'il que font plusieurs, lesquels n'ayant que trop de vivacité en l'entendement et pas assez de jugement, veulent neantmoins tout sçavoir, tout controoller, et sur toutes les matieres theologiques; car la seule theologie, dit S. Hierosme, est celle dont un chascun se veut mesler: ils ont la pointe de l'esprit trop longue, et partant ils ne peuvent prendre la viande de la foy en la maniere qu'il faut. Mais quel remede à cela? il faut qu'ils fassent ce que dit S. Augustin, que fait l'aigle, lequel rompt et casse la pointe de son bec en le frappant contre la pierre; apres quoy estant delivré de cet empeschement, il commence à mieux manger: ainsi voudrois-je que ceux qui pensent sçavoir quelque chose, et lesquels appuyez sur cette imagination, laissent croistre la pointe et vivacité de leur esprit, par un certain raisonnement humain, si longue, que par une certaine presomption d'eux-mesmes, ils ne veulent plus recevoir la saincte doctrine de l'Eglise, qu'ils viennent briser leur raisonnement contre cette pierre; *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram.* Et notez que le psalmiste ne dit pas simplement *parvulos*, petits, mais *parvulos suos*, ses petits? Pourquoy? parce que les pensées d'infidelité sont nostres, et les pensées de fidelité sont de Dieu:

Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tanquam ex nobis, sed omnis sufficientia nostra ex Deo est (1); Nous ne sommes pas suffisans de concevoir une bonne pensée de nous-mesmes; comme de nous-mesmes, mais toute nostre suffisance vient de Dieu. Ne regardons jamais les cogitations de la foy qui ne sont pas de Dieu, ny fondées sur la pierre de l'Eglise catholique; mais brisons-les, et rompons leurs pointes contre cette pierre, c'est à dire avec l'authorité apostolique de l'Eglise.

Mais outre ces pensées qui sont les petits de l'entendement dont parle le psalmiste, il y a d'autres petits de la volonté, qui sont nos pechez, desquels encore je dis, *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram*, Bien-heureux qui brisera ses petits contre la pierre: car Dieu a donné à cette pierre la force, et le pouvoir de remettre et oster les pechez; et quand on vient aux pieds du prestre pour le confesser, qu'est-ce autre chose, sinon apporter les petits de sa volonté à la pierre? Et notez encore (mes chers auditeurs) qu'il dit, *parvulos suos*, ses petits; pour nous monstrer qu'il ne faut pas attendre que nos pechez soient inveterez pour les confesser; car quand ils sont inveterez, il est tres-difficile de les bien declarer, et encore plus de s'en amender, *quoniam tacui* (dit David) *inveteraverunt ossa mea*. Confessons-nous donc souvent puisque nous pechons souvent, brisons nos pechez dès leur commencement contre cette pierre.

(1) 2. Cor. 3.

Je sçay que vous desirez tous extremement la paix; c'est pourquoy je vous diray avec le prophete royal, si vous la voulez obtenir, addressez-vous à Dieu par prieres et oraisons, *Rogate quæ ad pacem sunt Hierusalem;* aymez-le de tout vostre cœur, servez-le fidellement, evitez soigneusement tout ce qui le peut offenser, et par ce moyen vous obtiendrez la paix, car il dit, *Pax multa diligentibus legem Dei, et non est illis scandalum;* ceux qui ayment la loy de Dieu jouyssent d'une grande paix, et jamais aucune chose ne leur peut nuire. Or puis qu'il n'ÿ a personne si sainct, qui ne contrevienne quelquesfois à la loy de Dieu, au moins tesmoignons que nous aymons cette loy en demandant pardon à Dieu, et venant briser nos pechez par la confession et penitence aux pieds du prestre, comme à une pierre fondée sur la pierre de la foy, *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram.*

Enfin je desirerois que nous fussions tous crucifiez à l'exemple de S. Pierre: la guerre, la pauvreté, et les autres miseres nous crucifient, il est vray; mais elles nous crucifient comme le mauvais larron, et non comme S. Pierre; c'est à dire qu'au lieu de profiter de ces maux, nous en empirons. Ha! S. Pierre est crucifié de la croix de Jesus-Christ. Il ne suffit pas de prendre sa croix, mais il faut encore suivre Nostre-Seigneur: car apres qu'il a dit: *Tollat crucem suam,* il adjouste, *et sequatur me:* alors la croix nous seroit douce, alors nous trouverions la vie en la mort, et les consolations ès adversitez.

Quand Elie fuyant la persecution de Jesabel eut fait une journée de chemin, se trouvant sous un genevrier, il est dit, qu'il demanda à Dieu de mourir luy disant; Seigneur, retirez mon ame, il me suffit; *Petivit animæ suæ ut moreretur, et ait, sufficit mihi Domine, tolle animam meam.* Ainsi j'estime que S. Pierre se trouvant sous la croix, ô! qu'il fut content lors qu'il vid le commandement que Nostre-Seigneur luy avoit fait de le suivre, accomply, lors il vid ses desirs satisfaits, aussi si tost que Nostre-Seigneur le rencontrant, luy eust dit qu'il seroit derechef crucifié à Rome, il retourna tout incontinent dedans cette ville, à cause du grand desir qu'il avoit d'estre à l'ombre de ce sainct arbre de la croix; il ne dit rien à son divin Maistre, et ne s'arresta point à s'entretenir davantage avec luy, ains s'en retourna au mesme instant. Mais ne pensez-vous pas qu'il dit alors comme l'Espouse du Cantique : *Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi, et fructus ejus dulcis;* Je me suis assis à l'ombre de celle que j'ay desirée, ô que son fruict est doux! et quel est ce fruict? c'est la vie eternelle: doncques assouvy de tous ses desirs, je crois qu'il repeta encore comme Elie: il me suffit, Seigneur, tirez mon ame, *Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam.* On trouve que S. André son frere vescut deux jours sur la croix, enseignant le peuple, monstrant bien que cet arbre estoit l'arbre de vie, et que sur cet arbre la mort avoit esté vaincuë; de maniere que je pense qu'à l'exemple d'Elie, S. Pierre demanda à Nostre-Seigneur, qu'il retirast son ame,

petivit animæ suæ ut moreretur. Ainsi puissions-nous tous mourir (mes chers auditeurs) crucifiez en la croix de Nostre-Seigneur, afin de suivre en la vie eternelle celuy que nous suivrons en la mort; *Quis dabit nobis pennas velut columbæ?* qui nous donnera des aisles pour le suivre comme une colombe? O glorieux apostre! impetrez-nous la grace d'appuyer tousjours nostre foy sur l'Eglise, laquelle estant fondée sur vous apres Nostre-Seigneur, comme sur une pierre ferme, est la vraye colomne, et le firmament de verité. Je soubmets tousjours à vos pieds ce que jamáis je diray en la chair, et hors d'icelle. car vous estes cette pierre sur laquelle a esté fondée l'Eglise de Jesus-Christ, auquel soit honneur et gloire par tous les siecles des siecles, Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DE LA VISITATION

DE NOSTRE-DAME.

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda. Luc, 1.

Marie se levant s'en alla hastivement par les montagnes en une ville de Juda.

Nostre tres-aymable et non jamais assez aymée Dame et Maistresse la glorieuse Vierge, n'eust pas plustost donné consentement aux paroles de l'archange S. Gabriel, que le mystere de l'Incarnation fut accomply en elle; et ayant appris par le mesme archange, que sa cousine Elisabeth avoit conceu un fils en sa vieillesse, elle la voulut aller visiter, à dessein de la servir, et soulager en sa grossesse: et sçachant que c'estoit le vouloir divin qu'elle fist cette visite, elle se leva promptement, dit l'Evangeliste S. Luc, et sortit de Nazareth, qui estoit une petite ville de Galilée, où elle demeuroit, pour s'en aller en la maison de Zacharie, et chemina hastivement par les montagnes de Juda, et entreprit ce voyage, quoy que long et difficile, d'autant que (comme disent plusieurs autheurs) la ville en laquelle demeuroit Elisabeth, estoit esloignée de Nazareth d'environ

de vingt-sept lieuës; d'autres disent un peu moins: mais c'estoit tousjours un chemin assez long et difficile, parce que c'estoit par des montagnes, pour cette tendre et delicate Vierge, laquelle se sentit poussée par une secrete inspiration de faire cette visite. O certes il se faut bien garder de penser qu'elle y allast poussée de quelque curiosité de voir s'il estoit bien vray ce que l'ange luy avoit dit de la grossesse de sa cousine, car elle n'en doutoit nullement, ains estoit toute asseurée que la chose estoit telle qu'il luy avoit declaré. Ce que je dis d'autant qu'il y en a eu quelques-uns de si temeraires, qu'ils ont voulu soustenir qu'il s'estoit trouvé en son dessein quelque sorte de curiosité, parce que c'estoit une merveille inouye, que Ste Elisabeth laquelle n'avoit jamais eu d'enfans, estant sterile, eust conceu en sa vieillesse; ou bien, disent-ils, il se peut faire que Nostre-Dame eut quelque doute de ce que l'ange luy avoit dit. Certes, cela ne peut estre, S. Luc les condamne, et refute absolument leur opinion, quand il dit, que Ste Elisabeth voyant entrer la Vierge, s'écria, Vous estes bien-heureuse parce que vous avez creu, *Beata quæ credidisti*.

Ce ne fut donc point la curiosité, ny aucun doute de la grossesse de Ste Elisabeth, qui luy fit entreprendre ce voyage, mais bien plusieurs belles, utiles et tres-agreables considerations, lesquelles je declareray briefvement en cette exhortation.

Premierement, elle fut poussée à entreprendre ce voyage par un motif de charité, afin d'aller servir,

secourir, et soulager Ste Elisabeth sa cousine en sa grossesse, et pour voir cette grande merveille, et se resjouyr avec elle de la grace que Dieu luy avoit faite de luy donner un fils en sa sterilité, et la faire concevoir en sa vieillesse; d'autant qu'elle sçavoit bien que c'estoit pour lors une chose blasmable d'estre infeconde.

Secondement elle la visita, afin de luy reveler ce tres-haut et incomparable mystere de l'Incarnation qui s'estoit fait en elle par l'operation du Sainct-Esprit, parce qu'elle sçavoit bien que sa cousine Elisabeth estoit une personne juste, fort bonne, craignant Dieu, et qui desiroit grandement la venuë du Messie promis en la loy pour rachepter le monde, et que ce luy seroit une grande consolation de sçavoir que les promesses de Dieu estoient accomplies, et que le temps desiré par les patriarches, et predit par les prophetes, estoit venu.

Troisiesmement, elle y alla pour redonner par l'entremise de son Fils, la parole à Zacharie, qui l'avoit perduë par son incredulité, n'ayant pas voulu croire ce que l'ange luy avoit dit, lors qu'il luy annonça que sa femme concevroit un fils qui se nommeroit Jean.

En quatriesme lieu, elle sçavoit que cette visite apporteroit un comble de benedictions à cette maison de Zacharie, lesquelles redonderoient jusques à l'enfant qui estoit dans le ventre de Ste Elisabeth, lequel par sa venuë seroit sanctifié. Or ces raisons, et plusieurs autres que je pourrois rapporter, mons-

trent assez que nostre Dame et glorieuse maistresse, n'entreprit ce voyage que par un secret mouvement de Dieu, qui vouloit par cette visite donner commencement au salut des ames, en la sanctification du petit S. Jean.

O certes, il est indubitable que ce fut particulierement une tres-ardente charité accompagnée d'une tres-profonde humilité, qui luy fit passer avec cette vistesse et promptitude les montagnes de Judée. Ce furent donc ces deux vertus qui la pousserent à faire ce voyage et luy firent quitter sa petite ville de Nazareth : car la charité n'est point tardive, ains elle bondit dans les cœurs où elle regne et habite, elle veut tousjours faire des bonnes œuvres, *Nescit tarda molimina sancti Spiritus gratia* (1), dit S. Ambroise : c'est pourquoy la tres-Ste Vierge, qui en estoit toute remplie, ayant l'amour mesme dans ses entrailles, estoit en de continuels actes de charité, non seulement envers Dieu avec lequel elle estoit unie et conjointe par le lien sacré d'une tres-intime et tres-parfaite dilection ; ains encore envers le prochain qu'elle aymoit en un degré de tres-grande perfection, ce qui luy faisoit ardemment desirer le salut de tout le monde et la sanctification des ames. Et sçachant qu'elle pouvoit cooperer à la sanctification de S. Jean qui estoit encore dans le ventre de Ste Elisabeth, elle y alla en grande diligence ; outre que la charité l'y faisoit encore aller, pour se resjouyr avec sa cousine de ce que Nostre-Seigneur avoit beny son ventre

(1) S. Amb. liv. 2. sur S. Luc.

d'une telle benediction, que nonobstant qu'elle fust sterile et infeconde, elle avoit neantmoins conceu celuy qui devoit estre le precurseur du Verbe incarné. Elle alloit donc s'en resjouyr avec elle, luy congratuler, et se provoquer l'une et l'autre à glorifier Dieu de ses misericordes, et le remercier de tant de graces et de benedictions qu'il avoit versées sur elle, qui estoit vierge, luy faisant concevoir le Fils de Dieu par l'operation du Sainct-Esprit, et sur Ste Elisabeth qui estoit sterile, la faisant concevoir miraculeusement, et par grace speciale, celuy qui devoit estre son precurseur.

Mais considerez, je vous prie, s'il eust esté raisonnable que celuy qui estoit choisy pour preparer les voyes du Seigneur, fust demeuré entaché du peché originel ; c'est pourquoy Nostre-Dame alla promptement en la maison de Ste Elisabeth, afin qu'il fust sanctifié, et que ce divin enfant qu'elle portoit dans ses tres-pures entrailles, et auquel seul appartenoit la sanctification des ames, pust faire en cette visite celle du glorieux S. Jean, le purifiant et retirant du peché originel. Ce qui fut fait avec une telle plenitude de grace, qu'il y a plusieurs docteurs qui soustiennent, qu'il ne pecha jamais, non pas mesme veniellement, bien que quelques-uns tiennent l'opinion contraire. Ce fut donc, comme vous voyez, la charité qui fut cause que la Ste Vierge coopera à cette sanctification : mais ce n'est pas merveille que ce cœur sacré de nostre glorieuse Maistresse fut si remply d'amour et de zele pour le salut des hom-

mes, puis qu'elle portoit dans son sacré ventre la charité mesme; c'est à dire le Sauveur et Redempteur du monde.

Ne vous semble-t'il pas, mes chercs ames, que c'est à elle à qui l'on doit appliquer ces paroles du Cantique des Cantiques, où le divin Espoux descrivant les beautez de son Espouse en detail et par le menu, dit que son chef ressemble au mont Carmel, *caput tuum ut Carmelus* (1). Le mont Carmel est un mont tres-agreable et lequel est tout couvert et diapré de fleurs tres-odoriferantes, et les arbres qui se treuvent sur ce mont, ne portent que des parfums: mais que signifient ce mont, ces fleurs et ces parfums? sinon la charité, laquelle estant comme une tres-belle et odoriferante plante, produit toutes les fleurs des autres vertus dans l'ame qui la possede; car elle ne demeure jamais seule. Et bien qu'on approprie ces paroles du Cantique à l'Eglise, qui est la veritable Espouse de Nostre-Seigneur, en laquelle, comme en un mont Carmel, abondent toutes sortes de fleurs tres-odoriferantes, c'est à dire toute sorte de vertus, de saincteté, et de perfection; si est-ce neantmoins que cela se peut encore fort bien entendre de la tres-Ste Vierge, qui est cette unique et parfaite Espouse du Sainct-Esprit, laquelle ayant la charité à un si eminent degré, ressembloit au mont Carmel par les actes frequens qu'elle en produisoit; de maniere que cette saincte charité plantée au milieu de son cœur comme un bel arbre,

(1) Cant. 7.

exhaloit continuellement des odeurs, et jettoit des parfums d'une suavité incomparable.

Mais les rabins et quelques autres docteurs, semblent nous faire encore mieux entendre que le divin Espoux parlant du chef de son Espouse, entend parler de la charité, qui est la premiere et la plus excellente de toutes les vertus; parce, disent-ils, qu'il le compare à l'escarlate, laquelle tire son prix de sa teinture, *Et comæ capitis tui, sicut purpura regis vincta canalibus*(1); ou bien, aux grains de la grenade qui sont rouges. O certes il est vray que tout cela nous represente merveilleusement bien la charité de la S[te] Vierge, laquelle non seulement avoit la charité, mais il est vray qu'elle l'avoit receuë en telle plenitude, qu'on pourroit dire en quelque façon qu'elle estoit la charité mesme; d'autant qu'elle avoit conçeu dans son ventre le divin Sauveur de nos ames, qui estant tout amour, l'avoit toute remplie d'amour; tellement qu'on luy peut appliquer mieux qu'à nul autre, ces paroles du Cantique des Cantiques, lors que l'Espoux sacré contemplant sa bien-aymée qui estoit en son doux repos, il fut saisi d'une si grande complaisance, qu'il se prit à conjurer les filles de Jerusalem de ne la point esveiller, leur disant; Filles de Jerusalem, je vous conjure par les chevreüils de ne pas esveiller ma bien aymée, qui est en l'amour, c'est-à-dire qui prend son repos dans l'exercice de l'amour et de la charité, qu'elle ne le veüille ou desire, *Adjuro vos, filiæ Jerusalem, per ca*

(1) Cant. 7.

preas, cervosque camporum, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit (1) : Ou plustost, selon un autre version ; Filles de Jerusalem, je vous conjure de ne pas esveiller la dilection et l'amour mesme, qu'elle ne le veüille ; et cette dilection et amour est ma bien-aymée, c'est-à-dire la sacrée Vierge, qui avoit l'amour en un si souverain degré de perfection, qu'on peut dire qu'elle seule a plus aymé Dieu, que toutes les autres creatures ensemble ; c'est pourquoy il l'a regardée avec une complaisance toute particuliere.

Or qui est-ce qui a jamais donné plus de complaisance à Dieu entre les pures creatures, que celle qui estoit accomplie en toutes sortes de vertus? qui avoit une si ardante charité, accompagnée d'une si profonde humilité? car quelle plus profonde humilité peut on jamais voir que celle qu'elle fit paroistre lors que S[te] Elisabeth la loüa, disant; que son bon-heur provenoit de ce que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, et que pour cela toutes les nations la loueroient, et appelleroient bien-heureuse; *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (2). Mais pour oster de nos esprits tout subjet d'embroüillement expliquons plus particulierement comment ces paroles se doivent entendre.

Il y a plusieurs docteurs qui tiennent que quand Nostre-Dame dit, que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, elle n'entendoit pas parler de la ver-

(1) Cant. 3. — (2) S. Luc, 2.

tu d'humilité qui estoit en elle, parce, disent-ils, qu'encore qu'elle eust une tres-profonde humilité, si ne s'estimoit-elle pas humble; et semble que cette parole eust esté contraire à l'humilité mesme. Si bien que quand elle dit, que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, elle entendoit parler de la vilité, bassesse et abjection qu'elle voyoit en elle, en ce qui estoit de sa nature, et du neant d'où elle estoit sortie : et que c'est en ce sens que se doivent entendre ces paroles; parce que le vray-humble, disent ces Docteurs, ne croit point avoir l'humilité, ny ne voit jamais en soy cette vertu. Toutefois il y en a d'autres qui tiennent l'opinion contraire, laquelle semble estre la plus probable, et ceux-là disent que Nostre-Dame, par les paroles qu'elle respondit à Ste Elisabeth, entendoit parler de la vertu d'humilité qui estoit en elle, et qu'elle connoissoit bien que c'estoit cette vertu qui avoit attiré Nostre-Seigneur dans ses tres-chastes entrailles. Il est donc croyable qu'elle sçavoit bien que l'humilité estoit en elle; de sorte que sans crainte de la perdre, elle parla ainsi, parce qu'elle sçavoit bien que l'humilité qui estoit en elle, ne provenoit pas d'elle, ains luy estoit donnée de Dieu, et que c'estoit un effet de sa grace.

Mais ne voyons-nous pas le grand apostre S. Paul dire et confesser qu'il a la charité, avec des paroles si asseurées, qu'il sembloit qu'il parlast avec plus de presomption que d'humilité, quand il disoit avec tant d'asseurance; Qui est-ce qui me separera de la

charité de Jesus-Christ? *Quis ergo nos separabit à charitate Christi?* Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse? la faim, la nudité, ou le peril, la persecution ou le glaive? je suis certain qu'aucune chose, non pas mesme la mort, ne me pourra separer de la charité de Dieu qui est en Nostre-Seigneur Jesus-Christ. Voyez, je vous prie, avec quelle asseurance parloit ce grand apostre, quand il protestoit que rien ne le pouvoit separer de la charité de son Dieu. Il falloit donc qu'il creut qu'il avoit la charité: O certes! il n'y a point de doute, bien qu'il faille entendre quand il disoit ces paroles, qu'il s'appuyoit sur la grace, et non sur ses propres merites.

Ainsi la glorieuse Vierge ne manqua point d'humilité, ny ne fit aucune faute contre cette vertu, quand elle dit, que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, non plus que S. Paul quand il dit, qu'aucune chose non pas mesme la mort, ne le pourroit separer de la charité de Jesus-Christ; parce que cette S[te] Vierge sçavoit bien qu'entre toutes les vertus, l'humilité est celle qui a le plus de pouvoir d'attirer Dieu en nous: ce que le divin Espoux semble vouloir signifier au Cantique des Cantiques, car apres avoir consideré toutes les beautez particulieres de son Espouse, il ne fut point tant espris de son amour que lors qu'il vint à jetter ses yeux sur sa chausseure et sur sa demarche, ainsi qu'il tesmoigne par ces paroles, *Quàm pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia Principis* (1). O fille du Prince! que

(1) Cant. 7.

ta chausseure et tes desmarches sont pleines de beauté.

Ne lisons-nous pas de Judith lors qu'elle alla trouver Holophernes, Prince de l'armée des Assyriens, que nonobstant qu'elle fut extresmement bien parée, et que son visage fut doüé de la plus rare beauté qui se peut voir, ayant les yeux estincelans, avec une douceur charmante, ses levres pourprines, et ses cheveux crespez flotant sur ses espaules; toutesfois Holophernes ne fut point touché, ny par les beaux habits, ny par les yeux, ny par les levres, ny par les cheveux de Judith; ny d'aucune autre chose qui fust en elle; mais seulement quand il jetta ses yeux sur ses sandales, ou sa chausseure qui comme nous pouvons penser estoit recamée d'or d'une fort bonne grace, il demeura tout espris d'amour pour elle (1).

Ainsi pouvons-nous dire que le Pere Eternel considerant la varieté des vertus qui estoient en Nostre-Dame, il la trouva sans doute extresmement belle: mais lors qu'il jetta les yeux sur ses sandales ou souliers, il en receut tant de complaisance et en fut tellement espris, qu'il se laissa gaigner, et luy envoya son Fils, lequel s'incarna en ses tres-chastes entrailles. Mais qu'est-ce, je vous prie, mes cheres ames, que ces sandales et cette chausseure de la sacrée Vierge nous represente, sinon l'humilité? car nous voyons que les sandales ou souliers sont les plus vils accoustremens desquels l'on se serve pour l'ornement du corps humain, parce qu'ils sont tousjours

(1) Judith, 10.

contre terre, foulant la fange et la boüe, aussi est-ce le propre des ames qui ont la veritable humilité d'estre tousjours basses et petites à leurs yeux, et se tenir sous les pieds de tout le monde : car cette vertu qui est la base de la vie spirituelle a cela de propre qu'elle veut tousjours estre contre terre dans sa bassesse et dans son abjection : et c'est cette bassesse que Dieu regarda avec tant de complaisance en la S^te. Vierge, et de ce regard procede tout son bonheur, ainsi qu'elle dit en son sacré Cantique : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (1) : advoüant qu'à cause de ce divin regard elle sera publiée bienheureuse par toutes les creatures, de generation en generation. Or soit qu'on suive l'opinion de ceux qui disent, que quand la Ste Vierge dit que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, elle faisoit reflexion sur elle mesme, à cause de sa nature, et de l'estre qu'elle avoit du neant d'où elle avoit esté tirée comme toutes les autres creatures, ou bien celle de ceux qui disent que la tres-Ste Vierge considerant sa vie, qui estoit toute saincte et toute pure et parfaite, elle la trouva bonne; et voyant en soy l'humilité, elle peut dire veritablement en ce sens, que Dieu avoit regardé son humilité. Il est certain que tant en une maniere comme en l'autre, elle parla tousjours avec tant d'humilité qu'elle faisoit bien voir qu'elle tenoit tout son bonheur de ce que Dieu avoit jetté les yeux sur sa petitesse; c'est pourquoy on luy peut tres-

(1) S. Luc, 1.

bien approprier ces paroles que dit l'Espouse du Cantique; *Dum esset Rex in accubitu suo, Nardus mea dedit odorem suum* (1), tandis que le roy estoit dans sa couche, mon nard a jetté son odeur. Le nard est un petit arbrisseau qui ne s'esleve jamais en haut comme les cedres du Liban, ains il demeure tousjours en sa bassesse; jettant son parfum avec tant de suavité, qu'il resjouyt tout ceux qui l'odorent. Certes nous pouvons bien dire que la S[te] Vierge a esté comme un nard tres-precieux; car elle ne s'est jamais eslevée pour toutes les grandes graces et faveurs qui luy ont esté faites, ny pour toutes les loüanges qui luy ont esté données, ains elle est tousjours demeurée en sa bassesse et petitesse; et par cette humilité comme le nard elle a jetté un parfum de si suave odeur, qu'il a monté jusques au trosne de la divine Majesté, qui en a tellement esté esprise qu'elle est descendüe du ciel pour venir icy bas en terre s'incarner dans son ventre sacré.

Vous voyez doncques, mes cheres sœurs, combien l'humilité est agreable à Dieu, puisque nostre glorieuse maistresse fut choisie pour estre mere de son Fils, parce qu'elle estoit humble : Et de cecy Nostre-Seigneur mesme en rendit tesmoignage, lors que cette bonne femme, qui voyoit ses miracles qu'il faisoit, s'escria à haute voix; *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti* (2), Bien-heureux est le ventre qui t'a porté, et les mammelles que tu as succées; il respondit, *Quinimo beati qui audiunt ver-*

(1) Cant. 2. — (2) S. Luc, 11.

bum Dei, et custodiunt illud; Mais plustost, bien-heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et la gardent, qui est autant comme s'il eust voulu dire, Il est vray que ma Mere est bien-heureuse, parce qu'elle m'a porté en son ventre; mais elle l'est bien davantage, pour l'humilité avec laquelle elle a entendu les paroles de mon Pere celeste, et les a gardées. Ce qu'il reconfirma encore lorsqu'on luy dit que sa Mere et ses freres l'attendoient, respondant que ceux-là estoient sa mere et ses freres, qui entendoient la parole de Dieu et la mettoient en effet: *Mater mea, et fratres mei, hi sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt: Quicunque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, soror, mater est* (1). Or bien que Nostre-Seigneur dit cela, ce n'estoit pas qu'il ne voulust reconnoistre la S[te] Vierge pour sa Mere, ains il nous vouloit faire entendre que ce n'estoit pas seulement pource qu'elle l'avoit porté en son ventre, qu'elle estoit bien heureuse, mais beaucoup plus à cause de l'humilité avec laquelle elle faisoit la volonté de Dieu en toutes choses.

Je m'apperçois que l'heure se passe, c'est pourquoy il faut employer ce peu de temps qui me reste à dire encore quelques mots d'instruction sur l'Evangile de ce jour, car il est extremement beau et utile à entendre.

S. Luc dit donc, que la S[te] Vierge nostre glorieuse Maistresse se leva hastivement et s'en alla en grande diligence sur les montagnes de Judée, *Exurgens Ma-*

(1) S. Matt. 12; S. Marc, 13.

ria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda; pour nous montrer la promptitude avec laquelle l'on doit correspondre aux inspirations divines; parcé que c'est le propre du Sainct Esprit, lors qu'il touche un cœur, d'en chasser toute paresse et tepidité; d'autant qu'il ayme la diligence et promptitude, il est ennemy des remises et dilayemens, en ce qui est de l'execution des volontez divines. C'est pourquoy la Ste Vierge se leva promptement, et alla hastivement par les montagnes de Judée; car l'enfant duquel elle estoit grosse ne l'incommodoit point à cause qu'il n'estoit point semblable aux autres enfans, ce qui faisoit qu'elle n'en recevoit pas l'incommodité que les femmes ont accoustumé de ressentir dans leurs grossesses, lesquelles ne peuvent facilement marcher à cause de la pesanteur de l'enfant qui est dans leur ventre; Ce qui provient de ce que leurs enfans sont pecheurs : mais celuy de Nostre-Dame n'estoit point pecheur, ains le Sauveur des pecheurs, et celuy qui venoit pour oster les pechez du monde; c'est pourquoy elle n'en estoit aucunement chargée, ains plus legere et plus habile à marcher. Et ce qui faisoit encore qu'elle marchoit ainsi hastivement, estoit sa pureté virginale qui l'incitoit à cela pour estre plustost retirée : car c'est le propre des Vierges, de demeurer cachées et retirées, et ne paroistre que le moins qu'elles peuvent parmy le tumulte du monde.

Estant donc arrivée, elle entra en la maison de Zacharie, et salüa sa cousine Elisabeth, *Et intravit*

in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth, mais quant à Zacharie, l'Evangeliste n'en dit rien, d'autant que sa pureté ne luy permettoit pas de parler aux hommes. Ce qui apprend aux Vierges qu'elles ne sçauroient avoir trop de soin de conserver leur pureté.

Il y auroit certes mille beaux documens à tirer sur les paroles de cet Evangile ; mais je me contenteray d'en dire seulement quelque chose en passant, afin d'en parachever l'histoire. O combien de graces et de faveurs, mes cheres sœurs, furent versées sur la maison de Zacharie, lors que la sacrée Vierge y entra (1). Si Abraham receut tant de graces pour avoir receu trois anges en sa maison (2) ; et si Jacob apporta tant de benediction à Laban, qui estoit payen et idolastre : si Loth fut delivré de l'embrasement de Sodome pour avoir logé deux anges ; et si le prophete Eli remplit d'huile tous les vaisseaux de la pauvre veufve ; si Elisée ressuscita l'enfant de la Sulamite ; et enfin si Obededon receut tant de faveurs du ciel pour avoir logé en sa maison l'arche d'alliance. Quelles et combien grandes pensez-vous que furent les graces et benedictions dont la maison de Zacharie fut remplie pour avoir receu l'ange du grand conseil, ce vray Jacob et divin prophete, la vraye arche d'alliance, Nostre-Seigneur enclos dans le ventre de Nostre-Dame.

Certes, toute cette maison fut remplie d'allegresse, S. Jean tressaillit de joie dans le ventre de sa

(1) Gen. 18. — (2) Gen. 29.

mere, Zacharie recouvrant la parole, et S[te] Elizabeth fut remplie du Sainct-Esprit, et receut le don de prophetie; et voyant entrer cette saincte dame en sa maison, elle s'ecria : *Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me?* (1) D'où me vient cecy, que la Mere de mon Dieu me vienne visiter? Mais remarquez qu'elle l'appelle Mere, avant qu'elle aye enfanté. Ce qui est contre la coustume ordinaire, car on n'appelle point meres les femmes avant qu'elles ayent enfanté, parce que souvent elles enfantent malheureusement. Or S[te] Elizabeth savoit bien que la S[te] Vierge enfanteroit heureusement, et partant elle ne faisoit point de difficulté de l'appeller Mere, d'autant qu'elle est tres-asseurée qu'elle le sera, et non pas mere d'un homme seulement, mais de Dieu, et par consequent reyne et princesse des hommes et des anges. Et c'est pourquoy elle s'etonna qu'une telle et si grande princesse la fust venuë visiter. Vous estes bien-heureuse, madame, luy dit-elle, parce que vous avez creu à tout ce qui vous a esté dit, *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea, quæ dicta sunt tibi à Domino*. Et de plus, vous estes beniste par dessus toutes les femmes, *Benedicta tu inter mulieres*. En quoy nous voyons combien parfaitement S[te] Elisabeth avoit receu le don de prophetie; car elle parle des choses passées, presentes et futures. Mais remarquez ces paroles : Vous estes bien-heureuse d'avoir creu à tout ce que l'ange vous a dit; d'autant que cela fait voir que vous avez

(1) S. Luc, 1.

plus de foy qu'Abraham, parce que vous avez creu que la Vierge et la sterile concevroient; bien que ce soit une chose qui surpasse le cours de la nature. Voyez donc comme elle sceut par esprit de prophetie les choses passées. Et pour ce qui devoit advenir, ne voit-elle pas par ce mesme esprit, que les choses qui avoient esté dites à Nostre-Dame par le Seigneur, seroient accomplies en elle, et qu'elle seroit beniste entre toutes les femmes? Ne parle-t'elle pas aussi des choses presentes, l'appellant Mere de Dieu? adjoustant que l'enfant qu'elle portoit avoit tressailly de joie à son arrivée, *Exultavit in gaudio infans in utero meo.*

Certes, ce n'est pas merveille si S. Jean tressaillit de joye à la venuë de son Sauveur, puisque Nostre-Seigneur dit en parlant aux Juifs; Abraham vostre pere s'est resjoüy, voyant en esprit prophetique mon jour advenir, que vous voyez maintenant, *Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum* (1). Et si tous les prophetes desiroient tant le Messie promis en la loy, et se resjoüyssoient, sçachant que tout ce qu'ils predisoient s'accompliroit à sa venuë : combien plus devons-nous penser que S. Jean fut remply d'allegresse, voyant ce vray Messie promis par les prophetes et tant desiré des patriarches, au travers du ventre de sa saincte Mere, qui l'estoit venu visiter, pour commencer par luy l'œuvre de nostre redemption, le retirant du bourbier du peché originel.

(1) S. Jean, 8.

O combien, mes cheres sœurs, devez-vous estre comblées de joie lors que vous estes visitées par ce divin Sauveur, au tres-sainct sacrement de l'autel, et par les graces interieures que vous recevez journellement de sa divine Majesté par tant d'inspirations, et paroles amoureuses qu'il dit sans cesse à vostre cœur autour duquel il est tousjours frappant, afin de vous exciter par de bons mouvemens à travailler sans cesse pour son sainct amour. O que d'actions de graces devez-vous rendre à ce Seigneur, pour tant de faveurs! ha! que vous devez executer promptement et fidellement ses divines volontez!

La tres-Ste Vierge entendant ce que sa cousine Elisabeth disoit à sa loüange, s'humilia, et rendit de tout la gloire à Dieu, et confessant que tout son bon-heur, comme j'ay dit, procedoit de ce qu'il avoit regardé l'humilité de sa servante, elle entonna ce beau et admirable cantique du *Magnificat* qui surpasse tous ceux qui avoient esté autrefois chantez en l'ancienne loy par les femmes dont l'Escriture fait mention. O que ce cantique est admirable et qu'il est bien plus excellent que celuy de Judith (1), et plus beau, sans comparaison, que celuy que chanta la sœur de Moyse, apres que les enfans d'Israël eurent passé la mer rouge, et que Pharaon et les Egyptiens furent ensevelis dans les eaux (2), ny que celuy qui fut chanté par Debora et Barac aprés que Dieu leur eut donné la victoire de leurs ennemis (3): en somme ce divin cantique est plus beau

(1) Judith, 15. — (2) Exode. — (3) Juges, 5.

que tous les cantiques qui ont esté chantez par Zacharie, par Simeon, et par tous les autres dont l'Escriture fait mention (1)!

O mes cheres sœurs, filles de la Visitation de Nostre-Dame et de S[te] Elisabeth, qui avez cette Vierge pour Mere, que vous devez avoir un grand soin de l'imiter, particulierement en son humilité et charité, qui sont les deux vertus qui luy firent principalement faire cette saincte visite. Vous devez donc reluire tout particulierement en icelles, vous portant avec une grande diligence et allegresse à visiter vos sœurs malades, faisant tout ce qu'il vous sera possible pour vous soulager et servir cordialement les unes les autres en vos infirmitez, soit spirituelles ou corporelles; et enfin par tout où il s'agit d'exercer l'humilité et la charité, vous vous y devez porter avec un soin et une diligence toute singuliere : car ce n'est pas assez pour estre filles de Nostre-Dame de se contenter d'estre dans les maisons de la Visitation, et porter le voile de religieuse. Ce seroit faire tort à une telle mere, ce seroit degenerer de cette qualité, de se contenter de cela : mais il la faut imiter en sa saincteté et en ses vertus. Soyez doncques bien soigneuses de former vostre vie sur la sienne; soyez douces, humbles, charitables et debonnaires, et magnifiez continuellement le Seigneur avec elle, et croyez, mes cheres ames, que si vous le faites fidellement et humblement pendant le cours de cette vie mortelle, qu'apres icelle vous chanterez au

(1) S. Luc, 1.

ciel avec la mesme Vierge, *Magnificat anima mea Dominum*: Et benissant par ce sacré cantique la divine Majesté, vous serez benistes d'elle en l'eternité de la gloire, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY!

AUTRE SERMON

POUR

LE JOUR DE LA VISITATION

DE NOSTRE-DAME.

Unus-Deus. Epres. 4.

Dieu est un.

Dieu qui est un, ayme l'unité et l'union, et tout ce qui n'est point uny ne luy est point agreable : Dieu ayme souverainement tout ce qui est uny et conjoint; mais il est ennemy de la des-union, parce que tout ce qui est des-uny est imparfait; car la desunion n'est causée que de l'imperfection; et partant il est certain que tout ce qui est des-uny a quelque defaut en soy.

Or Dieu nous voulant monstrer combien il ayme l'union, il en a fait en l'Incarnation trois admirables en la sacrée Vierge Nostre-Dame, sans y comprendre l'union naturelle de l'ame avec le corps, de laquelle je ne veux pas parler maintenant, qui est une union si excellente, que tous les philosophes ne peuvent cesser de l'admirer, et demeurent tous ravis de voir comme Dieu a uny et conjoint l'ame avec le corps : mais d'une conjonction et union si parfaite, que le corps sans laisser d'estre corps, et

l'esprit sans laisser d'estre esprit, sont neantmoins si estroittement unis par ensemble, qu'ils ne font en l'homme qu'une seule personne, et asseurent que cette union naturelle est une chose si excellente et si grande, qu'elle ne sçauroit estre assez admirée : aussi est-elle une œuvre de Dieu tout-puissant, et amateur de l'union. Mais comme ce n'est pas de cette union naturelle du corps et de l'ame de Nostre-Dame dont je veux parler maintenant, d'autant qu'elle est commune à tous les hommes, je m'arresteray seulement sur trois autres unions merveilleuses que Dieu a fait en elle au jour de l'incarnation.

La premiere desquelles a esté d'unir la nature divine avec la nature humaine dans ses sacrez flancs, et cette union est si admirable et si relevée, qu'elle surpasse infiniment tout ce que les entendemens angeliques et humains peuvent comprendre ; et jamais la pensée d'une telle et si admirable union n'eust osé entrer dans l'esprit d'aucun ange, cherubin, ny seraphin ; d'autant que ces deux natures divine et humaine, sont infiniment esloignées l'une de l'autre, y ayant une si grande distance en icelles, qu'aucune creature n'eust jamais pensé que Dieu eust voulu faire cette union, ny mesme qu'elle eust esté possible ; la nature divine estant d'une infinie perfection, immensité et grandeur ; et la nature humaine estant finie, tres-imparfaite, et une chose tres-basse, vile et abjecte : de sorte que c'estoit unir les deux extremitez ensemble, la nature divine estant la souveraine perfection, et la nature humaine

estant la souveraine misere, qui sont deux choses plus contraires et esloignées l'une de l'autre qu'on ne sçauroit dire ny penser. Et neantmoins Dieu par sa sagesse et bonté infinie a fait dans le ventre de Nostre-Dame, en l'incarnation, une si estroitte union de ces deux natures, qu'elles n'ont fait qu'une seule personne, de façon que l'homme a esté fait Dieu, et Dieu sans laisser d'estre Dieu, a esté fait homme.

La seconde union que Dieu a fait en Nostre-Dame, a esté d'unir la maternité avec la virginité : union qui est certes tout à fait admirable, et hors du cours de la nature; car c'est unir deux choses naturellement impossibles, et lesquelles ne se peuvent nullement trouver ensemble : et jamais cela ne s'estoit veu, ny n'avoit mesme jamais esté pensé qu'une mere fust vierge, et qu'une vierge, sans laisser d'estre vierge, fust mere. Or cette union estant miraculeuse et surnaturelle, elle ne pouvoit estre faite que par la main toute-puissante de Dieu, qui a donné ce privilege à Nostre-Dame de pouvoir estre vierge, et mere tout ensemble; et comme cette union a esté faite en elle seule, aussi sera-t'elle seule qui demeurera eternellement vierge et mere, mais mere de Dieu et homme tout ensemble.

La troisiesme union que Dieu a fait en nostre glorieuse maistresse, a esté celle d'une tres-haute charité, et d'une tres-profonde humilité. L'union de ces deux vertus est certes aussi tres-admirable, parce qu'elles sont si esloignées l'une de l'autre, qu'il sem-

ble qu'elles ne se pourroient jamais rencontrer dans une mesme ame, d'autant que la charité esleve l'ame en haut, et plus elle croist et se va perfectionnant, plus aussi elle la va rehaussant et relevant par dessus tout ce qui n'est point Dieu. L'humilité fait tout le contraire, car elle rabaisse l'ame au dessous d'elle-mesme, et de toutes les creatures : cette vertu ayant cela de propre, que plus elle est grande, plus elle rabaisse l'ame dans laquelle elle est.

Voyez donc, je vous prie, les extremitez de ces deux vertus, et je m'asseure que vous direz; comment est-il possible d'unir et conjoindre par ensemble l'humilité avec la charité? puisque la nature de l'une est de monter en haut, et celle de l'autre est de descendre en bas. C'est une chose qui naturellement est impossible; aussi nul autre que Nostre-Seigneur ne pouvoit faire l'union de ces deux vertus : mais luy qui n'est qu'un seul Dieu, parce qu'il veut et ayme l'unité, a monstré la grandeur incomparable de son pouvoir, en unissant des choses si esloignées l'une de l'autre, ainsi que nous voyons en la tres-Ste Vierge, en laquelle il a tellement uny la charité avec l'humilité, qu'il n'y peut avoir en elle de charité sans humilité, ny d'humilité sans charité; la charité demeurant humble, et l'humilité charitable; la charité rehaussant l'ame par dessus toutes les creatures, et l'humilité la rabaissant au dessous de toutes, sans laisser neantmoins d'estre tellement unies et jointes ensemble, que l'une de ces deux vertus ne peut subsister sans l'autre.

Or c'est sur cette derniere union de la charité avec l'humilité que je m'arresteray specialement, et laquelle me donnera entrée dans le subjet de cette feste. Car qu'est-ce que la visitation que Nostre-Dame fit à Ste Elizabeth, sinon une union et assemblage de l'humilité avec la charité, ou plustost un sommaire des effects de ces deux vertus prattiquées en souverain degré par la sacrée Vierge envers Ste Elisabeth? Et bien que l'humilité et la charité n'ayent qu'un seul objet, qui est Dieu, à l'union duquel elles tendent; neantmoins pour estre parfaites il faut qu'elles passent de Dieu au prochain.

O que la tres-Ste Vierge prattiqua l'humilité et la charité à un souverain degré de perfection au temps de l'incarnation apres que l'ange luy eut annoncé ce mystere ineffable, luy repondant; *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum*, Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon vostre parole. Car lors que l'ange la declara Mere de Dieu, et reyne des anges et des hommes, et qu'il luy fit entendre comme elle estoit eslevée par dessus toutes les creatures angeliques et humaines; elle s'abaissa à l'instant au dessous de toutes, disant; Voicy la servante du Seigneur. O combien cet acte d'humilité fut grand! certes la Ste Vierge eut alors une si claire connoissance de la misere et du neant de la nature humaine, et de la distance infinie qu'il y a entre Dieu et l'homme, que se voyant relevée par dessus toutes les creatures, elle s'abaissa au dessous de toutes, par la consideration de son neant et de la

grandeur infinie de Dieu duquel elle estoit choisie pour estre sa mere. Et il est vray qu'elle ne s'humilia jamais si profondement que quand elle dit ces paroles, *Ecce ancilla Domini*, Voicy la servante du Seigneur. Mais apres avoir fait cet acte d'une si parfaite humilité et aneantissement, et s'estre abaissée le plus bas qu'elle pouvoit, elle produisit consecutivement, en prononçant ces paroles, *Fiat mihi secundùm verbum tuum*, un acte de charité la plus parfaite qu'on sçauroit dire, ny penser, donnant son consentement, et acquiesçant à ce que l'ange luy avoit dit que Dieu demandoit d'elle. Or vous voyez bien maintenant comme Dieu unit en la Ste Vierge, à l'instant de l'Incarnation, la charité avec l'humilité; et comme apres s'estre abaissée jusques au profond abysme du neant, en disant, *Ecce ancilla Domini*, Voicy la servante du Seigneur; en mesme temps elle s'est relevée par la charité au-dessus des cherubins et Seraphins, disant à l'ange, Qu'il me soit fait selon ta parole: car au mesme instant le Fils de Dieu prit chair humaine dans son ventre virginal, et par ce moyen elle fut faite sa Mere.

Voilà donc comme l'humilité fut jointe avec la charité en cette tres-Ste Vierge, et comme son humilité la fit eslever, parce que Dieu regarde les choses basses pour les relever; si bien que voyant cette Ste Vierge humiliée au-dessous de toutes les creatures, il la regarda et l'exalta au dessus de toutes. Ce qu'elle nous fait entendre par les paroles de son sacré cantique, *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ,*

ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes; disant à Ste Elizabeth, Que toutes les nations l'appelleroient bien-heureuse, à cause que Dieu avoit regardé son abjection et sa bassesse. Comme luy voulant dire, Vous m'appellez bien-heureuse, il est vray que je le suis: mais tout mon bonheur procede de ce que Dieu a regardé ma petitesse et mon neant. Or la Ste Vierge s'estant ainsi humiliée devant Dieu, elle ne se contenta pas de cela, d'autant qu'elle sçavoit bien que l'humilité et la charité ne sont jamais en leur perfection, si elles ne passent de Dieu au prochain : car de l'amour de Dieu procede celuy du prochain; et à mesure que nostre amour sera grand envers Dieu il le sera aussi à l'endroit de nostre prochain. Ce que le glorieux S. Jean nous fait entendre par ces paroles: *Qui enim non diligit fratrem suum, quem videt; Deum quem non videt, quomodo potest diligere?* Est-il possible, dit-il, que tu aymes Dieu que tu ne vois point, si tu n'aymes pas ton prochain que tu vois? Donc si nous voulons monstrer que nous aymons Dieu, et si nous voulons qu'on croye que nous l'aymons, il nous faut aussi aymer nostre prochain, le servir, l'aider et soulager en toutes ses necessitez, selon nostre pouvoir.

C'est pourquoy la Ste Vierge sçachant bien cette verité, elle se leva et s'achemina promptement, dit l'Evangeliste, *cum festinatione,* vers les montagnes de Juda, ou en la ville d'Ephrem, ou comme quelques-uns disent, de Hierusalem, pour servir sa cousine Elisabeth en sa grossesse; en quoy elle fit parois-

tre une grande humilité, et une charité nompareille, d'autant qu'alors qu'elle se vid Mere de Dieu, elle s'humilia jusques-là, que de se mettre tout aussitost en chemin pour aller secourir et assister cette bonne femme. Peut-estre qu'elle ne sortit pas à la mesme heure, ny au mesme jour qu'elle receut cette grace incomparable; car vous pouvez penser, si elle demeura recueillie et ravie d'admiration en sa petite maison, considerant ce grand et profond mystere de l'Incarnation qui avoit esté operé en elle. O Dieu! quelle douceur et suavité avoit-elle en son cœur, en la consideration de cette merveille? O quels saincts devis et amoureux colloques se faisoient entre le Fils et la Mere! Elle ne sortit donc pas de sa petite maison, pour visiter Ste Elizabeth, au mesme temps de l'Incarnation, comme il est à presupposer, quelques jours apres.

Mais quelle plus profonde humilité se peut-il voir que celle qu'elle prattiqua? se rendant servante de celle qui luy estoit en tout et par tout inferieure: car bien que Ste Elizabeth fust de noble extraction, estant de la lignée de David, et mariée à un grand prestre de la lignée de Levi; toutesfois cela n'estoit rien en comparaison de la grandeur incomparable de la Vierge, puis qu'elle est reyne du ciel et de la terre, des anges et des hommes, et que tous les tiltres d'honneur et de loüanges que nous luy donnons, et pouvons donner, ne sont que pour ayder nos petits entendemens, à nous representer quelque chose de ses grandeurs; car elle est souveraine-

ment plus grande que tout ce qu'on s'en peut imaginer. De sorte que si nous luy voulons donner un nom digne de son incomparable grandeur, il nous la faut nommer *Mater Dei*, Mere de Dieu ; cette dignité estant si grande, que tous les tiltres, loüanges et eloges que nous sçaurions donner à la Ste Vierge, sont compris en icelle. Quelle humilité plus profonde se peut-il donc voir, que celle qu'elle pratique? puisque lors qu'elle sçait qu'elle est choisie et déclarée Mere du Verbe eternel, elle se dit sa servante ; et passant plus outre, elle sort de sa maison, et s'en va pour servir sa bonne cousine.

O que grande et profonde fut l'humilité de la Vierge, et qu'elle la fit encore bien paroistre en salüant Ste Elisabeth ! car l'evangeliste remarque que cette sacrée Dame, comme la plus humble, la salüa la premiere, *Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth*. Mon Dieu, mes cheres ames, que de benedictions et de graces entrerent en cette maison avec elle : cela se remarque plus facilement par les paroles de Ste Elisabeth, laquelle voyant la Ste Vierge par un esprit de prophetie, s'escria à haute voix, Vous estes beniste entre toutes les femmes, et benit est le fruict de vostre ventre, *Et exclamavit voce magna, et dixit, Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui, et unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me?* Hé! d'où me vient ce bon-heur, que la Mere de mon Dieu me vienne visiter? Puis poursuivant; Voicy, dit-elle, qu'à l'instant que la voix de vostre salutation est parvenuë à

mes oreilles, l'enfant qui est dans mon ventre a tressailly de joye : *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur in te quæ dicta sunt tibi à Domino,* Vous estes bien-heureuse d'avoir creu ; car toutes les choses qui vous ont esté dites par le Seigneur, seront accomplies en vous.

Mais ô Dieu ! qui pourroit comprendre les divines suavitez qui s'escoulent dans le cœur de S[te] Elisabeth en cette saincte visitation, et comme elle meditoit cet ineffable mystere de l'Incarnation. Que d'actions de graces elle rendoit à Dieu pour un si grand benefice, et pour toutes les faveurs qu'elle recevoit de luy. O que de paroles amoureuses, disoit S. Jean dans le ventre de sa mere, à son cher et divin maistre, qu'il reconnoissoit et adoroit dans les chastes entrailles de Nostre-Dame ! que de graces, de benedictions et de lumieres, ce divin Sauveur respandit alors dans le cœur de son precurseur! Mais comme il me souvient de vous avoir parlé austresfois de ce subjet, je ne feray maintenant que toucher trois petits poincts en passant, pour vous faire mieux entendre la suite du mystere.

Le premier est, Que S. Jean en cette saincte visitation receut l'usage de raison, selon l'opinion commune de tous les Peres : le second, qu'il fut sanctifié; et le troisiesme, qu'il fut remply de science et connoissance de Dieu et de ses divins mysteres : en suite de quoy il l'ayma, l'adora, et tressaillit de joye à son arrivée. Il ne faut donc point douter que le petit S. Jean, quoy qu'il fut encore dans les entrailles de

sa mere, parloit à Nostre-Seigneur, le connoissoit, l'aymoit, et avoit l'usage du sentiment, du jugement et de la raison. Quant à nous autres, nous sommes bien dans le ventre de nos meres vivans, mais pourtant nous n'avons pas l'usage du sentiment, du discours, ny de la raison, ains nous y sommes comme des masses de chair, sans avoir l'usage de nos sens. Or il falloit bien que S. Jean conneut Nostre-Seigneur dans les entrailles de Nostre-Dame, puis qu'à son arrivée il tressaillit de joye dans celles de sa mere. Il falloit bien aussi qu'il l'aymast; car l'on n'a pas accoustumé de tressaillir de joye pour la venuë de ceux qu'on ne connoit, ny qu'on n'ayme point. Ste Elisabeth fait foy de cette verité par les paroles qu'elle dit à la Ste Vierge, *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit infans in gaudio, in utero meo;* Voicy qu'à l'instant que vostre voix est parvenuë à mes oreilles, l'enfant qui est dans mon ventre a tressailli de joye.

Mais que fait Nostre-Dame parmy toutes les loüanges et benedictions que luy donne Ste Elisabeth? O certes! elle ne fait point comme les femmes du monde, lesquelles si on les exalte, au lieu de s'humilier, elles s'exaltent encore davantage. L'homme est tellement subjet à l'orgueil et à la presomption, que pour cela un ancien philosophe l'a comparé au cheval, disant qu'il n'y a rien de si orgueilleux que l'homme, et le cheval. Voyez, dit-il, un homme sur un cheval, on ne sçait lequel est le plus fier, ou le cheval, ou le cavalier, il semble qu'ils se defient l'un

l'autre à qui fera paroistre plus d'orgueil et de presomption. Mais quand cette presomption et cet orgueil vient à entrer dans l'esprit des femmes, il y fait de grands ravages, et les porte à de grands maux. Nous avons des exemples de cecy : car quelles impertinences et extravagances est-ce que ne fit pas pour s'eslever, cette folle et impudente reyne d'Egypte Cleopatre. Ne remarquons-nous pas aussi cette vanité en nostre pauvre mere Eve, laquelle pour avoir seulement oüy dire qu'elle estoit creée à l'image de Dieu, ne presúma-t-elle pas tant d'elle mesme que de se vouloir faire semblable à luy ! escoutant et faisant pour ce subjet tout ce que luy dit l'ennemy. Mais la sacrée Vierge estant venuë au monde pour regaigner par son humilité ce que nostre mere Eve avoit perdu par son orgueil et vanité ; pour le contrecarrer par son humilité, lors que l'ange l'appelle Mere de Dieu, elle se dit sa servante, *Ecce ancilla Domini*; s'humiliant jusques dans l'abysme de son neant. De mesme, quand S[te] Elisabeth l'appelle bien heureuse, et beniste entre les femmes, elle dit, que cette benidiction procede de ce que Dieu a regardé sa bassesse, sa petitesse et son abjection, *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*.

O que c'est un bon signe en une ame qui pratique la vie spirituelle, que l'humilité de cœur ; et que c'est une bonne marque que l'on reçoit efficacement les graces de Dieu, quand ces graces abaissent et humilient l'ame, et qu'on void que plus les graces sont grandes, plus elles humilient profondement

ceux qui les reçoivent devant Dieu et devant les creatures; et que comme la Ste Vierge l'on tient tout son bon-heur de ce que les yeux de sa divine bonté ont regardé nostre vilité et bassesse. C'a donc esté les effets qu'a operé la grace de Dieu dans le cœur de la Ste Vierge, qu'une profonde humilité, et une ardente charité, tant envers Dieu, qu'à l'endroit du prochain; Charité qui la fit aller en grande diligence en la maison de Zacharie; et quoy qu'elle fut enceinte, elle ne recevoit aucun empeschement par le chemin de l'enfant qu'elle portoit: et comme elle l'avoit conceu par l'obombration du Sainct-Esprit, elle le portoit aussi sans incommodité, et l'enfanta sans douleur; Nostre-Seigneur luy reservant les douleurs de l'enfantement pour le jour de son crucifiement, où elle devoit assister.

Voilà donc cette Vierge incomparable qui entre en la maison de Zacharie, et avec elle un comble de benedictions pour cette famille; d'autant que le petit S. Jean-Baptiste fut sanctifié dans le ventre de sa mere, et Ste Elisabeth fut remplie du Sainct-Esprit. Mais me direz-vous, puisque Ste Elisabeth estoit juste, n'avoit-elle pas desja receu le Sainct-Esprit? Comment est-ce donc que se doit entendre ce que dit l'evangeliste, qu'à la venuë de la Vierge elle en fut remplie? *Et repleta est de Spiritu Sancto Elisabeth.* Cela veut dire, qu'en cette saincte visitation elle receut derechef une plenitude, une abondance, et un surcroist de graces, dont les effets admirables que le Sainct-Esprit opera en elle nous en donne des

preuves manifestes; Car bien qu'il arrive souvent que Dieu donne sa grace aux justes en mesure pleine, cela neantmoins n'empesche pas, comme dit Nostre-Seigneur, qu'on n'y adjouste encore, en telle sorte, que cette mesure vient à estre foulée, entassée, et si comblée, qu'elle regorge de toutes parts; *Mensuram bonam, confertam, et cogitatam, et super fluentem dabunt in sinum vestrum* (1). Ainsi, bien que S[te] Elisabeth eust desjà receu le Sainct-Esprit avec toutes ses graces; si est-ce neantmoins qu'en cette saincte visitation elle en receut une mesure si comblée, et si entassée, qu'elle s'espanchoit de tous cotez.

Or nous devons donc sçavoir que la grace du Sainct-Esprit ne nous est jamais donnée si pleinement en cette vie, qu'il n'y puisse tousjours avoir de l'accroissement et augmentation en icelle; et il se faudroit bien garder en cela de dire, c'est assez, j'ay suffisamment des graces du Sainct-Esprit, et des vertus, *Mensura conferta est;* La mesure est pleine, c'est assez de mortification, je m'y suis assez exercé: ce seroit certes un grand abus, et celuy qui diroit cela, montreroit bien par ses paroles, son indigence, sa mendicité, et mesme sa presomption, et le malheur qui le taloneroit de prés; parce qu'à telles sortes de personnes qui estiment avoir des graces suffisamment, Dieu leur oste ce qu'ils ont, afin de le donner (dit Nostre-Seigneur) à celuy qui a; et à celuy qui n'a rien, c'est-à-dire, qui n'a pas ce qu'on luy a donné, mais qui l'a perdu par sa faute, on luy os-

(1) S. Luc, 6.

tera mesme ce qu'il n'a pas : *Omni habenti dabitur et abundabit ; ei autem, qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo* (1). Ce qui se doit entendre ainsi ; l'on donnera à celuy qui a beaucoup receu, c'est-à-dire, qui a beaucoup travaillé, et lequel neantmoins ne se repose pas, pensant avoir assez fait, ains qui avec une saincte et veritable humilité, reconnoissant son indigence, continuë son travail (2) : A celuy-là donc qui a beaucoup, on luy donnera davantage, et il surabondera. Mais celuy qui a receu quelque grace, et lequel pensant en avoir suffisamment ne la fait point profiter, ains la laisse oisive et infructueuse, on luy ostera ce qu'il a et mesme ce qu'il n'a pas : cela veut dire, qu'on luy ostera les graces qu'il a, parce qu'il ne les fait pas profiter, et que celles qui luy estoient preparées ne luy seront pas données, d'autant qu'il s'en est rendu indigne par sa negligence. Ce qui neantmoins ne se doit pas entendre de la grace suffisante, que Dieu ne refuse jamais à personne, ains de l'efficace, laquelle par un juste jugement il ne donne pas aux ames paresseuses et ingrates, à cause qu'elles en abusent.

Les mondains ont une si grande ambition d'acquerir des richesses et des honneurs, qu'ils ne disent jamais, c'est assez ; en quoy ils sont grandement aveugles, d'autant que pour peu qu'ils en ayent, ils en devroient avoir suffisamment, veu que le trop d'honneur, de dignitez et de richesses, sont la perte de

(1) S. Mat. 25. — (2) S. Luc, 19.

l'ame : et c'est en ces choses temporelles qu'on peut dire veritablement j'en ay suffisamment, il me suffit. Mais en ce qui est des biens spirituels, il ne faut jamais penser, tandis que nous serons en cet exil, que nous en ayons suffisamment, ains il se faut disposer pour recevoir tousjours de nouvelles graces.

Or pour continuer à parler de la feste que nous celebrons aujourd'huy, elle va donc cette Vierge incomparable, pour visiter Ste Elisabeth ; mais cette visite ne fut point inutile, ny semblable à celles qui se font par les dames de ce temps par ceremonie seulement, et qui pour l'ordinaire, sont employées à parler des uns et des autres, ce qui fait qu'on en sort souvent avec des consciences interressées.

Mais la Ste Vierge n'alla visiter sa cousine Elisabeth, que par un motif de charité et d'humilité ; et cette visite ne fut point employée à dire des choses inutiles, ains à loüer et magnifier Dieu.

O! combien saincte, pieuse et devote fut cette visite, puisque par icelle toute cette maison fut remplie du Sainct-Esprit, ce qui se void clairement par les effects qu'il opera en Ste Elisabeth, qui furent specialement trois, et par iceux vous pourrez connoistre si vous avez receu le Sainct-Esprit.

Le premier effect fut l'humilité : car cette Saincte voyant entrer Nostre-Dame dans sa maison, elle s'escria, toute transportée d'estonnement d'une si grande faveur, *Unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me?* D'où me vient ce bonheur que la Mere de mon Dieu me vienne visiter? donc le premier effect

que le Sainct-Esprit opere en nous est l'humilité qui nous porte à nous aneantir en la veuë de la grandeur infinie de Dieu, et de nostre extreme vileté, bassesse et demerite.

Le second effect fut d'affermir Ste Elisabeth en la foy, ce que nous voyons par les paroles qu'elle dit à la Ste Vierge: O que vous estes heureuse! parce que vous avez creu, vous estes beniste entre toutes les femmes, et beny est le fruict de vostre ventre, *Beata es quæ credidisti, benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.* Car il est vray qu'un des effects que le Sainct-Esprit opere en nous, est de nous faire demeurer fermes en la foy, et d'y confirmer par apres les autres; puis de retourner à Dieu, reconnoissant qu'il est la source de toutes les graces et benedictions que nous recevons.

Il est vray (dit Ste Elisabeth à la Vierge) que vous estes beniste entre toutes les femmes; mais il est vray aussi que cette benediction vous vient du fruict de vostre ventre, dans lequel vous portez le Dieu des benedictions. Nous voyons d'ordinaire qu'on ne benit pas le fruict à cause de l'arbre, mais qu'on benit l'arbre à cause de la bonté de son fruict; et bien qu'on doive à la sacrée Vierge un culte et un honneur plus grand qu'à tous les autres Saincts; neantmoins il ne doit pas estre esgal à celuy qu'on doit à Dieu. Ce que je dis pour refuter l'heresie de quelques-uns qui ont voulu dire, qu'on luy devoit rendre le mesme honneur, ce qui est faux: car tous les theologiens enseignent, qu'il faut adorer Dieu

seul, souverainement par-dessus toutes choses; et puis que nous devons rendre un honneur tout particulier à la tres-Ste Vierge, comme Mere de nostre Sauveur, et cooperatrice de nostre salut, et cela s'est tousjours observé par les vrays chrestiens; et quiconque n'ayme et n'honore pas la Vierge d'un amour et d'un honneur tout special et particulier, n'est point vray chrestien. Donc quand le Sainct-Esprit vient en nous, il nous porte premierement à aymer et loüer Dieu seul par dessus toutes choses comme nostre souverain Createur, et puis sa tres-saincte Mere.

Le troisiesme effect que le Sainct-Esprit opere en ceux qui le reçoivent, est la conversion interieure. *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo;* Voicy, dit Ste Elisabeth à Nostre-Dame, qu'aussitost que la voix de vostre salutation est parvenuë à mes oreilles, l'enfant qui est dans mon ventre a tressailly de joie. Or ce tressaillement ne nous represente autre chose que la conversion interieure du cœur, et le changement de vie: et comme vous voyez que S. Jean fut sanctifié en ce tressaillement, par lequel sortant de soy-mesme il s'eslança en Dieu, pour ne vivre plus qu'en luy, et pour luy: ainsi celuy qui reçoit le Sainct-Esprit sort de luy-mesme, et fait une heureuse transfusion de son ame en Dieu; c'est à dire, qu'il ne vit plus selon la nature et les sens, ains selon la grace. Donc si vous desirez sçavoir si vous avez receu le Sainct-Esprit, regardez quelles

sont vos œuvres, car c'est par là que vous le connoistrez.

Mais remarquez que Ste Elisabeth receut le Sainct-Esprit par l'entremise et le moyen de la Ste Vierge, pour nous monstrer que nous nous devons servir d'elle pour mediatrice envers son divin Fils, pour obtenir le Sainct-Esprit : car bien que nous puissions aller à Dieu directement, et luy demander ses graces, sans nous servir de l'entremise de la sacrée Vierge, ou des Saincts; neantmoins il n'a pas voulu que cela fust ainsi, pource qu'il vouloit faire encore une union des hommes avec les bien-heureux : et d'autant que, comme je vous ay dit au commencement, il ayme les choses qui sont unies; il a tellement uny l'Eglise militante avec la triomphante, qu'on peut dire qu'elles ne sont qu'une, n'ayant qu'un mesme Dieu qui les regit, conduit, gouverne, et nourrit, bien qu'en differente maniere. Nostre-Seigneur donc pour faire cette union de l'Eglise militante, avec la triomphante, a voulu que nous nous servissions de l'invocation des Saincts, faisant par leur entremise de tres-grandes graces aux hommes, ce qu'il fait encore par l'entremise des anges qu'il a deputez à nostre conduite.

Mais pourquoy, me direz-vous, Dieu se sert-il de l'entremise des anges pour nous garder ou conferer ces graces? Ne le pourroit-il pas bien faire par luy-mesme sans se servir d'eux? Il n'y a point de doute qu'il le pourroit : mais pour faire cette union, dont je vous parle maintenant, il a voulu unir les anges

avec les hommes, et les assujettir les uns aux autres; et c'est le subjet pour lequel il a ordonné par sa divine providence, que les hommes fussent servis par les anges, et que la conversion des hommes fust une augmentation de joye aux anges, à cause de cette union.

Vous demanderez peut-estre, comment est-ce que les hommes peuvent causer de la joye aux anges? n'ont-ils pas en la claire vision de Dieu, une parfaite beatitude? Ouy certes, mes cheres ames, il n'y a nul doute de cela; aussi n'est-ce pas de la gloire essentielle qu'on entend parler, ains seulement de l'accidentelle, ce que l'Escriture saincte nous apprend, disant, qu'il y a plus de joye au ciel pour un pecheur converty, que pour nonante neuf justes(1); par lesquelles paroles vous voyez que les anges se resjouyssent sur la conversion des pecheurs; ce qui se doit aussi entendre des Saincts qui sont au ciel. Et bien que l'Escriture ne parle que des anges, c'est à cause que cela estoit devant la passion de Nostre-Seigneur, qu'il n'y avoit encore point d'hommes dans le paradis; mais depuis que les Saincts sont au ciel, il est certain qu'ils sont tellement unis avec les anges, qu'ils participent à leur joye sur la conversion des pecheurs.

Or la saincte Eglise nous voulant apprendre, comme une bonne mere, à nous servir de l'entremise de la Ste Vierge, elle a joint la salutation angelique avec l'oraison dominicale, pour la dire conse-

(1) S. Luc, 15.

cutivement apres, et pour nous monstrer que non seulement nous pouvons demander à Dieu par son intercession, nos necessitez; et non seulement les biens spirituels, comme sont les vertus, mais aussi les biens temporels, entant qu'ils sont necessaires à l'entretien de nostre vie. Il est vray aussi, qu'à une telle et si grande dame, il ne luy faut pas demander des bagatelles et des choses de neant; car comme ce seroit une incivilité de se servir de l'entremise de quelque grand prince, pour obtenir d'un roy ou d'un empereur quelque chose de vil prix; aussi seroit-ce une incivilité tres-grande en la vie spirituelle, de se servir de l'entremise de la Ste Vierge pour obtenir des choses basses, caduques et transitoires, qui ne nous sont point utiles pour nostre salut.

Surquoy il faut que je dise ce mot, puis qu'il vient à mon propos, qui est que nous ne devons jamais parler des Saincts, mais specialement de la sacrée Vierge, qu'avec un tres-grand honneur et respect. Certes, quand nous parlons d'eux, nos cœurs par reverence devroient estre prosternez par terre, parce qu'il y a une plus grande distance entre ces esprits bien-heureux et nous, qu'on ne sçauroit s'imaginer; et neantmoins il y a un si grand rapport, que tout ainsi que la terre a besoin des influences du ciel pour faire ses productions: de mesme avons-nous besoin de l'assistance des Saincts pour produire les œuvres de salut.

En somme pour conclure ce discours, je dy que c'est une chose tres-aymable et profitable à nos

ames, que d'estre visité par cette S[te] Vierge, d'autant que sa visite nous apporte tousjours beaucoup de biens, de faveurs et de graces, ainsi qu'elle fit à S[te] Elisabeth? O Dieu, direz-vous, je voudrois bien qu'elle me fist l'honneur de me visiter en l'oraison, car sa visite remplit tousjours les ames de suavité et de consolation. Il est vray, mes cheres filles, mais prenez garde qu'elle nous visite souvent par des inspirations, et lumieres interieures qu'elle nous donne pour nostre advancement en la perfection, et nous ne voulons pas recevoir ses visites.

Mais, me direz-vous, si elle visite S[te] Elisabeth parce qu'elle est sa cousine, que ferons-nous pour avoir le bon-heur de sa parenté afin qu'elle nous visite? O Dieu! que vous ferez, il y a mille moyens pour obtenir cette grace; voulez-vous estre parente de la S[te] Vierge? communiez, et en recevant le sainct sacrement, vous recevrez la chair de sa chair, et le sang de son sang: car le precieux corps du Sauveur qui est au tres-sainct sacrement de l'autel, a esté fait et formé dans ses chastes entrailles, de son plus pur sang, par l'operation du Sainct-Esprit; et ne luy pouvant estre parente comme fut S[te] Elizabeth, soyez-le en communiant devotement, et en imitant ses vertus et sa tres-saincte vie; et par ce moyen vous luy serez parente d'une façon bien plus excellente que n'est la parenté du sang et de la chair, puisque Nostre-Seigneur dit que quiconque fait la volonté de son Pere, celuy-là est sa mere, son frere, et sa sœur.

Mais si vous voulez participer aux visites de cette Ste Vierge, il ne luy faut point demander des consolations, ains se resoudre d'embrasser genereusement les mespris et les souffrances : car elle ne visita Ste Elizabeth qu'apres qu'elle eut souffert beaucoup de mespris et d'abjection, à cause de sa sterilité. Or il est impossible de prattiquer la devotion sans difficulté : et où il y a plus de peine, il y a souventesfois plus de vertu. Enfin pour recevoir la grace de cette saincte visitation, il faut faire une transformation interieure, et mourir à soy-mesme, afin de ne vivre plus qu'à Dieu, et pour Dieu ; bref, il se faut beaucoup humilier, à l'exemple de Ste Elisabeth. Faites-le donc fidelement, mes cheres ames, pendant cette courte et chetive vie, afin qu'apres icelle vous puissiez chanter eternellement dans le ciel avec cette saincte Vierge, ***Magnificat anima mea Dominum***, **Mon ame magnifie le Seigneur. Ainsi soit-il.**

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DE S^TE MAGDELENE.

Congregati universi majores natu Israël, venerunt ad Samuëlem in Ramatha; dixeruntque ei: Constitue nobis regem ut judicet nos, sicut et universæ habent nationes. Reg. 8.

Tous les anciens du peuple d'Israël s'estant assemblez, ils vindrent à Samuël en Ramatha, et luy dirent, Establissez sur nous un roy pour nous juger, comme ont toutes les autres nations.

L'esprit humain est tousjours troublé et inquieté, il est en des continuelles agitations en la recherche d'un vray bien qui le puisse pleinement satisfaire et contenter. Mais parce qu'il ne s'attache qu'à des biens faux, mondains et apparens, il est tousjours dans l'inquietude, de laquelle pensant s'affranchir par l'eslection d'un vray bien, il vient par ce moyen à se troubler davantage: car pour l'ordinaire il se trompe en son choix, laissant les choses hautes et excellentes, pour prendre les basses et mauvaises, preferant les biens terrestres et perissables, aux biens eternels et perdurables, tant il est subjet à estre seduit par les sens, qui luy font prendre le faux pour le vray: et de là naissent les continuelles inquietudes que nous experimentons en cette vie mortelle, et qui nous sont comme naturelles.

Nous avons des preuves tres-claires et manifestes

de cette verité aux Israëlistes, peuple choisi et esleu de Dieu : Car quel peuple, je vous prie, a esté plus favorisé, aymé et carressé de Dieu, que luy ? Certes Dieu le traitoit avec tant de bonté que c'est une chose admirable de voir, comme apres qu'il l'eut retiré de la captivité d'Egypte, il le conduisoit par le desert avec autant de soin, qu'une nourrice fait ses petits enfans, qu'elle meine esgayer par les campagnes. Mais neantmoins ce peuple ingrat et mesconnoissant n'estant point content de toutes ces faveurs, s'amusoit à la recherche d'un autre bien où il pust, selon qu'il s'imaginoit, trouver plus de satisfaction et de contentement; et quoy que Dieu fut, par maniere de dire, descendu du ciel pour les Israëlites, et leur eut donné des preuves plus que tres-suffisantes de l'amour qu'il leur portoit; si ne laisserent-ils pas pour cela d'estre tousjours en inquietude, et dans le murmure et le chagrin en la recherche d'un autre bien.

Considerez, je vous prie, la misere de l'esprit humain! les Israëlites estoient dans le desert conduits avec autant de soin par Moïse et Aaron, Dieu leur fournissant si abondamment toutes leurs necessitez, qu'ils ne manquoient d'aucune chose; et nonobstant toutes ces graces et faveurs, ils ne faisoient que murmurer, et se plaindre de ce qu'ils n'avoient point de roy. Les autres peuples, disoient-ils, sont sous la jurisdiction des roys et des princes, ils ont des sceptres et des couronnes imperiales; mais quant à nous, nous sommes sans roy et sans loy.

O peuple murmurateur et ingrat! Dieu n'estoit-il pas leur roy, leur sceptre, et leur couronne imperiale? Le Dieu vivant, Roy souverain du ciel et de la terre, quoy qu'invisible, leur faisoit la grace de les regir et gouverner: mais ils ne se contenterent pas de cette faveur, ains continuant leur murmure, ils demanderent un autre roy, quoy qu'ils eussent bien veu la tyrannie que les roys de la terre exerçoient sur leurs subjets, ayant experimenté la cruauté d'un Pharaon roy d'Egypte bien contraire à la douceur de leur Roy invisible et immortel, Seigneur et Souverain Monarque du ciel et de la terre: et neantmoins ils desiroient de quitter sa conduite pour en chercher une meilleure, quoy qu'en vain, parce que c'estoit rechercher l'impossible.

Or ce n'estoit pas qu'ils fussent dépourveus de roy, ny de princes qui leur donnassent des loix, et qui eussent soin de leur conduite, non certes; ils avoient le grand-prestre Aaron, et ce sainct prophete Moïse: car les roys, les princes, les juges et conducteurs de ce temps là, estoient les plus saincts personnages d'entre le peuple, lesquels Dieu choisissoit pour le conduire, et gouverner, et leur communiquoit tellement son esprit, qu'ils ne commandoient ny ordonnoient rien que ce qu'ils sçavoient estre de sa divine volonté, laquelle ils apprenoient par le moyen des souverains prestres de la loy, auxquels ils s'adressoient, se tenant pour cet effet parmy le peuple comme des capitaines et gouverneurs, dependant de l'authorité souveraine du Tres-haut qu'ils

reconnoissoient pour leur Roy et unique Legislateur.

Dieu donc voyant que ce peuple ne cessoit point de murmurer, il en fut enfin tellement indigné, qu'il leur fit dire par son prophete Samuël, qu'il leur donneroit un roy, Vous ne vous contentez donc pas, dit-il, de ma conduite, pleine de douceur, clemence et debonnaireté! vous vous plaignez que vous estes sans roy, et vous estimez les autres peuples bienheureux, nonobstant qu'ils ayent des roys, et cruels et tyrans: ha! je vous en donneray un, et vous luy obeyrez; car c'est bien la raison, que puisque vous voulez un autre roy que moy, que vous gardiez et observiez ses loix et ses ordonnances.

Je me suis bien voulu servir de cette histoire, pour donner entrée au discours que j'ay dessein de vous faire sur le subjet de la feste de la grande S[te] Magdelene que nous celebrons aujourd'huy. Et pour cet effet voyons quelles estoient les loix et constitutions que ce roy devoit donner aux Israëlites; *Hoc erit jus Regis qui imperaturus est vobis: filios vestros tollet, et ponet in curribus suis, facietque sibi equites et præcursores quadrigarum suarum, et constituet sibi Tribunos, et Centuriones, et aratores agrorum suorum, et messores segetum, et fabros armorum et curruum suorum?* Vous aurez un roy (dit Dieu par Samuël, à ce peuple murmurateur, ingrat et mesconnoissant) pour vous commander qui prendra vos fils, et les mettra à ses chariots, et en fera des cavaliers qui courront devant son carrosse; il constituëra

les uns capitaines et centeniers, et les autres il les prendra pour labourer ses terres, moissonner ses bleds, forger ses armes, et faire ses chariots: En somme, il vous les ostera, et s'en servira à quoy il voudra, et leur vie sera en continuelle servitude et esclavage. *Filias quoque vestras faciet sibi unguentarias, et focarias, et panificas*: Il prendra aussi vos filles, les unes il les fera ses parfumeuses, les autres ses cuisinieres, et les autres ses boulangeres; et vous n'aurez point le pouvoir de luy dire, je dedie cette mienne fille à faire cecy, ou cela; car il les prendra, et s'en servira en tout ce qu'il luy plaira.

Bien que cette prophetie, dite par Samuël aux Israëlites, fust pour leur tesmoigner l'indignation de Dieu contr'eux; si estoit-elle neantmoins encore donnée pour une figure de ce que Nostre-Seigneur devoit faire en la loy de grace parmy le peuple chrestien, ses vrays enfans et subjets legitimes, auxquels, comme leur souverain roy, il devoit donner des loix, lesquelles ne sont autres que saincts commandemens. Et ce que faisoit le roy à l'endroit des enfans des Israëlites, nous represente merveilleusement bien les diverses vocations par lesquelles Nostre-Seigneur appelle tous les jours ses creatures à son service, non point en usant de tyrannie, comme ce roy d'Israël; ains avec des attraits pleins de suavité, comme nous voyons qu'il fait tous les jours à l'endroit des chrestiens.

Mais pour ne parler maintenant que des femmes, nous dirons, que la divine providence en appelle

plusieurs à son service, destinant les unes pour estre ses parfumeuses, les autres ses cuisinieres, et les autres ses pannetieres et boulangeres. Ce qu'il n'a pas fait seulement depuis qu'il a donné commencement à l'Eglise, apres son ascension triomphante au ciel, mais encore durant le cours de sa tres-saincte vie. Ce qui se void particulierement en l'admirable Ste Magdelene; car elle fut comme la reyne et maistresse de toutes les parfumeuses de Nostre-Seigneur, qui la choisit et appella à luy pour exercer cet office.

Or considerons, je vous prie, en cette saincte, et en Ste Marthe sa sœur, comme Nostre-Seigneur reduit toutes les vocations des femmes à deux principales, à sçavoir de parfumeuses et de cuisinieres; Ce qui se rapporte à la vie active et contemplative. Quant à la grande Ste Magdelene, elle fut tousjours la parfumeuse de Nostre-Seigneur; office qu'elle exerça toute sa vie, portant tousjours avec soy des parfums pour oindre et embaumer son divin Maistre (1): car au jour de sa conversion, elle portoit de l'onguent precieux, duquel elle l'embeauma chez le pharisien (2); et quand elle l'alla trouver au souper qu'on luy fit en Bethanie, un peu avant sa passion, apres la resurection du Lazare, elle avoit sa boëte de parfum (3); et allant au monument, elle estoit encore chargée d'onguents precieux: bref, partout elle a tousjours fait l'office de parfumeuse, Nostre-Seigneur l'ayant choisie pour cela. Et Ste Marthe, sa sœur, fut la cuisiniere de ce Roy Souverain; car

(1) S. Luc, 7. — (2) S. Jean, 12. — (3) S. Marc, 16.

quand elle le traittoit; elle luy apprestoit elle-mesme son manger : et vous entendrez d'icy à huict jours le glorieux S. Luc, qui voulant hautement loüer cette Saincte, dit, qu'elle apprestoit à Manger à Nostre-Seigneur, et le traittoit en sa maison, ayant un soin tres-grand que rien ne luy manquast (1); si bien que Nostre-Seigneur voyant qu'elle s'empressoit beaucoup pour cela, il l'en reprit une fois, comme nous verrons cy-apres.

Mais l'une des choses qui fait le plus à la loüange de la grande S[te] Magdelene, est qu'elle vint à Nostre-Seigneur, et le suivit avec une charité, et dilection incomparable : Car nous ne trouvons point en l'Escriture saincte, qu'elle l'allast trouver avec un amour qui fust tant soit peu interessé, ny pour l'interieur, ny pour l'exterieur; ce qu'on ne lit point de toutes les autres qui ont suivy Nostre-Seigneur, ainsi que remarquent les Evangelistes. Les femmes qui le suivoient au Calvaire, c'estoit par pitié et compassion naturelle, qui faisoit qu'elles pleuroient sur luy, *Plangebant, et lamentabantur eum* (2); dequoy Nostre-Seigneur les reprit, leur disant : *Filiæ Jerusalem: nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros*; Filles de Hierusalem ne pleurez point sur moy, ains sur vous et sur vos enfans. D'autres le suivoient quand il preschoit, mais c'estoit pour quelque bien qu'elles en attendoient. La pauvre Samaritaine n'estoit point venuë chercher Nostre-Seigneur : mais estant doucement attirée par

(1) S. Luc, 10. — (2) S. Luc, 23.

les offres et promesses de la vie eternelle qu'il luy fit, elle se convertit à luy : Il est vray neantmoins qu'elle monstra bien apres sa conversion, qu'elle avoit de l'amour pour ce divin Sauveur, qui l'estoit venu chercher comme une brebis esgarée ; car elle travailla beaucoup pour sa gloire, preschant hautement et hardiment qu'il estoit le Messie, *Nunquid ipse est Christus, quia dixit mihi omnia quæcumque feci* (1)? Et fut en quelque maniere cause de la conversion de la ville de Samarie.

La femme adultere vint, et fut amenée à Nostre-Seigneur toute honteuse, pleine de crainte, la teste baissée, et il la receut amoureusement, et luy pardonna son peché (2). La Cananée vint à luy pressée de l'affliction de sa fille. La femme hemoroïsse, pour recevoir la santé, qu'elle n'avoit pû recouvrer par aucun remede. Bref, toutes ces femmes sont venuës à Nostre-Seigneur avec une amour interessé, pour recevoir de luy quelque benefice.

Mais la grande S[te] Magdelene n'y vint point de la sorte, et nous ne trouvons en nul lieu de l'Evangile aucun trait d'amour propre, ny de recherche d'elle-mesme ; ains elle vint trouver Nostre-Seigneur avec une tres-pure et droite intention, et non tant pour l'aymer, que pour le mieux aymer : car au temps qu'elle vint à luy chez le Pharisien, elle l'aymoit desja, et sentoit que son cœur brusloit d'amour pour celuy qui l'attiroit et embrasoit d'une sainte dilection, *Remittuntur ei peccata multa, quia*

(1) S. Jean, 4. — (2) S. Jean, 8.

dilexit multum, Plusieurs pechez luy sont pardonnez, parce qu'elle a beaucoup aymé, dit Nostre-Seigneur. Elle vint donc à luy pour l'aymer encore davantage, et avec une saincte imprudence, ou (comme dit S. Augustin) avec une pieuse impudence, *pia impudentia*, elle entra en la maison de ce Pharisien, où elle sçavoit que son divin Maistre estoit, et se jettant à ses pieds elle pleura ses pechez avec tant de contrition, qu'ils luy furent tous pardonnez; et là elle regarda, et fut regardée du Sauveur, et par ce regard elle fut tellement navrée de son amour, qu'elle fit à cet instant une entiere conversion et transformation de vie; et passant plus outre, elle fit alors par la vehemence et force de l'amour, une heureuse transfusion de son esprit et de son cœur dans celuy de son Dieu, qui se communiqua à elle d'une façon si intime, que d'une grande pecheresse qu'elle estoit, il en fit une grande saincte: je dy, une grande pecheresse; car en loüant cette saincte, il ne faut pas estre flateur, ny dire qu'elle n'estoit pas si grande pecheresse, qu'on la croit; on auroit tort d'user de ces termes, puisque nous ne les trouvons en aucun lieu de l'Escriture saincte; ouy, bien qu'elle estoit pecheresse, les Evangelistes le disent ainsi, et l'Eglise ne permet point qu'on la nomme Vierge. Mais pour cela il ne faut pas penser qu'elle fust publique, car elle avoit trop de courage et de generosité pour estre ainsi abandonnée. Or neantmoins il est vray qu'elle avoit tellement plongé toutes ses affections, ses desirs et ses pensées dans la

vanité, et sensualité, qu'elle avoit commis de grands pechez. Mais ayant trouvé le Sauveur de nos ames, elle fit une si admirable conversion, qu'elle devint un vaisseau pur et net, capable de recevoir et contenir en soy la liqueur tres-precieuse et odoriferante de la grace, de laquelle par apres elle parfuma son Sauveur : et celle qui par ses pechez estoit un fumier tres-puant, devint par cette conversion un tres-beau lys, et une fleur de tres-suave odeur; et d'autant plus qu'elle estoit avant sa conversion pourrie et puante par le peché, elle fut par apres purifiée et renouvellée par la grace. Et tout ainsi que nous voyons que les fleurs qui sont dans les jardins, prennent leur accroissement et leur beauté d'une matiere puante et pourrie; et que plus la terre est remplie de fumier et de pourriture, plus elles croissent et deviennent belles.

De mesme Ste Magdelene apres sa conversion fut de tant plus belle par sa profonde humilité, et la grande contrition et le fervent amour avec lequel elle fit penitence, qu'auparavant elle estoit pourrie et infectée par ses pechez. Tellement que pour les perfections dont elle fut doüée apres sa conversion nous la pouvons tres-justement nommer reyne de tous les Chestiens et enfans de l'Eglise, lesquels sont divisez en trois bandes, dont la premiere est des justes; la seconde, des pecheurs penitens; et la troisiesme, des pecheurs obstinez et impenitens, et qui ne se voulant point amender, meurent dans leur iniquité : Mais ce n'est pas de ceux-là dont je

veux parler; car telles sortes dc personnes ne doivent plus avoir de pretention pour le ciel, l'enfer leur est préparé et sera leur heritage eternellement.

O certes, ce n'est pas aussi de cette derniere sorte de pecheurs que S[te] Magdelene est la reyne, ains de ceux qui veulent à son exemple sortir de leur iniquité : car elle qui a esté pecheresse, ainsi que l'Escriture saincte remarque, *Mulier erat in civitate peccatrix,* est sortie de son peché, et en a demandé pardon à Dieu, avec une vraye contrition, et ferme resolution de le quitter, provoquant tous lcs pecheurs à imitcr son exemple. Et quant à sa penitencc, ô Dieu! combien a-t'elle pleuré ses pechez? que n'a-t'elle pas fait pour les effacer pendant la vie, et apres la mort du Sauveur? elle a jetté des larmes en telle abondance, qu'elles ont surpassé celles de David qui disoit : *Lavabo per singulas noctes lectum meum, lachrymis meis stratum meum rigabo;* Je pleureray nuict et jour mon iniquité, en telle abondance, que mon lict nagera dans le torrent des larmes que je respandray : Ce qu'il disoit avec une emphase patetique, pour montrer la grandeur de sa contrition et penitence.

La penitence des Ninivites fut si grande et si generale, que c'est chose admirable de voir ce qu'ils firent. Les hommes de Ninive, dit l'Escriture, se revestirent de ses sacs depuis le plus grand jusques au plus petit; et la predication de Jonas estant parvenuë jusques au roy, il descendit de son trosne,

et se revestant d'un cilice, il s'assit sur la cendre. Bref ils quitterent tous leurs habis de soye pour se revestir de la haire, et ceux qui poudroient leurs cheveux de poudre d'or, les couvrirent de cendre. Ils jeusnerent tous, jusques aux petits enfans; et ce qui est davantage pour plus grande austerité, ils firent encor jeusner leurs chevaux, leurs bœufs et austres animaux, en penitence des fautes de leurs maistres.

Mais quoy que cette penitence fut si grande et si generale, je trouve neantmoins que celle de Ste Magdelene l'est encore plus : car comme elle avoit offensé Dieu de toutes ses puissances et facultez interieures, et de tous ses sens corporels; aussi les employa-t'elle tous à faire penitence, et la fit de tout son cœur, de toute son ame, et de tout son corps, sans reserve quelconque, s'employant generalement et totalement és actes de penitence : c'est pourquoy on la peut bien nommer reyne de tous les pecheurs penitens, puis qu'elle les a tous surpassez en penitence.

En second lieu, elle est aussi reyne des justes : et bien qu'on ne la nomme pas vierge, si est-ce qu'à cause de l'excellente et eminente pureté qu'elle eut apres sa conversion, elle peut estre appellée archivierge, d'autant qu'elle fut tellement purifiée dans la fournaise de l'amour sacré, qu'elle fut restablie dans une excellente chasteté, et fut doüée d'un amour si parfait, qu'apres la Ste Vierge, elle estoit celle qui aymoit plus Nostre-Seigneur : si que l'on peut dire

qu'elle l'aymoit autant, ou plus en quelque maniere, que les Seraphins; car quoy qu'il soit vray que ces purs esprits ont un amour tres-parfait, neantmoins ils l'ont sans peine, et le conservent sans crainte de le perdre. Mais cette saincte l'a acquis avec beaucoup de travail et de soin, et l'a conservé avec crainte et sollicitude (1) : et en recompense de sa fidelité, Dieu luy donna un amour si fort et si ardent, accompagné d'une si grande pureté, que tout ainsi que le celeste Espoux luy navroit continuellement le cœur, par ses divins attraits, aussi luy navroit-elle le sien par des desirs, souspirs, et eslans amoureux, disant souvent ces paroles de l'Espouse du Cantique des Cantiques, *Osculetur me osculo oris sui* (2), Qu'il me baise, le bien-aymé de mon ame, d'un baiser de sa divine bouche, afin que je sois parfaitement unie avec luy. Voyez donc si tres-raisonnablement elle ne doit pas estre appellée reyne des justes; car qu'est-ce qui la pouvoit rendre plus juste que cette saincte dilection, et cette profonde humilité, avec cette parfaite contrition, qui la faisoit tousjours demeurer aux pieds du Sauveur qui l'aymoit de l'amour tendre et delicat, dont il ayme les justes, ce qui estoit cause qu'il ne pouvoit souffrir qu'on la blasmast, ou reprit de quelque chose, sans prendre son party.

Regardez-la à la maison de Simon le Pharisien, lequel la mes-estimant se prit à murmurer contre elle, blasmant Nostre-Seigneur de ce qu'il la souf-

(1) Cant. 4. — (2) Cant. 1.

froit pres de luy, dequoy il le reprit et luy monstra qu'elle le surpassoit en merite et charité. Voyez-la encore aux pieds de Nostre-Seigneur, pendant que sa sœur S[te] Marthe s'empressoit, pour apprester ce qu'il falloit pour le traitter, et considerez comme la voulant blasmer de ce qu'elle ne faisoit pas comme elle, ce cher Maistre ne le pouvant souffrir la reprit deson empressement, luy disant; *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima, porro unum est necessarium; Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea;* Marthe, Marthe, tu t'empresse et te trouble de plusieurs choses, une seule est necessaire, Marie a choisi la meilleure part qui ne luy sera point ostée; et pourtant garde toy bien de la blasmer, et sçaches que si tu le fais, tu encourras toy-mesme le blasme, car tu t'empresse trop. Voyez encore comme Nostre-Seigneur l'aymoit tendrement, apres qu'il eust esté crucifié; comme elle pleuroit au monument, il luy apparut en forme d'un jardinier l'interrogeant pourquoy elle pleuroit, *Mulier quid ploras*(1)? Ne pouvant plus souffrir de se voir davantage cherché par cette sienne amante toute pure, laquelle à bon droit l'on peut nommer reyne de tous les chretiens en la façon que nous avons monstré.

O que vous serez heureuses, mes cheres ames, si vous l'imitez : car bien qu'elle puisse servir d'exemple à tous les chrestiens; il est vray neantmoins qu'elle monstre plus particulierement aux religieuses ce qu'il faut qu'elles fassent, et pour quelle fin

(1) S. Jean, 20.

elles doivent entrer en la religion, et que ce ne doit pas estre seulement pour aymer Dieu, parce que tous les chrestiens le doivent aymer, et sont obligez de faire toutes leurs actions par le motif de l'amour : car il faut de necessité aimer Dieu pour estre sauvé. Mais d'autant qu'il arrive souvent que l'on n'ayme pas Dieu dans le monde avec pureté, et que les tracas qu'on y rencontre, refroidissent beaucoup la charité; l'on entre en la religion, non seulement pour aymer Dieu, mais pour le mieux aymer; non seulement pour estre sauvez, mais pour estre mieux sauvez, non seulement pour plaire à Dieu, mais pour luy mieux plaire. L'on n'y entre point aussi pour avoir des extases ou des revelations, car ces choses ne sont point necessaires à nostre salut, ny requises pour entretenir et perfectionner nostre amour. Il y a beaucoup de saincts dans le ciel en de tres-hauts degrez de gloire qui n'ont jamais eu de visions ny de revelations; comme au contraire, il y en a plusieurs aux enfers qui en ont eu : ce n'est donc point cela, mes tres cheres filles, qu'il faut rechercher en la religion; ains il faut venir à l'exemple de la grande Ste Magdelene, pour y vivre tousjours dans une profonde humilité, et pour nous tenir tousjours petites et basses aux pieds de Nostre-Seigneur, qui doit estre nostre unique refuge.

Certes cette saincte fut admirable en cette prattique d'humilité, car dès l'instant de sa conversion jusques à sa mort, elle ne quitta point les pieds de son bon et divin Maistre, et il ne me souvient pas

d'avoir veu en aucun lieu de l'Evangile, qu'elle soit jamais sortie de ses sacrez pieds. En sa conversion elle s'alla jetter à ses pieds, les lava de ses larmes, et les essuya de ses cheveux. Quand elle alla trouver Nostre-Seigneur au festin qui luy fut fait en Bethanie apres la resurrection du Lazare, portant sa boëte de parfums et d'onguens precieux, elle se jetta encore à ses pieds. Il est vray qu'une fois elle prit la confiance d'espandre son nard, et rompre sa boëte sur son divin chef, afin qu'il se respandist sur son sacré corps : mais elle s'estoit premierement jettée à ses pieds, et puis elle y retourna promptement. Sur le mont de calvaire, lors que ce divin Sauveur fut attaché à la croix, elle fut tousjours sous ses pieds; et quand on l'en descendit, elle gagna promptement ses sacrez pieds. En la resurrection, elle se jetta encore à ses pieds pour les baiser comme elle avoit accoustumé. En somme elle ne les quitta jamais, ains elle y a tousjours tenu son cœur et toutes ses pensées, vivant en une tres-profonde humilité et bassesse.

O Dieu! quelle plus grande erreur et tromperie pourroit-il arriver à une ame, si apres quelques années de religion, pensant estre desjà parfaite, elle venoit à se retirer des pieds de Nostre-Seigneur, croyant n'avoir plus besoin de prattiquer les exercices d'humilité.

Un jour un grand serviteur de Dieu demanda à un bon religieux, quel il desiroit estre toute sa vie? Il respondit qu'il desiroit se tenir tousjours humble comme un petit novice, soubmis et subjet à de con-

tinuelles censures, reprehensions et mortifications, et en un mot qu'il ne vouloit jamais quitter les pieds de Nostre-Seigneur : ô qu'il estoit heureux de vouloir vivre ainsi. Hé que vous serez heureuses, mes cheres filles, si toute vostre vie vous ne quittez point ces sacrez pieds, vivant dans une continuelle humilité et soubmission, imitant et suivant vostre Reyne Ste Magdelene, et encore plus la Reyne du ciel et de la terre, la sacrée Vierge nostre tres-chere Maistresse, à laquelle cette saincte fut si devote qu'elle la suivit tousjours apres sa conversion : elle l'accompagna à la mort de son Fils, et quand on le mit au sepulchre, et à son retour, en somme elle ne sortit point d'avec elle jusques à ce qu'elle s'en alla à la saincte Baume pres de Marseille, pour parachever sa penitence, où elle mena une vie plus divine qu'humaine, estant eslevée au ciel sept fois le jour par les anges, sans que pour cela son cœur sortit des pieds de son doux Maistre. Et c'est en quoy vous la devez imiter, venant en la religion, non pour y avoir des consolations; ains pour vous y humilier, et pour estre les pannetiers et cuisiniers de Nostre-Seigneur; et non ses parfumeuses, sinon quand il luy plaira, et non quand il vous plaira. O que vous serez heureuses, si vous prattiquez bien cela ; et si vous faites un entier sacrifice de vous-mesme à la divine Majesté, ne vous reservant l'usage d'aucune chose pour petite qu'elle soit, et c'est ce que Dieu demande de vous.

Nous voyons d'ordinaire que les hommes ayant receu quelque offense, ils veulent qu'on leur satis-

fasse, selon le tort qui leur a esté fait : Et en l'ancienne-Loy, celuy qui donnoit un soufflet à son prochain, estoit obligé d'en subir un autre : et celuy qui arrachoit un œil, ou une dent à son frere, on luy en pouvoit faire le mesme : *Oculum pro oculo, dentem pro dente restituet.*

Or bien que cette loy soit maintenant abolie entre les hommes, elle se prattique neantmoins tousjours entre Nostre-Seigneur, et ceux qui se consacrent à son service, et il leur fait les mesmes demandes, à sçavoir, qu'on luy rende autant qu'on peut à l'egal des fautes commises, c'est-à-dire, qu'il veut que nous fassions pour le moins autant pour luy, que nous avons fait pour le monde. Ce n'est point trop exiger de nous que cela ; car si nous avons tant fait pour le monde, nous laissant emporter à ses vains attraits, que ne devons-nous faire pour les attraits de la grace qui sont si doux et si suaves ? Certes, ce n'est point nous faire tort, que de nous demander cela : et comme l'on a employé son cœur, son ame, ses affections, ses yeux, ses paroles, ses cheveux, et ses parfums pour le monde ; il les faut aussi employer et sacrifier au service de la dilection sacrée, sans reserve quelconque.

Il s'en trouve vrayement plusieurs qui donnent bien leurs cheveux ; mais ils ne donnent pas leurs yeux. D'autres donneront aussi leurs yeux, mais pour leurs paroles nullement. D'autres donnent bien ces trois choses, mais ils ne donnent pas leur parfum. Or il ne faut rien reserver, et puis que vous avez tout

donné au monde, il faut aussi tout donner à Dieu, et c'est ce qu'il requiert de vous.

Mais qu'est-ce que les cheveux? c'est la chose la plus vile et abjecte qui soit au corps humain, c'est un excrement de la nature, et neantmoins l'esprit humain est si remply de vanité qu'il constitue sa gloire en cela: Maintenant Nostre-Seigneur vous les demande et veut que vous les luy donniez. Les cheveux nous representent les pensées, c'est-à-dire, qu'il veut que vous n'en ayez plus que pour luy, et que vous retranchiez toutes celles qui sont inutiles et mauvaises, ne laissant plus courir vostre imagination apres les choses vaines, et frivoles du monde: il faut donc oublier tout cela pour s'appliquer totalement à Dieu, lequel doit estre l'unique object de vos pensées, les ramassant toutes autour de luy, à l'imitation de l'Espouse sacrée du Cantique, qui avoit si bien resserré sa perruque qu'il sembloit qu'elle n'eut qu'un seul cheveu duquel elle blessoit le cœur de son Espoux, ainsi qu'il le tesmoigne luy-mesme par ses paroles: *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, in uno crine colli tui*, tu m'as blessé le cœur, ma Sœur, mon Espouse, par l'un des cheveux de ton col.

Mais ce n'est pas tout, il faut encore sacrifier ses yeux pour ne plus rien voir ny regarder que Nostre-Seigneur crucifié, ne vous en servant plus que pour son amour, ne pleurant jamais sinon quand la grace vous y excitera, et non pour des bagatelles, contradictions et tendretez.

L'on connoist d'ordinaire par les yeux, et par les paroles quelle est l'ame, et l'esprit de l'homme, les yeux estant en l'homme ce que la monstre est à l'horloge : Et c'est par les yeux, comme par les cheveux, que le divin Espoux dit au Cantique des Cantiques, que son Espouse luy a navré le cœur; *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum.* Neantmoins les paroles qui sortent de la bouche, expriment bien mieux les mouvemens et sentimens du cœur, que ne font pas les yeux; et nous pouvons beaucoup plus offenser Dieu et le prochain, par nos paroles, que par nos regards : il les faut donc sacrifier à Dieu, et ne parler sinon quand l'obeïssance ou la charité le requerront : ne nous servant plus aussi de nos yeux pour la suite des inclinations humaines, ne pleurant point de ces larmes tendres et naturelles. La grande S[te] Marie Magdelene apres sa conversion ne pleura qu'une fois des larmes naturelles, pour la grande affliction qu'elle ressentoit de la mort de son frere le Lazare : mais ses larmes estoient tellement meslées de pieté, que Nostre-Seigneur mesme les approuva, en fut touché, et pleura, compatissant à la douleur de cette sienne amante : il laissa ainsi que remarque S. Jean, sortir des larmes de ses yeux, *et lachrymatus est Jesus*, pour monstrer l'amour qu'il portoit à cette Saincte, laquelle hors cette fois ne pleura plus que des larmes de contrition, d'amour ou de douleur pour l'absence de son bon Maistre.

Apres sa mort, elle s'en va pleurer au monument;

Pourquoy pleurez-vous, luy disent les anges? *Mulier quid ploras?* Helas! dit-elle, ils ont emporté mon Maistre, et je ne sçay où ils l'ont mis, *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum:* C'est pourquoy je pleure, et ne cesseray point de pleurer, jusques à ce que je l'aye trouvé: ouy, mais vous y avez trouvé des anges? cela ne me console point, dit-elle, car ce n'est pas les anges que je cherche, ains mon Maistre. Voyez, je vous prie, comme elle nous apprend à ne chercher que Dieu, et à ne pleurer sinon pour son absence causée par nos pechez; ou bien dequoy il est tant offensé, et si peu connu et glorifié du prochain : Voilà les subjets pour lesquels il faut jetter des larmes et non pour des choses vaines et inutiles.

Mais ce n'est pas assez, il faut encore offrir à Nostre-Seigneur le parfum. Mais quel est ce parfum? c'est l'estime de nous-mesme, parfum qui est si commun entre les hommes qu'il n'y a personne qui s'en puisse dire exempt, parce que l'une des grandes miseres de l'esprit humain, est que chascun s'en fait accroire. L'on se souvient encore des extractions, et de ce que l'on a esté au monde, et pour cela, l'on se sur-estime par dessus les autres : vanité certes insupportable. Enfin cette estime de soy-mesme est le parfum qu'il faut encore offrir à Nostre-Seigneur Jesus-Christ.

Il faut donc, mes cheres filles, faire un sacrifice entier, et parfait de vos ames, de vos cœurs, de vos yeux, de vos cheveux, de vos paroles et de vos par-

fums à Nostre-Seigneur. O que vous serez heureuses si vous faites ce sacrifice entierement et parfaitement, ne vous servant plus de toutes ces choses, que pour le service de la dilection de vostre divin Espoux. Quant à ce qui est de l'estime de soy-mesme : ô ne vous souvenez-vous plus de ce que vous avez esté, Escoute, ma fille; preste moy l'oreille, oublie la maison de ton pere, ta patrie et ton extraction, et le roy convoitera ta beauté, dit le psalmiste : *Audi filia et vide, et inclina aurem tuam; et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum* (1).

Faites donc une ferme resolution de mourir à toutes choses, et à vous-mesme pour ne plus vivre qu'à Dieu : renoncez à vous-mesme, portez vostre croix, et me suivez, dit Nostre-Seigneur. La religion est un mont de Calvaire, où il se faut tousjours crucifier avec Nostre-Seigneur, faisant mourir la nature, pour faire vivre et regner la grace. En somme il se faut despoüiller du vieil Adam, pour se revestir du nouveau, et cela ne se fait pas sans souffrir, on ne vous le cele point, la perfection ne s'acquiert pas sans difficulté : il faut donc avoir bon courage en une si haute entreprise; car il faut de necessité faire une parfaite abnegation et renonciation de toutes choses pour parvenir à la perfection, et ne faut plus penser au monde, ny aux maisons desquelles vous estes sorties, ny à vos parens; je n'entends pas toutesfois que vous oubliez de prier

(1) Psal. 44.

Dieu pour eux; mais hors celà il n'y faut plus penser.

Ressouvenez-vous de ces paroles du grand apostre : j'ay tellement mesprisé le monde, dit-il, que je le tiens comme un pendu; *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (1): Je suis crucifié au monde, et le monde m'est crucifié, je n'ay point de vie pour moy ny pour le monde; car si bien je vis, je ne vis pas moy, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy. Considerez, je vous prie, les paroles de ce sainct apostre: *Christo crucifixus sum,* Je suis crucifié avec Jesus-Christ; c'est pourquoy je peux dire maintenant que je vis, non point moy, ains que c'est Jesus-Christ, qui vit en moy; *Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus* (2). O que vous serez heureuses, mes cheres filles, si vous mourez de la mort de S. Paul, pour vivre de sa vie, mourant à vous-mesmes, afin que Jesus-Christ vive en vous.

Mais pour conclure ce discours je vous demande quel nom vous voulez que je vous donne: Marie, me direz-vous. Marie signifie estoille de mer, ou mer amere, dame exaltée, ou illustrée. Puissiez-vous donc, mes cheres filles, selon la signification de ce beau nom, estre toutes des Maries, c'est à dire, des lumieres par vos bons exemples; et par vos prieres aydez les autres à parvenir au port de salut. Soyez aussi des mers, pour recevoir les am-

(1) Gal. 6. — (2) Gal. 2.

ples benedictions que Dieu communique aux ames qui se dedient totalement à son service; mais soyez aussi mers ameres avalant et devorant toutes les difficultez que vous rencontrerez en l'exercice de la vie spirituelle. Soyez doncques dames exaltées par une excellente mortification de toutes vos passions et appetits, et de vos sens, et inclinations, leur commandant d'un pouvoir absolu : soyez encore illustrées par la lumiere celeste; et illustratrices par une vraye humilité et mortification.

En somme je vous souhaite, mes cheres filles, les benedictions de Ste Marie Magdelene: non point ses extases, et ravissemens, n'y d'estre eslevées tous les jours au ciel par les anges, comme elle estoit à la saincte Baume, ny de jetter une grande abondance de larmes, ny celle du don tres-excellent de la contemplation, non, mes cheres filles. Mais ce que je vous souhaitte, c'est que vous demeuriez tout le temps de vostre vie à son exemple petites et humbles, aux pieds de Nostre-Seigneur; et que vous ayez un grand courage, pour devorer toutes les difficultez qui vous pourroient empescher de joüir de sa divine presence, ou qui vous pourroient tant soit peu separer de luy: cherchez-le donc tousjours, et ne cessez jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé, cherchez-le pendant cette vie mortelle, non point glorifié; mais mort et crucifié, preparez vos espaules pour porter amoureusement sur icelles la croix et le crucifié, cela sera pesant, il est vray, mais bon courage, l'amour vous fortifiera.

Considerez la grande S[te] Magdelene, qui vous provoque par son exemple, elle le cherche dans le monument, et voyant ce divin Sauveur en la forme d'un jardinier, Hé! monsieur, luy dit-elle, si vous l'avez osté, dites-moy où vous l'avez mis, et je l'emporteray; *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam.* Mais qui luy eust dit, celuy que vous cherchez est parmy des soldats, et vous n'estes qu'une femme, comment ferez-vous pour l'emporter? O Dieu, eust-elle dit, ne craignez point; car je l'iray prendre en quelque lieu qu'il soit, et l'emporteray; mais celuy que vous cherchez est mort, comment le pourrez-vous porter, car un corps mort est grandement pesant? O certes, eust-elle respondu, l'amour me donne assez de force pour l'aller prendre, et pour l'emporter. Enfin ce jardinier qui estoit celuy-là mesme qu'elle cherchoit, ne pouvant voir plus long-temps le cœur de sa fidelle amante navré de son amour, l'appella par son nom de Marie, et elle toute illuminée le reconnoissant, luy respondit, *Raboni,* mon Maistre, demeurant apres tout pacifiée et remplie de joye.

Allez donc à la bonne heure, mes cheres filles, avec S[te] Magdelene chercher le Sauveur crucifié, ne craignez point de l'emporter, et de vous en saisir par tout où vous le trouverez, ne vous estonnez point de sa pesanteur: car si bien il vous semble que vos espaules soient trop foibles pour emporter un mort crucifié, agrandissez vostre courage et ne laissez de prester vos espaules; car la glorieuse S[te] Mag-

delene viendra à vostre secours, et joignant ses espaules aux vostres, et son amour avec le vostre, vous triompherez et demeurerez victorieuses de toutes les difficultez; et serez bien-heureuses si le divin Sauveur de nos ames, qui sera tesmoin de vos labeurs et travaux pris pour son amour, vous appelle enfin du nom de Marie, qui veut dire ame forte, vaillante, courageuse et perseverante : et vous comme Ste Magdelene, luy respondrez, *Raboni*, mon Maistre; Maistre que nous devons suivre, et auquel nous nous devons conformer, et avec lequel nous nous devons crucifier pendant cette vie, pour estre glorifiez avec luy en l'eternité de la vie bien-heureuse, pour avec la grande Ste Magdelene chanter le cantique de l'amour eternel par tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DE L'ASSOMPTION

DE NOSTRE-DAME (1).

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum. CANT. chap. 8.

Qui est celle-cy qui monte du desert abondante en delices, appuyée sur son bien-aymé.

L'ARCHE de l'alliance avoit longuement esté sous les tentes et les pavillons, quand enfin le grand roy Salomon la fit mettre dans le riche et magnifique temple qu'il luy avoit preparé. Et lors la resjouyssance fut si grande en Hierusalem, que le sang des sacrifices ruisseloit par les ruës, l'air estoit obscurcy par la fumée des encensemens, et les maisons et places publiques retentissoient d'hymnes et de pseaumes que l'on chantoit par tout en musique.

Mais mon Dieu, si la reception de cette ancienne arche fut si solemnelle, quelle devons-nous penser avoir esté celle de la nouvelle arche, je dis de la tres-glorieuse Vierge Mere du Fils de Dieu, au jour de son assomption? O joye incomprehensible! ô feste

(1) Ce sermon pris sur l'original escrit de la main de l'autheur, fut par luy prononcé en l'Eglise de Sainct-Jean en greve, à Paris, l'an 1602.

pleine de merveilles, et qui fait que les ames devotes, les vrayes filles de Sion, s'escrient par admiration, *Quæ est ista quæ ascendit*, qui est celle-cy qui monte du desert! et pour vray, ces poincts sont admirables; la mere de la vie est morte, la morte est ressuscitée, et montée au lieu de la vie: et ceux-cy sont pleins de consolation; c'est qu'elle est montée pour l'honneur de son Fils, et pour exciter en nous une grande devotion. C'est presque le subjet sur lequel j'ay à parler devant vous, ô peuple: mais que je ne puis bien traitter si je n'obtiens l'assistance du Sainct-Esprit, disons donc, *Ave Maria gratia plena Dominus tecum, etc.*

(1) DIEU mit au ciel deux luminaires au commencement, l'un desquels fut appelé par excellence le grand luminaire, et l'autre fut nommé le moindre; le grand pour esclairer et presider au jour, et le moindre pour esclairer et presider à la nuict: car encore que nostre Createur voulust qu'il y eust vicissitude de jour et de nuict, et que les tenebres succedassent à la lumiere; si est-ce qu'estant lumiere luymesme, il ne voulut pas que les tenebres et la nuict demeurassent du tout privées de la lumiere. Doncques ayant creé le grand luminaire pour le jour, il en crea un moindre pour la nuict, afin que l'obscurité des tenebres fust encore meslée, et temperée par le moyen de sa clarté.

(1) La Ste Vierge demeura en ce monde apres l'ascension de son Fils.

Ce mesme Dieu avec sa saincte providence, voulant creer le monde spirituel de son Eglise, y a mis comme en un divin firmament deux grands luminaires; mais l'un plus grand, l'autre moindre: le plus grand c'est Jesus-Christ nostre Sauveur et Maistre, abysme de lumiere, source de splendeur, vray soleil de justice; le moindre, c'est la tres-saincte Mere de ce grand Fils, Mere toute glorieuse, toute resplandissante, et vrayement plus belle que la lune. Or ce grand luminaire, le Fils de Dieu, venant icy bas en terre, prenant nostre nature humaine, comme le soleil sur nostre hemisphere, fit la lumiere et le jour; jour bien-heureux et tant desiré, qui dura trente-trois ans environ, pendant lesquels il esclaira la terre de l'Eglise par les rayons de ses miracles, de ses exemples, de ses predications, et de sa saincte parole, principalement l'espace de trois ans: mais enfin quand l'heure fut venuë en laquelle ce precieux soleil devoit se coucher, et porter ses rayons à l'autre hemisphere de l'Eglise, qui est le ciel et la troupe angelique, que pouvoit-on attendre sinon les obscuritez d'une nuict tenebreuse? La nuict aussi arriva tout aussi-tost, et succeda au jour: car tant d'afflictions et persecutions qui survindrent aux apostres, qu'estoit-ce qu'une nuict?

Mais cette nuict eut encore son luminaire qui l'esclaira, afin que ces tenebres fussent plus tolerables: car la bienheureuse Vierge demeura en terre parmy les disciples et les fidelles. Dequoy nous ne pouvons aucunement douter, puisque S. Luc au

2e chapitre des Actes, et au premier, tesmoigne que Nostre-Dame estoit avec les disciples au jour de la Pentecoste, et qu'elle perseveroit avec eux en oraison et communion : dont quelques errans sont convaincus de faute en ce qu'ils ont estimé qu'elle mourut avec son divin Fils, à cause des paroles de Simeon, qui avoit predit que le glaive transperceroit son ame; mais je declareray bien-tost ce passage, et monstreray par le vray sens que Nostre-Dame ne mourut pas avec son Fils.

Cependant voyez les raisons pour lesquelles son Fils la laissa apres luy en ce monde (1). La premiere est, que ce luminaire estoit requis pour la consolation des fidelles qui estoient en la nuict des afflictions. La seconde est, d'autant que sa demeure icy bas luy donna loisir de faire un grand amas de bonnes œuvres, afin qu'on pust dire d'elle, plusieurs filles ont assemblé des richesses, mais tu les as toutes surpassées. La troisiesme est parce que quelques heretiques dirent tout aussi-tost que Nostre-Seigneur fut mort, et monté au ciel, qu'il n'avoit pas eu un corps naturel et humain; mais fantastique. La Vierge sa Mere demeurant apres luy servoit d'un asseuré tesmoignage pour la verité de sa nature humaine, commençant par là à verifier ce que nous chantons d'elle, *cunctas hæreses interemisti*, ô Vierge tu as ruiné et destruit toutes les heresies. Elle vescut donc apres la mort de sa vie, c'est à dire, de son Fils, et apres son ascension, et vescut

(1) Pour trois raisons.

assez longuement, bien que le nombre des années ne soit pas bien asseuré; mais le moindre ne peut estre que de quinze ans, qui auront fait arriver son age à soixante trois ans; c'est le moins, dis-je, d'autant qué les autres avec beaucoup de probabilité la font passer jusques à septante deux: mais cela importe bien peu. Il nous suffit de sçavoir que cette saincte arche de la nouvelle alliance demeura ainsi en ce desert du monde sous les tentes et pavillons apres l'ascension de son Fils.

Que si cela est certain comme il est, il est aussi tres-certain qu'enfin cette saincte dame mourut (1), non que l'Escriture le tesmoigne; car je ne trouve aucune parole en l'Escriture, où il soit dit que la Ste Vierge soit morte, la seule tradition ecclesiastique est celle-là qui nous en asseure, et la saincte Eglise laquelle le confirme en l'oraison secrette qu'elle dit au sainct office de la messe de cette feste. Il est vray que l'Escriture nous enseigne en termes generaux que tous les hommes meurent, et n'y en a pas un qui soit exempt du trespas: mais elle ne dit pas que tous les hommes sont morts, ny que tous ceux qui ont vescu soient desja trespassez: au contraire elle en exempte quelques-uns, comme Elie, qui sans mourir fut transporté sur le chariot de feu, et Enoch qui fut ravy par l'Esprit de Dieu avant qu'il ayt senty la mort; et encore S. Jean l'Evangeliste, comme je pense estre le plus probable selon la parole de Dieu, ainsi que je vous ay monstré cy-de-

(1) Elle mourut neantmoins quelque temps apres.

vant, le jour de sa feste en may. Ces trois Saincts ne sont pas morts, et neantmoins ils ne sont pas exempts de la loy du trespas, ils mourront au dernier temps sous la persecution de l'antechrist, comme il appert au chapitre unziesme de l'Apocalypse. Pourquoy ne pourroit-on pas dire de mesme de la Mere de Dieu, à sçavoir, qu'elle n'est pas morte encore, mais qu'elle mourra cy apres? Certes si quelqu'un vouloit maintenir cette opinion, on ne sçauroit le convaincre par l'Escriture, et selon vos principes, ô adversaires de l'Eglise catholique, il seroit bien fondé : mais la verité est telle qu'elle est morte et trespassée aussi bien que son Fils et Sauveur : car encore que cela ne se puisse prouver par l'Escriture, si est-ce que la tradition et l'Eglise qui sont d'infaillibles tesmoins nous en asseurent.

Asseurons donc qu'elle est morte; mais meditons, je vous supplie, de quelle sorte de mort elle mourut. Quelle mort fut tant hardie que d'oser attaquer la Mere de la vie, et celle de laquelle le Fils avoit vaincu et la mort et sa force qui est le peché. Soyez attentifs, mes tres-chers auditeurs, car ce point est digne de consideration.

J'auray bien-tost respondu à la demande, mais il ne me sera pas si aisé de la prouver et declarer (1). Ma response est en un mot que Nostre-Dame Mere de Dieu est morte de la mort de son Fils; la raison fondamentale est parce que Nostre-Dame n'avoit qu'une mesme vie avec son Fils, elle ne pouvoit

(1) Elle mourut de la mort de son Fils.

donc avoir qu'une mesme mort; elle ne vivoit que de la vie de son Fils, comme pouvoit-elle mourir d'autre mort que de la sienne? C'estoient à la verité deux personnes, Nostre-Seigneur et Nostre-Dame, mais en un cœur, en une ame, en un esprit, en une vie; car si le lien de charité lioit et unissoit tellement les chrestiens de la primitive Eglise, que S. Luc asseure qu'ils n'avoient qu'un cœur, et une ame, aux actes deuxiesmes, combien avons-nous plus de raison de dire, et croire que le Fils et la Mere, Nostre-Seigneur, et Nostre-Dame, n'estoient qu'une ame et qu'une vie.

Oyez le grand apostre S. Paul, il sentoit cette union et liaison de charité entre son maistre et luy, de telle sorte qu'il fait profession de n'avoir point d'autre vie que celle du Sauveur; *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*, Je vis, mais non plus moy, ains Jesus-Christ vit en moy. O peuple! cette union, ce meslange et liaison de cœur estoit grande, qui faisoit dire de telles paroles à S. Paul; mais non pas comparable avec celle qui estoit entre le cœur du Fils Jesus, et celuy de la Mere Marie, car l'amour que Nostre-Dame portoit à son Fils surpassoit celuy que S. Paul portoit à son maistre, d'autant que les noms de mere et de fils sont plus excellens en matiere d'affection, que les noms de maistre et de serviteur: c'est pourquoy si S. Paul ne vivoit que de la vie de Nostre-Seigneur, aussi ne vivoit-elle que de la mesme vie, mais plus parfaitement, mais plus excellemment, mais plus entierement que si

elle vivoit de sa vie; aussi est-elle morte de sa mort.

Et certes le bon vieillard Simeon avoit long-temps auparavant predit cette sorte de mort à Nostre-Dame, quand tenant son enfant en ses bras il luy dit; *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*, Ton ame sera transpercée par le glaive, le glaive transpercera ton ame: car considerons ces paroles, il ne dit pas, le glaive transpercera ton corps, mais il dit, ton ame, quelle ame? la tienne mesme, dit le prophete. L'ame donc de Nostre-Dame devoit estre transpercée, mais de quelle espée? par quel cousteau? le prophete ne le dit pas; neantmoins puis qu'il s'agit de l'ame, et non pas du corps; de l'esprit, et non pas de la chair, il ne faut pas l'entendre d'un glaive materiel et corporel, ains d'un glaive spirituel et qui puisse atteindre l'ame et l'esprit.

Or je trouve trois glaives qui peuvent porter leurs coups en l'ame. Premierement le glaive de la parole de Dieu, lequel, comme parle l'apostre, est plus penetrant qu'aucune espée à deux taillans. Secondement le glaive de douleur duquel l'Eglise entend les paroles de Simeon, *Tuam*, dit-elle, *ipsius animam doloris gladius pertransivit: cujus animam mœrentem, contristantem et dolentem pertransivit gladius.* En troisiesme lieu, le glaive d'amour, duquel Nostre-Seigneur parle, *non veni pacem mittere, sed gladium*, Je ne suis pas venu mettre la paix, mais le glaive; qui est le mesme que quand il dit, *ignem veni mittere*, je suis venu mettre le feu. Et au

Cantique des Cantiques, l'Espoux estime que l'amour soit une espée par laquelle il a esté blessé, disant, tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon espouse. De ces trois glaives fut transpercée l'ame de Nostre-Dame en la mort de son Fils, et principalement du dernier qui comprend les deux autres.

Quand on donne quelque grand et puissant coup sur une chose, tout ce qui la touche de plus pres en est participant et en reçoit le contre-coup : le corps de Nostre-Dame n'estoit pas joint, et ne touchoit pas à celuy de son Fils en la passion; mais quant à son ame, elle estoit inseparablement unie à l'ame, au cœur, et au corps de son Fils, si que les coups que le beny corps du Sauveur receut en la croix, ne firent aucune blesseure au corps de Nostre-Dame; mais ils firent de grands contrecoups en son ame, dont il fut verifié ce que Simeon avoit predit.

L'amour a accoustumé de faire recevoir les contrecoups des afflictions de ceux que l'on cherit: *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* Qui est malade, que je ne le sois? qui reçoit un coup de douleur, que je n'en reçoive le contrecoup? dit le sainct apostre; et neantmoins l'ame de S. Paul ne touchoit pas de si pres au reste des fidelles, comme l'ame de Nostre-Dame touchoit et attouchoit de fort pres, et de si pres que rien plus, à Nostre-Seigneur, à son ame, et à son corps, duquel elle estoit la source, la racine, la mere. Ce n'est donc pas merveille si je dis que les douleurs du Fils furent les espées qui transpercerent l'ame de la Mere. Disons un peu plus

clairement : une flesche dardée rudement contre une personne, ayant outrepercé son corps, percera encore celuy qui se trouvera tout joint à luy. L'ame de Nostre-Dame estoit jointe en parfaicte union à la personne sacrée de son divin Fils, elle estoit colée sur elle : *Anima Jonathæ conglutinata est ad animam David,* dit l'Escriture : l'ame de Jonathas fut liée ou colée à celle de David, tant leur amitié estoit estroitte : et partant les espines, les cloux, et la lance qui percerent la teste, les mains, les pieds, le costé de Nostre-Seigneur passerent encore outre, et transpercerent l'ame de sa saincte Mere.

Je puis bien dire avec verité, ô S[te] Vierge, que alors vostre ame fut transpercée de l'amour, de la douleur, et des paroles de vostre Fils : car quant à son amour, ô comme il vous blessa, lors que vous voyez mourir un Fils qui vous aymoit tant, et que vous adoriez tant? Quant à sa douleur, comme elle vous toucha vivement, touchant si mortellement tout vostre plaisir, vostre joye, vostre consolation : et quant à ses paroles si douces et si aigres tout ensemble, helas! ce vous furent autant de vents et d'orages pour enflammer vostre amour et vos douleurs, et pour agiter le navire de vostre cœur presque brisé en la tempeste d'une mer tant amere! l'amour fut l'archer, car sans luy la douleur n'eust pas eu assez de mouvement pour atteindre vostre ame; la douleur fut l'arc qui lançoit les paroles interieures et exterieures, comme autant de dards qui n'avoient autre but que vostre cœur. Helas! comme

fut-il possible que des sagettes tant amoureuses fussent si douloureuses? ainsi les esguillons emmiellez des abeilles font uue extreme douleur à ceux qui en sont picquez, et semble que la douceur du miel avive la douleur de la pointe. C'est la verité, ô peuple chrestien! plus les paroles de Nostre-Seigneur furent douces, plus furent-elles cuisantes à la Vierge sa Mere, et le seroient à nous si nous aymions son Fils. Quelle plus douce parole que celle qu'il dit à sa Mere, et à S. Jean, paroles tesmoins asseurez de la constance de son amour, de son soin, de son affection à cette saincte dame; et neantmoins ce furent des paroles qui sans doute luy furent extremement douloureuses. Rien ne nous fait tant ressentir la douleur d'un amy que les asseurances de son amour: mais revenons à nous, je vous prie. Ce fut donc alors que l'ame de Nostre-Dame fut transpercée du glaive.

Et quoy me direz-vous, mourust elle alors? J'ay desja dit que quelques-uns qui l'ont ainsi voulu dire ont fort erré, et que l'Escriture tesmoigne qu'elle estoit encore vivante au jour de la Pentecoste, et qu'elle persevera avec les apostres aux exercices de l'oraison et communion; et de plus que la tradition est qu'elle a vescu plusieurs années depuis (1). Mais oyez, je vous supplie, n'arrive-t'il pas souvent qu'une biche est blessée par le veneur, et que neantmoins elle s'eschappe avec son coup et sa playe, et va mourir bien loin du lieu où elle a esté

(1) Quoy que non pas au mesme instant que son Fils.

blessée, et plusieurs jours apres? Ainsi certes Nostre-Dame fut blessée et atteinte du dard de douleur en la passion de son Fils sur le mont de Calvaire, et ne mourut toutesfois pas à l'heure; mais porta longuement sa playe de laquelle enfin elle mourut. O playe amoureuse! ô blessure de charité que vous fustes cherie et bien-aymée du cœur que vous blessastes.

Aristote raconte que les chevres sauvages de Candie (Pline en dit de mesme des cerfs) ont une malice et une ruse, ou plustost un instinct admirable; car estant transpercées d'une fléche elles recourent au dictame par le moyen duquel la fléche sort de leur corps. Mais qui est le chretien qui n'ait esté quelquefois blessé du dard de la passion du Sauveur? Qui est le cœur qui ne soit point atteint considérant son Sauveur foüetté, tourmenté, garroté, cloüé, couronné d'espines, crucifié? mais je ne sçay si je dois dire que la plus part des chretiens ressemblent aux hommes de Candie, desquels l'apostre parlant dit, *Cretenses mendaces, ventres pigri, malæ bestiæ;* Les Candiots sont menteurs, ventres coüards; mauvaises bestes : au moins puis-je bien dire que plusieurs ressemblent aux chevres sauvages de Candie, car ayant esté blessez et atteints en leur ame de la passion du Sauveur, ils recourent incontinent au dictame des consolations mondaines, par lequel les dards de l'amour divin sont repoussez de leur memoire : au contraire la Ste Vierge se sentant blessée, cherit et garda soigneusement les

traicts dont elle estoit outrepercée, et ne voulut jamais les repousser. Ce fut sa gloire, ce fut son triomphe; et partant elle desira d'en mourir, et en mourut enfin, si qu'elle mourut de la mort de son Fils, bien qu'elle n'en mourust pas sur l'heure.

Or si ne faut il pas s'arrester icy, ce subjet est agreable à mon advis, Nostre-Dame mourut de la mort de son Fils, mais son Fils de quelle mort mourut-il (1)? voicy de nouvelles flammes, ô chretiens: Nostre-Seigneur souffrir infiniment en son ame et en son corps, ses douleurs ne reçoivent point de comparaison en ce monde. Voyez les afflictions de son cœur, voyez les passions de son corps; considerez, je vous supplie, et voyez qu'il n'y a point de douleurs égales aux siennes: mais neantmoins toutes ces douleurs, toutes ces afflictions, tous ces coups de main, de roseau, d'espines, de foüet, de marteaux, de lance, ne pouvoient le faire mourir. La mort n'avoit pas assez de force pour se rendre victorieuse sur une telle vie, elle n'y avoit point d'accez : Comment mourut-il doncques?

O chretiens, l'amour est aussi fort que la mort, *fortis ut mors dilectio*. L'amour desiroit que la mort entrast en Nostre-Seigneur; afin que par sa mort il pût se respandre en tous les hommes. La mort desiroit d'y entrer, mais elle ne pouvoit d'elle mesme, elle attendit l'heure, heure bien-heureuse pour nous à laquelle l'amour luy fit l'entrée, et luy livra Nostre-Seigneur pieds et mains cloüez, ce que la mort

(1) Et Nostre-Seigneur mourut d'amour.

n'eust peû faire, l'amour aussi fort qu'elle l'entreprist et le fit. Il est mort d'amour, ce Sauveur de mon ame, la mort n'y pouvoit rien, que par le moyen de l'amour : *Oblatus est, quia ipse voluit*, il a esté offert, parce qu'il l'a voulu; ce fut par election qu'il mourut, bien plus que par la force du mal, *ego pono animam meam, nemo tollit eam à me, sed ego pono eam*. Tout autre homme fut mort de tant de douleurs; mais Nostre-Seigneur qui tenoit en ses mains les clefs de la mort et de la vie, pouvoit tousjours empescher les efforts de la mort, et les effects des douleurs : Mais non, il ne voulut pas; l'amour qu'il nous portoit comme une Dalila luy osta toute sa force, et il se laissa volontairement mourir, et partant il n'est pas dit que son esprit sortit de luy; mais qu'il le rendit, *emisit spiritum* : et S. Athanase note qu'il baissa la teste avant que de mourir, *inclinato capite, emisit spiritum;* pour appeller la mort, laquelle autrement n'eust osé s'approcher. C'est cela qui le fait crier à pleine voix en mourant, pour monstrer qu'il avoit assez de force pour ne mourir pas s'il luy eust pleu. C'est la resolution qu'il donne luy-mesme, *majorem charitatem nemo habet, quàm ut animam suam ponat quis pro amicis suis*, personne n'a plus grande charité que de donner sa vie pour ses amis.

Il est donc mort d'amour ce divin Sauveur de nos ames, et c'est ce qui fait que son sacrifice de la croix fut un holocauste, parce qu'il y fut consumé par ce feu invisible; mais d'autant plus ardant, de sa di-

vine charité que le rend sacrificateur en ce sacrifice, et non les Juifs ou Gentils qui le crucifierent, d'autant qu'ils n'eussent sceu luy donner la mort par leurs actions, si son amour par le plus excellent acte de charité qui fut oncques, n'en eust permis et commandé le dernier effet, puis que tous les tourmens qu'ils luy firent, fussent demeurez sans effet s'il n'eust voulu leur permettre la prise sur sa vie, et leur donner force sur luy, *non haberes potestatem adversum me, nisi tibi datum esset desuper*; Vous n'auriez aucune puissance contre moy, si elle ne vous estoit donnée d'en haut.

Or puis qu'il est certain que le Fils est mort d'amour, et que la Mere est morte de la mort du Fils, il ne faut pas douter que la Mere ne soit morte d'amour (1). Mais comment cela? vous avez veu qu'elle fut blessée d'une playe d'amour sur le mont de Calvaire voyant mourir son Fils; dès lors cet amour luy donna tant d'assauts, elle ressentit tant d'eslancemens, cette playe receut tant d'inflamations, qu'enfin il fut impossible qu'elle n'en mourut; elle ne faisoit que languir, sa vie n'estoit plus qu'en defaillance et ravissemens, elle se fondoit en elle mesme par tant de chaleurs, si qu'elle pouvoit bien dire ordinairement, *stipate me floribus, fulcite me malis, quia amore langueo*, appuyez-moi de fleurs, environnez-moy de pommes, car je languis d'amour. Amnon épris de l'amour de Thamar en devint si malade qu'on le voyoit mourir et desseicher.

(1) Et par consequent Nostre-Dame.

O que l'amour divin est bien plus actif et puissant, son object, son principe est bien plus grand, c'est pourquoy ce n'est pas chose étrange, si je dis, que Nostre-Dame en mourut, elle porta tousjours en son cœur les playes de son Fils, pour quelque temps, elle les souffrit sans mourir; mais enfin elle en mourut sans en souffrir. *O amor vulneris! ô vulnus amoris!* ô passion d'amour! ô amour de passion!

Helas! son tresor, c'est à dire son Fils, estoit au ciel, son cœur n'estoit donc plus en elle; là estoit le corps qu'elle aymoit, estant os de ses os, chair de chair, là voloit ce sainct aigle *ubicumque fuerit, corpus ibi et congregabuntur aquilæ.* Bref son cœur, son ame, sa vie estoit au ciel, comme eut-elle pû demeurer en terre? Doncques enfin apres tant de vols spirituels, apres tant de suspensions et d'extases, ce sainct chasteau de pudicité, ce fort d'humilité ayant soustenu miraculeusement mille et mille assauts d'amour, fut emporté et pris par un dernier et general assaut; l'amour qui en fut le vainqueur, emmena cette belle ame comme sa prisonniere, et laissa dans le corps sacré la pasle et froide mort. O mort que fais-tu dans ce corps? estimes-tu de le pouvoir garder? ne te souvient-il point que le Fils de cette Dame dont tu possedes le corps, t'a vaincu, t'a battu, t'a rendu son esclave; Ah! ja n'advienne qu'il te laisse en la gloire de cette tienne victoire, tu sortiras tanstost autant honteusement, comme tu y és entrée superbement, et l'amour qui t'a logé en cette saincte place par un certain excès,

revenant à soy-mesme dans bien peu, t'en ostera la possession.

Le phenix meurt par le feu; et cette saincte Dame mourut d'amour. Le phœnix assemble des buches de bois aromatique, et les posant sur la cime d'un mont fait sur ce buscher un si grand mouvement de ses ailes, que le feu s'en allume aux rayons du soleil : Cette Vierge assemblant en son cœur la croix, la couronne et la lance de Nostre-Seigneur les posa au plus haut de ses pensées, et faisant sur ce buscher un grand mouvement de continuelle meditation, le feu en sortit aux rayons des lumieres de son Fils. Le phenix meurt en feu; la Vierge mourut en celuy-cy, et ne faut pas douter qu'elle n'eust en son cœur gravé les armes de la Passion. Ah! si tant de Vierges, comme S[te] Catherine de Sienne, S[te] Claire de Montefalco, ont bien eu cette grace, pourquoy Nostre-Dame, laquelle ayma son Fils, et sa mort, et sa croix incomparablement plus que ne firent oncques tous les saincts et les sainctes? Aussi n'estoit-elle plus qu'amour, et en nostre langage l'anagrame de Marie n'est autre chose qu'aymer, aymer c'est Marie, Marie c'est aymer. Allez, allez heureux, ô beau phenix ardent et mourant d'amour, dormez en paix sur le liet de charité.

Ainsi doncques mourut la Mere de la vie (1). Mais comme le phenix resuscite bien-tost apres sa mort, et reprend une nouvelle et plus heureuse vie : ainsi cette bien-heureuse vierge ne demeura guere (ce ne

(1) Mais elle ressuscita bien-tost apres.

fut au plus que trois jours) sans resusciter, son corps ne fut point subjet à la corruption après la mort, corps qui n'en reçeut jamais pendant sa saincte vie. La corruption n'avoit point de prise sur une telle integrité. Cette arche estoit du bois incorruptible de Sethim, comme l'autre ancienne. Si celà se croit des corps d'Elie et Enoch, lesquels comme il est dit en l'Apocalypse, mourront; mais pour trois jours seulement et sans corruption : combien plus de la Vierge, de laquelle la chair immaculée a une si estroitte alliance avec celle du Sauveur, qu'on ne sçauroit imaginer aucune imperfection en l'une, que le deshonneur n'en rejaillisse sur l'autre. Tu es poudre, et tu retourneras en poudre; cela est dit au premier Adam, et à la premiere Eve : le second et la seconde n'y ont point eu de part : Et c'est une regle certes bien generale; mais non point sans exception, comme j'ay monstré d'Elie et d'Enoch. La ville de Jerico fut generalement pilliée et sacagée, mais la maison de Raab fut privilegiée et exempte du sac, parce qu'elle avoit logé une nuict les espics du grand duc Josué. Le monde et tous ses habitans sont subjets au sac, et au pillage, et au feu general; mais ne vous semble-t'il pas qu'il y ait raison d'excepter Nostre-Dame, et son corps : corps qui reçeut et logea non les espies, mais le vray Josué, le vray Jesus; et non pour une nuict, mais bien pour plusieurs : *Beatus venter, beata ubera.* Les vers butineront nos corps, mais ils ont reveré celuy qui a produit le corps de leur createur.

Le pontif Abiathar s'estoit rangé au party d'Adonias, et estant descouvert et surpris; tu devois mourir, dit Salomon; mais parce que tu as porté l'arche d'alliance devant mon Pere tu ne mourras pas. Certes selon les loix generales, la vierge ne devoit pas resusciter avant le jour de la generale resurrection, ny mesme estre exempte de la corruption: mais l'honneur qu'elle a eu de porter devant le Pere Eternel, non l'arche d'alliance; mais le Fils unique, le Sauveur, le Redempteur, la rend exempte de toutes ces regles. N'est-il pas vray que nonobstant ces regles, plusieurs resusciterent au jour de la resurrection, *multa corpora sanctorum qui dormierant, resurrexerunt*: Et pourquoy non la Vierge? à laquelle, dit le grand S. Anselme, nous ne devons refuser aucun privilege, ny honneur qui soit accordé à aucune simple creature.

Mais enfin si l'on me presse pour sçavoir quelle certitude nous avons de la resurrection de la Vierge, je respondray que nous en avons tout autant que de son trépas. L'Escriture, laquelle ne contredit ny à l'une de ces deux veritez, ny à l'autre, n'en establit aussi ny l'une ny l'autre par paroles bien expresses; Mais la saincte Tradition qui nous enseigne qu'elle est decedée, nous apprend avec esgale asseurance qu'elle est resuscité; et si quelqu'un refuse credit à la Tradition pour la resurrection, il ne sçauroit convaincre celuy qui en fera de mesme pour la mort et trépas. Mais nous qui sommes chretiens, croyons, assurons, et preschons, qu'elle

est morte, et bien-tost resuscitée, parce que la Tradition le porte, parce que l'Esglise le tesmoigne : et si quelqu'un veut contredire, nous avons à luy respondre, comme fit en cas pareil l'apostre, *si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei;* Que si il y a quelqu'un qui semble estre contentieux, nous n'avons point telle coustume ny aussi l'Eglise de Dieu.

Or ce n'est pas assez de croire qu'elle est resuscitée (1); car il faut encore establir en nostre ame qu'elle n'est pas resuscitée pour mourir une autrefois comme fit le Lazare, mais pour suivre son Fils au ciel, comme firent ceux qui resusciterent au jour que Nostre-Seigneur resuscita. Ce Fils qui receut son corps et sa chair de sa Mere venant en ce monde, ne permit pas que sa Mere demeurast icy bas, ny selon le corps, ny selon l'ame; mais bien-tost apres qu'elle eust payé le tribut general de la mort, il la tira apres soy dans son royaume. C'est ce que tesmoigne l'Eglise appellant cette feste Assomption fondée sur la mesme tradition, par laquelle elle est assurée de la mort et resurrection.

Certes les cigognes ont cette naturelle pieté envers leurs pere et mere desja caduques et vieux, que lorsque l'aspreté de la saison et du temps les contraint à faire passage et retraitte en lieu plus chaud, elles les saisissent, s'en chargent, et les portent sur leurs aisles pour en quelque façon contrechanger le bien-fait qu'elles ont receu en leur edu-

(1) Et monta au ciel.

cation. Nostre-Seigneur avoit receu son corps de celuy de sa Mere, et avoit esté porté longuement en son sacré ventre, entre ses chastes bras, et mesme lors que par l'aspreté de la persecution il fallut qu'il se retirast en Egypte. O Seigneur, dit la cour celeste apres la mort de la Vierge, *Exurge in præcepto quod mandasti,* vous avez commandé l'assistance des enfans à l'endroit de leurs peres vieux, et l'avez gravé si avant dans la nature, que les cigognes mesmes en prattiquent la loy, levez-vous en ce commandement que vous avez fait, et ne permettez pas que ce corps qui vous a engendré sans corruption, soit maintenant subjet à la mort; mais resuscitez-le, et le saisissez sur les aisles de vostre puissance et bonté, pour le transporter du desert de ce monde en la felicité immortelle. Il ne faut pas douter que le Sauveur n'ait voulu observer ce commandement qu'il a fait à tous les enfans, au plus haut point de perfection que l'on peut imaginer. Mais qui est l'enfant qui ne resuscitast sa bonne mere s'il pouvoit, et ne la mist en paradis apres qu'elle seroit decedée? Cette Mere de Dieu mourut d'amour, et l'amour de son Fils la resuscita, et en cette consideration laquelle, comme vous voyez, est toute raisonnable, nous disons aujourd'huy, *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis afluens, innixa super dilectum suum*. Qui est celle-cy qui monte du desert si abondante en delices, estant appuyée sur son bien-aymé. C'est le subjet de nostre feste, c'est l'occasion de cette grande allegresse que

tous les saincts celebrent en l'Esglise militante et triomphante.

(1) Quand le patriarche Joseph receut son pere Jacob au royaume d'Egypte en la cour de Pharaon, outre le favorable accueil que le roy mesme luy fit, ne doutez pas que les principaux courtisans ne luy allassent au devant, et ne fissent toute sorte de demonstrations d'une grande rejouyssance. Et comme douterons-nous qu'à l'Assomption de la tres-saincte Mere du Sauveur, tous les anges n'ayent fait feste et celebré sa venuë par toute sorte de cantiques de joye? ausquels joignant nos vœux et affections, nous devons faire une solemnelle feste avec des voix et chants de triomphe, disant; qui est celle-cy qui monte du desert abondante en delices.

Aussi fust-ce la plus belle et magnifique entrée qui fut jamais veuë au ciel apres celle de son Fils; car quelle ame y fut jamais receuë si pleine de perfections, si richement parée en vertus et privileges. Elle monte du desert du monde inferieur, mais neantmoins tant parfumée de dons spirituels, que le ciel hors la personne de son Fils, n'a rien de comparable: Elle monte, *sicut virgulta fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris*, qui est celle (est-il dit au Cantique des Cantiques) qui monte du desert comme une colomne de fumée, parfumée de myrrhe et d'encens, et de toutes les poudres du parfumeur. La reyne de Saba vint, comme vous sçavez, visiter le roy Salomon pour considerer sa sagesse et

(1) Pleine de merites et de graces.

le bel ordre de sa cour, et à son arrivée elle luy donna une si grande quantité d'or, de parfums, et de pierres precieuses, qu'on n'en avoit jamais tant veu en Hierusalem qu'elle y en porta : *Non sunt allata ultra tam multa aromata, quam ea quæ dedit regina Saba regi Salomoni.* Mais la Vierge montant au ciel en la cour de son Fils, y porta tant d'or de charité, tant de parfums de devotion et vertus, tant de pierres precieuses de patience et souffrance, qu'elle avoit supportées pour son nom, que tout cela reduit en merites, on peut bien dire que jamais on n'en porta tant au ciel, jamais on n'en presenta tant à son Fils comme fit cette saincte Dame.

Voulez-vous voir clair en cette doctrine? Sçachez qu'en matiere de bonnes œuvres, il n'y a personne qui commence si tost à les pratiquer, ny qui continuë si diligemment, comme fit Nostre-Dame : car quant à nous autres, nous commençons bien tard à en faire, et si nous en faisons bien souvent nous les perdons par le peché, et ne continuons pas, de sorte que l'amas ne s'en trouve pas fort grand; car bien qu'à l'adventure nous assemblions quelques deniers de merite, ce n'est que quelquefois, et bien souvent nous jouons et dissipons nostre argent, c'est à dire nos merites, en un coup de peché : et si bien par la penitence nous sommes restablis, si voyez-vous qu'il y a bien du mauvais ménage en nos affaires, car nous perdons beaucoup de temps, et si nos forces demeurent affoiblies apres le peché, et

mesme apres la penitence, si que nostre amas ne peut estre grand. Mais parlons des plus parfaits. S. Jean Baptiste mesme vostre grand patron, ô peuple, n'a pas esté exempt du pesché veniel. Or le peché veniel alentit nos œuvres, retarde nos progrez, empesche nostre advancement. Mais nostre saincte Dame ayant esté comblée de graces en sa conception dès qu'elle eust l'usage de la raison, n'a jamais cessé de profiter et croistre de plus en plus en toute sorte de vertus et de graces, si que l'amas d'icelles en fut incomparable : *multæ filiæ congregaverunt divitias, sed tu supergressa es universas*, Plusieurs ames ont assemblé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées.

O qu'elle fut abondante en delices, puis qu'elle avoit esté si abondante en bonnes œuvres et travaux en ce monde, aussi fut-elle establie au plus haut lieu de la gloire des saincts (1). Pharaon defera tant à Joseph, que son pere estant arrivé en Egypte, il luy dit, ton pere et tes freres sont venus vers toy, le pays d'Egypte est à ton commandement, fais habiter ton pere et tes freres à la meilleure terre (2). Mais en cette saincte journée en laquelle Nostre-Dame arriva au royaume de son Fils, pensez comme le Pere Eternel luy aura dit, toute ma gloire est tienne, ô mon bien-aymé Fils, ta Mere est venuë vers toy, fais-la habiter au plus haut grade, en la meilleure et plus éminente place de ce royame. Il

(1) Aussi fut-elle establie au plus haut lieu du paradis.
(2) Gen. 47.

ne faut pas douter de cela, Chrestiens, Nostre-Seigneur venant en ce monde chercha la plus basse place qui y fut, et n'en trouva point de plus basse par humilité que la Saincte-Vierge; maintenant il la remonte en la plus haute du ciel par gloire; elle luy donna place selon son desir, il la luy donne maintenant selon son amour, l'exaltant sur les cherubins et seraphins.

Mais voyons le reste de la sentence que nous avons choisie pour subjet, elle dit enfin que cette saincte Dame montrant du desert abondante en delices, est appuyée sur son bien-aymé (1). C'est la conclusion de toutes les loüanges que l'Eglise donne sainctement aux saincts, et sur tout à la Vierge, car nous les rapportons tousjours à l'honneur de son Fils, par la force et vertu duquel elle monte et a receu la plenitude des delices. Avez-vous pas remarqué que la reyne de Saba portant tant de choses precieuses en Hierusalem, les offrit toutes à Salomon. Ah! tous les saincts en font de mesme, et particulierement la Vierge, toutes ses perfections, toutes ses vertus, toutes ses felicitez sont rapportées, consacrées, et dediées à la gloire de son Fils qui en est la source, l'autheur, et le consommateur; *Soli Deo honor et gloria,* A Dieu seul honneur et gloire, tout revient à ce poinct. Si elle est saincte, qui l'a sanctifiée sinon son Fils? si elle est sauvée, qui en est le Sauveur sinon son Fils? *Innixa super dilectum suum :* Tout son bon-heur est

(1) Et tout revient à la gloire du F''3.

fondé sur la misericorde de son Fils. Voulez-vous que Nostre-Dame soit un lys de pureté et innocence? ouy elle l'est à la verité, mais ce lys a sa blancheur du sang de l'agneau auquel elle a esté blanchie, comme les estoles de ceux qui *dealbaverunt eas in sanguine agni*,[1] qui les ont lavées au sang de l'agneau. Si vous l'appellez rose pour son extresme charité, son vermeil ne sera que le sang de son Fils. Si vous dites qu'elle est une colomne de fumée soüefve et gracieuse; dites tout aussi-tost que le feu de cette fumée c'est la charité de son Fils, le bois c'est la croix d'iceluy. Bref en tout et par tout elle est appuyée sur son Bien-aymé. C'est ainsi, ô chrestiens, qu'il faut estre jaloux de l'honneur de Jesus-Christ, non pas comme les adversaires de l'Eglise qui pensent bien honorer le Fils refusant l'honneur deu à la Mere : ou au contraire l'honneur porté à la Mere estant rapporté au Fils, rend magnifique et illustre la gloire de sa misericorde.

Et pour tesmoigner la pureté de l'intention de l'Eglise en l'honneur qu'elle rend à la Ste Vierge, je vous represente deux heresies contraires, qui ont esté contre le juste honneur de Nostre-Dame, l'une par l'excez qui nommoit Nostre-Dame deesse du ciel, et luy offroit sacrifice, et celle-cy fut maintenuë par les Collyridiens : l'autre par le deffaut qui rejettoit l'honneur que les catholiques font à la Ste Vierge, et celle-cy fut des Antidicomarites. Les fols tiennent tousjours les extremitez, et sont contraires ensemble. L'Eglise qui va tousjours par le chemin royal, et se

tient dans le milieu de la vertu, ne combattit pas moins les uns que les autres : mais determina contre les uns que la Vierge n'estoit que creature, et que partant on ne devoit luy faire aucun sacrifice ; elle establit contre les autres, que neantmoins cette saincte dame pour avoir esté Mere du Fils de Dieu, devoit estre reconnuë d'un honneur special, infiniment moindre que celuy de son Fils, mais infiniment plus grand que celuy de tous les autres Saincts, Aux uns elle remonstre que la Vierge est creature, mais si saincte, mais si parfaite, mais si parfaitement alliée, jointe, et unie à son Fils, mais tant aymée et cherie de Dieu, qu'on ne peut bien aymer le Fils, que pour l'amour de luy on n'ayme extremement la Mere, et que pour l'honneur du Fils on n'honore excellemment la Mere. Mais aux autres elle dit, que le sacrifice est le supreme acte de latrie, qui ne doit estre deferé qu'au createur : et ne voyez-vous pas que la Vierge n'est pas la creatrice, mais une pure creature, quoy que tres-excellente? Et pour moy j'ay accoustumé de dire qu'en certaine façon, la Vierge est plus creature de Dieu et de son Fils que le reste du monde, pour autant que Dieu a creé en elle beaucoup plus de perfections qu'en tout le reste des creatures ; qu'elle est plus rachetée que le reste des hommes, parce qu'elle a esté rachetée non seulement du peché, mais du pouvoir et de l'inclination mesme du peché, et que racheter la liberté d'une personne qui devroit estre esclave avant qu'elle le soit, est une grace plus grande que de la racheter

apres qu'elle est captive. Tant s'en faut que nous voulions mettre en comparaison absoluë le Fils avec la Mere, comme nos adversaires croyent, ou font semblant de croire pour le persuader au peuple.

Bref, nous l'appellons belle, et belle plus que tout le reste des creatures, mais belle comme la lune qui reçoit sa gloire de celle de son Fils. L'espine appellée Aspalathus, dit Pline, n'est pas de soy odoriferante; mais si l'arc en ciel vient fondre sur elle, il luy laisse une odeur de suavité incomparable. La Vierge fut l'espine de ce buisson ardent, mais non bruslé que vit le grand Moyse, *Rubum quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam sanctam virginitatem*, dit l'Eglise: et certes de soy elle n'estoit pas digne d'aucun honneur, elle estoit sans odeur; mais depuis que ce grand arc du ciel, ce grand signe de la reconciliation de Dieu avec les hommes, vint petit à petit fondre sur cette saincte espine, premierement par grace dès sa conception, puis par filiation se rendant entierement son fils, et reposant en son precieux ventre, la suavité en a esté si grande, que nulle autre plante n'en a jamais tant eu; suavité qui est tant agreable à Dieu, que les prieres qui en sont parfumées ne sont jamais rejettées et inutiles: mais tousjours l'honneur en revient à son Fils, duquel elle a receu son odeur. Son Fils est nostre advocat, et elle nostre advocate, mais bien diversement; je l'ay dit cent fois. Le Sauveur est advocat de justice, car il plaide pour nous, alleguant le droict et raison de nostre cause, il pro-

duit nos pieces justificatives qui ne sont autres que sa redemption, que son sang, que sa croix: il confesse à son Pere que nous sommes debiteurs; mais il fait voir qu'il a payé pour nous. Mais la Vierge et les Saincts sont advocats de grace, ils supplient pour nous qu'on nous pardonne; et le tout par la passion du Sauveur: ils n'ont pas pour monstrer dequoy nous justifier, mais s'en confient au Sauveur. Bref, ils ne joignent pas leurs prieres à l'intercession du Sauveur; car elles ne sont pas de mesme qualité, mais aux nostres. Si Jesus-Christ prie au ciel, il prie en sa vertu: mais la Vierge ne prie que comme nous en la vertu de son Fils, mais avec plus de credit et de faveur. Voyez-vous pas que tout cela revient à l'honneur de son Fils, et en rehausse la gloire.

(1) C'est pourquoy toute l'antiquité pour honorer Nostre-Seigneur a tant honoré sa Mere. Regardez le christianisme, de trois Eglises les deux sont sous l'invocation de la Vierge, ou ont des marques signalées de la devotion du peuple en son endroit, *Viderunt eam filiæ Sion,* les filles de Sion, les ames fidelles, les peuples l'ont considerée, et l'ont loüée pour tresheureuse: *et reginæ laudaverunt eam,* et non seulement le peuple, mais les ames les plus relevées, les prelats, les docteurs, les princes et les monarques l'ont hautement loüée: et comme les oyseaux commencent à gazoüiller chascun en son ramage à la pointe du jour, aussi tous se sont evertuez à cele-

(1) Exhortation à l'invocation et honneur de Nostre-Dame.

brer ses honneurs comme elle-mesme l'avoit preveu, disant que tous la beniroient, *Beatam me dicent omnes generationes,* à la suite desquels tous les fidelles doivent, et vous le devez plus particulierement, ô Parisiens, l'invoquer et luy obeyr, qui sont les deux premiers honneurs que nous luy pouvons rendre, et qu'elle nous a invité à luy rendre.

Je trouve que Nostre-Dame ne parla que deux fois aux hommes pour ce qui en est recité en l'Evangile, l'une quand elle salüa Elisabeth, et lors c'est sans doute qu'elle pria pour elle, car le salut des fidelles se fait par prieres. La seconde fut quand elle parla aux serviteurs des nopces en Cana de Galilée, et lors elle ne dit sinon; Faites tout ce que mon Fils vous dira. En ces deux actions est compris l'exercice de la charité et volonté de la Vierge à l'endroit des hommes, à sçavoir de prier pour eux, et partant nous la devons invoquer avec grande confiance, en tous dangers, et en tous orages. O Parisiens, regardez cette estoille de mer, invoquez-la, à sa faveur vostre navire arrivera au port sans faire naufrage.

Mais si vous voulez qu'elle prie pour vous, oyez sa seconde parole ; obeyssez à ses commandemens : or ses commandemens sont en un mot, que vous faisiez la volonté de son Fils; *Omnia quæcumque dixerit vobis facite.* O chrestiens, voulons-nous que la Vierge nous exauce, exauçons-la; voulez-vous qu'elle vous escoute, escoutez-la; elle vous demande de tout son cœur et pour contrechange de ses affec-

tions, que vous soyez obeyssants serviteurs de son Fils. Un jour Betsabée vint à David avec beaucoup d'humilité et de reverence, pour luy faire une requeste et supplication; mais enfin elle ne demandoit pour tout, sinon que son fils Salomon fust roy, et successeur de la couronne apres son pere. Cette Vierge, ô peuple, vous demande sur tout pour la plus asseurée demonstration de vostre devotion en son endroit, que vous ayez son Fils pour roy de vostre cœur et de vostre ame, qu'il regne en vous, et que ses commandemens soient mis en execution: faites-le, ô peuple, pour vostre devoir, pour vostre salut, et pour l'amour de Nostre-Dame, laquelle, comme vous avez veu, apres l'ascension de son Fils demeura encore pour quelques années en terre, et mourut neantmoins apres quelque temps de la mort de son Fils, c'est à dire d'amour: elle ne demeura guere morte, mais fut ressuscitée, et monta du desert de ce monde là haut en paradis, où elle est au supreme degré de toutes les creatures; et tout cela pour la plus grande gloire de son Fils qu'elle prie pour nous, et nous demande que nous luy soyons fidelles serviteurs.

O tres-sacrée et tres-heureuse dame, qui estes au plus haut du paradis de felicité, hélas! ayez pitié de nous qui sommes au desert de misere; vous estes en l'abondance des delices, et nous sommes en l'abysme des desolations; impetrez-nous la force de bien porter toutes nos afflictions, et que nous soyons tousjours appuyez sur vostre bien-aymé, seul appuy

de nos esperances, seule recompenses de nos travaux, seule medecine de nos maux. Hé Vierge glorieuse, priez pour l'Eglise de vostre Fils, assistez de vos faveurs tous les superieurs, le S. Pere, les prelats et evesques, et particulierement celuy de vostre ville de Paris, soyez propice au roy. Vostre grand-pere David fit du bien au fils de Jonathas pour la memoire des services et offices receus de Jonathas, et ce roy est petit-fils d'un de vos plus fidelles et devots serviteurs le bien-heureux S. Louys : nous vous prions de luy donner vostre protection au nom de ce sainct roy. La reyne qui a l'honneur de porter vostre nom, soit tousjours à l'abry de vos sainctes faveurs. O lys celeste, arrousez les lys de vostre France de vos sainctes benedictions, afin qu'ils soient blancs et purs en l'unité de la vraye foy et religion : vous estes une mer, prestez les ondes de vos graces à ce jeune dauphin ; vous estes estoille de mer, hé, soyez favorable au navire de Paris, afin qu'il puisse surgir au sainct havre de gloire, ou regne le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit ès siecles des siecles. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY !

AUTRE SERMON

POUR

LE JOUR DE L'ASSOMPTION

DE NOSTRE-DAME.

Intravit Jesus in quoddam castellum, et mulier quædam Martha nomine excepit illum in domum suam. Luc. 10.

Jésus entrant en une bourgade, une certaine femme nommée Marthe le receut en sa maison.

La saincte Eglise celebre aujourd'huy la feste du glorieux trepas de Nostre-Dame, et de son assomption triomphante au ciel. Plusieurs ont nommé cette feste de divers noms; les uns l'appellent l'assomption de Nostre-Dame, les autres sa reception au ciel, et les autres son couronnement. Il y a quantité de tres-belles et utiles considerations à faire sur ce subjet; mais je me restreins à n'en dire que deux : La premiere est, sçavoir comment cette glorieuse Vierge receut Nostre-Seigneur dans ses chastes entrailles lors qu'il descendit du ciel en terre : et l'autre, comment Nostre-Seigneur la receut lors qu'elle quitta la terre pour aller au ciel. Ces deux considerations feront les deux parties de ce discours.

L'Evangile que nous lisons aujourd'huy à la saincte Messe, nous fournit assez de matieres pour ce subjet; car il traitte comme Nostre-Seigneur pas-

sant par un village nommé Bethanie, il entra en une maison qui appartenoit à une femme appellée Marthe, laquelle avoit une sœur nommée Marie : or Marthe s'empressoit beaucoup pour traiter Nostre-Seigneur pendant que Marie se tenoit à ses pieds pour escouter sa parole ; dequoy Marthe qui desiroit que tous fussent aussi soigneux de bien servir Nostre-Seigneur qu'elle, luy dit, comme en se plaignant, qu'il commandast à sa sœur de luy ayder; *Domine non est tibi curæ, quod soror mea reliquit me solam ministrare, dic ergo illi, ut me adjuvet;* Pensant qu'il n'estoit pas necessaire que personne demeurast aupres de luy pour luy tenir compagnie, d'autant qu'il se sçavoit bien entretenir tout seul; mais Nostre-Seigneur la reprit, luy disant qu'elle s'empressoit et troubloit de plusieurs choses, et qu'une seule estoit necessaire, que Marie avoit choisi la meilleure part, qui ne luy seroit point ostée: *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima, porro unum est necessarium; Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

O que ces deux sœurs nous representent bien Nostre-Dame; à sçavoir Marthe en la reception qu'elle fit de son Fils Nostre-Seigneur dans sa maison et dans ses chastes entrailles, lors qu'il vint au monde, et par le soin incomparable qu'elle eut tousjours de le bien servir tandis qu'il fut en cette vie mortelle, en recompense de quoy il la reçoit aujourd'huy dans le ciel avec une gloire nompareille : Et Marie en se tenant dans un continuel silence pour

escouter les paroles de Nostre-Seigneur, et s'occuper seulement à l'aymer. Certes, cette glorieuse Vierge fit admirablement bien l'exercice de l'une et l'autre de ces deux sœurs, pendant tout le cours de sa saincte vie. Mais quant à l'exercice de Marthe, quel soin n'eust elle pas de bien servir Nostre-Seigneur, et luy fournir de tout ce qui luy estoit necessaire pendant qu'il fut petit enfant? Quelle diligence ne fit elle pas pour eviter le courroux d'Herode, et pour le sauver de tant de perils dont il fut menacé? Voyons un peu, je vous prie, comment elle prattiqua aussi merveilleusement bien l'exercice de Marie.

Le sainct Evangile fait une particuliere mention du silence de Marie, *Maria sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius;* Marie, dit-il, se tenoit sans dire mot aux pieds de Nostre-Seigneur; elle n'avoit qu'un seul soin, qui estoit de se tenir en sa presence et escouter ses divines paroles. Il sembloit de mesme, que nostre digne Maistresse n'eust qu'un seul soin; voyez-la dans la ville de Bethleem, où l'on fit tout ce que l'on pust pour luy trouver un logis, et ne s'en trouvant point, elle n'en dit mot, n'y n'en fait aucune plainte, ains entre dans l'estable, où elle produit et enfante son fils bien-aymé, puis le couche dans la creche : quelques jours apres les Roys le vindrent adorer, où l'on peut penser quelles loüanges ils donnerent, et au Fils et à la Mere; neantmoins elle ne dit pas un seul mot : elle le porte en Egypte, et le rapporte sans qu'elle parle, ny pour

exprimer la douleur qu'elle a de l'y porter, ny pour tesmoigner la joye qu'elle pouvoit avoir de l'en rapporter. Mais ce qui est plus admirable, voyez-la sur le mont de Calvaire, elle ne jette point d'eslans, ny ne dit pas un seul mot; ains elle est aux pieds de son divin Fils, escoutant ses paroles, c'est cela seul qu'elle desire, se tenant en une parfaite indifference de tout le reste: Arrive tout ce qu'il voudra, qu'il me console ou qu'il m'afflige (dit cette saincte Vierge) pourveu que je sois tousjours aupres de luy, et que je le possede, je suis contente, puisque je ne veux, ny ne cherche que luy seul.

Remarquez, je vous prie, que Nostre-Seigneur reprit Marthe de ce qu'elle se troubloit et s'empressoit, et non pas de ce qu'elle avoit du soin. Certes, Nostre-Dame avoit un grand soin pour le service de nostre divin Maistre; mais un soin sans trouble et sans empressement. Les Saincts qui sont au ciel ont du soin pour glorifier et loüer Dieu; mais sans trouble, car il n'y en peut avoir en ce lieu: les anges ont soin de nostre salut, et Dieu mesme a soin de ses creatures; mais avec paix et tranquillité. Mais à nous autres, nous sommes si miserables, que rarement avons nous du soin sans empressement et sans trouble. Vous verrez un homme qui a une grande affection de prescher, deffendez-luy la predication, le voilà troublé: un autre qui voudra prendre soin de consoler et visiter les malades, il ne le fera pas sans s'empresser, ny mesme sans se troubler, s'il est empesché de le faire: un autre qui au-

ra grande affection à l'oraison mentale, bien qu'il semble que cela ne regarde que Dieu, il ne laissera pas neantmoins de s'empresser, et d'estre troublé, si on l'en retire pour l'occuper à quelqu'autre chose.

Or, dites-moy maintenant, si Marthe n'eust eu autre soin, que de plaire à Nostre-Seigneur, se fut elle tant empressée? O non certes, car un seul mets bien apresté suffisoit pour sa nourriture, veu mesme qu'il prenoit plus de plaisir qu'on l'escoutast, comme faisoit Marie : mais Marthe avec le dessein, et le soin de pourvoir à ce qu'il falloit à nostre divin Maistre, avoit encore un peu de propre estime qui la poussoit à desirer, qu'on vist la courtoisie, et l'affabilité avec laquelle elle recevoit ceux qui luy faisoient l'honneur de la visiter, s'espanchant toute au service du traittement exterieur de Nostre-Seigneur, et la bonne fille pensoit par ce moyen estre une grande servante de Dieu, et s'estimoit estre quelque chose de plus que les autres; et parce qu'elle aymoit grandement sa sœur, elle desiroit qu'elle s'empressast comme elle pour servir son tres-cher Maistre, estimant que par ce moyen elle meriteroit davantage; lequel neantmoins prenoit bien plus de plaisir en l'exercice de Marie, dans le cœur de laquelle il distilloit des graces incomparablement plus grandes que nous ne sçaurions dire, ny penser, par le moyen de ses divines paroles; et cecy correspond à la response qu'il fit à cette femme, laquelle voyant les merveilles qu'il operoit, toute transportée d'ad-

miration, se prit à dire ; *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti* (1), Bien-heureux est le ventre qui t'a porté, et les mammelles que tu as succées: Il est vray, luy dit ce divin Sauveur, ô femme ce que tu dis, que bien-heureux est le ventre qui m'a porté, et les mammelles que j'ay succées; mais moy je te dis, que bien-heureux sont ceux qui escoutent la parole de Dieu, qui la gardent; *Quin immo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Or ces personnes qui s'affectionnent et s'empressent ainsi que faisoit S[te] Marthe à faire quelque chose pour Nostre-Seigneur, pensent estre bien devotes, et croyent que cet empressement soit un acte de vertu, ce qui n'est pourtant pas, comme Nostre-Seigneur le fait entendre, disant *porro unum est necessarium*, une seule chose est necessaire, qui est d'avoir Dieu, et le posseder. Si donc je ne cherche que luy, que me doit-il importer, que l'on me fasse faire cecy, ou cela ? si je ne veux que sa volonté, que m'importera-t-il que l'on m'envoye en Espagne, ou en Irlande? Et si je ne cherche que sa croix, pourquoy me faschera-t-il que l'on m'envoye aux Indes parmy les Infidelles, puisque je suis asseuré que je trouveray Dieu par tout ?

Enfin nostre glorieuse Maistresse fit excellemment bien, non seulement l'office de Marie, mais encore l'office de Marthe, recevant avec une extresme affection, et devotion dans ses entrailles

(1) S. Luc, 11.

mesme Nostre-Seigneur, et le servant avec tant de soin tout le temps de sa vie, qu'il n'y en a jamais eu de pareil.

Reste maintenant à voir, pour la seconde partie de ce discours, comme son Fils Nostre-Seigneur en contr'eschange la receut au ciel, avec une affection nompareille, luy donnant un degré de gloire incomparable, en sorte que cette reception se fist avec une magnificence d'autant plus grande au dessus de tous les Saincts, que ses merites surpassoient les leurs. Mais avant que de dire, comme fut receuë au ciel, il nous faut dire comment elle mourut et de quelle mort.

L'histoire de son glorieux trespas dit, que Nostre-Dame et tres-digne Maistresse, estant parvenuë à l'asge de soixante-trois ans, selon la plus commune opinion des docteurs, elle mourut, ou plustost s'endormit du sommeil de la mort. Il s'en trouvera peut-estre plusicurs qui s'estonneront et diront, comment est-ce que Nostre-Seigneur qui aimoit si tendrement et si fortement sa saincte Mere, ne luy donna le privilege de ne point mourir, puisque la mort est la peine du peché, et qu'elle n'en avoit jamais commis aucun? Pourquoy est-ce donc qu'il la laissa mourir? O mortels que vos pensées sont contraires à celles de Dieu, et que vos jugemens sont esloignez des siens! Ha! ne sçavez-vous pas que la mort n'est plus ignominieuse, ains qu'elle a esté precieuse, dès que Nostre-Seigneur se laissa attaquer par elle sur l'arbre de la croix? Certes, ce n'eust point esté

un adventage ny un privilege pour la tres-Ste Vierge de ne point mourir : aussi avoit-elle tousjours desiré la mort, dés qu'elle la vid entre les bras, et dans le cœur mesme de son sacré Fils sur la croix, lequel a rendu la mort si suave et si desirable, que les anges s'estimeroient heureux de pouvoir mourir : et les Saincts ont estimé à grand bon-heur de la pouvoir souffrir, et y ont ressenti beaucoup de consolation ; parce que depuis que nostre divin Sauveur qui est nostre vie, s'est laissé en proye à la mort, il a vivifié la mort en sorte que pour ceux qui meurent en la grace, elle est le commencement d'une vie qui n'aura point de fin.

Et si l'on a accoustumé de dire que telle qu'a esté la vie, telle est la mort. De quelle mort donc pensez-vous que mourut la tres-Ste Vierge, sinon de la mort d'amour? c'est une chose asseurée qu'elle mourut d'amour; car de quelle mort eust peu mourir celle qui est appellée en l'Escriture-saincte, *Mater pulchræ dilectionis*, la Mere de belle dilection, sinon de la mort d'amour? Et la cause pour laquelle l'on ne remarque point de ravissement ny d'extases en sa vie, c'est parce que ses ravissemens ont tousjours continué, elle a aimé Dieu d'un amour tousjours fort, tousjours ardent, mais tranquile, et accompagné d'une si grande paix, que combien qu'il allast tousjours croissant, cet accroissement neantmoins ne se faisoit pas par secours ny eslans; ains comme un fleuve qui retourne doucement au lieu de son origine, elle alloit tousjours s'escoulant presque imperceptible-

ment du costé de cette union tant desirée de son ame avec Dieu.

L'heure donc estant venuë que la tres-S[te] Vierge devoit quitter cette vie, l'amour fit la separation de son ame d'avec son corps, et cette tres-saincte ame estant separée de son corps, s'envola droit au ciel à cause de son incomparable pureté : car qu'est-ce, je vous prie, qui l'en eust peù empescher, veu qu'elle n'avoit jamais contracté aucune soüilleure de peché? *Tota pulchra es amica mea et macula non est in te* (1), Ma bien-aymée vous estes toute pure, et sans macule, dit l'Espoux sacré du Cantique parlant de la tres-S[te] Vierge. Certes ce qui nous empesche, nous autres, d'aller droit au ciel, quand nous mourons comme fit Nostre-Dame, c'est que nous ne sommes pas encore tout à fait purifiez de nos imperfections, et de la soüillure des pechez que nous avons commis : et de là vient qu'il est necessaire que nous nous allions purger et satisfaire à la divine justice dans le purgatoire, avant que de pouvoir entrer au ciel.

Les grands du siecle font quelquefois des assemblées qui sont non seulement inutiles, mais encore pour l'ordinaire dommageables et nuisibles : et pour les rendre plus magnifiques et agreables à voir, il leur viendra en fantaisie, qu'il ne faut pas que le lieu où ils les veulent faire soit clair, ains sombre et obscur, et cela parce qu'ils desirent representer quelque balet, qui paroistra davantage en l'obscurité: et à cause que les chandelles et les flambeaux appor-

(1) Cant. 4.

tent trop de clarté, ils font mettre des lampes nourries d'huile parfumée, lesquelles jettant de continuelles exhalaisons donnent beaucoup de suavité et de satisfaction à la compagnie : mais ces lampes nourries d'huile parfumée venant à s'esteindre, jettent alors une bien plus excellente odeur, et remplissent la chambre d'une bien plus grande suavité qu'elles ne faisoient auparavant.

Nous trouvons en beaucoup de lieux de la saincte Escriture que les lampes representent les Saincts qui ont esté des lampes vrayement parfumées, et tousjours ardentes du feu de l'amour de Dieu, et lesquels par leurs bons exemples, ont jetté de continuelles exhalaisons d'une tres-grande suavité devant les hommes, et specialement devant la divine Majesté : mais cette odeur a esté incomparablement plus suave à l'heure de leur mort, ce qui a fait dire au prophete, *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*, que la mort des Justes est precieuse devant Dieu; comme au contraire celle des meschans est tres-mauvaise, et luy est en horreur, *mors peccatorum pessima;* d'autant qu'elle les porte à la damnation eternelle.

Or si les Saincts pendant leurs vies ont esté des lampes ardentes et odoriferentes, combien plus la tres-S[te] Vierge, la perfection de laquelle a surpassé infiniment toutes celles des Saincts, voire mesme quand elles seroient toutes assemblées en une, elles ne seroient nullement comparables à la sienne. Si donc cette S[te] Vierge fut toute sa vie une lampe nour-

rie d'huile parfumée de toutes sortes de vertus, quels parfums pensez-vous qu'elle jetta à l'heure de son glorieux trespas? parfums si excellens que les jeunes filles l'ont aymée, et sont allées apres elle à l'odeur de ses suavitez, ainsi qu'il est dit au Cantique des Cantiques : *In odorem unguentorum tuorum currimus, adolescentulæ dilexerunt te nimis* (1).

L'ame sacrée de nostre glorieuse Maistresse estant donc separée de son corps elle s'envola droict au ciel, et alla respandre ses parfums tres-odoriferens devant la divine Majesté laquelle la receut, et la colloqua sur un trosne à la dextre de son Fils, mais avec quel triomphe et magnificence pensez-vous qu'elle fut receuë de son Fils bien-aymé, en contre-eschange de l'amour, avec lequel elle l'avoit receu lors qu'il vint en la terre? O certes! nous devons bien croire, que luy qui a tant recommandé l'amour et le respect envers les parens, ne fut pas meconnoissant envers sa saincte Mere; ains qu'il la recompensa d'un degré de gloire, d'autant plus grand par dessus tous les esprits bien-heureux, que ses merites surpassoient incomparablement les merites de tous les Saincts ensemble.

Le glorieux apostre S. Paul fait un argument en son premier chapitre de l'Eglise aux Hebreux, parlant de la gloire de Nostre-Seigneur, qui est fort à propos pour nous faire entendre le haut degré de gloire de sa tres-saincte mere : *Tanto melior Angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæ-*

(1) Cant. 1.

reditavit; Nostre-Seigneur, dit-il, a esté d'autant plus eslevé par dessus tous les cherubins, et autres esprits angeliques, que son nom est relevé par dessus tous les autres noms: car il est dit des anges, qu'ils sont ses serviteurs et messagers, *qui facit Angelos suos Spiritus, et Ministros suos*: Mais à qui d'entre eux a-t'il jamais esté dit; Vous estes mon Fils, je vous ay engendré aujourd'huy; *cui enim dixit Angelorum, Filius meus es tu, ego hodie genui te?* De mesme nous pouvons dire de la tres-Ste Vierge, qui est le parangon de tout ce qu'il y a de grand, de beau, et d'excellent au ciel et en la terre: car à laquelle des creatures peut-on dire, Vous estes la Mere du Tout-Puissant, sinon à elle seule? Il n'y a doncques nul doute qu'elle fut eslevée au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu.

Or apres que cette tres-saincte ame eut quitté son tres-pur et chaste corps, il fut porté au sepulchre et rendu à la terre, ainsi que celuy de son divin Fils; car il estoit bien raisonnable que la Mere n'eust pas plus de privilege que son Fils: mais tout ainsi qu'il ressuscita au troisiesme jour, elle ressuscita de mesme trois jours apres sa mort; differemment neantmoins; d'autant que Nostre-Seigneur ressuscita par sa propre puissance et authorité; et Nostre-Dame ressuscita par la toute-puissance de son sacré Fils, qui commanda à l'ame beniste de sa saincte Mere, de s'aller reünir à son corps; n'estant pas raisonnable que ce corps tres-sainct fust aucunement entaché de corruption, puis que celuy de Nostre-

Seigneur en avoit esté tiré et y avoit reposé l'espace de neuf mois. Et si l'arche d'alliance dans laquelle estoient les tables de la loy, ne pouvoit estre atteinte d'aucune corruption, parce qu'elle estoit faite d'un bois incorruptible ; combien estoit-il plus raisonnable que cette arche vivante, dans laquelle avoit reposé le maistre, et l'autheur de la loy, dont l'autre n'estoit que la figure, fust exempte de toute sorte de corruption?

Le prophete royal David en ses psalmes nous declare bien merveilleusement bien la resurrection de la tres-S[te] Vierge par ces paroles, *Surge Domine in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* (1), Levez-vous, Seigneur, dit-il, triomphant et glorieux pour entrer en vostre repos, vous et l'arche de vostre sanctification. Or ces premieres paroles, *Surge Domine,* font mention de la resurrection de Nostre-Seigneur, qui entant que Dieu ressuscita de luy-mesme par sa propre vertu : mais celles qui suivent, *tu et arca sanctificationis tuæ*, vous et l'arche de vostre sanctification se doivent entendre de la resurrection de sa tres-saincte Mere, qui est cette divine arche dans laquelle il a reposé neuf mois. Il est vray que c'est une loy generale, que nos corps apres nostre mort doivent estre reduits en poussiere ; c'est un tribut que nous devons tous, et qu'il faut que nous payons à cause du peché que nous avons tous commis en Adam, pour lequel il luy fut dit, et à toute sa posterité ; *Pulvis es et in pulverem reverteris* (2), Tu

(1) Psal. 131. — (2) Gen. 3.

ès terre, et tu retourneras en terre pour estre la viande des vers qui mangeront nos corps apres nostre mort, à raison dequoy nous pouvons bien dire avec Job, à la pourriture; Vous estes mon pere; et aux vers, vous estes ma mere, et ma sœur, *Putredini dixi, pater meus es, mater mea, et soror mea vermibus,* Mais la tres-S[te] Vierge n'ayant jamais contracté aucun peché, ny originel ny actuel, il estoit tres à propos qu'elle fust exempte de cette loy, et de payer ce tribut commun à tous les enfans d'Adam.

Il est dit au premier livre des Roys, que lors que le petit David voulut combattre contre Goliath ce grand geant et cruel ennemy du peuple de Dieu; il s'informa soigneusement parmy les soldats, avant qu'entreprendre la bataille, qu'est-ce que l'on donneroit à celuy qui le vaincroit? *Quid dabitur viro qui percusserit Philisthæum hunc* (1)? et on luy respondit, que le roy avoit promis de grandes richesses à celuy qui seroit si heureux que de surmonter ce geant; *Ditabit rex divitiis magnis virum qui percusserit eum:* mais cela n'estoit pas suffisant pour contenter le cœur de David, qui estant genereux, ne pensoit rien moins qu'aux richesses; c'est pourquoy aux richesses l'on adjouste l'honneur; *et filiam suam dabit ei, et domum patris ejus faciet absque tributo in Israël,* et le roy, luy dit-on, non seulement l'enrichira; mais il luy donnera encore sa fille en mariage, et le rendra son gendre; mais outre cela il a promis d'exempter sa maison de tribut.

(1) Rois, 17.

Nostre-Seigneur voulant venir en ce monde, il s'informa, comme fit son grand-pere David, qu'est-ce que l'on donneroit à celuy qui vaincroit ce puissant Goliath, c'est à dire le diable, que luy-mesme appelle, *Principem hujus mundi*, le prince du monde, à cause du grand pouvoir qu'il avoit acquis sur les hommes par le peché avant son incarnation; et on luy fit la mesme response qui fut faite à David; Le roy a dit qu'il enrichiroit celuy qui surmonteroit ce cruel Goliath : et qu'ainsi ne soit, escoutez les promesses que le Pere Eternel luy fait par son prophete; *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (1); Je le constitueray roy, dit-il, et luy donneray plein pouvoir sur tout ce qui est au ciel et en la terre. Mais Nostre-Seigneur n'eust pas esté content de cela, si l'on n'eust encore adjousté, que le roy avoit promis qu'il luy donneroit sa fille en mariage : or la fille du roy, c'est à dire la fille de Dieu, n'est autre que la gloire. Certes, il est vray que Nostre-Seigneur fut tousjours parfaitement glorieux, et posseda tousjours la gloire, quant à la partie supreme de son ame, d'autant qu'elle fut tousjours conjointe et unie inseparablement à sa divinité dès l'instant de son incarnation : mais la gloire qu'on luy promettoit, estoit la glorification et resurrection de son corps. Neantmoins il semble que ce divin Sauveur n'eust pas encore esté content de cela, si l'on n'eust adjousté que sa maison, c'est à dire le corps de sa tres-saincte Mere, dans lequel il devoit de-

(1) Psal. 2.

meurer neuf mois, seroit exempte de tribut, par où nous voyons qu'il merita tres-bien la resurrection de la tres-saincte et virginale chair de Nostre-Dame, avant qu'elle eust receu aucune corruption dedans le sepulchre. Elle fut donc exempte de payer ce tribut commun à tous les hommes, par les merites de son Fils, et ressuscita glorieuse et triomphante, montant au ciel en corps et en ame, où elle fut colloquée à la dextre de son Fils bien-aymé, le troisiesme jour apres son trespas.

Que nous reste-t'il maintenant à dire, sinon de considerer si nous ne pourrons point en quelque façon imiter l'assomption glorieuse de Nostre-Dame et tres-chere maistresse. Or quant au corps, il est certain que nous ne le pouvons pas faire, jusques au jour du jugement dernier que les corps des bienheureux ressusciteront pour joüir de la gloire, et ceux des reprouvez pour estre eternellement damnez : mais quant à l'ame de la Ste Vierge, qui à l'instant de son trespas s'alla unir et conjoindre inseparablement à la divine Majesté, considerons comment nous pourrons faire pour l'imiter en cela. Il est dit en l'Evangile, que Marthe en la maison de laquelle entra Nostre-Seigneur, s'empressoit, et se troubloit de plusieurs choses, allant deça et delà, par la maison pour le bien traitter, tandis que sa sœur Marie estoit assise à ses pieds où elle escoutoit sa parole : *Maria sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius;* et pendant que Marthe s'employoit pour nourrir le corps de Nostre-Seigneur,

Marie quittoit tout autre soin pour nourrir et substanter son ame, ce qu'elle faisoit en escoutant les paroles sacrées de son divin Maistre; dequoy Marthe touchée d'un petit trait d'envie, comme il y en a extremement peu qui ne soient atteints de ce vice pour spirituels qu'ils soient, se plaignit à Nostre-Seigneur; et d'autant plus que l'on est spirituel l'envie est plus fine, et comme imperceptible, faisant ses actes si dextrement que l'on a assez de peine de les remarquer: or ces traits d'envie sont des productions de nostre amour propre, lesquels comme des petits renardeaux, vont gastant et ruinant la vigne de nostre ame. Par exemple, quand on louë quelqu'un, et que nous reservons un peu de la loüange que nous sçavons luy estre deuë, qui est-ce qui fait cela, sinon l'envie que nous avons de ses vertus? Mais S[te] Marthe jette son petit traict d'envie par forme de joyeuseté, qui est la plus fine: Maistre, dit-elle, permettez-vous que ma sœur ne m'ayde point? et qu'elle me laisse tout le soin de la maison? commandez-luy qu'elle vienne m'ayder, *dic ergo illi ut me adjuvet.* Or Nostre-Seigneur qui est incomparablement bon, encore qu'il conneust son imperfection, si ne la reprit-il pas pourtant severement, ains tout doucement en l'appellant par son nom; comme la caressant amoureusement; car cet Evangile est tout d'amour: et l'Evangeliste remarque qu'il luy dit, Marthe, Marthe, tu t'empresses de beaucoup de choses, et neantmoins une seule est necessaire, Marie a choisi la meilleure part qui ne

luy sera point ostée ; *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima ; porrò unum est necessarium, Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

Certes nous sommes si miserables, que rarement pouvons-nous faire quelque chose sans empressement, ny avoir aucun soin qui ne soit accompagné de trouble quant à nostre homme exterieur : car il y a deux parties en nous qui ne font qu'une seule personne, à sçavoir le corps et l'esprit, que l'on peut appeller l'homme exterieur, et l'homme interieur. L'homme interieur, qui est l'esprit, est celuy qui tend tousjours à l'union avec Dieu, et qui fait les discours necessaires pour parvenir à cette union. L'homme exterieur, qui est le corps, est celuy qui regarde, qui parle, qui touche, qui gouste et qui escoute : or c'est celuy-là qui s'empresse, lors que par l'instinct de l'homme interieur, il s'exerce à la pratique des vertus, specialement à celle de la charité, afin d'observer le commandement de l'amour du prochain en s'occupant à le servir ; comme l'homme interieur observe le commandement de l'amour de Dieu, en s'employant à l'oraison, et autres exercices de devotion : et par ainsi le corps et l'esprit s'exercent en l'observance des deux principaux commandements, sur lesquels, comme sur deux colomnes, est fondée toute la loy, et les prophetes.

Les anciens philosophes ont dit qu'il faut tousjours regarder à la fin de l'œuvre plustost qu'à son exercice : mais nous faisons tout au contraire ; car

nous nous empressons à l'exercice de l'œuvre que nous avons entreprise, plustost que de considerer quelle en doit estre la fin. Mais pour dire cecy plus clairement, la fin de nostre vie c'est la mort : nous devrions donc penser soigneusement quelle doit estre nostre mort, et ce qui en doit reussir, et nous doit arriver apres icelle, afin de faire correspondre nostre vie à la mort que nous desirons faire, estant chose tres-asseurée que telle qu'est nostre vie, telle est d'ordinaire nostre mort ; et telle qu'est nostre mort, telle a esté nostre vie.

Or voyons maintenant comment cet homme exterieur ne sçauroit rien faire sans un extreme soin et sans s'empresser, non pas mesme de s'exercer en la prattique des vertus. Les anciens qui en ont voulu faire la recherche, en ont remarqué un grand nombre, et à la fin ils s'y sont encore trouvez courts ; mais entrons un peu dans cette œconomie des vertus, pour voir si nous en pourrons trouver quelqu'une qu'on puisse prattiquer sans un grand soin. Quel soin ne faut-il pas avoir pour se tenir en une continuelle modestie, afin de ne point eschapper en quelque action qui ressente la legereté ! Quel soin ne faut-il pas aussi avoir pour prattiquer la patience, et pour ne se point laisser surprendre à la colere, et n'en point produire d'actes ensuite ? Mais pour prattiquer la vaillance spirituelle, et ne se laisser jamais decourager à la poursuitte du bien, quelque difficulté qu'on y rencontre, cela ne se peut faire qu'avec un tres-grand soin et attention sur soy-mesme : et enfin

la constance, la perseverance, l'affabilité, la prudence et la temperance ne se peuvent aussi prattiquer qu'avec un grand soin, principalement pour la temperance en ses paroles : quelle bride ne faut-il pas mettre à sa langue, afin de l'empescher de courir comme un cheval eschappé par les ruës, et d'entrer dans la maison du prochain, voire mesme dans sa vie, ou pour la censurer et controller, ou bien pour luy oster tousjours un peu de la loüange que nous sçavons luy estre deuë?

Mais quel remede me direz-vous, pour ne point avoir tant de soin, puis qu'il faut que je m'exerce en la prattique des vertus ! O certes ! ce soin pourveu qu'il soit sans anxieté et empressement, est tres-louable. Un remede neantmoins pour nous delivrer de tant de soins et de sollicitudes, est de prattiquer l'exercice de Marie, puisque Nostre-Seigneur dit qu'elle a choisi la meilleure part, et qu'une seule chose est necessaire : *Porrò unum est necessarium : Maria optimam partem elegit.* Or cette seule chose et necessaire que Marie a choisie, n'est autre que l'exercice du sainct amour, lequel contenant en soy la perfection de toutes les autres vertus, il en produit les actes en temps et lieu selon les occurrences qui se presentent. C'est pourquoy je conclus, et dis en un mot, ayez la saincte charité, et vous aurez toutes les vertus, car elle les comprend toutes : et qu'ainsi ne soit, escoutez le grand apostre (1); la charité, dit-il, est douce, patiente, benigne, condes-

(1) 1. Cor. 13.

cendante, humble, affable, et supporte tout; bref, elle contient en soy la perfection de toutes les autres vertus, beaucoup plus excellemment qu'elles ne font pas elles-mesmes; et nous unit non seulement avec Dieu; mais encore avec le prochain.

Aymer Dieu sur toutes choses, c'est le premier commandement; aymer le prochain comme soy-mesme, c'est l'image de ce premier commandement. O que la tres-Ste Vierge nostre glorieuse Maistresse, prattiqua merveilleusement bien l'un et l'autre de ces amours, en la reception qu'elle fit de son divin Fils quand il vint au monde! car elle l'ayma et le receut premierement en qualité de son Dieu; et secondement elle l'ayma et le receut encore en qualité de son prochain; estant une chose impossible d'avoir l'un de ces amours sans avoir l'autre. Donc si vous aymez parfaitement Dieu, vous aymerez aussi parfaitement le prochain, parce qu'à mesure que l'un de ces amours croist, l'autre croist de mesme, et si l'un diminue, l'autre ne peut pas croistre: si vous avez l'amour de Dieu, ne vous mettez pas en peine de prattiquer les autres vertus, d'autant qu'il ne se presentera point d'occasion de vous y exercer, que sans soin vous ne le fassiez; je dis quelque vertu que ce soit, de patience, de douceur, de modestie, et ainsi des autres. L'on trouve des conils en quantité, et des mouches à milliers; mais des aigles on en trouve fort peu: l'elephante, à ce que l'on dit, ne fait jamais qu'un elephanton; et la lyonne qu'un lyon: ainsi l'exercice de Marthe a

quantité d'actes; mais celuy de Marie, qui est l'amour, n'en a qu'un seul qui est, comme nous avons dit, d'union avec Dieu, lequel neantmoins comprend tous les autres, à cause de son excellence.

Enfin pour conclure ce discours, je dy que si Nostre-Dame eut un si grand soin de bien recevoir Nostre-Seigneur lors qu'il vint en ce monde, avec quelle magnificence pensez-vous qu'il la receust aujourd'huy dans le ciel! O certes, il semble que son assomption fut en quelque façon plus glorieuse que l'ascension de Nostre-Seigneur, d'autant qu'à l'ascension il n'y eut que des anges qui vindrent au-devant de ce divin Sauveur: mais à l'assomption de sa tres-saincte Mere il y vint luy-mesme qui est le roy des anges. C'est pourquoy les troupes angeliques s'escrioient comme toutes estonnées. *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Qui est celle-cy, qui monte du desert, si abondante en delices, et qui est appuyée sur son bien-aymé? Paroles par lesquelles nous pouvons entendre, que si bien Nostre-Dame à l'heure de son glorieux trespas, monta droit au ciel, comme estant toute pure; elle estoit neantmoins appuyée sur les merites de son sacré Fils Nostre-Seigneur, en vertu desquels elle entra ainsi en la gloire. Et comme il ne se vit jamais tant de parfums dans la ville de Hierusalem, que la reyne de Saba y en porta avec soy lors qu'elle alla visiter le grand Salomon; lequel en contr'echange luy fit de tres-riches presens conformes à sa grandeur et magnificence royale: de

mesme, je dis, qu'on ne vit jamais tant de merites, et tant d'amour portez au ciel, par aucune pure creature, comme la tres-Ste Vierge y en porta à sa glorieuse assomption ; en contr'eschange dequoy ce grand roy eternel Dieu tout-puissant, luy donna un degré de gloire digne de sa grandeur et des incomparables merites de cette Ste Vierge, comme aussi le pouvoir et le privilege de distribuer à ses devots des graces dignes de sa liberalité et magnificence royale, la colloquant par dessus tous les anges, cherubins et seraphins, pour regner avec luy dans l'eternité bien-heureuse, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DE S. AUGUSTIN.

Dirupisti vincula mea; tibi sacrificabo hostiam laudis. Psalme 115.

O Seigneur, vous avez rompu et brisé mes liens, je vous offriray un sacrifice de louange.

Apres que S. Augustin a raconté au livre huictiesme de ses confessions, ce grand combat et cette grande contention qu'il avoit sur le point de sa conversion, ès deux parties de son ame, inferieure et superieure; combat le plus grand et le plus difficile à surmonter qui se puisse dire, appercevant enfin les yeux de la divine misericorde qui le regardoient il s'escrie : O mon Dieu, je confesse, que je suis vostre serviteur, et le fils de vostre servante, vous avez rompu les liens dont j'estois lié, *Domine ego servus tuus et filius ancillæ tuæ, dirupisti vincula mea*, je vous offriray un sacrifice de loüange, *Sacrificabo tibi hostiam laudis* (1). Maintenant donc que mon cœur et ma langue vous loüent, et que tous mes os disent, Seigneur qui est semblable à vous? *Domine quis similis tibi?* Qu'ils vous fassent cette demande et vous leur respondrez et direz à mon ame, Je suis ton salut, *Salus tua ego sum*. Qui suis-je moy,

(1) Livre 9 de ses Confessions, chap. 1.

et quel mal n'ay-je point fait et commis, quel peché y a-il au monde, auquel je n'ay offensé Dieu par œuvres, ou si ce n'a esté par mes œuvres, c'a esté par mes paroles, ou si je me suis gardé de l'offenser par mes paroles, quel mal y a-il que je n'aye fait par ma volonté? *Tu autem Domine bonus et misericors, et dextera tua respiciens profunditatem mortis meæ.* Mais vous Seigneur, vous estes bon et plein de misericorde, et de vostre dextre vous avez regardé la profondeur de ma mort, et m'avez delié des liens de mes pechez; c'est pourquoy je vous offriray un sacrifice de loüanges.

Quel meilleur subject pourrois-je prendre, pour l'entretien que j'ay à vous faire aujourd'huy, mes cheres sœurs, que ces paroles du psalmiste, *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis?* Mais pour rendre mon discours plus familier, je le diviseray en deux points. Au premier nous verrons, quels sont les liens desquels S. Augustin estoit lié: Et au second, quel sacrifice de loüange il a offert à Nostre-Seigneur.

Quant au premier poinct, c'est une chose admirable de voir comme ce grand sainct au livre de ses Confessions, parle de luy-mesme, et comme il raconte d'un stile tout divin, les liens desquels il estoit miserablement lié, sur lesquels toutefois je ne m'arresteray pas beaucoup; ains ne feray que les marquer en passant, d'autant que vous les pourrez lire avec beaucoup plus de plaisir, que de les entendre

dire : c'est pourquoy je me contenteray de vous rapporter seulement ce qui sert à mon propos. J'estois, dit le grand S. Augustin, lié et enchainé des chaines et des liens d'une maudite volupté, avec une volonté enferrée qui faisoit, que de mon plein gré je me veautrois dans mes vicieuses habitudes.

Les theologiens parlant des liens dont les hommes sont liez, disent qu'il y en a de trois sortes. Premierement le diable a des liens et des chaines, avec lesquels il tient les hommes liez et enchainez, et les rend ses subjets et ses esclaves, Or ces liens ne sont autre que le peché qui nous rend non seulement esclaves de nos passions, ains encore du diable; et nul ne nous peut delier de ses liens, que la main toute puissante de Dieu : et ces liens, comme dit le mesme S. Augustin, nous sont merveilleusement bien representez par les liens de S. Pierre, lors qu'il fut lié dans la prison avec des chaines et menottes de fer, car bien qu'il fut lié et emprisonné par la justice, ses liens neantmoins ne laissent pas de nous representer le peché, qui comme menottes et chaines de fer, tient le pecheur si estroittement lié, qu'autre que Dieu ne le peut délier.

Les seconds liens sont les liens de la chair, qui ne sont autres que la sensualité et volupté, liens certes qui sont grandement dangereux, et difficiles à rompre.

Les troisiesmes liens, sont ceux du monde qui lie les ames des liens d'une malheureuse convoitise, d'où vient un desir dereglé d'acquerir des richesses,

des honneurs et dignitez, d'où procede encore l'orgueil, l'ambition, et la vanité.

Mais Dieu a aussi des chaisnes et des liens desquels il lie et enchaine les ames, dont les uns sont de fer, et les autres d'or; et comme dit le grand S. Augustin, ces liens et chaines de fer ne sont autres que la crainte du jugement, de la mort et des peines eternelles dont il menace les pecheurs en plusieurs lieux de l'Evangile : menaces, par lesquelles l'apostre S. Paul espouvantoit les princes et les roys, les petits et les grands, en leur annonçant, qu'il y a un juge souverain qui est Dieu, qui doit venir juger les vivans et les morts, et auquel tous les hommes doivent rendre compte de toutes leurs actions, et de tous les pechez qu'ils auront faits; et par telles, et semblables paroles que disoit ce grand apostre, plusieurs redoutant les terribles jugemens de Dieu, et les peines eternelles dont il punit les meschans, faisoient penitence, et se laissant lier des liens d'une forte crainte, et d'une vive apprehension de ses divins jugemens, ils se convertissoient.

Outre ces liens de fer, Nostre-Seigneur a encore des liens d'or, qui sont des liens d'amour et de dilection, desquels il lie plusieurs ames, et les rend ses esclaves : mais d'un esclavage si suave et amoureux, qu'il vaut mille fois mieux que la miserable liberté, que les enfans du monde estiment tant. Or les ames qui sont liées de ces liens, sont celles qui sans aucune crainte ny consideration du jugement, ny des peines d'enfer, viennent à Nostre-Seigneur

attirées par les doux et aimables attraits de sa dilection, se dedier et consacrer entierement à son divin service.

Et pour revenir à S. Augustin, il estoit lié de trois liens; à sçavoir, de la volupté, de la vanité et de l'avarice, ainsi qu'il raconte luy-mesme dans ses Confessions; mais certes de telle maniere qu'il fait pleurer ceux qui les lisent avec attention, voyant qu'il estoit tellement embarassé et si fort pressé dans ces liens du vice, qu'il ne s'en pouvoit déprendre. Considerez-le engagé dans ce miserable lien de la volupté, il y estoit tellement plongé, qu'il luy sembloit impossible de vivre sans commettre ce detestable peché il vouloit s'en retirer, et ne le vouloit pas; C'est pourquoy sa bonne mere, et ses amis luy conseilloient de se marier; mais la providence de Dieu qui le destinoit à autre chose, dissipa tous ces conseils. Vostre conseil, ô Seigneur, dit ce grand Sainct, demeure ferme et stable eternellement, *consilium Domini in æternum manet,* conseil eternel par lequel vous vous mocquez des nostres et de tous nos desseins, disposant et ordonnant toutes choses selon vostre bon plaisir : Je confesse, ô mon Dieu, qu'il falloit vostre sagesse, vostre bonté, et vostre main toute-puissante, pour me faire changer de vie, et me delier des liens de mes pechez, et m'arracher des griffes de mon ennemy, entre lesquelles je m'estois volontairement jetté.

Le second lien duquel ce grand Sainct estoit lié, c'estoit la vanité, il confesse luy-mesme qu'il avoit

ce defaut. O pauvre Augustin, vous estiez maistre de la rhetorique, et parmy ces belles phrases, ces proses, et ces declamations vostre esprit estoit vain et enflé de superbe; car les sciences humaines enflent, dit l'apostre, *scientia inflat*: Il estoit un grand docteur et orateur, il faisoit des oraisons de rhetorique belles à merveilles, et par sa grande science il se faisoit tellement craindre et redouter, qu'on ne l'osoit aborder, ny entrer en dispute avec luy, crainte d'en sortir avec confusion; ce qui l'enfloit tousjours davantage, voyant l'estime qu'on faisoit de son bel esprit, qui estoit grandement subtil.

J'ay accoustumé de dire, qu'il y a la mesme difference entre les beaux, et les bons esprits, qu'il y a entre le paon, et l'aigle. Le paon, comme chacun sçait, est un tres-bel oyseau, il a un plumage extrémement beau, et agreable à voir, pour la varieté de ses couleurs; mais cela le rend grandement superbe et orgueilleux, voyez comme il fait la roue, estandant ses plumes pour se mirer dedans, et les faire voir: mais quelles sont ses œuvres, et à quoy s'amuse-t'il, certes à rien autre qu'à prendre des mouches, et des araignées, pour se nourrir; c'est pourquoy le laboureur n'en tient point en sa maison; car outre que cet animal luy est inutil, il luy apporte encore du dommage, parce qu'il monte sur les toicts et les découvre, pour chercher des araignées afin de se nourrir. Mais l'aigle, qui n'a point cette beauté en son plumage, fait des œuvres bien plus solides et plus nobles; car on ne le void presque ja-

mais sur la terre, ains il se guinde tousjours en haut vers le ciel; c'est pourquoy les naturalistes disent qu'il est le roy des oyseaux, non pour sa beauté, ains pour sa generosité.

Il en est de mesme des beaux et des bons esprits, que du paon et de l'aigle: les beaux esprits estant remplis de vanité ne s'amusent qu'à des vaines imaginations, et pour peu qu'ils fassent, ils deviennent vains et enflez de superbe, et d'estime d'eux-mesmes, pensant tousjours qu'ils font beaucoup, et qu'ils sont fort capables: au contraire les bons esprits font des œuvres genereuses et solides, et ne s'en enflent point; ains en deviennent tousjours plus humbles et rabaissez. Or c'est ainsi que fit S. Augustin apres sa conversion, lequel changea la beauté de son esprit en bonté, ou plustost joignit la beauté avec la bonté: car c'a esté un phenix entre les docteurs, et l'on partage la gloire des beaux et des bons esprits, entre S. Augustin et S. Thomas d'Aquin, pour ce qui est de la saincte theologie, et profonde science des choses de Dieu.

Le troisiesme lien duquel S. Augustin estoit lié, c'estoit l'avarice; car il enseignoit pour le gain temporel, et il confesse luy-mesme qu'il estoit avaricieux, et attaché au gain: ô que c'estoit un puissant et dangereux lien que celuy-là! parce qu'il avoit beaucoup d'ambition et de grandes pretentions et esperances de s'enrichir et advancer dans le monde par ce moyen.

O certes! il falloit bien une main toute-puissante

pour deslier S. Augustin de tant et de si forts liens. Hé Dieu ! qui pourroit concevoir les combats et convulsions qu'enduroit sa pauvre ame, lorsqu'il vouloit reprendre sa liberté, et se deffaire des fers et menottes desquels il estoit enferré : trainant tousjours mon lien, dit-il, *ægrotabam et excruciabar,* J'estois combattu et tourmenté interieurement jusques à en estre malade ; paroles qui font bien voir la peine et le combat de son ame. Mais lors que Dieu par son infinie misericorde, eut touché et rompu ses liens, et qu'il se sentit en liberté, il commença comme tout ravy, et transporté hors de luy-mesme, à chanter le cantique de la divine misericorde ; et s'escriant saisy d'un sainct estonnement, il dit ces paroles, *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis,* O Seigneur, puis que par vostre bonté vous m'avez deslié des liens de mes pechez, passions, mauvaises coustumes, et habitudes, je vous sacrifieray un sacrifice de loüange.

O Dieu ! que grands et admirables sont les effects de vostre puissance et misericorde. Plusieurs, comme S. Augustin, estant desliez par le secours de vostre grace, des liens du peché, viennent par apres consacrer le reste de leur vie en la religion, afin de servir vostre divine Majesté, en saincteté et justice. Il y en a d'autres qui y viennent chastes et libres de toutes voluptez : ô qu'ils sont heureux de ne s'estre point engagez dans les liens de ce peché ! Il y en a d'autres qui ne sont point avaricieux, lesquels quittent volontairement tout ce qu'ils possedent, afin

d'embrasser la pauvreté : l'on quitte bien la terre et autres telles bagatelles; mais ce n'est pas assez pour estre parfait, il faut passer outre. Plusieurs à la verité quittent bien les choses exterieures, mais il y en a fort peu qui quittent leurs vaines pretensions : l'on a encore tant de belles esperances de cecy, et de cela, l'on ne se vuide point entierement de son propre interest. Mais quant à ce qui est des liens de la vanité, ô certes il est tres-difficile de s'en deffaire, et je ne sçay s'il n'y en pas un qui n'en soit lié; car ce mal est si commun et universel entre les hommes, qu'il ne s'en trouve quasi point qui ne soient enlacez dans ces filets : et S. Augustin apres sa conversion, parlant de ce deffaut, dit ces paroles; Je ne sçay s'il s'en trouve quelqu'un qui soit exempt de vanité, de complaisance de soy-mesme, et de sa propre estime, si cela est je n'en sçay rien; quant à moy je ne suis pas du nombre, car je suis homme pecheur.

O Dieu ! combien ce glorieux Sainct apres sa conversion estoit contrit et humilié, et plein de reconnoissance des graces qu'il avoit receuës de cette souveraine bonté, avec quel ressentiment de dilection disoit-il ces paroles du psalmiste : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* Que rendray-je au Seigneur, pour tant de biens qu'il m'a faits ? Puis poursuivant d'un esprit tout plein de gratitude, et d'une amoureuse reconnoissance, il luy disoit, *Tibi sacrificabo hostiam laudis*, Je vous offriray, ô mon Dieu, un sacrifice de loüange. Il y auroit certes milles belles interpreta-

tions à faire sur ces paroles; mais je me contenteray maintenant de dire, que le sacrifice de loüange que S. Augustin offroit à Dieu, estoit specialement de loüer et glorifier pour ses bien-faits et misericordes, qui est un acte que tout homme est obligé de faire, et duquel personne ne se peut exempter; non plus que l'on ne sçauroit nier qu'il y a un Dieu, Createur, souverain monarque et gouverneur du monde. Les philosophes payens ont esté contraints de confesser cette verité, bien qu'ils ne fussent pas esclairez de la lumiere de la foy. Un Ciceron et plusieurs autres, par la seule lumiere naturelle, ont librement confessé qu'il y avoit une divinité, et qu'outre qu'elle ne pouvoit creer l'homme, regir, ny gouverner ce grand univers. C'est pourquoy la doctrine chrestienne nous enseigne que nous devons en tout temps loüer Dieu, soit en beuvant, mangeant, veillant, ou dormant, de jour et de nuict, d'autant qu'en tout temps nous sentons les effets de sa misericorde.

Mais S. Augustin ne dit pas seulement à Dieu, qu'il le louëra, ains qu'il luy sacrifiera un sacrifice de loüange, *Tibi sacrificabo hostiam laudis*: pour monstrer qu'il n'entend pas de loüer sa divine majesté comme le commun du peuple: ains qu'il le veut loüer d'une maniere beaucoup plus excellente, comme font ceux lesquels ayant receu des graces particulieres se retirent du monde, afin de se dedier et consacrer entierement au service de sa divine Majesté, pour luy offrir un sacrifice de loüange plus



parfait, en s'occupant sans cesse, de jour et de nuict, à le loüer par psalmodie, par des hymnes et cantiques, qu'ils accompagnent d'une douce et amoureuse attention; sacrifice qui recrée extremement le bien-aymé de nos ames, ainsi qu'il signifie lors qu'au Cantique des Cantiques, parlant de son espouse, c'est à dire de l'ame devote, il dit, Ma bien-aymée, qui est parmy vous, que vous connoissez, et laquelle s'est donnée tout à moy, ne prend plaisir qu'à me loüer, et me repaistre du fruict de son jardin; et non contenté de m'en donner le fruict, elle me donne encore l'arbre (1): et descrivant sa beauté, il dit: Enfin cette Sulamite ma bien-aymée, est telle qu'elle blesse mon cœur par l'un de ses yeux, et par l'un de ses cheveux, *Vulnerasti cor meum soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui* (2); estant semblables à des chœurs, et à des armées bien rangées, *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* Mais qui est cette Sulamite, sinon l'ame devote, qui est comparée à des chœurs, et à des armées bien ordonnées, qui ne sont autres que les diverses affections d'amour, d'humilité, de componction et soubmission, avec lesquelles elle accompagne les loüanges qu'elle donne sans cesse à son bien-aymé.

Cette saincte Sulamite donc est comparée à des chœurs, et à des armées bien ordonnées, parce qu'elle est terrible à ses ennemis; d'autant que par cette belle varieté de ses sainctes affections, elle va

(1) Cant. 4. — (2) Cant. 6.

comme une armée celeste, donnant la fuite au diable, qui ne tasche rien tant, que d'empescher ce sainct exercice; car s'il pouvoit loüer Dieu, il ne seroit pas diable: et en ce grand divorce et rebellion qui se fit au ciel, lors que cet esprit malheureux se departit de l'obeyssance qu'il devoit à son Createur, disant, *Similis ero Altissimo*, qu'il luy seroit semblable; il faut remarquer qu'il ne devint diable, qu'à cause qu'il ne voulut pas loüer Dieu; ce que voyant le grand S. Michel, il s'escria, *Quis ut Deus? Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu? Qui est comme Dieu? Ce qu'il repeta plusieurs fois, estant suivy de tous les autres esprits bien-heureux, qui respondirent de chœur en chœur ce sainct motet, *Quis ut Deus?* et donnerent par ce moyen la fuite à ce malheureux Lucifer, et à ses complices, qui furent tous precipitez dans l'enfer pour n'avoir pas voulu entonner ce divin motet, par lequel les autres anges furent tellement confirmez en grace, que jamais ils n'en pourront decheoir. Dont il est tres-certain, qu'il n'y a point de meilleur moyen que celuy des loüanges de Dieu, pour donner la fuitte au diable; parce que ce miserable ne peut supporter de le voir adoré et loüé par les hommes.

Certes, nous pouvons dire que l'ame de S. Augustin, a esté semblable à cette saincte Sulamite, parce que dès l'instant de sa conversion jusques à la fin de sa vie, il n'a jamais cessé, de jour et de nuict, en beuvant, en mangeant, en parlant, et en escrivant, de loüer Dieu, chantant tousjours le sacré

Cantique de la misericorde et grace divine; grace à laquelle il estoit si devot, qu'il ne se pouvoit rassasier, non seulement de la loüer, mais encore d'en parler et d'escrire à sa loüange, refutant d'une eloquence admirable les heretiques Pelagiens, qui enseignoient que l'homme se pouvoit sauver sans la grace: opinion fausse et pernicieuse, laquelle ce grand Sainct a dissipée par ses escrits et ses disputes, faisant reconnoistre à ces malheureux leur erreur: et au livre et traité qu'il a fait de la grace, il en parle avec tant d'efficace, et d'un style si haut et si eloquent qu'il surpasse tous les autres docteurs; si que l'on voit clairement combien il aymoit, honoroit, et estimoit cette divine grace, de laquelle depend tout nostre bien et salut eternel.

O que la Sulamite du sacré Espoux est encore tres-à-propos entenduë de l'Eglise! car qu'est-ce que l'Eglise, sinon des chœurs et des armées? et quelles sont ces armées? sinon les chrestiens qui chantent continuellement les loüanges de Dieu, mais particulierement les ecclesiastiques et religieux, lesquels non seulement loüent Dieu par psalmes, hymnes, et cantiques; ains taschent encore tant qu'il leur est possible, par leurs sermons et autres fonctions propres à leur estat, d'attirer les autres à la connoissance de Dieu, afin de les exciter à le loüer. Et que la prudence humaine ne dise pas que cela est bon pour les ecclesiastiques, predicateurs et docteurs, lesquels par leurs labeurs continuels servent au public: mais que ceux qui sont renfermez dans les

cloistres ne servent à rien, et qu'ils sont inutiles à l'Eglise : car ce sont les discours ordinaires des mondains, qui trouvent tousjours à censurer ceux qui ont choisi la vie contemplative. O Dieu ! qu'ils sont trompez ! Hé ! ne sçavent-ils pas que c'est dans les cloistres et ès lieux retirez, où Nostre-Seigneur prend ses delices, et si bien le chant des religieux n'est pas si esclattant que celuy des autres, il est neantmoins beaucoup plus melodieux, et ressemble à celuy de ces petits oyseaux qui sont renfermez dans des cages pour recreer leur maistre par leurs petits gazoüillemens.

Nous voyons d'ordinaire que les Roys et les Princes tiennent en leurs palais de deux sortes d'oyseaux; dont les uns estant renfermez dans des cages, sont seulement destinez à les recreer par leur chant : et les autres qui ne chantent pas sont destinez pour aller à la chasse afin de leur rapporter quelque proye: Or ces oyseaux cy representent les evesques et pasteurs de l'Eglise, qui veillent sur leur troupeau, et qui sont en continuelle action pour gagner des ames à Dieu. Mais les vrays religieux, à guise de petits oyseaux renfermez dans des cages, ne font autre chose que chanter les loüanges de Dieu, mais d'un air si doux et melodieux, que Nostre-Seigneur y prend un tres-grand plaisir.

L'on rapporte qu'un jour un grand seigneur acheta un petit oyseau une somme d'argent fort notable, ce qui donna subjet à plusieurs de murmurer, disant; que cet oyseau seroit inutile et ne serviroit à

aucune chose : O pauvres gens, certes vous vous trompez, cet oyseau ne sera pas inutile à son maistre puis qu'il servira à le recreer et resjouyr par la melodie de son chant, et pour cela cet oyseau est trescontent de perdre sa liberté, et demeurer dans cette prison toute sa vie afin de donner du contentement à son maistre : et de plus, c'est le bon plaisir du seigneur, ne peut-il pas faire de son bien ce qu'il luy plaist? cessez donc vos murmures, et qu'il vous suffise qu'il le veut ainsi.

L'on en peut dire autant des religieux et religieuses, qui se sont volontairement renfermez dans leurs monasteres, comme des petits oyseaux, qui par la melodie de leur chant resjouyssent leur maistre, quittant leur liberté, qui semble estre la vie de l'ame, pour vivre dans leurs cloistres comme dans une prison perpetuelle; se privant de toutes sortes de contentemens; afin que par leur chant, prieres, souspirs et continuelles meditations, ils puissent resjouïr non seulement ceux avec lesquels ils sont, mais encore ceux qui travaillent pour l'Eglise, lesquels sont merveilleusement fortifiez pour faire leurs fonctions, et perseverer aux travaux qui accompagnent leur charges, par les prieres et bonnes œuvres qu'ils leur appliquent pour ce subjet.

Or le grand S. Augustin a esté semblable à ces deux sortes d'oyseaux; car il ne s'est pas contenté de loüer Dieu en la maniere que font les religieux, ains il a encore tasché de luy gagner plusieurs ames, preschant aux uns, et enseignant aux autres une

maniere de vie tres-parfaite; ce qu'il fit estant evesque, dressant une assemblée de prestres auxquels il donna une belle regle, et leur prescrivit une maniere de vie tres-parfaite, entant sur une mesme tige la religion, et l'estat ecclesiastique; en telle sorte que ses prestres estoient religieux, et ses religieux estoient prestres. Et non content de cela, il assembla encore un grand nombre de filles auxquelles il donna aussi une belle regle.

Vous voyez donc comme ce glorieux Sainct disoit tres-justement apres sa conversion, ces paroles du psalmiste; *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis;* Vous avez rompu mes liens, ô mon Dieu, je vous offriray un sacrifice de loüange; et appelleray toutes les creatures à vous loüer en reconnoissance des grandes misericordes que vous m'avez faites: Remarquez, je vous prie, combien le cœur de ce grand Sainct estoit plein de gratitude envers Dieu. Certes, il est vray que l'un des plus grands pechez que les hommes commettent, c'est la mesconnoissance des graces receuës. Or ce deffaut procede assez souvent d'ignorance, laquelle fait que l'homme ne voit pas le devoir qu'il a, à cette souveraine bonté, de laquelle il reçoit tant de graces et de biens. Et quand cette ingratitude est dans l'entendement, elle est tres-mauvaise et dangereuse; car pour l'ordinaire elle passe en la volonté, et la vicie en telle sorte que l'on s'oublie tout-à-fait de la reconnoissance qu'on doit à Dieu, ce qui est un tres-grand

mal, et l'un des plus grands empeschemens à la grace que l'on puisse avoir.

O Dieu! que c'est un vice redoutable que cette ingratitude, S. Augustin n'en estoit nullement atteint : au contraire, il se sentoit tellement redevable et obligé à ce divin Sauveur de nos ames qui l'avoit deslié des liens de ses pechez, qu'il se perdoit et consommoit en l'amour, qu'il portoit à son souverain bienfaicteur et liberateur; et souvent en ses meditations, cette reconnoissance embrasoit si fort son cœur, qu'il se fondoit d'amour, pour celuy qui luy avoit fait de si grandes misericordes que comme il partage la gloire, en ce qui est de la theologie scholastique, avec S. Thomas; aussi partage-t-il la gloire en ce qui est de la theologie mystique de l'amour divin, avec S. Bernard.

J'ay souvent dit qu'il y a deux amours, dont le premier est l'amour affectif, et le second l'amour effectif: et faute de connoistre et discerner la difference de ces deux amours, il en arrive souvent de grands abus, et tromperies aux ames devotes. Quant au premier qui est l'amour effectif, il est pour l'ordinaire desiré de tous; parce que cet amour fait qu'à l'oraison l'on sent son cœur plein de consolations et de suavitez, que le Sainct-Esprit donne quelque fois à nos ames pour les attirer, comme on fait des grains succrez à des petits enfans. O cet amour est bon, quand il nous porte à la prattique des vertus, et S. Augustin l'a experimenté, ainsi qu'il con-

fesse luy-mesme avec une grande sincerité; vous m'avez, ô mon Dieu, dit-il, delié de mes pechez; mais en mesme temps vous m'avez relié avec des liens d'amour, et de dilection. Hé? où estois-je? et où estoit ma liberté, avant que vous l'eussiez liée de ces doux liens, que me tiennent à present en cette douce servitude? Helas! je pensois estre libre possedant une fausse liberté, et j'estois miserable et captif; et neantmoins j'estois si aveugle, que j'aymois ma servitude.

Entre toutes les choses que l'homme cherit le plus, c'est sa liberté, c'est la vie de son cœur, et la plus riche piece qu'il possede: et comme c'est le plus riche don que nous puissions donner que nostre liberté, aussi est-ce la derniere chose que nous quittons, et qui nous fait le plus de peine à renoncer. Et cette liberté que Dieu a donnée à l'homme, est une piece si excellente que le diable n'y ose toucher: il peut bien par ses artifices exciter quelque trouble en nos ames, rodant à l'entour en se servant des sens exterieurs; mais il ne sçauroit forcer nostre liberté: et Dieu mesme qui nous l'a donnée, ne la veut point avoir par force; ains il veut que nous la luy donnions, par amour, franchement, et de bon gré. Il n'a jamais forcé personne pour le servir, et ne le fera jamais: il va bien à la verité piquant nos consciences, excitant nos cœurs par ses divines inspirations, nous sollicitant à nous convertir, et donner tout à luy; mais de nous oster nostre liberté il ne le fera jamais quoy qu'il le pust faire, puis qu'il

est tout puissant, et que nous dependons de luy comme de nostre Souverain createur et Maistre.

O Dieu! qui eust peu voir ce parfait abandonnement, et cet entier delaissement, que ce grand Sainct fit de soy et de sa propre liberté entre les mains de la divine bonté, en sa conversion. Certes je suis presque ravy quand je ly en ses confessions, ce qu'il en dit; car l'on void qu'il s'estoit tellement oublié de soy-mesme, pour se donner à Dieu, qu'il ne sçavoit plus ce qu'il estoit: et quand on lit ses escrits, l'on ne sçait lequel on doit le plus admirer, ou la sincerité avec laquelle il parle de ses deffauts, ou le style admirable qu'il a pour faire entendre ce qu'il ressentoit en soy mesme, apres que Dieu eut touché son cœur: car il estoit tellement enflammé d'amour, qu'il avoit perdu le goust de toutes choses, et trouvoit en toutes celuy de l'amour de son Sauveur. Je beuvois et mangeois, dit-il, sans sçavoir que je mangeois; parce qu'en tout ce que je faisois, je trouvois le goust et la saveur de l'amour de mon Dieu: et tous ces sentimens procedoient de l'amour affectif que le Sainct-Esprit communiquoit a ce grand Sainct.

Mais l'amour effectif, est beaucoup plus excellent à cause des bonnes œuvres qu'il produit; ainsi que nous voyons au grand S. Paul, lequel passa de l'amour affectif à l'effectif, qui luy fit souffrir pour son divin Maistre tant de travaux et de peines, et endurer tant d'injures et de calomnies. Voyez comme il travaille nuict et jour pour le salut des ames: car cet

amour n'est point oysif, il ne se lasse point de pastir, il rend les choses les plus difficiles faciles et fait qu'on se rend infatigable au travail.

Or pour mieux voir la difference de ces deux amours, considerez Ste Magdelene, elle estoit touchée de l'amour affectif, quand voyant son bon Maistre apres qu'il fut ressuscité, elle se jetta à ses pieds, et luy voulant baiser, elle s'escria, *Rabboni:* Mais Nostre-Seigneur la repoussant, luy dit, Ne me touchez pas, *Noli me tangere*, ains allez-vous en à mes freres, leur annoncer ma resurrection; à quoy cette saincte obeyssant promptement, elle passa de l'amour affectif à l'effectif. Ainsi S. Augustin ayant gousté les douceurs de l'amour affectif, il passa aux travaux de l'effectif. Je vous ay desjà dit comme il assembla des hommes et des filles pour servir Dieu, auxquels il prescrivit une maniere de vie tres-parfaite. Mais outre cela, combien pensez vous qu'il souffrit pour rembarer les heresies des Manicheens, Donatistes, Pelagiens, et autres. O Dieu ! ce ne fut pas sans un grand travail, et sans souffrir beaucoup de persecutions, d'injures, de calomnies, et de peines : en quoy nous voyons que s'il a eu l'amour affectif à l'oraison, il ne s'y est pas arresté, ains a passé à l'amour effectif dans l'action; tout au contraire de ceux qui se contentent de gouster les douceurs de l'oraison, et qui apres cela, sont fort lasches à s'employer au service de Dieu, ce qui fait voir qu'ils ne recherchent que leur propre satisfaction.

Ce glorieux Sainct parlant de cet amour effectif,

disoit une parole que nous devrions tous graver dans le fond de nos cœurs : O Dieu ! disoit-il, si on n'aymoit que vous, et que l'on vous aymast en toutes choses, et que l'on n'aymast toutes choses en vous, que l'on seroit heureux ! Mais ô glorieux Sainct, vous voulez que l'on n'ayme que Dieu ; ne faut-il pas aussi aymer ses amis? ouy, mais en Dieu ; ne faut-il pas aussi aymer ses ennemis? ouy, mais pour Dieu : celuy-là est bien-heureux, disoit-il, qui vous ayme ô Seigneur, et son amy en vous, et son ennemy pour vous, *Beatus qui amat te, et amicum in te*, et *inimicum propter te*. Il s'en trouve plusieurs qui ayment leurs amis, mais ils ne les ayment pas en Dieu : car ils commettent de grandes injustices pour les favoriser, et les ayment souvent aux despens de l'honneur et gloire de Dieu. Certes, ce n'est pas grand chose d'aymer ses amis, cela est naturel et les Payens en font bien autant : mais d'aymer ses ennemis, c'est un amour digne d'un vray chrestien ; et si l'on n'a cet amour, l'on n'arrivera jamais à la perfection, ny mesme au salut eternel.

Je veux finir avec ces paroles de S. Augustin, qui dit, que pour aller à Dieu et arriver à la perfection, il faut faire deux pas. Le premier est, de mourir et renoncer à toutes les choses du monde qui sont hors de nous. Le second est, de renoncer à soy-mesme, qui est le plus difficile. On en trouve plusieurs, lesquels venants en la religion, renoncent à toutes les commoditez, biens, et amis : mais l'on en trouve fort peu qui renoncent absolument à eux-mesmes

par une parfaite et entiere abnegation. Plusieurs disent bien qu'ils ayment les travaux; et mesme qu'ils les desirent; mais il y en a peu qui les souffrent avec la perfection requise. Or ce grand Sainct estant parfaitement mort et aneanty à soy-mesme, tout embrasé d'amour pour Dieu, et espris d'un sainct desir de le voir, il se plaint à luy en ces termes; O Seigneur, luy dit-il, faites que je meure, afin que je ne meure pas, faites moy vivre, faites moy mourir; il ne m'importe pourveu que vous ne me cachiez point vostre face : *Noli abscondere à me faciem tuam, ne moriar, moriar ut eam videam.* Et sçachant qu'il est impossible qu'un homme pendant qu'il est en cette vie mortelle, puisse voir Dieu, il luy demande de mourir, afin de ne pas mourir : comme s'il disoit; l'amour que vous m'avez donné pour vous, ô mon Dieu, est si grand, que vivre sans vous ce m'est une mort, c'est pourquoy faites que je meure, afin que je ne meure pas; car vous voir, c'est ma vie.

Or de ce grand amour que ce sainct portoit à Dieu, procedoit celuy qu'il avoit pour le prochain, ce que nous voyons par la charité qu'il exerçoit envers les pauvres, qui fut si grande qu'il donna tout ce qu'il avoit, et ne se reserva aucune chose; de sorte qu'estant proche de sa mort comme ceux qui estoient aupres de luy le sollicitoient de faire son testament; Hé je vous prie, leur dit-il, ne me pressez pas de cela: mais comme on l'en importunoit fort, il ne se trouva rien dequoy le faire. O Dieu, disoit, ce grand sainct,

est-il possible que l'on sçache que vous estes Dieu, et que l'on ne vous ayme pas? et si l'on vous ayme, que l'on n'ayme pas le prochain? Certes, c'est une chose pitoyable, que nous sçachions que Dieu soit Dieu, et que nous ne l'aymions pas : comment est-il possible que l'homme raisonnable sçache qu'il y a un Dieu, qu'il le croye, et qu'il ne l'ayme pas de tout son cœur? C'est dequoy Nostre-Seigneur se plaint, disant, *si quis diligit me, sermonem meum servabit*, si quelqu'un m'ayme, il gardera ma parole, si quelqu'un m'ayme, dit-il, pour nous monstrer que le nombre de ceux qui l'ayment comme il faut est bien petit.

Aymons donc Dieu de tout nostre cœur, mes cheres sœurs, mais aymons aussi nostre prochain; car ces deux amours ne vont point l'un sans l'autre. En somme pour conclure ce discours, je vous exhorte de vous rendre bien fideles à imiter ce grand sainct, et je prie celuy qui l'a beny, qu'il vous benisse, que celuy qui l'a sanctifié vous sanctifie, et que celuy qui l'a glorifié vous glorifie là haut au ciel, par tous les siecles des siecles. *Amen.*

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DE LA NATIVITÉ

DE NOSTRE-DAME.

Qui vult venire post me, abneget semetipsum. Matth. 16.

Celuy qui veut venir apres moy, qu'il renonce à soy-mesme.

C'est une chose qui a tant et tant de fois esté dite et redite par les anciens peres, et qui est si souvent repetée dans l'Escriture saincte, que la perfection chrestienne n'est autre chose qu'une parfaite abnegation du monde, de la chair, et de soy-mesme; qu'il semble qu'elle n'aye plus besoin d'estre redite. Cassian ce grand pere de la vie spirituelle, parlant de la perfection chrestienne, dit que la base, et le fondement d'icelle n'est autre chose qu'une parfaite abnegation de toutes les volontez humaines : et S. Augustin parlant de ceux qui se consacrent à Dieu en la religion pour tendre à la perfection, dit que c'est une armée, et une assemblée de personnes qui vont à la guerre et au combat contre le monde, la chair, et soy-mesme, de laquelle nostre divin Sauveur est le Chef, le Deffenseur, et le Capitaine. Or bien que le Pere Eternel l'aye declaré, et constitué le Chef et Gouverneur d'icelle, et qu'il en soit l'u-

nique et souverain Roy; si est-ce que dans le cœur de Nostre-Seigneur, il y a tant de douceur, et de clemence, qu'il a voulu que d'autres ayent aussi participé à cet honneur, et à cette qualité; mais particulierement la sacrée Vierge, (la nativité de laquelle nous celebrons aujourd'huy) l'ayant constituée et establie Reyne, et Conductrice de tout le genre humain, specialement du sexe feminin.

Lors que Dieu crea Adam, il le fit pere, chef, et conducteur de tout le genre humain, des hommes, et des femmes également: et neantmoins il crea Eve, que nous appellons nostre mere, afin de participer en quelque façon à ces qualitez. Quand Dieu voulut retirer les Israëlites de l'Egypte, pour les mener en la terre de promission, il les mit sous la puissance de Moyse, lequel fut declaré capitaine et conducteur de ce peuple; et lors que par inspiration divine il commanda à toute son armée de passer à travers, et par le milieu de la mer rouge, pour eschaper la furie, et tyrannie de Pharaon qui les poursuivoit avec son armée, la mer se separa, et laissant le chemin sec et libre aux Israëlites, elle engloutit et submergea tous les Egyptiens. Ce que voyant Moyse, par un ressentiment interieur des misericordes, et des merveilles de Dieu, il entonna ce beau cantique avec des fiffres, hautbois, tambours, et flageolets : *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est; equum et ascensorem dejecit in mare* (1); Chantons au Seigneur, celebrons sa gloire et magnifi-

(1) Exod. 15.

cence, car il a jetté dans la mer le cheval et le cavalier, et nous a delivrez de nos ennemis : Et l'Escriture remarque, qu'en mesme temps Marie sœur de Moyse chanta le mesme Cantique avec celles de son sexe, comme conductrice, et capitainesse d'iceluy, avec des fiffres, des flageolets et autres instruments de musique : car encore que Moyse fust gouverneur de conducteur et toute l'armée également, des femmes comme des hommes; neantmoins Marie sa sœur participoit à cette gloire; d'autant qu'elle estoit comme la maistresse et conductrice de celles de son sexe. Ce qui ne se faisoit pas seulement pour la bienseance, et civilité; mais encor par une speciale providence de Dieu qui le permettoit ainsi, pour montrer par diverses figures et exemples, les prerogatives, les faveurs, et les graces qu'il devoit faire à la sacrée Vierge Nostre-Dame, qui devoit estre la Reyne et Conductrice du genre humain; mais specialement du sexe feminin.

La divine Providence ayant permis que vous ayez demandé, mes cheres filles, d'estre receuës à la saincte profession en cette grande feste, et que vostre entreprise est d'entrer dans le combat dont nous avons parlé, et d'acquerir la perfection par un renoncement parfait du monde, de la chair, et de vous-mesmes, sous l'estendart et protection de cette saincte Vierge; considerons, je vous prie, comme elle a vaillamment triomphé du monde, de la chair, et d'elle-mesme en sa saincte nativité : car cette glorieuse Dame nous est proposée comme un miroir et

abregé de la perfection chrestienne que nous devons imiter. Et bien que Dieu l'aye fait passer par tous les estats et degrez qui se trouvent parmy les hommes; pour leur servir à tous d'exemples; si est-elle neantmoins le particulier modele, et exemplaire de la vie religieuse.

Je considere premierement, qu'elle a esté subjette à un pere et à une mere, pour monstrer aux enfans l'honneur, la sujetion et l'obeyssance qu'ils doivent rendre à leurs parens, et avec quel esprit et respect ils se doivent tenir en leur maison. Secondement elle fut menée au temple pour estre offerte et presentée à Dieu, n'ayant encore que trois ans, pour montrer aux peres et meres, avec quel soin ils doivent eslever leurs enfans, et avec quelle affection ils les doivent instruire en la crainte de Dieu, et les porter à son divin service. Elle fut encore au temps de sa presentation, l'exemple des filles qui entrent en la religion pour se consacrer à la divine Majesté; puis elle fut mariée, pour estre le miroir de ceux qui vivent en cette condition. Enfin elle fut veufve, pour servir d'exemple à celles qui sont en la viduité. Dieu l'ayant fait passer par tous ses estats, afin que toutes sortes de personnes puissent puiser en elle, comme en une mer de graces, tout ce qu'elles auroient besoin pour se bien former, et dresser en leur vocation, selon la volonté de Dieu. Mais il est vray neantmoins, qu'elle a esté particulierement, comme j'ay dit, le miroir de la vie religieuse, ayant pratiqué tres-excellemment cette parfaite abnegation du

monde, de la chair, et de soy-mesme, qui se doit pratiquer en la religion.

Quant à ce qui est de l'abnegation du monde; cette sacrée Vierge en sa nativité en a fait le plus parfait, et le plus entier renoncement qu'il se puisse faire. Qu'est-ce que le monde? le monde se doit entendre de ceux qui ont une affection dereglée aux biens, à la vie, aux honneurs, dignitez, preéminences, propre estime, et semblables bagatelles, apres lesquelles tous les mondains courent et s'en rendent idolatres? Certes, je ne sçay comment cela est arrivé, que le monde, ou plustost la mondanité, est tellement entrée dans le cœur de l'homme, par affection, que l'homme est devenu monde, et le monde est devenu homme. Ce que les anciens philosophes semblent avoir voulu dire, lors qu'ils ont appellé l'homme un microcome, c'est à dire, un petit monde. Et S. Augustin parlant du monde, dit, qu'est-ce que le monde? le monde n'est autre chose que l'homme: et l'homme qu'est-ce autre chose que le monde? Comme s'il vouloit dire, que l'homme a tellement mis, et attaché tous ses desirs, ses affections, et ses pensées aux honneurs, aux plaisirs, aux richesses, dignitez, et propre estime, que pour cela il a perdu le nom d'homme, et a receu celuy de monde; et le monde a tellement tiré à soy les affections et appetits de l'homme, qu'il ne s'est plus appellé monde, mais homme. C'est de ce monde, ou plustost de ces hommes mondains, que le glorieux S. Jean parle, quand il dit, que le monde n'a point

conneu Dieu, *Et mundus eum non cognovit;* et pour ce il ne l'a point receu; ny n'a point voulu entendre ses loix, ny les garder, d'autant qu'elles sont entierement contraires aux siennes. Et Nostre-Seigneur mesme parlant du monde, dit, *non pro mundo rogo*, Je ne prie point mon Pere pour le monde, c'est à dire d'une priere efficace; car le monde ne me connoist pas, et je ne le connoy pas aussi.

O que c'est une chose difficile que de se rendre bien quitte du monde : car pour l'ordinaire nos affections sont tellement plongées et engagées en iceluy, et nostre cœur y est tellement attaché, qu'il faut avoir un grand soin pour l'en retirer entierement. Certes plusieurs se trouveront bien trompés, qui pensent que pour avoir quitté le monde, ils ont desja beaucoup fait, et travaillé en l'exercice du renoncement, et abnegation d'iceluy et de toutes ses convoitises. Mais apres cela pour peu que l'on se considere de prés, l'on se trouve encore apprentif en ce renoncement, et que tout ce que l'on a fait n'est rien, au prix de ce que l'on doit faire. Tous les chefs et fondateurs des ordres religieux, dans lesquels l'esprit de Dieu regnoit, et qui estoient guidez par son inspiration, en ce qu'ils faisoient ou entreprenoient, ont commencé par ce renoncement. Le grand S. François entrant un jour dans une Eglise, et entendant lire ces paroles de l'Evangile, *vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et veni sequere me* (1), Va, vends tout ce que tu as, et le donne

(1) S. Mat. 19.

aux pauvres, puis viens et me suis; Il obeyt à l'instant, et commença sa regle par cette abnegation et renoncement du monde. S. Antoine entendant le mesme Evangile, quitta semblablement tout ce qu'il possedoit. Et le glorieux S. Nicolas de Tolentin, la feste duquel se trouve dans l'octave de la feste que nous celebrons aujourd'huy, entrant en une Eglise, où un religieux de S. Augustin traittoit en une predication ces paroles de Nostre-Seigneur, *cælum et terra transibunt* (1), le ciel et la terre passeront, et exhortant vivement le peuple à ne point s'arrester au monde, ny à ses pompes et vanitez, leur disoit; Mes tres-chers freres, je vous prie, ne vous arrestez point au monde de cœur ny d'affection, *cælum et terra transibunt*, car le ciel et la terre passeront, et tout ce que le monde vous presente n'a qu'un peu d'apparence, et ressemble à des fleurs qui passent en un moment, et sont aussi-tost flestries que fleuries; si vous voulez demeurer au monde, servez-vous des choses du monde, usez-en, et en prenez ce qui vous est requis pour vostre usage; mais ne vous y affectionnez pas, ny ne vous y attachez pas en sorte que vous veniez à oublier les biens celestes et eternels pour lesquels vous avez esté creez; car toutes ces choses passeront : Ce que le grand S. Nicolas entendant, il quitta tout; et se fit religieux de l'ordre de S. Augustin, où il vescut, et mourut saintement.

Il est vray que quitter le monde, et son tracas

(1) S. Matt. 24.

pour se mettre en quelque bonne religion, c'est beaucoup : mais certes ce n'est pas assez d'en tirer le corps, si l'on n'en retire aussi le cœur, et ses affections. Plusieurs entrent dans des monasteres qui ont encore leur affection parmy les honneurs, dignitez, preéminences, et plaisirs du monde, et ce qui ne peuvent plus posseder en effect, par un extresme mal-heur, ils le possedent de cœur et d'affection. Il me souvient d'avoir leu qu'un certain grand seigneur, du temps de S. Basile, quitta le monde et son estat de senateur, pour se faire religieux : mais ce qu'il ne possedoit plus en effect, il le possedoit tousjours de cœur et d'affection, et alloit promenant ses pensées et desirs parmy les delices, plaisirs, et honneurs du monde. Ce que le grand S. Basile sçachant, il luy escrivit une lettre où il luy parle en ces termes : O mon cher frere, qu'avez-vous fait? vous avez quitté le monde, et vostre estat de senateur, pour vous faire religieux; Mais helas, qu'avez-vous fait? car vous n'estes maintenant ny religieux, ny senateur; vous n'estes plus senateur, d'autant que vous avez quitté cet estat pour vous faire religieux, et partant il n'est plus à vous, ny vous n'estes pas religieux, parceque vostre cœur et vos affections vont encore courant apres les choses du monde. Ha! qu'il se faut bien garder de cela : ô certes il ne suffit pas pour estre religieux, d'en porter l'habit, si l'on ne retire encore toutes ses affections du monde, par une parfaite abnegation de toutes ses vanitez.

O Dieu ! que la sacrée Vierge a fait admirablement bien ce renoncement en sa saincte nativité. Approchez-vous de son sacré berceau, considerez ce qu'elle fait, et vous trouverez qu'elle prattique toutes les vertus d'une façon tres-eminente : interrogez les anges, les cherubins et seraphins qui l'environnent, et leur demandez s'ils esgalent cette petite fille, et ils vous respondront qu'elle les surpasse infiniment en vertu, graces, et merites; voyez-les à l'entour de son sacré berceau, et oyez comme tous esmerveillez de sa grande beauté, et de ses rares perfections, ils disent ces paroles du Cantique des Cantiques; *Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, sicut virgulta fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii* (1), Qui est celle-cy, qui monte du desert comme une verge de fumée, qui sort de la myrrhe, de l'encens, et de toutes sortes de poudres de parfums tres-odoriferans? et la considerant de plus pres, tous ravis d'admiration, et d'estonnement; *Quæ est ista quæ progreditur, quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata* (2)? Qui est celle-cy, disent-ils, qui chemine comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme un bataillon de soldats bien rangez. Cette fille n'est pas encore glorifiée, mais la gloire luy est promise; elle l'attend, non en esperance comme les autres, mais en asseurance : et ainsi ces esprits celestes tous surpris d'admiration,

(1) Cant. 3. — (2) Cant. 6.

vont poursuivant à raconter ses loüanges. Et cependant cette Ste Vierge est dans son berceau prattiquant toutes les vertus, mais d'une façon tres-admirable, celle du renoncement du monde. Considerez-la, je vous prie, parmy ces applaudissemens, loüanges, et exaltations angeliques? Et voyez combien, nonobstant tout cela, elle se tient humble et rabaissée, ne voulant paroistre qu'un petit enfant comme les autres, quoy qu'elle eust l'usage parfait de la raison dès l'instant mesme de sa conception.

O! quant à nous autres chetives, et miserables creatures, nous sommes conceus dans le ventre de nos meres, et naissons au monde en la plus grande misere qu'on se puisse imaginer; car non seulement en nostre naissance, mais encore pendant nostre enfance nous sommes comme des bestes privées de raison, de discours, et de jugement: mais il n'en a pas esté ainsi de nostre glorieuse Maistresse. Aristote parlant des abeilles dit, qu'elles naissent comme de petits vers, apres quoy les aisles commençant à leur croistre on les appelle nymphes, puis enfin par l'accroissement parfait de leurs aisles, elles deviennent abeilles, et alors elles vont volant sur les fleurs pour en tirer le miel; mais leur roy ne naist pas de la sorte, ains il naist en sa perfection avec la couronne sur la teste pour marque de sa royauté: de mesme nous autres miserables pechcurs, naissons tous comme des petits vers, c'est à dire, impuissans, foibles, et privez de raison. Mais la Ste Vierge comme nostre reyne est née comblée, et couronnée

de toutes sortes de graces, et avec l'usage parfait de la raison : c'est pourquoy dès sa saincte nativité elle prattique toutes les vertus en un tres-haut degré de perfection.

Je trouve trois sortes d'enfans qui ont eu l'usage de la raison avant leur naissance, mais differemment. Le premier est S. Jean-Baptiste qui fut sanctifié dans le ventre de sa mere, où il connut Nostre-Seigneur, tressaillit de joye à sa venuë, l'adora, et l'ayma; et cet usage de raison ne luy fut point osté, car Dieu fait ses dons absolument, et sans aucune revocation, et quand il donne sa grace à une ame il la luy donne pour tousjours, et ne la luy oste jamais si elle ne la veut perdre elle-mesme : ainsi en est-il de ses autres dons, qui ne nous sont jamais ostez si ce n'est par nos demerites. S. Jean eut donc tousjours l'usage de raison depuis qu'il fut sanctifié. Le deuxiesme enfant fut nostre Sauveur, et souverain Maistre; o certes [1] il est vray qu'il eut l'usage de la raison dès l'instant de sa conception, d'une maniere tres-excellente, d'autant que sa tres-saincte ame jouyssoit de la claire vision de la divinité, avec laquelle elle fut unie dès le moment de sa creation. Le troisiesme enfant fut la sacrée Vierge, qui tient le milieu des deux : elle n'eut pas l'usage de la raison comme Nostre-Seigneur qui l'eut d'une maniere souverainement parfaite, à cause de l'union de son ame avec la divinité; neantmoins elle l'eut en une façon beaucoup plus excellente que S. Jean, parce qu'elle estoit choisie pour une dignité plus grande

que n'estoit celle de ce glorieux Sainct, qui devoit naistre seulement pour estre precurseur du Fils de Dieu ; mais la sacrée Vierge devoit estre sa Mere, qui est une dignité si excellente, qu'elle surpasse infiniment tout ce qui s'en pourroit dire, ou penser : et il n'y a jamais eu ange, cherubin, ny seraphin, à qui le Fils de Dieu aye dit, Vous estes ma mere, cela n'estant deu qu'à cette seule Vierge qui l'a porté neuf mois dans son ventre sacré. Et cependant qui ne s'estonnera de la voir dans ce berceau, si comblée de graces, ayant l'usage parfait de la raison, estant capable de connoissance et d'amour, discourant, et adherant à Dieu ; et en cette adhesion, vouloir estre tenuë et traitée comme un petit enfant, se rendant en toutes choses semblable aux autres, avec un tel deguisement, que toutes les graces qui residoient en elle n'estoient point connuës.

Certes, les enfans sont agreables en leur innocence, car ils n'affectionnent rien, ils ne sont attachez à rien, ils ne sçavent ce que c'est de ces poincts d'honneur et de reputation, ny des mespris ; ils font autant d'estat du verre que du crystal, du cuivre que de l'or, d'un faux rubis que d'un fin, ils quittent volontiers des choses precieuses pour une pomme : tout cela est aymable aux enfans, mais il n'est pas admirable, d'autant qu'ils n'ont pas encore l'usage de la raison pour pouvoir faire autrement. Mais la Ste Vierge, qui paroissant petit enfant, avoit neantmoins l'usage de la raison, et du discours aussi parfaitement que quand elle mourut ; et nonobstant

cela, ne pas laisser de faire tout ce que les enfans font. O Dieu! c'est une chose qui est non seulement aymable, ains encore tres-admirable, et qui nous fait bien voir comme elle avoit desja parfaitement renoncé à tout ce qui estoit de la gloire, du faste, et appareil du monde.

Le second renoncement qu'il nous faut apprendre de cette Ste Vierge, est celuy de la chair: or il n'y a point de doute que ce renoncement ne soit plus difficile que le premier, aussi est-il d'un degré plus haut. Plusieurs quittent le monde et en retirent leurs affections, lesquels ont bien de la peine de se deffaire de la chair: et pour ce le grand apostre nous advertit de nous donner garde de cet ennemy, qui ne nous quitte jamais qu'à la mort: Gardez, dit-il, qu'il ne vous seduise. Qui est cet ennemy duquel l'apostre parle? sinon la chair que nous portons tousjours avec nous, soit que nous beuvions, que nous mangions, ou dormions, tousjours elle nous accompagne, et tasche de nous tromper; il est certain qu'elle est la plus deloyale et perfide ennemie que nous nous puissions imaginer, et le continuel renoncement qu'il en faut faire est bien difficile. C'est pourquoy il faut, mes cheres sœurs, avoir bon courage, pour entreprendre ce combat; et pour nous y animer, il faut jetter les yeux sur nostre souverain Maistre, et sur nostre glorieuse Maistresse la sacrée Vierge.

Mais quant à Nostre-Seigneur, ô combien a-t'il fait excellemment cette abnegation de la chair! cer-

tes toute sa tres-saincte vie n'a esté qu'une continuelle mortification; et quoy que sa chair tres-sacrée n'eust aucune rebellion, et fust entierement soubmise à l'esprit, si est-ce qu'il n'a pas laissé de la mortifier pour nous donner exemple, et nous enseigner comme nous devons traitter la nostre qui repugne tant à l'esprit, nous donnant pour leçon, que nous ne transformions point nostre esprit en la chair, pour puis apres mener une vie brutale et non humaine, mais plustost que nous transformions nostre chair en esprit, pour mener une vie toute spirituelle et divine. C'est à quoy l'on arrive par le moyen de l'abnegation et mortification. Doncques si Nostre-Seigneur a traitté si rudement sa chair tres-saincte, qui n'avoit aucune mauvaise inclination; que ne devons-nous faire nous autres, qui en avons une si traistresse et maligne? Refuserons-nous de la mortifier pour l'assujettir à l'esprit, voyant ce qu'a fait nostre souverain Seigneur et Maistre? Serons-nous des soldats lasches et sans courage?

O combien la sacrée Vierge a-t'elle fait parfaitement ce renoncement de la chair dès sa saincte nativité dans son berceau, et pendant son enfance! Il est vray que les enfans en leur bas age font mille actes de renoncement; car on leur en fait faire à toutes rencontres, et le grand soin que l'on a d'eux fait que l'on ne suit quasi jamais leurs affections et inclinations : voyez, je vous prie, ces pauvres petits enfans, ils veulent estendre leurs petits bras, et l'on les leur replie; ils veulent manier leurs petits pieds,

et l'on leur lie avec des bandelettes; ils veulent voir le jour, et on les couvre afin qu'ils ne le voient pas; ils veulent veiller, et l'on veut qu'ils dorment: en somme on les contrarie en toutes choses. Et neantmoins les enfans ne sont point louables de souffrir ces mortifications, d'autant qu'ils ne peuvent faire autrement, n'ayant pas l'usage de la raison pour se pouvoir gouverner eux-mesmes: mais la sacrée Vierge, qui l'avoit d'une maniere tres-parfaite, a merveilleusement bien prattiqué le renoncement de la chair en souffrant toutes ces contradictions et mortifications volontairement.

Or c'est en quoy, mes cheres filles, vous la devez imiter, et c'est ce qui se prattique en la religion, en laquelle on vient pour crucifier sa chair et tous ses sens, ainsi que l'on vous enseigne quand vous y entrez; et le voile qu'on vous met sur la teste vous signifie que vous estes mortes au monde et à ses vanitez, et que vous devez desormais porter la veuë basse, et regarder la terre, de laquelle vous estes sorties, pour marcher tousjours en esprit d'humilité. Et quoy que les religieuses pretendent au ciel, comme au lieu où est l'unique objet de leur amour, si est-ce qu'on ne leur ordonne point de lever les yeux pour le regarder, mais ouy bien la terre, en laquelle elles ne veulent point s'arrester, faisant en cela comme les nochers et pilotes, lesquels pour bien conduire leur navire, ne regardent point le lieu où ils veulent aborder, ains luy tournent le dos; et conduisant ainsi leurs barques ils arrivent enfin à

bon port. De mesme vous arrivera-t'il, mes cheres filles, en regardant la terre pour vous humilier, et confondre : car ainsi faisant vous arriverez enfin au ciel, qui est le port asseuré où vous aspirez; mais pour y parvenir il faut encore sçavoir que vous ne devez point avoir d'oreilles, que pour entendre ces paroles du psalmiste, que Dieu dit à vos ames : *Audi filia et vide, et inclina aurem tuam* (1), Escoute, ma fille, vois, et me preste l'oreille; *obliviscere domum patris tui*, oublie ton peuple et la maison de ton pere. Et qu'est-ce que signifie le silence qui se garde en la religion? sinon que vous ne devez plus aussi avoir de langue que pour chanter avec Moyse et Aaron, ce beau cantique de la divine misericorde qui vous a retirée comme des Israëlistes de la tyrannie de Pharaon, c'est à dire le diable, qui vous tenoit en esclavage et servitude, n'ayant pas permis que vous ayez esté englouties dans les ondes de la mer rouge de vos iniquitez.

Quant au troisiesme renoncement qu'il faut faire, et qui est le plus important, à sçavoir de renoncer à soy-mesme, il est beaucoup plus difficile que les deux autres, desquels l'on peut plus aisement venir à bout : mais où il s'agit de se quitter et renoncer soy-mesme, c'est à dire, son propre esprit, son propre jugement, et sa propre volonté; ouy mesme ès choses qui sont bonnes, et qui nous semblent estre meilleures que celles qu'on nous ordonne, et s'assujettir en toutes choses à la conduite d'autruy, certes,

(1) Psal. 44.

c'est où il y a bien de la difficulté; et neantmoins c'est ce à quoy l'on doit viser en la religion, d'autant qu'en cela consiste la perfection chrestienne, de tellement mourir à soy-mesme, que l'on puisse dire avec le sainct apostre; *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus*, Je vis, non pas moy, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy. Or les exercices de ce renoncement doivent estre continuels, car tant que nous vivrons nous trouverons tousjours dequoy renoncer à nous-mesme, et cet exercice sera d'autant plus excellent que nous le ferons avec plus de ferveur. Faites-le donc courageusement, mes cheres filles, et ne vous trompez pas, car si vous vivez en la religion avec vostre esprit propre, vous y aurez souvent du trouble et des convulsions interieures, d'autant que vous y trouverez un esprit totalement contraire au vostre, et qui l'ira tousjours contrepointant jusques à ce que vous vous en soyez entierement renduës quittes; et partant il faut avoir bon courage, pour entreprendre tout de bon la prattique de ce renoncement, et quoy que vous souffriez beaucoup, ne vous en estonnez pas, car il ne se peut faire autrement.

S. Paul explique merveilleusement bien la perfection et les effets de ce renoncement, quand il dit; *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus* (1), Je vis, non pas moy, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy: comme s'il disoit, Bien que je sois homme de chair, je ne vis point pourtant selon la

(1) Gal. 2.

chair, ains selon l'esprit; et non pas selon mon esprit propre, mais selon l'esprit de Jesus-Christ qui vit et regne en moy. Or ne pensez pas que le grand apostre fust arrivé à cette parfaite abnegation et renoncement de soy-mesme, sans avoir souffert beaucoup de peines et de convulsions en son propre esprit, ainsi qu'il tesmoigne en l'Epistre aux Romains, quand il dit, qu'il sentoit une loy en sa chair contraire à celle de l'esprit, *Sentio legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.* O certes il est vray que cette abnegation consiste à quitter son ame et son esprit propre, pour l'assujettir à celuy d'autruy. Les anges ne furent chassez du paradis, et ne tresbucherent en enfer, sinon pour ne s'estre pas voulu assujettir à Dieu; et quoy qu'ils n'eussent point d'ames, ils avoient neantmoins un esprit, et n'y ayant point voulu renoncer: pour le rendre subjet et soubmis à leur Createur, ils se perdirent miserablement. Il est donc tout certain que tout nostre bon-heur consiste en la subjection, et que nostre mal-heur vient du contraire.

Les personnes devotes qui sont dans le siecle, font bien en quelque maniere les deux premiers renoncemens dont nous avons parlé : mais pour celuy du jugement, et du propre esprit, il se fait seulement en la religion. Car bien que les seculiers renoncent au monde et à la chair, neantmoins ils se reservent tousjours leur liberté, specialement au choix des exercices spirituels : mais en la religion l'on renonce à toutes choses sans reserve quelcon-

que, quittant entierement sa liberté, pour suivre le train de la communauté.

O que la tres-Ste Vierge fit excellemment bien ce dernier renoncement en sa nativité! ne se servant point de sa liberté, quoy qu'elle eust l'usage de raison. Regardez tout le cours de sa vie, et vous ne verrez autre chose qu'une continuelle subjection: elle va au temple, mais ce sont ses parens qui l'y menent, l'ayant ainsi promis à Dieu: quelques années apres on la marie, elle s'y soubmet nonobstant qu'elle eust fait vœu de virginité: voyez sa sortie de Nazareth pour aller en Bethleem; sa fuyte en Egypte, et son retour en Nazareth: en somme vous verrez en toutes ses allées et venuës cette Ste Vierge en une subjection et souplesse admirable, qui arrive enfin jusques-là, que de voir mourir son Fils et son Dieu sur le bois de la croix, se soubmettant à ce qui estoit du divin vouloir, adherant parfaitement à la volonté du Pere eternel, non par force, mais de son plein gré, approuvant et consentant à la mort de ce divin Fils, baisant cent fois par un humble acquiescement la croix sur laquelle il mouroit, l'embrassant et adorant, demeurant ferme, et debout au pied de cette croix, en laquelle elle voyoit mourir devant ses yeux son Fils bien-aymé: O Dieu! quelle abnegation fit alors cette Ste Vierge: il est vray que le cœur tendrement amoureux de cette dolente Mere fut transpercé de tres-grandes douleurs. Helas qui pourroit exprimer les peines et convulsions, qui se passerent alors dans son cœur sacré? mais neantmoins sça-

chant que c'estoit la volonté du Pere eternel que son Fils mourut ainsi, et qu'elle le vist mourir, cela fut suffisant pour la faire tenir ferme au pied de la croix, comme approuvant et aggreant sa mort.

S. Augustin parlant de la verge d'Aaron, dit qu'elle ressembloit à l'amandier, et son fruict à l'amande, dont il tire une comparaison qu'il applique à Nostre-Seigneur, qui vient fort à mon propos; pour vous monstrer comme nostre divin Maistre et Sauveur a fait excellemment cette abnegation de soy-mesme sur la croix. Il dit doncques que l'amande a en elle trois choses remarquables : La premiere est qu'elle a une escorce couverte de bourre, de laquelle on ne tient compte : la seconde, c'est le noyau ou le bois qui environne l'amande : et la troisiesme, c'est l'amande. Or pour tirer l'amande et le noyau de cette escorce on la presse, et on la brise, ce qui nous represente tres-bien la sacrée humanité de Nostre-Seigneur, laquelle a esté tellement brisée, pressée, et meurtrie de coups en sa saincte passion, et encore tellement mesprisée, qu'il a dit qu'il n'estoit pas un homme, ains un ver qu'on foule aux pieds; *Ego sum vermis et non homo*. L'amande qui est dans le noyau, de laquelle on tire de l'huyle propre pour esclairer, nous represente la Divinité; et le noyau qui est de bois, nous represente la croix sur laquelle Nostre-Seigneur a esté attaché, et où son humanité representée par l'escorce de l'amande, a esté tellement brisée et pressée par les tourmens qu'il a soufferts, que la Divinité a jetté abondamment l'huile

de sa misericorde, qui a donné tant de clarté, et respandu tant de lumiere sur toute la terre, que le monde a esté delivré des tenebres de son ignorance.

Ha ! c'est sur cette croix que nostre cher Sauveur et souverain Maistre a fait tres-excellemment le parfait renoncement de luy-mesme, en mourant sur icelle avec tant de souffrances, d'abjections, et de mespris, qu'il est impossible de se les representer. Et c'est à cette croix que tous les Saincts se sont attachez, et qu'ils ont prise pour subjet plus ordinaire de leurs meditations. Certes les vrays religieux doivent tousjours avoir la croix et le crucifix devant leurs yeux, pour apprendre de luy à se bien quitter et renoncer eux-mesmes : Et bien que la bonté de Nostre-Seigneur soit si grande que de faire quelquefois gouster la douceur de sa Divinité aux ames qui le servent, par les graces et faveurs qu'il leur communique, si est-ce neantmoins que nous ne devons jamais oublier des amertumes, mespris, et douleurs qu'il a souffertes pour nous en son humanité. J'ay plusieurs fois dit, et ne me lasseray jamais de le dire, que la religion est un mont de Calvaire, où il se faut continuellement crucifier avec Nostre-Seigneur en cette vie, pour regner eternellement avec luy en l'autre.

Enfin pour conclure ce discours, je vous diray encore ce mot du glorieux S. Nicolas de Tolentin, lequel apres avoir parfaitement renoncé au monde, à la chair, et à soy-mesme, et s'estre crucifié avec Nostre Seigneur, par une entiere mortification de

tous ses sens, tout transformé en ses douleurs, sentant approcher l'heure de sa mort, il se fit apporter le bois sacré de la croix, et le voyant, il s'escria comme un autre S. André, en l'apostrophant, *O bona Crux diu desiderata!* ô bonne croix, tant desirée! je vous saluë, ô croix unique et precieuse, sur laquelle estant appuyé, comme sur un baston tres asseuré, je passeray sans crainte et à pied sec la mer orageuse de ce monde, et parviendray au port de l'eternelle felicité.

O certes il est vray! mes cheres filles, qu'il n'y a point de meilleur moyen pour asseurer nostre salut que de nous crucifier avec Nostre-Seigneur, en renonçant au monde, à la chair, et à nous-mesmes, suivant l'exemple que nostre glorieuse Maistresse nous a donné en sa saincte nativité. Faites-le donc fidellement, et Dieu vous comblera de graces en ce monde, et vous couronnera de sa gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

PREMIER SERMON

POUR LA FESTE

DE TOUS LES SAINCTS.

Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascenderunt quæ præparavit Deus iis, qui diligunt illum. 1. Cor. 2.

Oeil n'a veu, ny oreille entendu, et il n'est jamais entré en la pensée ny au cœur de l'homme, quelles et combien grandes sont les choses que Dieu a preparées à ceux qui l'ayment. Ce sont les paroles de S. Paul, mes cheres sœurs, desquelles il se servoit escrivant aux Corinthiens, pour les exciter à se deprendre des choses basses, et transitoires de ce monde, et se desengager des affections de cette mortalité, en relevant leurs cœurs et leurs pensées aux biens eternels et perdurables. Et moy ayant à vous parler en cette solemnité de la gloire des Saincts, j'ay pensé que je me devois servir des paroles de ce grand Apostre, et les vous adresser; pour par icelles vous encourager à relever vos cœurs et vos pensées à la consideration de la gloire et felicité eternelle, que Dieu a preparé à ceux qui l'ayment et le craignent en cette vie; et vous exciter par ce discours, à mespriser et retirer vos affections de toutes les choses creées: puisque, comme dit l'Escriture saincte, le ciel et la

terre passeront, *Cœlum et terra transibunt*; C'est-à-dire, que tout ce qui est icy bas prendra fin.

Or pour vous dire et faire comprendre quelque chose de cette gloire, je me serviray d'une histoire qui est rapportée au premier chapitre du livre d'Esther, d'un festin que le roy Assuerus fit à tous les plus grands de son royaume, qui fut le plus admirable, magnifique et solemnel qui se puisse jamais voir ny entendre, d'autant qu'en iceluy toutes les conditions requises, et qui se peuvent souhaitter en un festin pour le rendre remarquable, s'y retrouverent. Car en premier lieu, celuy qui faisoit le banquet estoit roy de cent vingt-sept provinces, et iceluy s'y trouva, qui est une des principales pieces du festin, à sçavoir que celuy qui le fait, s'y trouve, principalement quand c'est une personne de qualité royale. Et quant à ce qui estoit des viandes; elles estoient les plus excellentes qu'on eust pu souhaitter, et le vin le plus exquis qu'on eust pu rencontrer. Ceux qui servoient en ce banquet, estoient des personnes de grande qualité constituées par le roy, lesquelles s'acquittoient fort soigneusement de leur office. Le lieu où se faisoit le festin, estoit le plus beau et magnifique qui se puisse jamais voir, les pilliers estoient de marbre, les corniches d'emeraudes; les tapisseries estoient de soie toutes rehaussées d'or et d'argent, les planchers estoient tout azurez, il y avoit des couches toutes battuës en or fin, et avec cela les musiques les plus belles et exquises, et les

instrumens les plus accords et harmonieux qui se puissent entendre n'y manquoient point : il y avoit aussi des parterres artificiels, diaprez d'une varieté innombrable de fleurs les plus belles qu'on eust pu souhaitter. Les invitez estoient les plus grands princes et seigneurs de cette contrée, et le banquet dura cent quatre-vingts jours, avec toutes ces magnificences. En somme, l'Escriture le rapporte comme la chose la plus excellente et admirable qui se puisse jamais dire ny voir.

Ayant donc jetté les yeux de ma consideration sur cette feste, je n'ay point trouvé d'histoire ou de discours plus propre pour vous representer la gloire et felicité des Saincts, que ce festin du roy Assuerus, puisque cette felicité eternelle n'est autre chose qu'un festin ou banquet, auquel nous sommes tous invitez, et ceux qui y sont receus, sont rassasiez de toutes sortes de delices. Mais certes, quand je viens à comparer ce banquet eternel de la gloire des Saincts avec celuy d'Assuerus, je trouve que celuy-là n'est rien au prix de cettuy-cy : aussi n'y a-t-il rien à quoy il puisse estre comparé, d'autant qu'en ce festin de l'agneau sans macule; se retreuve tout ce qui s'est trouvé en celuy d'Assuerus en une façon beaucoup plus excellente, et en iceluy sont jointes ensemblement toutes les conditions requises, pour rendre un banquet infiniment plus solemnel, magnifique et admirable, qu'on sçauroit imaginer.

Premierement, celuy qui fait le festin est Dieu, qui surpasse infiniment en grandeur et dignité tout

ce qui est et peut estre : et sa personne royale et divine, non seulement s'y trouve et assiste au festin : mais qui plus est, il est luy-mesme la viande et le mets qui repaist, et rassasie les conviez, par cette admirable et inneffable communication qu'il leur fait de soy-mesme. Les assistans ou personnes qui servent à ce divin festin, sont les anges, archanges, et autres esprits celestes que Dieu a nommez et destinez à cela. De vous parler de la beauté du lieu où se fait le festin, ô certes cela est tout à fait impossible, aussi mon dessein n'est de le faire maintenant; ains de vous dire briefvement sur chaque circonstance quelque chose des excellentes conditions de cet admirable festin de la felicité eternelle.

Donc pour commencer par la principale circonstance, qui est, que Dieu qui fait le festin, se trouve en iceluy, et qu'il est luy-mesme la viande qui rassasie ceux qui y sont conviez : escoutez ce qui est dit en l'Apocalypse : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ quod in paradiso Dei mei.* Je donneray à celuy qui vaincra à manger de l'arbre de vie qui est au paradis de mon Dieu; *Beati qui ad cœnam nuptiarum agni vocati sunt,* Bien-heureux sont ceux qui sont appellez au banquet des nopces de l'agneau, car ils n'auront jamais ny faim ny soif; d'autant qu'il les conduira aux fontaines des eaux de vie, *et deducet eos ad fontes vitæ aquarum :* Mais quelles sont ces eaux de vie, sinon Dieu mesme, lequel se fera la viande de ses esleuz, en se communiquant à eux par la claire vision et connoissance de sa Divinité?

O quel festin plus excellent et remply de delices se pourroit-il jamais trouver ny desirer, que celuy que Dieu fait dans le ciel à ses Saincts, puis qu'il est luy-mesme leur viande? C'estoit sans doute apres la jouyssance de ce divin festin que le sainct prophete David souspiroit, quand pressé du desir de voir Dieu, il s'escrioit; *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus; quando veniam, et apparebo ante faciem Dei* (1)? Quand sera-ce, ô mon Dieu, que mon âme plus altérée du desir de vous voir, que n'est le cerf poursuivy des chasseurs de rencontrer quelque claire fontaine pour appaiser sa soif par la fraischeur de ses eaux, paroistra devant vostre face? Et pour confirmation de ces paroles, je seray rassasié, dit-il, quand vostre gloire m'apparoistra, *Satiabor cùm apparuerit gloria tua* (2).

C'est une chose hors de tout doute et controverse, que la gloire essentielle des bien-heureux consiste en la claire vision et connoissance de Dieu, *Hæc est vita æterna ut cognoscant te Deum verum* (3); Comme au contraire la peine des damnez, qu'on appelle du dam, consiste en la privation de cette claire vision. Mais outre cette gloire essentielle, il y en a une autre qu'on appelle accidentelle, qui est celle que les bien-heureux reçoivent par accident, comme les damnez outre la peine du dam en ont encore une autre qu'on appelle du sens: ce sera de cette gloire essentielle et accidentelle dont nous parlerons maintenant.

(1) Psal. 41. — (2) Psal. 16. — (3) S. Jean, 17.

Premierement, quant à la gloire essentielle, qui consiste à voir Dieu tel qu'il est, clairement, sans ombre ny figure, on y voit des choses si grandes et excellentes, que Dieu mesme avec l'infinité de sa toute-puissance, n'en peut produire, ny creer de plus grandes, puis qu'on y void premierement sa Divinité, qui est la source infinie de toutes sortes de grandeurs : secondement, l'on y void encore l'union du Verbe eternel avec la nature humaine : troisiesmement, l'on y void la maternité de la Ste Vierge notre tres-honorée Mere et Maistresse : et en quatriesme lieu, l'on y void le gloire des bien-heureux, de laquelle il est le souverain object. Or tout cecy dépend principalement de la gloire essentielle.

Quant à la premiere chose, qui fait la gloire essentielle des Saincts, qui est la vision de Dieu, il ne se peut rien voir, ny de plus excellent, ny rien ne peut estre de plus grand, d'autant que (comme disent les Théologiens) Dieu est un estre qui est par dessus tout estre, un acte tres-pur et tres-simple; et Dieu mesme avec l'infinité de sa toute-puissance ne peut rien produire ny creer de plus haut, ny de plus grand que luy; car s'il pouvoit creer quelque autre chose plus grande ou plus haute que luy, il ne seroit pas Dieu, puisque Dieu est un estre qui est au dessus de tout estre, increé, independant, et que rien ne peut esgaler. Tous les Theologiens sont d'accord en cecy, et n'y a point subjet d'en disputer, d'autant que cela est une verité tres-claire et manifeste.

La deuxiesme chose que voient les bien-heureux

dans le ciel, est ce mystere ineffable de l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine ; qui est une œuvre si sublime et relevée, qu'elle surpasse infiniment tout ce que les esprits, tant angéliques qu'humains peuvent concevoir.

La troisiesme est la maternité de Nostre-Dame jointe à sa virginité ; qui est encore une chose plus grande qu'on ne sçauroit dire ny penser ; d'autant que la virginité jointe à la maternité, est l'œuvre la plus excellente apres l'incarnation, que Dieu avec sa toute-puissance puisse faire : mais comment, je vous prie, mes cheres ames, pourroit-il eslever une creature plus haut, que de la faire Mere de Dieu, qui est la plus grande dignité qui puisse estre.

La quatriesme chose que voyent les bien-heureux, et dont je veux parler, est la lumiere de gloire, qui est aussi une des plus grandes choses qui se puissent créer, puis qu'elle a pour objet Dieu mesme, qui est une clairté et lumiere increée, par laquelle l'on void toutes les autres lumieres, qui sortent toutes de celle-cy comme de leur source et origine, sans qu'elle en puisse estre tant soit peu interessée ou diminuée ; *In lumine tuo videbimus lumen*, En vostre lumiere nous verrons la lumiere, dit le sainct prophete.

Or de ces quatre choses si grandes, si admirables et si excellentes, joüissent les bien-heureux dans le ciel ; car ils voyent face à face clairement, sans ombre, ny figure, Dieu trin, et un, non par enigme, ny figure, mais tel qu'il est, avec une si grande clarté, que dans son essence ils voyent la lumiere en la lu-

miere, et la lumiere de toutes les autres lumieres; et en icelle ils voyent la grandeur et excellence de l'incarnation du Verbe eternel, et de la maternité de la Vierge, et encore quelle et combien grande est la gloire que Dieu donne à ses esleus, et en cette claire vision de Dieu ils descouvrent et viennent à une parfaite intelligence des plus profonds mysteres de la foy, desquels ils ont la connoissance avec une telle clarté, joie et allegresse, qu'ils n'en peuvent souhaitter ny desirer une plus grande. De sorte qu'on peut veritablement dire, qu'en cette vision ils reçoivent une mesure de delices si pleine et si comblée, qu'elle s'espanche de toutes parts, et que l'extreme joie et liesse qu'ils reçoivent en la possession de cette gloire essentielle, par la connoissance de toutes ces choses, les rassasient tres-parfaitement.

Hé! combien pensez-vous, mes cheres sœurs, que les bien-heureux reçoivent de suavité par la claire vision du mystere ineffable de la tres-saincte Trinité, voyant l'eternité du Pere, du Fils, et du Sainct-Esprit, voyant comme le Fils est engendré du Pere, et que le Pere ne procede de personne, et comme le Sainct-Esprit, par un souspir amoureux, procede du Pere et du Fils. Quelle joye? de voir que le Fils n'est point moindre que le Pere, lequel pour estre Pere, n'est point plus grand que le Fils, et que le Sainct-Esprit est en tout esgal au Pere et au Fils. Quelle suavité, de voir que le Fils est eternel, et aussi ancien que le Pere, et que le Sainct-Esprit est aussi ancien que le Pere et le Fils; et que les trois personnes

n'ayant qu'une mesme essence, ne font qu'un seul Dieu.

Je lisois hier en la vie de S. Ignace fondateur des Jesuites, que Dieu luy fit la grace de luy monstrer dans une vision, le mystere de l'ineffable et tres-adorable Trinité, de laquelle vision il receust tant de clarté et de lumiere en son entendement, qu'il en faisoit apres des discours les plus profonds et relevez qui se puissent dire ou entendre, et demeura long-temps à escrire ce qu'il en avoit appris, remplissant plusieurs cayers de choses les plus hautes et sublimes qui se puisseut voir en la théologie. Ce qui montre que Dieu en cette vision luy fit connoistre de ce divin mystere ce qui s'en peut concevoir en cette vie : et apres cette vision, ce sacré mystere demeura si fortement gravé et imprimé dans son cœur et dans son esprit, qu'il eut tousjours depuis une singuliere devotion en iceluy, se fondant de joye toutes les fois qu'il en avoit le souvenir. Or si ce sainct a receu tant de joye et de consolation par cette vision, quelle pensez-vous que doit estre celle que reçoivent les bienheureux en la claire veuë et connoissance qu'ils ont de cet ineffable mystere de la tres-adorable Trinité?

Mais combien grande est la joie qu'ils reçoivent encore de voir ce nœud indissoluble, avec lequel l'humanité a esté jointe et unie avec la divinité en cet œuvre incomparable de l'incarnation, par laquelle Dieu s'est fait homme, et l'homme a esté fait Dieu, voyant clairement comme ce divin mystere

s'est accomply, et comme le Verbe eternel a pris chair humaine au ventre de la tres-saincte Vierge, sans faire aucune breche ny lezion à sa virginité, la laissant toute pure et toute nette, sans offenser en aucune maniere son integrité virginale. Quelle joye et quelle liesse sera celle-cy? quels torrens de voluptez, quels plaisirs et contentemens auront eternellement les esprits bien-heureux par la veuë de toute ces choses.

Et quelle felicité est encore celle qu'ils ont de voir le fruict et l'utilité des sacremens? voyant clairement comme la grace se communique par iceux, selon la disposition et correspondance qu'on y apporte, et comme les uns la reçoivent, et les autres la rejettent : comme Dieu donne la grace tres-suffisante et surabondante aux uns, et la grace efficace aux autres, et comme il la refuse à quelques-uns, sans toutefois leur faire aucun tort, ne faisant rien en cela qui ne soit tres-juste, comme dit le grand S. Augustin. Se pourroit-il jamais penser, mes cheres ames, avec quelle suavité les bien-heureux connoissent et voyent toutes ces choses.

Or non seulement ils voyent Dieu, qui est ce en quoy consiste la felicité, mais aussi ils l'entendent parler, et parlent avec luy, et font des colloques et des dialogues admirables avec sa divine Majesté; et c'est encore icy l'un des principaux poincts de leur beatitude. Mais, ô Dieu! quel langage est-ce qu'ils tiennent, et de quelles paroles se servent-ils? Certes, leur parler et leur langage n'est autre

qu'un langage d'amour d'un pere bien-aymé avec ses tres-chers enfans; et des enfans avec leur tres-cher pere, c'est à dire que le langage des bien-heureux est un langage tout filial, et plein d'amour: car comme ce lieu est la demeure des enfans de Dieu, et que nul n'entre dans le ciel s'il n'ayme Dieu, s'il n'a la charité, et s'il n'est enfant de dilection : aussi leur langage est tout filial et amoureux. Mais quelles paroles d'amour est-ce que Dieu dira à l'ame bien-heureuse? ô certes, il luy dira ces gracieuses paroles; Tu seras tousjours avec moy, et je seray tousjours avec toy; tu seras desormais toute à moy, et je seray tout à toy; et l'ame bien-heureuse par un amour reciproque, luy respondra ces amoureuses paroles prononcées avec tant de suavité par l'Espouse au Cantique des Cantiques; *Dilectus meus mihi et ego illi* (1), Mon bien-aymé est tout à moy, et je suis toute à luy, il est à cette heure tout mien, et je seray desormais et sans fin toute sienne.

Si l'Espouse, estant encore en cette vallée de miseres, disoit ces paroles d'amour avec tant de suavité; ô Dieu! quelle joye et quelle jubilation sera celle que recevront les bien-heureux en cette felicité eternelle, par ce dialogue et cet entretien amoureux qu'ils auront avec Nostre-Seigneur, lequel leur parlera de ce qu'il a fait et souffert pour eux, leur disant; En un tel temps je souffrois telles et telles choses pour vous, les entretenant du mystere de

(1) Cant. 2.

l'Incarnation, et de tout ce qu'il a operé pour nostre redemption, leur disant; J'ay fait pour vous sauver, et attirer à moy, telles et telles choses; je vous ay attendu tans de temps, allant apres vous quand vous resistiez à ma grace, comme vous forçant par une douce violence de la recevoir; je vous donnois en un tel temps ce mouvement et cette inspiration; je me servis d'un tel moyen pour vous attirer à moy. En somme il leur découvrira ses secrets jugements, et les voyes inscrutables qu'il a tenuës, et desquelles il s'est servy pour les retirer du peché, et les disposer à la grace : bref l'entendement des bien-heureux demeurera tout remply de clarté et de connoissance, tant de la grandeur de l'estre immense de Dieu, que de ce qu'il a fait et souffert pour eux, et des faveurs qu'il leur a communiquées; et enfin de tout ce qui concerne la divinité et humanité de Nostre-Seigneur, et la maternité et virginité de Nostre-Dame et glorieuse Maistresse, qui est la troisiesme chose la plus sublime que les bien-heureux voyent dans le ciel, ainsi que nous avons dit.

Et si S. Bernard, comme tres-devot et plein d'amour qu'il estoit envers l'humanité de Nostre-Seigneur, et envers sa tres-saincte Mere, receut tant de suavité et de plaisir en la consideration du mystere de sa saincte naissance, lors qu'estant une nuict de Noël dans une Eglise, en la ville de Chastillon sur Seine, meditant cette sacrée nativité, que son entendement et toutes les facultez de son ame furent tellement englouties en la consideration de ce

divin mystere, avec tant de consolation et admiration, et fust si absorbé en iceluy, par la connoissance que Dieu luy en donna alors, qu'il demeura quelques jours sans se pouvoir retirer de cette veuë, quelque violence qu'il se pust faire. En quel abysme de delices pensez-vous donc, mes cheres filles, que s'abysmera l'entendement des bien-heureux en la claire veuë, non seulement de la nativité de Nostre-Seigneur, mais de tous les divins mysteres de nostre redemption? Leur volonté sera alors dans une union tres-intime et inseparable avec celle de Dieu, sans que jamais elle puisse faire aucune resistance à icelle, ains accomplira tousjours tres-parfaitement sans aucune repugnance, tout ce qui sera de son divin vouloir. Leur memoire sera aussi toute pleine de Dieu, et du ressouvenir des graces et des biens qu'il leur a faits en cette vie mortelle, et du peu de service qu'ils luy ont rendu, au prix des grandes recompenses qu'ils possederont.

Enfin toutes les puissances et facultez des esprits bien-heureux seront tellement rassasiez, qu'ils ne pourront rien souhaiter davantage que ce qu'ils possederont : *Vincenti dabo manna absconditum*; Je leur donneray, dit Dieu en l'Apocalypse, une manne cachée qui les rassasiera et assouvira entierement; et outre cela, je donneray à un chacun une pierre blanche, en laquelle il y aura escrit un nom nouveau, que personne n'entendra qne celuy qui le recevra; *Et dabo illi calculum candidum, et in calculo novum nomen scriptum, quod nemo scit, nisi qui ac-*

cipit (1). Mais quelle est cette pierre blanche qui sera donnée à l'ame bien-heureuse, sinon Jesus-Christ, vraye pierre angulaire, lequel se donnera à chaque esprit bien-heureux par cette incomprehensible et ineffable communication qu'il leur fera de soy-mesme, en la vie eternelle; car la blancheur de cette pierre ne signifie autre chose que la candeur et pureté de Nostre-Seigneur, vray agneau sans tache ny macule. Mais quel sera ce nom qui sera gravé en cette pierre? certes il n'y a point de doute que nous ne soyons comme des caracteres, gravez en l'humanité de Nostre-Seigneur, ainsi qu'il dit par Isaye; *Ecce in manibus meis descripsi te;* Il nous a escrit en ses mains, d'autant que les clouds qui les ont percées nous ont escrits et gravez en icelles, et de mesme la lance nous a escrites en son cœur sacré, en luy ouvrant le costé.

Hier au soir en considerant la gloire des Saincts, il me vint en pensée que cette parole qui est escrite en cette pierre blanche, que personne n'entend que celuy qui la reçoit, n'estoit autre qu'une parole filiale et amoureuse, telle que celle que nous avons dite que Dieu dira à l'ame bien-heureuse, Je suis tout à toy, et tu es toute à moy; tu ne te separeras jamais de moy, et je ne m'esloigneray jamais de toy. O Dieu! Mes cheres sœurs, c'est icy le comble de la felicité des bien-heureux, de sçavoir que cette gloire de laquelle ils joüyssent, sera eternelle, et ne prendra jamais fin : Car qu'est-ce qui cause plus de joye

(1) S. P. ep. 1. ch. 2.

dans les prosperitez qu'on possede en cette vie, sinon l'esperance qu'on a qu'elles seront de longue durée? comme au contraire rien n'abat tant le courage, ny ne diminuë tant la joye, que la crainte qu'on a que telles prosperitez ne dureront pas longtemps, et ne viennent tost à passer. Mais les bienheureux possederont la felicité avec une plenitude de joye libre de toute crainte et apprehension de perdre ce bien incomparable duquel ils seront jouïssans, parce qu'ils seront asseurez que leur gloire sera eternelle, et ne leur pourra jamais estre ostée.

Vous aurez leu, je m'assure, en la vie de Ste Therese, la devotion qu'elle avoit à ouïr chanter le *credo* de la saincte messe, selon que la saincte Eglise le chante; mais elle estoit particulierement attirée à ces paroles, *cujus regni non erit finis*, son royaume sera eternel, et en la consideration de cette eternité, elle se fondoit toute en larmes de joye et de consolation. Certes, je ne ly jamais cela en la vie de cette grande Saincte, que je n'en sois, nonobstant toute ma misere, et la dureté de mon cœur, grandement touché. Or si la pensée qu'on a en cette vie, que le regne de Dieu est eternel, cause au cœur humain tant de joye et liesse spirituelle; quel pensez-vous que doit estre le contentement des Saincts, en l'asseurance qu'ils ont de la perpetuité de leur gloire? O certes cela ne peut estre compris de nos petits esprits.

Mais outre cette gloire essentielle des bien-heureux dont nous avons parlé, ils en ont encore une

autre qu'on appelle accidentelle, qui est celle qui leur arrive par accident, comme nous avons dit au commencement de ce discours, et la quelle leur arrive de plusieurs choses; mais specialement de la claire veuë et connoissance qu'ils ont de la gloire de tous les habitans du ciel : Car vous sçavez que tous ne la possedent pas égallement, ains en degré different, les uns plus, les autres moins; et bien que cela soit ainsi, tous neantmoins sont tres-contens de la gloire qu'ils possedent; et ceux qui en ont moins se rejouïssent de ceux qui en ont davantage, d'autant que la charité est là en sa perfection, n'y ayant point dans le ciel d'envie ny de jalousie : Et c'est veritablement en ce lieu qu'on peut dire avec le grand apostre, que la charité n'est point envieuse ny jalouse, puisque chacun de ces bienheureux citadins est aussi ayse de la gloire des autres, que de la sienne propre; *charitas non æmulatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt.* Et par cette douce communication et participation qu'ils ont de la felicité les uns des autres, tous demeurent tres-contents et satisfaits de celles qu'ils possedent. Vous entendrez mieux cecy par quelque similitude.

Voyez un bon pere qui habille deux de ses enfans de drap d'or, et comme ils ne sont pas tous deux de mesme taille et grandeur, il en faut plus à l'un qu'à l'autre; de sorte qu'il en faudra bien six ou sept aulnes pour la robe de l'un, et trois ou quatre suffiront pour la robe de l'autre : si vous les re-

gardez, ils sont tous deux vestus de drap d'or, et par consequent ils doivent estre également contents; et quoy que le premier, lequel a sept aulnes de drap d'or en sa robe, en ait plus que celuy qui n'en a que trois ou quatre, si est-ce que celuy qui en a moins ne luy en porte aucune envie; parce qu'il en a autant qu'il luy en faut pour son vestement. Ainsi en est-il de la gloire des bien-heureux; car tous sont parfaitement contents de celle qu'ils possedent, sans envier celle des autres, chacun estant pleinement satisfait selon sa capacité.

Et comme nous voyons encore, qu'en cette vie tous n'entendent pas également le son et l'accord d'une bonne musique; Et que celuy qui a l'oüye dure ne peut pas si bien remarquer sa melodie et sa perfection, quoy qu'il entende et sçache bien la musique, comme fait celuy qui a l'oüye plus subtile : et quoy que le premier soit content de la suavité qu'il reçoit à oüyr cette musique, si est-ce neantmoins que cette suavité n'est pas si grande que celle que reçoit celuy qui a plus de subtilité en l'oreille, quoy que tous deux soient contents de cette musique. De mesme voyons-nous que le soleil n'est pas également regardé d'un chacun, et neantmoins tous se contentent de sa clarté, pour en recevoir autant qu'ils en peuvent supporter : car celuy qui a les yeux troubles ou foibles, ne peut pas recevoir les rayons du soleil avec la mesme clarté, que fait celuy qui a la veuë plus forte, claire et nette; et toutefois les uns et les autres sont satisfaits et contents de

la lumiere du soleil, bien que le contentement des uns soit plus excellent que celuy des autres. Ainsi en est-il de la gloire que reçoivent les bien-heureux dans le ciel.

Mais de parler de la beauté du lieu où se fait ce divin festin de la felicité eternelle, qui est encore une gloire accidentelle, et de la dignité des conviez, et de ceux qui y servent; ce sont des choses qui seroient trop longues à raconter, et encore tout ce qui s'en pourroit dire, ne seroit rien au prix de ce qui s'y trouve en verité. La saincte mere Therese, parlant de la beauté du ciel s'essaye de trouver quelques similitudes propres pour nous en faire concevoir quelque chose, et afin de se faire entendre, elle compare le ciel à une grande salle, laquelle seroit toute pleine et environnée de beaux tableaux et miroirs, parmy lesquels il y en auroit un si grand et si replendissant que quand on viendroit à s'y regarder, outre qu'on verroit le miroir dans lequel on se regarderoit, on s'y verroit parfaittement soy-mesme, et avec cela l'on verroit encore en iceluy avec un singulier plaisir, tous les tableaux et tous les autres miroirs de cette salle; mais, ce qui est davantage, l'on y verroit aussi tout ce qu'ils representent chascun en leur particulier.

Or cette salle ou ce palais où sont ces tableaux et miroirs, c'est le ciel empirée : mais quel est ce miroir si grand et si resplendissant, dans lequel on void tout ce que je vous ay dit, sinon l'essence de Dieu, dans laquelle non seulement on le void et connoist

tel qu'il est, mais l'on s'y void et connoist aussi soy-mesme, avec toutes les graces qu'on a receuës, et dans cette divine essence l'on y void encore la gloire de tous les autres Saincts, tous leurs merites, et tout ce qu'ils ont fait et souffert, et toutes les graces et faveurs qu'ils ont receuës de la divine Majesté pendant qu'ils ont esté en cette vie : et de plus l'on y void encore toutes les choses creées, comme Dieu a fait le ciel, et l'a orné du soleil et de la lune, et l'a enrichi d'estoiles, et de tout ce qui se retrouve en iceluy, et comme il a fait la terre diaprée d'une si grande varieté de fleurs; en somme, comme il a creé toutes choses du neant, et la maniere avec laquelle il y a procedé, qui sera encore un subjet de cette gloire accidentelle qui procede comme vous voyez, de l'essentielle c'est-à-dire, de la claire vision de Dieu.

En cette felicité eternelle, les bien-heureux auront encore pour gloire accidentelle la claire vision des cherubins, seraphins, throsnes, dominations, vertus, puissances, principautez, archanges et anges qui sont les neuf chœurs de ces esprits celestes, divisez en trois hierarchies, parmy lesquels les Saincts seront placez chascun selon leurs merites. Mais outre ce que nous avons dit, ils connoistront encore avec un plaisir admirable l'esperance des patriarches, l'obeyssance des prophetes, la charité des apostres, la ferveur et constance des martyrs, l'humilité et fidelité des confesseurs, et la pureté des vierges : Ils verront les penitences, jeusnes, veilles, et mortifications qu'ils ont prattiquées en cette vie.

Bref, toute la perfection, sainctete et gloire des Saincts, sera à tous en general, à chacun en particulier, un subjet de gloire accidentelle.

Et outre cela, nos corps seront apres la resurrection glorieux, je dy les nostres; mais avec cette presupposition que je fais tousjours à sçavoir, si Dieu nous fait la misericorde d'estre du nombre des esleus, car ils auront ainsi que nos ames, les quatre dots de gloire, à sçavoir; la subtilité, l'agilité, l'impassibilité, et la clarté. Et comme maintenant nos ames sont enchassées (s'il faut ainsi parler) dans nos corps qui les tiennent comme prisonnieres, les contraignant d'aller où ils vont, ayant une si estroitte union ensemble, qu'on peut dire qu'elles participent en quelque chose à leur misere. Ainsi en cette reünion du corps avec l'ame glorieuse, ces quatre dots de gloire luy seront communiquez, par lesquels l'ame le gouvernera, et le menera où elle voudra, sans que jamais il luy fasse aucune resistance; car il aura une telle subtilité, qu'il penetrera par tout, sans qu'il puisse estre empesché d'aucun autre obstacle; et quant à son agilité, il sera tel, qu'il n'y aura traict d'arbaleste qui aille si viste, et comme il sera plus subtil que le rayon du soleil, aussi sera-t-il plus agile que luy, et mesme que les mouvemens de l'esprit, il ira plus viste que le vent, ny qu'aucune chose qui se puisse imaginer. Il aura l'impassibilité, en sorte qu'il ne pourra jamais estre offensé, ny alteré d'aucune maladie ny incommodité. Mais outre cela il sera si lumineux que sa clarté surpassera celle

du Soleil. Et pour comble de sa felicité, il sera semblable à Dieu : et comment semblable à Dieu ? c'est-à-dire, par participation de gloire ; c'est ce que nous fait entendre la saincte Escriture, quand elle appelle Nostre-Seigneur, *Deus Deorum*, le Dieu des dieux ; c'est-à-dire, le Dieu de tous les petits dieux qui sont les Saincts.

Je pensois dire encore un mot sur les circonstances qui se trouverent au banquet de ce grand roy Assuerus, que j'ay pris pour subjet de ce discours : Mais je vois que l'heure passe, c'est pourquoy je finis. Que me reste-t-il plus à vous dire, mes cheres sœurs, sinon de vous exciter derechef par les paroles de S. Paul, à relever vos cœurs et vos pensées à la consideration de ces biens eternels qui sont si excellens, que c'est à tres-juste raison que ce sainct Apostre dit, que l'œil n'a jamais veu, l'oreille entendu, ny le cœur de l'homme pensé ce que Dieu a preparé à ceux qui l'ayment et le servent ; *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascenderunt, quæ præparavit Deus, iis qui diligunt illum.*

Contentez donc bien vos entendemens à les considerer, afin que par les beautez et excellences que vous y decouvrirez, vous veniez à les aimer et desirer, retirant vos pensées de toutes les choses creées et transitoires de cette vie, pour vous appliquer soigneusement à faire ce qu'il faut pour en acquerir la possession.

Appliquez-vous aussi à mediter ces divins mysteres, et tout ce que Nostre-Seigneur a operé pour

nostre redemption, afin que par la connoissance que vous en aurez, vostre volonté vienne à l'aymer; car il le faut aymer icy bas en terre, pour l'aymer eternellement là haut au ciel, parce qu'il n'y a point de ciel pour celuy qui n'a point d'amour et de charité. Contentez donc vostre volonté, aimant Dieu autant qu'on le peut aimer en cette vie mortelle. Mais comment le faut-il aimer, me direz-vous? Il n'y a point de façon, ny de mesure pour cela, la façon et la mesure d'aymer Dieu, c'est de l'aymer sans mesure plus que tout, et au dessus de toutes choses; *Causa diligendi Deum, Deus est, modus sine modo.*

Contentez aussi vostre memoire, luy retranchant tous les souvenirs terrestres, afin de la remplir de choses celestes; mais specialement des divins mysteres de la vie, mort et passion de Nostre-Seigneur. Mais remplissez-la encore du souvenir de vos fautes et infidelitez, pour vous en humilier et amender, et des benefices que vous avez receus de Dieu, pour l'en remercier : et si vous avez receu des graces particulieres, ressouvenez-vous-en aussi, pour les bien cultiver et conserver, vous disposant pour l'augmentation et accroissement d'icelles. Enfin travaillez avec fidelité, mes cheres sœurs, pendant cette vie, et perseverez jusques à la fin, à ce que vous puissiez estre congregées et unies avec les bien-heureux esprits en cette felicité, pour y aymer Dieu, et jouyr de luy eternellement. C'est ce que je vous souhaitte et desire de tout mon cœur. *Amen.*

DEUXIESME SERMON

POUR LA FESTE

DE TOUS LES SAINCTS.

Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona. GENES. I.

Dieu ayant creé toutes choses, les considerant en general, il vid qu'elles estoient grandement bonnes.

LA premiere feste qui ayt jamais esté celebrée en la terre, a esté une feste de complaisance. Il est dit dans la Genese, que Dieu voulant donner commencement à ce grand univers, il crea premierement le ciel et la terre, puis ayant creé la lumiere il vid qu'elle estoit bonne, *Et vidit Deus lucem quod esset bona;* Et considerant la terre comme la pepiniere des plantes, des arbres, des herbes, et des fleurs; Il vid semblablement qu'elle estoit bonne; puis regardant la mer, qui contenoit dedans soy tant de poissons, il vid que cela estoit bon : bref considerant les animaux, et chaque chose en detail, il vid qu'elles estoient bonnes. Mais apres qu'il eut creé l'homme et formé la femme d'une de ses costes qu'il luy tira dans un doux sommeil, regardant alors tout son ouvrage parfait et accomply, poussé de complaisance, il vid, ou pour parler conformement à mon subjet, il dit non seulement qu'il estoit bon, comme il avoit fait, considerant chaque chose en particulier, mais

qu'il estoit grandement bon; *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.*

Or la saincte Eglise qui est non seulement Espouse de Jesus-Christ, mais encore son imitatrice, se voulant en toutes choses conformer à luy, fait les festes particulieres des Saincts avec un plaisir admirable; car lors qu'elle considere l'amour des apostres, la constance des martyrs, la ferveur des confesseurs, et la pureté des vierges, et qu'elle void toutes ces choses en particulier, elle dit à l'imitation de Nostre-Seigneur que cela est bon. Mais quand elle vient à faire de tous ensemble une feste, et qu'elle vient à considerer les couronnes, les palmes, les victoires, et triomphes de tous les Saincts en general, elle a une complaisance nompareille, et dit alors, non seulement que cela est bon, mais que cela est grandement bon; et c'est ce qu'elle fait en la feste que nous celebrons aujourd'huy. Il y a plusieurs raisons de son institution, mais je me contenteray d'en dire une qui est fondamentale, à sçavoir, qu'elle a esté instituée pour solemniser la feste de plusieurs Saincts et Sainctes qui sont au ciel, les noms et la vie desquels ne sont point connus ça bas en terre, et desquels pour cette cause l'Eglise ne fait point de feste particuliere; car ne pensez pas que ce soit les miracles ny les vertus apparentes qui ont rendu saincts tous ceux qui sont au ciel. O non certes! il y a un nombre infiny de Saincts qui ont tousjours esté cachez en cette vie, qui n'ont point fait de miracles, et de la sainteté desquels on ne fait aucune

mention, qui sont neantmoins exaltez au Ciel par-dessus ceux qui en ont fait beaucoup, et qui sont honorez dans l'Eglise. Ce fut un coup de la divine Providence de reveler et faire connoistre au monde la saincteté d'un S. Paul premier hermite, qui vivoit dans le desert si inconnu, et si peu estimé des hommes. Mais, ô Dieu, combien pensez-vous qu'il y a eu d'autres Saincts qui ont vescu dans les deserts, dans les boutiques, dans les maisons devotes, et dans les monasteres, et qui ont esté inconnus aux yeux du monde pendant leur vie, et qui sont maintenant exaltez dans la gloire par dessus ceux qui ont esté connus et honorez en la terre? C'est pourquoy la saincte Eglise, considerant la feste qui se fait au ciel de tous les Saincts en general, pour s'y conformer a institué celle que nous celebrons aujourd'huy.

Les astrologues admirent la grande correspondance et le merveilleux rapport que la terre a avec le ciel, et ce rapport est tel que l'on peut dire que le ciel est le mary de la terre, et qu'elle ne peut rien produire que par ces influences. Or je ne veux pas m'estendre à parler en ce lieu des influences, que les philosophes disent que le ciel respand sur la terre, qui font qu'elle vient à produire des fruicts, des arbres, des plantes et des fleurs; ny des recompenses que la terre rend au ciel, luy exposant tout ce qu'elle a produit par le moyen des influences qu'elle a receuës de luy, et comme elle luy envoye des vapeurs qui montent au ciel comme une fumée d'encens, et

le ciel les ayant receuës les luy renvoye pour la feconder par la pluye et la rosée. Bref c'est une chose admirable de voir le grand rapport et la parfaite correspondance qu'il y a entre le ciel et la terre. Mais ô Dieu! que c'est chose bien plus admirable de voir le grand rapport qu'il y a entre la Hierusalem celeste et la terrestre, entre l'Eglise triomphante et la militante; d'autant que l'Eglise militante fait ça bas en terre, autant qu'il luy est possible, tout ce qu'elle croit se faire là haut en la triomphante, et comme une bonne mere, elle tire tout ce qu'elle peut de la Hierusalem celeste pour en nourrir ses enfans, taschant de les conformer en tout ce qu'elle peut aux habitans du ciel. C'est pourquoy, considerant les festes qui s'y font, pour honorer le martyr et triomphe de chaque Sainct en particulier, elle en fait de mesme çà bas en terre. Voyez, je vous prie, comme elle chante la ferveur et constance d'un S. Laurent en celebrant sa feste, comme elle admire un S. Barthelemy au jour de son martyre; et ainsi des autres Saincts. Mais outre les festes particulieres que l'Eglise fait de chaque Sainct, voyant qu'il se fait au ciel une resjoüissance generale de tous ces bien-heureux esprits, pour s'y conformer, elle fait le mesme aujourd'huy; ce qu'elle nous fait entendre par ces paroles qu'elle chante au commencement de la saincte messe; *Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore Sanctorum omnium, etc.* Resjoüissons-nous tous en Nostre-Seigneur, dit-elle, pour la feste de tous les

Saincts, chantons et celebrons leurs triomphes, et victoires; et autres semblables paroles de resjouyssance et d'exaltation, par lesquelles elle nous invite à faire cette solemnité.

Donc pour suivre le dessein de la saincte Eglise, je diray quelque chose de ce qu'il faut faire pour bien celebrer cette feste, le plus brievement et familierement qu'il me sera possible, et diviseray mon discours en trois poincts.

Dieu de toute eternité a desiré de nous donner sa grace et nous faire ressentir les effects de sa misericorde, et ceux de sa justice par laquelle il nous veut donner la gloire pour recompense de nos bonnes œuvres; sa bonté nous ayant mis en ce monde, où nous pouvons meriter ou demeriter, Or neantmoins, bien qu'il nous donne la gloire par sa justice, pour recompense de nos bonnes œuvres, et des travaux que nous avons endurez pour son amour, il nous la donne aussi par sa misericorde, d'autant qu'elle surpasse infiniment le loyer que meritent nos bonnes œuvres. Mais afin d'obtenir les graces requises pour parvenir à cette gloire, il veut que nous nous servions de l'invocation des Saincts et qu'ils soient nos mediateurs, afin que nous puissions recevoir par leurs entremises et par leurs intercessions, ce que nous ne meritons pas d'obtenir sans icelles. Or est-il que ces ames bien-heureuses les anges, les cherubins, et seraphins nous aymant parfaitement non seulement ils nous desirent, ains aussi ils nous procurent les graces de Dieu poussez par le motif de l'amour,

et charité qu'ils ont pour luy : d'autant que l'amour du prochain procede et naist de l'amour de Dieu, comme de sa source; et de là vient le desir tres-ardent, qu'ils ont que sa divine misericorde nous donne sa grace en ce monde et la gloire en l'autre. Mais les Saincts ont encore un autre motif qui leur fait souhaitter, et demander à Dieu qu'il nous donne sa grace, c'est qu'ils voyent le grand desir qu'il a de nous la departir, ce qui fait qu'ils nous la desirent et procurent avec un amour d'autant plus grand qu'ils le voyent grand en Dieu. Et c'est là leur principal et plus excellent motif; car voyant que nous avons esté creés pour la gloire eternelle, et que c'est pour jouyr de cette gloire que sa divine bonté nous a rachetez, et qu'il ne desire rien tant que nous jouyssions du fruict de nostre redemption; ils conforment leurs desirs à celuy de sa divine Majesté en procurant nostre salut autant qu'il leur est possible par leurs prieres et intercessions. Mais neantmoins afin que les Saincts prient et intercedent pour nous, il nous les faut invoquer et demander leur secours; et c'est en cette sorte que nous devons celebrer leurs festes, nous servant du pouvoir qu'ils ont aupres de Dieu, pour obtenir de sa misericorde, les graces et faveurs dont nous avons besoin ; et sa divine Majesté a si agreable qu'on se serve de l'invocation des Saincts, que voulant departir quelque faveur aux hommes, il les inspire souvent de se servir de leur entremise, et luy-mesme les provoque à prier pour nous. C'est pourquoy l'Eglise demande à Dieu qu'il

excite ses Saincts à prier pour nous. Nous devons donc avec toute confiance les prier, et nous addresser à eux specialement au jour de leurs festes, et ne faut point douter qu'ils ne nous escoutent et fassent volontiers ce dequoy nous les supplions.

Mais d'autant que l'invocation des Saincts se rapporte à la priere, il ne sera pas hors de propos d'en dire quelque chose. Il faut donc sçavoir qu'il y a trois personnes qui interviennent à la priere; la premiere est celle que l'on prie; la seconde est celle qui demande; et la troisiesme celle qui prie. Quant à la premiere personne, qui est celle que l'on prie, ce ne peut jamais estre que Dieu; car c'est luy seul qui tient en soy tous les tresors de la grace et de la gloire: et pour cela lors que nous prions les Saincts nous ne leur disons pas qu'ils nous accordent, ou qu'ils nous departent telle grace ou telle vertu; mais bien qu'ils nous l'impetrent; parce qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de donner des graces, comme il luy plaist, et à qui il luy plaist.

Or on peut prier Dieu en deux façons, à sçavoir immediatement et mediatement: prier immediatement, c'est s'addresser directement à luy sans l'entremise d'aucune creature, comme fit la Cananée, et plusieurs autres que nous lisons en la saincte Escriture, lesquels prierent directement Nostre-Seigneur, et receurent de grandes graces de sa divine bonté, à cause de la confiance et de l'humilité avec laquelle ils accompagnent leurs prieres, ainsi que fit le sainct patriarche Abraham; *Loquar ad Domi-*

num meum cùm sim pulvis et cinis (1), Je parleray à mon Seigneur, dit-il, encoré que je ne sois que poudre et cendre, et une chose de neant; Neantmoins je m'addresseray à luy parce qu'il est mon Createur, et que je suis sa creature. Le Publicain, et la Samaritaine priant immediatement Nostre-Seigneur, receurent la remission de leurs pechez: ce qui fut encore octroyé à plusieurs autres, Dieu pouvant par luy-mesme donner ce qu'il luy plaist, sans qu'il ait besoin pour cela de l'ayde et secours d'aucune creature.

Prier Dieu mediatement, c'est prier par le moyen de la glorieuse Vierge, des anges, et des Saincts, et c'est de cette priere que se servit le Centurion, lequel envoya ses amis prier Nostre-Seigneur qu'il vint guerir son serviteur; et la Cananée qui apres avoir prié immediatement Nostre-Seigneur, se voyant rejettée de luy, pria mediatement par le moyen des apostres, s'addressant à eux afin qu'ils fussent ses advocats. Or cette façon de prier est tres-bonne et bien meritoire, parce qu'elle est humble, et procede de la connoissance que nous avons de nostre indignité et bassesse, qui fait que n'osant approcher de Dieu pour luy demander nos necessitez, nous nous addressons aux Saincts, asseurez que nous sommes, que nos prieres, qui d'elles-mesmes sont extrémement foibles et impuissantes, estant meslées avec celles de ces bien-heureux esprits auront par ce moyen beaucoup plus de force et d'efficace.

(1) Gen. 18.

La priere immediate est une priere toute filiale, pleine d'amour et de confiance en laquelle nous nous addressons à Dieu, comme à nostre Pere, suivant ce que luy-mesme nous enseigne au commencement de l'oraison dominicale, où il veut que nous l'appellions nostre Pere. O Dieu que cette parole est pleine d'amour, et qu'elle remplit le cœur de douceur, et de confiance: Ce que nous voyons par les demandes que nous luy faisons en suitte; car apres l'avoir appellé nostre Pere, nous luy demandons son royaume, et que sa volonté soit faite çà bas en terre par les hommes, comme elle l'est faite dans le ciel par les bien-heureux: O que ces demandes sont grandes.

La seconde personne qui intervient en la priere est celle qui demande: mais remarquez que je ne parle pas de celle qui prie, ains de celle qui demande; car il y a bien de la difference entre prier, et demander. Le maistre demande bien quelque chose à son serviteur, mais il ne le prie pas de la luy donner, ains au contraire, en luy demandant ce qu'il desire, il luy commande de le luy donner: de mesme un autre, en demandant quelque chose qui luy est deuë, n'use point de prieres; parce qu'il demande ce qui luy appartient par justice. C'est une question qui est debattuë entre les theologiens scholastiques, à sçavoir si Nostre-Seigneur, entant qu'homme, prie pour nous; car S. Jean dit, qu'il est nostre advocat et mediateur, *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum Justum:* sçavoir, s'il faut que les

advocats et mediateurs prient. Il y a diverses opinions sur ce subjet; Mais il me semble que l'on se peut arrester à ces paroles que Nostre-Seigneur dit à ses apostres, qui sont rapportées dans le 16[e] chapitre de l'Evangile du mesme S. Jean; *Et non dico vobis, quia ego rogabo Patrem de vobis*, et je ne vous dy pas que je prieray mon Pere pour vous, car il y a bien de la difference entre prier et demander, comme nous venons de dire. Certes il n'y a point de doute, que Nostre-Seigneur Jesus-Christ demande pour nous le royaume des cieux, qu'il nous a acquis aux prix de son sang et de sa vie; c'est pourquoy il le demande comme chose qui luy appartient par justice; et ainsi de toutes les autres demandes, qu'il fait à son Pere eternel pour nous. Or bien neantmoins que l'on objecte que Nostre-Seigneur entant qu'homme, demandé par forme de supplication, et de priere, se rendant nostre mediateur, il est vray pourtant que tout ce qu'il demande luy appartient par droict de justice.

La troisiesme personne qui intervient en la priere, c'est la creature raisonnable. Mais pour laisser à part tout ce qui se pourroit dire sur ce subjet, nous ne parlerons maintenant que de nous autres Chrestiens qui vivons en cette valée de miseres, qui connoissant la difficulté que nous avons de nous sauver, à cause de l'infirmité de nostre nature, nous prions, et envoyons nos requestes et nos souspirs au ciel, implorant le secours de Dieu, luy demandant sa grace; et afin de l'obtenir plus facilement, nous nous ser-

vons de l'invocation des saincts, les priant qu'ils intercedent pour nous qui sommes encore pelerins et estrangers sur cette terre, et qu'il nous ayde à parvenir à cette felicité eternelle de laquelle ils sont joüissants. Mais hélas ! miserables et chetives creatures que nous sommes, nos prieres sont si froides, si lasches et si foibles, qu'elles ne meritent pas d'estre exaucées de Dieu. O qu'il y a une grande difference et disproportion entre les prieres de ces bien-heureux esprits, et les nostres! car ils prient et chantent continuellement les loüanges de Dieu; mais avec une si profonde humilité, et avec tant de ferveur, d'amour et de fermeté, qu'elles sont d'un prix et d'une valeur inestimable : c'est pourquoy les nostres chetives estant meslées parmy celles de ces bien-heureux, viennent à prendre une force et vertu admirable, ressemblant à une goutte d'eau, laquelle estant jettée dans un tonneau de vin, en prend la force et la vertu, laissant d'estre ce qu'elle estoit auparavant pour se convertir en vin : Ainsi quand nos prieres sont presentées à Dieu en l'union de celles des saincts, par ce sacré meslange, elles viennent à prendre une grande force et vigueur, et par ce moyen elles sont renduës plus precieuses devant Dieu, et meritoires pour nous et pour nostre prochain.

Pour mon second poinct, je dy que c'est une chose tres-certaine que les Saincts prient pour nous, d'autant plus ardemment et fortement, que plus ils voyent dans l'essence divine, que Dieu desire nostre salut et beatitude. Nous en devons faire de mesme à l'endroit

de nostre prochain, nous employant à son service, et l'aydants autant que nous pourrons à se sauver, avec une charité non point envieuse ny interessée, mais qui regarde purement Dieu, et n'ait point d'autre object que sa gloire. O! si nous pouvions un peu comprendre quelle est la charité des Saincts, et de quelle ferveur et humilité ils accompagnent leurs prieres, nous aurions sans doute grand subjet de nous confondre, si nous venions à faire comparaison du peu d'humilité qui se trouve en nos prieres çà bas en terre, avec celles dont ils prient là haut au ciel, ce qui procede de la veuë et claire connoissance qu'ils ont sans ombre ny figure de la grandeur immense de Dieu et de la distance infinie qu'il y a entre la creature et le createur: et d'autant plus qu'ils ont de degrez de gloire, et qu'ils sont plus eslevez, d'autant plus connoissent-ils cette distance infinie, et par consequent leur humilité est plus profonde.

Que si une personne en cette vie, par un frequent exercice des considerations et meditations de la grandeur de Dieu, et de la bassesse de la creature, vient à connoistre une si grande disproportion et esloignement de l'une à l'autre que cette connoissance la fait abaisser, et humilier en sorte qu'elle se voudroit cacher, et abysmer jusques dans son neant, ne trouvant point de lieu ce luy semble, assez bas pour son indignité: quelle doit estre donc, je vous prie, l'humilité de ces ames bien-heureuses qui voyent clairement la grandeur et majesté infinie de Dieu? Certes, l'humilité que la tres-saincte Vierge a euë en cette vie

a esté tres-grande; d'autant qu'elle avoit plus de connoissance de Dieu, qu'aucune autre creature. Il est vray que celle avec laquelle il prononça ces sacrées paroles, au jour de l'Incarnation, *Ecce ancilla Domini*, fut si grande, qu'elle estonna les anges, de voir qu'il y eust une creature si humble en la terre: mais l'humilité que cette glorieuse Vierge a maintenant dans le ciel, est incomparablement plus grande; parce qu'elle a mille fois plus de connoissance de la grandeur infinie de Dieu, et de ses souveraines perfections, qu'elle n'avoit pas en ce monde. Cette connoissance estant le plus fort, et le plus excellent motif pour nous humilier, et nous faire abaisser jusques dans nostre neant, que nous puissions avoir.

Il n'y a donc point de doute, que les prieres des Saincts estant faites avec une si profonde humilité, ne soient tres-meritoires, et tres-agreables à Dieu, et ne nous puissent par conséquent obtenir beaucoup de graces: Or il faut neantmoins, si nous en voulons ressentir les effects, que nous sçachions nous en prevaloir; car si de nostre costé nous ne cooperons, il est certain que nous nous rendrons indignes de leurs suffrages. Mais considerez, je vous prie, seroit-il à propos de demander aux Saincts qu'ils prient pour nous, et nous obtiennent quelque grace, si de nostre costé nous ne nous voulons disposer à la recevoir? Nous les prions qu'ils nous obtiennent les vertus, et nous n'en voulons pas embrasser la pratique, ny n'en voulons faire aucun acte: et neantmoins nous voulons qu'ils intercedent pour nous, quoyque bien

souvent nous fassions les actes contraires aux vertus que nous leur demandons.

O certes! ne nous abusons pas, car Dieu veut que nous cooperions à ses dons; et quand nous luy demandons quelque vertu par l'entremise des Saincts, il ne nous la donnera jamais, si nous ne nous mettons en l'exercice d'icelle. Dieu nous a creez sans nous, c'est à dire, lors que nous n'estions point, il nous tira du neant, et nous donna l'estre; mais il ne nous veut pas sauver sans nous, comme dit S. Augustin, *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te*; et bien qu'il nous laisse nostre liberté sans la vouloir forcer: il veut neantmoins nostre consentement, et cooperation à sa grace, afin de nous appliquer le fruict de nostre redemption, sans laquelle nous ne sçaurions aller au ciel, n'y ayant point d'autre porte pour y entrer: C'est pourquoy l'Eglise termine toutes ses prieres, *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, Par Nostre-Seigneur Jesus-Christ, pour nous monstrer que les prieres, ny des anges ny des Saincts, ny des hommes, ne peuvent estre exaucées du Pere eternel si ce n'est au nom de son Fils; d'autant que nulle creature, suivant son divin decret, n'eut jamais peû parvenir à la gloire, non pas mesme la sacrée Vierge, que par la mort et passion de Nostre-Seigneur, qui nous l'a meritée. Les Saincts donc prient que le merite de sa passion nous soit appliqué, et à mesure que nous correspondons aux graces de Dieu, il nous en donne toujours de nouvelles; ce qu'estant connu des Saincts, ils prient avec beaucoup de fer-

veur sa bonté infinie qu'elle les respande abondamment sur nous, à quoy ils sont grandement incitez par le plaisir qu'ils voyent que Dieu prend de se communiquer à ses creatures. Donc si nous voulons nous rendre dignes des suffrages des Saincts, il nous faut prattiquer fidellement les vertus que nous demandons à Dieu par leur intercession.

Pour mon troisiesme poinct, je dy qu'il nous faut à l'exemple des Saincts embrasser la pratique des maximes Evangeliques que l'Eglise nous propose en ce jour, *Videns Jesus turbas ascendit in montem, et cum sedisset accesserunt ad eum Discipuli ejus, et aperiens os suum docebat eos,* Jesus, dit le texte sacré, voyant une grande multitude de peuple, qui le suivoient pour entendre sa doctrine, il se retira sur une montagne, et s'estant assis, ouvrant sa saincte bouche, il dit ces divines paroles qui contiennent toute la perfection Chrestienne : *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum;* Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux; *Beati mites: quoniam ipsi possidebunt terram* : Bien-heureux sont les debonnaires, car ils possederont la terre : *Beati qui lugent; quoniam ipsi consolabuntur:* Bien-heureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolez : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*, Bien-heureux enfin ceux qui seront persecutez pour la justice; car le royaume des cieux est à eux. O Dieu! que cette doctrine est contraire à l'esprit et aux maximes du monde.

L'Escriture saincte rapporte que Nabuchodonosor

vid en songe une grande statuë qui avoit la teste d'or, les bras d'argent, le ventre d'airain, les jambes de fer, et les pieds de terre : mais comme il consideroit la beauté de cette statuë, il vid venir une petite pierre de dessus une montagne, qui heurtant les pieds de cette statuë la renversa par terre et la reduisit en cendres qui furent emportées par le vent; et ainsi il disparut. O mes cheres sœurs, c'est à vous à qui je parle, car vous n'estes pas encore tout à fait hors du monde, vous estes seulement comme estoient les Nazareens, esloignées et sequestrées du monde et de ses vanitez. Qu'est-ce, je vous prie, que cette statuë nous represente, sinon le monde? ou plustost l'orgueil et la vanité du monde, qui a la teste d'or, et les pieds de terre; et cette montagne de laquelle est descenduë cette petite pierre, ne nous represente-elle pas tres-à propos nostre souverain Seigneur et Maistre, de la bouche duquel est sortie cette petite pierre des huict beatitudes, qui a renversé cette statuë de la vanité du monde, faisant que tant et tant de personnes ont quitté les richesses, honneurs, et dignitez de la terre pour se rendre pauvres, vils, et abjects? O Dieu! il est vray que cette doctrine Evangelique ayant esté repanduë par tout l'univers, a esté embrassée de plusieurs, qui ont mesprisé le monde avec toutes ses vanitez.

Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, dit Nostre-Seigneur; et le monde dit, bien-heureux sont ceux qui sont riches et qui ont toutes sortes de commoditez en cette vie, comme au contraire mal-heureux

sont les pauvres. Mais Nostre-Seigneur voyant la folie, et la vanité du monde, et les choses en quoy il constituë sa beatitude, il jette une petite pierre au pied de cette statuë, et dit en premier lieu : Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux; comme au contraire, malheur aux riches, c'est à dire à ceux qui ont leurs affections attachées aux richesses; car outre qu'ils n'auront pas le royaume des cieux, ils seront eternellement mal-heureux, et n'auront pour recompense, que l'enfer, et la compagnie des demons. Bien-heureux sont les debonnaires, dit Nostre-Seigneur, car ils possederont la terre : Or d'autant que cette debonnaireté veut que l'on reprime les mouvemens de cholere, que l'on soit doux, cordial, et plein de mansuetude envers le prochain, que l'on pardonne à son ennemy, que l'on supporte les mespris; la vanité du monde qui a un esprit tout contraire à cela dit; bien-heureux celuy qui se vange de son ennemy, qui se fait craindre et redouter, et auquel on n'oseroit dire un mot de mespris; et estime mal-heureux celuy qui est doux et patient parmy les injures et adversitez. Nostre-Seigneur jette encore cette petite pierre contre cette statuë, et dit : Bien-heureux sont les debonnaires, car ils possederont la terre; et par ces paroles il destruit cette fierté et arrogance, en laquelle les mondains fondent leur beatitude. Bien-heureux, dit Nostre-Seigneur, ceux qui pleurent, car ils seront consolez; et le monde tout au contraire dit, bien-heureux ceux qui prennent leurs

plaisirs et joüissent de toutes sortes de contentemens. Enfin bien-heureux, dit Nostre-Seigneur, sont ceux qui ont faim et soif de justice, et qui sont persecutez pour la justice : et le monde ne dit-il pas au rebours? ne va-il pas constituant son bon-heur en tout ce qui est contraire aux preceptes de Nostre-Seigneur? lequel considerant cette statuë, non point en songe, comme Nabuchodonosor, mais en verité et effet, voyant qu'elle n'avoit que des pieds de terre, c'est à dire, que tout ce que le monde prise et estime, n'est fondé que sur des choses perissables et transitoires; Il jette pour la renverser cette petite pierre des huict beatitudes, qui contiennent, ainsi que nous avons dit, toute la perfection chrestienne.

Mais le monde voyant sa gloire renversée, et qu'on la quittoit pour embrasser la pauvreté, le mespris, les larmes, et la persecution; la prudence humaine s'y est glissé, et a trouvé mille interpretations contraires à ces beatitudes : O Dieu, dit-elle, il est vray que les pauvres d'esprit sont bien-heureux! mais n'est-ce pas estre pauvre d'esprit, que d'avoir l'usage des richesses, et posseder des biens et dignitez, pourvue qu'on n'y attache pas son affection; pour estre pauvre d'esprit, il suffit d'estre religieux, et d'avoir quitté le monde : il est vray que c'est desja en quelque façon estre pauvre. Mais helas! ce n'est pas ainsi que l'entend Nostre-Seigneur : il est bien difficile, dit S. Augustin, de posseder beaucoup de biens et d'honneurs, sans y mettre

son affection. Ha! certes, il ne suffit pas de s'estre fait religieux, et d'avoir tout quitté pour se rendre pauvre, si apres on vient à ne vouloir manquer d'aucune chose : faire le vœu de pauvreté, et n'en vouloir ressentir aucune incommodité; mais desirer, nonobstant ce vœu, d'avoir mieux ses aises et commoditez qu'auparavant : Ha! qu'une telle pauvreté est imparfaite et desagreable à Dieu. O certes! ce n'est pas de telle pauvreté que Nostre-Seigneur veut parler, et ce n'est pas ainsi que luy et ses Saincts l'ont prattiquée! il est mort tout nud sur la croix, et ses Saincts l'on imité quittant tout, et s'exposant courageusement à souffrir toutes incommoditez que la pauvreté porte avec soy. Mais, qui eust demandé à ces saincts religieux qui vivoient anciennement dans les deserts; O grands Saincts! qui vous a reduits en cette grande pauvreté et nudité? et qui est-ce qui vous a ainsi despoüilez de toutes choses? C'est, eussent-ils dit, cette admirable pauvreté à laquelle est promise le royaume des cieux, c'est elle qui nous fait tout quitter, et pastir de la sorte. Or ce que la prudence humaine trouve à redire sur la pauvreté, elle en fait de mesme de toutes les autres beatitudes. Mais il ne faut point tant d'interpretations, il faut aller simplement, et se tenir au pied de la lettre.

Doncques si nous voulons imiter les Saincts, et faire profession de garder la pauvreté, embrassons de bon cœur les peines et incommoditez qui la suivent; soyons doux, et debonnaires envers nostre prochain; pleurons si nous voulons estre consolez,

je veux dire des larmes spirituelles, car en ces paroles, *Beati qui lugent*, Bien-heureux ceux qui pleurent, s'entendent specialement de ceux qui pleurent leurs pechez et ceux d'autruy à cause que Dieu en est offensé, ou qui pleurent son absence, comme faisoit David qui detremptoit son pain dans ses larmes nuict et jour, quand on luy demandoit où estoit son Dieu; *Fuerunt mihi lachrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie, ubi est Deus tuus?* Il est vray qu'on ne peut pas tousjours avoir ces larmes, aussi ne sont-elles pas necessaires pour nostre salut; mais on peut tousjours avoir le desir d'icelles, et demeurer devant Dieu avec un cœur contrit et humilié. En somme pour conclure ce discours, soyons alterez et affamez de justice, et endurons de bon cœur les mespris et persecutions pour la justice, taschant autant qu'il nous sera possible, de suivre et d'imiter l'exemple des Saincts; afin que nous puissions, apres cette vie, estre admis en leur compagnie dans le ciel, pour y glorifier eternellement avec eux, le Pere le Fils, et le Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

TROISIESME SERMON

POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINCTS.

Credo communionem Sanctorum.

Je croy la communion des Saincts.

La feste que nous celebrons aujourd'huy est pleine d'un si grand nombre de matieres propres pour monstrer sa grandeur et solemnité, que les predicateurs s'esgayent parmy la varieté, et affluence des subjects dont ils peuvent traitter en ce jour. Les uns prennent plaisir à parler de la gloire et felicité des Saincts. Les autres, autant utilement que loüablement, parlent de leurs vertus. D'autres parlent de cet admirable sermon des huict beatitudes, que Nostre-Seigneur prononça sur la montagne, se voyant suivy d'une grande multitude de peuple.

Mais pour moy je desire aujourd'huy, au discours que j'ay dessein de vous faire, me conformer et suivre autant qu'il me sera possible, l'intention de la saincte Eglise, en vous entretenant familierement de l'un des articles de nostre foy, à sçavoir de la communion des Saincts, qui se peut entendre et expliquer en diverses façons, à sçavoir par l'amour de complaisance, et par l'amour de bien-veillance; qu'on entend beaucoup mieux quand on parle de

ce qui regarde Dieu, que non pas quand on parle de ce qui regarde les creatures; ce que je vous feray voir dans les deux premiers poincts de cette exhortation, et pour le troisiesme, nous parlerons d'une autre sorte d'amour qu'on appelle l'amour d'imitation.

Pour l'amour de complaisance nous nous plaisons au bien que possede celuy que nous aymons; et par l'amour de bien-veillance, nous luy en desirons plus qu'il n'en possede. Or il n'y a nul doute, qu'on ne puisse aymer Dieu de l'amour de complaisance : mais pour l'amour de bien-veillance, il semble qu'il soit impossible, d'autant que nous ne pouvons desirer aucun bien à Dieu, qu'il ne possede souverainement. Par l'amour de complaisance nous nous resjoüissons de ce que Dieu est eternel, immense, incomprehensible, et en un mot de ce qu'il est Dieu, disant avec le prophete; *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges;* Vous estes mon Dieu, parce que vous vous suffisez à vous-mesme, et n'avez pas besoin de vos creatures, ny de leurs biens.

Mais quant à l'amour de bien-veillance, comment le pourrons-nous exercer à l'endroit de Dieu, puis qu'estant infiny, et l'infinité mesme, on ne luy sçauroit souhaitter plus de gloire, de saincteté, et de perfection qu'il en possede, puis qu'il est immense en grandeur; et que sa gloire surpasse infiniment celle des cherubins et seraphins, des throsnes, et de tous les esprits celestes, et qu'en somme toute la perfection des Saincts mise ensemble, et

mesme celle de la glorieuse Vierge, quoy que tres-grande, n'est rien en comparaison de celle de Dieu qui est la cause l'origine et la source de toute la gloire et perfection des bien-heureux; d'autant que c'est de luy de qui elle procede, et qui la leur communique, en telle sorte neantmoins, qu'ils peuvent tousjours recevoir quelque accroissement en la gloire qu'ils possedent, sinon essentielle, du moins accidentelle; mais la gloire et perfection de Dieu ne procedant que de luy-mesme, il n'y peut avoir en icelle d'accroissement ny de diminution. Comment ferons-nous donc pour exercer envers luy l'amour de bien-veillance? O certes! nous ne le pouvons que par imagination de choses impossibles, comme en luy disant, que si nous pouvions souhaitter plus de gloire et de perfection qu'il n'en a, nous luy desirions et procurions au prix mesme de nostre vie, de nostre estre, et de tout ce qui est au monde, s'il estoit en nostre pouvoir.

Voyons maintenant comme la communion des Saincts se peut entendre, et expliquer par l'amour de complaisance et par l'amour de bien-veillance. Premierement quand nous disons, Je croy la communion des Saincts; c'est à dire, que par cet amour de complaisance tous les biens que les Saincts ont dans le ciel nous sont communs; et que nous y participons; et que les Saincts participent aussi aux petits biens que nous autres mortels avons icy bas. Car ne pensez pas que, quoy que les Saincts soient au ciel, et que nous soyons en terre, cela empesche

la communion et participation que nous avons avec eux; ô non certes! la mort n'a pas le pouvoir de faire cette des-union. Nous n'avons tous qu'un mesme chef qui est Jesus-Christ, et nostre union estant fondée en luy, la mort n'aura jamais aucun pouvoir de la rompre: *Quis nos separabit à charitate Christi?* Qui est-ce qui nous separera de la charité de Jesus-Christ, disoit S. Paul. Je suis certain, que ny les anges, ny les vertus, ny le ciel, ny la terre, ny l'enfer, ny chose quelconque, ne nous pourra jamais separer de la charité de Dieu qui est en Jesus-Christ. Or cette charité n'est autre, que la communion des Saincts, avec lesquels nous sommes maintenant unis d'esprit; et quand nous mourrons, si Dieu nous fait la grace d'estre sauvez, nous serons plus unis avec eux, que nous n'aurions jamais esté avec les plus chers amis que nous ayons eu çà bas en terre: et les biens ausquels nous participons par cette communion, sont inexplicables tant à cause de leur grandeur, que pour la multitude inombrable d'anges et d'ames bien-heureuses, qu'il y a dans la gloire.

Il est dit en plusieurs endroits de l'Escriture saincte, qu'il y a des anges dans le ciel en telle quantité que le nombre en est inconcevable; *Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei,* Mille milliers le servoient, et dix mille millions assistoient devant sa face, dit Daniel parlant des anges: et quoy qu'il en tombast une grande partie dans l'enfer quand Lucifer se revolta contre Dieu,

au rapport de l'Escriture saincte qui dit, que cet esprit superbe tira apres soy la troisiesme partie des estoilles du ciel, c'est à dire des anges ; neantmoins bien qu'il n'y en demeurast que les deux tiers, le nombre en est si grand, qu'il nous est impossible de le concevoir.

Mais outre ces esprits angeliques, il y a encore des ames bien-heureuses en si grand nombre, que personne ne les sçauroit compter : *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis, stantes ante thronum, et in conspectu Agni;* Je vid, dit S. Jean en son Apocalypse, une si grande trouppe d'ames bien-heureuses de toutes les nations qui sont sous le ciel, qui estoient devant le trosne de Dieu, et en la presence de l'Agneau, qu'il estoit impossible de les nombrer. Combien pensez-vous qu'il y a eu de Saincts depuis la creation du monde jusques à maintenant? certes cela ne se peut imaginer, S. Hierosme parlant de la grande multitude des bien-heureux, disoit de son temps, que si l'Eglise eust voulu faire commemoration de tous les martyrs, elle en eust bien compté sept mille chaque jour de ceux que l'on sçavoit asseurement avoir esté martirisez, outre ceux qu'on ne sçavoit pas. Si donc dès ce temps-là il y avoit tant de martyrs, combien pensez-vous qu'il y en a eu depuis? sans parler des docteurs, des confesseurs, et des Vierges, dont le nombre indicible nous est inconnu. C'est pourquoy aujourd'huy nous faisons la feste en general, non seulement des Saincts,

que nous connoissons; mais encore de ceux que nous ne connoissons pas, et des seraphins, cherubins, et de tous les anges, lesquels se resjoüissent en cette feste, loüant et benissant Dieu de la grace qu'il a faite aux Saincts? et l'Eglise participant à cette joye, nous invite à nous resjouir en ce jour, et à loüer Dieu en ses Saincts.

Mais pour nous bien et sainctement resjouïr en cette feste, et la celebrer selon l'intention de la saincte Eglise, il faut exercer l'amour de complaisance, et de bien-veillance à l'endroit des Saincts qui sont au ciel, puisque nous le pouvons facilement faire, en considerant cette Hierusalem celeste, où ces ames bien-heureuses sont joüissantes d'une si grande gloire et felicité, voyant qu'elles sont hors des perils et dangers de ce monde, où nous autres mortels sont continuellement exposez au hazard de nous perdre; considerant cela, dis-je, nous devons faire des actes de complaisance, nous resjouyssant et estant aussi aise de leur gloire et felicité, comme si nous en joüissions nous-mesmes. Or c'est cette complaisance qui fait la communion des Saincts; car à mesure que nous nous complaisons aux biens qu'ils ont, nous nous en rendons participans, la complaisance ayant cet effet, de tirer à soy le bien de la chose aymée, pour se le rendre propre, n'estant pas possible d'aymer de cet amour, sans avoir la participation et communion des biens de ceux qu'on ayme. Les bien-heureux ayment Dieu dans le ciel de cet amour de complaisance, qui est la

cause principale de leur beatitude; car voyant clairement les grandeurs et perfections de Dieu, avec tous ses attribus divins, ils l'ayment souverainement, et se complaisent de voir en luy tant de perfections, et par cette complaisance ils les attirent à eux, et en sont faits participans.

La pluspart des docteurs tiennent que la gloire et felicité des bien-heureux consiste specialement en l'entendement, par lequel ils voient et connoissent Dieu : mais il y en a plusieurs qui estiment que c'est en la volonté, par laquelle ils l'ayment de cet amour de complaisance; d'autant que par cette complaisance ils joüissent des biens qui sont en Dieu, comme s'ils leur estoient propres. Et sont faits possesseurs de Dieu, tirant à eux ses souveraines perfections, et sont possedez de Dieu par l'application qu'ils ont à luy; de sorte qu'ils peuvent bien dire que Dieu est à eux, et qu'ils sont à Dieu; *Dilectus meus mihi, et ego illi;* Mon bien-aymé est tout à moy, et je suis tout à luy. Hé! mon Dieu, qui a plus de joye de vos perfections, ou vous qui en joüissez, ou moy qui m'en rejoüis. Vous les possedez, et elles sont vostres, parce qu'elles sont unies à vostre essence; et moy je les possede, et elles sont miennes, parce qu'elles sont unies à mon esprit par complaisance. De mesme je dy, que par l'amour de complaisance que nous prattiquons envers les Saincts, nous entrons en la communion, c'est à dire, en la participation de leurs biens.

Or pour mon second point, je dy que l'amour de

bien-veillance se doit aussi prattiquer envers les Saincts, lesquels bien qu'ils soient parfaitement contens, rassasiez, et assouvis de la felicité qu'ils possedent, sans que nous puissions accroistre leur gloire essentielle, qui consiste à voir Dieu face à face et à l'aymer souverainement : si est-ce que nous leur pouvons causer un accroissement de gloire accidentelle, et partant prattiquer l'amour de bien-veillance en leur souhaittant les biens qu'ils n'ont pas encore; à sçavoir la resurrection et reünion de leurs corps avec leurs ames; d'autant que c'est en cela que consiste une partie de leur gloire, non pas essentielle qui appartient à l'ame; car elle n'augmentera point par la resurrection de la chair, mais ouy bien la gloire accidentelle appartenant au corps, laquelle ne sera point pleine ny entiere, que cette reünion ne soit faite; parce que les Saincts sont des hommes comme nous. Or pour faire un homme parfait, il faut qu'il aye une ame et un corps; d'où vient qu'on dit, que l'homme est un composé d'ame et de corps; bien que ce soit principalement l'ame qui fait l'homme; mais que la mort qui est entrée au monde par le peché, separe l'ame d'avec le corps, pour un temps seulement; d'autant que nous esperons et croyons en la resurrection de la chair, par laquelle nos corps seront reünis à nos ames, et par cette reünion ils participeront à leur gloire et felicité, ou à leur peine et damnation eternelle.

L'Eglise donc en ce jour exerce non seulement l'amour de complaisance à l'endroit des Saincts, se

resjoüissant de la gloire que desja ils possedent, en suitte dequoy elle convie ses enfans à s'y complaire, et à glorifier Dieu qui les a faits Saincts; mais encore elle fait des actes de bien-veillance, lors qu'elle leur souhaitte la resurrection de la chair, comme nous voyons en plusieurs psalmes et cantiques de la saincte Escriture, où elle demande à Dieu cette resurrection : ce que nous faisons aussi tous les jours en l'oraison dominicale : car que veulent dire ces paroles, *Adveniat regnum tuum;* Vostre royaume nous advienne? sinon que nous representons à Dieu le grand desir que nous avons de la reünion des ames avec leurs corps, qui est comme si nous disions : O Seigneur, vostre royaume est desja venu, et preparé pour les Saincts, non seulement pour ceux qui sont au ciel, mais encore pour ceux qui n'y sont pas, d'autant que Dieu desire de sauver tout le monde : *Vult omnes homines salvos fieri*, et pour cela il a mis son royaume à nostre choix et disposition, c'est à nous de nous servir de la liberté qu'il nous a donnée pour le choisir ou non; si nous le voulons choisir, il nous donne suffisamment des graces pour y parvenir. Vostre royaume nous advienne, ô Seigneur, disons-nous : il est desja advenu aux Saincts, c'est à dire, à ces ames glorieuses qui sont au ciel; et quant à nous autres mortels, qui sommes çà bas en terre, il nous est aussi desja advenu; car les justes le possedent par desir et esperance, puisque vous l'avez mis en leur choix, et disposition. Mais vostre royaume nous advienne; c'est

à dire que cette resurrection de la chair se fasse, et que ces corps reduits en cendres soient transformez par la resurrection en la clarté du corps de Jesus-Christ, *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ*, comme dit S. Paul; car bien que le royaume de Dieu soit advenu aux ames des Saincts qui sont au ciel par la possession de la gloire essentielle, et à ceux qui sont en terre, par l'esperance; neantmoins il leur reste encore pour l'accomplissement de leur gloire accidentelle la reünion de leurs corps avec leurs ames, qui se fera à la resurrection generale laquelle nous luy demandons, et apres laquelle ceux qui sont au ciel, et nous autres mortels souspirons.

Mais outre ces actes de bien-veillance que nous exerçons à l'endroit des Saincts, il y en a encore d'autres, qui dependent immediatement de nostre cooperation, par lesquels nous pouvons correspondre aux desirs qu'ils ont que nous fassions icy bas en terre ce qu'ils font là haut au ciel, et par cette correspondance leur procurer une gloire accidentelle, qu'ils n'auroient point sans cela. Premierement, les Saincts loüent et glorifient perpetuellement Dieu, sans pause ny intermission, ils chantent le cantique de l'amour divin sans se lasser, ny se reprendre, ils benissent Dieu avec une joye et complaisance pleine d'une incomparable suavité, s'excitant et provoquant les uns les autres à desirer de le loüer tousjours plus parfaitement, mais d'un desir parfaitement doux et tranquille qui les rassasie pleinement.

Ils loüent Dieu en luy-mesme de ce qu'il est Dieu, et de tous les biens qu'il a en soy, et de soy, de la veuë desquels ils ont une parfaite connoissance et complaisance; apres quoy ils le loüent encore de ce qu'il les a faits Saincts, et reconnoissant que leur saincteté procede de luy, et qu'il en est le principe, l'origine, et la cause fondamentale, ils luy en rendent tout l'honneur, disant avec le prophete; *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*; Non point à nous, Seigneur, mais à vous seul soit donnée toute la gloire et loüange. Puis ils le loüent encore les uns pour les autres, de ce qu'il leur a fait sentir les effects de son infinie misericorde.

Or les Saincts nous aymant tres-parfaitement, ils desirent que nous fassions çà bas en terre, ce qu'ils font incessamment là haut au ciel, et que nous donnions perpetuellement gloire et loüange à Dieu, comme ils font, c'est-à-dire, autant que nous le pouvons; car il ne faut pas entendre que le fassions aussi parfaitement qu'eux, qui le loüent sans discontinuation, ils sçavent bien que nous ne le pouvons pas, à cause de l'infirmité de nostre nature: et quoy que les loüanges que nous donnons à Dieu, doivent estre continuelles et invariables; neantmoins nous ne le pouvons loüer en sorte, que ce ne soit tousjours avec quelque pause et interruption, n'y ayant homme mortel pour sainct qu'il soit, qui puisse dire qu'il a sa volonté tellement colée et unie à celle de Dieu, qu'il n'en puisse estre separé distrait d'un seul moment par aucun accident qui luy puisse arriver en

cette vie, ny qui puisse tenir son cœur si attentif à loüer Dieu, qu'il ne fasse quelque interruption en ce sainct exercice. Il y a un grand nombre de passages dans l'Escriture saincte qui semblent exiger ce sainct exercice de nous: loüez Dieu perpetuellement, et que Dieu soit loüé de jour et de nuict, dit le sainct prophete. Ce n'est pas à dire, que nous soyons obligez de passer toutes les nuicts entieres, ny tous les jours en prieres pour loüer Dieu sans interruption; mais cela veut dire que nous le devons tousjours loüer de cœur et d'affection, ayant continuellement autant qu'il se peut, nostre intention dressée à luy, faisant toutes choses pour luy rendre gloire et honneur.

Les Saincts desirent donc que nous fassions ce sainct exercice en la terre comme ils le font au ciel, mais selon nostre condition et la portée de nos esprits, et que joignant nos desirs avec les leurs, nous souhaittions que toutes les creatures loüent et glorifient perpetuellement Dieu : et par ce desir nous leur causons une gloire accidentelle. Or apres que nous avons correspondu aux desirs qu'ont les bien-heureux, que nous glorifions Dieu, pour ce qu'il l'est en luy-mesme, nous le devons aussi loüer en ses Saincts, et le remercier des graces qu'il leur a faites, qui est encore un autre acte de bien-veillance que nous devons exercer en leur endroit, et que l'Eglise mesme prattique lors qu'elle celebre leurs festes, disant, *Laudate Dominum in sanctis ejus,* Loüez Dieu en ses Saincts; car qui voudroit celebrer la

feste des Saincts à leur honneur seulement, et non à celuy de Dieu, il ne feroit rien d'agreable ny à Dieu ny aux Saincts mesmes, puis qu'ils ne peuvent et ne veulent recevoir aucune gloire sinon de voir que Dieu soit loüé en eux.

Un autre acte de bien-veillance que nous devons aussi exercer envers les Saincts, et qu'ils demandent de nous, est que nous correspondions aux desirs qu'ils ont, que nous soyons Saincts comme eux en nous perfectionnant de plus en plus, desirant entant qu'il nous est possible, que tous les hommes servent loüent et benissent Dieu, puis que tous sont obligez de le faire, que tous fassent des actes de penitence, et en un mot, que tous soient un jour bien-heureux puisque tous le peuvent estre; et en procurant ces choses, nous causons une gloire accidentelle aux Saincts, qu'ils n'auroient pas sans cela.

Or voilà comme se fait la communion des Saincts par l'amour de complaisance, et de bien-veillance que nous exerçons en leur endroit.

Pour mon troisiesme poinct, je dy qu'il y a encore un autre amour dont nous devons specialement aymer les Saincts, qui s'appelle l'amour d'imitation, pour lequel il est necessaire d'avoir de la sympathie avec ceux que l'on ayme. Or cette sympathie n'est autre chose qu'une certaine participation, que nous avons aux passions, humeurs, et inclinations de ceux que nous aymons de cet amour d'imitation, qui fait que nous attirons en nous les vertus, ou les vices que nous voyons en eux; car la passion de l'amour est

la premiere, et la plus forte qui soit en l'ame, d'où vient que l'amour nous rend tellement propre ce que nous aymons, que nous disons communement que les biens de la chose aymée sont plus à celuy qui ayme, qu'à celuy qui les possede. De cette sympathie procedent les grandes difficultez que plusieurs personnes du monde ont à se resoudre de s'amender de quelques vices, auxquels ils sont subjets : dites à une personne qu'elle s'amende de la colere, ou qu'elle quitte un poinct d'honneur, duquel elle est si jalouse, qu'elle s'esleve si tost qu'on la touche en sa reputation, en sorte qu'il semble qu'elle ne soit au monde, que pour se faire loüer et estimer : dites-luy ce qu'il faut faire contre ce vice ; c'est mon naturel, respondra-t-elle, d'aymer l'honneur, je tiens cela de race, c'est la sympathie que j'ay avec mon pere ; car c'est ainsi que le monde parle.

On rapporte qu'anciennement les Grecs aymoient tellement leur empereur, qu'ils taschoient de l'imiter en tout ce qu'ils pouvoient, et quand leurs enfans naissoient, ils avoient un si grand desir qu'ils ressemblassent à sa personne, qu'ils s'efforçoient autant qu'il leur estoit possible, de leur former la face selon la ressemblance de celle de leur Empereur. Vous voyez donc comme il est vray, que l'amour nous rend semblables à ceux que nous aymons et nous les fait imiter.

Or je dy donc que pour bien celebrer la feste des Saincts, et participer à leurs biens, il nous faut avoir de la sympathie avec eux, et les aymer, non seule

ment de l'amour de complaisance, et de bien-veillance, comme nous avons dit, mais encore de l'amour d'imitation, nous rendant semblables à eux, imitant leur saincte vie, aymant ce qu'ils ont aymé, faisant ce qu'ils ont fait, et taschant d'aller au ciel par le mesme chemin qu'ils y sont arrivez.

C'est ce que l'Eglise nous represente aujourd'huy, quand en l'Evangile de la saincte Messe elle nous propose le sermon que Nostre-Seigneur fit sur la montagne, où il se retira se voyant suivi d'une grande trouppe de peuple : Et s'estant assis, dit le texte sacré, il ouvrit sa bouche, et leur enseigna les huict beatitudes; *Videns Jesus turbas, ascendit in montem, et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus, et aperiens os suum docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est Regnum Cœlorum*, Bien-heureux, dit-il, sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux : *Beati mites*, Bien-heureux les debonnaires : *Beati qui lugent*, Bien-heureux ceux qui pleurent : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est Regnum Cœlorum*, Bien-heureux ceux qui sont persecutez pour la justice, car le royaume des cieux est à eux; et ainsi des autres.

Or ce n'est pas sans subjet que l'Evangeliste remarque, que Nostre-Seigneur ouvrit sa bouche sacrée, pour nous monstrer que sa divine bonté nous vouloit dire quelque chose de grand, et nous enseigner une doctrine qui n'avoit point encore esté oüye ny preschée en la terre, et laquelle il addressa à ses

disciples, pour nous faire voir que c'estoit specialement à eux, et à ceux qui suivroient leurs exemples, qu'il enseignoit ces beatitudes; mais particulierement la premiere, *Beati pauperes spiritu*, Bien-heureux les pauvres d'esprit; et la derniere, *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*, Bien-heureux sont ceux qui sont persecutez pour la justice; d'autant qu'ils doivent prattiquer la pauvreté d'esprit dans une grande perfection, et souffrir pour la justice plusieurs persecutions, comme personnes entierement dediées à son service. Puis ce divin Sauveur regardant le reste du peuple, il dit: *Beati qui lugent, qui esuriunt, et sitiunt justitiam, Beati mundo corde, Beati mites*, Bien-heureux sont ceux qui pleurent, qui ont faim et soif de justice, qui sont purs, et nets de cœur; *Beati mites*, Bien-heureux sont les debonnaires.

Or sur ces beatitudes les hommes ont fait mille interpretations; et quelques-uns ont pensé, que quand Nostre Seigneur dit, Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, il entendoit parler de ceux qui sont simples et grossiers, et qui n'ont guere de jugement. O certes! ce n'est pas ainsi qu'il veut que nous entendions ces paroles, mais quand il dit, *Beati pauperes spiritu*, Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, il entendoit parler de la pauvreté qu'il a luy-mesme prattiquée, et de celle de ceux qui apres avoir tout quitté pour l'amour de luy à son imitation, supportent volontiers les incommoditez, et mesaises qu'elle tire apres soy, de laquelle ceux-là sont bien esloi-

gnez, qui veulent avoir l'honneur d'estre pauvres, pourveu que rien ne leur manque. La pauvreté volontaire est honorable de soy, et il s'est trouvé des philosophes payens, comme Epictete, Diogenes, et autres qui se sont glorifiez d'estre pauvres. Il est vray qu'il s'en trouve plusieurs qui veulent bien embrasser la pauvreté, pourveu qu'ils ayent tout ce qui leur est necessaire : mais ce n'est pas de tels pauvres de qui Nostre-Seigneur parle, ny à qui il promet le royaume des cieux.

Les apostres, et ceux qui les ont suivis de plus pres, ont prattiqué la pauvreté selon l'intention de Nostre-Seigneur; car ils quitterent tout pour le suivre, et supporterent volontiers beaucoup d'incommoditez qui sont ordinaires à ceux qui sont pauvres: Et lors qu'apres la venuë du Sainct-Esprit, ils allerent prescher par le monde, ce n'estoit point pour gagner de l'argent, ny pour avoir des rentes; ains ils vivoient d'aumosnes, et du travail de leurs mains. S. Paulin evesque de Nole prattiqua cette pauvreté avec tant de perfection, qu'apres avoir donné tout ce qu'il avoit aux pauvres, il se donna encore luymesme pour rachepter un captif. Mais quelle plus extresme pauvreté se peut-il voir, que celle que le grand apostre S. Paul a prattiquée, lequel ayant tout quitté pour l'amour de son Maistre, voulut servir les Chrestiens sans pretention de recompense: car apres avoir presché l'Evangile, sué et travaillé nuict et jour, pour leur enseigner la voye de salut, il ne vouloit point vivre de leur aumosne; ains il vi-

voit du travail de ses mains, ainsi qu'il tesmoigne luy-mesme; *Quoniam ad ea quæ mihi opus erant, et iis qui mecum sunt ministraverunt manus istæ :* Et pour vous monstrer mes chers enfans, disoit-il aux Chrestiens, comme j'ayme mon Maistre Jesus-Christ, pour l'amour duquel je vous sers, et que la peine que je prends à vous enseigner, n'est purement que pour luy, je ne veux pas qu'apres avoir beaucoup travaillé, et m'estre employé pour le salut de vos ames, vous me nourrissiez de vos aumosnes, comme vous faites les autres apostres; ains je veux gaigner ma vie par mon travail. Mais ce qui est bien davantage, pour imiter de plus pres Nostre-Seigneur, il vouloit encore estre employé luy-mesme pour eux, leur disant, et non seulement je me veux employer moy-mesme pour vostre salut; mais qui plus est je me veux laisser employer pour cet effet; *Ego autem libentissime impendam, et super impendar ipse pro animabus vestris;* Et pour cela, mes chers enfans, je suis disposé d'estre battu, flagellé, garrotté, et emprisonné par les autres, et à leur gré, afin de donner mon corps, ma vie, et tout ce que j'ay pour vous, sans reserver aucune chose.

Or voila la parfaite pauvreté, et celle de laquelle Nostre-Seigneur a dit, *Beati pauperes spiritu*, Bienheureux les pauvres d'esprit. Certes, il y a plusieurs Saincts, qui ont prattiqué fort exactement cette pauvreté, et s'en sont rendus si amateurs, qu'ils ont supporté avec plaisir et contentement les mesaises qui l'accompagnent : car que pensez vous qui a fait

souffrir l'aspreté des deserts à ces anciens Peres avec tant de suavité? sinon l'amour qu'ils avoient à cette pauvreté; S. François l'aymoit si tendrement, et estoit si passionné de cette pauvreté, qu'il l'appelloit sa Dame, et n'avoit point de plus grand plaisir que de ressentir ses incommoditez.

Or comme les Saincts sont tous entrez au ciel par la pauvreté d'esprit, par les larmes, par la misericorde, par la faim et la soif de la justice, et par les autres beatitudes; l'Eglise nous les propose au jour de leur feste, nous invitant de les suivre et marcher apres leurs vestiges. C'est ce que nous devons faire, si nous les voulons aymer, non seulement de l'amour de complaisance, et de l'amour de bien-veillance; mais encore de l'amour d'imitation : et c'est à quoy je vous convie, mes cheres filles, travaillez donc avec fidelité pendant cette vie, et perseverez jusques à la fin d'icelle, à ce que vous puissiez apres vostre mort estre unis, et congregées avec ces bienheureux esprits en la felicité eternelle, pour y aymer Dieu, le louer et joüir de luy és siecles des siecles. Amen.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PRESENTATION

DE NOSTRE-DAME.

Loquente Jesu ad turbas extollens vocem quædam mulier de turba dixit illi; beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti. At ille dixit, quin imò, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. Luc, 11.

L'EVANGILE, que nous propose la saincte Eglise en la feste que nous celebrons aujourd'huy de la presentation de Nostre-Dame au temple, est composé de deux parties, lesquelles tendent toutes deux à la loüange de cette saincte Vierge. La premiere est, que Nostre-Seigneur preschant au peuple, il y eut une femme, laquelle eslevant sa voix se prit à luy dire; ô que bien-heureux est le ventre qui vous a porté, et les mammelles, que vous avez succées! à quoy Nostre-Seigneur respondit; mais plustost bien-heureux sont ceux qui escoutent la parole de Dieu, et qui la gardent : Et cette responce fait la deuxiesme partie de l'Evangile, qui est celle qui fait le plus à la loüange de la tres-saincte Vierge. Car si bien les paroles que dit cette femme estoient inspirées par le Sainct-Esprit, elles estoient neantmoins prononcées par une pure creature : Mais comme si Nostre-Sei-

gneur eust voulu encherir et non pas diminuer la loüange que l'on donnoit à sa tres-saincte Mere, poursuivant le Cantique d'honneur, qui estoit entonné à sa faveur. Il est vray, ô femme (vouloit-il dire) que ma Mere est bien-heureuse d'estre ma Mere, mais elle est encore plus heureuse d'avoir escouté la parole de mon Pere, et l'avoir gardée. C'est sans doute un honneur tres-grand de m'avoir porté en son ventre, et de m'avoir nourry du laict decoullant de ses mammelles? moy qui suis, et seray eternellement la pasture des anges et des hommes, là haut en la gloire celeste : mais cela n'a pas esté le principal fondement de son bon-heur; ainsi d'avoir obey parfaitement à la volonté de mon Pere eternel. En quoy Nostre-Seigneur nous fait voir que la felicité n'est pas unie à la dignité, ny donnée selon la dignité; mais selon l'union que nous avons de nostre volonté avec celle de Dieu, de façon que si l'on pouvoit separer la dignité de Mere de Dieu, d'avec la parfaite union à sa tres-saincte volonté, qu'avoit la sacrée Vierge, elle auroit sans doute eu le mesme degré de gloire, et la mesme felicité qu'elle a maintenant dans le ciel.

Or je dis que cette saincte Vierge a eu un tres-grand privilege au dessus de toutes les pures creatures, qui est qu'elle a tousjours esté parfaictement obeyssante à la volonté de Dieu, c'est à dire à sa parole, et cela dès le premier instant de sa conception, sans jamais varier ny discontinuer, non pas mesme d'un seul moment, de la resolution qu'elle

avoit prise de servir parfaictement sa divine Majesté; grace qui n'a jamais esté donnée à aucune autre creature, non pas mesme aux anges, ainsi que nous voyons par la cheute de Lucifer et de ses adherans. Et quant aux hommes, qui peut ignorer qu'ils ne soient changeans et variables en leurs bonnes resolutions? nous en voyons tous les jours l'experience en nous-mesmes : car qui est celuy qui soit tousjours d'une mesme humeur? à cette heure nous voulons une chose, et tantost nous ne la voudrons plus, ains en desirerons une autre, maintenant nous sommes joyeux, et peu de temps apres nous serons tristes.

En somme nous changeons à tous momens : ce qui ne fut pas ainsi de Nostre-Dame, car elle alla tousjours adherant plus parfaitement à Dieu, si bien qu'elle meritoit tousjours de nouvelles graces; et plus elle en recevoit, et plus son ame se rendoit capable d'en recevoir d'autres : Ce qui faisoit qu'elle alloit tousjours affermissant de plus en plus sa premiere resolution; de sorte que si l'on eut peu trouver du changement en la tres-saincte Vierge, ce n'estoit que pour monter tousjours d'un degré de perfection à un autre degré plus relevé par la prattique de toutes les vertus : pour cela elle se voulut retirer au temple, non qu'elle eut besoin pour ellemesme de faire cette retraitte, ains pour nous enseigner que nous autres qui sommes si variables et si subjets au changement, nous nous devons servir de tous les moyens possibles pour bien affermir et

conserver nos bonnes resolutions; car pour elle il suffisoit qu'elle se fust donnée à Dieu dès le premier moment de sa vie, pour perseverer en son bon propos, sans qu'elle sortist de la maison de ses pere et mere pour cela, n'ayant nul subjet de craindre que les objets exterieurs la peussent divertir : mais comme une bonne mere elle nous vouloit enseigner que nous ne devons rien negliger pour bien affermir nostre vocation, ainsi que S. Pierre nous exhorte (1).

Cette Ste Vierge donc n'estant encore agée que de trois ans, fut apportée une partie du chemin de Nazareth en Hierusalem pour estre offerte à Dieu en son temple, et l'autre partie elle y vint avec ses petits pieds. O Dieu! que j'eusse bien desiré de me pouvoir representer la consolation et suavité de ce voyage. Ceux qui alloient au temple de Hierusalem pour y presenter des offrandes à la divine Majesté, chantoient le long du chemin le psalme, *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini*, Bien-heureux sont ceux qui marchent sans macule, et sans tache de peché en la voye des commandemens de Dieu. O! combien gracieusement et avec quelle melodie est-ce que l'entonna nostre glorieuse Reyne et Maistresse? dequoy les anges furent tellement ravis et estonnez, que troupes à troupes ils venoient pour escouter cette divine harmonie, et les cieux ouverts ils s'espanchoient sur les balustres de la Hierusalem celeste, pour considerer cette

(1) En la 2. de S. Pierre, chap. 1.

Ste Vierge, laquelle estant parvenuë au temple. O! mes cheres ames, combien allegrement pensez-vous qu'elle monta les quinze degrez de l'autel, car elle venoit avec un amour nompareil, se donner, dedier et consacrer à Dieu sans reserve : et semble que si elle eust osé elle eust dit à ses bonnes dames, qui eslevoient les filles que l'on dedioit à Dieu dans le temple; Me voicy entre vos mains comme une boulle de cire, faites de moy tout ce qu'il vous plaira, je ne feray nulle resistance à vostre volonté. Aussi estoit-elle si soubmise qu'elle se laissoit tourner à toute main, sans jamais tesmoigner aucune inclination à chose quelconque, se rendant si condescendante qu'elle ravissoit tous ceux qui la voyoient, commençant deslors à imiter son divin Fils, lequel devoit estre si soubmis à la volonté d'un chascun, que nonobstant qu'il fust en son pouvoir de resister à tous, il ne le voulut pourtant jamais faire : et si bien au commencement de sa passion il monstra sa toute-puissance, lors que comme un lyon de la tribu de Juda, il se prit à rugir cette parole, *Ego sum,* c'est moy, quand les Juifs le cherchant pour le faire mourir, il leur demanda *quem quæritis?* qui cherchez-vous? ils luy dirent, Jesus de Nazareth; C'est moy, leur dit-il, et par cette parole il les renversa tous par terre. Mais soudain les ayant fait relever, il cacha sa toute-puissance sous le manteau d'une saincte mansuetude et debonnaireté : si bien que deslors ils le prirent, et le conduisirent à la mort, sans que jamais ils vissent en luy aucune re-

sistance, leur permettant non seulement de le tondre et depoüiller comme un doux agnelet, mais encore de luy oster jusqu'à sa propre vie, pour accomplir la volonté de son Pere Eternel. Donc la Ste Vierge prevoyant cela, se soubmit en toute chose, sans reserve quelconque, à tout ce qu'on vouloit d'elle, se donnant et abandonnant totalement à la mercy de la divine volonté; mais avec tant de perfection, que jamais nulle creature ne se donna ny s'abandonna si absolument et si parfaictement à la divine Majesté, comme elle fit non seulement en sa saincte conception, mais encore en sa presentation, qui est pour vous autres, mes cheres sœurs, une tres-grande solemnité, puis qu'en icelle vous vous venez derechef offrir et consacrer à Dieu par le renouvellement et confirmation de vos vœux.

Or la coustume de faire ce renouvellement s'est tousjours pratiquée, et dès le commencement de l'Eglise les anciens Chrestiens la pratiquoient au jour anniversaire de leur baptesme, qui estoit le jour qu'ils s'estoient dediez à Dieu : ils ne remarquoient point le jour de leur naissance; d'autant que nous ne naissons pas enfans de grace, ains enfans d'Adam, c'est à dire pecheurs : c'est pourquoy ils ne remarquoient point ce jour, ains seulement celuy auquel ils avoient esté faits enfans de Dieu, pour le solemniser. Certes il est tres à propos que les religieux et religieuses les imitent, et fassent tous les ans une feste particuliere, au jour de leur Dedicace, et de leur entrée en la religion : mais d'autant qu'ils ne doivent rien avoir

de particulier, vous avez tres à propos (mes cheres sœurs) choisi le jour de la presentation de Nostre-Dame; pour faire ce renouvellement toutes ensemble, et vous offrir derechef à la divine majesté, sous la protection de cette Ste Vierge; afin de l'accompagner en son offrande : en quoy se verifie ce qui a esté predit par le sainct prophete David, que plusieurs Vierges seroient, à son imitation, amenées apres elle au temple de Dieu pour luy estre offertes, et consacrées pour servantes perpetuelles : *adducentur Regi virgines post eam et proximæ ejus afferentur tibi, in lætitia, et exultatione adducentur in templum Regis* : Or il est dit encore qu'elles seront amenées, et viendront avec joye, et exultation. C'est donc un jour de joye, et de consolation pour vos ames, que le jour de vostre renouvellement, et commemoration de vostre dedicace à la divine bonté.

Mais ce que dit le sainct prophete que plusieurs vierges seront amenées apres Nostre-Dame, il ne veut pas pour cela en exclure les vefves, lesquelles ne doivent pas estre rejettées de cette bien-heureuse troupe, pour n'avoir plus leur virginité, puis qu'elle se peut reparer par l'humilité : quoy pensez-vous que ces grandes Saintes, qui ont esté mariées, et qui apres se sont dediées si parfaitement au service de la divine bonté en leur vefvage, comme Ste Paule, Ste Melanie, Ste Françoise, et tant d'autres ne soient pas admises au nombre des sainctes vierges, dont parle le prophete? O certes elles ont gagné par humilité une tres-glorieuse virginité, l'humilité estant

non seulement conservatrice de la virginité, mais encore sa reparatrice.

Or cette feste que vous faites tous les ans de la commemoration de vos vœux se fait particulierement pour renouveller vos ames, et r'affermir vos bonnes resolutions. Et tout ainsi qu'un homme qui joue excellemment du luth a accoustumé d'en pincer toutes les cordes, de temps en temps, afin de voir si elles n'ont pas besoin d'estre bandées, ou laschées pour les rendre bien accordantes selon le ton qu'il leur veut donner: de mesme il est comme necessaire que pour le moins tous les ans une fois, nous tastions, et considerions toutes les affections de nostre ame; afin de voir si elles sont bien accordantes, pour entonner le cantique de l'amour de Dieu, et de nostre propre perfection; et pour cela vous avez fait des retraites, et des confessions annuelles, par lesquelles vous avez reconneu les cordes discordantes, je veux dire les affections qui ne sont pas encore bien mortifiées, et les resolutions qui n'ont pas esté fidellement pratiquées. En suitte dequoy apres avoir fait de fortes, et inviolables resolutions d'estre plus fidelles à l'advenir; et pour reparer tout ces manquements, vous venez derechef offrir sous la protection de nostre glorieuse Maistresse vos cœurs avec toutes leurs affections sur l'autel du temple de la divine bonté, pour estre bruslées et consommées sans aucune reserve, par le feu sacré de son ardente charité.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce qu'il faut faire pour

nous bien renouveller et affermir nos bonnes resolutions? car nostre misere est si grande, que nous faisons tousjours quelque perte spirituelle, et ne venons que trop souvent à dechoir de nos bons propos. Certes, il est vray que nous decheons facilement, et ne perseverons pas dans le bien : mais neantmoins il ne faut pas que nous nous en estonnions, d'autant que tout ce qui est en ce monde fait le semblable, ouy mesme il semble que le soleil le fasse, ayant besoin de faire sa course tout les ans une fois, afin de reparer le dechet qu'il semble avoir fait le long de l'année aux lieux qui n'ont pas un bon climat. Il semble aussi que la terre dechée l'hyver, et quand ce vient au printemps qu'elle vueille regagner les pertes qu'elle a faites pendant les gelées et grandes froidures. Ainsi devez-vous faire, mes cheres filles, faisant vostre course sur toutes les affections de vostre ame, comme le soleil fait sur la terre, pour reparer les pertes que vous avez faictes le long de l'année par les tepiditez et froideurs interieures en vos exercices, et par l'immortification de vos passions; et venant au printemps de vos renouvellements, vous devez prendre un nouveau courage, pour reparer le dechet que vous avez fait au temps de ces froidures interieures d'immortification et de negligences à vous employer fidellement au service de Dieu.

Or pour bien faire ce renouvellement, il faut que nous considerions trois poincts en la presentation de nostre glorieuse maistresse. Le premier est, qu'elle se vint presenter à Dieu dans son temple dès ses plus

tendres années, se separant pour cet effect de ses parens. Le second est, que faisant ce voyage, elle est portée une partie du chemin entre les bras de ses pere et mere, et l'autre partie elle marchoit de ses petits pieds. Le troisiesme est, qu'elle se donna et offrit toute à Dieu sans aucune reserve.

Quant au premier poinct, qui est qu'elle se vient dedier à Dieu en son enfance : comment le pourrons-nous faire? direz-vous, veu que nous ne sommes plus en cet asge, et n'y sçaurions jamais retourner, car le temps perdu ne se peut recouvrer. O! certes, vous vous trompez, car si la virginité peut estre reparée par l'humilité; et si la chaste vefve peut estre renduë vierge glorieuse et triomphante, pourveu qu'elle soit humble, pourquoy voulez-vous que nous ne puissions regagner le temps perdu par la ferveur et diligence à bien employer le present? Il est neantmoins tres-veritable que le bon-heur de ceux qui se sont totalement dediez et consacrez à la divine majesté dès leur enfance, est tres-grand, et semble que Dieu le desire, et s'y complaise grandement, se plaignant du contraire, lors qu'il dit par son prophete, que les hommes se sont tellement pervertis, que dès leur adolescence ils ont quitté la voye de salut, et ont pris le chemin de perdition. Les enfans ne sont ny bons ny mauvais, d'autant qu'ils ne sont pas capables de choisir ny le bien ny le mal, et pendant leur enfance ils suivent le droit chemin de l'innocence; mais estant parvenus en l'asge de raison, ils prennent leur route à main gauche; et c'est dequoy Dieu

se plaint par Heremie; *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ*, ils m'ont quitté, dit-il, moy qui suis la source de benediction, et la fontaine d'eau vive, pour suivre la voye de malediction.

Et pour monstrer que la divine bonté desire le temps de nostre jeunesse, comme estant le plus propre pour nous employer à son service : il dit par le mesme prophete; *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua*, qu'il est bon à l'homme de porter le joug de la loy dès sa jeunesse. Mais neantmoins pensez-vous que la jeunesse dont parle le prophete, soit tousjours prise et entenduë de l'asge, et quand la divine Espouse au Cantique des Cantiques dit à son celeste espoux, *Oleum effusum nomen tuum, ideo dilexerunt te*, Vostre nom, ô mon bien-aymé, est comme une huile respanduë qui jette un parfum si excellent que les jeunes filles vous ont aymé et sont allées apres vous, estant attirées à l'odeur de vos divines suavitez, qu'elle entende parler de celles qui sont jeunes d'années? O non sans doute! ains de celles qui sont jeunes de ferveur et de courage, et qui viennent nouvellement consacrer au service du sainct amour non seulement tous les momens de leur vie, mais aussi toutes leurs actions et affections, sans reserve quelconque.

Mais, me direz-vous, quel est le temps le plus propre pour nous dedier, et donner tout à Dieu, apres que nous avons passé nostre adolescence? O mes cheres filles, c'est le temps present tout maintenant, c'est le vray temps! Car celuy qui est passé

n'est plus nostre, le temps futur n'est pas encore en nostre pouvoir; c'est donc le temps et le moment present qui est le meilleur, et qu'il faut fidellement employer. Mais me direz-vous que faut-il que nous fassions pour recouvrer le temps perdu? Il le faut recouvrer par la ferveur et diligence, à courir en nostre voye le temps qui nous reste, faisant comme les cerfs, lesquels bien qu'ils courent tousjours fort legerement, redoublent neantmoins le pas quand ils sont pressez du veneur, de sorte qu'ils vont alors avec une si grande vitesse, qu'il semble quasi qu'ils volent plustost que de courir : de mesme devons nous tascher de faire, mais specialement au temps de nostre renouvellement; car alors nous ne devons pas seulement courir, mais voler en la voye de la perfection, et pour cela il nous faut demander avec le sainct prophete David des aisles de colombes : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, volabo et requiescam;* afin qu'à tire d'aisles nous volions sans nous arrester, jusques à ce que nous allions reposer dans les trous du mur de la saincte cité de Hierusalem; je veux dire que nous soyons entierement unis à Nostre-Seigneur crucifié sur le mont de Calvaire par une parfaicte et entiere mortification de toutes nos inclinations.

Le second poinct, que nous devons considerer en la presentation de Nostre-Dame, est que venant pour se dedier à Dieu dans le temple, elle fut portée par ses pere et mere une partie du chemin, et l'autre partie elle vint de ses petits pieds, estant neantmoins tousjours aydée de ses parens : car quand le bien-

heureux S. Joachim et saincte Anne trouvoient quelque plaine, ils la mettoient à terre pour la faire marcher; mais alors cette glorieuse infante du ciel eslevoit ses petits doigts pour prendre leur main, crainte de faire quelque mauvais pas; et soudain qu'ils rencontroient quelque chemin raboteux, ils la prenoient entre leurs bras. Certes si bien ils la laissoient marcher, ils ne le faisoient pas pour se soulager, car ce leur estoit une consolation tres-grande de la porter; mais c'estoit pour la complaisance qu'ils prenoient à luy voir former ses petits pas.

Nostre-Seigneur en nostre pellerinage et le long de cette miserable vie nous conduit en ces deux manieres, où il nous mene par la main en nous faisant marcher avec luy, où il nous porte entre les bras de sa Providence. Il nous tient par la main, quand il nous fait marcher en l'exercice des vertus, d'autant que s'il ne nous tenoit, il ne seroit pas en nostre pouvoir de marcher ny faire un pas en cette voye de benediction; et ne void-on pas ordinairement que ceux qui ont abandonné sa main paternelle, ne font pas un seul pas qu'ils ne choppent et ne donnent du nez en terre? Sa divine bonté nous veut conduire et nous tenir la main en nostre voye; mais elle veut aussi que nous fassions nos petits pas, c'est-à-dire, que nous fassions de nostre costé ce que nous pouvons avec l'ayde de sa grace : Et la saincte Eglise egallement tendre et soigneuse du bien de ses enfans, nous enseigne de dire tous les jours une oraison, où elle demande à Dieu, qu'il luy plaise nous

accompagner le long de nostre pellerinage en cette vie mortelle, et nous aider de ses graces prevenantes et concomitantes, car sans l'une et sans l'autre nous ne pouvons rien.

Mais Nostre-Seigneur nous ayant menez par la main, faisant avec nous des œuvres auxquelles il veut nostre cooperation, il nous porte par apres entre ses bras, et fait des œuvres en nous, auxquelles il semble quasi que nous ne faisons rien, comme sont entre autres les sacremens; car dittes-moy, je vous prie, qu'est-ce que nous faisons pour recevoir le tres-sainct sacrement de l'autel dans lequel est compris toute la saincteté et suavité du ciel, et de la terre? Et bien qu'il faille que le prestre prononce les paroles de la consecration; qu'est-ce que cela? pour faire venir ce souverain Seigneur à la voix d'un prestre, pour meschant et indigne qu'il puisse estre, se renfermer sous les especes du pain et du vin pour nostre bonheur? n'est-ce pas nous porter entre ses bras, que de nous permettre de le recevoir de la sorte? Et vous verrez tantost comme il vous conduira en ces deux façons : Car quand vous viendrez dire, je renouvelle, et reconfirme de tout mon cœur les vœux que j'ay faits à mon Dieu; il vous conduira alors par la main, d'autant que vous prononcerez ces paroles, et ferez quelque chose de vostre part; mais soudain apres quand vous communierez, Nostre-Seigneur vous prendra entre ses bras, faisant de luy-mesme cette œuvre toute parfaicte en vous, sans presque nulle cooperation de vostre part.

O qu'heureuses sont les ames qui font ainsi sainetement le voyage de cette vie mortelle! et qui ne partent jamais des bras de la divine Majesté, sinon pour marcher et faire de leur costé ce qui est en leur pouvoir, en s'exerçant fidellement en la prattique des vertus, tenant tousjours neantmoins la main de Nostre-Seigneur? Car il ne faut pas que nous pensions estre suffisant de faire aucun bien de nousmesmes. L'Espouse au Cantique nous apprend cette verité, lors qu'elle dit à son bien-aymé: *Trahe me post te, in odorem unguentorum tuorum curremus;* Tirez-moy, et nous courrons apres-vous à l'odeur de vos onguens: tirez-moy, luy dit-elle, pour monstrer qu'elle ne peut rien d'elle mesme, si elle n'est tirée, aydée et prevenuë de sa grace. Mais pour monstrer qu'elle correspond à ses attraits volontairement, de son plein gré et sans violence, elle adjouste apres; nous courrons, comme voulant dire, pourveu, mon cher bien-aymé, que vous nous tendiez la main pour nous tirer, nous ne cesserons point de courir jusques à ce que vous nous ayez pris entre vos bras et unis à vostre divine bonté.

Passons maintenant au troisiesme poinct, qui est que nostre glorieuse Maistresse se donna et abandonna toute à la divine Majesté, sans aucune reserve: Or c'est en cela, mes cheres filles, qu'il faut specialement que nous l'imitions. Certes, Nostre-Seigneur ne veut pas que nous fassions ce qu'il ne veut pas faire luy-mesme, qui est de ne se donner à nous qu'en partie; car sa bonté est si grande, qu'il

se veut tout donner à nous : de mesme veut-il, et il est bien raisonnable que nous nous donnions tout à luy, mais qu'est-ce, je vous prie, que nous donner tout à Dieu ? C'est ne reserver aucune chose, qui ne soit pour luy, non pas mesme une seule de nos affections ou de nos desirs, et c'est ce qu'il demande de nous. Escoutez-le de grace, ce divin Sauveur de nos ames : *Fili præbe mihi cor tuum*, mon enfant donne moy ton cœur, dit-il à un chascun de nous en particulier. Mais me direz-vous, comment se peut-il faire que je donne à Dieu mon cœur, qui est si plein de pechez et d'imperfections ? Comment luy pourra-t-il estre agreable, puis qu'il est tout remply de desobeyssance à ses sainctes volontez ? Hé ! ne vous troublez point pour cela, ny ne refusez point de luy donner tel qu'il est : car il ne dit pas que vous luy donniez un cœur pur comme celuy des anges, ou de Nostre-Dame, mais donne moy ton cœur tel qu'il est, dit ce divin Sauveur, ne refusez donc point de luy donner ; nonobstant qu'il soit si remply de miseres et d'imperfections ; car ne sçavez-vous pas que tout ce qui est remis entre les mains de sa divine bonté est converty en bien ? Vostre cœur est-il de terre, de boüe et de fange ; ne craignez point de luy donner tel qu'il est, quand il créa Adam, il prist un peu de terre, et en fit un homme vivant. *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ* (1). Avez-vous donc un cœur tout remply d'imperfection ? donnez luy tel qu'il est : car sa divine bonté

(1) Gen. 2.

ne demande de nous et ne veut sinon ce que nous sommes, et ce que nous avons, et quand nous luy aurons donné nostre cœur il le sçaura bien perfectionner.

En l'ancienne loy Dieu avoit ordonné qu'un chascun visitast son temple; mais il defendit que personne n'y entrast les mains vuides, ny les pauvres, ny les riches; *Non apparebis in conspectu meo vacuus* (1): toutesfois il ne vouloit pas que tous fissent une egalle offrande; car il vouloit que les riches comme opulens fissent des offrandes selon leurs richesses, et que les pauvres offrissent selon leur pauvreté; de sorte qu'il n'eust pas esté content si les riches eussent fait des offrandes convenables aux pauvres, parce que cela eust ressenty l'avarice; non plus qu'il ne se fust pas contenté que les pauvres eussent fait l'offrande des riches, d'autant que cela eust esté presomption. Que les seculiers viennent offrir à sa divine Majesté l'affection, et la volonté qu'ils ont de suivre et garder ses divins commandemens, Dieu se contentera de cela, et s'ils les observent fidellement, ils obtiendront la vie eternelle: Mais que les ames riches en de sainctes pretentions de faire de grandes choses pour Dieu, comme doivent estre les religieux et religieuses, ne luy viennent pas apporter l'offrande des pauvres, c'est à dire des seculiers; car il ne s'en contentera pas. Dieu vous a enrichies (mes cheres sœurs) de ses graces, en vous appellant en la saincte religion, c'est pour-

(1) Deut. 16.

quoy il veut que vous luy donniez beaucoup, c'est à dire, qu'il veut que vous luy offriez sans reserve tout ce que vous estes, et tout ce que vous avez.

Nostre-Dame fait aujourd'huy une offrande telle que Dieu desiroit d'elle; car outre la dignité de sa personne, qui surpasse celles de toutes les creatures, estant la plus excellente de toutes apres son divin Fils, elle offre tout ce qu'elle est, et tout ce qu'elle a; et c'est ce que Dieu demande. O qu'heureuses sont les ames religieuses, lesquelles par le moyen de leurs vœux ont tout dedié à Dieu, luy offrant leur corps, leur cœur, et leurs moyens, renonçant aux richesses par le vœu de pauvreté, aux plaisirs de la chair par celuy de chasteté, et à leur propre volonté par celuy d'obeyssance. O mondains! joüissez si bon vous semble de vos richesses, pourveu que vous n'en abusiez pas, et que vous ne fassiez tort à personne, cela vous est licite, prenez les plaisirs permis par la saincte Eglise; faites vos volontez en tant et tant d'occurrences, pourveu qu'elles ne soient point contraires à celles de Dieu, il vous permet tout cela. Mais quant à vous autres (mes cheres filles) gardez bien de rien reserver, car Dieu ne le veut pas, et comme il se donne tout à vous en son divin sacrement; de mesme il veut que vous vous donniez toutes à luy, et prenez garde qu'il ne peut estre trompé: C'est pourquoy si vous dites que vous vous donnez toutes à sa divine Majesté, faites-le absolument, si vous ne voulez estre chastiées comme Ananie, et Saphire qui mentirent au Sainct-Esprit.

Mais helas! il n'est pas de nous autres comme de Nostre-Dame, laquelle s'estant une fois donnée à Dieu, n'avoit plus apres besoin de reconfirmer son offrande; car jamais elle ne discontinua, non pas mesme d'un seul moment, d'estre toute à Dieu, et d'estre parfaitement collée, appliquée, unie et conjoincte avec sa divine bonté. Mais nous autres au contraire, il est besoin qu'à toute heure, tous les jours, tous les mois, et toutes les années nous reconfirmions et renouvellions les vœux et promesses que nous avons faites à Dieu d'estre toutes à luy à cause de la continuelle vicissitude et varieté de nos affections et humeurs. C'est pourquoy la saincte Eglise, comme une sage mere, nous va presentant de temps en temps le long de l'année des festes signalées pour nous encourager à renouveller nos bons propos: car je vous prie, qui est celuy qui au jour solemnel de Pasques ne se renouvelle par des sainctes affections et resolutions de mieux faire, voyant Nostre-Seigneur renouvellé en sa glorieuse resurrection. Qui est le chrestien qui ne renouvelle son cœur au jour de la Pentecoste, quand il considere que Dieu envoye du ciel un nouvel esprit sur ceux qui l'aiment: et ainsi au jour de la Toussaincts, où la saincte Eglise nous represente la gloire, et felicité des esprits bien-heureux, apres laquelle nous souspirons, et pour laquelle nous esperons. Mais enfin qui est-ce qui pourroit avoir si peu de courage qui ne s'efforce de se renouveller au jour de Noël, où l'on voit cet enfant tant aymable, nostre divin

Sauveur qui vient naistre icy bas pour nous racheter! Mais outre toutes ces festes ç'a tousjours esté la coustume de tous ceux qui ont esté plus specialement dediez à Dieu, comme sont les religieux et religieuses, de prendre tous les ans un jour particulier pour reconfirmer et renouveller leurs vœux; afin d'obeyr au grand apostre qui nous conseille de bien affermir nostre vocation. Or comment le pourrions-nous mieux faire qu'en faisant des reconfirmations du dessein, et du choix que nous avons fait d'estre tout à Dieu? Vous allez donc, mes cheres ames, mettre aujourd'huy un clou à vostre vocation par le renouvellement que vous allez faire de vos vœux en la presence de la divine Majesté, qui demande cela de vous en recompense du don sacré qu'elle vous fera de soy-mesme en mesme temps à la trés-saincte communion.

En somme pour conclure ce discours, je dis derechef que le plus grand bon-heur de Nostre-Dame et glorieuse Maistresse provient de ce qu'elle s'est tousjours renduë parfaitement obeyssante à Dieu, non seulement pour ce qui est de ses commandemens et de ses volontez signifiées, mais encore pour ce qui est de ses inspirations : Or c'est en quoy vous la devez imiter le plus près qu'il vous sera possible, si vous voulez plaire à Dieu et luy estre agreables : Car si Nostre-Dame ne luy eust pas esté agreable sans cette absoluë obeyssance, comme Nostre-Seigneur le monstra par la loüange, qu'il luy donna, après celle que cette femme, dont il est fait men-

tion en l'Evangile, luy avoit donnée; beaucoup moins vous autres luy pourrez-vous estre agreables sans cette parfaicte obeyssance. C'est donc à quoy je vous exhorte mes cheres sœurs, si vous voulez participer aux graces de Nostre-Dame; et bien que nul autre qu'elle ne puisse avoir cet honneur d'estre mere de Nostre-Seigneur en effet, vous devez neantmoins tascher d'en meriter le nom, par une parfaicte obeyssance à ses sainctes volontez. Car vous sçavez que ce divin Sauveur preschant un jour dans le temple les paroles de la vie eternelle : Nostre-Dame et S. Joseph ne pouvant s'approcher de luy, à cause de la foule du peuple, il y eut quelqu'un qui luy dit que sa Mere et ses freres le demandoient, (d'autant qu'il y avoit encore quelques-uns de ses parens qu'il appelloit ses freres) à quoy Nostre-Seigneur respondit, *Mater mea, et fratres mei ii sunt, qui verbum Dei audiunt, et faciunt, quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est* (1); Ma Mere et mes freres, sont ceux qui font la volonté de mon Pere qui est au ciel. Or c'est la grace que je vous souhaitte, mes cheres filles, que d'accomplir parfaitement cette saincte volonté en toutes choses sans reserve : Faites-le donc fidellement, et sa bonté infine vous comblera de graces en ce monde, et vous couronnera de sa gloire eternellement en l'autre. Ainsi soit-il.

(1) S. Mat. 12; S. Luc, 8.

AUTRE SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PRESENTATION DE NOSTRE-DAME.

Inspice, et fac secundùm exemplar, quod tibi in monte monstratum est. Exod. 25.

Regarde, et fais selon l'exemplaire que je t'ay monstré sur la montagne.

La divine majesté ayant commandé à Moyse en l'ancienne loy, qu'il fist l'arche selon le modelle qu'il luy avoit monstré, il ordonna après qu'on dressast le tabernacle pour la mettre, et que le tout fust fait selon les particularitez qu'il luy avoit marquées; Ce qui fut accomply d'une façon si admirable, qu'il n'y avoit rien en ce tabernacle qui ne fust plein de tres-grands mysteres : *Facies et labrum æneum cum basi sua ad lavandum, ponesque illud inter tabernaculum testimonii, et altare*; or en toutes ces choses, il ordonna specialement à Moyse, de faire un bassin ou cuve d'airain avec son pied pour se laver, et la mettras, luy dit Dieu, entre le tabernacle et l'autel.

Les anciens peres, après avoir consideré toutes les particularitez de ce tabernacle, s'arrestent par admiration sur la plus vile et abjecte partie de toutes,

qui estoit cette cuve, que Dieu avoit ordonné qu'on mist entre les deux tabernacles; c'est à dire, entre le tabernacle exterieur, auquel demeuroit le peuple qui venoit pour offrir des sacrifices, et le tabernacle interieur où demeuroient les prestres de la loy; ou entre les deux autels, c'est à dire, entre l'autel sur lequel on sacrifioit les victimes et holocaustes, et l'autel sur lequel on brusloit les parfums. Cette divine Majesté avoit dis-je, ordonné à Moyse qu'on fist une cuve d'airain, et qu'elle fust remplie d'eau que les prestres s'y lavassent les pieds et les mains avant que d'aller offrir les sacrifices : et que pour l'embellissement de cette cuve on l'environnast de miroirs, tels qu'estoient ceux des dames Hebrieuses (1).

Or nos anciens peres ont fait un si grand nombre d'interpretations sur cette cuve, et sur ces miroirs, que si je voulois dire un mot de chacune, il m'y faudroit employer l'heure entiere. Mais pour traitter ce subjet plus utilement, je m'arresteray seulement à trois de leurs conceptions; à sçavoir que signifioit cette cuve pleine d'eau, et ce que nous devons entendre par icelle : la seconde, pourquoy elle estoit posée entre les deux tabernacles : et la troisiesme, qu'est-ce que nous representent ces miroirs desquels elle estoit environnée.

Premierement une partie des anciens Peres disent, que cette cuve representoit le baptesme, et certes ils ont bien raison; et que pour cela elle estoit posée entre le tabernacle interieur et exterieur :

(1) Exod. 38.

pour nous monstrer que personne ne sçauroit passer au tabernacle interieur qui n'est autre que le ciel, qu'il n'aye premierement passé par l'exterieur qui est l'Eglise, dans laquelle est cette cuve des eaux où il faut estre trempé et lavé, d'autant que ces eaux baptismales purifient et justifient, en effaçant tous les pechez desquels ceux qu'on baptise sont soüillez: et il est tellement necessaire d'estre lavé de cette eau, ou par effet, ou du moins par un tres-ardent desir d'icelle, pour offrir et sacrifier à Nostre-Seigneur des victimes et holocaustes qui luy soient agreables, que sans cela toutes les offrandes et oblations qu'on luy pourroit presenter ne seroient pas des offrandes, mais des execrations.

Les autres disent que cette cuve represente la penitence, et ceux-cy en approchent encore de plus pres, ce me semble: car qu'est-ce autre chose la penitence, sinon des eaux dans lesquelles il est expedient et necessaire que nous lavions nos pieds et nos mains, je veux dire, nos œuvres et affections, soüillées de tant de pechez et d'imperfections?

Or bien qu'il soit vray que la seule porte pour entrer au ciel, soit la redemption, sans laquelle nous n'y eussions jamais eu d'entrée; neantmoins afin que cette redemption nous soit appliquée, il est necessaire que nous nous lavions dans les eaux de la penitence; et ne se faut point tromper, car il faut que tous ceux qui veulent estre sauvez, lavent leurs pieds et leurs mains dans ses eaux sacrées; *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes simul peribitis*, Si vous

ne faites penitence, dit Nostre-Seigneur, vous perirez tous; c'est une regle si generale que celle-cy, que pas un n'en peut estre exempt, sinon la tres-Ste Vierge, laquelle n'ayant point peché, n'a point eu aussi besoin de penitence, bien qu'elle ne soit pas entrée au ciel par une autre porte que par celle de la redemption, comme toutes les autres creatures. Mais afin que le fruict de cette redemption nous soit appliqué, il est necessaire que nous fassions penitence; et bien qu'il soit vray qu'autre est la penitence qu'il faut faire pour les pechez mortels, que pour les veniels, toutesfois elle est absolument necessaire, tant pour les uns que pour les autres, et qui ne la fera en ce monde, il la fera infailliblement en l'autre. Voilà pourquoy les anciens Peres disent que cette cuve estoit posée entre les deux tabernacles, et l'exterieur et l'interieur, pour signifier que les eaux de la penitence sont entre les deux tabernacles, l'exterieur de l'Eglise militante, et l'interieur de la triomphante; et que pour passer de la militante, en laquelle nous autres sommes maintenant, en la triomphante, il faut se laver dans les eaux de la penitence.

D'autres ont dit, que cette cuve pleine d'eau representoit la doctrine Evangelique, et certes ils ont bien raison; car la doctrine Evangelique n'est autre chose que des eaux, desquelles quiconque boira, n'aura plus soif; et comme dit Nostre-Seigneur à la Samaritaine, il sera fait en luy une fontaine d'eau vive saillant jusques à la vie eternelle, *fiat in eo fons*

aquæ salientis in vitam æternam. Or c'est dans les eaux sacrées de cette doctrine Evangelique, qu'il faut laver toutes nos œuvres et affections depravées, pour les purifier, former et dresser selon qu'elle nous ordonne: car sans cela nous ne pourrions jamais faire aucun sacrifice ny oblation qui puisse estre agreable à Dieu, et moins encore pourrons-nous estre sauvez, qu'en croyant, et nous formant selon cette doctrine chrestienne, dans laquelle nous devons vivre, esperer et operer nostre salut. Doncques, que personne ne se trompe en cecy, croyant que sans se laver dans les eaux de cette doctrine Evangelique il puisse estre sauvé, se faisant des loix selon son caprice et fantaisie, ou se contentant de la loy naturelle, pretendant avec icelle d'arriver au tabernacle interieur de la gloire, pour y sacrifier à Dieu des sacrifices de loüanges, car cela ne se peut.

Vous voyez donc comme cette cuve d'eau, qui estoit mise au milieu des deux tabernacles, nous represente tres-bien que le baptesme, la penitence, et la doctrine Evangelique, sont au milieu de l'Eglise militante, et de la triomphante. Mais pour appliquer cela à nous, je dis que nous avons aussi deux tabernacles, l'un exterieur, qui est le corps, et l'autre interieur, qui est l'ame par laquelle nous vivons: et c'est ce qu'a voulu dire le grand apostre S. Paul, que ces corps que nous portons, sont des tabernacles qui sont faits et formez d'argile, dans lesquels Dieu a enfermé de grands thresors: mais quels sont ces thresors, sinon nos ames, qui comme des taber-

nacles interieurs, sont mises et cachées dans nos corps? Et tout ainsi que l'ame anime et donne la vie au corps, aussi la doctrine évangelique nourrit et vivifie l'ame, et luy donne lumiere et force pour la conduire et faire arriver à cet autre tabernacle plus interieur de l'Eglise triomphante, où habite le Tres-Haut. Certes un jour viendra que nous ressusciterons, et que ces corps mortels que nous portons maintenant, subjets à corruption, seront spirituels et immortels, ainsi que nous asseure le grand apostre, et seront reformez, ou plustost seront faits conformes au corps glorifié de nostre cher Sauveur et Maistre, *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ:* Et lors nous verrons avec un contentement indicible ces corps tout glorieux, par la reünion qu'ils auront avec leurs ames avec lesquelles ils n'auront plus aucun divorce ny rebellion, ains leur seront absolument soubmis, et les ames les posséderont en telle sorte qu'elles regneront souverainement en eux.

En troisiesme lieu, je dy que les miroirs desquels cette cuve estoit environnée, nous representent les exemples des Saincts, lesquels ont pratiqué cette doctrine chrestienne, si parfaitement que nous pouvons dire que les histoires de leur vie et leurs exemples sont comme autant de beaux miroirs qui ornent et enrichissent cette cuve de la doctrine evangelique. Et tout ainsi que cette saincte doctrine les a ornez et enrichis, et que s'estant plongez dans ses eaux sacrées, elle les a purifiez, et rendus capables

d'offrir à la divine bonté des sacrifices d'un prix et valeur inestimables, ils ont aussi de leur costé fait à cette doctrine ce que faisoient les miroirs des dames Hebrieuses à cette cuve, l'ornant et embellissant par la prattique des preceptes et conseils qu'ils ont puisez en icelle, nous laissant des exemples admirables de leurs vertus à imiter, qui sont comme autant de beaux miroirs dans lesquels nous nous devons continuellement mirer et regarder, afin de former et dresser sur iceux toutes nos œuvres, actions et affections.

Mais entre tous ces miroirs des exemples des Saincts, nous devons particulierement considerer la tres-Ste Vierge, nostre tres-glorieuse et chere maistresse, la presentation au temple de laquelle nous celebrons aujourd'huy : car quel plus beau et precieux miroir vous sçaurois-je presenter que celuy-cy? N'est-ce pas elle qui est le plus excellent miroir qui soit en toute la doctrine evangelique? N'est-ce pas elle qui entre toutes les pures creatures est la plus ornée et enrichie de toutes sortes des graces et de vertus? *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergres a es universas*. Certes, il est vray qu'il n'y a point de Saincts ny de Sainctes qui luy puissent estre parangonnez ; car cette glorieuse Vierge surpasse en dignité et excellence, non seulement les plus grands Saincts, mais aussi les plus hauts cherubins et seraphins ; ayant eu cet advantage par dessus tous les Saincts, qui est qu'elle s'est donnée et totalement dediée au service de Dieu, des l'instant

mesme de sa conception : et il n'y a nul doute que cette saincte Vierge n'aye esté toute pure, et n'aye eu l'usage de raison dès l'instant que son ame fut mise dans son petit corps, apres qu'il fut formé dans les entrailles de Ste Anne. Et comme cette glorieuse Vierge devoit naistre de pere et de mere ainsi que les autres enfans, aussi sembloit-il que comme eux, elle devoit estre entachée du peché originel : mais la divine providence en ordonna tout autrement, luy tendant sa main tres-saincte qui la retint, afin qu'elle ne tombast dans ce miserable precipice du peché.

Quelques theologiens disent à ce propos, que Nostre-Seigneur jettant un rayon de sa lumiere et de sa grace dans l'ame de S. Jean-Baptiste, lors qu'il estoit encore dans les entrailles de Ste Elisabeth, il le sanctifia et luy donna l'usage de raison, avec le don de la foy par laquelle il connut son Dieu, qui estoit aussi dans le ventre de la Ste Vierge, l'adora et se consacra à son service. Or si Nostre-Seigneur fit une telle grace à celuy qui devoit estre son precurseur, qui pourra douter qu'il n'aye fait non seulement la mesme grace, ains qu'il n'aye usé d'un privilege beaucoup plus grand envers celle qu'il avoit choisie pour estre sa mere? Ne la sanctifiant pas seulement dès le ventre de Ste Anne, comme S. Jean dans celuy de Ste Elisabeth ; mais la rendant de plus toute saincte et toute pure, dès l'instant mesme de sa conception.

Or cette Ste Vierge ne fut pas plustost née, qu'elle commença d'employer tout son estre au service de l'amour sacré : Et si tost qu'elle commença à de-

ployer sa petite langue, ce ne fut que pour s'en servir à chanter les loüanges de Dieu, lequel luy inspira dès l'age de trois ans, de se retirer de la maison de ses pere et mere, pour s'en aller au temple pour le servir plus parfaitement... Certes, cette glorieuse Vierge se comporta en ce bas age avec tant de sagesse et de discretion, qu'elle donnoit de l'estonnement à ses pere et mere, lesquels jugerent bientost, tant par ses discours, que par ses actions, que cette fille n'estoit pas comme les autres enfans, mais qu'elle avoit l'usage de raison; et partant qu'il falloit anticiper le temps pour la conduire au temple, afin qu'elle y servist Dieu avec les autres filles qui y estoient retirées pour ce subjet. Ils prindrent donc cette petite Vierge, agée seulement de trois ans, puis la menerent et en partie la porterent au temple de Hierusalem.

O! combien grands estoient les souspirs et eslans d'amour et dilection qu'alloient jettant et eslançant en Dieu les pere et mere de cette Ste Vierge: mais specialement la Vierge mesme, comme celle qui alloit pour se sacrifier derechef à son divin Espoux, qui l'appelloit, et luy avoit inspiré cette retraitte, pour la recevoir, non seulement pour son Espouse, mais encore pour la preparer à estre sa Mere. O qu'elle alloit doucement chantant ce cantique sacré, *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini*, qui est si admirable à cause des loüanges et benedictions que l'on donne en iceluy à la divine Majesté, et duquel le prophete royal di-

soit; je me sers de ce cantique comme d'une douce recreation, pour le chanter et entonner aux trois divers temps que je vais au temple, afin d'y adorer mon Dieu, selon qu'il est ordonné par la loy; ce que faisoient aussi les dames Hebrieuses, lesquelles chantoient ce cantique avec grande devotion, quand elles y alloient. Mais qui pourroit dire ou expliquer avec quel ressentiment d'amour et dilection cette sacrée Vierge le disoit, veu que ce cantique ne traitte d'autre chose que d'accomplir la loy et volonté de Dieu, pour à laquelle obeyr, elle s'acheminoit au temple.

Or bien que plusieurs dames Hebrieuses se fussent desja dediées au service de Dieu dans ce temple, pas une neantmoins n'avoit jamais approché de la perfection de cette Ste Vierge, car elle s'offrit et dedia avec tant de ferveur, d'amour et d'humilité, que les anges et plus hauts seraphins qui se promenoient sur les ballustres et galleries du ciel pour la regarder, en demeurerent tous ravis, s'estonnant de voir qu'en la terre il se pust trouver une creature si pure et doüée d'une si parfaite charité, et qu'une ame revestuë d'un corps humain pust faire une offrande et oblation si parfaite et agreable à Dieu.

Je ne veux pas maintenant m'estendre à parler des benedictions qu'elle receut en sa conception ny en sa naissance, ains seulement de ce qui concerne cette feste, en laquelle elle se vint offrir et dedier à Dieu dans le temple dès l'age de trois ans, quittant sa patrie et la maison de son pere en cette tendre

jeunesse, pour se dedier et consacrer plus entierement au service de sa divine Majesté. Mais notez, je vous prie, que je ne parle que de ce qui concerne cette feste; car je sçay bien qu'elle luy estoit toute dediée dès l'instant de sa conception, et qu'elle fut comme une belle fleur, qui jetta et exhala son odeur de grand matin.

Il y a deux sortes de fleurs, à sçavoir, les roses et les œillets, qui jettent la suavité de leur odeur differemment, car les roses sont plus odoriferantes le matin, et avant que le soleil à son midy, leur odeur est plus suave et meilleure; les œillets tout au contraire sont plus odoriferans sur le soir, et leur senteur alors est plus agreable. Certes cette glorieuse Vierge a esté comme une belle rose parmy les espines, laquelle bien qu'elle aye tousjours jetté une odeur de tres-grande suavité tout le temps de sa vie, si est-ce qu'au matin de sa tres-saincte enfance, elle en a jetté une merveilleusement suave devant la divine Majesté.

O qu'heureuses sont les ames qui à l'imitation de cette sacrée Vierge, se dedient au service de Nostre-Seigneur dès leur enfance! et qu'elles sont heureuses de s'estre retirées du monde, avant que le monde les aye connuë; elles sont comme de belles fleurs nouvellement espanoüies, qui n'ayant point encore esté maniées ny flestries par l'ardeur de la concupiscence, respandent devant Dieu une odeur de grande suavité par leurs vertus et bonnes mœurs.

Mais pour encourager les ames qui n'ont pas eu

cette grace, j'ay accoustumé de dire qu'il y a deux sortes d'enfance : la premiere est celle par laquelle l'on correspond promptement et fervemment aux secrettes inspirations de Dieu, lors qu'au premier mouvement et attrait de la grace, l'on quitte genereusement toutes choses pour suivre l'inspiration. Certes si ces ames sont fidelles à marcher dans la voye que Nostre-Seigneur leur monstre, elles ne laisseront pas d'avoir part à la feste que nous celebrons aujourd'huy, en laquelle cette S[te] Vierge en sa plus tendre jeunesse, et à la premiere semonce de l'inspiration, s'est presentée au temple.

Or cette feste, mes cheres sœurs, est pour vous autres une grande solemnité, puisqu'en icelle vous venez offrir à Dieu, avec cette glorieuse Vierge, ou plustost vous venez renouveller l'offrande que vous luy avez desja faite de vous-mesme. Mais me direz-vous, enseignez-nous avec quelle perfection cette glorieuse Vierge fit son oblation, car estant ses filles, nous desirons de la suivre et imiter le plus pres qu'il nous sera possible.

Or nous n'avons point d'autre Evangile en ce jour que celuy qui se lit toutes les autres festes de Nostre-Dame, où il est dit, que Nostre-Seigneur preschant au peuple qui le suivoit, et le voulant illuminer et esclairer pour le convier à se convertir, et suivre sa divine doctrine, il faisoit plusieurs grands miracles, dequoy les Pharisiens pleins d'envie commencerent à murmurer, et à le calomnier, disant que ce n'estoit en son nom, ny par sa puissance qu'il operoit

ces choses, ains en la puissance du prince des tenebres Belzebuth, et au plus fort de ces calomnies, murmures, et blasphemes, il s'esleva une femme, que les Peres anciens estiment estre Ste Marcelle, laquelle toute estonnée des merveilles que ce divin Sauveur operoit, s'escria, *Beatus venter qui te portavit; et ubera quæ suxisti,* Bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mammelles qui t'ont allaicté. A quoy Nostre-Seigneur repartit, *Quin immò beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud;* Mais plustost bien-heureux sont ceux qui escoutent la parole de Dieu, et la gardent.

Or bien qu'il me ressouvienne de vous avoir parlé autrefois sur cet Évangile, si est-ce que c'est un subjet où il y a tant à prendre, et qui est si fécond que je ne me puis lasser d'en parler, ny de puiser dans la profondité de ce texte ce qui est propre à nostre instruction. Bien-heureux, dit cette femme, est le ventre qui t'a porté, et les mammelles qui t'ont allaicté, *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.* Et Nostre-Seigneur luy respondant, vouloit dire; il est vray ô femme, ce que tu dis que le ventre qui m'a porté est bien-heureux, et les mammelles que j'ay succées sont aussi bien-heureuses? Car quel plus grand bon-heur, je vous prie, mes cheres ames, pouvoit avoir une femme, que d'avoir porté dans son ventre celuy qui est esgal au Pere eternel, et que les cieux ne peuvent comprendre? et que la Ste Vierge a receu d'honneur, d'avoir donné son plus pur sang pour former cette sacrée hu-

manité de nostre cher Sauveur et maistre! Et partant il est bien vray, ô femme, ce que tu dis, que le ventre qui l'a porté est bien-heureux, et non-seulement le ventre qui l'a porté, ains encore les mammelles qu'il a succées, d'autant qu'elles ont nourry celuy qui nourrit et sustente toutes les creatures. Et si ce grand aumosnier Abraham fut estimé bien-heureux, parce que logeant les pelerins, il eut un jour la grace d'avoir ce Roy et Seigneur des pelerins en sa maison, de manger avec luy, et luy laver les pieds; combien plus devons-nous estimer heureux le ventre de la Vierge, qui a logé chez soy, non pas un jour seulement, comme Abraham; mais neuf mois entiers, ce divin Roy, pelerin sur la terre? Et comment ne nommerions-nous bien-heureuses ses mammelles qui l'ont nourry, non de pain, ains de son laict et de sa propre sustance.

Et si l'on rendoit anciennement tant d'honneur à l'arche, dans laquelle estoit gardée la manne, la verge d'Aaron, et les tables de la loi; Combien plus devons-nous honorer cette arche vivante nostre glorieuse dame et maistresse? Mais qu'est-ce que nous represente la manne, sinon la divinité du Fils de Dieu, descenduë du ciel pour s'unir à nostre humanité? N'est-il pas aussi cette verge de merveille, et cette pierre vive, sur laquelle ont esté escrits les commandemens de la loi de grace, et n'ont-ils pas esté gravez sur son sacré corps avec le burin des foüets, des cloux, des espines, et de la lance! Doncques il est vray que le ventre sacré de Nostre-Dame

est incomparablement plus digne d'honneur que cette ancienne arche, qui n'en portoit que la figure. Hé donc qu'elle est heureuse d'avoir esté choisie pour estre mere de Dieu, d'autant qu'aucune autre creature ne sera jamais honorée de ce tiltre, lequel n'est deu qu'à cette seule vierge: et tout ainsi que Nostre-Seigneur entant que Dieu n'a qu'un pere sans mere, aussi entant qu'homme, il n'a qu'une mere sans pere, et comme il n'a qu'un pere au ciel, aussi ne devoit-il avoir qu'une mere en terre? Et cela a esté ainsi ordonné de toute eternité.

Passons maintenant à une explication plus particuliere de la responce que Nostre-Seigneur fit à cette femme. Tu dis (luy respondit ce divin Sauveur) que ma mere est bien-heureuse de m'avoir porté dans son ventre, et de ce que j'ay succé ses mammelles; mais moy, je te dis, qu'elle est beaucoup plus heureuse, parce qu'elle a escouté la parole de Dieu, et l'a gardée. Et puisque tous les chrestiens peuvent participer à cette beatitude, voyons comment cette Ste Vierge a entendu la parole de Dieu, et l'a gardée afin de l'imiter. Mais pour laisser toute autre parole, et ne parler maintenant que de celle de la vocation: ô Dieu combien a-t'elle esté fidelle en cecy! Nostre-Seigneur luy dit à l'oreille, ou plustost à l'interieur du cœur, ces paroles du psalmiste: *Audi filia, inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum*, Escoute ma fille, preste-moi l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton pere, et le Roi convoitera

ta beauté. Mais remarquez ces paroles, Escoute ma fille, *Audi filia*, comme s'il vouloit dire, pour bien ouyr, il faut bien escouter, *Inclina aurem tuam*, il faut aussi s'abaisser et s'humilier pour bien entendre ce qui est de la volonté de Dieu: oublie ta patrie, et retire-toy de la maison de ton pere, et le Roy convoitera ta beauté; comme s'il disoit, Ne te contente pas d'escouter la parole de l'inspiration, et de t'abaisser, pour la mieux ouyr, mais retire encore ton cœur et tes affections de ta patrie, et de tes parens, et je convoiteray ta beauté.

O saincte et divine semonce, que Dieu fait souvent au cœur de tant de creatures! Et cependant, il est vray que plusieurs entendent la parole sacrée de la vocation, sans sortir de leur patrie, ny aller où Dieu les appelle. L'on fait tant d'examens et de considerations, pour sçavoir si l'inspiration est vraye, si elle vient de Dieu, et si on l'executera ou non? et cependant on retarde tousjours d'aller où Dieu nous appelle. Ce que je ne dis pas pour empescher les considerations qui se doivent legitimement faire pour mieux discerner quelle est l'inspiration. Mais apres cela, sortez et allez en la terre que Dieu vous monstre; n'escoutez point tant de discours, ne prestez point l'oreille à tant de raisons que le monde dira; n'usez point de tant de delais ny de remises, car vous vous mettez en de grands perils; ne vous endormez point, ains soyez promptes à obeyr et à suivre l'attrait.

O Dieu! combien fut diligente la glorieuse Vierge,

et qu'elle se leva promptement pour obeyr à la divine parole de sa vocation; elle n'eut pas besoin de faire beaucoup d'examen, car elle avoit la grace du discernement. Elle s'en alla donc sans aucun retardement, pour petit qu'il fust, où Dieu la conduisoit, et le Roy du ciel convoita sa beauté, et la choisit, non seulement pour son Espouse, mais aussi pour sa Mere. Donc bien-heureux sont ceux qui escoutent la parole de Dieu, et la gardent. Certes plusieurs sont appellez, et entendent l'inspiration, mais en diffentes manieres.

Pour mieux entendre cela, considerez l'Eglise comme la cour de quelque grand prince, lequel seroit en son palais environné de plusieurs seigneurs et cavaliers; ils sont generalement tous appellez en la cour, et ont tous la grace du prince: mais differemment neantmoins, car il regarde les uns, il jette des œillades plus particulieres aux autres, il rit contre l'un, il parle avec l'autre; il donne des dignitez aux uns, il carresse et favorise les autres; et tous estiment et font un grand estat de ces faveurs. Mais entre ceux-là il s'en trouve tousjours quelques-uns, que le prince favorise beaucoup plus que les autres, et ausquels il tesmoigne un amour bien plus grand; et ce sont ceux qu'il fait entrer dans son cabinet, afin de s'entretenir familierement avec eux, pour leur descouvrir et communiquer ses secrets.

Certes nous pouvons bien dire que tous les chrestiens sont autant de cavaliers et seigneurs, qui sont en la cour de ce souverain Prince Nostre-Seigneur,

cour qui n'est autre que l'Eglise, et nostre cher Sauveur, comme leur Roy, les regarde et favorise tous quoy que differemment; car enfin il depart ses graces à qui il luy plaist, et comme il luy plaist: mais outre les graces et faveurs qu'il depart à tous les enfans de son Eglise en general, il y en a tousjours quelques-uns, ausquels il depart des faveurs plus particulieres, qui sont les religieux qu'il retire en son cabinet, qui n'est autre que la religion, afin de s'entretenir plus familierement avec eux, et leur reveler, descouvrir et communiquer ses secrets, leur parlant cœur a cœur. Mais entre tous ceux qui ont eu cette grace, la tres-S[te] Vierge a esté singulierement privilegiée au dessus de tous les autres, Dieu luy ayant descouvert de plus hauts secrets et profonds mysteres qu'à nulle autre creature. Voyez donc, combien elle a esté heureuse d'avoir escouté et gardé cette divine parole, et qu'heureuses serez-vous (mes cheres ames) si vous l'imitez, vous rendant promptes à suivre les inspirations, par lesquelles Dieu vous manifeste ses sainctes volontez. L'Escriture dit, que toutes choses sont et subsistent par la parole de Dieu: et c'est cette divine parole qu'il veut que nous gravions dans nos ames, promettant pour cela aux enfans de son Eglise, je veux dire aux vrays chrestiens, de leur oster leur cœur de pierre, et de leur en donner un de chair, capable de recevoir en soy l'impression de cette divine parole, qu'il y gravera luy-mesme, non avec autre

burin que celuy de la charité, *Auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum.*

Or puisque tous les chrestiens doivent escouter et garder la parole de Dieu, correspondre à ses inspirations, et faire sa volonté: d'où vient qu'il y en a si peu qui l'entendent et la gardent comme il faut, et moins encore qui suivent les inspirations que sa bonté leur donne pour parvenir à la perfection.

Je sçais bien qu'il est necessaire que plusieurs vivent dans le monde, lesquels doivent user des richesses, honneurs et dignitez que la loi de Dieu leur permet de posseder, mais non d'en abuser; et pourveu qu'ils ajustent tousjours leurs affections, en la possession de toutes ces choses, aux commandemens de Dieu, bien qu'ils ne prattiquent pas les conseils, ils ne laisseront pas d'estre bien-heureux et parviendront à la joüissance de la felicité eternelle.

L'on trouve plusieurs personnes qui se veulent bien donner à Dieu, mais elles se veulent neantmoins tousjours reserver quelque chose. Je me veux donner à Dieu, disent-elles, mais non pas si absolument, que le monde n'y aye encore quelque part. Je me contenteray de rendre à Dieu ce qui est deu à Dieu, et reserveray ce qui est deu au monde, sans toutefois rien faire en cela qui offence sa divine Majesté, ny qui soit contraire à sa saincte loi: bien que ceux-cy entendent l'inspiration, ils ny correspondent pas de toute l'estenduë de leur cœur, et quoy qu'ils se sauvent, ils ne parviendront jamais à un haut degré de perfection.

Il y en a d'autres qui veulent bien suivre l'inspiration et volonté de Dieu, et veulent estre tout à luy, mais non pas totalement. Remarquez ce mot, je vous prie, car il y a bien de la difference d'estre tout à Dieu, et totalement à Dieu, au moins veulent-ils se reserver le choix des exercices spirituels : afin, disent-ils, de mieux servir Dieu. O que ceux-cy se mettent en grand danger d'estre seduits et trompez, se gouvernant ainsi à leur fantaisie, ne se voulant pas soubmettre, et se formant une maniere de vivre selon leur caprice. Ha ne voyez-vous point que vous n'estes pas totalement à Dieu en faisant cela, mais c'est pour Dieu, dira-t'on, que je le fais. Certes, la glorieuse Vierge, nostre tres-aymable Maistresse, ne fit pas ainsi, ains elle se donna totalement à Dieu au jour de la presentation, sans aucune reserve, et n'usa jamais de sa volonté, ny de son choix, en quoy que ce fust.

O Dieu quand l'on considere le cours de la vie de cette saincte dame, l'on a le cœur tout remply de douceur et de suavité; et quand l'on regarde les grands et rares exemples de vertu qu'elle nous a laissez, ô Dieu! il est vray que si l'on veut avoir de la douceur, et mesme la porter au cœur du prochain, il la faut prendre en la consideration de la vie de cette Ste Vierge, laquelle mes tres-cheres ames, doit tousjours estre devant vos yeux pour former sur icelle, ajustant tousjours toutes vos actions et affections sur le parfait modelle des siennes; car vous estes ses filles, et pour cela vous la devez suivre et

imiter, et vous servir d'elle comme d'un miroir dans lequel vous vous devez tousjours mirer et regarder. Et bien que la douceur que vous recevrez par le regard et la consideration de ses vertus, tombe dans un vaisseau d'argile, elle ne laissera pas neantmoins d'estre grandement suave, car le baume mis dans un vaisseau de terre, est aussi suave que dans une fiole de cristal.

O que cette glorieuse Vierge nous a laissé de merveilleux exemples de son obeyssance à la volonté de Dieu, en tout le cours de sa vie, en son mariage à S. Joseph, et en sa fuite en Egypte : où allez-vous ô glorieuse Vierge, avec ce petit poupon? Je m'en vais en Egypte, dira-t-elle? mais qui vous y fait aller? La volonté de Dieu : mais sera-ce pour long-temps? tant que Dieu voudra. Et quand reviendrez-vous? quand il le commandera. Mais quand vous reviendrez ne serez vous pas plus joyeuse qu'en y allant? ô non certes. Et pourquoy? parce que je feray aussi bien la volonté de mon Dieu en y allant, et y demeurant, qu'en revenant. Mais en revenant vous irez en vostre patrie. O Dieu! eut-elle respondu, je n'ay point d'autre patrie que d'accomplir la volonté de mon Dieu en toutes choses : ô admirable exemple d'obeyssance! Puisque je suis sur le subjet de l'obeyssance, je vous diray deux conditions de cette vertu, qui sont fondamentales, lesquelles je deduiray briefvement. La premiere est, que pour obeyr parfaitement, il faut aymer Dieu qui commande. La seconde est, qu'il faut aymer la chose commandée; et tous les

manquemens que nous faisons à l'obeyssance, procedent pour l'ordinaire du défaut de ces deux conditions.

Plusieurs ayment Dieu qui commande, mais ils n'ayment pas la chose commandée : d'autres ayment la chose commandée, qu'ils n'ayment pas Dieu qui commande. Voilà un predicateur qui annonce la parole de Dieu, tout le monde y court, et pourquoy cela? C'est parce qu'il dit bien, et fait des merveilles. En voila un autre qui presche la mesme parole, personne n'y va : ce predicateur dit-on, n'a point bonne grace, son discours ne m'est point agreable. D'où vient cela! Est-ce qu'il n'a pas assez d'eloquence pour chatoüiller vos oreilles par son bien dire? Hé! quel aveuglement? N'est-ce pas tousjours la mesme parole et volonté de Dieu qu'il vous annonce? Si vous aymez cette divine parole, et Dieu qui vous l'envoye, et qui commande que l'on fasse sa volonté, pourquoy ne la recevez-vous pas esgalement de celuy-cy, comme de cet autre? Si un roy ou quelque grand prince vous envoyoit des lettres par un de ses pages, regarderiez-vous pour avoir ces lettres agreables, de quelle couleur ce page seroit vestu? ô non certes! ains vous les prendriez, et les mettriez sur vostre teste en signe de reverence, sans avoir esgard à la livrée de celuy qui vous les a apportées. Et pourquoy donc n'escoutez-vous pas, et ne recevez-vous pas cette sacrée parole des uns comme des autres, puisque c'est tousjours de la part de Dieu qu'elle vous est annoncée?

Plusieurs ayment la chose commandée, et n'ayment pas Dieu qui commande : l'on commandera à une personne d'aller faire l'oraison, ou tel autre exercice qu'elle goustera ; ô Dieu ! elle ira volontiers, et pourquoy? parce qu'elle l'ayme, à cause de quelque suavité et consolation qu'elle y reçoit; qui fait cela? sinon l'amour propre : Vous en aurez l'experience; car tirez-la de là, et l'employez en quelque autre chose qu'elle n'aymera pas, vous verrez qu'elle ne la fera pas, sans tesmoigner son mescontentement. Qui ne voit donc qu'elle n'ayme pas Dieu qui commande, ains seulement la chose commandée? Car si elle aymoit Dieu qui commande, elle seroit aussi contente de faire une chose qu'une autre, puis qu'en tout elle rencontreroit esgallement sa divine volonté.

Un autre aymera Dieu qui commande, et n'aymera pas la chose commandée. Je sçay bien, dira-t-il, que ce qui m'est commandé, est la volonté de Dieu; mais c'est une chose à laquelle j'ay tant de repugnance et de difficulté, que je ne la sçaurois agreer : De plus, quand je tascherois de l'aymer, celuy qui l'ordonne de la part de Dieu, est de si mauvaise grace, et a une façon si froide, que cela fait qu'on ne trouve nulle suavité en la chose commandée.

Certes voicy la cause de tous nos maux ; quand nos superieurs et ceux qui nous commandent sont à nostre gré, et selon nos humeurs et inclinations, nous ne trouvons point de difficulté à ce qu'ils nous

ordonnent : mais s'ils ne sont pas tels, les moindres choses ordonnées par eux, nous sont rudes et repugnantes à nostre inclination. Or qui ne voit que nous ne regardons pas que c'est Dieu qui nous envoye le commandement? mais pour l'agréer nous prenons garde si celuy qui nous l'apporte est vestu de verd ou de gris, c'est à dire, que nous regardons quelle est sa mine ou sa contenance. O Dieu! il ne faut pas faire cela; mais il faut recevoir l'obeyssance de qui que ce soit qu'elle vienne sans exception quelconque, comme la volonté de Dieu, aymant non seulement Dieu qui commande; mais encore la chose commandée, prenant ce commandement et le mettant sur nostre teste, c'est à dire dans le fond de nostre teste, c'est à dire dans le fond de nostre volonté pour l'agréer et l'executer avec fidelité.

Or si vous faites ainsi, mes cheres filles, vous imiterez la tres-Ste Vierge, et vous vous donnerez à son exemple totalement à Dieu; et faisant vos renouvellemens vous reprendrez nouvelles forces et vigueur pour le service de sa divine Majesté : faites-les donc fidellement, car tant que nous vivrons nous aurons besoin de nous renouveller.

Tous les Saincts estoient fort soigneux de faire ce renouvellement, et il se pratiquoit mesme en l'ancienne loy, d'autant que nostre nature est de soy si infirme, que facilement elle se refroidit, et vient à deschoir de ses bonnes resolutions. La terre mesme se lasse, et ne veut pas tousjours faire ses productions, et semble que l'hyver elle se repose : mais

quand le printemps est venu elle se renouvelle, et nous nous resjoüyssons de voir, qu'ayant repris sa vigueur elle nous fait amplement part de ses fruicts.

Ainsi, mes cheres filles, pour reparer vos manquemens et reprendre nouvelles forces, vous venez aujourd'huy faire vos renouvellemens, comme Nostre-Dame et chere Maistresse vous enseigne en sa saincte presentation : car bien qu'elle n'eust point besoin de se renouveller, d'autant que n'ayant point pesché, elle ne pouvoit deschoir de la resolution qu'elle avoit faite d'estre tout à Dieu; neantmoins la divine providence a permis pour nostre instruction, qu'elle reconfirma en ce jour le sacrifice et l'offrande qu'elle luy avoit desjà faite d'elle mesme en sa tres-saincte conception. Faites-les donc à son imitation, avec une grande ferveur d'esprit, une profonde humilité et une ardente charité. Jettez des souspirs et eslans amoureux à nostre cher Sauveur; accompagnez cette glorieuse Vierge en sa saincte presentation, et mettez vos cœurs, vostre ame et tout vostre estre entre ses mains, et elle vous presentera à la tres-saincte Trinité, et vous obtiendra mille benedictions en cette vie, qui vous feront parvenir à la gloire eternelle en l'autre, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY !

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'ADVENT.

In illo tempore, cùm audisset Joannes in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi, tu es qui venturus es, an alium expectamus? MATTH. 11.

En ce temps-là, comme S. Jean eut ouy en la prison les œuvres merveilleuses de Jesus-Christ, il envoya deux de ses disciples luy demander, s'il estoit celuy qui devoit venir, ou s'ils en devoient attendre un autre.

L'EVANGILE, que nous lisons en la messe de ce jour est divisé en trois parties. En la premiere il est dit, que S. Jean estant en prison pour la justice, il envoya deux de ses disciples à Nostre-Seigneur, pour sçavoir de luy, s'il estoit le Messie promis en la loy, ou s'ils en devoient attendre un autre: la seconde est la response que leur fit Nostre-Seigneur: et la troisiesme, de ce que Nostre-Seigneur dit aux Juifs à la loüange de S. Jean, apres que ses disciples s'en furent retournez.

C'est une chose admirable, que nos anciens peres qui ont esté si clair-voyans, et qui ont eu de si grandes lumieres pour expliquer et developper les plus grandes et obscures difficultez de la saincte Escriture, se soient neantmoins tousjours trouvez estonnez sur le premier poinct de cet Evangile, pour

sçavoir comment se doit entendre que S. Jean qui connoissoit Nostre-Seigneur envoya deux de ses disciples pour sçavoir de luy s'il estoit ce grand prophete et vray Messie promis, ou s'ils en devoient attendre un autre : car disent-ils, si S. Jean sçavoit bien qu'il estoit le vray Messie, pourquoy luy envoyoit-il demander? Or que S. Jean sceut bien que celuy à qui il envoyoit faire cette demande estoit le vray Messie, cela est indubitable, il le sceut, qu'il estoit encore dans le ventre de sa mere, et il n'y a eu aucun Sainct qui aye eu de plus grandes lumieres et intelligence du mystere de l'Incarnation, que ce glorieux Sainct. Certes l'on peut dire qu'il fut comme l'escholier de Nostre-Dame, laquelle luy apprist ce divin mystere lors qu'elle alla visiter Ste Elizabeth; visite en laquelle il fut sanctifié par le divin Sauveur de nos ames, lequel il connut, et tressaillant d'aise dans les entrailles de sa mere Ste Elizabeth il l'adora et se consacra dès lors entierement à son service.

Ce fust luy qui fut son precurseur, et qui annonça sa venuë au monde : c'est luy qui le baptiza et qui vit descendre du ciel le Sainct-Esprit en forme de colombe sur luy, et qui entendit la voix du Pere eternel, disant, *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui*, Celuy-cy est mon fils bien-aymé, auquel j'ay pris tout mon bon plaisir. C'est luy qui le monstra au doigt, disant, *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*, Voicy l'agneau de Dieu, voicy celuy qui oste les pechez du monde. Vous voyez donc bien maintenant comme il con-

noissoit Nostre-Seigneur, et le tenoit pour le vray Messie.

Mais pourquoy donc, disent nos anciens peres, ce glorieux Sainct estant en prison, et entendant parler des grands prodiges et miracles que faisoit Nostre-Seigneur, envoye-t-il ses disciples pour sçavoir de luy qui il est, et si c'est luy qui doit venir, ou s'ils en doivent attendre un autre? Certes tous sont admirables à demesler cette difficulté, et si je voulois rapporter la diversité de leurs opinions sur ce subjet il m'y faudroit employer beaucoup de temps; c'est pourquoy je m'arresteray seulement à ce qu'en disent le grand S. Hilaire, et S. Jean Chrisostome, qui ont ce me semble le mieux rencontré en ce subjet.

L'on ne fait pas tousjours des demandes, disent ces SS. Peres, ny par ignorance, ny pour sçavoir les choses qu'on demande; mais l'on en fait pour plusieurs autres causes et raisons: car autrement la divine Majesté ne feroit jamais aucune demande aux hommes, d'autant qu'elle sçait tout, et ne peut ignorer chose quelconque, elle penetre le plus intime du cœur; et n'y a rien de si secret et caché qui ne soit tres-clair et manifeste à sa divine sapience, ainsi que va disant le sainct prophete David, ce divin poëte en ses psalmes: *Intellexisti cogitationes meas de longe, semitam meam, et funiculum meum investigasti, et omnes vias meas prævidisti*, Seigneur, dit-il, vous avez connu de loin mes pensées, vous avez consideré mon sentier, et avez fait recherche du lieu de ma re-

traitte, vous avez preveu toutes mes voyes, et si j'ay esté comme un cerf qui ay couru par les forests les plus remplies de ronces et d'espines pour me cacher, vous estes ce divin chasseur, qui de loin avez remarqué mes pas, et mes vestiges, et m'avez aperceu au lieu où je m'estois retiré, d'autant que vous avez des yeux qui voyent tout, et qui penetrent tout : *Quo ibo à spiritu tuo? et quo à facie tua fugiam? si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum ades;* Où iray-je donc pour me cacher de vous? si je monte au ciel, vous y estes; et si je descends en enfer, je vous y trouveray plus present que moy-mesme. *Si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris; et enim illuc manus tua deducet me;* Et si comme la belle aurore je m'en vay courant sur les eaux, me transportant jusques aux extremitez de la mer, pour y faire ma demeure, vous m'y conduirez et y seray plustost que moi. Que feray-je donc, ô Seigneur, pour me cacher de vous? je ne sçaurois eschapper de devant vostre face, car vous estes present par tout.

Mais encore que Dieu soit present par tout, qu'il voye et sçache toutes choses, il n'a pas laissé neantmoins de faire plusieurs fois des demandes aux hommes, non qu'il ignorast ce qu'il leur demandoit : mais sa divine providence l'a fait specialement pour trois causes; dont la premiere est, afin de leur faire confesser leurs pechez. Lors qu'Adam eut transgressé le commandement que Dieu luy avoit fait, il l'appella, luy disant, *Adam ubi es*, Adam où es-tu?

et demanda à nostre mere Eve ce qu'elle avoit fait; or ce n'estoit pas qu'il ne sceust bien où estoit Adam, et ce qu'Eve avoit fait. Mais la cause pour laquelle il leur fit ces demandes, fut afin qu'Adam confessast sa faute, et luy en demandast pardon : mais le miserable au lieu de la confesser, il s'excusa sur sa femme, et pour cela il fust chastié de Dieu, luy et toute sa posterité. Certes une partie des peres tiennent, que s'il eust confessé sa faute quand Dieu l'appella, et qu'il eust frappé sa poictrine, et dit un *peccavi*, sa divine bonté luy eust pardonné, et ne l'eust pas frappé du fleau dont il l'avoit menacé, et duquel il l'a puny luy et toute sa posterité : mais d'autant qu'il ne le fit pas, nous sommes tous demeurez entachez du peché, et par conséquent subjets à la peine qu'il tire apres soy.

La seconde cause pour laquelle la divine Majesté fait des demandes aux hommes, est pour les esclaircir de leurs doutes, ou les instruire des mysteres de la foy, ainsi qu'il fit à l'endroit des deux disciples qui s'en alloient en Emaüs : Nostre-Seigneur s'apparoissant à eux en forme de pelerin, leur demanda dequoy ils parloient, les interrogeant et esclaircissant sur les doutes qu'ils avoient de sa resurrection; *Interpretabatur illis, in omnibus scripturis, quæ de ipso erant.* Il est certain qu'il ne demanda point à ces deux disciples quels estoient leurs discours pour ignorer et ne sçavoir pas ce dequoy ils parloient : mais il leur fit cette demande pour prendre subjet de les instruire et esclaircir de leurs difficultez, et les retirer de leur

ignorance, leur expliquant les Escritures qui parloient de luy, specialement de sa resurrection.

La troisiesme cause pour laquelle Dieu faict des demandes aux hommes est, pour provoquer leur amour envers sa divine bonté: En voicy un exemple. La Magdeleine apres la mort et passion de Nostre-Sauveur s'en alla joindre et embausmer son sacré corps; mais, voyant le monument ouvert, et qu'il n'y estoit plus, elle pleura amerement: elle y vit deux anges, qui luy demanderent pourquoy elle pleuroit, *Mulier quid ploras?* Femme pourquoy pleurez-vous? Hé! dit-elle, c'est qu'ils ont osté mon maistre, et je ne sçay où ils l'ont mis, *Quia tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum.* Puis passant un peu plus avant, elle apperceust Nostre-Seigneur en la forme d'un jardinier qui luy demanda encore, femme, pourquoy pleurez-vous? Et qui cherchez-vous? Et elle toute transportée de l'amour qu'elle luy portoit, croyant qu'il fust veritablement un jardinier, luy dit, Seigneur, si vous l'avez osté, dites-moy où vous l'avez mis, et je l'emporteray, *Domine, si tu sustulisti eum dicito mihi ubi posuisti, et ego eum tollam.* Ha! Seigneur, pourquoy demandez-vous cela à vostre chere amante? ne sçavez-vous pas bien la cause de ses larmes, et ce qu'elle cherche? Certes, ce divin Sauveur le sçavoit tres-bien, et ce n'estoit pas pour l'apprendre qu'il luy faisoit cette demande; d'autant que toutes choses luy sont tres-claires et manifestes. Mais il se plaist de faire quelquefois telles et semblables demandes à ses

creatures, pour leur faire produire des oraisons jaculatoires, et des actes d'amour envers sa divine bonté.

Vous voyez donc bien maintenant, comme l'on ne fait pas tousjours des demandes par ignorance, mais bien pour plusieurs autres causes et raisons, ainsi que nous avons dit. C'est pourquoy le glorieux S. Jean n'envoya pas ses disciples à Nostre-Seigneur luy demander, s'il estoit le vray Messie ou non, car quant à lui il n'en doutoit nullement : mais il les y envoya pour trois raisons que je declareray briefvement.

La premiere raison pour laquelle ce grand Sainct envoya ses deux disciples à Nostre-Seigneur luy demander s'il estoit le Messie, fut pour le leur faire connoistre, et par leur moyen à tout le monde : car apres leur avoir souvent presché sa venuë, ses merveilles, ses grandeurs, il les envoya enfin voir celuy qu'il leur avoit si souvent presché et annoncé. Certes ce doit estre le principal but de tous les docteurs et predicateurs, de faire connoistre Dieu. Les superieurs, et ceux qui ont charge des ames, et qui les gouvernent, ne doivent rechercher ny procurer, sinon que Dieu soit connu, aymé, servy et adoré de ceux qu'ils enseignent, et qui sont sous leur conduite : et c'estoit à quoy visoit le glorieux S. Jean. Et le signe qu'il leur donna pour trouver Dieu et le connoistre, ne fut autre que Dieu mesme. Les anges à la naissance de nostre Sauveur allerent trouver les pasteurs pour leur annoncer sa venuë, chantant avec

une melodie grandement agreable, ces sacrées paroles que l'Eglise repete si souvent; *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Gloire soit à Dieu ès lieux tres-hauts, et paix en terre aux hommes de bonne volonté: Paroles par lesquelles ils leur faisoient entendre la venuë et naissance de nostre divin Sauveur et Maistre. Mais lors qu'ils voulurent confirmer la merveille qu'ils leur annonçoient, allez, leur dirent-ils, le voir en Bethleem, et alors vous croirez ce que nous vous annonçons: car il n'y a point de meilleurs moyens, ny de signes plus asseurez pour trouver Dieu, que Dieu mesme. Voila donc pourquoy le glorieux S. Jean apres avoir longtemps presché la venuë de Nostre-Seigneur à ses disciples, il les luy envoya, afin que non seulement ils le connussent, mais encore qu'ils le fissent par apres connoistre aux autres.

La seconde raison pour laquelle il envoya à Nostre-Seigneur ces deux disciples luy demander s'il estoit le Messie, fut, parce qu'il ne les vouloit pas attirer à soy, ains à luy, et partant il les luy envoya, pour estre instruicts de sa propre bouche: comme leur voulant dire; quoy que je vous presche et enseigne les veritez contenuës en la loy, ce n'est point pour vous attirer à moy, mais bien à Jesus-Christ duquel je ne suis que la voix; c'est pourquoy je vous envoye à luy afin que vous luy demandiez s'il est le Messie promis, ou si nous en devons attendre un autre: qui est autant comme s'il leur eust dit, je ne me contente pas de vous dire, et asseurer que c'est luy que nous atten-

dons ; mais je vous envoye encore à luy, afin que vous soyez instruicts par luy-mesme de ce qu'il est.

Certes les docteurs, les predicateurs, les superieurs, et ceux qui ont charge d'ames, ne feront jamais rien qui vaille, s'ils n'envoyent leurs disciples, et ceux qu'ils enseignent, à l'escole de Nostre-Seigneur, et s'ils veulent qu'ils advancent en la perfection, il faut qu'ils les envoyent à cette mer de science, et qu'ils les sollicitent et portent à rechercher ce divin Sauveur, pour estre instruicts et enseignez de luy, ainsi que faisoit le grand apostre S. Paul, lequel escrivant aux Corinthiens, leur disoit, mes petits enfans que j'ay gagnez à Jesus-Christ, avec tant de peines, de fatigues et de tribulations, et pour lesquels j'ay souffert tant de travaux et de douleurs, je ne vous enseigne point pour vous attirer à moy ; mais bien pour vous attirer à la connoissance de mon Maistre Jesus-Christ ; *Non enim nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum Dominum nostrum :* C'est pourquoy ma predication n'a point esté en paroles attrayantes de science humaine, ains en la force et vertu du Sainct-Esprit, *Et sermo meus, et prædicatio mea, non in persuabilibus humanæ sapientiæ verbis; sed in ostensione spiritus et virtutis.*

Les predicateurs et ceux qui gouvernent les ames, qui par leurs belles paroles taschent d'attirer à eux les disciples qu'ils enseignent, et les ames qu'ils gouvernent, ressemblent à ces philosophes payens, et aux heretiques, lesquels se donnent bien de la peine de faire de beaux discours subtils et bien arrangez,

non pour conduire les ames à Jesus-Christ, mais pour les attirer à eux-mesmes par leurs belles paroles, seduisant par ce moyen plusieurs ames foibles: tout au contraire des vrais serviteurs de Dieu qui ne taschent sinon de porter ceux qu'ils conduissent et enseignent, tant par leurs paroles que par leurs exemples à l'amour et connoissance de sa divine Majesté; ainsi que nous voyons que fait aujourd'huy S. Jean.

La troisiesme raison pour laquelle ce grand Sainct envoya ses disciples demander à Nostre-Seigneur s'il estoit le Messie, fut afin de les detacher de luy; parce qu'il craignoit qu'ils ne vinssent à un si grand abus, que de faire plus d'estat de luy que de Nostre-Seigneur. Et vous voyez que S. Mathieu escrit qu'ils le vindrent une fois trouver, et luy dirent, pourquoy est-ce que nous et les Pharisiens jeusnons si souvent, et que tes disciples ne jeusnent point? *Quare nos, et Pharisæi jejunamus frequenter; discipuli autem tui non jejunant?* Ce qui monstre bien qu'ils se scandalisoient de la douceur de Nostre-Seigneur: si bien que S. Jean appercevant cela, et voyant que l'amour que ses disciples luy portoient, et l'estime qu'ils avoient de luy, pourroit aller insensiblement au mespris de Jesus-Christ, il les luy envoye pour estre instruits de sa propre bouche, et apprendre à le connoistre par luy-mesme.

Ce ne fut donc pas que S. Jean douta en aucune façon que Nostre-Seigneur fut le Messie, qu'il luy envoya ses disciples luy faire cette demande; mais

pour leur propre bien et utilité, afin que par la connoissance qu'ils auroient de luy, voyant les merveilles qu'il operoit, ils vinssent à l'aymer, et à en concevoir de l'estime : en quoy il s'accommodoit à leur foiblesse, et les traittoit comme des petits enfans ; car pour luy il croyoit asseurement, ainsi que nous avons dit, qu'il estoit le Fils de Dieu, le vray Messie et l'Agneau qui oste les pechez du monde.

Certes, il faut que ceux qui gouvernent les ames se fassent tout à tous, pour les gagner tous, qu'ils soient doux aux uns, severes aux autres, enfans avec les enfans, forts avec les forts, foibles avec les foibles ; en somme ils ont besoin d'une grande discretion pour s'accommoder avec tous. O Dieu que le grand apostre S. Paul a esté admirable en cette pratique : L'amour qu'il portoit au prochain, et le zele qu'il avoit pour le salut des ames estoit si grand, qu'il se faisoit enfant avec les enfans, et pour cela il appelloit les Chrestiens ses petits enfans. Et le grand S. Chrysostome expliquant les epistres de ce glorieux apostre, s'arrestant sur ces paroles qu'il escrivit aux Corinthiens, qu'il s'estoit fait tout à tous pour les gagner tous, *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos* : C'est qu'il leur vouloit dire ; je me suis fait parmy vous comme un petit enfant, j'ay marché le petit pas, je n'ay pas marché le pas d'un grand apostre ; parce qu'estant encore petit, c'est-à-dire nouveaux nez dans le christianisme, vous ne m'eussiez pû suivre : je me suis donc accommodé à vostre foiblesse, et me comportant parmy vous,

comme une mere nourrice, je vous ay donné du laict, et vous ay nourris de viande propre et conforme à vostre petitesse. Chose admirable, dit S. Chrysostome, lors que ce grand apostre estoit avec les Corinthiens, et qu'il les enseignoit, il se comportoit avec eux comme une mere nourrice fait avec ses enfans, les nourrissant de viande tendre et douce, propre aux petits enfans : Mais quand il escrivoit aux Hebrieux, qui avoient plus de connoissance de Dieu, c'estoit avec une doctrine si profonde, et un style si admirable, qu'il ne se peut rien voir de semblable. Donc si vous voulez voir S. Paul parmy les Corinthiens, regardez (dit S. Chrysostome) une mere qui a cinq ou six petits enfans qui l'environnent et voyez, je vous prie, l'industrie de cette femme, comme elle sçait donner à chascun ce qui luy est propre, et le traitter selon sa portée ; à celuy qui n'a que deux ou trois ans, elle luy donne du laict, et luy parle en begayant, parce qu'estant petit il ne peut pas encore bien prononcer ; aux autres, qui ont quatre ou cinq ans, elle commence à leur apprendre à mieux parler, et leur donne à manger des viandes plus solides ; et les autres qui sont un peu plus grands, elle commence à les dresser à la civilité et modestie : or c'est ainsi, dit S. Chrysostome, que se comportoit l'apostre S. Paul avec les Corinthiens.

Il est donc necessaire que ceux qui gouvernent les ames ayent une grande industrie pour les sçavoir gouverner toutes, selon leur capacité, et la portée de leur esprit ; et pour cela ils doivent avoir une

grande discretion, pour leur sçavoir donner la pasture de la parole de Dieu en temps convenable; afin qu'elle leur soit utile et profitable.

La seconde partie de l'Evangile, est la response que Nostre-Seigneur fit à ces deux disciples, *Euntes renunciate Joanni, quæ audistis, et vidistis, cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.* Les SS. Peres considerant ces paroles de Nostre-Seigneur, s'esmerveillent de cette response : allez, leur dit-il, et annoncez à Jean, ce que vous avez veu, et entendu, les aveugles voyent, les sourds entendent, les boiteux marchent droit, les lepreux sont nettoyez, les morts sont ressuscitez, et les pauvres sont evangelisez. Il y a quelques docteurs qui disent que Nostre-Seigneur ne fit pas beaucoup de miracles en la presence des disciples de S. Jean, mais que ses apostres leur dirent les merveilles qu'il operoit. Il est vray que les apostres avoient une grande suavite à raconter les œuvres admirables, que faisoit leur bon Maistre; mais neantmoins il est vray aussi, que Nostre-Seigneur ne laissa pas de faire beaucoup de miracles en la presence de ces deux disciples, c'est pourquoy il leur dit, dites à Jean ce que vous avez veu et entendu.

Quelques-uns des anciens Peres, specialement S. Hilaire, et S. Chrysostome, s'arrestent sur cette response que fit Nostre-Seigneur à ces deux disciples, lors qu'ils luy demanderent qui il estoit. Vous me demandez, leur dit-il, si je suis ce grand Pro-

phete, le Messie promis, celuy qui tonne dans les cieux, et qui doit venir briser la teste à l'ennemy, et je vous responds, dites à Jean ce que vous avez veu et entendu. O! admirable humilité de Nostre-Seigneur, qui venant en ce monde pour confondre nostre orgueil, et destruire nostre superbe, ne respond autre chose quand on luy demande qui il est, sinon dites ce que vous avez veu, et entendu, pour nous apprendre, que ce sont nos œuvres, et non point nos paroles, qui rendent tesmoignage de ce que nous sommes.

Certes nous sommes en un siecle où le monde est si remply d'orgueil, que si l'on demande à un gentil-homme qui il est? il prendra tellement cette demande au poinct d'honneur, que pour en avoir raison il s'ira miserablement faire couper la gorge sur le pré: mais s'il veut monstrer sa noblesse, il doit respondre comme Nostre-Seigneur aux disciples de S. Jean, dites ce que vous avez veu et entendu; dites que vous avez veu un homme humble, doux, cordial, protecteur des vefves, pere des orphelins, charitable et debonnaire envers ses subjets. Si vous avez veu et entendu cela: dites asseurement que vous avez veu un gentil-homme. Si vous demandez aussi à un evesque qui il est? Si vous avez veu un homme qui vit sainctement, et qui s'acquitte bien de sa charge; dites alors que veritablement vous avez veu un evesque. Bref, si vous demandez encore à une religieuse qui elle est? si elle est exacte, et ponctuelle en l'observance de ses regles, dites sembla-

blement que vous avez veu une vraye religieuse; Car enfin ce sont nos bonnes œuvres qui nous font estre ce que nous sommes, et c'est par icelles que nous devons estre reconnus et estimez.

Ne vous contentez donc pas seulement, lors qu'on vous interroge, et qu'on vous demande qui vous estes? de dire seulement je suis Chrestien : mais vivez en sorte qu'on puisse dire de vous qu'on a veu un homme qui ayme Dieu de tout son cœur, qui garde ses commandemens, qui frequente les sacremens, et qui fait des œuvres dignes d'un vray Chrestien. Il est vray que ce nom est le plus beau tiltre que nous nous puissions donner; et j'ay tousjours eu une particuliere devotion à Ste Blandine qui fut martyrisée à Lyon, laquelle parmy les grands tourmens qu'on luy faisoit souffrir, alloit doucement disant, je suis chrestienne, se servant de ce nom comme d'un baume sacré, pour guerir toutes ses playes.

Cæci vident, dites à Jean que les aveugles voyent, dit Nostre-Seigneur. O Dieu! quel plus grand aveuglement y a-t-il que le nostre! qui estant si pleins d'abjection et de miseres, voulons neantmoins paroistre et estre estimez par dessus les autres : Mais qu'est-ce qui nous aveugle de la sorte sinon nostre amour-propre? Ceux qui ont peint l'amour luy ont bandé les yeux, disant qu'il estoit aveugle. Or l'on peut bien dire avec plus de verité, que l'amour propre est aveugle; parce qu'il n'a point d'yeux pour voir sa propre misere, son abjection et le neant d'où il est sorty : Et c'est une tres-grande grace que Dieu

nous fait quand il nous donne sa lumiere pour reconnoistre nostre abjection, c'est un signe de la conversion interieure du cœur, que de connoistre ses propres miseres et deffauts, et celuy qui se connoit bien soy-mesme, ne desire point d'estre estimé, ny ne se fasche point qu'on le tienne pour imparfaict ny qu'on le traitte comme tel.

Claudi ambulant, les boiteux, dit Nostre-Seigneur, vont droict. Or pour tirer quelque instruction de ces paroles, il faut sçavoir que nous avons deux parties en nous, qui sont comme les deux jambes de nostre ame, à sçavoir la partie concupiscible, et la partie irascible, desquelles procedent toutes nos passions: et quand ces deux parties ne sont pas bien reglées, mortifiées et soubmises à la raison, elles font l'homme boiteux. La partie concupiscible est celle qui convoite des biens, des honneurs, des dignitez et preéminence des voluptez et plaisirs, et qui fait que l'homme devient cupide, et avaricieux; et cette partie n'estant pas bien reglée, il boite de ce costé-là. Il s'en trouve d'autres qui ne sont pas convoiteux, mais ils ont la partie irascible si forte que lors qu'elle n'est pas bien soubmise à la raison, ils se mettent en colere, se troublent, et s'inquiettent quasi à tous propos, et se ressentent si vivement des moindres contradictions qui leur sont faites, qu'ils sont tousjours à rechercher des inventions pour se venger d'une petite parole qui leur aura esté dite, ou d'un petit tort qui leur aura esté fait. Or de quelque costé que cette partie se tourne, elle

est si forte, que quand elle se tourne du costé du mal, on a bien de la peine de la redresser.

Certes il se trouve plusieurs personnes dans le monde, qui ayant ces deux parties dereglées, l'on peut veritablement dire qu'elles boitent des deux costez ; mais Nostre-Seigneur est venu pour les faire marcher droit devant sa face, il est venu pour faire marcher droitement les hommes en l'obervance de ses divins commandemens ; c'est pourquoy il ordonne aux disciples de S. Jean de luy dire que les boiteux marchent droit.

Leprosi mundantur, les lepreux sont gueris, ajouste ce divin Sauveur ; il y a un grand nombre de lepreux spirituels parmy le monde, et ce mal n'est autre qu'une certaine langueur, negligence et tepidité interieure que l'on a au service de Dieu, qui est cause que l'on fait toutes ses actions sans force ny vigeur ; l'on ne commet pas de grands pechez, mais l'on commet tant d'imperfections et de petits manquemens, que le cœur en demeure tout alangoury et affoibly. Mais la plus grande misere et le plus grand mal de ceux qui sont atteins de cette lepre spirituelle, est qu'on ne les oseroit toucher qu'on ne les picque jusques au cœur, et cela parce qu'ils sont si hautains et remplis d'estime d'eux-mesmes qu'ils ne sçauroient souffrir qu'on les reprenne ou advertisse de leurs defauts que soudain ils ne s'élevent et facent paroistre du mescontentement.

Surdi audiunt, les sourds entendent, dit nostre divin Sauveur. Il y a une certaine surdité spirituelle

qui est bien dangereuse, qui n'est autre qu'une vaine complaisance que l'on a de soy-mesme, et de ses actions, qui fait que l'on croist estre desja parfait, de sorte qu'il semble qu'on n'aye plus besoin d'instruction, l'on ne se soucie plus d'entendre prescher la parole de Dieu, de lire des livres devots, d'estre repris, et redressé de ses défauts, et ainsi l'on se met en grand peril : et cette surdité est bien dangereuse, car comme c'est un tres-bon signe en une personne quand elle escoute volontiers la parole de Dieu, et les enseignemens qu'on luy donne pour son advancement en la vertu; aussi est ce un mauvais signe quand elle se degouste de ces choses, et pense n'en avoir plus besoin.

Mortui resurgunt, les morts sont ressuscitez. C'est la parole de Dieu qui ressuscite les morts, c'est en escoutant les predications que l'on reçoit de bons mouvemens, qui font que l'ame ressuscite du peché à la grace. C'est aussi par le moyen de la lecture des bons livres que le cœur est vivifié, et prend tousjours nouvelles forces et vigueur pour servir Dieu.

Pauperes evangelizantur, les pauvres sont evangelisez. Il y en a quelques-uns qui disent que les pauvres evangelisent : or soit qu'il se doive entendre en ce sens, ou non, j'ayme mieux me tenir au texte de l'Evangile, et dire avec Nostre-Seigneur, que les pauvres sont evangelisez. Certes les disciples de S. Jean ne trouverent pas Nostre-Seigneur parmy les princes, et les grands du monde; mais avec les pauvres; lesquels l'escoutoient, et le suivoient par tout où il al-

loit : car ce cher Sauveur de nos ames estoit specialement venu pour les pauvres, et prenoit un singulier plaisir d'estre avec eux. O Dieu ! avec quelle douceur les enseignoit-il, comment s'accommodoit-il à leur ignorance, il se faisoit tout à tous, pour les sauver tous. Il repose son esprit sur les pauvres et sur les humbles, car la pauvreté engendre l'humilité : il fuit les cœurs hautains et orgueilleux, et se communique aux simples, et par cette communication il leur donne son esprit, par lequel ils operent de grandes choses ; et par ce moyen il confond les choses hautes et relevées de ce monde par les basses et simples, ainsi que dit le grand apostre : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : Et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* C'est pourquoy nous pourrions dire aussi avec verité, que non seulement les pauvres sont evangelisez, mais aussi qu'ils evangelisent, Dieu se servant d'eux pour porter la verité de sa parole par tout le monde ; et quoy qu'il soit tres-vray, que nostre divin Sauveur et Maistre estoit venu pour enseigner aux grands et aux petits, aux doctes et aux ignorans la doctrine de salut : neantmoins on l'a tousjours trouvé parmy les plus pauvres et simples du peuple. Ce qui nous fait voir que l'esprit de Dieu est bien different de celuy du monde, qui ne fait estat que de ce qui paroist et qui a de l'esclat.

Les anciens philosophes ne vouloient recevoir en leurs escoles que ceux qui avoient un bel esprit, et un grand jugement, et s'ils ne les rencontroient pas

tels, ils disoient librement, ce n'est pas là un tableau propre pour mon pinceau. Et nous voyons encore maintenant parmy le monde, combien ceux qui ont l'esprit grossier sont mesprisez des hommes qui ne prennent plaisir qu'à estre et converser parmy ceux qui ont l'esprit beau et subtil, et quoy qu'ils soient hautains, fins et superbes, n'importe, l'esprit du monde supporte cela : mais l'esprit de Dieu fait tout le contraire, car il rejette les superbes, et converse avec les ames simples et humbles; et parce que cela ne se prattique pas volontiers, Nostre-Seigneur le met au nombre des miracles, disant, que les pauvres sont evangelisez, *pauperes evangelizantur*.

Puis il dit, bien-heureux seront ceux qui ne se scandaliseront point en moy, *Et beatus est, qui non fuerit scandalizatus in me*. Mais quoy, que dites vous Seigneur? comment se pourroit-il faire, que vous voyant operer tant et de si grands miracles, vous voyant exercer des œuvres de si grande charité et misericorde l'on pust se scandaliser de vous? Je seray, dit-il, l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple, *Opprobrium hominum et abjectio plebis*. Je seray scandale aux Juifs et folie aux Gentils, *Judæis scandalum, Gentibus stultitiam*. Mais bien-heureux seront ceux qui ne se scandaliseront point en moy : car moy qui suis icy parmy vous, faisant de si grands prodiges et miracles, je dois estre crucifié, et mourir attaché sur une croix, dequoy plusieurs se scandaliseront. O que bien-heureux, mes cheres ames, se-

ront ceux qui ne se scandaliseront point des opprobres, et ignominies de Nostre-Seigneur, et qui pendant cette vie se crucifieront avec luy meditant sa passion; portant en eux sa mortification, ne se scandalisant point de voir, qu'il a esté fait le rejet, le rebut et la risée du monde.

Certes il est vray que si nous voulons estre sauvez il nous faut attacher à la croix de Nostre Sauveur, la mediter, et porter en nous sa mortification, il n'y a point d'autre chemin pour aller au ciel : Nostre-Seigneur y a passé le premier, tant d'extases, d'eslevations d'esprit, et de ravissemens que vous voudrez, eslevez-vous si vous pouvez jusqu'au troisiesme ciel avec S. Paul; mais si avec cela vous ne demeurez en la croix de Nostre-Seigneur, et ne vous exercez en la mortification de vous mesme, je vous dy que tout cela n'est rien que vanité, et que vous demeurerez vuides de tout bien, sans vertu, subjets et disposez à vous scandaliser avec les Juifs, de la passion de nostre divin Sauveur. En somme il n'y a point d'autre porte pour entrer au ciel que l'humiliation et la mortification.

Or pour continuer nostre Evangile, les disciples de S. Jean s'en retournerent vers luy; mais quels pensez-vous, qu'estoient les cœurs de ces bons disciples? ô que grande estoit la suavité et la consolation qu'ils avoient receuë en la compagnie de Nostre-Seigneur, et qui leur tardoit d'estre aupres de S. Jean, pour luy dire ce qu'ils avoient veu et entendu de ce divin Sauveur, et qu'ils s'alloient douce-

ment entretenans des grands miracles, et des merveilles qu'il avoit fait en leur presence, et des choses qui leur avoient esté dittes par les apostres. *Illis autem abeuntibus cœpit Jesus dicere ad turbas de Joanne, quid existis in desertum videre arundinem vento agitatam?* Et comme ils furent partis, Nostre-Seigneur se tournant vers le peuple qui le suivoit, leur dit : Qu'estes vous allez voir au desert? peut-estre que vous y avez veu un roseau sur un rocher au milieu d'une mer agitée, exposé à ses orages et tempestes. O non certes, S. Jean n'estoit point un roseau d'inconstance, car il est tousjours demeuré ferme et inebranlable au milieu des vagues et tempestes des tribulations.

Mais pourquoy, dira quelqu'un, Nostre-Seigneur ne loüa-t-il pas S. Jean en la presence de ses disciples? Les anciens Peres disent, que ce fut pour deux raisons : la premiere, parce que ces bons disciples aymoient tellement leur Maistre, et l'estime qu'ils en avoient estoit si grande, qu'ils l'avoient ce semble preferé à Nostre-Seigneur, lorsqu'ils luy dirent, pourquoy nous, et les Pharisiens jeusnons-nous, et tes disciples ne jeusnent point? s'estonnant de quoy Nostre-Seigneur qui estoit tenu parmy le peuple pour un grand prophete, ne faisoit point jeusner ses apostres, comme S. Jean faisoit ses disciples : il n'estoit donc pas convenable qu'il le loüast en leur presence, car il y avoit danger qu'ils ne vinssent à la surestimer à Nostre-Seigneur. Voilà pour-

quoy cette divine sapience ne dit rien de luy en leur presence.

L'autre raison par laquelle Nostre-Seigneur ne loüa point S. Jean en la presence de ses disciples, fut parce qu'il n'estoit point flateur, et s'il eut loüé S. Jean en leur presence, on eust pu juger que c'estoit par flatterie ce qu'il en faisoit, cela luy pouvant estre rapporté par ses deux disciples, ce qui estoit grandement esloigné de l'esprit de nostre divin Sauveur qui est la verité mesme, et lequel sçachant que l'esprit humain y pourroit trouver à redire, il ne loüa point S. Jean en la presence de ses disciples. Mais quand ils furent partis, il dit aux Juifs, *Quid existis in desertum videre?* Qu'estes-vous allé voir au desert? Considerez cet homme que vous avez veu; ou plustost cet ange revestu d'un corps humain : vous n'avez point trouvé un roseau d'inconstance, qui tourne à tous vents, mais un rocher en fermeté; vous avez veu un homme qui a une égalité admirable parmy la varieté de divers accidens qui luy arrivent, et qui est tel en l'adversité qu'en la prosperité; tel dans la prison, et dans les persecutions, que dans le desert; tel dans le mespris, que parmy les applaudissements; aussi joyeux en l'hyver de l'adversité, qu'au printemps de la prosperité, il fait les mesmes fonctions dans la prison, qu'il faisoit dans le desert. Mais quand à nous, certes nous sommes si variables, qu'il semble que nous allons selon le temps et la saison : et il se trouve des per-

sonnes si inegales, que lors que le temps est beau, il n'y a rien de si joyeux, et quand il est pluvieux, rien de si triste. Tel est fervent, prompt et joyeux en la prosperité, qui en l'adversité sera si foible, abbatu et deconforté qu'il faudra employer le ciel et la terre pour le remettre. Vous en verrez d'autres qui desirent la prosperité, parce qu'en ce temps ils font des mervcilles, ce leur semble. D'autres ayment mieux l'adversité, d'autant disent-ils qu'elle les fait mieux retourner à Dieu. Enfin nous sommes si variables et si bijarres, que nous ne sçavons pour l'ordinaire, ce que nous voulons. Il n'y a point d'egalité parmy nous, et toutefois c'est une vertu des plus necessaires qui soit en la vie spirituelle. Nous sommes des roseaux d'inconstance, qui nous laissons souvent emporter à suivre nos mauvaises humeurs et inclinations.

Finissons ce discours en disant du glorieux S. Ambroise, duquel nous celebrons demain la feste, ce que nostre divin Sauveur dit de S. Jean-Baptiste, vous n'avez point veu un roseau d'inconstance dans le desert: ains un homme qui a une egalité admirable. Il est rapporté en sa vie qu'estant encore petit enfant dans le berceau, un essaim d'abeilles se vint poser et faire du miel sur ses levres, comme un presage de sa future douceur et mansuetude: et le grand S. Augustin raconte en ses Confessions, que non seulement les doctes predications de ce Sainct, mais encore sa grande debonnaireté ayda beaucoup à sa conversion. Or si nous demandons à ce glorieux

Sainct qui il est, nous aurons sans doute la mesme response que Nostre-Seigneur fit aux disciples de S. Jean, dites ce que vous avez veu et entendu, dites que vous avez veu un homme doux, benin, charitable et un vigilant pasteur, zelé de la gloire de Dieu, en somme dites que vous avez veu un homme accomply en toutes sortes de vertus, qui s'acquittoit soigneusement de tous les devoirs de sa charge, et qui avoit les deux parties de l'ame si bien reglées, qu'il n'avoit point de haine, que pour le peché, contre lequel il animoit son zele, ny d'amour, que pour la dilection de nostre divin Sauveur. Mais toutesfois combien que grandement doux, et clement, si estoit-il grandement severe à punir, et reprendre ce qui estoit digne de reprehension, sans se laisser fleschir par aucunes considerations humaines.

Quel zele ne fit-il paroistre en la façon qu'il traitta l'empereur Theodose, luy refusant l'entrée de l'Eglise, et luy parlant avec une fermeté admirable; sans jamais desister jusques à ce qu'il eut reconnu sa faute? O qu'il fit bien paroistre qu'il n'avoit esgard ny à roy, ny à empereur, pour obeyr à Dieu et demeurer ferme, à exercer ce qui estoit du devoir de sa charge. Et la renommée de ce grand sainct s'estendant par tout, à cause de ses rares vertus, et de son grand sçavoir: il venoit des gens fort doctes et experimentez de bien loin, pour entendre sa doctrine. Vous voyez donc bien maintenant, comme il est vray que l'homme se connoist par ses œuvres. Donc si nous voulons sçavoir qui nous sommes, il

nous faut regarder quelles sont nos œuvres, reformant ce qui n'est pas bien, et perfectionnant ce qui est bon, afin qu'imitant ces deux glorieux Saincts en leurs vertus, nous puissions apres cette vie joüir avec eux de la gloire eternelle là haut au ciel. Au nom du Pere, du Fils, et du Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR

LE TROISIESME DIMANCHE

DE L'ADVENT.

Miserunt Judæi, ab Jerosolymis Sacerdotes et Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum, tu quis es, et confessus est, et non negavit: et confessus est, quia non sum ego Christus. Joan. 1.

Les Juifs envoyerent de Hierusalem, des prestres et levites à S. Jean pour l'interroger, et sçavoir de luy qui il estoit, et il confessa, et ne nia point, qu'il n'estoit pas le Christ.

Certes il faut confesser que la premiere et plus forte tentation qui soit parmy le monde, c'est l'orgueil et l'ambition, elle se trouve en tout lieu, parmy toutes sortes d'arts, de condition et de profession: c'a esté l'ambition qui a fait tresbucher du ciel Lucifer, et qui l'a precipité dans l'enfer. Or ce miserable esprit sçachant par experience, que l'ambition estoit une tres-puissante amorce pour nous faire transgresser les commandemens de Dieu, et nous faire descheoir de sa grace, il s'en servit pour tenter nos premiers parens, leur proposant de manger du fruict defendu, avec tant d'artifice, qu'il les asseura, que s'ils en mangeoient ils seroient semblables à Dieu, *Eritis sicut Dii.* Il ne leur dit pas qu'ils seroient égaux à Dieu, car qui est-ce qui peut egaler Dieu?

Celà est une chose du tout impossible, et si le miserable les eust tentez de la sorte, ils eussent facilement conneu sa tromperie, et eussent bientost veu que c'estoit leur proposer une chose impossible, parce qu'estant encore en la justice originelle, ils avoient de grandes lumieres et connoissances : c'est pourquoy il leur dit seulement, Vous serez semblables à Dieu; mais comment semblables à Dieu? c'est que mangeant de ce fruict, vous aurez comme Dieu la connoissance du bien et du mal, *Scientes bonum et malum*. Et cette ambition donna si avant au cœur de nos premiers parens, que presumant de participer à la science et sapience de Dieu, ils se laisserent seduire par ce tentateur, et descheurent de la justice originelle, perdant la grace en laquelle ils avoient esté creez. Les theologiens disputant du subjet de la cheute de Lucifer, et de ses complices, disent que ce fut une certaine complaisance qu'ils eurent d'eux-mesmes, qui leur causa un tel orgueil en la connoissance de la beauté et excellence de leur nature, qu'ils voulurent avec une presomption insupportable, s'egaler à Dieu en quelque maniere, estre comme luy, et mettre leurs sieges à l'egal de de celuy de sa divine Majesté.

Les autres disent que la cause de leur cheute fut l'envie : car ces superbes esprits voyant comme Dieu vouloit creer l'homme, et se communiquer à luy, s'incarner, et unir sa nature divine avec la nature humaine, par une union hypostatique, en sorte que ces deux natures ne feroient qu'une seule personne;

voyant donc comme Dieu vouloit enrichir la nature humaine et la relever par dessus la leur, ils furent tellement touchez d'envie et de presomption, qu'ils commencerent à dire; pourquoy est-ce que Dieu voulant sortir de soy-mesme, pour se communiquer, ne choisit plustost la nature angelique pour faire cette communication? n'est-elle pas plus noble et excellente que la nature humaine? et de là ils vindrent à estre si remplis d'ambition et d'orgueil, qu'ils se revolterent contre Dieu, et se perdirent miserablement.

Mais à quel propos dis-je cecy? sinon pour exalter l'humilité de S. Jean-Baptiste, qui est une des personnes qui intervint au mystere de l'Incarnation; humilité certes la plus excellente, et la plus parfaite, ce me semble, qui ayt jamais esté, apres celle de Nostre-Seigneur, et de la sacrée Vierge. Voicy donc qu'il s'esleva contre luy une tentation d'orgueil et d'ambition, la plus forte et la plus rude qu'on se puisse jamais imaginer: mais remarquez, je vous prie, qu'elle ne luy fut point presentée par l'ennemy, ny ne vint point immediatement de cet esprit rusé. Certes quand l'ennemy est decouvert, et qu'on voit que la tentation vient d'une personne ennemie, l'on doute que la chose qu'il nous dit, et à laquelle il nous solicite, soit suspecte, et partant l'on ne s'y veut pas fier: et il est vray que si Adam et Eve eussent conneu leur tentateur, ils ne se fussent pas laissez seduire comme ils firent.

Or cet esprit malin sçachant que s'il ne se con-

vroit; et ne prenoit quelque marque ou figure d'amy, lors qu'il nous vient tenter, il ne feroit jamais son coup, il le fait tousjours, et de là vient qu'il en seduit tant par ses ruses et artifices; et bien que quand il vint tenter nos premiers parens, il prit la figure d'un serpent, neantmoins il leur parla sous l'apparence d'amy, leur proposant qu'ils seroient semblables à Dieu; et ainsi il les tenta d'ambition. Mais quant à Lucifer et ses anges, ils n'eurent point d'autre tentateur qu'eux-mesmes, car il n'y avoit point encore de diables. Et voilà comme nous pouvons dire que l'ambition s'est trouvée et a commencé dans le ciel, et que du ciel elle est descenduë dans le paradis terrestre, et du paradis terrestre elle est venuë au monde, et en a fait un enfer terrestre. L'ambition a fait que l'ange est devenu diable, et d'amy de Dieu qu'il estoit, il est devenu son ennemy: et l'homme par son orgueil et ambition, a perdu la justice originelle, en laquelle il estoit creé et s'est fait un enfer çà bas en terre: car les maux que ces vices traisnent apres eux, ne sont autre chose qu'un enfer, et qui des peines temporelles nous conduisent aux eternelles.

Voicy donc l'une des plus fortes, subtiles et dangereuses tentations qui se puisse voir, laquelle s'addresse à S. Jean, non par ses ennemis, comme j'ay desja dit, ny par des gens revestus de quelque masque d'hypocrisie, mais par ses amis, envoyez à luy de Jerusalem par les princes et docteurs de la loy. Jerusalem estoit la ville royale, dans laquelle estoit

le souverain pontife, le prince des prestres, le senat, et la magistrature; les Scribes estoient les docteurs de la loy, et les Pharisiens estoient comme les religieux de ce temps-là. Donc les princes des prestres, et les docteurs qui gouvernoient la republique envoyerent à S. Jean des ambassadeurs, non pour autre chose que pour sçavoir de luy s'il estoit le Christ, Fils de Dieu, et le Messie qu'ils attendoient, afin de luy rendre l'honneur qui luy estoit deu.

Voyez un peu, je vous prie, la misere de l'esprit humain : ces docteurs attendoient le Messie, et sans doute ils voyoient, ou pouvoient voir, que toutes les propheties estoient accomplies : car ils lisoient et interpretoient l'Escriture saincte. Il estoit venu, et alloit parmy eux, enseignant sa divine doctrine, faisant des miracles, confirmant tout ce qu'il disoit par des œuvres merveilleuses; et neantmoins au lieu de le reconnoistre, ils en vont chercher un autre.

Ils s'addresserent donc au glorieux S. Jean, et luy dirent, *Tu quis es? et confessus est, et non negavit, et confessus est, quia non sum ego Christus;* Qui estes-vous? et il confessa, dit l'Evangeliste, et ne nia point qu'il n'estoit pas le Christ. Qui estes-vous donc? estes-vous Elie? Non, je ne le suis pas : estes-vous prophete? Non, leur dit-il, je ne le suis pas : *Et interrogaverunt eum, quid ergo? Elias es tu? et respondit, non sum : propheta es tu? et respondit, non.*

Les SS. Peres disent, que quand les juifs s'addresserent à S. Jean pour luy demander, qui estes-

vous? ils n'allerent pas seulement à luy pour sçavoir qui il estoit, mais encores pour sçavoir s'il estoit le Messie qu'ils attendoient; car autrement S. Jean ne leur eut pas respondu, qu'il n'estoit pas le Christ, s'il n'eust creu qu'ils venoient à luy afin de le reconnoistre pour tel : et comme il estoit vray qu'il ne l'estoit pas, il le confessa franchement.

Mais considerez l'admirable et tres-parfaite humilité de ce glorieux Sainct, à rejetter et refuser les honneurs, dignitez, preéminences et tiltres, qui non seulement ne luy appartenoient pas : mais qui plus est, il refuse encore ceux qu'il pouvoit recevoir, et qui luy appartenoient. En quoy nous voyons qu'il estoit arrivé et parvenu à un tel degré d'humilité, qu'il triomphoit de l'orgueil et de l'ambition, ne voulant recevoir ny accepter aucun honneur ny dignité.

Lucifer estant dans le ciel, a recherché, non point d'estre Dieu, car il estoit trop bon philosophe pour commettre une telle absurdité, et son ambition n'arriva point jusques là, parce qu'il sçavoit bien que Dieu estant le souverain principe et Createur de toutes choses, il auroit tousjours quelque puissance et authorité sur luy ; il ne pretendoit donc pas d'estre Dieu, ains seulement d'estre semblable à Dieu. Mais ce miserable ne luy fut pas semblable comme il presumoit, au contraire par son ambition, il descheut de ce qu'il estoit, et fut chassé et banny du ciel pour jamais.

Nos premiers parens au paradis terrestre, enten-

dants dire à cet esprit malin, que s'ils venoient à manger du fruit defendu de l'arbre de science du bien et du mal, ils seroient semblables à Dieu, quoy qu'ils fussent en la justice originelle, et que la partie inferieure fut alors parfaitement soumise à l'esprit; neantmoins à cette seule proposition que leur fit ce mal-heureux, ils furent tellement touchez d'ambition, qu'ils vindrent à s'oublier du commandement de Dieu, et de la defence qu'il leur avoit faite. O que l'ambition et l'orgueil a de fortes, mais dangereuses amorces, pour seduire l'homme, et le faire oublier de la loy, et des commandemens de Dieu. C'est pourquoy quiconque veut entrer au combat, et entreprendre la guerre contre le vice, il faut necessairement qu'il soit bien revestu et armé d'humilité.

Certes le glorieux S. Jean estoit merveilleusement bien armé de cette vertu: car il n'estoit point au ciel; ains en la terre, il n'estoit point ange, ains homme; il n'estoit point en la justice originelle comme Adam, et on ne luy propose pas seulement qu'il sera semblable à Dieu, mais on vient pour luy faire confesser qu'il est le Christ, et le reconnoistre pour tel. Mais luy par une tres-profonde humilité, refusa et rejetta promptement cet honneur bien loin de luy, confessant, ainsi que dit l'Evangeliste, qu'il n'estoit pas le Christ.

O Dieu! combien grande fut cette tentation, et combien grande l'humilité avec laquelle il la repoussa: car elle ne luy fut point presentée par ses ennemis, comme j'ai desja dit, ains par ses amis et

gens d'authorité, qui avoient la loy et les sainctes Escritures entre les mains, qui estoient envoyez en ambassade vers luy par les princes des prestres, et les docteurs de la loy.

Remarquez, je vous prie, comme ils luy parlent: Nous sommes icy envoyez de la part des pontifes, et de toute la republique, pour vous dire que toutes les propheties sont accomplies, et que le temps est arrivé auquel nous doit venir le Messie promis par les Escritures. Il est vray que nous voyons parmy nous beaucoup de personnes qui vivent bien, et sont fort vertueux, mais il faut confesser que nos yeux n'en ont point encore veu qui soit semblable à vous, ny de qui nos cœurs goustent les œuvres, comme nous faisons les vostres: en somme nous croyons que vous estes le Messie que nous attendons, si cela est, nous vous supplions de ne nous le point celer; car nous sommes venus icy pour vous rendre l'honneur que vous meritez. Or il n'y a point de doute, que si S. Jean eust dit qu'il estoit le Messie, ils l'eussent reconnu pour tel: mais ce glorieux Sainct estoit trop grand amateur de la verité et de l'humilité, pour se laisser emporter à une telle ambition, que d'accepter un honneur qui ne luy estoit pas deu.

Les Scribes et Pharisiens disent qu'ils attendent le Messie promis, le desiré des nations, et celuy que Jacob nomme le desir des collines eternelles, *desiderium collium æternorum* (1). Quelques-uns

(1) Gen. 49.

des anciens peres expliquant ces parolles, disent, que par icelles nous devons entendre le desir que les anges avoient de l'incarnation. Les autres disent que par ces paroles nous devons entendre le desir que Dieu avoit eu de toute eternité, d'unir la nature divine avec la nature humaine: desir qu'il communiqua aux anges et aux hommes, quoy qu'en differentes manieres, et nous voyons en l'Escriture saincte, combien les patriarches et les prophetes desiroient cette union, par les souspirs tres-ardens qu'ils eslançoient sans cesse vers le ciel, par lesquels ils demandoient l'incarnation du Fils de Dieu.

Salomon au Cantique des Cantiques nous fait entendre ce desir de l'incarnation par ces paroles de l'Espouse à son bien-aymé, qu'il me baise, luy dit-elle d'un baiser de sa bouche, *Osculetur me osculo oris sui.* Baiser qui ne signifie, sinon l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine. Or il est certain que tous les hommes desiroient grandement cette union, mais comme imperceptiblement, car de tout temps on les a veu enclins à rechercher une divinité; et ne pouvant faire un Dieu humanisé, parce que cela n'appartenoit qu'à Dieu seul, ils cherchoient des inventions pour faire de fausses deïtez, et pour cela ils dressoient des idoles et simulachres, lesquels ils adoroient et tenoient parmy eux comme des dieux. Et bien que tout cela ne fust que des erreurs, neantmoins cela fait voir le desir que Dieu avoit, ce semble, infus dans le cœur des humains, de l'incarnation de son

Fils, afin de les disposer à la croyance de ce divin mystere par lequel il vouloit unir sa nature divine avec nostre nature humaine; union qu'il avoit specialement promise au peuple juif, lequel voyant que toutes les prophеties estoient accomplies, et que le temps estoit venu, auquel ils devoient voir celuy qui estoit le desiré de toutes les nations! Ils dirent à S. Jean, par les prestres et levites envoyez pour ce subjet vers luy : Qui estes-vous? n'estes-vous point le Christ que nous attendons? Et il confessa, et ne le nia point, disant, je ne le suis pas.

O! mes cheres ames, que l'esprit de ce Sainct estoit esloigné de ceux de ce siecle! Il n'usa point de belles paroles pour respondre à ces ambassadeurs, ains il se contenta de dire seulement, qu'il n'estoit pas le Christ. Mais nous autres au contraire sommes si soigneux de bien recevoir les honneurs qui nous sont faits, nostre amour propre tirant tousjours à soy tout ce qui fait à son avantage, et toute la gloire, non seulement qui luy appartient en quelque façon, ains encore celle qui ne luy appartient pas. Tout au contraire de ce que fit le glorieux S. Jean, qui ne se contenta pas de rejetter la gloire qui ne luy appartenoit pas, ains il rejetta encore celle que tres justement il pouvoit recevoir.

Mais puis que vous n'estes pas le Christ, dirent les juifs à S. Jean, n'estes-vous pas Helie? Non, dit-il, je ne le suis pas. Certes il pouvoit bien veritablement dire, qu'il estoit Helie, car bien qu'il ne le fust pas en personne, il estoit neantmoins venu en

l'esprit et en la vertu d'Helie, ainsi que l'ange l'avoit predit à Zacharie: *Ipse præcedet ante illum in spiritu, et virtute Eliæ:* et cela se pouvoit dire de luy, comme nous disons encore aujourd'huy parmy le monde; celuy-là a l'esprit d'un tel, il fait ces actions par un tel esprit. Comment es-ce donc que S. Jean estant venu en l'esprit d'Helie, peut dire avec verité, qu'il n'est pas Helie.

Pour comprendre cecy, il faut sçavoir qu'il estoit escrit en Malachie, qu'avant la venuë du Messie, Dieu envoyeroit un grand prophete et un excellent homme, qui se nommeroit Helie: *Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam*, qui viendroit pour enseigner le peuple, et le disposer pour l'advenement de Nostre-Seigneur. Or S. Jean vit bien, que s'il disoit qu'il estoit Helie, on croiroit qu'il seroit le Messie, c'est pourquoy il dit qu'il ne l'estoit pas, crainte qu'on ne luy rendit l'honneur qui n'estoit deu qu'à Nostre-Seigneur. O que l'humilité de ce Sainct fut grande! il ne rejetta pas seulement l'honneur qui ne luy estoit pas deu, ce qui appartient au premier degré d'humilité, de ne point rechercher d'estre tenu et estimé pour ce qu'on n'est pas; mais ce glorieux Sainct passant encore plus outre, en la prattique de cette vertu, il refuse mesme l'honneur qui luy est deu, et voyant une façon de parler, en laquelle sans faire tort à la verité, il pouvoit dissimuler et nier ce qu'il estoit, il le fit promptement sans disputer, ny se servir de beaucoup de discours, ainsi que je diray maintenant.

Les Juifs donc entendants cette seconde negation, le rechargerent d'une troisiesme demande, et luy dirent: Si vous n'estes ny le Christ ny Helie, vous estes pour le moins quelque grand prophete, car vos œuvres en font foy, et nous en donnent des preuves certaines. Mais ce grand Sainct demeurant fermé en son humilité, leur dit: Je ne suis pas prophete.

Comment est-ce, dira-t'on, que S. Jean pouvoit faire cette troisiesme negation avec verité, luy qui estoit non seulement prophete, mais plus que prophete, Nostre-Seigneur l'ayant dit de sa propre bouche aux Juifs, lors qu'il leur demanda ce qu'ils estoient allez voir au desert: *Sed quid existis videre? prophetam, etiam dico vobis, et plusquam prophetam.* Comment donc ose-t'il dire qu'il n'est pas prophete, veu qu'il sçavoit bien que son pere Zacharie poussé du Sainct-Esprit, l'avoit predit de luy en son cantique: *Et tu puer propheta altissimi vocaberis.* Certes tous les anciens peres admirant les trois negations de ce glorieux Sainct, s'estonnent grandement de cette derniere, et disent que ce fut en icelle qu'il alla aux extremitez de l'humilité.

Mais pour mieux entendre cela, il faut sçavoir qu'il estoit encore promis en la loy au peuple juif, qu'il leur seroit envoyé un grand prophete. Je leur susciteray, dit Dieu à Moyse, un prophete comme toy du milieu de leurs freres: *Prophetam suscitabo eis de medio fratrum suorum, similem tui.* Or je sçais bien qu'il y avoit diverses opinions là dessus, à sçavoir qui seroit ce grand prophete: mais la plus

commune estoit, que ce grand prophete n'estoit autre que le Fils de Dieu. S. Jean voyant donc que les Juifs ne luy demandoient pas seulement s'il estoit un simple prophete, il jugea bien par leur demande, que s'il confessoit d'estre prophete, ils le prendroient pour le Messie, c'est pourquoy il leur dit, qu'il n'estoit pas prophete, voyant que sans contrevenir à la verité, il pouvoit parler ainsi.

Voilà comme S. Jean surmonta cette tentation d'orgueil, et d'ambition, et comme l'humilité luy donna des inventions admirables, pour ne point admettre ny recevoir l'honneur qu'on luy vouloit rendre, et comme il dissimula humblement, et nia d'estre ce qu'il estoit; car il n'y a point de doute qu'il ne fut Elie, et prophete, et mesme plus que prophete. Mais voyant que s'il confessoit d'estre prophete, on luy rendroit l'honneur qui ne devoit estre deferé qu'à Dieu seul, il dit franchement qu'il ne l'estoit pas: et il n'y a point de doute qu'on peut quelquefois parler avec cette prudente feintise et dissimulation, quand la gloire de Dieu le requiert. Tous les theologiens sont d'accord sur ce subjet: mais plusieurs n'ayant pas bien compris cela, s'en sont fort mal servis, et n'ont point pensé mentir, en disant beaucoup de choses fort esloignées de la verité, se couvrant de quelque bon pretexte; et mesme il y en a eu qui sont arrivez jusques-là, que de croire qu'ils pouvoient dire des mensonges, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu. Mais quel aveuglement, comme si Dieu pouvoit estre glorifié par le peché:

O non, certes, c'est une ignorance insupportable que de croire cela. Voyez que le glorieux S. Jean n'en a pas fait ainsi; car il pouvoit avec verité faire la response qu'il fit, comme je vous ay fait voir.

Or ces ambassadeurs tous estonnez de ces responces, luy dirent, si vous n'estes ny le Christ, ny Helie, ny prophete, pourquoy est-ce donc que vous baptisez; *Quia ergo baptizas, si tu non es Christus, neque Elias, neque propheta?* Pourquoy est-ce que vous avez des disciples, et que vous faites des œuvres si merveilleuses? O certes vous avez beau vous cacher, vos œuvres nous font bien voir que vous estes quelque grand personnage: c'est pourquoy nous vous prions de nous dire qui vous estes, afin que nous le disions à ceux qui nous ont envoyez vers vous: *Ut responsum demus his, qui miserunt nos.* Ces ambassadeurs perdent quasi patience par l'humilité de S. Jean, mais il confessa, et ne nia pas, dit l'Evangeliste, qu'il n'estoit, ny le Christ, ny Helie ny prophete. Or ces paroles, quoy que succintes, sont merveilleusement bien expliquées par une phrase Hebraïque: cette langue est admirable, elle est toute divine, et c'est de cette langue que Nostre-Seigneur parloit quand il estoit en ce monde, et selon l'opinion de quelques docteurs, c'est celle que les bien-heureux parleront là haut au Ciel. Les phrases Hebraïques ont tousjours une merveilleuse grace en tout ce qu'elles expliquent. Il confessa donc, et ne le nia pas: ces deux mots n'ont qu'une

mesme signification ; car confesser une chose, c'est ne la pas nier, et ne la pas nier, c'est la confesser.

Mais puis qu'il vient à mon propos, je diray un mot de la confession. Il arrive souvent que plusieurs confessent leurs pechez, et les nient. Que veut dire cela? sinon que plusieurs se vont confesser de leurs defauts ; mais en telle sorte, qu'en s'accusant ils s'excusent, disant des paroles pour faire voir qu'ils ont eu raison de commettre les fautes desquelles ils s'accusent : et non seulement ils s'excusent en s'accusant, mais encores ils accusent les autres. Je me suis mis en colere (dira quelqu'un) et j'ay fait telle chose ensuite, mais j'en avois bien subjet, l'on m'avoit fait ou dit telle chose, c'estoit pour une telle occasion. Or ne voyez-vous pas qu'en confessant ainsi vostre faute, vous la niez? dites donc simplement, je m'accuse que par malice, par mon impatience, ou mauvais naturel, ou en suitte de mes passions et inclinations mal mortifiées, j'ay fait telles et telles fautes. Un autre dira, j'ay mesdit d'autruy; mais ç'a esté en des choses qui estoient toutes claires et manifestes, je ne suis pas seul qui ay fait cette mesdisance ; et ainsi nous nions d'estre coulpables des fautes dont nous nous accusons. O certes il ne faut pas faire cela, ains il se faut accuser clairement et nettement, sans mettre nos fautes sur les autres, advoüant que nous sommes vrayement coulpables, sans nous mettre en peine de ce que l'on pensera ou dira. Je suis un miserable pecheur, devons-nous dire, et je ne veux pas estre tenu

pour autre que je suis, suivant l'exemple du glorieux S. Jean, lequel a confessé, et n'a point nié qu'il n'estoit pas si grand qu'on l'estimoit, sans se soucier de ce que l'on diroit ou penseroit de luy, il est allé droitement devant Dieu, et n'a point fait comme ceux qui vont et ne vont pas. Vous trouverez des personnes ausquelles on dira, il faut faire cela, il faut aller là, mais avant que de faire ou aller au lieu qui leur est marqué, elles feront mille retours et regards, et la moindre petite difficulté leur fait perdre courage, et les arreste en chemin. Certes on peut dire, que telles personnes vont et ne vont pas, qu'elles veulent et ne veulent pas.

Ces ambassadeurs veulent donc sçavoir qui est S. Jean, afin de le dire à ceux qui les ont envoyez, mais il demeure tousjours dans le sentiment de sa petitesse et de son neant; et se voyant enfin pressé de respondre, il ne leur dit autre chose, sinon, Je suis la voix de celuy qui crie au desert, applanissez le chemin du Seigneur, *Vox clamantis in deserto, parate viam Domini.* Mais voyez, je vous prie, la parfaite humilité de ce glorieux Sainct, comme il va tousjours s'approfondissant dans son neant, descendant tousjours un degré plus bas en humilité. O noble vertu d'humilité, tant necessaire à l'homme en cette vie mortelle! Ce n'est pas sans raison que l'on dit qu'elle est la base et le fondement de toutes les vertus, car sans elle il n'y a point de vraye vertu, et bien qu'elle ne soit pas la premiere (la charité et l'amour de Dieu la surpassant en dignité et excel-

lence) si est-ce neantmoins que la charité a une telle convenance et sympathie avec l'humilité, qu'elles ne vont jamais l'une sans l'autre. Et parce qu'il vient à mon sujet, je vous diray à ce propos un beau trait que j'ay leu avec plaisir dans la Vie des Peres du desert nouvellement imprimée.

L'autheur qui les a recueillies aussi curieusement que soigneusement, rapporte que plusieurs de ces saincts Peres s'estant un jour rassemblez pour faire une conference spirituelle sur les vertus, l'un d'eux loüoit l'obeyssance, un autre loüoit la charité, un autre la patience; mais l'un de ces Peres ayant ouy ce que tous disoient à la loüange des vertus, et moy, dit-il, il me semble que l'humilité est la premiere de toutes, et la plus necessaire, et fit cette comparaison, qui vient fort bien à mon propos. L'humilité, dit-il, et la charité vont ensemble, comme S. Jean-Baptiste et Nostre-Seigneur, d'autant que l'humilité precede la charité, comme S. Jean a precedé Nostre-Seigneur: c'est elle qui prepare les chemins, c'est une voix qui crie, Applanissez le chemin du Seigneur. Et tout ainsi que S. Jean-Baptiste est venu devant Nostre-Seigneur, pour preparer le peuple à le recevoir; ainsi faut-il que l'humilité vienne preparer les cœurs, pour par apres y recevoir la charité: car elle ne pourra jamais demeurer dans un cœur, que l'humilité ne luy aye premierement preparé le logis.

S. Anthoine fut un jour ravy en extase; et comme il fut revenu à soy, ses bons religieux luy demanderent ce qu'il avoit veu. Ah! mes chers enfans, j'ay

veu, leur dit-il, le monde tout remply de filets propres à faire non seulement choper, mais encore tomber lourdement les hommes dans de profonds precipices. Dequoy tous estonnez, ils luy dirent : Et si tout le monde est remply de filets, qui est-ce qui en pourra eschapper? Il leur respondit : Ceux-là seulement qui seront humbles. En quoy nous voyons combien l'humilité est requise pour esviter les tentations, et eschapper de tomber dans les filets du diable.

S. Jean avoit cette vertu en un degré de tres-grande perfection. Vous me demandez, dit-il aux Juifs, pourquoy je baptise; Je baptise, respondit-il, avec de l'eau : *Ego baptiso in aqua!* Mais il y en a un parmy vous, lequel vous ne connoissez pas, qui doit venir apres moy, et qui est fait devant moy, duquel je ne suis pas digne de deslier les souliers, qui vous baptisera au Sainct-Esprit. *Ipse vos baptisabit in Spiritu sancto* (1). Toutesfois puis que vous voulez sçavoir qui je suis, je vous dy que je ne suis rien qu'une voix, comme s'il eust voulu dire; O pauvres gens! vous estes bien trompez, vous pensez que je sois le Messie, parce que je ne suis pas vestu comme les autres hommes, mon vestement n'estant tissu que de poil de chameau, et que je ne mange point de viande, ny de pain, et ne me nourris que de miel sauvage et de sauterelles, que je ne boy point de vin, et n'ay point de maison, ains que j'habite dans ce desert avec les bestes, et suis sur le rivage du fleuve Jourdain, baptisant et preschant la penitence; et

(1) S. Marc, 2.

pour cela vous croyez que je suis le Messie, ou quelque grand personnage : or je vous dy, que je ne suis rien de tout ce que vous pensez, et que je ne suis seulement que la voix de celuy qui crie au desert, Applanissez le chemin du Seigneur ; *Ego vox clamantis in deserto dirigite viam Domini.*

Mais comment S. Jean se pouvoit-il humilier et abbaisser davantage, que de dire qu'il n'estoit qu'une voix, car la voix n'est rien qu'une fumée, qu'une exhalaison, et qu'un son qui se dissipe en l'air, en faisant quelque peu de bruit. Vous croyez, vouloit-il dire aux Juifs, que je sois le Messie, et moy, je vous dy en un mot, que je ne le suis pas, et que je suis moins qu'homme, car je ne suis qu'une simple voix sans substance, qui se dissipe et se perd en un moment; si vous allez dans ce desert parmy ces rochers, vous y trouverez des eschos, et si vous parlez, ils vous respondront, d'autant que vostre voix entrant dans des concavitez de la terre, et frappant ces corps propres à retentir, il s'y forme une espece de parole semblable à la vostre, qui n'est autre chose qu'un son et reflexion de voix. Or dites-moy, je vous prie, qui est-ce d'entre vous qui estime que l'escho soit un homme, à cause qu'il luy respond; l'on sçait bien que l'escho n'est rien qu'un son ou retentissement de voix : or c'est ce que je suis, et rien davantage, disoit ce Sainct.

Vous voyez donc comme le glorieux S. Jean se comparant à la voix, s'est humilié jusqu'au centre du neant. Mais à mesure qu'il s'abbaisse, Dieu

l'exalte, et dit tout haut de luy, qu'il est prophete et plus que prophete; car il l'appelle ange, disant: Voicy que j'envoye mon ange devant ta face, pour preparer ta voye: *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.*

Certes c'est de tout temps que la divine sapience a regardé de bon œil les humbles, qu'elle a humilié et abaissé ceux qui s'exaltent, et exalté ceux qui s'humilient, ainsi que le chante nostre glorieure maistresse Nostre-Dame en son sacré cantique: *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles*: Ceux qui s'exaltent seront humiliez, ceux qui veulent mettre leur siege sur les nuës seront abbaissez, et les pauvres qui s'abbaissent et s'humilient, seront exaltez: car Dieu qui ayme les humbles, se communiquera à eux, et leur donnera son esprit, par lequel ils opereront de grandes choses.

En somme S. Jean est proposé par nostre divin Sauveur à toutes sortes de personnes pour estre imité et leur servir d'exemple, et il ne doit pas estre seulement consideré des prelats et des predicateurs, mais encore des religieux et religieuses, qui doivent specialement imiter son humilité et mortification; et qui à son exemple doivent estre des voix les uns parmy les autres, crians que l'on prepare les voyes, et qu'on applanisse les chemins du Sauveur, à ce que l'ayant receu en cette vie, nous jouyssions apres icelle eternellement de luy en l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Amen.

SERMON

POUR

LE QUATRIESME DIMANCHE

DE L'ADVENT.

Factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto, et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. Luc. 3.

La parole de Dieu est tombée sur Jean fils de Zacharie, au desert, et il vint par toutes les contrées d'alentour le Jourdain, preschant le baptesme et la penitence, en la remission des pechez.

Le glorieux S. Jean, ainsi que je vous monstray dimanche, ayant donné des preuves tres-suffisantes de la grandeur de son humilité, lors qu'estant enquis s'il étoit le Christ, ou quelque grand prophete, il respondit franchement qu'il ne l'étoit pas, ainsi que dit l'Evangeliste : et se voyant pressé par ceux qui estoient venus à luy, de dire qu'il estoit, il leur répondit, je suis la voix de celuy qui crie au desert : Applanissez le chemin du Seigneur. *Vox clamantis in deserto, parate viam Domini :* comme leur voulant dire, je ne suis pas celuy qui crie, faites penitence, ains seulement la voix de celuy qui vous le dit par moy. O certes, il est vray que ce n'estoit pas S. Jean qui crioit, mais Nostre-Seigneur qui parloit par sa bouche.

Le grand apostre S. Paul escrivant aux Thessalonisiens, leur disoit; quand vous avez receu de nous la parole de la predication vous l'avez receuë, non point comme parole d'homme, mais comme parole de Dieu, laquelle aussi a operé en vous. Or il est certain que si nous voulons tirer profit des choses qui nous sont dites, et des enseignemens qui nous sont donnez, nous les devons recevoir, comme nous estant dits de la part de Dieu, qui nous fait connoistre sa volonté par le moyen des predicateurs ou autres, qui sont ordonnez pour annoncer sa parole, ainsi que je diray maintenant.

S. Jean estoit sur le bord du fleuve Jourdain preschant la penitence. Ce fleuve estoit à l'entrée d'un desert où il s'estoit retiré, et le monde accouroit à luy de toutes parts, pour escouter ses paroles, et estre baptisez, et il disoit à tous, faites penitence, car le royaume des cieux est proche, preparez les voyes du Seigneur, applanissez et redressez les chemins. *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum, parate viam Domini, rectas facite semitas ejus*(1). Mais d'autant, disoit ce glorieux Sainct, que je crie et presche en ce desert, qu'on fasse penitence, vous voulez sçavoir qui je suis je vous dy, que je ne suis que la voix de celuy qui crie; comme s'il disoit, ce n'est pas moy qui crie, faites penitence, mais c'est Dieu qui le vous dit par moy, et je ne suis que la voix et la trompette par laquelle il

(1) S. Matt. 3.

vous fait sçavoir et entendre ce que vous devez faire pour vous disposer à son advenement : c'est pourquoy vous devez escouter mes paroles, non comme miennes, mais comme paroles de Dieu.

Or ce qui est dit en l'Evangile de ce jour, que la parole de Dieu est tombée sur Jean fils de Zacharie au desert, se peut entendre diversement, d'autant que la parole de Dieu tombe specialement sur les cœurs en deux manieres. La premiere, est quand Nostre-Seigneur parle au cœur de quelqu'un pour l'instruire, et luy enseigner ce qui est de sa volonté et de son bon plaisir, luy faisant connoistre ce qu'il doit faire pour sa conduite particuliere. La seconde est, quand elle tombe sur le cœur, non pour soy seulement, mais aussi pour la porter et communiquer aux autres, afin de leur faire sçavoir ce qui est de la volonté de Dieu, soit par la predication ou autrement : et c'est en cette maniere qu'elle tomba sur S. Jean, qui fut choisi et esleu de Dieu, pour estre son avant coureur, et pour annoncer sa venuë au peuple. Mais notez ce mot que je diray en passant, que nul ne peut estre receu ny eslevé en quelque dignité et prelature, si la parole de Dieu ne tombe sur luy, c'est à dire, qu'il ne soit premierement choisi et esleu de Dieu. Et le choix et les elections que Dieu fait de ses creatures, sont presque tousjours communes et ordinaires, et l'on n'en doit point desirer ny rechercher de particuliere ny d'extraordinaire : car les vocations particulieres et extraordi-

naires, sont dangereuses et suspectes, quand elles ne sont pas approuvées ny authorisées par les pasteurs et maistres de la vie spirituelle.

Or S. Jean fut esleu et choisi de Nostre-Seigneur pour annoncer sa venuë au monde, et luy-mesme approuva sa vocation, et maniere de proceder : Il s'envoya devant luy, et le suivit, et prescha ce qu'il avoit presché. Il est donc certain que ce glorieux Sainct devoit annoncer la parole de Dieu, prescher la penitence, et faire les autres fonctions de sa charge : mais comme il estoit obligé de crier que l'on preparast la voye au Seigneur, que l'on applanist les sentiers et les chemins, le peuple auquel il preschoit, estoit aussi obligé non seulement de l'escouter, mais encore de faire ce qu'il leur disoit, et de recevoir le baptesme qu'il leur presentoit. Car si les predicateurs sont obligez de prescher et annoncer la parole de Dieu, l'on est aussi obligé de l'escouter, et bien recevoir ce qu'ils disent de sa part, et le mettre fidellement en prattique : et pour le bien faire, il faut bien mascher et savourer ce que l'on a ouy, afin d'en faire une bonne digestion. Car dites-moy, je vous prie, qu'eust il servy au peuple d'Israël, que Dieu leur eust fait pleuvoir la manne au desert pour leur nourriture, s'ils ne l'eussent voulu recueillir et ramasser? Et que leur eust-il profité de la recueillir, s'ils ne l'eussent voulu manger pour s'en nourrir et substanter? Certes quand Dieu fit tomber la manne du ciel pour nourrir ce peuple, il l'obligea de se lever du matin, pour

l'aller recueillir avant que le soleil fust levé : et non seulement de la recueillir, mais encore de la manger, afin de s'en nourrir et substanter. De mesme pouvons-nous dire, que ceux à qui on presche la parole de Dieu, sont obligez non seulement de l'escouter, mais encore de la prattiquer, afin d'en nourrir et substanter leurs ames.

Il y a deux causes principales, pour lesquelles l'on ne profite pas de cette divine parole. La premiere est, que si bien on l'escoute, l'on n'est pas neantmoins bien determiné de la mettre en practique, l'on differe tousjours l'execution jusqu'au lendemain. O que nous sommes miserables! ne voyons-nous pas que ces remises que nous faisons de l'execution des volontez divines, sont la cause de nostre perte, et de nostre mort spirituelle, et que tout nostre bien ne consiste qu'au temps present, la vie de l'homme ne consiste qu'au jour, et mesme qu'au moment auquel il vit : car qui se peut promettre qu'il vivra jusqu'au lendemain? O certes personne ne le peut, nostre vie ne consistant qu'en ce seul moment que nous possedons, en telle sorte que nous ne nous en pouvons pas promettre, ny asseurer un autre.

Or cette verité estant supposée, comment osons-nous differer de nous mettre en l'execution et en la prattique de ce qui nous est annoncé par les predicateurs, qui peut servir à nostre amandement et conversion, puis que du moment present, duquel seul nous jouyssons et entendons ce qui est propre

pour nostre salut, depend peut-estre nostre bonheur eternel. Je dy donc que la premiere cause pour laquelle nous ne profitons pas des choses qui nous sont dites et enseignées, c'est que nous usons de remises, et ne nous mettons pas promptement en la prattique d'icelles.

La seconde cause qui nous empesche de tirer profit de la parole de Dieu, est une certaine avarice spirituelle, qui fait que l'on recherche et s'empresse pour sçavoir beaucoup de choses : et vous trouverez des personnes qui ne se lasseront jamais de recueillir de nouveaux documens, et qui sont tousjours à demander des enseignemens, mais apres cela, elles n'en mettent pas un seul en prattique : or je dy que cela est une avarice spirituelle, qui est un vice assez grand en la vie devote, d'autant que cela ne fait que dissiper et troubler l'esprit. Vous en trouverez d'autres qui sont tousjours apres à rechercher et amasser des livres nouveaux, et faire de grandes bibliotheques. Hé pauvres gens, que voulez-vous faire de cela? Pensez-vous que vostre perfection et vostre salut consiste à faire grand amas de livres, et de documens spirituels : ne sçavez-vous pas que Nostre-Seigneur voulant esloigner l'avarice et les solicitudes du cœur de ses disciples, leur commanda de vivre au jour la journée, et de n'avoir point soucy du lendemain : *Nolite solliciti esse in crastinum; crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi, sufficit diei malitia sua.*

Entre toutes les ordonnances que Dieu fit aux en-

fans d'Israël, il leur commanda specialement de ne recueillir chascun qu'une mesure de manne, c'est à sçavoir ce qui estoit suffisant pour leur nourriture d'un jour, et leur defendit expressement qu'aucun n'en gardast pour le lendemain; et s'il arrivoit que quelqu'un en gardast par provision, il s'y engendroit des vers, et elle se tournoit en corruption. La mesme ordonnance se doit faire aux avares spirituels : Vivez au jour la journée, leur doit-on dire, profitez des enseignemens qui vous seront donnez chaque jour, et vous en nourrissez bien, les mettant en prattique, puis laissez faire à la divine Providence; car apres elle vous pourvoira selon vostre besoin : usez bien seulement de ce qui vous est donné chaque jour, puis soyez libres de tout autre soin. Ne sçavez-vous pas que dans les viandes qui sont gardées, il s'y engendre des vers? certes je croy que les vers qui rongeront les consciences des damnez, ne seront pas les moindres peines qu'ils souffriront, ains qu'elles seront les plus grandes. Mais quels seront ces vers, sinon les vifs et puissans remords qui picqueront et rongeront eternellement leurs ames, par le ressouvenir et la veuë de tant d'instructions, de moyens et d'occasions qu'ils auront eu de servir Dieu sans en avoir profité? O quels remords de conscience aura-t-on à l'heure de la mort, voyant le nombre infiny de documens, advis et enseignemens qui nous auront esté donnez pour nostre perfection, lesquels nous aurons negligez et rendus inutils! Ce seront certes les plus grandes douleurs que l'on ressentira

alors que celles-là. Vous voyez donc bien maintenant comme l'avarice spirituelle est un grand defaut, qui nous empesche de profiter de la parole de Dieu.

Revenons à nostre Evangile, je l'expliqueray le plus familierement qu'il me sera possible : mais pour ce faire, il en faut dire briefvement l'histoire.

Du temps que Tybere Cesar estoit empereur de Rome, qu'Herode estoit roy de Judée, que Ponce-Pilate presidoit en Hierusalem, et qu'Anne et Caïphe princes des prestres, estoient assis dans la chaire de Moyse, Dieu envoya son Prophete, à sçavoir le glorieux S. Jean, qui fut sa voix, qui crioit au desert, Applanissez le chemin du Seigneur, faites penitence, car le salut est proche. Et pour l'explication de ces paroles, je me serviray de celles que dit Isaye aux Israëlites dans le quarantiesme chapitre de ses propheties, qui sont les plus douces et agreables qui se puissent entendre; c'est une chose merveilleusement suave, que de lire les escrits de ce sainct prophete, ses paroles sont fluides, emmiellées et accompagnées d'une science incomparable, c'est un fleuve d'éloquence, où l'on decouvre des choses admirables.

Lors que le peuple d'Iraël fut mené en servitude par les Gentils, et envoyé captif parmy les Perses et les Medes, le bon Cyrus apres une longue captivité, se resolut de les retirer de cette servitude, et les ramener en la terre de promission; alors le prophete Isaye, avec une divine poësie, entonna ces belles

paroles : *Consolamini, consolamini popule meus, dicit Deus vester, loquimini ad cor Jerusalem, et advocate eam, quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius* (1): O peuple d'Israël, consolez-vous; mais consolez-vous dit le Seigneur nostre Dieu et vostre consolation ne sera point vaine ny inutile, parlez au cœur de Hierusalem, et l'appellez, car sa malice est accomplie, et parce que son iniquité est venuë à son comble, elle luy sera pardonnée : Et pour cela (disoit ce grand Prophete au peuple d'Israël) applanissez vos voyes, et redressez vos chemins, afin que Cyrus vous retirant de captivité, et vous ramenant en la terre de promission, ne trouve point de tortuosité.

Il y a un grand nombre d'interpretations sur ces paroles, et quelques docteurs demandent, pourquoy est-ce que Dieu dit, qu'il pardonnera au peuple d'Israël leurs iniquitez, parce qu'ils sont venus au comble de leur malice : *Quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius.* Les anciens peres, au rapport de S. Gregoire, disent, que ces paroles se peuvent entendre en deux manieres. La premiere est, comme si Dieu disoit, lors qu'ils sont au plus fort de leurs travaux et afflictions, et qu'ils ressentent plus vivement le faix de leurs iniquitez en cet esclavage et servitude où ils sont reduits, apres les avoir punis de leurs meschancetez par cette tribulation et ce fleau, je les ay regardez, et en ay eu compassion au plus fort de leur malice, c'est-à-dire, au

(1) Isaïe, 40.

plus mauvais de leurs jours, et me suis contenté de ce qu'ils ont souffert pour leurs pechez, et pour cela maintenant leurs iniquitez leur seront pardonnées, et je les retirerai de leur captivité et servitude. Jacob se plaignant de la briefveté de sa vie, disoit ces paroles : Mes jours sont courts, mais ils sont mauvais, *Dies peregrinationis meæ parvi et mali* (1); comme voulant dire, ces jours de la peregrination de ma vie sont courts, ils ne font que passer, et ressemblent à une ombre, qui disparoist en un instant; mais neantmoins ils sont mauvais, d'autant qu'ils sont chargez et suivis de tant de miseres et de travaux qu'apporte avec soy cette vie presente, qu'encore qu'ils soient courts, ils ne laissent pas d'estre mauvais et pleins de malice. Ce qu'il disoit, à cause des grandes peines et tribulations qu'il souffroit (2).

La seconde maniere en laquelle nous pouvons entendre ces paroles d'Isaye, dites au peuple d'Israël (à cause que leur malice est venuë à son comble, leurs iniquitez leur seront pardonnées) est comme s'il vouloit dire; lors qu'ils sont venus au comble, au midy, et au plus haut poinct de leurs meschancetez et ingratitudes, lors qu'il semble qu'ils n'ayent plus aucune souvenance ny memoire de Dieu et de ses bienfaits, leur iniquité leur sera pardonnée, c'est-à-dire, au temps auquel ils meritoient d'estre precipitez dans l'enfer, et perdus pour jamais. Dieu leur pardonnera et ne se souviendra plus de leurs meschancetez.

(1) Gen. 47. — (2) S. Matt. 6.

Certes, quand la divine Providence a voulu faire voir aux hommes combien grands estoient les effets de sa misericorde, ç'a esté lors que pour leurs pechez, ils ne devoient plus attendre, sinon de ressentir la fureur de son courroux, et la terreur de sa justice : En ce temps-là, dis-je, auquel il n'y avoit aucune disposition de la part des hommes, et que Dieu estant extresmement offensé par eux, il n'avoit aucun motif qui le pust émouvoir à leur faire misericorde ; C'est en ce temps-là qu'il a fait voir des effets admirables de sa bonté envers eux ; bien que ce soit de grands effets de sa misericorde, de nous departir continuellement ses graces, nous pardonnant les fautes que nous commettons journellement et à toute heure contre sa divine Majesté, laquelle, non contente de cela, recompense encore les services que nous luy rendons, par de si grandes faveurs, que celuy qui correspond à une grace, se dispose pour en recevoir une seconde, et qui correspond à cette seconde, se dispose pour en recevoir une troisiesme, et de cette troisiesme, une quatriesme, et ainsi consecutivement ; car selon le dire des theologiens scholastiques, qui est tres-veritable, Dieu ne manque jamais de son costé, et si l'ame est fidelle à correspondre à ses graces, il luy en donnera tousjours de nouvelles ; Et ainsi s'advançant tousjours par une fidelle correspondance, elle se rendra digne de participer à de grands biens, et de recevoir de signalées faveurs : et pour cela, Dieu en tant et tant d'endroits de la saincte Escriture, nous re-

commande la fidellité à correspondre aux bons mouvemens, lumieres et inspirations qu'il nous donne. En quoy certes, reluit merveilleusément la grandeur de sa misericorde envers nous.

Mais quand, outre ce que j'ay dit, sa Providence a voulu donner aux hommes des effets et des traits plus grands de sa bonté, ç'a esté une chose admirable, qu'il n'a pas voulu qu'aucun motif l'aye induit à ce faire; ains sans y estre poussé d'aucune cause, que de sa seule bonté, il s'est communiqué à eux d'une façon du tout merveilleuse.

Lors qu'il vint en ce monde, c'estoit comme nous venons de dire, au temps que les hommes estoient arrivez au comble de leur malice, lors qu'ils vivoient sans roy, et que les loix estoient entre les mains d'Anne et de Caïphe, hommes meschans au possible, lors qu'Herode regnoit, que Ponce-Pilate presidoit en la Judée. Ce fut en ce temps-là, dis-je, que Dieu vint au monde pour nous rachepter, et nous delivrer de la tyrannie du peché, et de la servitude de nostre ennemy, sans estre emeu à ce faire, que de son immense bonté qui le porta à se communiquer aux hommes en cette sorte. Certes le cœur de nostre divin Sauveur et Maistre, estoit tout remply de misericorde et de douceur pour le genre humain, et il en donna à ce coup des preuves et tesmoignages admirables, comme il a fait en diverses autres occasions, où sa misericorde a fait paroistre et esclater sa grandeur, ainsi qu'il se void en plusieurs endroits de la saincte Escriture.

Quand est-ce qu'il pardonna à S. Paul, sinon lors qu'il estoit au comble de sa malice? Car chascun sçait qu'au temps de sa conversion, il estoit en sa plus grande haine et furie contre Dieu, et ne pouvant assouvir sa rage contre luy, il tournoit son courroux contre l'Eglise, mais avec une telle fureur qu'il faisoit tout son possible pour l'exterminer: *Spirans minarum, et cædis in Discipulos Domini*: Et neantmoins ce fut alors que Nostre-Seigneur contrepointa sa malice et son ingratitude par sa misericorde, qu'il le toucha, le convertit, et luy pardonna toutes ses iniquitez, au temps mesme qu'il avoit plus desmerité. O Dieu! combien fut grande cette divine misericorde, à l'endroit de ce S. Apostre! Certes nous voyons tous les jours de semblables effets de la bonté de Dieu envers les pescheurs, car lors qu'ils sont plus obstinez et endurcis en leurs pechez, et qu'ils sont venus à un tel poinct, qu'ils vivent comme s'il n'y avoit point de Dieu, de paradis, ny d'enfer, c'est alors qu'il leur fait voir, et descouvre les entrailles de sa pieté et douce misericorde, dardant un rayon de sa divine lumiere dans leur ame, qui leur fait voir le miserable estat où ils sont, afin qu'ils s'en retirent.

Or je ne lis jamais la conversion de David sans m'estonner, de voir que ce prophete, apres avoir commis de si grands pechez, soit demeuré pres d'un an en iceux sans se reconnoistre, dormant d'un sommeil lethargique, sans se reveiller, n'y s'appercevoir du miserable estat où il estoit. O Dieu! son peché

eust esté en quelque façon plus excusable, s'il l'eust commis quand il estoit berger, et gardoit les brebis; mais que David aye peché, apres avoir receu tant et de si grandes graces de sa divine Majesté, apres avoir receu tant de clartez, de lumieres et de faveurs, luy qui avoit fait tant et tant de merveilles et prodiges, et qui avoit tousjours esté nourry et eslevé dans le sein de la douce clemence et misericorde de Dieu, soit venu jusques-là, que de commettre de si grands forfaits, et soit demeuré apres si longtemps sans les reconnoistre: O certes c'est une chose digne de grand estonnement! il avoit commis un adultere, mais c'estoit encore peu (ô misere extresme de l'esprit humain, qui ne veut point qu'on voye ses fautes!) David apres cela pensant couvrir cette premiere faute, il s'esseya de faire enyvrer Urie, mais n'ayant pas reüssi en son dessein, il se resolut, pour venir à chef de son entreprise, d'en commettre une troisiesme, plus grande que les deux autres, qui estoit de le faire tuer à la guerre, et pour cela il escrivit à son lieutenant et general d'armée, et luy commanda d'exposer Urie, et le mettre à la teste des ennemys; puis de l'abandonner, afin qu'il fust tué, ce qui fust fait ainsi que David l'avoit ordonné; De maniere qu'il commit plusieurs pechez; les entassant les uns sur les autres, faisant les uns pour couvrir les autres, et demeura ainsi croupissant dans ses pechez pres d'un an, sans s'appercevoir du miserable estat où il estoit, ny se ressouvenir de Dieu.

Voilà donc le pauvre David par cet oubly de Dieu,

sans aucune disposition à la grace : mais la divine bonté le voyant dans cet aveuglement, pour le retirer de son peché, luy envoya le prophete Nathan, lequel luy voulant faire reconnoistre sa faute, se servit d'une parabole, luy disant, qu'un homme riche qui avoit un grand nombre de brebis et de bœufs, avoit pris à un pauvre homme une seule brebis, qu'il avoit acheptée, qu'il nourrissoit dans sa maison, et qu'il aymoit uniquement, et la luy avoit ostée. Voyez, je vous prie, comme le prophete luy parloit sagement, de sa faute en tierce personne pour la luy faire reconnoistre, et confesser : mais comme David estoit dans un si grand aveuglement, qu'il ne voyoit point son peché ; ne s'appercevant pas que le prophete Nathan parloit de luy, il prononça la sentence de mort contre celuy qui avoit desrobé cette brebis, le condamnant de plus à en rendre quatre fois autant.

Considerez, je vous prie, comme le pauvre David estoit endurcy dans son peché, et n'en avoit aucun ressentiment ; mais pour les fautes des autres, il les connoissoit fort bien, et sçavoit bien leur imposer un chastiment proportionné à leur demerite. Or le prophete Nathan voyant qu'il ne reconnoissoit point ses fautes, luy dit franchement, que c'estoit luy qui avoit desrobé cette brebis, ce qu'entendant le pauvre David, touché de contrition : Ah ! dit-il, j'ay peché contre le Seigneur, *Peccavi Domino*. Lors Nathan luy dit, parce que vous avez confessé vostre peché, Dieu vous pardonne, et vous ne mourrez

point, *Dixitque Nathan ad David, Dominus quoque transtulit peccatum tuum, non morieris.*

Or quel plus grand effet voudriez-vous voir de la misericorde de Dieu, que celuy-là? car au temps auquel il semble que David estoit au comble de sa malice, Dieu luy pardonna son iniquité: mais quel changement fit-il apres qu'il eust reconnu sa faute? il ne faisoit plus que gemir et pleurer son aveuglement, l'on n'entendoit plus sortir de sa bouche que cette parole, *Peccavi*, et criant misericorde à Dieu; il alloit tousjours disant ce psalme de la penitence, *Miserere mei Deus.*

Il y a plusieurs autres exemples dans l'Escriture saincte semblables à cettuy-cy, par lesquels Dieu nous a manifesté la grandeur de sa misericorde, et où nous voyons la verité de ces paroles d'Isaïe, *Quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius,* parce que leur malice est venuë à son comble, elle leur sera pardonnée. Et quant à ce qu'il dit, Preparez les voyes, et applanissez les chemins du Seigneur, *Parate viam Domino, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri;* il vouloit dire, que le grand roy Cyrus devoit bien-tost ramener les Israëlites de la captivité de Babylone, en la terre de promission. Mais bien que ces paroles ayent esté dites pour ce subjet, si est-ce neanmoins que le principal but du prophete estoit de parler de l'avenement de Nostre-Seigneur. S. Jean donc preschant la penitence, et annonçant au peuple, que le Sauveur estoit proche, il se sert des paroles du prophete Isaïe: Je suis la

voix (dit-il) de celuy qui crie au desert, preparez le chemin du Seigneur, *Vox clamantis in deserto, parate viam Domini.*

Or puis que nostre divin Sauveur est proche, que faut-il faire (mes cheres sœurs) pour nous preparer à son advenement? S. Jean nous l'enseigne en ses Predications, quand il dit, qu'on fasse penitence. Certes, il est vray, que la meilleure disposition qu'on puisse avoir pour l'advenement de Nostre-Seigneur, c'est de faire penitence: il faut tous passer par là sans exception; car comme nous sommes tous pecheurs, aussi avons-nous tous besoin de penitence. Mais cela est trop general, il nous faut toucher quelques particularitez d'icelle: S. Jean nous en marque quelques-unes en l'Evangile de ce jour; *Rectas facite semitas ejus, omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur.* Applanissez le chemin du Seigneur, dit-il, remplissez les valées, abaissez les monts et collines, redressez les chemins raboteux et tortus.

Certes, il n'y a nul doute que quand l'on trouve plusieurs chemins raboteux et qui s'entortillent les uns dans les autres, cela fatigue et lasse grandement le pelerin. Il en va tout de mesme en l'exercice de nostre chemin spirituel, il y a tant de monts et de valées, tant de tortuositez, et tout cela ne peut estre redressé que par la penitence, c'est elle qui remplit les valées, qui rabaisse les monts, et qui redresse et egale les chemins tortus, ainsi que je diray maintenant.

Faites penitence, dit S. Jean, c'est à dire, abaissez ces monts d'orgueil, remplissez ces valées de tiedeur et de pusillanimité, parce que le salut est proche. Or ces valées que ce glorieux Sainct veut qu'on remplisse, ne sont autres que la crainte, laquelle quand elle est trop grande nous porte au decouragement. Le regard des grandes fautes commises apporte quant et soy une certaine horreur, un estonnement, et une crainte qui abat le cœur, et cela sont des valées qu'il faut remplir de confiance et d'esperance pour l'advenement de Nostre-Seigneur. Un grand Sainct parlant un jour à une saincte penitente, qui avoit commis de grands pechez, luy disoit ces paroles, craignez, mais esperez, craignez, de peur que vous ne deveniez superbe et orgueilleuse; mais esperez, de peur que vous ne tombiez dans le desespoir et decouragement; car la crainte et l'esperance ne doivent point aller l'une sans l'autre, d'autant que si la crainte n'est accompagnée d'esperance, elle n'est pas crainte, ains desespoir, et l'esperance sans la crainte est presomption, *Omnis vallis implebitur.* Il faut donc par la confiance meslée avec la crainte, remplir ces valées de decouragemens qui viennent de la connoissance des pechez que nous avons commis.

Omnis mons et collis humiliabitur, Abaissez, dit le glorieux S. Jean, les montagnes et collines. Quelles sont ces montagnes, sinon la presomption, l'orgueil et l'estime qu'on a de soy? qui est un tres-grand empeschement pour l'advenement de Nostre-Seigneur;

lequel a de coustume d'humilier et rabaisser les superbes, car il va penetrant au fond du cœur, pour decouvrir l'orgueil qui y est caché. Prenez donc garde que vous ne soyez semblable à ce miserable Pharisien duquel il est parlé en l'Evangile, qui estoit une montagne d'orgueil, presumant d'estre quelque chose plus que les autres, se vantant et glorifiant de quelques vertus apparentes qui estoient en luy, en suitte de quoy il disoit par une vaine presomption, Seigneur, je vous rends graces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, je paye les dixmes, je jeusne tant de fois la semaine, et choses semblables qu'il alleguoit pour se priser. Mais Dieu voyant l'orgueil de ce Pharisien, il le rejetta: où au contraire le pauvre publicain, qui devant le monde estoit une montagne tres-haute et raboteuse, fut abaissée et applanie devant Dieu lors qu'il vint au temple, où n'osant lever les yeux pour regarder le ciel, à cause des grands pechez qu'il avoit commis, il se tenoit à la porte frappant sa poictrine, avec un cœur contrit et humilié, et par cette humilité il fut digne de trouver grace devant sa divine bonté, et s'en retourna justifié en sa maison, *Descendit hic justificatus in domum suam ab illo.*

J'aurois encore plusieurs choses tres-utiles à dire sur ce subjet pour nostre instruction, mais il faut finir. Applanissez (dit le glorieux S. Jean) les chemins; redressez ceux qui sont tortus, afin de les rendre egaux; qui est autant comme s'il disoit, redressez tant d'intentions sinistres et obliques, pour

n'avoir plus que celle de plaire à Dieu, en faisant penitence, qui doit estre le but auquel nous devons tous viser. Comme le marinier quand il conduit sa barque, a tousjours l'œil sur l'aiguile marine, pour voir s'il va droit où il pretend : de mesme devons-nous tousjours avoir l'œil ouvert pour embrasser les actes de penitence, afin de parvenir au ciel qui est le lieu où nous aspirons.

Il se trouve plusieurs personnes dans le monde, lesquelles ne veulent point regarder la penitence, jusques à l'extremité de leur vie. Dieu est si bon et si misericordieux, disent-elles, il nous pardonnera à la fin de nos jours, donnons-nous seulement du bon temps, et à l'heure de la mort, nous dirons un bon *peccavi*. Mais qu'est-ce que cela, sinon une grande presomption? prenant occasion de la bonté de Dieu, de croupir dans leurs pechez : Hé! ne sçavent-ils pas qu'encore que Dieu soit infiniment misericordieux, il est aussi infiniment juste, et que quand sa misericorde est irritée, elle provoque sa justice.*

Redressez les chemins, c'est à dire, egalez vos humeurs par la mortification de vos passions, inclinations et aversions. Or cette egalité d'humeur est une vertu des plus necessaires aux personnes qui prattiquent la devotion, qui soient en la vie spirituelle, et pour laquelle l'on a tousjours à travailler. O que c'est une chose merveilleusement suave, que de considerer la vie de nostre divin Sauveur et Maistre! car l'on y voit reluire cette parfaite egalité, parmy l'inegalité des divers accidens qui luy arrive-

rent pendant tout le cours de sa vie mortelle : certes personne n'a jamais eu cette égalité en telle perfection que luy, et la sacrée Vierge nostre glorieuse Maistresse. Tous les Saincts ont bien travaillé pour l'acquisition de cette vertu : mais quoy qu'ils ayent fait, leur egalité n'a point esté si parfaite qu'il ne s'y soit trouvé quelque inegalité, non pas mesme en S. Jean-Baptiste ; car il avoit, selon l'opinion de quelques docteurs, commis des pechez veniels, comme j'ay dit autrefois.

O que c'est une chose desirable, mes cheres sœurs, que cette egalité d'esprit et d'humeur, et que nous devons travailler fidellement pour l'acquerir ; car nous sommes plus variables et inconstans qu'il ne se peut dire. L'on trouvera des personnes qui maintenant estant de bonne humeur, seront d'une conversation agreable et joyeuse : mais tournez la main, vous les trouverez chagrins et inquietez. Vous en trouverez d'autres à qui il faut parler à cette heure d'une façon, d'icy à peu d'une autre : tel aura à cette heure le cœur en douceur, lequel apres pour peu que vous attendiez sera dans l'impatience.

En somme, qu'est-ce que l'on void parmy les hommes, sinon de continuelles bigearreries et inegalitez d'esprit, qui sont des chemins tortus et raboteux que nous devons redresser pour l'advenement de Nostre-Seigneur. Mais pour le bien faire, il nous faut aller à l'eschole du glorieux S. Jean-Baptiste, et le prier de nous recevoir au nombre de ses disciples, et s'il nous reçoit, il nous remettra entre

les mains de nostre divin Sauveur, lequel par apres nous remettra entre celles du Pere eternel, qui nous donnera sa grace en ce monde, et sa gloire en l'autre, où nous le loüerons eternellement. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

SERMON

POUR LA VEILLE DE NOEL.

Hodie scietis, quia Dominus veniet, et mane videbitis gloriam ejus.
Exod. *ch.* 15.

Vous sçaurez aujourd'huy que le Seigneur viendra, et demain au matin vous verrez sa gloire.

La tres-saincte Eglise comme tres-soigneuse du salut de ses enfans, a accoustumé de nous preparer dès la veille des grandes solemnitez, afin que par ce moyen nous venions à estre mieux disposez pour reconnoistre les grands benefices que nous avons receus de Dieu en icelles. En la primitive Eglise, les chrestiens qui vouloient rendre en quelque maniere satisfaction à Nostre-Seigneur, du sang qu'il avoit fraischement respandu pour nostre salut en mourant sur la croix, avoient un tres-grand soin de bien employer le temps des solemnitez, et pour ce subjet il n'y avoit point de feste qui n'eust sa vigile, dès laquelle ils commençoient à se preparer pour la solemniser, et non seulement cela s'est observé dans la primitive Eglise, ains encore en l'ancienne loy, le jour du sabbat estant tousjours precedé de plusieurs preparations qu'on faisoit auparavant.

Or la saincte Eglise, comme une mere tres-aymable, nous voulant preparer en la vigile du sainct jour

de Noël, et ne nous voulant pas laisser surprendre d'un si grand mystere, nous dit ces paroles de l'Exode, *Hodie scietis, quia veniet Dominus, et mane videbitis gloriam ejus*, Vous sçaurez aujourd'hui que Nostre-Seigneur viendra demain, qui est autant dire : nostre Sauveur naistra demain ; et vous le verrez fait petit enfant, couché dans une creche. Paroles qui furent dites par Moyse aux Israëlistes, lors qu'il sceut le jour que Dieu avoit destiné pour leur donner la manne dans le desert. Mon intention n'est pas de vous rapporter toute l'histoire, ains seulement d'en prendre ce qui sert à mon subjet. Il leur dit donc, les ayant fait assembler : *Vespere scietis, quod Dominus eduxerit vos de terra Ægypti, et mane videbitis gloriam Domini*, Vous sçaurez au soir que le Seigneur vous a retirez de la terre d'Egypte, et au matin vous verrez sa gloire ; qui est autant comme il eust dit, il viendra demain au matin : pour leur faire entendre que le benefice de la manne estoit si grand, qu'il sembloit que Dieu deust venir luy-mesme pour l'apporter, et distribuer aux enfans d'Israël. Et comme vous voyez que Moyse prist soin de faire qu'ils se preparassent par la consideration d'un si grand benefice, pour se rendre plus dignes de le recevoir : de mesme, la tres-saincte Eglise nous disant (Vous sçaurez aujourd'huy que le Seigneur viendra demain) ne pretend autre chose, sinon de faire, que pour nous y preparer nous occupions nostre entendement en la consideration de la grandeur du mystere de la tres-saincte nativité de Nostre-Seigneur.

Ce que pour mieux faire, il faut premierement humilier profondement nos esprits par la connoissance qu'ils ne sont nullement capables de pouvoir penetrer dans le fond de ce divin mystere, qui est un mystere vrayement chrestien. Je dy chrestien, d'autant que nuls autres que les chrestiens n'ont jamais sçeu comprendre comme il se pouvoit faire que Dieu fust homme, et que l'homme fust Dieu : et quoy que les hommes ayent tousjours eu une certaine inclination et qu'ils eussent quelque croyance que cela se pouvoit faire, et mesme qu'il se feroit, il est certain neantmoins, que nuls autres que les chrestiens, ne sont jamais parvenus à avoir une connoissance parfaicte de ce mystere. Or je sçais bien que de tout temps il y a eu quelques grands personnages; comme les patriarches, les prophetes, et quelques autres des plus saincts d'entre les hommes qui le sçavoient, specialement en l'ancienne loy, où ils attendoient le Messie qui leur estoit promis : mais toutes ces connoissances estoient fort obscures, et n'estoient nullement semblables à celles des chrestiens; et quant au commun du peuple, ils ne pouvoient en façon quelconque comprendre ce mystere, quoy qu'ils en desirassent l'accomplissement.

Entre les payens mesme l'on remarque que le desir qu'ils avoient que l'homme fust Dieu, leur a fait faire des choses estranges, jusques-là que quelques-uns d'entre-eux croyoient pouvoir se faire Dieu, et comme tels, se faire adorer du reste des hommes : car si bien ils pensoient qu'il n'y avoit qu'un Dieu

supresme, Createur et premier principe de toutes choses, ils ne laissoient pas pourtant de croire qu'il y pouvoit encore avoir plusieurs autres Dieux, et qu'il y avoit des hommes qui pouvoient participer en quelque façon aux qualitez divines, et lesquels se pouvoient faire appeller dieux, et reconnoistre pour tels: ainsi qu'on peut voir par ce qui arriva à Alexandre-le-Grand, lequel estant à l'article de la mort, quelques-uns de ses courtisans insensez et flateurs luy vindrent dire: Sire quand vous plaist-il que nous vous fassions dieu! lors Alexandre monstra bien par la responce qu'il leur fit, qu'il n'estoit pas si fol qu'eux? Vous me ferez dieu, leur dit-il, quand vous serez bien-heureux: Comme leur voulant dire, il n'appartient pas à des hommes mal-heureux, perissables et mortels de faire des dieux, qui ne peuvent estre d'eux-mesmes que bien-heureux, et independans des hommes.

C'est ce qui nous fait voir, que nuls autres que les chrestiens, n'ont jamais pu comprendre cet ineffable mystere de l'incarnation, par lequel l'homme a esté fait Dieu, et Dieu s'est fait homme, unissant nostre nature à la sienne, d'une union si intime, qu'on peut veritablement dire, que Dieu est homme, et que l'homme est Dieu; bien que nous ne soyons pas capables de comprendre la grandeur de ce divin mystere. Car c'est un mystere caché dans les tenebres et l'obscurité de la nuict, non qu'il soit tenebreux en soy-mesme, car Dieu n'est que lumiere; mais à cause de la petitesse et foiblesse de nos en-

tendemens, il nous paroist obscur. Et tout ainsi que nos yeux pour leur foiblesse, ne sont pas capables de regarder la lumiere en la clarté du soleil, sans s'obscurcir; en sorte qu'apres s'estre appliqués à regarder ce grand luminaire, nous sommes contraints de les fermer, n'estant pas par apres capables de rien voir de quelque temps: de mesme pouvons-nous dire, que ce qui nous empesche de pouvoir comprendre le mystere de la tres-saincte nativité de Nostre-Seigneur, n'est pas qu'il soit tenebreux ou obscur en soy-mesme. O non certes, mais à cause de la grandeur de sa clarté et de sa lumiere, nostre entendement, qui est l'œil de nostre ame, ne le peut regarder longuement sans s'obscurcir, de sorte qu'il est contraint de confesser en s'humiliant, qu'il ne peut penetrer ce profond et incomprehensible mystere, pour comprendre comme Dieu s'est incarné dans le ventre sacré de la tres-Ste Vierge, et s'est fait homme semblable à nous, pour nous faire semblables à luy.

Il est rapporté en l'Exode que Dieu faisoit pleuvoir la manne pendant la nuict dans le desert pour la nourriture de son peuple; et afin que les Israëlistes eussent plus de subjet de luy en sçavoir gré, il voulut luy-mesme preparer le festin et dresser la table; c'est pourquoy Moyse leur dit, Vous sçaurez au soir que le Seigneur vous a retirez de la terre d'Egypte, et demain au matin vous verrez sa gloire; ce qu'il leur disoit pour leur faire entendre la grandeur du benefice que Dieu leur devoit faire de leur donner

ce pain du ciel. Mais pour sçavoir comment il operoit cette merveille; il faisoit premierement descendre dans le desert une douce rosée du ciel sur la terre, qui servoit de nappe, puis soudain la manne tomboit comme petits grains ou semences de coriande: apres quoy, pour monstrer qu'il les servoit honorablement, et à plats couverts, comme on sert les princes, il faisoit derechef tomber une petite rosée, qui servoit à conserver la manne, jusques au matin, que les Israëlistes la venoient promptement recueillir avant que le soleil fust levé.

Ainsi Dieu voulant faire ce benefice si signalé, et si incomparablement aymable aux hommes, de s'incarner et venir naistre icy bas, il descend sur la terre, et dans le desert de ce monde, comme une manne celeste pour se faire nostre nourriture, jusques à ce que nous parvenions à la terre promise, qui n'est autre que le ciel: mais il nous fait cette grace, et opere cette merveille au plus fort de la nuict. Vous voyez donc que c'est dans l'obscurité et dans les tenebres que Nostre-Seigneur a voulu naistre, et se faire voir à nous, comme un petit enfant tout aymable couché dans une creche, ainsi que nous le verrons demain: mais considerons, je vous prie, comment cela se fit.

Premierement, je remarque que la tres-Ste Vierge produit son Fils virginalement, ainsi que les estoiles produisent leur lumiere, et c'est à tres-juste raison qu'elle porte en son nom de Marie la signification d'estoile de mer, ou d'estoile matiniere. L'estoile de

mer, c'est l'estoile du pole, vers laquelle tend tousjours l'esguile marine, et c'est par elle que les marchands sont conduits sur la mer, et connoissent où tend leur navigation. Or chascun sçait que tous les anciens peres de l'Eglise, et mesme les patriarches et prophetes ont tous regardé cette divine estoile la Ste Vierge, et ont tous dressé leur navigation à sa faveur. Elle a tousjours esté l'estoile polaire, et le port favorable de tous les hommes qui ont navigué sur les ondes de la mer de ce miserable monde, pour s'empescher des naufrages ordinaires, afin d'eviter par son moyen de tomber dans les escueils et precipices du peché. N'est-elle pas aussi cette belle estoile matiniere qui nous a apporté les gracieuses nouvelles de la venuë du soleil de justice? Les prophetes n'ont-ils pas seu, que la Vierge concevroit et enfanteroit un fils, qui seroit Dieu et homme tout ensemble; mais que cela se feroit par la vertu du Sainct-Esprit, et qu'elle le produiroit virginalement, *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* Quelle apparence, je vous prie, y auroit-il de penser que Nostre-Seigneur deust violer l'integrité de sa tres-saincte Mere, luy qui ne l'a choisie pour estre sa Mere, sinon parce qu'elle estoit Vierge, et comment luy, qui est la pureté mesme, eust-il pu diminuer sa pureté virginale?

Nostre-Seigneur est engendré et produit de toute eternité au sein de son Pere celeste virginalement, et bien qu'il prenne la mesme divinité de son Pere eternel, il ne la divise pas neantmoins, ains de-

meure tousjours un mesme Dieu avec luy. Ainsi la tres-S[te] Vierge a produit son Fils Nostre-Seigneur virginalement en terre, comme il est produit de son Pere eternellement au ciel, avec cette difference neantmoins, qu'elle le produit de son sein et non pas dans son sein; car dès lors qu'il en fut sorti, il n'y rentra plus : mais le Pere celeste le produit de son sein, et en son sein, car il y est tousjours, et y sera eternellement, d'autant qu'il n'est qu'une mesme chose avec luy par unité d'essence. Cecy ne doit pas estre épluché ny consideré curieusement; *Generationem ejus quis enarrabit*, car qui est-ce qui racontera sa generation, dit Isaye : et ne faut pas alambiquer nostre entendement apres la recherche de cette divine production qui est trop haute pour luy, quoy qu'on s'en puisse servir pour fondement des meditations que l'on fait sur le mystere de la tres-saincte nativité de Nostre-Seigneur.

C'est donc à tres-juste raison, que la tres-S[te] Vierge porte en son nom la signification d'estoile : car tout ainsi que les estoiles produisent leur lumiere virginalement sans en recevoir aucun détriment, ains en paroissent plus belles à nos yeux : De mesme Nostre-Dame a produit cette lumiere eternelle, son Fils tres-benit, sans en recevoir aucun detriment de sa pureté virginale, avec cette difference neantmoins, qu'elle la produit sans effort, secousse, ny violence quelconque; ce que ne font pas les estoiles, car il semble qu'elles produisent leur lumiere par secousse, et avec quelque violence et effort.

Je remarque en second lieu, que la manne avoit trois sortes de gousts ou de substances, qui luy estoient propres et particuliers, outre lesquels elle avoit encore, selon l'opinion de quelques docteurs, autant de divers gousts qu'on eust pu desirer : de sorte que si les enfans d'Israël desiroient de manger du pain, la manne en avoit le goust; de mesme, s'ils desiroient de manger des perdrix, ou quoy que ce fust, la manne en avoit aussi le goust. Or quant à cette diversité de gousts, la pluspart des Peres sont en doute, si tous les Israëlistes, tant les mauvais que bons, participoient à cette faveur, ou si Dieu faisoit seulement cette grace aux bons. Que cela fust, ou non, il est certain neantmoins que la manne avoit tousjours trois sortes de gousts qui luy estoient propres, à sçavoir celuy du pain, de l'huile, et du miel : ce qui nous represente tres-à propos les trois substances, qui sont en ce tres-benit enfant, que nous verrons demain couché dans une creche. Car tout ainsi que ces trois substances qui estoient en la manne, ne faisoient qu'une seule viande : de mesme eu la personne de Nostre-Seigneur bien qu'il y ait trois substances, à sçavoir la substance divine, la substance de l'ame, et celle du corps, toutesfois elles ne font qu'une seule personne, qui est Dieu et homme tout ensemble.

Or quant à la substance du miel qui estoit en la manne, il nous represente tres-à propos la divinité de Nostre-Seigneur, d'autant que le miel est une liqueur celeste; et si bien les abeilles le cueillent des-

sus les fleurs, elles ne tirent pas pourtant le suc des fleurs, ains cueillent et ramassent seulement avec leur petite bouchette le miel qui descend du ciel, avec la rosée : de mesme la nature divine de Nostre-Seigneur vint et descendit du ciel à l'instant de l'incarnation sur cette beniste fleur de la tres-Ste Vierge Nostre-Dame, où la nature humaine l'ayant recueilly, l'a conservé dans la ruche des entrailles de cette tres-pure Vierge l'espace de neuf mois, apres lesquels estant né il a esté transporté dans la creche, où nous le verrons demain.

Mais outre la substance du miel qui estoit en la manne, elle avoit encore celle de l'huile, ce qui nous represente tres-bien la substance de la tres-saincte ame de Nostre-Seigneur : car qu'est-ce autre chose sa beniste ame, qu'une huyle et un baume, lequel estant respandu jette une si suave odeur qu'elle console infiniment l'odorat de tous ceux qui s'en approchent, par la consideration de son excellence : O quelle odeur d'incomparable suavité respandit-elle en presence de la divinité du Pere eternel! à laquelle elle se voyoit unie sans l'avoir merité, ny pu meriter d'elle-mesme? O quel acte de parfaicte charité et de profonde humilité ne produit-elle pas à l'instant de l'incarnation, lors qu'elle se vid si estroittement unie avec le Verbe eternel? Et pour nous autres (mes cheres ames) quels parfums et quels divines odeurs n'a-t-elle pas respandu pour nous inciter à la suitte et à l'imitation de ses perfections?

Enfin la substance du pain qui estoit en la manne, nous represente merveilleusement bien la tres-saincte humanité de Nostre-Seigneur, c'est à dire, son corps tres-sainct et sacré, lequel ayant esté moulu sur l'arbre de la croix, a esté fait un pain tres-precieux, qui nous nourrit pour la vie eternelle : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum* (1); O pain savoureux! quiconque vous mange dignement il ne mourra point, ains vivra eternellement. O que ce pain à un goust infiniment delectable au dessus de tout autre viande, pour les ames qui le mangent dignement! Quelle delection, je vous prie, de se nourrir de ce pain divin descendu du ciel, de ce pain des anges. Mais ce qui le rend plus delectable est l'amour avec lequel il nous est donné par celuy-mesme qui est le don et le donateur tout ensemble. Voyez donc quelle obligation nous avons à Nostre-Seigneur, et quelle estime nous devons faire de ce divin et sacré pain, qui nourrit nos ames pour la vie eternelle. Or afin que je ne m'arreste pas tant sur ces considerations, qui ne sont que pour l'exercice de l'entendement, passons outre, et disons quelque chose propre à enflammer nostre volonté, sur le mystere que nous allons celebrer.

Il faut donc remarquer en passant qu'il n'y eut que de simples bergers, de tout le peuple qui estoit alors en grand nombre en Bethleem, qui vindrent visiter Nostre-Seigneur, et apres eux les roys mages qui vindrent aussi de fort loin reconnoistre et ren-

(1) S. Jean, 6.

dre hommage à ce divin roy nouveau né, couché dans une creche. Les anges allant annoncer la nouvelle de cette heureuse naissance aux bergers, leur donnerent des enseignes admirables : *Et hoc vobis signum, invenietis infantem, pannis involutum, et positum in præsepio* (1), Allez, dirent-ils, vous trouverez l'enfant emmailloté dans des langes, et couché dans une creche. O Dieu! quelles enseignes sont celles-cy, pour faire reconnoistre Nostre-Seigneur, et quelle simplicité des bergers d'adjouster foy à ce qui leur estoit dit? A la verité, les anges eussent eu quelque raison de se faire croire s'ils eussent dit; allez, vous trouverez l'enfant tout resplandissant de lumiere, assis sur un throsne d'hyvoir, environné de courtisans celestes, qui luy tiennent compagnie: mais ils disent, vostre Sauveur est né en Bethleem, aux enseignes que vous le trouverez emmailloté dans des langes couché dans une creche entre deux animaux.

Mais pourquoy pensez-vous que les anges s'addresserent plustost aux bergers qu'à nuls autres de ceux qui estoient en Bethleem, sinon pour nous montrer, selon le sentiment de quelques-uns des Peres, que Nostre-Seigneur estant venu en ce monde, comme pasteur et roy des pasteurs, il vouloit specialement favoriser ses semblables; d'autant que ces bergers representent tous les pasteurs de l'Eglise, comme sont les evesques, les curez, les superieurs, et autres qui ont charge d'ames, parce, disent ces

(1) S. Luc, 2.

SS. Peres, que Nostre-Seigneur a accoustumé de reveler plus particulierement ses mysteres à ceux-là qu'aux autres, à cause qu'ils sont commis de sa part, pour les faire puis apres entendre à leur troupeau, j'entends aux ames qui leur sont commises. L'autre partie des Peres disent que ces bergers representent les religieux, et tous ceux qui font profession de pretendre à la perfection, et qu'un chacun de nous est berger et pasteur, et peut-on dire que nous avons tous nostre troupeau et nos brebis à conduire, et gouverner, qui sont nos passions, inclinations, affections, et les puissances et facultez de nostre ame.

Mais remarquez, je vous prie, qu'il n'y eut que les bergers qui veilloient sur leurs troupeaux, qui eurent l'honneur et la grace d'ouyr cette tant gracieuse nouvelle de la naissance de Nostre-Seigneur, pour nous montrer, que si nous ne veillons sur le troupeau que Dieu nous a donné en charge, qui n'est autre, comme j'ay dit, que nos passions, inclinations, et les facultez de nostre ame, pour les faire paistre dans quelque sainct paturage, et les tenir rangées en leur devoir, nous ne meriterons jamais d'ouyr cette nouvelle tant aymable de la naissance de nostre divin Sauveur et Maistre, et ne serons non plus capables de l'aller visiter dans la creche, où sa tres-saincte Mere le posera demain.

O que c'est un mystere suave et de grande consolation, que celuy de la tres-saincte nativité de nostre divin Sauveur! Et bien qu'un chacun y puisse trou-

ver beaucoup de suavité et de consolation, si est-il vray neantmoins qu'elle sera incomparablement plus grande pour ceux qui se seront bien preparez, et qui auront à l'imitation des bergers, bien veillé sur leur troupeau. Et pour nous apprendre à le bien conduire et gouverner, Nostre-Seigneur, comme bon pasteur, et berger tres-aymable de nos ames, qui sont ses brebis, vient nous enseigner luy-mesme ce que nous devons faire pour cela. O que nous serons heureux! si nous l'imitons fidellement, et si nous suivons les exemples qu'il nous donne en sa saincte naissance.

Or qu'est-ce qu'il fait, ce tres-doux Enfant? Regardez-le couché dans une creche, vous le trouverez, disent les anges, emmailloté et bandé, *Invenietis infantem pannis involutum* (1). Helas il n'avoit point besoin d'estre ainsi bandé et emmailloté; car l'on a accoustumé d'emmaillotter et bander les enfans pour deux causes. La premiere est, parce qu'estans encore tendres, s'ils n'estoient bandez et serrez, il y auroit danger qu'ils ne prissent quelque mauvais detour, qui les pourroit rendre contre-faits. La deuxiesme cause est, crainte qu'ils ne viennent à se gaster les yeux ou le visage, ayant la liberté d'y porter les mains, pour se frotter quand ils voudroient, n'ayans pas la raison pour s'en abstenir, ainsi qu'il seroit requis. Mais pour Nostre-Seigneur, qu'y avoit-il à craindre, veu qu'il avoit l'usage parfait de la raison, dès l'instant de sa conception? Ce n'a donc esté

(1) S. Luc, 2.

que pour nous donner des exemples d'une parfaite humilité, qu'il s'est ainsi sousmis à estre traité comme les autres enfans, ne voulant paroistre autre chose qu'un pauvre petit poupon, subjet à la necessité, et aux loix de l'enfance, ainsi que le reste des hommes, et pour cela il pleure et gemit. Mais vrayement ce n'est point par tendreté sur soy-mesme qu'il jette ces larmes, ny par amertume de cœur, ains tout simplement, pour se conformer aux autres enfans? Et c'est la raison pour laquelle il a voulu estre bandé emmaillotté, et subjet à sa très-saincte Mere, se laissant manier et conduire tout ainsi qu'elle vouloit, sans jamais tesmoigner aucune respugnance.

Mais pour revenir à ce que j'ay dit, que nous devons regir et gouverner nostre troupeau spirituel, qui n'est autre chose que nos passions, nos affections, et les facultez de nostre ame; il faut entendre qu'il y a en nous deux parties, desquelles elles procedent toutes, à sçavoir, la concupiscible, et l'irascible, et toutes les autres puissances, facultez et passions semblent estre subjettes à ces deux parties, et ne se remuer que par leur commandement. La partie concupiscible est celle qui nous fait aymer, et desirer ce qui nous semble bon et profitable, qui nous fait resjouyr en la prosperité, et attrister en l'adversité, en la mortification, et en tout ce qui repugne à la propre volonté. La partie irascible, est celle qui produit le chagrin, les respugnances, les esmotions de colere, le desespoir, et semblables

mouvemens qui resident en la partie inferieure de nostre ame, lesquels Nostre-Seigneur veut que nous apprenions à ranger sous la domination de la raison : et tout ainsi que nous voyons qu'il se laisse emmaillotter serrer et bander par sa beniste et tres-saincte Mere; il veut de mesme que nous laissions bander et serrer toutes nos humeurs, passions, affections, inclinations, et enfin toutes nos puissances, tant interieures, qu'exterieures, dans les maillots de la saincte obeyssance, pour n'en vouloir jamais plus user à nostre gré, crainte d'en mes-user, sinon autant que l'obeyssance nous le permettra.

Voyez (de grace) ce tres-doux enfant, comme il se laisse gouverner et conduire par sa saincte Mere; il semble veritablement qu'il ne puisse en façon quelconque faire autrement. Mais pourquoy fait-il cela, mes cheres ames? sinon pour nous monstrer ce que nous devons faire, et principalement les religieuses, qui ont fait vœu d'obeyssance. Helas! Nostre-Seigneur ne pouvoit pas mes-user de sa volonté, ny de sa liberté, luy qui estoit la sapience eternelle : neantmoins il a voulu cacher sous le maillot sa science, et toutes les perfections qu'il avoit entant que Dieu, esgal à son Pere, comme l'usage de la raison, le pouvoir de parler, de faire des miracles; bref, tout ce qu'il faisoit, ayant atteint l'asge de trente ans; ains il tient tout cela clos et caché sous le voile de la saincte obeyssance qu'il portoit à son Pere eternel, qui l'obligeoit de se conformer en toutes choses à ses freres, excepté le peché, ainsi que dit S. Paul.

Or sus, que nous reste-il plus à dire, sinon que le mystere de la tres-saincte incarnation et nativité de Nostre-Seigneur, est un mystere de la visitation (1) : car ne voyons-nous pas que la tres-saincte Vierge ayant conceu ce divin enfant, fut visiter sa cousine Ste Elizabeth, et qu'à sa naissance, les bergers et les roys le viennent visiter. Le mesme devons-nous faire, mes cheres filles, et c'est à quoy je vous exhorte de visiter souvent ce divin poupon, couché dans la creche, le long de cette octave : et là nous apprendrons de ce souverain pasteur de nos ames, à conduire, gouverner et ranger nostre troupeau spirituel selon sa tres-saincte volonté, afin qu'il soit agreable à sa bonté. Mais comme les bergers ne l'allerent pas voir sans doute, sans luy porter quelque petit agnelet, il ne faut pas aussi que nous y allions les mains vuides : *Non apparebis in conspectu meo vacuus* (2) : Vous ne paroistrez point en ma presence les mains vuides, dit Dieu en l'Exode ; il nous luy faut donc porter quelque present.

Mais qu'est-ce, je vous prie, que nous pourrions porter à ce divin berger de nos ames, qui luy soit plus agreable, que ce petit agnelet de nostre amour, qui est la premiere et principale partie de nostre troupeau spirituel ? O qu'il nous sçaura bon gré de ce present, mes cheres ames, et que la tres-saincte Vierge le recevra avec grande consolation, pour le desir qu'elle a de nostre bien : et ne faut point douter, que son divin poupon ne nous regarde de ses

(1) S. Luc, 1. — (2) Exod. 23

yeux benins et gracieux, pour recompense de nostre present, et pour nous tesmoigner le plaisir qu'il en recevra.

O que nous serons heureux! si nous visitons soigneusement ce divin Sauveur de nos ames, nous en recevrons sans doute une consolation nompareille. Et tout ainsi que la manne contenoit le goust de toutes les viandes qu'on eust pû desirer : de mesme ce divin enfant contient en soy tres-parfaictement toute sorte de consolation ; de maniere que chacun y peut rencontrer tout ce qu'il desire pour sa satisfaction, pourveu neantmoins qu'on y apporte la disposition requise, et qu'on ayt un vray desir d'imiter les exemples qu'il nous donne en sa tres-saincte nativité, et cela estant soyons asseurez que nous serons consolez de ce divin poupon, et qu'il nous departira beaucoup de graces, et de benedictions, comme il fit aux bergers, lesquels s'en retournerent pleins de joye, chantant les louanges de Dieu, et annonçant à tous ceux qu'ils rencontroient les merveilles qu'ils avoient veuës : *Et reversi sunt pastores glorificantes, et laudantes Deum in omnibus, quæ audierant et viderant.*

Mais je remarque sur ce subjet, que Nostre-Dame et S. Joseph receurent des consolations incomparablement plus grandes que les bergers, parce qu'ils demeurerent tousjours avec ce tres-sainct enfant, n'abandonnant point sa presence, afin de le servir selon leur pouvoir. Et bien que ceux qui s'en allerent et ceux qui demeurerent fussent tous consolez ; ce

ne fut pas toutesfois esgalement, ains un chacun selon sa capacité.

Il est rapporté au premier livre des roys (1), qu'Anne mere de Samuel, demeura long-temps sans avoir lignée, ce qui luy causoit une si grande bigearrerie que quand elle voyoit des femmes qui se joüoient avec leurs petits enfans, elle se lamantoit et attristoit dequoy elle n'en avoit point : et quand elle en voyoit quelques-unes qui se plaignoient de leurs enfans, elle se resjouyssoit dequoy Dieu ne luy en donnoit point? Mais dès qu'elle eut le petit Samuel, dès lors on ne la vit plus jamais inegale. Nous avions de mesme quelque excuse sans doute, de nous lamenter et attrister, et d'estre changeant en nos humeurs, tandis que nous n'avions point cet enfant tant aymable, qui vient naistre parmy nous : mais desormais il ne nous sera plus loisible de nous attrister, puis que c'est en luy que consiste tout le subjet de nostre joye, et de nostre bon-heur.

Les naturalistes rapportent que les abeilles n'ont aucun arrest, tandis qu'elles n'ont point de roy, elles ne cessent de voltiger par l'air, de se dissiper et esgarer, et n'ont presque nul repos en leurs ruches : mais dès aussi-tost que leur roy est nay, elles se tiennent toutes ramassées et rangées autour de luy dans leurs ruches, et n'en sortent que pour la cueillette, et avec congé de leur roy, et se semble par son commandement. De mesme nos sens, nos passions et puissances interieures, et les facultez de nostre ame, comme

(1) 1 des Rois, ch. 1.

des abeilles spirituelles, jusques à tant qu'elles ayent un roy, c'est à dire, jusqucs à ce qu'elles ayent choisi Nostre-Seigneur nouveau nay pour leur roy, elles n'auront aucun repos; nos sens ne cesseront de s'esgarer, et d'attirer nos facultez interieures apres eux pour se dissiper, tantost sur un objet, puis tantost sur un autre; et ainsi ce ne sera qu'une continuelle perte de temps, travail d'esprit, et inquietude, qui nous fera perdre la paix, et tranquilité tant necessaire à nos ames : mais dès que nous aurons choisi Nostre-Seigneur pour nostre roy, elles viendront en guise de chastes avettes ou abeilles mystiques, se ranger tout aupres de luy, pour n'en sortir jamais, sinon pour la cueillette des exercices de charité, qu'il leur commande de prattiquer à l'endroit du prochain; apres quoy, elles seront soigneuses de se retirer et ramasser dans leurs ruches aupres de ce roy tant aymable, pour mesnager et conserver le miel des sainctes et suaves conceptions, qu'elles tireront de la presence sacrée de ce souverain du ciel et de la terre, lequel par des amoureux regards qu'il jettera sur nos ames, causera en elles des ardeurs et affections nompareilles de le servir et aymer tousjours plus parfaitement.

C'est la grace que je vous desire, mes cheres filles, que de vous tenir bien proches de ce sacré Sauveur, lequel vient naistre icy bas pour nous ramasser toutes autour de luy, afin de nous tenir tousjours sous l'estendart de la tres-saincte protection, ains que nous voyons que le pasteur fait son troupeau,

pour le regir, conserver et gouverner, et comme le roy des abeilles, lequel ne sort jamais de sa ruche qu'il ne soit environné de son petit peuple. Sa bonté nous veuille faire la grace que nous entendions sa voix et le suivions fidellement, afin que le reconnoissant pour nostre souverain Pasteur en cette vie, nous ne nous esgarions pas, et n'escoutions la voix de nostre adversaire, qui rode autour de nous en intention de nous perdre, et devorer comme un loup infernal, et que nous puissions avoir la fidelité de nous tenir tousjours sousmis, obeyssants et subjets à ses sainctes volontez ; afin que par ce moyen nous commencions à faire icy bas en terre, ce que moyennant sa grace nous ferons eternellement au ciel. Amen.

DIEU SOIT BENY!

AUTRE SERMON

POUR LA VEILLE DE NOEL.

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. JOAN. I.

Le Verbe s'est fait chair, et a habité avec nous.

Nous celebrons aujourd'huy la veille de cette grande feste de Noël, en laquelle nous attendons la venuë et naissance de nostre divin Sauveur et Maistre. Or mon dessein estant de vous parler de l'incarnation, et de vous expliquer ce mystere, ce discours sera en forme d'un catechisme familier, que je diviseray en trois poincts. Au premier, nous dirons qui a fait l'incarnation. Au second, qu'est-ce que l'incarnation. Et au troisiesme, pourquoy l'incarnation a esté faicte; puisque selon S. Thomas, tous les Chrestiens sont obligez de bien sçavoir ce qu'ils doivent croire, et de bien entendre les mysteres de la foy, non comme les theologiens scholastiques, ains en la maniere qu'ils doivent estre entendus par les vrays Chrestiens et les ames devotes. Et quoy qu'on les entende souvent prescher, il est vray neantmoins qu'il y a peu de personnes qui les entendent bien, ce qui est cause que lors qu'on vient à les considerer et mediter, l'on fait souvent des erreurs : Car comment peut-on mediter ce qu'on n'entend pas? C'est pourquoy il est tres-important de bien expliquer ces

divins mysteres aux ames devotes, afin qu'elles les sçachent et entendent bien. Et pour rendre mon discours plus intelligible, je ne traitteray pas doctement de ce divin mystere de l'incarnation, ains tout simplement, afin que l'on me puisse facilement entendre.

Premierement nous devons sçavoir, que c'est le Pere eternel qui a donné son Fils au monde; car l'Escriture saincte dit, que le Pere a tant aymé le monde qu'il luy a donné son Fils unique, *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (1). Neantmoins ce n'est pas le Pere seul qui a fait l'incarnation, ains le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit: Et bien que toutes les trois personnes de la tres-saincte trinité soient intervenuës en l'incarnation, il n'y a toutes-fois que le Fils seul qui se soit incarné.

Les anciens Peres rapportent plusieurs similitudes propres pour nous faire entendre ce divin mystere, mais particulierement S. Bonaventure, lesquelles je rendray le plus familieres que je pourray. Voilà une personne qu'on habille, et il y en a deux autres qui luy vestent sa robbe; mais elle ne laisse pas pour cela de s'ayder: Voilà donc trois personnes qui interviennent à l'habiller, et neantmoins il n'y en a qu'une seule qui soit habillée. Ainsi en est-il de l'incarnation; le Pere fait l'incarnation, le Sainct-Esprit la fait, et le Fils aussi qui s'incarne luy-mesme: Mais le Pere ny le Sainct-Esprit ne s'incarnent

(1) S. Jean, 3.

point, ains c'est seulement la personne du Fils qui demeure vestuë de la robbe de nostre humanité.

Il y a plusieurs autres similitudes semblables à celles-cy propres pour faire entendre ce sacré mystere. Voilà un prince qu'on revest de sa pourpre ou robbe royalle, il y a deux autres princes qui l'habillent, et luy qui est la troisiesme reçoit la robbe : mais encore que les deux autres princes l'habillent, il ne laisse pas pourtant de faire quelque chose; car il remuë les bras, et les mains, pour ayder à s'habiller : Et de ces trois princes qui aydent à vestir cette robbe, il n'en demeure qu'un d'habillé. Or c'est ainsi que nous devons entendre, que les trois personnes divines se sont aydées au mystere de l'incarnation; car comme disent les theologiens, *Opera trinitatis ad extra sunt indivisa*, Tout ce que fait et opere la saincte trinité hors de soy, se doit esgallement attribuer aux trois personnes divines; si bien que tout ce que fait le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit le font aussi. Car encore qu'ils soient trois personnes distinctes, ils ne sont toutesfois qu'un seul Dieu, n'ayant qu'une mesme essence, mesme sapience, puissance et bonté.

Et combien qu'on attribuë la puissance au Pere, la sagesse au Fils, et la bonté au Sainct-Esprit; neantmoins le Pere n'est pas luy seul Tout-Puissant, ains le Fils et le Sainct-Esprit sont aussi Tout-Puissants : De mesme le Fils n'est pas luy seul tout sage; mais le Pere et le Sainct-Esprit sons amssi sages que luy; et le Sainct-Esprit n'est pas luy seul la bonté;

car le Pere et le Fils ont la mesme bonté que luy. Tellement qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes, et ce Dieu est Tout-Puissant, tout sage et tout bon. Et bien qu'au symbole des apostres l'on nomme la premiere personne de la tres-saincte trinité, qui est le Pere, *Creatorem cœli et terræ*, Createur du ciel et de la terre; ce n'est pas à dire que le Fils et le Sainct-Esprit ne soient aussi bien Createurs que le Pere, n'ayant tous trois qu'une mesme puissance, avec laquelle ils ont faict et creé toutes choses. Donc ce n'est point le Pere luy seul, ny le Sainct-Esprit luy seul, qui ont faict l'œuvre de l'incarnation; mais c'est le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit, et toutesfois c'est le Fils seul qui s'est incarné.

Pour le second poinct; Qu'est-ce que l'incarnation? Ce n'est autre chose que l'union hypostatique, c'est à dire personnelle, de la nature humaine avec la divine; union si estroitte, qu'encore qu'il y ayt deux natures en ce petit enfant, elles ne font toutesfois qu'une seule personne. La manne estoit une figure de l'incarnation de Nostre-Seigneur; il est vray qu'elle estoit aussi une figure de l'eucharistie, ainsi que disent les SS. Peres: Mais entre ce mystere de l'eucharistie, et celuy de l'incarnation, il y a cette difference, qui est, qu'on voyoit au mystere de l'Incarnation Dieu incarné, en sa propre personne, et en l'eucharistie nous le voyons en une forme plus couverte et obscure, et neantmoins c'est le mesme Dieu homme, qui estoit dans les chastes entrailles de la sacrée Vierge. Tellement que la manne qui a

esté la figure de l'eucharistie le sera, bien aussi du mystere de l'incarnation, puisque les SS. Peres ont dit que le sacrement de l'eucharistie est une extension du mystere de l'incarnation.

La manne estoit une certaine viande, de laquelle Dieu nourrissoit les enfans d'Israël, qui tomboit le matin en forme de petits grains de dragées, et qui estoit faicte en l'air par le ministere des anges, comme disent quelques docteurs : Or que cela soit ainsi, ou bien que comme d'autres disent, Dieu la fit par soy-mesme sans se servir pour cela de l'ayde d'aucune creature, cela se peut bien appliquer au mystere de l'incarnation : car en iceluy Dieu se servit de l'ange Gabriel pour l'annoncer à Nostre-Dame, et d'autre part, ce ne furent pas les anges qui firent le mystere de l'incarnation, mais la tres-saincte trinité sans l'ayde d'aucune creature.

La manne ainsi qu'on tient, avoit trois substances partielles, la premiere estoit la substance du miel; la seconde la substance de l'huyle; et la troisiesme la substance du pain : De mesme ces trois substances se retreuvent en cette vraye manne celeste de nostre divin Sauveur; La substance du miel, quant à sa divinité; la substance de l'huyle, quant à sa tres-saincte ame; et celle du pain, quant à son sacré corps. Le miel ne vient point de la terre, ains du ciel, d'autant que c'est une liqueur qui tombe sur les fleurs parmy la rosée; Et quand il tombe dedans quelques belles fleurs, il s'y conserve merveilleusement bien, et les abeilles l'y viennent recueillir avec une in-

dustrie et subtilité nompareille pour s'en nourrir. La divinité est un miel qui est tombé du ciel sur la terre dans cette belle fleur de l'humanité sacrée de Nostre-Seigneur, avec laquelle elle a esté joincte et unie hypostatiquement.

La seconde substance de la manne, qui nous represente la tres-saincte ame de Nostre-Seignenr, est celle de l'huyle : Or l'huyle ne vient point de la terre ny du ciel, elle ne croist pas sur la terre comme les autres plantes, ny ne tombe point du ciel comme le miel, ains elle vient des olives qui croissent sur des arbres eslevez de la terre. L'huyle surnage et prend tousjours le dessus des autres liqueurs, n'ayant rien de grossier et terrestre, ce qui nous represente fort à propos la seconde subsance de Nostre-Seigneur, à sçavoir sa tres-saincte ame : car l'ame ne vient point de la terre, d'autant que nos peres et meres ne contribuent rien pour sa creation; nos corps sont bien faicts et formez de leur substance; mais l'ame qui est infuse, n'en est point faicte; car elle est une substance spirituelle, et Dieu seul en est le Createur. Il est vray que le sacré corps de nostre Sauveur fut faict et formé du plus pur sang de la sacrée Vierge; mais sa tres-saincte ame fut creée par la saincte trinité, à l'instant qu'elle eut formé son corps, car il ne fut pas du corps de Nostre-Seigneur, comme de celuy des autres hommes, qui demeurent quarante jours ou environ à se former dans le ventre de leurs meres, estant là comme une masse de chair, sans estre animez; mais si tost que la tres-Ste Vierge eut

donné son consentement, et qu'elle eut dit à l'ange, *Fiat mihi secundum verbum tuum* (1), qu'il me soit fait selon ta parole, le Sainct-Esprit forma le corps de Nostre-Seigneur, et en mesme temps sa tres-saincte ame anima son sacré corps.

La troisiesme substance de la manne estoit celle du pain : or cette substance vient de la terre, cela est tout clair et manifeste, d'autant que le bled duquel on fait le pain, est produit de la terre ; ce qui nous represente tres-bien la troisiesme substance de Nostre-Seigneur, qui est une substance partielle, et laquelle sans doute est venuë de la terre, puisque sa chair tres-saincte fut formée du plus pur sang de Nostre-Dame.

Or comme ces trois substances du miel, de l'huyle, et du pain, qui estoit en la manne, ne faisoient qu'une seule viande : ainsi, combien qu'en Nostre-Seigneur incarné il y ayt trois substances, il n'y a toutesfois qu'une seule personne, d'autant que la substance de l'ame et celle du corps ne font qu'une nature humaine, et cette nature humaine unie avec la nature divine ne font point deux personnes, ains une seule, qui est Dieu et homme tout ensemble.

O admirable invention de la providence de Dieu, pour se communiquer, et faire connoistre à ses creatures ! Cette divine Majesté voyant que sa Divinité n'estoit pas connuë des hommes, voulut s'incarner et se joindre avec la nature humaine, afin que soubs le manteau de l'humanité, la Divinité pust estre re-

(1) S. Luc, 1.

connuë. Or je sçay bien que de tout temps l'on a sceu par la lumiere naturelle, qu'il y avoit un Dieu, et la pluspart des anciens philosophes l'ont ainsi confessé; mais la connoissance qu'ils en avoient estoit si petite et obscure qu'elle ne meritoit ce semble pas d'estre appellée connoissance. Et de plus, s'ils ont connu la Divinité, ilsne l'ont pas reconnuë ny adorée, comme dit le grand apostre, *Quia cum Deum cognovissent, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt*, ce qui toutesfois estoit bien le plus important.

Donc si Nostre Seigneur ne se fut incarné, et qu'il eust tousjours demeuré caché dans le sein de son Pere eternel, il n'eust point esté reconnu des hommes comme il a esté depuis. Mais en son incarnation il a fait voir ce qui n'eust jamais peu entrer, ny estre compris par l'esprit humain, à sçavoir que Dieu fust homme, et que l'homme fust Dieu; l'immortel, mortel; l'impassible, passible, subjet au chaud, au froid, à la faim, et à la soif; l'infiny, finy; l'eternel, temporel; en somme l'homme divinisé et Dieu humanisé; et que Dieu sans laisser d'estre Dieu fust homme, et l'homme sans laisser d'estre homme fust Dieu. Tellement que l'on peut dire que les mages, qui baiserent les pieds de ce petit enfant nouveau né, baiserent les pieds de Dieu; mais de Dieu entant qu'homme; car Dieu entant que Dieu n'a point de corps: et s'il n'a point de corps, comment est-ce que les mages luy ont baisé les pieds, et neantmoins il est vray qu'ils baiserent les pieds de Dieu à cause de cette parfaite union des

deux natures divine et humaine, qui ne font qu'une seule personne, et qui sont tellement unies par ensemble, que l'on peut dire sans blaspheme, que le sang de Jesus-Christ est le sang de Dieu, et que Dieu a esté flagellé, et foüetté, et que les mains de Dieu ont esté estenduës, et cloüées en la croix. Or neantmoins ce n'est pas à dire que Dieu ait souffert tout cela, ny qu'il ayt respandu du sang, et estendu ses bras en la croix, car il est impassible et ne peut souffrir; mais l'on parle ainsi, et avec verité, à cause de l'estroitte union de la nature humaine avec la divine.

Les philosophes parlant de l'homme, disent qu'il est un animal raisonnable, d'autant qu'il est composé d'ame et de corps; entant qu'il a un corps il est un animal, et entant qu'il a une ame intellectuelle, il est raisonnable. Vous verrez une personne qui plaint la jambe, ou le bras, si vous regardez seulement l'ame de cette personne, vous direz incontinent, comment est-ce que cette creature qui est toute spirituelle, peut dire qu'elle a mal à la jambe, ou au bras? car l'ame qui est la principale partie qui fait l'homme, n'a ny bras ny jambe, estant une substance spirituelle; comme au contraire, si vous voyez l'homme qui parle, qui discourt et comprend, le regardant entant que corporel, et non spirituel, vous vous estonnerez, veu qu'il n'appartient qu'à une chose spirituelle de pouvoir parler, discourir et comprendre. Donc si cet homme, qui plaint la jambe ou le bras n'avoit un corps, il ne se

plaindroit pas de ce mal; et s'il n'estoit composé que du corps seulement, il ne discoureroit, ny ne comprendroit pas. Or bien que le corps et l'ame soient deux substances, et qu'il y ait bien de la difference entre la substance de l'un et la substance de l'autre; toutesfois à cause qu'elles ne font qu'une seule personne, par l'estroitte union qu'elles ont ensemble, l'on dit et avec verité, que cet homme a mal à la jambe, ou au bras, et qu'il parle, qu'il discourt et comprend, meslant tellement ces deux substances de l'ame et du corps ensemble, qu'on parle des deux comme s'il n'y en avoit qu'une; de mesme à cause de cette si estroitte union qui a esté faite de la nature divine avec la nature humaine, en l'incarnation, l'on parle des deux, comme si elles n'estoient qu'une, et de-là vient que l'on dit que Dieu a esté crucifié, et a souffert la mort en la croix.

Vous entendrez mieux ce mystere par quelque autre similitude, non toutesfois que l'union de ces deux natures se puisse entendre, comme l'on entend ce qui se passe au-dessous des sens; mais vous le comprendrez suffisamment, pour le croire comme il faut. Prenez une lame de fer, et la jettez dedans une fournaise ardente, puis quelque temps apres retirez-la, et vous verrez que cette lame qui naguere estoit seulement fer, est tellement enflammée, que vous ne sçauriez dire si à present c'est fer ou feu, d'autant qu'elle paroist plustost feu que fer, tant ces deux natures de feu et de fer, se sont unies ensemble; si bien que vous pouvez dire, que ce feu est un

feu enferré, et ce fer un fer embrasé: et quoy que ces deux natures soient si unies par ensemble, neantmoins c'est sans prejudice l'une de l'autre: car le fer pour estre uny au feu, ne laisse pas d'estre fer, et le feu pour estre dans le fer, ne laisse pas d'estre feu. Que si vous voulez voir cela plus clairement, mettez de l'eau sur le fer chaud, et vous verrez qu'il retournera en sa premiere forme. De mesme peut-on dire que la divinité est comme une fournaise ardente, dans laquelle a esté jetté le fer de l'humanité, qui s'est tellement unie au feu de la divinité, que ces deux natures n'ont fait qu'une seule personne, sans que pour cela la nature humaine, ny la nature divine, ayent laissé d'estre chacune ce qu'elles estoient auparavant, et tout ainsi que le fer que l'on retire de la fournaise, ne s'appelle plus fer seulement, ains fer embrasé, et le feu un feu enferré: aussi disons-nous qu'en l'incarnation Dieu a esté humanisé, et l'homme a esté divinisé. Mais neantmoins il y a cette difference en cette similitude, que jettant de l'eau sur le fer embrasé, le feu le quitte, et le fait demeurer en sa premiere forme: mais en l'union de la divinité avec l'humanité, il n'en est pas ainsi, car depuis que la nature divine a esté jointe avec l'humaine, elle ne s'en est jamais separée pour aucune eau de tribulation que l'on ait jettée dessus: *Quod semel assumpsit, numquam dimisit.*

Quand Dieu voulut retirer les Israëlites de la puissance des Madianites, il choisit Gedeon pour cela, et luy ordonna tout ce qu'il vouloit qu'il fist

pour la delivrance de ce peuple : lors Gedeon se voyant choisi de Dieu pour capitaine de l'armée des Israëlites, et voulant sçavoir s'il le favoriseroit, il luy demanda un signe : *Dixitque Gedeon ad Deum, si salvum facies per manum meam populum Israël, sicut locutus es, ponam hoc vellus lanæ in area, si ros in solo vellere fuerit, et in omni terra siccitas, sciam quod per manum meam, sicut locutus es, liberabis Israël :* Seigneur, dit-il, je prendray une toison, c'est à dire, une tonsure de brebis, et l'estendray dessus la terre, et si le matin je la trouve toute trempée, et que la rosée vienne à tomber dessus, en sorte que la terre n'en soit point moüillée, je tiendray cela pour un signe certain que vous me serez favorable, et que nous aurons la victoire sur nos ennemis. Il mit donc une toison dessus la terre, et Dieu fit tomber une rosée du ciel en si grande abondance, que la toison en fut trempée de toutes parts, et la terre qui estoit dessous, demeura si seiche, qu'il sembloit qu'elle eust esté long-temps battuë du soleil : or Gedeon trouvant la toison si trempée de la rosée, que l'eau surnageoit par-dessus, il la fit tordre, et en epuisa l'eau jusques à ce qu'elle fust toute seiche, puis entreprit la bataille, de laquelle il eut une tres-heureuse issuë.

Que nous represente cette toison, sinon l'humanité de Nostre-Seigneur, sur laquelle est tombée cette rosée celeste de la divinité en si grande abondance, que l'humanité a esté comme divinisée? Il y a neantmoins cette difference entre cette similitude

et l'incarnation, que Gedeon trouvant la toison si trempée de la rosée, que l'eau surnageoit par-dessus, en sorte que la toison soustenoit l'eau, à ce qu'elle ne vint à moüiller la terre, il la fit tordre, et en separa l'eau. Mais en l'incarnation ces deux natures s'estant une fois unies ensemble, elles ne se sont jamais separées : tellement que la rosée de la divinité, n'a jamais quitté la toison de l'humanité, ny en la vie ny en la mort, elle a tousjours esté unie à l'ame et au corps de Nostre-Seigneur, et mesme apres sa mort la divinité a tousjours esté avec sa tres-saincte ame aux lymbes, et avec son sacré corps dans le sepulchre. Il y a encore cette difference, que la toison soustenoit l'eau, mais en l'incarnation, ce n'est point l'humanité qui soustient la divinité, ains c'est la divinité qui soustient l'humanité.

Les poëtes fabuleux ne vouloient jamais se servir de l'eponge pour aucune similitude ou comparaison, disant que c'estoit une incivilité d'en parler : mais depuis qu'en la passion de Nostre-Seigneur, les Juifs la luy presenterent, lors qu'il dit qu'il avoit soif, et que cette esponge eut touché ses sacrées levres, elle fut sanctifiée, de sorte qu'on n'a plus fait de difficulté de la nommer dans les discours des choses sainctes ; c'est pourquoy je m'en serviray maintenant, pour vous faire entendre le mystere de l'incarnation. Imaginez-vous donc une grande esponge qui auroit esté nouvellement creée dans la mer, si vous la regardez, vous verrez qu'en toutes ses parties il y a de l'eau, et qu'elle en est toute remplie, la mer

est dessus et dessous, et en un mot elle en est environnée de toutes parts; neantmoins cette esponge ne perd point sa nature, ni la mer la sienne. Mais remarquez, je vous prie, qu'encore que la mer soit dans toutes les parties de l'esponge, l'esponge n'est pas dans toute l'estendue de la mer, d'autant que la mer est un profond et vaste ocean, qui ne peut estre compris par l'esponge. Or cette similitude nous represente tres-bien l'union de la nature humaine avec la nature divine. L'esponge nous represente l'humanité sacrée de nostre Sauveur, et la mer sa divinité, laquelle a tellement imbu l'humanité, qu'il n'y a pas une petite partie au corps ny en l'ame de Nostre-Seigneur, qui n'en ait esté remplie, sans que pour cela la nature humaine aye laissé d'estre ce qu'elle estoit, c'est à dire, finie et limitée, ne pouvant egaler la divinité, qui est une mer infinie, qui comprend et remplit toutes choses, et ne peut estre comprise ny remplie d'aucune. Vous voyez donc par ces similitudes, comme l'Incarnation n'est autre chose qu'une union tres-intime et parfaite de la nature humaine avec la nature divine, par laquelle l'homme a esté fait Dieu, et Dieu a esté fait homme.

Quant au troisiesme poinct, pourquoy est-ce que l'incarnation a esté faite? C'est pour nous enseigner à vivre, non plus brutalement, comme les hommes avoient fait depuis la cheute d'Adam, mais selon la raison: et pour cela Nostre-Seigneur vient s'incarner, afin de nous enseigner par ses paroles et par ses exemples l'abstinence et sobrieté des biens, com-

moditez, plaisirs et honneurs de ce siecle, foulant aux pieds tout ce que le monde estime, embrassant et choisissant le contraire. Avant l'incarnation, les hommes vivoient comme des bestes sans raison, courant apres les dignitez et voluptez de cette vie, ainsi que les bestes font apres ce qu'elles appetent.

Or Nostre-Seigneur nous voulant sauver, vient nous apprendre par ses œuvres à mespriser toute ces choses, nous donnant des exemples d'une admirable sobrieté, non seulement exterieure, mais beaucoup plus interieure et spirituelle, qui consiste en une soustraction et privation volontaire de toutes les choses delectables aux sens qu'il pouvoit recevoir en cette vie, s'estant chargé volontairement, et de son plein gré de toutes les peines, tribulations, pauvretez et mespris qui se peuvent endurer en ce monde. Il avoit une ame parfaitement glorieuse, qui jouyssoit de la claire vision de la Divinité dès l'instant de son incarnation, et neantmoins il ne voulut pas estre exempt de souffrir, non seulement en son corps, ains encore en son esprit. Car dès le moment de son incarnation, il vit et leut dans le livre de la predestination eternelle tout ce qu'il devoit souffrir, et qui luy devoit arriver durant le cours de sa saincte vie, et ce livre estoit intitulé, la saincte volonté de Dieu, ainsi qu'il dit par son prophete : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam, Deus meus volui, etc.* (1). Et pendant qu'il fut en ce monde, il ne fit autre chose que de lire dans ce

(1) Psal. 39.

livre sacré, afin d'ajuster toutes ses volontez à celles de son Pere eternel; pratiquant exactement tout ce qu'il trouva escrit en iceluy, ainsi que luy-mesme tesmoigne : *Quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus, qui misit me, Patris* (1) : Je suis descendu du ciel en terre, dit-il, non pour faire ma volonté, mais pour faire celle de celuy qui m'a envoyé.

O que nous serions heureux, si à l'exemple de Nostre-Seigneur, nous lisions fidellement dans ce livre! Et que tout nostre soin fust de faire la volonté de Dieu, par un parfait renoncement de la nostre, taschant tousjours de l'ajuster à la sienne. Ce seroit sans doute le vray moyen d'obtenir de sa bonté tout ce que nous voudrions; car celuy qui fait la volonté de Dieu, obtient tout ce qu'il luy demande : *Voluntatem timentium se faciet* : Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent, dit le prophete : ainsi que nous voyons qu'il fit tout ce que voulut Gedeon, quand il luy demanda un signe.

Nostre-Seigneur vit donc à l'instant de son incarnation tous les foüets, les escourgées, les cloux, les espines, et toutes les injures et blasphemes que l'on devoit vomir contre luy, en somme il vit tout ce qu'il devoit souffrir en la croix; et alors il accepta et embrassa tous ses tourmens avec une dilection nompareille, les mettant sur son cœur, avec tant d'amour, qu'il commença deslors à souffrir tout ce qu'il devoit par apres endurer durant le cours de sa vie, et au

(1) S. Jean, 6.

temps de sa passion, commençant dès sa naissance à se priver par une entiere soustraction de toutes les consolations qu'il pouvoit recevoir en cette vie, ne se reservant que celles dont il ne se pouvoit priver, faisant que la partie inferieure de son ame fust subjette, et souffrist les tristesses, peines, craintes, apprehensions, frayeurs et respugnances, non par force, ny pour ne pouvoir faire autrement, mais volontiers et de son plein gré; et le tout pour nous monstrer l'amour qu'il nous portoit, quoyque cela ne fust pas absolument necessaire; car un seul souspir amoureux sortant de son sacré cœur, estoit plus que tres-suffisant pour nous rachepter, d'autant qu'il procedoit d'une personne infinie; et il est certain que Nostre-Seigneur merita plus par la plus petite de ses actions, que ne firent ny ne feront jamais tous les Saincts, et Dieu fut plus honoré par un seul acte d'amour et d'adoration, que la tres-beniste ame de nostre Sauveur fit à l'instant de sa creation, qu'il ne fut ny ne sera jamais par toutes les creatures humaines et angeliques. Et neantmoins ce divin Sauveur pour nous rachepter, a voulu souffrir tant de peines et de travaux, payant en toute rigueur de justice nos fautes et iniquitez, nous enseignant par son exemple à embrasser amoureusement les souffrances, et nous priver de tout ce que le monde estime, afin de vivre desormais selon la raison, et non selon nos appetits et affections desordonnées.

J'ay tousjours accoustumé de dire aux ames qui se veulent consacrer à Dieu en la saincte religion,

qu'elles y doivent venir pour porter la croix, et se crucifier avec Nostre-Seigneur, en somme qu'elles y doivent venir pour pastir, et pour y vivre en une profonde humilité, et entiere resignation d'y recevoir les peines, tribulations, seicheresses et degousts qui leur arriveront : et si quelquefois Dieu leur donne des consolations, elles ne s'y doivent pas attacher, ains passer outre en s'humiliant. Mais n'est-ce pas une grande misere de voir Nostre-Seigneur tant souffrir, et se priver de toutes les consolations qu'il pouvoit recevoir parmy ses souffrances, et que nous en soyons si avides et si amateurs, qu'il semble que nous ne cherchions autre chose en tout ce que nous faisons? Considerez, je vous prie, ce petit enfant nouveau né dedans la creche de Bethleem, escoutez ce qu'il vous dit, regardez l'exemple qu'il vous donne; il a choisi les choses les plus aspres, penibles, viles et abjectes au temps de sa nativité qu'on se puisse imaginer. O! qui pourroit demeurer aupres de cette saincte creche tout le long de cette octave, il se fondroit certes d'amour, voyant ce divin enfant couché en un si pauvre lieu pleurer et trembler de froid. O Dieu! avec quelle reverence est-ce que la sacrée Vierge consideroit le cœur de ce tres-sainct enfant, tout palpitant d'amour dans sa saincte poictrine, comme elle alloit meslant ses sainctes larmes, avec celles qui couloient si doucement des yeux divins de ce benit poupon, comment estoit-elle attirée à la suave odeur de ces admirables vertus?

O! que c'est une chose aymable et utile à voir, et

considerer que le mystere tres-haut et tres-profond de l'incarnation de nostre Sauveur. Mais neantmoins il est vray que tout ce que nous en pouvons entendre et comprendre par nos foibles discours, n'est rien au prix des grandeurs et excellences qu'il contient, et pouvons bien dire ce que disoit Socrate, lisant un livre d'Heraclite : ce livre, disoit-il, est si haut, si docte et si profond, que je n'y entens que fort peu de choses, toutesfois le peu que j'y entens, est extresmement beau et relevé : mais je crois que ce que je n'entens pas, l'est encore beaucoup plus. O! certes nous pouvons bien à plus juste raison nous servir de ces paroles, considerant l'incarnation, et dire; ce mystere est si haut et si profond, que nous n'y entendons que fort peu de choses, toutesfois le peu que nous y entendons, est extresmement beau et relevé : mais nous croyons que tout ce que nous n'entendons pas, l'est infiniment plus.

Enfin, mes cheres filles, si nous sommes bien fidelles à imiter les vertus qui reluisent en ce divin mystere, nous l'entendrons parfaitement un jour dans le ciel, où nous celebrerons cette grande feste de Noël avec un contentement indicible, et là nous verrons clairement tout ce qui s'est passé en cette tres-saincte nativité, et benirons à jamais celuy, qui estant si haut, s'est tant abaissé pour nous exalter : Dieu nous en fasse la grace. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY!

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES SERMONS
CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



